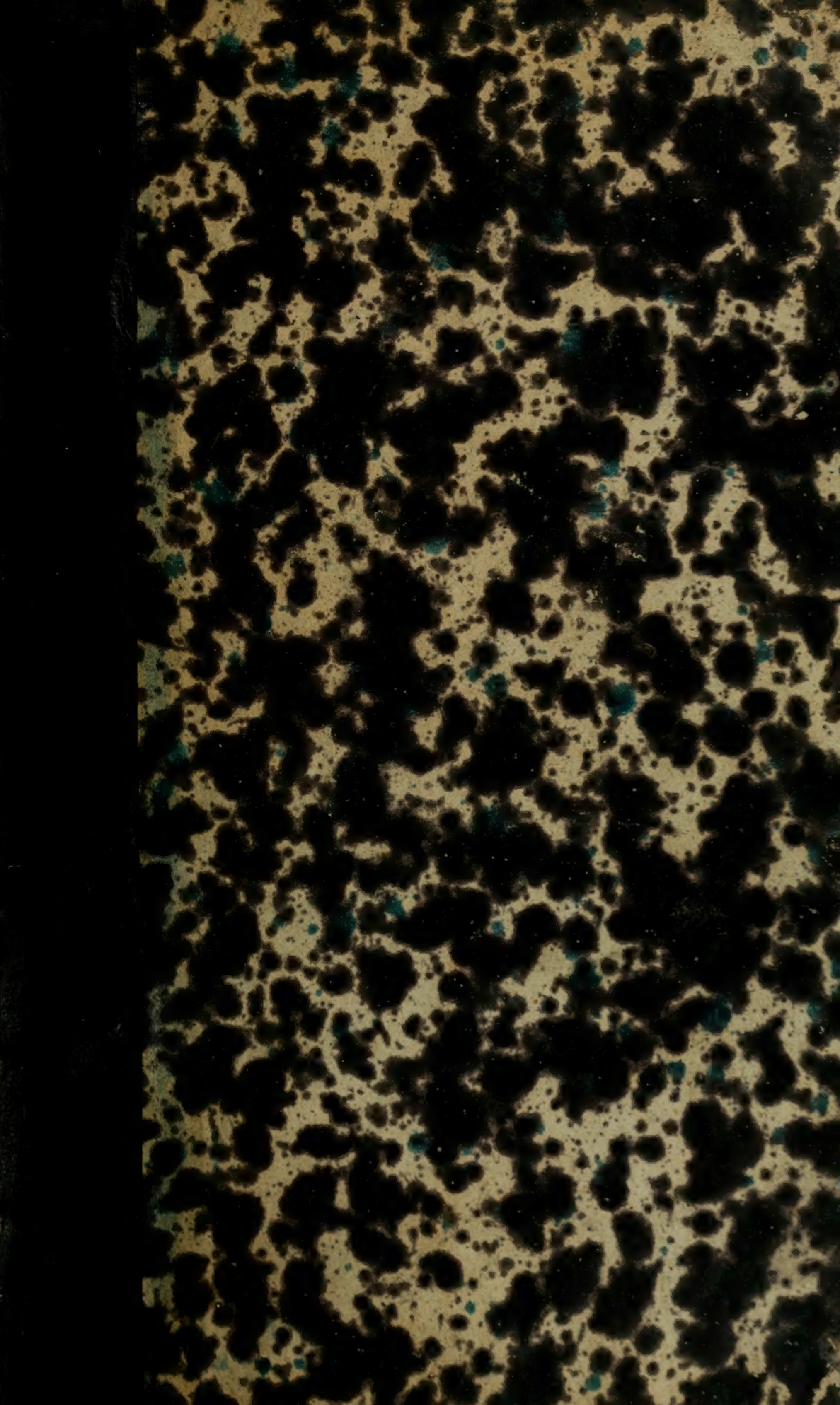
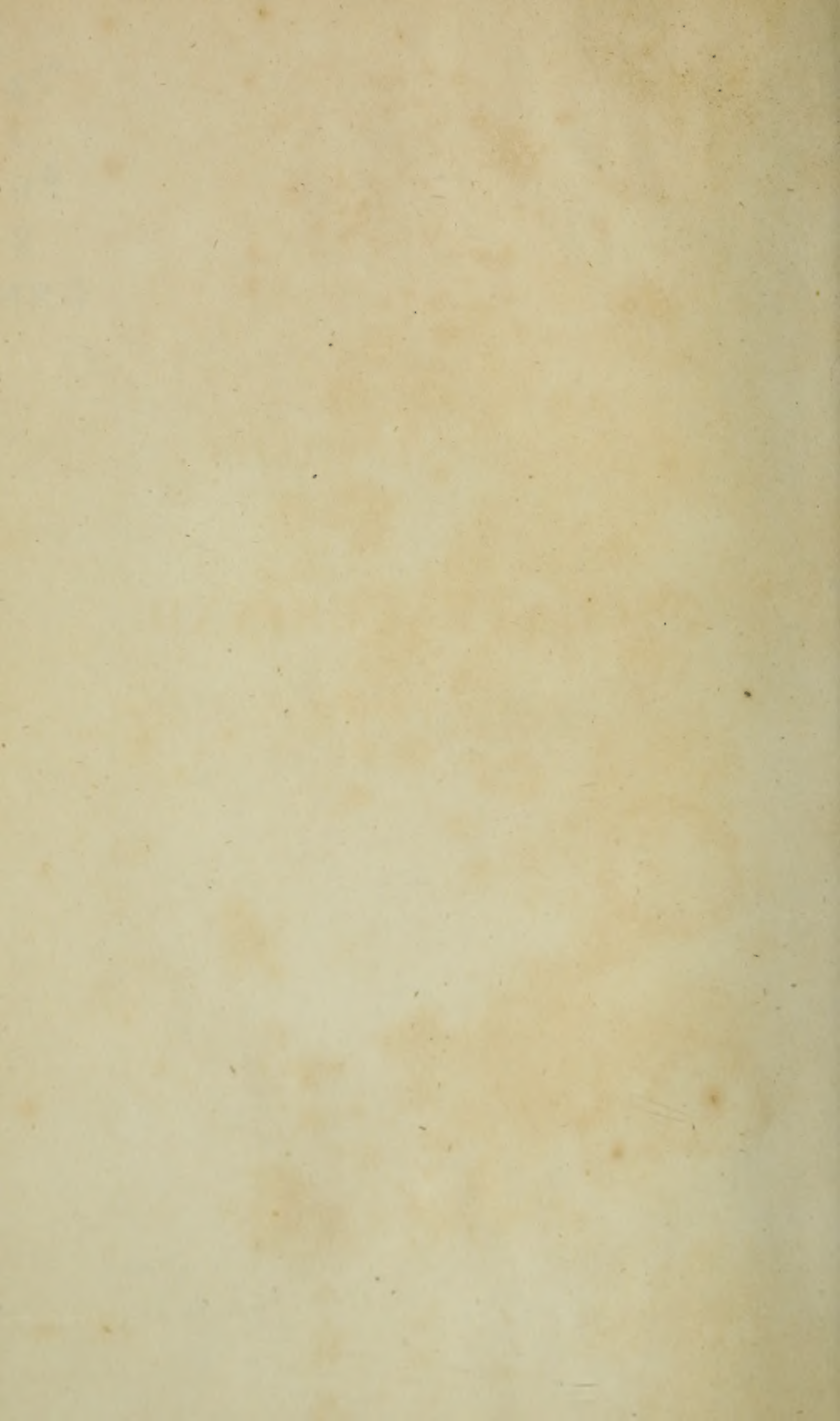








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHATEAUBRIAND

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
Rue du Faubourg Montmartre, 10.



DE CHATEAUBRIAND.

Mangeon Impr. r. St Jacques 67, Paris.

LES
MARTYRS

SUIVIS DE

REMARQUES ET DE L'EXAMEN DE L'OUVRAGE

DE MOISE, TRAGÉDIE, ET DE POÉSIES DIVERSES

TOME PREMIER

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10



PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1826.

Voici un ouvrage que jai cru tombé pendant quelque temps, non qu'en ma conscience je le trouvasse plus mauvais que mes précédents ouvrages; mais la violence de la critique avait ébranlé ma foi d'auteur, et j'avais fini par être convaincu que je m'étais trompé. Quelques amis ne me consolaient pas, parce qu'au fond je n'étais pas affligé, et que je fais bon marché de mes livres; mais ils soutenaient que la condamnation n'était pas assez justifiée, et que le public, tôt ou tard, porterait un autre arrêt. M. de Fontanes surtout n'hésitait pas : je n'étais pas Racine, mais il pouvait être Boileau et il ne cessait de me dire : « Ils y reviendront. » Sa persuasion à cet égard était si profonde, qu'elle lui inspira les stances charmantes :

« Le Tasse errant de ville, etc. »

sans crainte de compromettre son goût et l'autorité de son jugement.

En effet, les *Martyrs* se sont relevés seuls; ils ont obtenu l'honneur de quatre éditions consécutives; ils ont même joui auprès des gens de lettres d'une faveur particulière : on m'a su gré d'un ouvrage qui témoigne de quelque travail de style, d'un grand respect pour la langue et d'un goût sincère de l'antiquité.

Quant à la critique du fond, elle a été promptement abandonnée. Dire que j'avais mêlé le profane au sacré, parce que j'avais peint deux religions qui existaient ensemble, et dont chacune avait ses croyances, ses autels, ses prêtres, ses cérémonies, c'était dire que j'aurais dû renoncer à l'histoire, ou plutôt choisir un autre sujet. Pour qui mouraient les martyrs? pour Jésus-Christ. A qui les immolait-on? Aux *dieux* de l'empire. Il y avait donc deux cultes.

La question philosophique, savoir si sous Dioclétien les Romains et les Grecs croyaient aux dieux d'Homère, et si le culte public avait subi des altérations, cette question comme *poète* ne me regarderait pas, et comme *historien* j'aurais beaucoup de choses à dire.

Il ne s'agit plus de tout cela. Les *Martyrs* sont restés, contre ma première attente, et je n'ai eu qu'à m'occuper du soin d'en revoir le texte.

Au reste, cet ouvrage me valut un redoublement de persécutions sous Buonaparte : les allusions étaient si frappantes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien, qu'elles ne pouvaient échapper à la police impériale, d'autant plus que le traducteur anglais, qui n'avait pas de ménagements à garder, et à qui il était fort égal de me compromettre, avait fait, dans sa préface, remarquer les allusions. Mon malheureux cousin, Armand de Chateaubriand, fut fusillé à l'apparition des *Martyrs* : en vain je sollicitai sa grâce ; la colère que j'avais excitée s'en prenait même à mon nom. N'est-ce pas une chose curieuse, que je sois aujourd'hui un chrétien *douteux* et un royaliste *suspect?*

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple.

Pour rendre le lecteur juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il fallait chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes ; un sujet où le langage de la Genèse pût se faire entendre auprès de celui de l'*Odyssée;* où le *Jupiter* d'Homère vînt se placer à côté du *Jehovah* de Milton, sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs.

Cette idée conçue, j'ai trouvé facilement l'époque historique de l'alliance des deux religions.

La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du troisième siècle. Le christianisme n'était point encore la religion dominante de l'empire romain ; mais ses autels s'élevaient auprès des autels des idoles.

Les personnages sont pris dans les deux religions : je fais d'abord connaître ces personnages; le récit montre ensuite l'état du christianisme dans le monde connu, à l'époque de

l'action; le reste de l'ouvrage développe cette action qui se rattache par la catastrophe au massacre général des chrétiens.

Je me suis peut-être laissé éblouir par le sujet : il m'a semblé fécond. On voit, en effet, au premier coup-d'œil, qu'il met à ma disposition l'antiquité profane et sacrée. En outre, j'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'empire romain; j'ai conduit le lecteur chez les Francs et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les déserts de la Thébaïde, sont les autres points de vue ou les perspectives du tableau.

Les personnages sont presque tous historiques. On sait quel monstre fut Galérius. J'ai fait Dioclétien un peu meilleur et un peu plus grand qu'il ne paraît dans les auteurs de son temps; en cela j'ai prouvé mon impartialité. J'ai rejeté tout l'odieux de la persécution sur Galérius, et sur Hiéroclès.

Lactance dit en propres mots :

Deinde... in Hieroclem, ex vicario præsidem, qui auctor et consiliarius ad faciendam persecutionem fuit[1].

« ...... Hiéroclès, qui fut l'instigateur et l'auteur de la « persécution. »

Tillemont, après avoir parlé du conseil où l'on mit en délibération la mort des chrétiens, ajoute :

« Dioclétien consentit à remettre la chose au conseil, afin « de se décharger de la haine de cette résolution sur ceux « qui l'avaient conseillée. On appela à cette délibération quel- « ques officiers de justice et de guerre, lesquels, soit par in- « clination propre, soit par complaisance, appuyèrent le « sentiment de Galérius. Hiéroclès fut un des plus ardents à « conseiller la persécution[2]. »

Ce gouverneur d'Alexandrie fit souffrir des maux affreux à l'Église, selon le témoignage de toute l'histoire. Hiéroclès

[1] *De Mortib. persec.*, cap. XVI.

[2] *Mém. ecclés.* tom. V, pag. 20, édit. in-4°. Paris.

était sophiste, et, en massacrant les chrétiens, il publia contre eux un ouvrage intitulé *Philaléthès* ou *Ami de la vérité*. Eusèbe [1] en a réfuté une partie dans un Traité que nous avons encore; c est aussi pour y répondre que Lactance a composé ses *Institutions* [2]. Pearson [3] a cru que l'Hiéroclès persécuteur des chrétiens était le même que l'auteur du *commentaire* sur les vers dorés de Pythagore. Tillemont [4] semble se ranger à l'avis du savant évêque de Chester; et Jonsius [5], qui veut retrouver dans l'Hiéroclès de la *Bibliothèque* de Photius l'Hiéroclès réfuté par Eusèbe [6], sert plutôt à confirmer qu'à détruire l'opinion de Pearson. Dacier, qui, comme l'observe Boileau, veut toujours faire un sage de l'écrivain qu'il traduit [7], combat le sentiment du savant Pearson; mais les raisons de Dacier sont faibles, et il est probable que Hiéroclès, persécuteur et auteur du *Philaléthès*, est aussi l'auteur du *Commentaire*.

D'abord vicaire des préfets, Hiéroclès devint ensuite gouverneur de la Bithynie. Les Ménées [8], saint Épiphane [9], et les actes du martyre de saint Édèse [10] prouvent que Hiéroclès fut aussi gouverneur de l'Égypte, où il exerça de grandes cruautés.

Fleury, qui suit ici Lactance en parlant d'Hiéroclès, parle encore d'un autre sophiste qui écrivait dans le même temps contre les chrétiens. Voici le portrait qu'il fait de ce sophiste inconnu.

« Dans le même temps que l'on abattait l'église de Nico-

[1] EUSEBII CÆSARIENSIS *in Hieroclem, liber, cum Philostrato editus. Paris*, 1608.
[2] LACT., *Instit.*, lib. V, cap. II.
[3] Dans ses prolégomènes sur les ouvrages d'Hiéroclès, imprimés en 1673, tom. II, pag. 3-19.
[4] *Mém. ecclés.*, tom. V, 2e édit., in-4°. Paris, 1702.
[5] *De Scriptoribus historiæ philosophicæ*. Francof., 1659, lib. III, cap. XVIII.
[6] Pour soutenir son opinion, Jonsius est obligé de dire que cet Eusebe n'est pas celui de Césarée.
[7] *Bolæana*.
[8] *Menæa magna Græcorum*, pag. 177, Venet., 1525.
[9] EPIPHANII *Panarium adversus hæreses*, pag. 717. Lutetiæ, 1622.
[10] *De Martyr. Palæst.*, cap. IV; EUSEB.

« médie, il y eut deux auteurs qui publièrent des écrits contre
« la religion chrétienne. L'un était philosophe de profession,
« mais dont les mœurs étaient contraires à la doctrine : en
« public il commandait la modération, la frugalité, la pau-
« vreté ; mais il aimait l'argent, le plaisir et la dépense, et
« faisait meilleure chère chez lui qu'au palais : tous ses vices
« se couvraient par l'extérieur de ses cheveux et de son man-
« teau... Il publia trois livres contre la religion chrétienne.
« Il disait d'abord qu'il était du devoir d'un philosophe de
« remédier aux erreurs des hommes... qu'il voulait montrer
« la lumière de la sagesse à ceux qui ne la voyaient pas, et
« les guérir de cette obstination qui les faisait souffrir inutile-
« ment tant de tourments. Afin que l'on ne doutât pas du
« motif qui l'excitait, il s'étendait sur les louanges des princes,
« relevait leur piété et leur sagesse, qui se signalaient même
« dans la défense de la religion, en réprimant une supers-
« tition impie et puérile [1]. »

La lâcheté de ce sophiste, qui attaquait les chrétiens tandis qu'ils étaient sous le fer du bourreau, révolta les païens mêmes, et il ne reçut pas des empereurs la récompense qu'il en attendait [2].

Ce caractère, tracé par Lactance, prouve que je n'ai donné à Hiéroclès que les mœurs de son temps. Hiéroclès était lui-même sophiste, écrivain, orateur et persécuteur.

« L'autre auteur, dit Fleury, était du nombre des juges, et
« un de ceux qui avaient conseillé la persécution. On croit
« que c'était Hiéroclès, né en une petite ville de Carie, et de-
« puis gouverneur d'Alexandrie. Il écrivit deux livres qu'il
« intitula *Philaléthès*, c'est-à-dire, *Ami de la vérité*, et adressa
« son discours aux chrétiens mêmes, pour ne pas paraître les
« attaquer, mais leur donner de salutaires conseils. Il s'effor-
« çait de montrer de la contradiction dans les Écritures

[1] *Hist. ecclés.*, liv. VIII, tom. II, page 420, édit. in-8. Paris, 1717.
[2] LACT., *Instit.*, lib. V, cap. IV, pag. 470.

« saintes, et en paraissait si bien instruit, qu'il semblait avoir « été chrétien [1]. »

Je n'ai donc point calomnié Hiéroclès. Je respecte et honore la vraie philosophie. On pourra même observer que le mot de philosophe et de philosophie n'est pas une seule fois pris en mauvaise part dans mon ouvrage. Tout homme dont la conduite est noble, les sentiments élevés et généreux, qui ne descend jamais à des bassesses, qui garde au fond du cœur une légitime indépendance, me semble respectable, quelles que soient d'ailleurs ses opinions. Mais les sophistes de tous les pays et de tous les temps sont dignes de mépris, parce qu'en abusant des meilleures choses, ils font prendre en horreur ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

Je viens aux anachronismes. Les plus grands hommes que l'Église ait produits ont presque tous paru entre la fin du troisième siècle et le commencement du quatrième. Pour faire passer ces illustres personnages sous les yeux du lecteur, j'ai été obligé de presser un peu les temps; mais ces personnages, la plupart placés, ou même simplement nommés dans le récit, ne jouent point de rôles importants; ils sont purement épisodiques, et ne tiennent presque point à l'action; ils ne sont là que pour rappeler de beaux noms et réveiller de nobles souvenirs. Je crois que les lecteurs ne seront pas fâchés de rencontrer à Rome saint Jérôme et saint Augustin, de les voir, emportés par l'ardeur de la jeunesse, tomber dans ces fautes qu'ils ont pleurées si longtemps, et qu'ils ont peintes avec tant d'éloquence. Après tout, entre la mort de Dioclétien et la naissance de saint Jérôme, il n'y a que vingt-huit ans. D'ailleurs, en faisant parler et agir saint Jérôme et saint Augustin, j'ai toujours peint fidèlement les mœurs historiques. Ces deux grands hommes parlent et agissent dans les *Martyrs* comme ils ont parlé et comme ils ont agi, peu d'années après, dans les mêmes lieux et dans des circonstances semblables.

[1] *Hist. ecclés.* liv. VIII, tom. II. in-8.

Je ne sais si je dois rappeler ici l'anachronisme de Pharamond et de ses fils. On voit, par Sidoine Apollinaire, par Grégoire de Tours, par l'*Epitome de l'histoire des Francs*, attribué à Frédégaire, par les *Antiquités* de Montfaucon qu'il y a eu plusieurs Pharamond, plusieurs Clodion, plusieurs Mérovée. Les rois francs dont j'ai parlé ne seront donc pas, si l'on veut, ceux que nous connaissons sous ces noms, mais d'autres rois, leurs ancêtres.

J'ai placé la scène à Rome, et non pas à Nicomédie, séjour habituel de Dioclétien. Un lecteur moderne ne se représente guère un empereur romain autre part qu'à Rome. Il y a des choses que l'imagination ne peut séparer. Racine a observé avec raison dans la préface d'*Andromaque*, qu'on ne saurait donner un fils étranger à la veuve d'Hector. Au reste, l'exemple de Virgile, de Fénelon et de Voltaire me servira d'excuse et d'autorité auprès de ceux qui blâmeraient ces anachronismes.

On m'avait engagé à mettre des notes à mon ouvrage : peu de livres, en effet, en seraient plus susceptibles. J'ai trouvé dans les auteurs que j'ai consultés des choses généralement inconnues, et dont j'ai fait mon profit. Le lecteur qui ignore les sources pourrait prendre ces choses extraordinaires pour des visions de l'auteur : c'est ce qui est déjà arrivé au sujet d'*Atala*.

Voici quelques exemples de ces faits singuliers.

En ouvrant le sixième livre des *Martyrs*, on lit :

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au-delà du Rhin, etc. »

Je m'appuie ici de l'autorité de saint Jérôme dans la *Vie de saint Hilarion*. J'ai de plus la carte de Peutinger [1], et je crois même qu'Ammien Marcellin donne le nom de France au pays des Francs.

Je fais mourir les deux Déciús en combattant contre les

[1] *Peutingeriana Tabula itineraria*. Vienne, 1753, in-folio.

Francs : ce n'est pas l'opinion commune ; mais je suis la *Chronique d'Alexandrie* [1].

Dans un autre endroit, je parle du port de Nîmes. J'adopte alors pour un moment l'opinion de ceux qui croient que la tour Magne était un phare.

Pour le cercueil d'Alexandre, on peut consulter Quinte-Curce, Strabon, Diodore de Sicile, etc. La couleur des yeux des Francs, la peinture verte dont les Lombards couvraient leurs joues, sont des faits puisés dans les lettres et dans les poésies de Sidoine.

Pour la description des fêtes romaines, les prostitutions publiques, le luxe de l'amphithéâtre, les cinq cents lions, l'eau safranée, etc., on peut lire Cicéron, Suétone, Tacite, Florus ; les écrivains de l'histoire d'Auguste sont remplis de ces détails.

Quant aux curiosités géographiques touchant les Gaules, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, elles sont tirées de Jules César, de Diodore de Sicile, de Pline, de Strabon, de Pausanias, de l'*Anonyme* de Ravenne, de Pomponius Méla, de la Collection des panégyristes, de Libanius dans son discours à Constantin, et dans son livre intitulé *Basilicus*, de Sidoine Apollinaire ; enfin, de mes propres ouvrages.

Pour les mœurs des Francs, des Gaulois et des autres Barbares, j'ai lu avec attention, outre les auteurs déjà cités, la *Chronique* d'Idace, Priscus, Panitès (*Fragments sur les ambassades*), Julien (première *Oraison*, et le livre *des Césars*), Agathias et Procope sur les armes des Francs, Grégoire de Tours et les *Chroniques*, Salvien Orose, le vénérable Bède, Isidore de Séville, Saxo Grammaticus, l'*Edda*, l'introduction à l'histoire de Charles-Quint, les Remarques de Blair sur Ossian, Peloutier, *Histoire des Celtes*, divers articles du Cange, Joinville et Froissard.

Les mœurs des chrétiens primitifs, la foule des actes des martyrs, les différentes cérémonies, la description des églises,

[1] *Chronicon. Paschale.* Parisiis. 1688, in-folio.

sont tirées d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Lactance, des Apologistes, des *Actes des Martyrs*, de tous les Pères, de Tillemont et de Fleury.

Je prie donc le lecteur, quand il rencontrera quelque chose qui l'arrêtera, de vouloir bien supposer que cette chose n'est pas de mon invention, et que je n'ai eu d'autre vue que de rappeler un trait de mœurs curieux, un monument remarquable, un fait ignoré. Quelquefois aussi, en peignant un personnage de l'époque que j'ai choisie, j'ai fait entrer dans ma peinture un mot, une pensée, tirés des écrits de ce même personnage : non que ce mot et cette pensée fussent dignes d'être cités comme un modèle de beauté et de goût, mais parce qu'ils fixent les temps et les caractères. Tout cela aurait pu, sans doute, servir de matière à des notes. Mais avant de grossir les volumes, il faut d'abord savoir si mon livre sera lu, et si le public ne le trouvera pas déjà trop long.

J'ai commencé les *Martyrs* à Rome, dès l'année 1802, quelques mois après la publication du *Génie du Christianisme*. Depuis cette époque je n'ai pas cessé d'y travailler. Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs sont si considérables, que, pour les seuls livres des Francs et des Gaulois, j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes. J'ai consulté des amis de goûts différents et de différents principes en littérature. Enfin, non content de toutes ces études, de tous ces sacrifices, de tous ces scrupules, je me suis embarqué, et j'ai été voir les sites que je voulais peindre. Quand mon ouvrage n'aurait d'ailleurs aucun autre mérite, il aurait du moins l'intérêt d'un voyage fait aux lieux les plus fameux de l'histoire. J'ai commencé mes courses aux ruines de Sparte, et je ne les ai finies qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantinople, Jérusalem, Memphis. Ainsi, en lisant les descriptions qui se trouvent dans les *Martyrs*, le lecteur peut être assuré que ce sont des portraits ressemblants, et non des descriptions vagues et ambitieuses. Quelques-unes de ces descriptions sont même tout-à-fait nouvelles : aucun voyageur moderne, du moins que je sa-

che [1], n'a donné le tableau de la Messénie, d'une partie de l'Arcadie et de la vallée de la Laconie. Chandler, Wheler, Spon, le Roy, M. de Choiseul, n'ont point visité Sparte ; M. Fauvel et quelques Anglais ont dernièrement pénétré jusqu'à cette ville célèbre, mais ils n'ont point encore publié le résultat de leurs travaux. La peinture de Jérusalem et de la mer Morte est également fidèle. L'église du Saint-Sépulcre, la Voie douloureuse (*Via dolorosa*), sont telles que je les représente. Le fruit que mon héroïne cueille au bord de la mer Morte, et dont on a nié l'existence, se trouve partout à deux ou trois lieues au midi de Jéricho ; l'arbre qui le porte est une espèce de citronnier. J'ai moi-même apporté plusieurs de ces fruits en France [2].

Voilà ce que je fais pour rendre les *Martyrs* un peu moins indignes de l'attention publique. Heureux si le souffle poétique qui anime les ruines d'Athènes et de Jérusalem se fait sentir dans mon ouvrage ! Je n'ai point parlé de mes études et de mes ouvrages par une vaine ostentation, mais pour montrer la juste défiance que j'ai de mes talents, et les soins que je prends d'y suppléer par tous les moyens qui sont à ma disposition. On doit voir aussi dans ces travaux mon respect pour le public, et l'importance que j'attache à tout ce qui concerne de près ou de loin les intérêts de la religion.

[1] Coronelli, Pellegrin, la Guilletière, et plusieurs autres Vénitiens, ont parlé de Lacédémone, mais de la manière la plus vague et la moins satisfaisante. M. Pouqueville, excellent pour ce qu'il a vu, paraît avoir été trompé sur Misitra, qui n'est point Sparte. Misitra est bâtie à deux lieues de l'Eurotas, sur une croupe du Taygète. Les ruines de Sparte se trouvent à un village appelé Magoula.

[2] Ce voyage, uniquement entrepris pour voir et peindre les lieux où je voulais placer la scène des *Martyrs*, m'a nécessairement fourni une foule d'observations étrangères à mon sujet : j'ai recueilli des faits importants sur la géographie de la Grèce, sur l'emplacement de Sparte, sur Argos, Mycènes, Corinthe, Athènes, etc. Pergame, dans la Mysie, Jérusalem, la mer Morte, l'Égypte, Carthage, dont les ruines sont beaucoup plus curieuses qu'on ne le croit généralement, occupent une partie considérable de mon journal. Ce journal, dépouillé des descriptions qui se trouvent dans les *Martyrs*, pourrait encore avoir quelque intérêt. Je le publierai peut-être un jour sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, en passant par la Grèce, et venant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne.

Il ne me reste plus qu'à parler du genre de cet ouvrage. Je ne prendrai aucun parti dans une question si longtemps débattue ; je me contenterai de rapporter les autorités.

On demande s'il peut y avoir des poëmes en prose? question qui, au fond, pourrait bien n'être qu'une dispute de mots.

Aristote, dont les jugements sont des lois, dit positivement que l'épopée peut être écrite *en prose ou en vers :*

Ἡ δὲ ἐποποιία μόνον τοῖς λόγοις ψιλοῖς, ἢ τοῖς μέτροις [1].

Et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il donne au vers homérique, ou vers simple, un nom qui le rapproche de la prose, ψιλομετρια, comme il dit de la prose poétique, ψιλοι λόγοι.

Denys d'Halicarnasse, dont l'autorité est également respectée, dit :

« Il est possible qu'un discours en prose ressemble à un
« beau poëme ou à de doux vers; un poëme et des chants
« lyriques peuvent ressembler à une prose oratoire. »

Πῶς γράφεται λέξις ἄμετρος ὁμοία καλῷ ποιήματι ἢ μέλει, και πῶς ποίημα γε ἢ μέλος πεζῇ λέξει καλῇ παραπλήσιον [2].

Le même auteur cite des vers charmants de Simonide sur Danaé, et il ajoute :

« Ces vers paraissent tout-à-fait semblables à une belle
« prose .[3] »

Strabon confond de la même manière les vers et la prose [4].

Le siècle de Louis XIV, nourri de l'antiquité, paraît avoir

[1] ARIST., *de Art. poet.*, pag. 2. Paris, 1645, in-8.
[2] DION. HALIC., tom. II, pag. 51, cap. XXV.
[3] *Ibid.*, pag. 60.
[4] STRAB., lib. I, pag. 12, fol. 1597

adopté le même sentiment sur l'épopée en prose. Lorsque le *Télémaque* parut, on ne fit aucune difficulté de lui donner le nom de poëme. Il fut connu d'abord sous le titre des *Aventures de Télémaque*, ou suite du IVe livre de l'*Odyssée*. Or, la suite d'un poëme ne peut être qu'un poëme. Boileau, qui, d'ailleurs, juge le *Télémaque* avec une rigueur que la postérité n'a point sanctionnée, le compare à l'*Odyssée*, et appelle Fénelon un poète.

« Il y a, dit-il, de l'agrément dans ce livre, et une imitation « de l'*Odyssée* que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle « on le lit fait bien voir que si l'on traduisait Homère en « beaux mots, il ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a tou- « jours fait..... Le Mentor du *Télémaque* dit de fort bonnes « choses, quoique un peu hardies; et enfin M. de Cambrai « me paraît beaucoup meilleur *poète* que théologien [1]. »

Dix-huit mois après la mort de Fénelon, Louis de Sacy, donnant son approbation à une édition du *Télémaque*, appelle cet ouvrage *un poëme épique, quoique en prose.*

Ramsay lui donne le même nom.

L'abbé de Chanterac, cet ami intime de Fénelon, écrivant au cardinal Gabrieli, s'exprime de la sorte :

« Notre prélat avait autrefois composé cet ouvrage (le *Té- « lémaque*) en suivant le même plan qu'Homère dans son « *Iliade* et son *Odyssée*, ou Virgile dans son *Énéide*. Ce « livre pourrait être regardé comme un poëme : il n'y man- « que que le rhythme. L'auteur avait voulu lui donner le « *charme et l'harmonie du style poétique* [2]. »

Enfin écoutons Fénelon lui-même :

« Pour *Télémaque*, c'est une narration fabuleuse en forme « de poëme héroïque, comme ceux d'Homère et de Virgile [3]. »

Voilà qui est formel [4].

[1] *Lettres de Boileau et de Brossette*, tom. I, pag. 46.
[2] *Histoire de Fénelon*, par M. DE BOSSUET, tom. II, pag. 194.
[3] *Ibid.*, pag. 196, *Manuscrits de Fénelon*.
[4] A ces autorités, je joindrai ici celle de Blair : elle n'est pas sans appel pour des Français; mais elle constate l'opinion des étrangers sur le *Télémaque*;

Faydit [1] et Guedeville [2] furent les premiers critiques qui contestèrent au *Télémaque* le titre de poëme contre l'autorité d'Aristote et de leur siècle : c'est un fait assez singulier. Depuis cette époque, Voltaire et la Harpe ont déclaré qu'il n'y avait point de poëme en prose : ils étaient fatigués et dégoûtés par les imitations que l'on avait faites du *Télémaque*. Mais cela est-il bien juste? Parce qu'on fait tous les jours de mauvais vers, faut-il condamner tous les vers? et n'y a-t-il pas des épopées en vers d'un ennui mortel?

Si le *Télémaque* n'est pas un poëme, que sera-t-il? Un roman? Certainement le *Télémaque* diffère encore plus du roman que du poëme, dans le sens où nous entendons aujourd'hui ces deux mots.

Voilà l'état de la question : Je laisse la décision aux habiles. Je passerai, si l'on veut, condamnation sur le genre de mon ouvrage; je répéterai volontiers ce que j'ai dit dans la préface d'*Atala :* vingt beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine, seront toujours incomparablement au-dessus de la plus belle prose du monde. Après cela, je prie les poètes de me pardonner d'avoir invoqué les Filles de Mémoire pour m'aider à chanter les *Martyrs*. Platon, cité par Plutarque, dit qu'il em-

elle est d'un très grand poids dans tout ce qui concerne la littérature ancienne; et enfin le docteur Blair est de tous les critiques anglais celui qui se rapproche le plus de notre goût et de nos jugements littéraires.

« In reviewing the epic poets, it were unjust to make no mention of the amiable author of the *Adventures of Telemachus*. His work, though not composed in verses, i justly entitled to be held a poem. The measured poetical prose in which it is written, is remarkably harmonious; and gives the style nearly as much elevation as the french language is capable supporting, even in regular verses. »

« En passant en revue les poètes épiques, il serait injuste de ne pas faire mention de l'aimable auteur des *Aventures de Télémaque*. Quoique son ouvrage ne soit pas composé en vers, on peut, à juste titre, le regarder comme un poëme. La prose poétique et mesurée du *Télémaque* est singulièrement harmonieuse, et elle donne au style presque autant d'élévation que la langue française peut en supporter, même en vers [*]. »

[1] *La Télémacomanie.*

[2] *Critique générale du Télémaque.*

[*] *Lect. on Rhet.*, by H. Blair, tom. III, pag. 276.

prunte le nombre à la poésie, comme un char pour s'envoler au ciel. J'aurais bien voulu monter aussi sur ce char, mais j'ai peur que la divinité qui m'inspire ne soit une de ces Muses inconnues sur l'Hélicon, qui n'ont point d'ailes, et qui vont à pied, comme dit Horace, *Musa pedestris*.



LES MARTYRS

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Invocation. Exposition. Dioclétien tient les rênes de l'empire romain. Sous le gouvernement de ce prince, les temples du vrai Dieu commencent à disputer l'encens aux temples des idoles. L'enfer se prépare à livrer un dernier combat pour renverser les autels du Fils de l'Homme. L'Éternel permet aux démons de persécuter l'Église, afin d'éprouver les fidèles ; mais les fidèles sortiront triomphants de cette épreuve ; l'étendard du salut sera placé sur le trône de l'univers ; le monde devra cette victoire à deux victimes que Dieu a choisies. Quelles sont ces victimes ? Apostrophe à la muse qui va les faire connaître. Famille d'Homère. Démodocus, dernier descendant des Homérides, prêtre d'Homère, au temple de ce poëte, sur le mont Ithome, en Messénie. Description de la Messénie. Démodocus consacre au culte des Muses sa fille unique, Cymodocée, afin de la dérober aux poursuites d'Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Cymodocée va seule avec sa nourrice à la fête de Diane-Limnatide : elle s'égare ; elle rencontre un jeune homme endormi au bord d'une fontaine. Eudore reconduit Cymodocée chez Démodocus. Démodocus part avec sa fille pour aller offrir des présents à Eudore, et remercier la famille de Lasthénès.

Je veux raconter les combats des chrétiens et la victoire que les fidèles remportèrent sur les esprits de l'abîme par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poëte de Sorrente et l'aveugle d'Albion ; vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor ; vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves

et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de Sion : je vais dire les douleurs de l'Église persécutée!

Et toi, vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon : je ne rejetterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse! Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la Muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels : orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle était plus digne que toi de régner sur la lyre.

Neuf fois l'Église de Jésus-Christ avait vu les esprits de l'abîme conjurés contre elle; neuf fois ce vaisseau, qui ne doit point périr, était échappé au naufrage. La terre reposait en paix. Dioclétien tenait dans ses mains habiles le sceptre du monde. Sous la protection de ce grand prince, les chrétiens jouissaient d'une tranquillité qu'ils n'avaient point connue jusqu'alors. Les autels du vrai Dieu commençaient à disputer l'encens aux autels des idoles; le troupeau des fidèles augmentait chaque jour; les honneurs, les richesses et la gloire n'étaient plus le seul partage des adorateurs de Jupiter : l'enfer, menacé de perdre son empire, voulut interrompre le cours des victoires célestes. L'Éternel, qui voyait les vertus des chrétiens s'affaiblir dans la prospérité, permit aux démons de susciter une persécution nouvelle; mais, par cette dernière et terrible épreuve, la croix devait être enfin placée sur le trône de l'univers, et les temples des faux dieux allaient rentrer dans la poudre.

Comment l'antique ennemi du genre humain fit-il servir à ses projets les passions des hommes et surtout l'ambition et l'amour? Muse, daignez m'en instruire. Mais, auparavant, faites-moi connaître la vierge innocente et le pénitent illustre qui brillèrent dans ce jour de triomphe et de deuil : l'une fut choisie du ciel chez les

idolâtres, l'autre parmi le peuple fidèle, pour être les victimes expiatoires des chrétiens et des gentils.

Démodocus était le dernier descendant d'une de ces familles Homérides qui habitaient autrefois l'île de Chio, et qui prétendaient tirer leur origine d'Homère. Ses parents l'avaient uni, dans sa jeunesse, à la fille de Cléobule de Crête, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansaient sur les gazons fleuris, au pied du mont Talée, chéri de Mercure. Il avait suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils Rhadamante, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres des Dactyles, Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout-à-coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée, dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étaient assis pour discourir sur les lois : les augures déclarèrent que la fille de Démodocus deviendrait célèbre par sa sagesse.

Bientôt après, Épicharis perdit la douce lumière des cieux. Alors Démodocus ne vit plus les eaux du Léthé qu'avec douleur; toute sa consolation était de prendre sur ses genoux le fruit unique de son hymen, et de regarder, avec un sourire mêlé de larmes, cet astre charmant qui lui rappelait la beauté d'Épicharis.

Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisaient élever un temple à Homère; ils proposèrent à Démodocus d'en être le grand-prêtre. Démodocus accepta leur offre avec joie, content d'abandonner un séjour que la colère céleste lui avait rendu insupportable. Il fit un sacrifice aux mânes de son épouse, aux fleuves nés de Jupiter, aux nymphes hospitalières de l'Ida, aux divinités protectrices de Gortynes, et il partit avec sa fille, emportant ses pénates et une petite statue d'Homère.

Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et suivant les côtes d'Œtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois de Chœrius. Les Messéniens, peuple instruit par le malheur, reçurent Démodo-

cus comme le descendant d'un dieu. Ils le conduisirent en triomphe au sanctuaire consacré à son divin aïeul.

On y voyait le poëte représenté sous la figure d'un grand fleuve, où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes, le temple dominait la ville d'Épaminondas; il était bâti dans un vieux bois d'oliviers, sur le mont Ithome, qui s'élève isolé, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie. L'oracle avait ordonné de creuser les fondements de l'édifice au même lieu qu'Aristomène avait choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie était attaché. La vue s'étendait au loin sur des campagnes plantées de hauts cyprès, entrecoupées de collines, et arrosées par les flots de l'Amphise, du Pamysus et du Balyra, où l'aveugle Tamyris laissa tomber sa lyre. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon bordaient de toutes parts le lit des torrents et le cours des sources et des fontaines : souvent, au défaut de l'onde épuisée, ces buissons parfumés dessinaient dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs, et remplaçaient la fraîcheur des eaux par celle de l'ombre. Des cités, des monuments des arts, des ruines, se montraient dispersés çà et là sur le tableau champêtre : Andanies témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Gérénie qui conserve le tombeau de Machaon, Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et SténycIare retentissant des chamts de Tyrtée. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentait ainsi, du haut de l'Ithome et du péristyle du temple d'Homère, une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour. Entre le couchant et le midi, la mer de Messénie formait une brillante barrière; à l'orient et au septentrion, la chaîne du Taygète, les sommets du Lycée et les montagnes de l'Élide arrêtaient les regards. Cet horizon, unique sur la terre, rappelait le triple souvenir de la vie guerrière, des mœurs pastorales et des fêtes d'un peuple qui comptait les malheurs de son histoire par les époques de ses plaisirs.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis la dédicade du temple. Démo-

docus vivait paisiblement retiré à l'autel d'Homère. Sa fille Cymodocée croissait sous ses yeux, comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin au bord d'une fontaine, et qui est l'amour de la terre et du ciel. Rien n'aurait troublé la joie de Démodocus s'il avait pu trouver pour sa fille un époux qui l'eût traitée avec toute sorte d'égards, après l'avoir emmenée dans une maison pleine de richesses; mais aucun gendre n'osait se présenter, parce que Cymodocée avait eu le malheur d'inspirer de l'amour à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe et favori de Galérius. Hiéroclès avait demandé Cymodocée pour épouse; la jeune Messénienne avait supplié son père de ne point la livrer à ce Romain impie, dont le seul regard la faisait frémir. Démodocus avait aisément cédé aux prières de sa fille : il ne pouvait confier le sort de Cymodocée à un barbare soupçonné de plusieurs crimes, et qui, par des traitements inhumains, avait précipité une première épouse au tombeau.

Ce refus, en blessant l'orgueil du proconsul, n'avait fait qu'irriter sa passion : il avait résolu d'employer, pour saisir sa proie, tous les moyens que donne la puissance unie à la perversité. Démodocus, afin de dérober sa fille à l'amour d'Hiéroclès, l'avait consacrée aux Muses. Il l'instruisait de tous les usages des sacrifices : il lui montrait à choisir la génisse sans tache, à couper le poil sur le front des taureaux, à le jeter dans le feu, à répandre l'orge sacrée; il lui apprenait surtout à toucher la lyre, charme des infortunés mortels. Souvent assis avec cette fille chérie sur un rocher élevé, au bord de la mer, ils chantaient quelques morceaux choisis de l'*Iliade* et de l'*Odyssée :* la tendresse d'Andromaque : la sagesse de Pénélope, la modestie de Nausicaa ; ils disaient les maux qui sont le partage des enfans de la terre : Agamemnon sacrifié par son épouse, Ulysse demandant l'aumône à la porte de son palais; ils s'attendrissaient sur le sort de celui qui meurt loin de sa patrie, sans avoir revu la fumée de ses foyers paternels : et vous aussi, jeunes hommes, ils vous plaignaient, vous qui gardiez les troupeaux des rois vos pères,

et qu'une occupation si innocente ne put sauver des terribles mains d'Achille!

Nourrie des plus beaux souvenirs de l'antiquité dans la docte familiarité des Muses, Cymodocée développait chaque jour de nouveaux charmes. Démodocus, consommé dans la sagesse, cherchait à tempérer cette éducation toute divine, en inspirant à sa fille le goût d'une aimable simplicité. Il aimait à la voir quitter son luth pour aller remplir une urne à la fontaine, ou laver les voiles du temple au courant d'un fleuve. Pendant les jours de l'hiver, lorsque, adossée contre une colonne, elle tournait ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante, il lui disait :

« Cymodocée, j'ai cherché dès ton enfance à t'enrichir de vertus et de tous les dons des Muses, car il faut traiter notre âme, à son arrivée dans notre corps, comme un céleste étranger que l'on reçoit avec des parfums et des couronnes. Mais, ô fille d'Épicharis, craignons l'exagération, qui détruit le bon sens : prions Minerve de nous accorder la raison, qui produira dans notre naturel cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge. »

Ainsi, de belles images et de sages propos charmaient et instruisaient Cymodocée. Quelque chose des Muses auxquelles elle était consacrée avait passé sur son visage, dans sa voix et dans son cœur. Quand elle baissait ses longues paupières, dont l'ombre se dessinait sur la blancheur de ses joues, on eût cru voir la sérieuse Melpomène; mais quand elle levait les yeux, vous l'eussiez prise pour la riante Thalie. Ses cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe, et sa taille au palmier de Délos. Un jour elle était allée au loin cueillir le dictame avec son père. Pour découvrir cette plante précieuse, ils avaient suivi une biche blessée par un archer d'Œchalie; on les aperçut sur le sommet des montagnes : le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étaient apparus à des chasseurs dans les bois d'Ira.

La fête de Diane-Limnatide approchait, et l'on se préparait à conduire la pompe accoutumée sur les confins de la Messénie et de

la Laconie. Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène, n'attirait plus que de paisibles spectateurs. Cymodocée fut choisie des vieillards pour conduire le chœur des jeunes filles qui devaient présenter les offrandes à la chaste sœur d'Apollon. Dans la naïveté de sa joie, elle s'applaudissait de ces honneurs, parce qu'ils rejaillissaient sur son père : pourvu qu'il entendît les louanges qu'on donnait à sa fille, qu'il touchât les couronnes qu'elle avait gagnées, il ne demandait pas d'autre gloire ni d'autre bonheur.

Démodocus, retenu par un sacrifice qu'un étranger était venu offrir à Homère, ne put accompagner sa fille à Limné. Elle se rendit seule à la fête avec sa nourrice Euryméduse, fille d'Alcimédon de Naxos. Le vieillard était sans inquiétude, parce que le proconsul d'Achaïe se trouvait alors à Rome auprès de César Galérius. Le temple de Diane s'élevait à la vue du golfe de Messénie, sur une croupe du Taygète, au milieu d'un bois de pins, aux branches desquels les chasseurs avaient suspendu la dépouille des bêtes sauvages Les murs de l'édifice avaient reçu du temps cette couleur de feuilles séchées que le voyageur observe encore aujourd'hui dans les ruines de Rome et d'Athènes. La statue de Diane, placée sur un autel au milieu du temple, était le chef-d'œuvre d'un sculpteur célèbre. Il avait représenté la fille de Latone debout, un pied en avant, saisissant de la main droite une flèche dans son carquois suspendu à ses épaules, tandis que la biche Cérynide, aux cornes d'or et aux pieds d'airain, se réfugiait sous l'arc que la déesse tenait dans sa main gauche abaissée.

Au moment où la lune, au milieu de sa course, laissa tomber ses rayons sur le temple, Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux nymphes Océanies, entonna l'hymne à la Vierge Blanche. Une troupe de chasseurs répondait à la voix des jeunes filles :

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur,
« le chœur sacré !

« Diane souveraine des forêts, recevez les vœux que vous offrent
« des vierges choisies, des enfants chastes, instruits par les vers
« de la Sibylle. Vous naquîtes sous un palmier, dans la flottante
« Délos. Pour charmer les douleurs de Latone, des cygnes firent
« sept fois en chantant le tour de l'île harmonieuse. Ce fut en mé-
« moire de leurs chants que votre divin frère inventa les sept cordes
« de la lyre.

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur,
« le chœur sacré !

« Vous aimez les rives des fleuves, l'ombrage des bois, les forêts
« du Cragus verdoyant, du frais Algide et du sombre Érymanthe.
« Diane, qui portez l'arc redoutable ; Lune, dont la tête est ornée
« du croissant ; Hécate, armée du serpent et du glaive, faites que
« la jeunesse ait des mœurs pures, la vieillesse, du repos, et la race
« de Nestor, des fils, des richesses et de la gloire !

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur,
« le chœur sacré ! »

En achevant cet hymne, les jeunes filles ôtèrent leurs couronnes de laurier, et les suspendirent à l'autel de Diane, avec les arcs des chasseurs. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence. La foule se sépara, et Cymodocée, suivie de sa nourrice, prit un sentier qui la devait conduire chez son père.

C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brillaient de la plus tendre lumière ; une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier ; Alcyon gémissait doucement sur son nid, et le vent de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune ; assis dans

la vallée, le berger contemplait la lune au milieu du brillant cortége des étoiles, et il se réjouissait dans son cœur.

La jeune prêtresse des Muses marchait en silence le long des montagnes. Ses yeux erraient avec ravissement sur ces retraites enchantées, où les anciens avaient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter, pour enseigner que la religion et les lois doivent marcher ensemble et n'ont qu'une même origine. Remplie d'une frayeur religieuse, chaque mouvement, chaque bruit devenait pour elle un prodige ; le vague murmure des mers était le sourd rugissement des lions de Cybèle descendue dans le bois d'Œchalie ; et les rares gémissements du ramier étaient les sons du cor de Diane chassant sur les hauteurs de Thuria.

Elle avance, et d'aimables souvenirs, en remplaçant ses craintes, viennent occuper sa mémoire : elle se rappelle les antiques traditions de l'île fameuse où elle reçut la lumière, le Labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours, l'ingénieux Dédale, l'imprudent Icare, Idoménée et son fils, et surtout les deux sœurs infortunées, Phèdre et Ariadne. Tout-à-coup elle s'aperçoit qu'elle a perdu le sentier de la montagne et qu'elle n'est plus suivie de sa nourrice : elle pousse un cri qui se perd dans les airs ; elle implore le dieu des forêts, les napées, les dryades : ils ne répondent point à sa voix, et elle croit que ces divinités absentes sont rassemblées dans les vallons du Ménale, où les Arcadiens leur offrent des sacrifices solennels. Cymodocée entendit de loin le bruit des eaux : aussitôt elle court se mettre sous la protection de la naïade jusqu'au retour de l'aurore.

Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tombait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche, on voyait un autel dédié aux nymphes, où les voyageurs offraient des vœux et des sacrifices. Cymodocée allait embrasser l'autel et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait appuyé contre un rocher. Sa tête, inclinée sur sa poitrine, et penchée sur son épaule gauche, était

un peu soutenue par le bois d'une lance; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur : tel un successeur d'Appelles a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut, en effet, que ce jeune homme était l'amant de la reine des forêts : une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retirait. Épouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux et s'écrie :

« Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente;
« ne la percez pas de vos flèches! Mon père n'a qu'une fille, et
« jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse
« de ma naissance! »

A ces cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment :

« Comment! dit Cymodocée, confuse et toujours à genoux; est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion? »

« Et vous, dit le jeune homme, non moins interdit; est-ce que vous n'êtes pas un ange? »

« Un ange! » reprit la fille de Démodocus.

Alors l'étranger, plein de trouble :

« Femme, levez-vous; on ne doit se prosterner que devant Dieu. »

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

« Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les satyres ont égaré comme moi dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau? Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands? Viens-tu de la charmante Corinthe, où tes hôtes t'auront fait de riches présents? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule?

Suis-tu le cruel Mars dans les combats, ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels jadis décorés du sceptre, qui régnaient sur un pays fertile en troupeaux et chéri des dieux ? »

L'étranger répondit :

« Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers, et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de faiblesse. Je m'appelle Eudore ; je suis fils de Lasthénès. Je revenais de Thalames, je retournais chez mon père ; la nuit m'a surpris : je me suis endormi au bord de cette fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici ? Que le ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu ! »

Le langage de cet homme confondait Cymodocée. Elle sentait devant lui un mélange d'amour et de respect, de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grâce de sa personne formaient à ses yeux un contraste extraordinaire. Elle entrevoyait comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusqu'alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paraissait prendre à son malheur, elle lui dit :

« Je suis fille d'Homère aux chants immortels. »

L'étranger se contenta de répliquer :

« Je connais un plus beau livre que le sien. »

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

« Ce jeune homme est de Sparte. »

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

« Je vais vous reconduire chez votre père. »

Et il se mit à marcher devant elle.

La fille de Démodocus le suivait ; on entendait le frémissement de son haleine, car elle tremblait. Pour se rassurer un peu, elle essaya de parler, elle hasarda quelques mots sur les charmes de la Nuit sacrée, épouse de l'Érèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour. Mais son guide l'interrompant :

« Je ne vois que des astres qui racontent la gloire du Très-Haut. »

Ces paroles jetèrent de nouveau la confusion dans le cœur de la prêtresse des Muses. Elle ne savait plus que penser de cet inconnu, qu'elle avait pris d'abord pour un immortel. Était-ce un impie qui errait la nuit sur la terre, haï des hommes et poursuivi par les dieux? Était-ce un pirate descendu de quelque vaisseau pour ravir les enfants à leurs pères? Cymodocée commençait à sentir une vive frayeur, qu'elle n'osait toutefois laisser paraître. Son étonnement n'eut plus de bornes lorsqu'elle vit son guide s'incliner devant un esclave délaissé qu'ils trouvèrent au bord d'un chemin, l'appeler son frère et lui donner son manteau pour couvrir sa nudité.

« Étranger, dit la fille de Démodocus, tu as cru sans doute que cet esclave était quelque dieu caché sous la figure d'un mendiant pour éprouver le cœur des mortels? »

« Non, répondit Eudore, j'ai cru que c'était un homme. »

Cependant un vent frais se leva du côté de l'orient. L'aurore ne tarda pas à paraître. Bientôt sortant des montagnes de la Laconie, sans nuage et dans une simplicité magnifique, le soleil agile et rayonnant monta dans les cieux. A l'instant même, s'élançant d'un bois voisin, Euryméduse, les bras ouverts, se précipite vers Cymodocée.

« O ma fille! s'écrie-t-elle, quelle douleur tu m'as causée! J'ai rempli l'air de mes sanglots. J'ai cru que Pan t'avait enlevée. Ce dieu dangereux est toujours errant dans les forêts; et quand il a dansé avec le vieux Sylène, rien ne peut égaler son audace. Comment aurais-je pu reparaître sans toi devant mon cher maître! Hélas! j'étais encore dans ma première jeunesse, lorsque, me jouant sur le rivage de Naxos, ma patrie, je fus tout-à-coup enlevée par une troupe de ces hommes qui parcourent l'empire de Thétys à main armée, et qui font un riche butin! ils me vendirent à un port de Crète, éloigné de Gortynes de tout l'espace

qu'un homme, en marchant avec vitesse, peut parcourir entre la troisième veille et le milieu du jour. Ton père était venu à Lébène pour échanger des blés de Théodosie contre les tapis de Milet. Il m'acheta des mains des pirates : le prix fut deux taureaux qui n'avaient pas encore tracé les sillons de Cérès. Dans la nuit, ayant reconnu ma fidélité, il me plaça aux portes de sa chambre nuptiale. Lorsque les cruelles Ilithyes eurent fermé les yeux d'Épicharis, Démodocus te remit entre mes bras afin que je te servisse de mère. Que de peines ne m'as-tu point causées dans ton enfance! Je passais les nuits auprès de ton berceau, je te balançais sur mes genoux; tu ne voulais prendre de nourriture que de ma main, et quand je te quittais un instant, tu poussais des cris. »

En prononçant ces mots, Euryméduse serrait Cymodocée dans ses bras; et ses larmes mouillaient la terre. Cymodocée, attendrie par les caresses de sa nourrice, l'embrassait aussi en pleurant; et elle disait :

« Ma mère, c'est Eudore, le fils de Lasthénès. »

Le jeune homme, appuyé sur sa lance, regardait cette scène avec un sourire; le sérieux naturel de son visage avait fait place à un doux attendrissement. Mais tout-à-coup rappelant sa gravité :

« Fille de Démodocus, dit-il, voilà votre nourrice; l'habitation de votre père n'est pas éloignée. Que Dieu ait pitié de votre âme! »

Sans attendre la réponse de Cymodocée, il part comme un aigle. La prêtresse des Muses, instruite dans l'art des augures, ne douta plus que le chasseur ne fût un des immortels : elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir. Ensuite elle se hâta de gravir le mont Ithome, et passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra, elle frappe au temple d'Homère. Le vieux pontife avait erré toute la nuit dans les bois; il avait envoyé des esclaves à Leuctres, à Phères, à Limné. L'absence du proconsul d'Achaïe ne suffisait plus pour rassurer la tendresse paternelle : Démodocus craignait à présent les violences d'Hiéroclès, bien que cet impie

fût à Rome, et il n'entrevoyait que des maux pour sa chère Cymodocée. Lorsqu'elle arriva avec sa nourrice, ce père malheureux était assis à terre près du foyer; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosait les cendres de ses pleurs. A l'apparition subite de sa fille il est près de mourir de joie. Cymodocée se jette dans ses bras; et, pendant quelques moments, on n'entendit que des sanglots entrecoupés : tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits. Enfin, suspendant ses larmes :

« O mon enfant, dit Démodocus, quel dieu t'a rendue à ton père? Comment t'avais-je laissée aller seule au temple? J'ai craint nos ennemis; j'ai craint les satellites d'Hiéroclès, qui méprise les dieux, et se rit des larmes des pères. Mais j'aurais traversé la mer; je serais allé me jeter aux pieds de César; je lui aurais dit : « Rends-« moi ma Cymodocée, ou ôte-moi la vie. » On aurait vu ton père, racontant sa douleur au soleil, et te cherchant par toute la terre, comme Cérès lorsqu'elle redemandait sa fille que Pluton lui avait ravie. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants est digne de pitié. On s'éloigne de son corps, objet de la dérision de la jeunesse : « Ce vieillard, dit-on, était un impie, les dieux ont retran-« ché sa race; il n'a pas laissé de fils pour l'ensevelir. »

Alors Cymodocée, flattant son vieux père de ses belles mains, et caressant sa barbe argentée :

« Mon père, chantre divin des immortels, nous nous sommes égarées dans les bois; un jeune homme, ou plutôt un dieu, nous a ramenées ici. »

A ces mots, Démodocus se levant, et écartant sa fille de son sein :

« Quoi! s'écria-t-il, un étranger t'a rendue à ton père, et tu ne l'as pas présenté à nos foyers, toi, prêtresse des Muses et fille d'Homère! Que fût devenu ton divin aïeul, si l'on n'eût pas mieux exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité? Que dira-t-on dans toute la Grèce? Démodocus l'Homéride a fermé sa porte à un sup-



LES MARTYRS



pliant! Ah! je ne sentirais pas un chagrin plus mortel quand on cesserait de m'appeler le père de Cymodocée! »

Euryméduse voyant le courroux de Démodocus, et voulant excuser Cymodocée :

« Démodocus, dit-elle, mon cher maître, garde-toi de condamner ta fille. Je te parlerai dans toute la sincérité de mon cœur. Si nous n'avons pas invité l'étranger à suivre nos pas, c'est qu'il était jeune et beau comme un immortel, et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre. »

« Euryméduse, repartit Démodocus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres! Jusqu'à présent tu n'avais pas paru manquer de sagesse; mais je vois qu'un dieu a troublé ta raison. Sache que je n'ouvre point mon cœur aux défiances injustes, et je ne hais rien tant que l'homme qui soupçonne toujours le cœur de l'homme. »

Cymodocée conçut alors le dessein d'apaiser Démodocus.

« Pontife sacré, lui dit-elle, calme, je t'en supplie, les transports de ta colère; la colère, comme la faim, est mère des mauvais conseils. Nous pouvons encore réparer ma faute. Le jeune homme m'a dit son nom. Tu connaîtras peut-être son antique race : il se nomme Eudore, il est fils de Lasthénès. »

La douce persuasion porta ces paroles adroites au fond du cœur de Démodocus : il embrassa tendrement Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, ce n'est pas en vain que j'ai pris soin d'instruire ta jeunesse : il n'y a point de vierge de ton âge que tu ne surpasses par la solidité de ton esprit; et les Grâces seules sont plus habiles que toi à broder des voiles. Mais qui pourrait égaler les Grâces, surtout la plus jeune, la divine Pasithée! il est vrai, ma fille, je connais la race antique d'Eudore, fils de Lasthénès. Je ne le cède à personne dans la science de la généalogie des dieux et des hommes; jadis même je n'aurais été vaincu que par Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée : car les hommes d'autrefois étaient très supérieurs à ceux d'aujourd'hui. Lasthénès est un

des principaux habitants de l'Arcadie. Il est issu du sang des dieux et des héros, puisqu'il descend du fleuve Alphée, et qu'il compte parmi ses aïeux le grand Philopœmen et Polybe aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée. Il a lui-même triomphé dans les jeux sanglants du dieu de la guerre; il est chéri de nos princes; on l'a vu revêtu des plus grandes charges de l'État et de l'armée. Demain, aussitôt que Dicé, Irène et Eunomie, aimables Heures auront ouvert les portes du jour, nous monterons sur un char, et nous irons offrir des présents à Eudore, dont la renommée publie la sagesse et la valeur. »

En achevant ces mots, Démodocus, suivi de sa fille et d'Eurymé-duse, entra dans les bâtiments du temple, où brillaient l'ambre, l'airain et l'écaille de tortue. Un esclave, tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère. Démodocus prend une coupe, la purifie par la flamme, y mêle l'eau et le vin, et répand à terre la libation sacrée, afin d'apaiser les dieux lares. Cymodocée se retire dans son appartement; et après avoir joui des délices du bain, elle se couche sur des tapis de Lydie, recouverts du fin linge d'Égypte; mais elle ne put goûter les dons du sommeil, et ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

L'aube avait à peine blanchi l'orient, qu'on entendit retentir la voix de Démodocus : il appelait ses intelligents esclaves. Aussitôt Évémon, fils de Boëtoüs, ouvre le lieu qui renfermait l'appareil des chars. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes à huit rayons fortifiés par des bandes d'airain; il suspend un char orné d'ivoire sur des courroies flexibles; il joint le timon au char, et attache à son extrémité le joug éclatant. Hestionée d'Épire, habile à élever les coursiers, amène deux fortes mules d'une blancheur éblouissante; il les conduit bondissantes sous le joug, et achève de les couvrir de leurs harnais étincelants d'or. Euryméduse, pleine de jours et d'expérience, apporte le pain et le vin, la force de l'homme; elle place aussi sur le char le présent destiné au fils de Lasthénès :

c'était une coupe de bronze à double fond, merveilleux ouvrage où Vulcain avait gravé le nom d'Hercule délivrant Alceste pour prix de l'hospitalité qu'il avait reçue de son époux. Ajax avait donné cette coupe à Tychius d'Hylé, armurier célèbre, en échange du bouclier recouve rtde sept peaux de taureaux, que le fils de Télamon portait au siége de Troie. Un descendant de Tychius recueillit chez lui le chantre d'Ilion, et lui fit présent de la superbe coupe. Homère, étant allé dans l'île de Samos, fut admis aux foyers de Créophyle, et il lui laissa en mourant, sa coupe et ses poëmes. Dans la suite, le roi Lycurgue de Sparte, cherchant partout la sagesse, visita les fils de Créophyle : ceux-ci lui offrirent, avec la coupe d'Homère, les vers qu'Apollon avait dictés à ce poète immortel. A la mort de Lycurgue, le monde hérita des chants d'Homère, mais la coupe fut rendue aux Homérides : elle parvint ainsi à Démodocus, dernier descendant de cette race sacrée, qui la destine aujourd'hui au fils de Lasthénès.

Cependant Cymodocée, dans un chaste asile, laisse couler à ses pieds son vêtement de nuit, mystérieux ouvrage de la pudeur. Elle revêt une robe semblable à la fleur du lys, que les Grâces décentes attachent elles-mêmes autour de son sein. Elle croise sur ses pieds nus des bandelettes légères, et rassemble sur sa tête, avec une aiguille d'or, les tresses parfumées de ses cheveux. Sa nourrice lui apporte le voile blanc des Muses, qui brillait comme le soleil, et qui était placé sous tous les autres dans une cassette odorante. Cymodocée couvre sa tête de ce tissu virginal, et sort pour aller trouver son père. Dans ce moment même le vieillard s'avançait, vêtu d'une longue robe que rattachait une ceinture ornée de franges de pourpre, de la valeur d'une hécatombe. Il portait sur sa tête une couronne de papyrus, et tenait à la main le rameau sacré d'Apollon. Il monte sur le char, et Cymodocée s'assied à ses côtés. Évémon saisit les rênes, et presse du fouet retentissant le flanc des mules sans taches. Les mules s'élancent, et les roues rapides marquent à peine sur la poussière la trace qu'un léger vaisseau laisse en fuyant sur les mers.

« O ma fille, dit le pieux Démodocus tandis que le char vole, nous préserve le ciel de manquer de reconnaissance ! Les portes des enfers sont moins odieuses à Jupiter que les ingrats : ils vivent peu, et sont toujours livrés à une furie : mais une divinité favorable se tient toujours auprès de ceux qui ne perdent point la mémoire des bienfaits : les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parce qu'ils sont les plus reconnaissants des hommes. »

LIVRE DEUXIEME.



SOMMAIRE.

Arrivée de Démodocus et de Cymodocée en Arcadie. Rencontre d'un vieillard au tombeau d'Aglaüs de Psophis; ce vieillard conduit Démodocus au champ où la famille de Lasthénès fait la moisson. Cymodocée reconnaît Eudore. Démodocus découvre que la famille de Lasthénès est chrétienne. On retourne chez Lasthénès. Mœurs chrétiennes. Prière du soir. Arrivée de Cyrille, confesseur et martyr, évêque de Lacédémone. Il vient prier Eudore de lui raconter ses aventures. Repas du soir. La famille et les étrangers vont, après le repas, s'asseoir dans le verger au bord de l'Alphée. Démodocus invite Cymodocée à chanter sur la lyre. Chant de Cymodocée. Eudore chante à son tour. Les deux familles vont goûter le repos. Songe de Cyrille. Prière du saint évêque.

Tant que le soleil monta dans les cieux, les mules emportèrent le char d'une course ardente. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas, le prêtre d'Homère arriva sur les confins de l'Arcadie, et vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens. Ce noble Ancée, descendant d'Agapénor, qui commandait les Arcadiens au siége de Troie, donna l'hospitalité à Démodocus. Les fils d'Ancée détachent du joug les mules fumantes, lavent leurs flancs poudreux dans une eau pure, et mettent devant elles une herbe tendre coupée sur le bord de la Néda. Cymodocée est conduite au bain par de jeunes Phrygiennes qui ont perdu leur douce liberté; l'hôte de Démodocus le revêt d'une fine tunique et d'un manteau précieux; le

prince de la jeunesse, l'aîné des fils d'Ancée, couronné d'une branche de peuplier blanc, immole à Hercule un sanglier nourri dans les bois d'Érymanthe; les parties de la victime destinées à l'offrande sont recouvertes de graisse, et consumées avec des libations sur des charbons embrasés. Un long fer à cinq rangs présente à la flamme bruyante le reste des viandes sacrées; le dos succulent de la victime et les morceaux les plus délicats sont servis aux voyageurs; Démodocus reçoit une part trois fois plus grande que celle des autres convives. Un vin odorant, gardé pendant dix années, coule en flots de pourpre dans une coupe d'or; et les dons de Cérès, que Triptolème fit connaître au pieux Arcas, remplacent le gland dont se nourrissaient jadis les Pélasges, premiers habitants de l'Arcadie.

Cependant Démodocus ne peut goûter avec joie les honneurs de l'hospitalité; il brûle d'arriver chez Lasthénès. Déjà la nuit couvrait les chemins de son ombre : on sépare la langue de la victime, on fait les dernières libations à la mère des Songes, ensuite on conduit le prêtre d'Homère et la prêtresse des Muses sous un portique sonore, où des esclaves avaient préparé de molles toisons.

« Ma fille, disait-il à Cymodocée, qu'une puissance inconnue privait aussi du sommeil, malheur à ceux que la pitié ou une vive reconnaissance n'arracha jamais au pouvoir de Morphée. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer; on n'entrera point dans l'Élysée avec un cœur d'airain. »

Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons l'autel de Jupiter qui couronne le mont Lycée, Démodocus fit attacher les mules à son char. En vain le généreux Ancée veut retenir son hôte : le prêtre d'Homère part avec sa fille. Le char roule à grand bruit hors des portiques; il prend sa course vers le temple d'Eurynome, caché dans un bois de cyprès; il franchit le mont Élaïus; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès qui refusait ses bienfaits aux laboureurs, et qui pourtant se laissa fléchir par les Parques, une seule fois favorables aux mortels.

Les voyageurs traversent l'Alphée au-dessous du confluent du Gorthynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon. Là se présente une tombe antique, que les nymphes des montagnes avaient environnée d'ormeaux : c'était celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis, que l'oracle de Delphes déclara plus heureux que le roi de Lydie. Deux chemins partaient de cette tombe : l'un serpentait le long de l'Alphée, l'autre s'élevait dans la montagne.

Tandis qu'Évémon délibérait en lui-même s'il suivrait l'une ou l'autre route, il aperçut un homme déjà sur l'âge, assis auprès du tombeau d'Aglaüs. La robe dont cet homme était vêtu ne différait de celle des philosophes grecs que parce qu'elle était d'une étoffe blanche commune : il avait l'air d'attendre les voyageurs dans ce lieu, mais il ne paraissait ni curieux ni empressé.

Lorsqu'il vit le char s'arrêter, il se leva, et s'adressant à Démodocus :

« Voyageur, dit-il, demandez-vous votre chemin, ou venez-vous visiter Lasthénès? Si vous voulez vous reposer chez lui, il en éprouvera beaucoup de joie. »

« Étranger, répondit Démodocus, Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam, lorsque le père d'Hector se rendait au camp des Grecs. Ta robe annonce un sage, et tes propos sont courts, mais pleins de sens. Je te dirai la vérité : nous cherchons le riche Lasthénès, que ses grands biens font passer pour un homme très heureux. Il habite sans doute ce palais que j'aperçois au bord du Ladon, et qu'on prendrait pour un temple de Cyllène?

« Ce palais, répondit l'inconnu, appartient à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe. Vous êtes arrivés à l'enclos de l'hôte que vous cherchez, et le toit de chaume que vous entrevoyez sur la croupe de la montagne est la demeure de Lasthénès. »

En achevant ces mots, l'étranger ouvrit une barrière; prit les mules par le frein, et fit entrer le char dans l'enclos.

« Seigneur, dit-il alors à Démodocus, on fait aujourd'hui la mois-

son : si votre serviteur veut conduire vos mules à l'habitation prochaine, je vous montrerai le champ où vous trouverez la famille de Lasthénès. »

Démodocus et Cymodocée descendirent du char, et marchèrent avec l'étranger. Ils suivirent quelque temps un sentier tracé au milieu des vignes, sur un terrain penchant où croissaient çà et là quelques hêtres d'une grosseur démesurée. Ils aperçurent bientôt un champ hérissé de faisceaux de gerbes, et couvert d'hommes et de femmes qui s'empressaient, les uns à charger des chariots, les autres à couper et à lier des épis. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria :

« Le Seigneur soit avec vous ! »

Et les moissonneurs répondirent :

« Dieu vous donne sa bénédiction ! »

Et ils chantaient, en travaillant, un cantique sur un air grave. Des glaneuses les suivaient en cueillant les nombreux épis qu'ils laissaient exprès derrière eux : leur maître l'avait ordonné ainsi, afin que ces pauvres femmes pussent ramasser un peu de blé sans honte. Cymodocée reconnut de loin le jeune homme de la forêt ; il était assis avec sa mère et ses sœurs, sur des gerbes, à l'ombre d'un andrachné. La famille se leva et s'avança vers les étrangers.

« Séphora, dit le guide de Démodocus, ma chère épouse, remercions la Providence qui nous envoie des voyageurs. »

« Comment ! s'écria le père de Cymodocée, c'était le riche Lasthénès, et je ne l'ai pas reconnu ! Ah ! combien les dieux se jouent du discernement des hommes ! Je t'ai pris pour l'esclave chargé par son maître d'exercer les devoirs de l'hospitalité. »

Lasthénès s'inclina.

Eudore, les yeux baissés, et donnant sa main à la plus jeune de ses sœurs, se tenait respectueusement derrière sa mère.

« Mon hôte, dit Démodocus, et vous, sage épouse de Lasthénès, semblable à la mère de Télémaque, votre fils vous a sans doute appris ce qu'il a fait pour ma fille, que les faunes avaient égarée

dans les bois. Montrez-moi le noble Eudore, que je l'embrasse comme mon fils ! »

« Voilà Eudore, derrière sa mère, répondit Lasthénès. J'ignore ce qu'il a fait pour vous : il ne nous en a pas parlé. »

Démodocus resta confondu.

« Quoi ! pensait-il en lui-même, ce simple pasteur est le guerrier qui triompha de Carrausius, le tribun de la légion britannique, l'ami du prince Constantin ! »

Revenu enfin de son premier étonnement, le prêtre d'Homère s'écria :

« J'aurais dû reconnaître Eudore à sa taille de héros, moins haute cependant que celle de Lasthénès, car les enfants n'ont plus la force de leurs pères. O toi qui pourrais être le plus jeune de mes fils, que les dieux t'accordent ce que tu désires ! Je t'apporte une coupe d'un prix inestimable : mon esclave l'ôtera de mon char, et tu la recevras de mes mains. Jeune et vaillant guerrier, Méléagre était moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'Atalante ! Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche ! Si la vierge qu'on a retrouvée n'était pas consacrée aux chastes Muses.... »

Les deux jeunes gens se retirent troublés par les paroles de Démodocus. Eudore se hâta de répondre :

« J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices. »

Le jour n'étant pas encore à sa fin, la famille invita les deux étrangers à se reposer avec elle au bord d'une source. Les sœurs d'Eudore, assises aux pieds de leurs parents, tressaient des couronnes de fleurs rouges et bleues pour une fête prochaine. On voyait un peu plus loin les urnes et les coupes des moissonneurs, et, à l'ombre de quelques gerbes plantées debout, un enfant était endormi dans un berceau.

« Mon hôte, dit Démodocus à Lasthénès, tu me sembles mener ici la vie du divin Nestor. Je ne me souviens pas d'avoir vu la pein-

ture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille. Vulcain y avait gravé un roi au milieu des moissonneurs; ce pasteur des peuples, plein de joie, tenait en silence son sceptre levé au milieu des sillons. Il ne manque ici que le sacrifice du taureau sous le chêne de Jupiter. Quelle abondante moisson ! Que d'esclaves laborieux et fidèles !

« Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves, répliqua Lasthénès; ma religion me défend d'en avoir; je leur ai donné la liberté. »

« Lasthénès, dit alors Démodocus, je commence à comprendre que la renommée, cette voix de Jupiter, m'avait appris la vérité : tu auras sans doute embrassé cette secte nouvelle qui adore un Dieu inconnu à nos ancêtres.

Lasthénès répondit :

« Je suis chrétien. »

Le descendant d'Homère demeura quelque temps interdit; puis, reprenant la parole :

« Mon hôte, dit-il, pardonne à ma franchise : j'ai toujours obéi à la vérité, fille de Saturne et mère de la vertu. Les dieux sont justes : comment pourrais-je concilier la prospérité qui t'environne, et les impiétés dont on accuse les chrétiens? »

Lasthénès répondit :

« Voyageur, les chrétiens ne sont point des impies, et vos dieux ne sont ni justes ni injustes : ils ne sont rien. Si mes champs et mes troupeaux prospèrent entre les mains de ma famille, c'est qu'elle est simple de cœur et soumise à la volonté de celui qui est le seul et véritable Dieu. Le ciel m'a donné la chaste épouse que vous me voyez; je ne lui ai demandé qu'une constante amitié, l'humilité et la chasteté d'une femme. Dieu a béni mes intentions ; il m'a donné des enfants soumis, qui sont la couronne des vieillards. Ils aiment leurs parents, et ils sont heureux parce qu'ils sont attachés au toit de leur père. Mon épouse et moi nous avons vieilli ensemble; et, quoique mes jours n'aient pas toujours été bons, elle a

dormi trente ans à mes côtés sans révéler les soucis de ma couche et les tribulations cachées dans mon cœur. Que Dieu lui rende sept fois la paix qu'elle m'a donnée ! Elle ne sera jamais aussi heureuse que je le désire ! »

Ainsi le cœur de ce chrétien des anciens jours s'épanouissait en parlant de son épouse. Cymodocée l'écoutait avec amour : la beauté de ces mœurs pénétrait l'âme de cette jeune infidèle ; et Démodocus lui-même avait besoin de se rappeler Homère et tous ses dieux pour n'être pas entraîné par la force de la vérité.

Après quelques moments, le père de Cymodocée dit à Lasthénès :

« Tu me sembles tout à fait des temps antiques, et cependant je n'ai point vu tes paroles dans Homère ! Ton silence a la dignité du silence des sages. Tu t'élèves à des sentiments pleins de majesté, non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon. Au milieu d'une douce abondance, tu jouis des grâces de l'amitié ; rien n'est forcé autour de toi : tout est contentement, persuasion, amour. Puisses-tu conserver longtemps ton bonheur et tes richesses ! »

« Je n'ai jamais cru, répondit Lasthénès, que ces richesses fussent à moi : je les recueille pour mes frères les chrétiens, pour les gentils, pour les voyageurs, pour tous les infortunés ; Dieu m'en a donné la direction ; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni ! »

Comme Lasthénès achevait de prononcer ces paroles, le soleil descendit sur les sommets du Pholoë vers l'horizon éclatant d'Olympie ; l'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne, comme un large bouclier d'or. Les bois de l'Alphée et du Ladon, les neiges lointaines du Telphusse et du Lycée se couvrirent de roses ; les vents tombèrent et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un repos universel. Les moissonneurs quittèrent alors leur ouvrage : la famille accompagnée des étrangers, reprit le chemin de la maison. Les maîtres et les serviteurs marchaient pêle-mêle, portant les divers instruments du labourage ; ils étaient suivis

de mulets au pied sûr, chargés de bois coupés sur les hauteurs, et de bœufs traînant lentement les équipages champêtres renversés, ou les chariots tremblants sous le poids des gerbes.

En arrivant à la maison, on entendit le son d'une cloche.

« Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthénès à Démodocus; nous permettrez-vous de vous quitter un moment, ou préférez-vous nous suivre? »

« Me préservent les dieux de mépriser les Prières, s'écria Démodocus, ces filles boîteuses de Jupiter, qui peuvent seules apaiser la colère d'Até ! »

On s'assemble aussitôt dans une cour entourée de granges et des étables des troupeaux. Quelques ruches d'abeilles y répandaient une agréable odeur mêlée au parfum du lait des génisses qui revenaient des pâturages. Au milieu de cette cour, on voyait un puits dont les deux poteaux, couverts de lierre, étaient surmontés de deux aloès qui croissaient dans des corbeilles. Un noyer, planté par l'aïeule de Lasthénès, couvrait le puits de son ombre. Lasthénès, la tête nue et le visage tourné vers l'orient, se plaça debout sous l'arbre domestique. Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau, autour de leur maître. Le père de famille prononça à haute voix cette prière, qui fut répétée par ses enfants et par ses serviteurs :

« Seigneur, daignez visiter cette demeure pendant la nuit, et en
« écarter les vains songes. Nous allons quitter les vêtements du
« jour, couvrez-nous de la robe d'innocence et d'immortalité que
« nous avons perdue par la désobéissance de nos premiers pères.
« Lorsque nous serons endormis dans le sépulcre, ô Seigneur,
« faites que nos âmes reposent avec vous dans le ciel ! »

Quand cela fut fait, on entra dans la maison, où se préparait le repas de l'hospitalité. Un homme et une femme parurent, portant deux grands vases d'airain pleins d'une eau échauffée par la flamme. Le serviteur lava les pieds de Démodocus; la servante, ceux de la fille de Démodocus; et, après les avoir oints d'une huile de parfum d'un

grand prix, elle les essuya avec un lin blanc. La fille aînée de Lasthénès, du même âge que Cymodocée, descendit dans un souterrain frais et voûté. On conservait dans ce lieu toutes sortes de choses pour la vie de l'homme. Sur des planches de chêne attachées aux parois du mur, on voyait des outres remplies d'une huile aussi douce que celle de l'Attique; des mesures de pierre en formes d'autel, ornées de têtes de lion, et qui contenaient la fine fleur du froment; des vases de miel de Crète, moins blanc, mais plus parfumé que celui d'Hybla; et des amphores pleines d'un vin de Chio devenu comme un baume par le long travail des ans. La fille de Lasthénès remplit une urne de cette liqueur bienfaisante, propre à réjouir le cœur de l'homme dans l'aimable familiarité d'un repas.

Cependant les serviteurs ne savaient s'ils devaient apprêter le festin sous la vigne ou sous le figuier, comme dans un jour de réjouissance. Ils vont consulter leur maître : Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes une table d'un buis éclatant. Ils la lavent avec une éponge, et la couvrent de corbeilles d'osier, pleines d'un pain sans levain, cuit sous la cendre. Ils apportent ensuite dans des plats d'une simple argile, des racines, quelques volatiles et des poissons du lac Stymphale, nourriture destinée à la famille; mais on servit pour les étrangers un chevreau qui avait à peine goûté l'arbousier du mont Aliphère, et le cytise du vallon de Ménélée.

Au moment où les convives allaient s'approcher de la mense hospitalière, une servante vint dire à Lasthénès qu'un vieillard, monté sur un âne et tout semblable à l'époux de Marie, s'avançait par l'avenue des cèdres. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant sous un manteau blanc, un habit de pasteur. Il n'était pas naturellement chauve; mais sa tête avait été jadis dépouillée par la flamme, et son front montrait encore les cicatrices du martyre qu'il avait éprouvé sous Valérien. Une barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture. Il s'appuyait sur un bâton en forme de houlette, que lui avait envoyé l'évêque de Jérusalem : sim-

ple présent que se faisaient les premiers Pères de l'Église, comme l'emblème de leur fonction pastorale et du pèlerinage de l'homme ici-bas.

C'était Cyrille, évêque de Lacédémone : laissé pour mort par les bourreaux dans une persécution contre les chrétiens, il avait été élevé malgré lui au sacerdoce. Il se cacha longtemps pour se dérober à la dignité épiscopale; mais son humilité lui fut inutile : Dieu révéla aux fidèles la retraite de son serviteur. Lasthénès et sa famille le reçurent avec les marques du plus profond respect. Ils se prosternèrent devant lui, baisèrent ses pieds sacrés, chantèrent Hosanna, et le saluèrent du nom de très saint, de très cher à Dieu.

« Par Apollon, sécria Démodocus agitant sa branche de laurier entourée de bandelettes, voilà le plus auguste vieillard qui se soit jamais offert à mes yeux! O toi qui es chargé de jours, quel est ce sceptre que tu portes? Es-tu un roi, ou un prêtre consacré aux autels des dieux? Apprends-moi le nom de la divinité que tu sers, afin que je lui immole des victimes. »

Cyrille regarda quelque temps avec surprise Démodocus; puis, laissant échapper un aimable sourire :

« Seigneur, répondit-il, ce sceptre est la houlette qui me sert à conduire mon troupeau : car je ne suis point un roi, mais un pasteur. Le Dieu qui reçoit mon sacrifice est né parmi les bergers dans une crèche. Si vous voulez, je vous apprendrai à le connaître : pour toute victime, il ne vous demandera que l'offrande de votre cœur. »

Cyrille se tournant alors vers Lasthénès :

« Vous savez le sujet qui m'amène. La pénitence publique de notre Eudore remplit nos frères d'admiration; chacun en veut pénétrer la cause. Il m'a promis de me raconter son histoire; et, dans les deux journées que je viens passer avec vous, j'espère qu'il voudra me satisfaire. »

Les serviteurs approchèrent alors les siéges de la table. Le prêtre d'Homère prit sa place à côté du prêtre du Dieu de Jacob. La famille se rangea autour du festin. Démodocus, saisissant une coupe,

allait faire une libation aux pénates de Lasthénès; l'évêque de Lacédémone l'arrêtant avec bénignité :

« Notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie : vous ne voudriez pas nous affliger. »

La conversation fut tranquille et pleine de cordialité. Eudore lut, pendant une partie du repas, quelques instructions tirées de l'*Évangile* et des *Épîtres des Apôtres*; Cyrille commenta, de la manière la plus affectueuse, ce que dit saint Paul sur les devoirs des époux. Cymodocée tremblait; des larmes roulaient, comme des perles, le long de ses joues virginales; Eudore éprouvait le même charme; les maîtres et les serviteurs étaient attendris. Ceci, avec l'action de grâces, fut le repas du soir pour les chrétiens.

Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre qui servait de tribunal à Lasthénès, lorsqu'il rendait la justice à ses serviteurs.

Ainsi qu'un pasteur que le sort destine à la gloire, l'Alphée roulait au bas de ce verger, sous une ombre champêtre des flots que les palmes de Pise allaient bientôt couronner. Descendu du bois de Vénus et du tombeau de la nourrice d'Esculape, le Ladon serpentait dans les riantes prairies, et venait mêler son cristal pur au cours de l'Alphée. Les profondes vallées, arrosées par les deux fleuves, étaient plantées de myrtes, d'aunes et de sycomores. Un amphithéâtre de montagnes terminait le cercle entier de l'horizon. La cime de ces montagnes était couverte d'épaisses forêts peuplées d'ours, de cerfs, d'ânes sauvages et de monstrueuses tortues, dont l'écaille servait à faire des lyres. Vêtus d'une peau de sanglier, des pasteurs conduisaient, parmi les roches et les pins, de grands troupeaux de chèvres. Ces légers animaux étaient consacrés au dieu d'Épidaure, parce que leur toison était chargée de gomme qui s'attachait à leur barbe et à leur soie lorsqu'ils broutaient le ciste sur des hauteurs inaccessibles.

Tout était grave et riant, simple et sublime dans ce tableau. La lune décroissante paraissait au milieu du ciel, comme les lampes

demi-circulaires que les premiers fidèles allumaient aux tombeaux des martyrs. La famille de Lasthénès, qui contemplait cette scène solitaire, n'était point alors occupée des vaines curiosités de la Grèce. Cyrille s'humiliait devant la puissance qui cache des sources dans le sein des rochers, et dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide ou le bélier bondissant. Il admirait cette sagesse qui s'élève comme un cèdre sur le Liban, comme un plane aux bords des eaux. Mais Démodocus, qui désirait faire éclater les talents de sa fille, interrompit ces méditations :

« Jeune élève des Muses, dit-il à Cymodocée, charme tes vénérables hôtes. Une douce complaisance fait toute la grâce de la vie, et Apollon retire ses dons aux esprits orgueilleux. Montre-nous que tu descends d'Homère. Les poètes sont les législateurs des hommes et les précepteurs de la sagesse. Lorsque Agamemnon partit pour les rivages de Troie, il laissa un chantre divin auprès de Clytemnestre, afin de lui rappeler la vertu. Cette reine perdit l'idée de ses devoirs ; mais ce fut après qu'Égisthe eut transporté le nourrisson des Muses dans une île déserte. »

Ainsi parla Démodocus. Eudore va chercher une lyre, et la présente à la jeune Grecque, prononce quelques mots confus, mais d'une merveilleuse douceur. Elle se leva ensuite, et après avoir préludé sur des tons divers, elle fit entendre sa voix mélodieuse.

Elle commença par l'éloge des Muses.

« C'est vous, dit-elle, qui avez tout enseigné aux hommes ; vous
« êtes l'unique consolation de ma vie ; vous prêtez des soupirs à nos
« douleurs, et des harmonies à nos joies L'homme n'a reçu du
« ciel qu'un talent, la divine poésie, et c'est vous qui lui avez fait ce
« présent inestimable. O fille de Mnémosyne, qui chérissez les bois
« de l'Olympe, les vallons de Tempé et les eaux de Castalie, soute-
« nez la voix d'une vierge consacrée à vos autels ! »

Après cette invocation, Cymodocée chanta la naissance des dieux, Jupiter sauvé de la fureur de son père, Minerve sortie du cerveau de Jupiter, Hébé fille de Junon, Vénus née de l'écume des flots, et

les Grâces dont elle fut la mère. Elle dit aussi la naissance de l'homme animé par le feu de Prométhée, Pandore et sa boîte fatale, le genre humain reproduit par Deucalion et Pyrrha. Elle raconta les métamorphoses des dieux et des hommes, les Héliades changées en peupliers, et l'ambre de leurs pleurs roulé par les flots de l'Éridan. Elle dit Daphné, Baucis, Clytie, Philomèle, Atalante, les larmes de l'Aurore devenues la rosée, la couronne d'Ariadne attachée au firmament. Elle ne vous oublia point, fontaines, et vous, fleuves nourriciers des beaux ombrages. Elle nomma avec honneur le vieux Pénée, l'Ismène et l'Érymanthe, le Méandre qui fait tant de détours, le Scamandre si fameux, le Sperchius aimé des poètes, l'Eurotas chéri de l'épouse de Tyndare, et le fleuve que les cygnes de Méonie ont tant de fois charmé par la douceur de leurs chants.

Mais comment aurait-elle passé sous silence les héros célébrés par Homère! S'animant d'un feu nouveau, elle chanta la colère d'Achille, qui fut si pernicieuse aux Grecs, Ulysse, Ajax et Phœnix dans la tente de l'ami de Patrocle, Andromaque aux portes Scées, Priam aux genoux du meurtrier d'Hector. Elle dit les chagrins de Pénélope, la reconnaissance de Télémaque et d'Ulysse chez Eumée, la mort du chien fidèle; le vieux Laërte sarclant son jardin des champs, et pleurant à l'aspect des treize poiriers qu'il avait donnés à son fils.

Cymodocée ne put chanter les vers de son immortel aïeul sans consacrer quelques accents à sa mémoire. Elle représenta la pauvre et vertueuse mère de Mélégisènes rallumant sa lampe et prenant ses fuseaux au milieu de la nuit, afin d'acheter du prix de ses laines un peu de blé pour nourrir son fils. Elle dit comment Mélégisènes devint aveugle et reçut le nom d'Homère, comment il allait de ville en ville en demandant l'hospitalité, comment il chantait ses vers sous le peuplier d'Hylé. Elle raconta ses longs voyages, sa vie passée sur le rivage de l'île de Chio, son aventure avec les chiens de Glaucus. Enfin, elle parla des jeux funèbres du roi d'Eubée, où Hésiode osa disputer à Homère le prix de la poésie; mais elle supprima le juge-

ment des vieillards qui couronnèrent le chantre des *Travaux et des Jours*, parce que ses leçons étaient plus utiles aux hommes.

Cymodocée se tut : sa lyre, appuyée sur son sein, demeura muette entre ses beaux bras. La prêtresse des Muses était debout ; ses pieds nus foulaient le gazon, et les zéphyrs du Ladon et de l'Alphée faisaient voltiger ses cheveux noirs autour des cordes de sa lyre. Enveloppée dans ses voiles blancs, éclairée par les rayons de la lune, cette jeune fille semblait une apparition céleste. Démodocus, ravi, demandait en vain une coupe pour faire une libation au dieu des vers. Voyant que les chrétiens gardaient le silence, et ne donnaient pas à sa Cymodocée les éloges qu'elle semblait mériter :

« Mes hôtes, s'écria-t-il, ces chants vous seraient-ils désagréables? Les mortels et les dieux se laissent pourtant toucher à l'harmonie. Orphée charma l'inexorable Pluton ; les Parques même, vêtues de blanc, et assises sur l'essieu d'or du monde, écoutent la mélodie des sphères : ainsi le raconte Pythagore, qui commerçait avec l'Olympe. Les hommes des anciens temps, renommés par leur sagesse, trouvèrent la musique si belle qu'ils lui donnèrent le nom de Loi. Pour moi, une divinité me contraint de l'avouer, si cette prêtresse des muses n'était pas ma fille, j'aurais pris sa voix pour celle de la colombe qui portait, dans les forêts de la Crète, l'ambroisie à Jupiter. »

« Ce ne sont pas les chants mêmes, mais le sujet des chants de cette jeune femme qui cause notre silence, répondit Cyrille. Un jour viendra, peut-être, que les mensonges de la naïve antiquité ne seront plus que des fables ingénieuses, objets des chansons du poète. Mais aujourd'hui ils offusquent votre esprit, ils vous tiennent pendant la vie sous un joug indigne de la raison de l'homme et perdent votre âme après la mort. Ne croyez pas toutefois que nous soyons insensibles au charme d'une douce musique. Notre religion n'est-elle pas harmonie et amour ? Combien votre aimable fille, que vous comparez si justement à une colombe, trouverait des soupirs plus touchants encore, si la pudeur du sujet répondait à l'innocence

de la voix ! Pauvre tourterelle délaissée, allez sur la montagne où l'épouse attendait l'époux; envolez-vous vers ces bois mystiques, où les filles de Jérusalem prêteront l'oreille à vos plaintes. »

Cyrille s'adressant alors au fils de Lasthénès :

« Mon fils, montrez à Démodocus que nous ne méritons pas le reproche qu'il nous fait. Chantez-nous ces fragments des livres saints que nos frères les Apollinaires ont arrangé pour la lyre, afin de prouver que nous ne sommes point ennemis de la belle poésie et d'une joie innocente. Dieu s'est souvent servi de nos cantiques pour toucher les cœurs infidèles. »

Aux branches d'un saule voisin était suspendue une lyre plus forte et plus grande que la lyre de Cymodocée : c'était un cinnor hébreux. Les cordes en étaient détendues par la rosée de la nuit. Eudore détacha l'instrument; et, après l'avoir accordé, il parut au milieu de l'assemblée, comme le jeune David, prêt à chasser, par les sons de sa harpe, l'esprit qui s'était emparé du roi Saül. Cymodocée alla s'asseoir auprès de Démodocus. Alors Eudore, levant les yeux vers le firmament chargé d'étoiles, entonna son noble cantique.

Il chanta la naissance du chaos, la lumière qu'une parole a faite, la terre produisant les arbres et les animaux, l'homme créé à l'image de Dieu et animé d'un souffle de vie, Ève tirée du côté d'Adam, la joie et la douleur de la femme à son premier enfantement, les holocaustes de Caïn et d'Abel, le meurtre d'un frère, et le sang de l'homme criant pour la première fois vers le ciel.

Passant aux jours d'Abraham, et adoucissant les sons de sa lyre, il dit le palmier, le puits, le chameau, l'onagre du désert, le patriarche voyageur assis devant sa tente, les troupeaux de Galaad, les vallées du Liban, les sommets d'Hermon, d'Oreb et de Sinaï, les rosiers de Jéricho, les cyprès de Cadès, les palmes de l'Idumée, Éphraïm et Sichem, Sion et Solyme, le torrent des Cèdres et les eaux sacrées du Jourdain. Il dit les juges assemblés aux portes de la ville, Booz au milieu des moissonneurs, Gédéon battant son blé et

recevant la visite d'un ange, le vieux Tobie allant au-devant de son fils annoncé par le chien fidèle, Agar détournant la tête pour ne pas voir mourir Ismaël. Mais, avant de chanter Moïse chez les pasteurs de Madian, il raconta l'aventure de Joseph reconnu par ses frères, ses larmes, celles de Benjamin, Jacob présenté à Pharaon, et le patriarche porté après sa mort à la cave de Membré pour y dormir avec ses pères.

Changeant encore le mode de sa lyre, Eudore répéta le cantique du saint roi Ézéchias et celui des Israélites exilés au bord des fleuves de Babylone; il fit gémir la voix de Rama, et soupirer le fils d'Amos :

« Pleurez, portes de Jérusalem ! O Sion, tes prêtres et tes en-
« fants sont emmenés en esclavage ! »

Il chanta les nombreuses vanités de l'homme : vanité des richesses, vanité de la science, vanité de la gloire, vanité de l'amitié, vanité de la vie, vanité de la postérité ! Il signala la fausse prospérité de l'impie, et préféra le juste mort au méchant qui lui survit. Il fit l'éloge du pauvre vertueux et de la femme forte.

« Elle a cherché la laine et le lin, elle a travaillé avec des mains
« sages et ingénieuses; elle se lève pendant la nuit pour distribuer
« l'ouvrage à ses domestiques, et le pain à ses servantes; elle est
« revêtue de beauté. Ses fils se sont levés, et ont publié qu'elle
« était heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée.

« O Seigneur! s'écria le jeune chrétien enflammé par ces images,
« c'est vous qui êtes le véritable souverain du ciel; vous avez mar-
« qué son lieu à l'aurore. A votre voix, le soleil s'est levé dans
« l'orient; il s'est avancé comme un géant superbe, ou comme
« l'époux radieux qui sort de la couche nuptiale. Vous appe-
« lez le tonnerre, et le tonnerre tremblant vous répond : « Me
« voici. » Vous abaissez la hauteur des cieux; votre esprit vole
« dans les tourbillons; la terre tremble au souffle de votre colère;
« les morts épouvantés fuient de leurs tombeaux ! O Dieu, que vous
« êtes grand dans vos œuvres ! et qu'est-ce que l'homme, pour que

« vous y attachiez votre cœur? Et pourtant il est l'objet éternel de
« votre complaisance inépuisable ! Dieu fort, Dieu clément, Essence
« incréée, Ancien des jours, gloire à votre puissance, amour à
« votre miséricorde ! »

Ainsi chante le fils de Lasthénès. Cet hymne de Sion retentit au loin dans les antres de l'Arcadie, surpris de répéter, au lieu des sons efféminés de la flûte de Pan, les mâles accords de la harpe de David. Démodocus et sa fille étaient trop étonnés pour donner des marques de leur émotion. Les vives clartés de l'Écriture avaient comme ébloui leurs cœurs, accoutumés à ne recevoir qu'une lumière mêlée d'ombre; ils ne savaient quelles divinités Eudore avait célébrées, mais ils le prirent lui-même pour Apollon, et ils lui voulaient consacrer un trépied d'or que la flamme n'avait point touché. Cymodocée se souvenait surtout de l'éloge de la femme forte, et elle se promettait d'essayer ce chant sur la lyre. D'une autre part, la famille chrétienne était plongée dans les pensées les plus sérieuses; ce qui n'était pour les étrangers qu'une poésie sublime, était pour elle de profonds mystères et d'éternelles vérités. Le silence de l'assemblée aurait duré longtemps, s'il n'avait été interrompu tout à coup par les applaudissements des bergers. Le vent avait porté à ces pasteurs la voix de Cymodocée et d'Eudore : ils étaient descendus en foule de leurs montagnes pour écouter ces concerts; ils crurent que les Muses et les Syrènes avaient renouvelé au bord de l'Alphée le combat qu'elles s'étaient livré jadis, quand les filles de l'Achéloüs, vaincues par les doctes sœurs, furent contraintes de se dépouiller de leurs ailes.

La nuit avait passé le milieu de son cours. L'évêque de Lacédémone invite ses hôtes à la retraite. Comme le vigneron fatigué au bout de sa journée, il appelle trois fois le Seigneur, et adore. Alors les chrétiens, après s'être donné le baiser de paix, rentrent sous leur toit, chastement recueillis.

Démodocus fut conduit par un serviteur au lieu qu'on avait préparé pour lui, non loin de l'appartement de Cymodocée. Cyrille,

après avoir médité la parole de vie, se jeta sur une couche de roseaux. Mais à peine avait-il fermé les yeux, qu'il eut un songe : i lui sembla que les blessures de son ancien martyre se rouvraient, et qu'avec un plaisir ineffable il sentait de nouveau son sang couler pour Jésus-Christ. En même temps il vit une jeune femme et un jeune homme resplendissants de lumière, monter de la terre aux cieux : avec la palme qu'ils tenaient à la main, ils lui faisaient signe de les suivre; mais il ne put distinguer leur visage, parce que leur tête était voilée. Il se réveilla plein d'une sainte agitation; il crut reconnaître dans ce songe quelque avertissement pour les chrétiens. Il se mit à prier avec abondance de larmes, et on l'entendit plusieurs fois s'écrier dans le silence de la nuit :

« O mon Dieu, s'il faut encore des victimes, prenez-moi pour le « salut de votre peuple! »

LIVRE TROISIEME.



SOMMAIRE.

La prière de Cyrille monte au trône du Tout-Puissant. Le ciel. Les anges, les saints. Tabernacle de la Mère du Sauveur. Sanctuaire du Fils et du Père L'Esprit-Saint. La Trinité. La prière de Cyrille se présente devant l'Éternel : l'Éternel la reçoit, mais il déclare que l'évêque de Lacédémone n'est point la victime qui doit racheter les chrétiens. Eudore est la victime choisie. Motifs de ce choix. Les milices célestes prennent les armes. Cantique des saints et des anges.

Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Eternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice, mais l'évêque de Lacédémone n'était point la victime que Dieu, dans sa colère et dans sa miséricorde, avait choisie pour expier les fautes des chrétiens.

Au centre des mondes créés, au milieu des astres innombrables qui lui servent de remparts, d'avenues et de chemins, flotte cette immense cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne saurait raconter les merveilles. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer par l'ange avec une toise d'or. Revêtue de la gloire du Très-Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux. Loin d'ici, monuments de la terre, vous n'approchez point de ces monuments de la cité sainte! La richesse de la matière

y dispute le prix à la perfection des formes. Là règnent suspendues des galeries de saphirs et de diamants, faiblement imitées par le génie de l'homme dans les jardins de Babylone; là s'élèvent des arcs de triomphe formés des plus brillantes étoiles; là s'enchaînent des portiques de soleils, prolongés sans fin à travers les espaces du firmament, comme les colonnes de Palmyre dans les sables du désert. Cette architecture est vivante. La cité de Dieu est intelligente elle-même. Rien n'est matière dans les demeures de l'Esprit; rien n'est mort dans les lieux de l'éternelle existence. Les paroles grossières que la Muse est forcée d'employer nous trompent : elles revêtent d'un corps ce qui n'existe que comme un songe divin dans le cours d'un heureux sommeil.

Des jardins délicieux s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant; il arrose le céleste Éden, et roule dans ses flots l'amour pur et la sapience de Dieu. L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, se divisent, se rejoignent, se quittent encore, et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux. L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens; un peu plus loin, l'arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables : il porte, cachés sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, les lois occultes de la nature, les réalités morales intellectuelles, les immuables principes du bien et du mal. Ces connaissances qui nous enivrent font la nourriture des élus; car, dans l'empire de la souveraine sagesse, le fruit de science ne donne plus la mort. Les deux grands ancêtres du genre humain viennent souvent verser des larmes (telles que les justes en peuvent répandre) à l'ombre de ces arbres merveilleux.

La lumière qui éclaire ces retraites fortunées se compose des roses du matin, de la flamme du midi et de la pourpre du soir; toutefois, aucun astre ne paraît sur l'horizon resplendissant, aucun soleil ne se lève, aucun soleil ne se couche dans les lieux où rien

ne finit, où rien ne commence; mais une clarté ineffable, descendant de toutes parts comme une tendre rosée, entretient le jour éternel de la délectable éternité.

C'est dans les parvis de la cité sainte, et dans les champs qui l'environnent, que sont à la fois réunis ou partagés les chœurs des chérubins et des séraphins, des anges et des archanges, des Trônes et des Dominations : tous sont les ministres des ouvrages et des volontés de l'Éternel. A ceux-ci a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, la terre et l'eau; à ceux-là appartient la direction des saisons, des vents et des tempêtes : ils font mûrir les moissons, ils élèvent la jeune fleur, ils courbent le vieil arbre vers la terre. Ce sont eux qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes. Les uns gardent les vingt mille chariots de guerre de Sabaoth et d'Élohé; les autres veillent au carquois du Seigneur, à ses foudres inévitables, à ses coursiers terribles, qui portent la peste, la guerre, la famine et la mort. Un million de ces génies ardents règlent les mouvements des astres, et se relèvent tour à tour dans ces emplois magnifiques, comme les sentinelles vigilantes d'une grande armée. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques ces anges n'ont pas la même vieillesse dans les générations de l'éternité : un nombre infini d'entre eux fut créé avec l'homme pour soutenir ses vertus, diriger ses passions, et le défendre contre les attaques de l'enfer.

Là sont aussi rassemblés à jamais les mortels qui ont pratiqué la vertu sur la terre; les patriarches, assis sous des palmiers d'or; les prophètes, au front étincelant de deux rayons de lumière; les apôtres, portant sur leur cœur les saints Évangiles; les docteurs, tenant à la main une plume immortelle; les solitaires, retirés dans des grottes; les vierges, couronnées de roses d'Éden; les veuves, la tête ornée de longs voiles, et toutes ces femmes pacifiques qui, sous de simples habits de lin, se firent les consolatrices de nos pleurs et les servantes de nos misères.

Est-ce l'homme infirme et malheureux qui pourrait parler des félicités suprêmes? Ombres fugitives et déplorables, savons-nous ce que c'est que le bonheur? Lorsque l'âme du chrétien fidèle abandonne son corps, comme un pilote expérimenté quitte le fragile vaisseau que l'Océan engloutit, elle seule connaît la vraie béatitude. Le souverain bien des élus est de savoir que ce bien sans mesure sera sans terme, ils sont incessamment dans l'état délicieux d'un mortel qui vient de faire une action vertueuse ou héroïque, d'un génie sublime qui enfante une grande pensée, d'un homme qui sent les transports d'un amour légitime, ou les charmes d'une amitié longtemps éprouvée par le malheur. Ainsi les nobles passions ne sont point éteintes dans le cœur des justes, mais seulement purifiées : les frères, les époux, les amis, continuent de s'aimer; et ces attachements, qui vivent et se concentrent dans le sein de la Divinité même, prennent quelque chose de la grandeur et de l'éternité de Dieu.

Tantôt ces âmes satisfaites se reposent ensemble, au bord du fleuve de la Sapience et de l'Amour. La beauté et la toute-puissance du Très-Haut sont leur perpétuel entretien :

« O Dieu, disent-elles, quelle est donc votre grandeur! Tout « ce que vous avez fait naître est renfermé dans les limites du « temps; et le temps, qui s'offre aux mortels comme une mer sans « bornes, n'est qu'une goutte imperceptible de l'océan de votre « éternité! »

Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage : la création, qu'ils contemplent des divers points de l'univers, leur présente des spectacles ravissants : tels, si l'on peut comparer les grandes choses aux petits objets, tels se montrent aux yeux du voyageur les champs superbes de l'Indus, les riches vallées du Dehly et de Cachemire, les rivages couverts de perles et parfumés d'ambre, où les flots tranquilles viennent expirer au pied des canneliers en fleur. La couleur des cieux, la disposition et la grandeur des sphères, qui varient selon

les mouvements et les distances, sont, pour les esprits bienheureux, une source inépuisable d'admiration. Ils aiment à connaître les lois qui font rouler avec tant de légèreté ces corps pesants dans l'éther fluide; ils visitent cette lune paisible qui, pendant le calme des nuits, éclaira leurs prières ou leurs amitiés ici-bas. L'astre humide et tremblant qui précède les pas du matin; cette autre planète qui paraît comme un diamant dans la chevelure d'or du soleil; ce globe à la longue année qui ne marche qu'à la lueur de quatre torches pâlissantes; cette terre en deuil qui, loin des rayons du jour, porte un anneau ainsi qu'une veuve inconsolable; tous ces flambeaux errants de la maison de l'homme, attirent les méditations des élus. Enfin, les âmes prédestinées volent jusqu'à ces mondes dont nos étoiles sont les soleils, et elles entendent les concerts inconnus de la Lyre et du Cygne célestes. Dieu, de qui s'écoule une création non interrompue, ne laisse point reposer leur curiosité sainte, soit qu'aux bords les plus reculés de l'espace il brise un antique univers, soit que, suivi de l'armée des anges, il porte l'ordre et la beauté jusque dans le sein du chaos.

Mais l'objet le plus étonnant offert à la contemplation des saints, c'est l'homme. Ils s'intéressent encore à nos peines et à nos plaisirs; ils écoutent nos vœux; ils prient pour nous; ils sont nos patrons et nos conseils; ils se réjouissent sept fois lorsqu'un pécheur retourne au bercail; ils tremblent d'une charitable frayeur lorsque l'ange de la mort amène une âme craintive aux pieds du souverain Juge. Mais s'ils voient nos passions à découvert, ils ignorent toutefois par quel art tant d'éléments opposés sont confondus dans notre sein. Dieu, qui permet aux bienheureux de pénétrer les lois de l'univers, s'est réservé le merveilleux secret du cœur de l'homme.

C'est dans cette extase d'admiration et d'amour, dans ces transports d'une joie sublime, ou dans ces mouvements d'une tendre tristesse, que les élus répètent ce cri de trois fois Saint, qui ravit éternellement les cieux. Le roi-prophète règle la mélodie divine;

Asaph, qui soupira les douleurs de David, conduit les instruments animés par le souffle ; et les fils de Coré gouvernent les harpes, les lyres et les psaltérions qui frémissent sous la main des anges. Les six jours de la création, le repos du Seigneur, les fêtes de l'ancienne et de la nouvelle loi, sont célébrées tour à tour dans les royaumes incorruptibles. Alors les dômes sacrés se couronnent d'une auréole plus vive ; alors, du trône de Dieu, de la lumière même répandue dans les demeures intellectuelles, s'échappent des sons si suaves et si délicats, que nous ne pourrions les entendre sans mourir. Muse, où trouveriez-vous des images pour peindre ces solennités angéliques ! Serait-ce sous les pavillons des princes de l'Orient, lorsque assis sur un trône étincelant de pierreries, le monarque assemble sa pompeuse cour ? Ou bien, ô Muse ! rappelleriez-vous le souvenir de la terrestre Jérusalem, quand Salomon voulut dédier au Seigneur le sanctuaire du peuple fidèle ? Le bruit éclatant des trompettes ébranlait les sommets de Sion ; les lévites redisaient en chœur le cantique des degrés ; les anciens d'Israël marchaient avec Salomon devant les tables de Moïse ; le grand sacrificateur immolait des victimes sans nombre ; les filles de Juda formaient des pas cadencés autour de l'arche d'alliance ; leurs danses, aussi pieuses que leurs hymmes, étaient des louanges au Créateur.

Les concerts de la Jérusalem céleste retentissent surtout au tabernacle très pur qu'habite dans la cité de Dieu l'adorable Mère du Sauveur. Environnée du chœur des veuves, des femmes fortes et des vierges sans tache, Marie est assise sur un trône de candeur. Tous les soupirs de la terre montent vers ce trône par des routes secrètes ; la Consolatrice des affligés entend le cri de nos misères les plus cachées ; elle porte aux pieds de son Fils, sur l'autel des parfums, l'offrande de nos pleurs ; et, afin de rendre l'holocauste plus efficace, elle y mêle quelques-unes de ses larmes divines. Les esprits gardiens des hommes viennent sans cesse implorer, pour leurs amis mortels, la Reine des miséricordes. Les doux séraphins de la grâce et de la charité la servent à genoux ; autour d'elle se réunissent

encore les personnages touchants de la crèche, Gabriel, Anne et Joseph; les bergers de Bethléem, et les mages de l'Orient. On voit aussi s'empresser dans ce lieu les enfants morts en entrant à la vie, et qui, transformés en petits anges, semblent être devenus les compagnons du Messie au berceau. Ils balancent, devant leur mère céleste des encensoirs d'or, qui s'élèvent et retombent avec un bruit harmonieux, et d'où s'échappent, en vapeur légère, les parfums d'amour et d'innocence.

Des tabernacles de Marie on passe au sanctuaire du Sauveur des hommes : c'est là que le Fils conserve par ses regards les mondes que le père a créés : il est assis à une table mystique : vingt-quatre vieillards, vêtus de robes blanches et portant des couronnes d'or, sont placés sur les trônes à ses côtés. Près de lui est son char vivant, dont les roues lancent des foudres et des éclairs. Lorsque le Désiré des nations daigne se manifester aux élus dans une vision intime et complète, les élus tombent comme morts devant sa face; mais il étend sa droite et leur dit :

« Relevez-vous, ne craignez rien, vous êtes les bénis de mon « Père; regardez-moi; je suis le premier et le dernier. »

Par delà le sanctuaire du Verbe s'étendent sans fin des espaces de feu et de lumière. Le Père habite au fond de ces abîmes de vie. Principe de tout ce qui fut, est et sera, le passé, le présent et l'avenir se confondent en lui. Là sont cachées les sources des vérités incompréhensibles au ciel même : la liberté de l'homme et la prescience de Dieu; l'être qui peut tomber dans le néant et le néant qui peut devenir l'être; là surtout s'accomplit, loin de l'œil des anges, le mystère de la Trinité. L'Esprit qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. Un triangle de feu paraît alors à l'entrée du Saint des saints : les globes s'arrêtent de respect et de crainte, l'Hosanna des anges est suspendu, les milices immortelles ne savent quels seront les décrets de l'Unité vivante; elles ne savent si le trois fois Saint ne va point changer sur la terre et dans le ciel

les formes matérielles et divines, ou si, rappelant à lui les principes des êtres, il ne forcera point les mondes à rentrer dans le sein de son éternité.

Les essences primitives se séparent, le triangle de feu disparaît : l'oracle s'entr'ouvre, et l'on aperçoit les trois Puissances. Porté sur un trône de nuées, le Père tient un compas à la main ; un cercle est sous ses pieds ; le Fils, armé de la foudre, est assis à sa droite ; l'Esprit s'élève à sa gauche comme une colonne de lumière. Jéhovah fait un signe, et les temps rassurés reprennent leurs cours, et les frontières du chaos se retirent, et les astres poursuivent leurs chemins harmonieux. Les cieux prêtent alors une oreille attentive à la voix du Tout-Puissant, qui déclare quelques-uns de ses desseins sur l'univers.

A l'instant où la prière de Cyrille parvint au trône éternel, les trois Personnes se montraient ainsi aux yeux éblouis des anges. Dieu voulait couronner la vertu de Cyrille, mais le saint prélat n'était point la victime de prédilection désignée pour la persécution nouvelle ; il avait déjà souffert au nom du Sauveur, et la justice du Tout-Puissant demandait une hostie entière.

A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'Arbitre des humains, et fit trembler dans l'immensité de l'espace tout ce qui n'était pas le marchepied de Dieu. Il ouvre ses lèvres, où respire la loi de clémence, pour présenter à lA'ncien des jours le sacrifice de l'évêque de Lacédémone. Les accents de sa voix sont plus doux que l'huile de justice dont Salomon fut sacré, plus purs que la fontaine de Samarie, plus aimable que le murmure des oliviers en fleurs balancés au souffle du printemps, dans les jardins de Nazareth, ou dans les vallons du Thabor.

Imploré par le Dieu de mansuétude et de paix, en faveur de l'Église menacée, le Dieu fort et terrible fit connaître aux cieux ses desseins sur les fidèles. Il ne prononça qu'une parole, mais une de ces paroles qui fécondent le néant, qui font naître la lumière, ou qui renferment la destinée des empires.

Cette parole dévoile soudain aux légions des anges, aux chœurs des vierges, des saints, des rois, des martyrs, le secret de la sagesse. Ils voient dans le mot du souverain Juge, ainsi que dans un rayon limpide du jour, les conceptions du passé, les préparations du présent et les événements de l'avenir.

Le moment est arrivé où les peuples, soumis aux lois du Messie, vont enfin goûter sans mélange la douceur de ces lois propices. Assez longtemps l'idolâtrie éleva ses temples auprès des autels du Fils de l'Homme; il faut qu'elle disparaisse du monde. Déjà est né le nouveau Cyrus qui brisera les derniers simulacres des esprits de ténèbres, et mettra le trône des Césars à l'ombre des saints tabernacles. Mais les chrétiens, invincibles sous le fer et dans les flammes, se sont laissé amollir aux délices de la paix. Afin de les mieux éprouver, la Providence a permis qu'ils connussent les richesses et les honneurs : ils n'ont pu résister à la persécution de la prospérité. Il faut, avant que le monde passe sous leur puissance, qu'ils soient dignes de leur gloire; ils ont allumé le feu de la colère du Seigneur, ils n'obtiendront point grâce à ses yeux qu'ils n'aient été purifiés. Satan sera déchaîné sur la terre; une dernière épreuve va commencer pour les fidèles : les chrétiens sont tombés; ils seront punis. Celui qui doit expier leurs crimes par un sacrifice volontaire est depuis longtemps marqué dans la pensée de l'Éternel.

Tels sont les premiers conseils que découvrent, dans la parole de Dieu les habitants des demeures célestes. O parole divine! quelle longue et faible succession de temps et d'idées la parole humaine est obligée d'employer pour te rendre! Tu fais tout voir, tout comprendre aux élus dans un moment; et moi ton indigne interprète, je développe péniblement dans un langage de mort les mystères contenus dans un langage de vie! Avec quelle sainte admiration, avec quelle piété sublime, les justes connaissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut! Cette victime qui doit vaincre l'enfer par la vertu des souffrances et des mérites du sang de Jésus-Christ, cette victime qui marchera

à la tête de mille autres victimes, n'a point été choisie parmi les princes et les rois. Né dans un rang obscur pour mieux imiter le Sauveur du monde, cet homme, aimé du ciel, descend toutefois d'illustres aïeux. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire, ces pauvres ignorés du monde, qui vont souffrir pour la loi, ces humbles confesseurs qui ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, laisseront leurs propres noms inconnus aux hommes. Ame de tous les projets des fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, il faut encore que ce chrétien appelé ait scandalisé l'Église, et qu'il ait pleuré ses erreurs, ainsi que le premier apôtre, afin d'encourager au repentir ses frères coupables. Déjà, pour lui donner les vertus nécessaires au jour du combat, l'ange du Seigneur l'a conduit par la main chez les nations de la terre; il a vu l'Évangile s'établissant de toutes parts. Dans le cours de ses voyages, utiles aux desseins de Dieu, les démons ont tenté le nouveau prédestiné, non encore rentré dans les voies du ciel. Une grande et dernière faute, en le jetant dans un grand malheur, l'a fait sortir des ombres de la mort. Les larmes de sa pénitence ont commencé à couler; alors un solitaire, inspiré de Dieu, lui a révélé une partie de ses fins. Bientôt il sera digne de la palme qu'on lui prépare. Telle est la victime dont l'immolation désarmera le courroux du Seigneur, et replongera Lucifer dans l'abîme.

Tandis que les saints et les anges pénètrent les desseins annoncés par la parole du Très-Haut, cette même parole découvre un autre miracle de la grâce aux chœurs des femmes bienheureuses. Les païens auront aussi leur hostie; car les chrétiens et les idolâtres vont se réunir à jamais au pied du Calvaire. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des vierges, afin d'expier l'impureté des mœurs païennes. Fille des beaux-arts qui séduisent les faibles mortels, elle fera passer sous le joug de la croix les charmes et le génie de la Grèce. Elle n'est point immédiatement

demandée par un décret irrévocable; elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat du premier holocauste; mais, épouse désignée du martyr, et par lui arrachée aux temples des idoles, elle augmentera l'efficacité du principal sacrifice, en multipliant les épreuves. Dieu cependant n'abandonnera pas sans secours ses serviteurs à la rage de Satan : il veut que les légions fidèles se revêtent de leurs armes, qu'elles soutiennent et consolent le chrétien persécuté; il leur confie l'exercice de sa miséricorde, en se réservant celui de sa justice : le Christ lui-même soutiendra le confesseur dévoué au salut de tous; et Marie prendra sous sa protection la vierge timide qui doit accroître les douleurs, les joies et la gloire du martyr.

Ces destinées de l'Église, divulguées aux élus par un seul mot du Tout-Puissant, interrompirent les concerts, et suspendirent les fonctions des anges ; il se fit dans le ciel une demi-heure de silence, comme au moment redoutable où Jean vit briser le septième sceau du livre mystérieux, les milices divines, frappées du son de la parole éternelle, restaient dans un muet étonnement : ainsi, lorsque la foudre commence à gronder sur de nombreux bataillons, près de se livrer un combat furieux, le signal est suspendu : moitié dans la lumière du soleil, moitié sous l'ombre croissante, les cohortes demeurent immobiles; aucun souffle de l'air ne fait flotter les drapeaux, qui retombent affaissés sur la main qui les porte ; les mèches embrasées fument inutilement auprès du bronze muet, et les guerriers, sillonnés du feu de l'éclair, écoutent en silence la voix des orages.

L'esprit, qui garde l'étendard de la croix, élevant tout à coup la bannière triomphante, fit cesser l'immobilité des armées du Seigneur. Tout le ciel abaisse aussitôt les yeux vers la terre; Marie, du haut du firmament, laisse tomber un premier regard d'amour sur la tendre victime confiée à ses soins. Les palmes des confesseurs reverdissent dans leurs mains, l'escadron ardent ouvre ses rangs glorieux pour faire place aux époux martyrs, entre Félicité et Perpétue, entre l'illustre Étienne et les grands Machabées. Le vain-

queur de l'antique dragon, Michel, prépare sa lance redoutable; autour de lui ses immortels compagnons se couvrent de leurs cuirasses étincelantes. Les boucliers de diamant et d'or, le carquois du Seigneur, les épées flamboyantes, sont détachés des portiques éternels; le char d'Emmanuel s'ébranle sur son essieu de foudre et d'éclairs; les chérubins roulent leurs ailes impétueuses, et allument la fureur de leurs yeux. Le Christ redescend à la table des vieillards, qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies dans le sang de l'agneau; le Père tout-puissant se renferme dans les profondeurs de son éternité, et l'Esprit-Saint verse tout à coup des flots d'une lumière si vive, que la création semble rentrer dans la nuit. Alors les chœurs des saints et des anges entonnent le cantique de gloire :

« Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel!

« Goûtez sur la terre des jours pacifiques, vous qui marchez « parmi les sentiers de la bonté et de la douceur! Agneau de « Dieu, vous effacez les péchés du monde! O miracle de candeur « et de modestie, vous permettez à des victimes sorties du néant de « vous imiter, de se dévouer pour le salut des pécheurs! Serviteurs « du Christ que le monde persécute, ne vous troublez point à cause « du bonheur des méchants : ils n'ont point, il est vrai, de lan- « gueurs qui les traînent à la mort; ils semblent ignorer les tri- « bulations humaines; ils portent l'orgueil à leur cou comme un « carcan d'or; ils s'enivrent à des tables sacriléges; ils rient, ils « dorment, comme s'ils n'avaient point fait de mal; ils meurent « tranquillement sur la couche qu'ils ont ravie à la veuve et à « l'orphelin; mais où vont-ils?

« L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu! » « Que Dieu se lève! que ses ennemis soient dissipés! Il s'avance : « les colonnes du ciel sont ébranlées; le fond des eaux et les en- « trailles de la terre sont mis à nu devant le Seigneur. Un feu dé- « vorant sort de sa bouche; il prend son vol, monté sur les « chérubins; il lance de toutes parts ses flèches embrasées! Où sont-

« ils les enfants des impies? Sept générations se sont écoulées
« depuis l'iniquité des pères, et Dieu vient visiter les enfants dans
« sa fureur; il vient au temps marqué punir un peuple coupable;
« il vient réveiller les méchants dans leurs palais de cèdre et d'aloès
« et confondre le fantôme de leur rapide félicité.

« Heureux celui qui, passant avec larmes dans les vallées, cher-
« che Dieu comme la source des bénédictions! Heureux celui à
« qui les iniquités sont pardonnées, et qui trouve la gloire dans la
« pénitence! Heureux celui qui élève en silence l'édifice de ses bon-
« nes œuvres, comme le temple de Salomon, où l'on n'entendait ni
« les coups de la cognée, ni le bruit du marteau, tandis que l'ou-
« vrier respectueux bâtissait la maison du Seigneur. Vous tous
« qui mangez sur la terre le pain des larmes, répétez à la louange
« du Très-Haut le saint cantique :

« Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel! »

LIVRE QUATRIEME.



SOMMAIRE.

Cyrille, la famille chrétienne. Démodocus et Cymodocée se rassemblent dans une île au confluent du Ladon et de l'Alphée, pour entendre le fils de Lasthénès raconter ses aventures. Commencement du récit d'Eudore. Origine de la famille de Lasthénès. Elle s'oppose aux Romains lors de l'invasion de la Grèce. L'aîné de la famille de Lasthénès est obligé de se rendre en otage à Rome. La famille de Lasthénès embrasse le christianisme. Enfance d'Eudore. Il part à seize ans pour remplacer son père à Rome. Tempête. Description de l'Archipel. Arrivée d'Eudore en Italie. Description de Rome. Eudore contracte une étroite amitié avec Jérôme, Augustin et le prince Constantin, fils de Constance. Caractère de Jérôme, d'Augustin et de Constantin. Eudore est introduit à la cour. Dioclétien Galérius. Cour de Dioclétien. Le sophiste Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, et favori de Galérius. Inimitié d'Eudore et d'Hiéroclès. Eudore tombe dans tous les désordres de la jeunesse et oublie sa religion. Marcellin évêque de Rome. Il menace Eudore de l'excommunier, s'il ne rentre dans le sein de l'Église. Excommunication lancée contre Eudore. Amphithéâtre de Titus, Pressentiment.

Eudore et Cymodocée, cachés dans un obscur vallon, au fond des bois de l'Arcadie, ignoraient qu'en ce moment les saints et les anges avaient les regards attachés sur eux, et que le Tout-Puissant lui-même s'occupait de leur destinée : ainsi les pasteurs de Chanaan étaient visités par le dieu de Nachor, au milieu des troupeaux qui paissaient à l'occident de Bethel.

Aussitôt que le gazouillement des hirondelles eut annoncé à Lasthénès le lever du jour, il se hâte de quitter sa couche, il s'enveloppe dans un manteau filé par sa diligente épouse, et doublé d'une laine

amie des vieillards. Il sort précédé de deux chiens de Laconie, sa garde fidèle, et s'avance vers le lieu où devait reposer l'évêque de Lacédémone; mais il aperçoit le saint prélat au milieu de la campagne, offrant sa prière à l'Éternel. Les chiens de Lasthénès courent vers Cyrille, et baissant la tête d'un air caressant, ils semblaient lui porter l'obéissance et le respect de leur maître. Les deux vénérables chrétiens se saluèrent avec gravité, et se promenèrent ensuite sur le penchant des monts, en s'entretenant de la sagesse antique : tel l'Arcadien Évandre conduisit Anchise au bois de Phénée lorsque Priam, alors heureux, vint chercher sa sœur Hésione à Salamine; ou tel le même Évandre, exilé au bord du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte, quand la fortune eut rassasié de malheurs le monarque d'Ilion.

Démodocus ne tarda pas à paraître; il était suivi de Cymodocée, plus belle que la lumière naissante sur les coteaux de l'orient.

Dans le flanc de la montagne qui dominait la demeure de Lasthénès s'ouvrait une grotte, retraite accoutumée des passereaux et des colombes : c'était là qu'à l'imitation des solitaires de la Thébaïde, Eudore se renfermait pour verser les larmes de la pénitence. On voyait suspendu au mur de cette grotte un crucifix, et au pied de ce crucifix, des armes, une couronne de chêne obtenue dans les combats, et des décorations triomphales. Eudore commençait à sentir renaître au fond de son cœur un trouble qu'il n'avait que trop connu. Effrayé de son nouveau péril, toute la nuit il avait poussé des cris vers le ciel. Quand l'aurore eut dissipé les ténèbres, il lava la trace de ses pleurs dans une source pure, et se préparant à quitter sa grotte, il chercha, par la simplicité de ses vêtements, à diminuer l'éclat de sa beauté : il attache à ses pieds des brodequins gaulois formés de la peau d'une chèvre sauvage; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur; il jette sur ses épaules et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une biche blanche; un pâtre cruel avait renversé d'un coup de fronde cette reine des bois, lorsqu'elle buvait avec son faon, au bord de l'Achéloüs. Eudore prend dans sa ma

gauche deux javelots de frêne; il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail dont les vierges martyres ornaient leurs cheveux en allant à la mort : couronnes innocentes, vous serviez ensuite à compter le nombre des prières que les cœurs simples répétaient au Seigneur ! Armé contre les bêtes des forêts et contre les attaques des esprits de ténèbres, Eudore descend du haut des rochers, comme un soldat chrétien de la légion thébaine qui rentre au camp après les veilles de la nuit. Il franchit les eaux d'un torrent, et vient se joindre à la petite troupe qui l'attendait au bas du verger. Il porte à ses lèvres le bord du manteau de Cyrille; il reçoit la bénédiction paternelle, et s'incline, en baissant les yeux, devant Démodocus et Cymodocée. Toutes les roses du matin se répandirent sur le front de la fille d'Homère. Bientôt Séphora et ses trois filles sortirent modestement du gynécée. Alors l'évêque de Lacédémone s'adressant au fils de Lasthénès :

« Eudore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne. Qui n'a point entendu parler de vos malheurs et de votre repentir? Je suis persuadé que vos hôtes de Messénie n'écouteront point eux-mêmes sans intérêt le récit de vos aventures. »

« Sage vieillard, dont l'habit annonce un pasteur des hommes, s'écria Démodocus, tu ne prononces pas une parole qu'elle ne soit dictée par Minerve. Il est vrai, comme mon aïeul le divin Homère, je passerais volontiers cinq et même six années à faire ou à écouter des récits. Y a-t-il rien de plus agréable que les paroles d'un homme qui a beaucoup voyagé, et qui, assis à la table de son hôte, tandis que la pluie et les vents murmurent au dehors, raconte, à l'abri de tout danger, les traverses de sa vie! J'aime à sentir mes yeux mouillés de pleurs, en vidant la coupe d'Hercule : les libations mêlées de larmes sont plus sacrées; la peinture des maux dont Jupiter accable les enfants de la terre tempère la folle ivresse des festins, et nous fait souvenir des dieux. Et toi-même, cher Eudore, tu trouveras quelque plaisir à te rappeler les tempêtes que tu sup-

portas avec courage : le nautonier, revenu aux champs de ses pères, contemple avec un charme secret son gouvernail et ses rames, suspendus pendant l'hiver au tranquille foyer du laboureur. »

Le Ladon et l'Alphée, en se réunissant au-dessous du verger, embrassaient une île qui semblait naître du mariage de leurs eaux : elle était plantée de ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardaient comme leurs aïeux. C'était là qu'Alcymédon coupait autrefois le bois de hêtre dont il faisait de si belles tasses aux bergers ; c'était là qu'on montrait aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenait Daphné sous son écorce. On résolut de passer dans cette île solitaire, afin qu'Eudore ne fût point interrompu dans le récit de ses aventures. Les serviteurs de Lasthénès détachent aussitôt des rives de l'Alphée une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin ; la famille et les étrangers s'abandonnent au cours du fleuve. Démodocus, remarquant l'adresse de ses conducteurs, disait avec un sentiment de tristesse :

« Arcadiens, qu'est devenu le temps où les Atrides étaient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès ? Aujourd'hui vous vous livrez sans pâlir aux fureurs de la mer immense. Hélas ! le fils de Saturne veut que le danger charme les mortels, et qu'ils l'embrassent comme une idole ! »

On touche bientôt à la pointe orientale de l'île, où s'élevaient deux autels à demi ruinés : l'un, sur le rivage de l'Alphée, était consacré à la tempête ; l'autre, au bord du Ladon, était dédié à la Tranquillité. La fontaine Aréthuse sortait de terre entre ces deux autels, et s'écoulait aussitôt dans le fleuve amoureux d'elle. La troupe, impatiente d'entendre le récit d'Eudore, s'arrête dans ce lieu, et s'assied sous des peupliers dont le soleil levant dorait la cime. Après avoir demandé le secours du ciel, le jeune chrétien parla de la sorte :

« Je suis obligé, seigneurs, de vous entretenir un moment de

ma naissance, parce que cette naissance est la première origine de mes malheurs. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare qui enterra les os de Phocion sous son foyer, en disant : « Cher foyer, garde fidèlement les restes d'un homme de bien. »

« J'eus pour ancêtre paternel Philopœmen. Vous savez qu'il osa s'opposer seul aux Romains, quand ce peuple libre ravit la liberté à la Grèce. Mon aïeul succomba dans sa noble entreprise; mais qu'importent la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie ?

« Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire du poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe[1], au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen. On eût dit que l'urne, chargée de couronnes et couverte de bandelettes, renfermait les cendres de la Grèce entière. Depuis ce moment, notre terre natale, comme un sol épuisé, cessa de porter des citoyens magnanimes. Elle a conservé son beau nom, mais elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête, pour la remplacer par la tête d'un esclave.

« Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe : quelques années après sa mort, il fut accusé d'avoir été l'ennemi de Rome, et poursuivi criminellement devant le proconsul Mummius, destructeur de Corinthe. Polybe, protégé par Scipion Nasica, parvint à sauver de la proscription les statues de Philopœmen; mais cette délation sacrilége réveilla la jalousie des Romains contre le sang du dernier des Grecs : ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome dès qu'il aurait atteint l'âge de seize ans, pour y servir d'otage entre les mains du sénat.

[1] C'est l'historien.

« Accablée sous le poids du malheur, et toujours privée de son chef, ma famille abandonna Mégalopolis, et se retira tantôt au milieu de ces montagnes, tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie. Paul, le sublime apôtre des gentils, apporta bientôt à Corinthe le remède contre toutes les douleurs. Lorsque le christianisme éclata dans l'empire romain, tout était plein d'esclaves ou de princes abattus : le monde entier demandait des consolations ou des espérances.

« Disposée à la sagesse par les leçons de l'adversité et par la simplicité des mœurs arcadiennes, ma famille fut la première dans la Grèce à embrasser la loi de Jésus-Christ. Soumis à ce joug divin, je passai les jours de mon enfance au bord de l'Alphée et parmi les bois du Taygète. La religion tenant mon âme à l'ombre de ses ailes, l'empêchait, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt; et, prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle semblait ajouter de l'innocence à l'innocence même.

« Le moment de mon exil arriva. J'étais l'aîné de ma famille, et j'avais atteint ma seizième année ; nous habitions alors nos champs de la Messénie. Mon père, dont j'allais prendre la place, avait obtenu, par une faveur particulière, la permission de revenir en Grèce avant mon départ : il me donna sa bénédiction et ses conseils. Ma mère me conduisit au port de Phères, et m'accompagna jusqu'au vaisseau. Tandis qu'on déployait la voile, elle levait les mains au ciel, en offrant à Dieu son sacrifice. Son cœur se brisait à la pensée de ces mers orageuses et de ce monde plus orageux encore que j'allais traverser, navigateur sans expérience. Déjà le navire s'avançait dans la haute mer, et Séphora restait encore avec moi afin d'encourager ma jeunesse, comme une colombe apprend à voler à son petit lorsqu'il sort pour la première fois du nid maternel. Mais il lui fallut me quitter; elle descendit dans l'esquif qui l'attendait attaché au flanc de notre trirème. Longtemps elle me fit des signes du bord de la barque qui la reportait au rivage : je poussais des cris douloureux ; et, quand il me devint impossible de distinguer

cette tendre mère, mes yeux cherchaient encore à découvrir le toit où j'avais été nourri, et la cime des arbres de l'héritage paternel.

« Notre navigation fut longue : à peine avions-nous passé l'île de Théganuse, qu'un vent impétueux du couchant nous obligea de fuir dans les régions de l'aurore jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Après sept jours d'une tempête qui nous déroba la vue de toutes les terres, nous fûmes trop heureux de nous réfugier vers l'embouchure du Simoïs, à l'abri du tombeau d'Achille. Quand la tempête fut calmée, nous voulûmes remonter à l'occident; mais le constant zéphir, que le bélier céleste amène des bords de l'Hespérie, repoussa longtemps nos voiles : nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Éolide, tantôt dans les parages de la Thrace et de la Thessalie. Nous parcourûmes cet archipel de la Grèce, où l'aménité des rivages, l'éclat de la lumière, la douceur et les parfums de l'air le disputent au charme des noms et des souvenirs. Nous vîmes tous ces promontoires marqués par des temples ou des tombeaux. Nous touchâmes à différents ports; nous admirâmes ces cités, dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante, comme la rose, la violette, l'hyacinthe, et qui, chargées de leurs peuples ainsi que d'une semence féconde, s'épanouissent au bord de la mer, sous les rayons du soleil. Quoiqu'à peine sorti de l'enfance, mon imagination était vive et mon cœur déjà susceptible d'émotions profondes. Il y avait sur notre vaisseau un Grec enthousiaste de sa patrie, comme tous les Grecs. Il me nommait les lieux que je voyais :

« Orphée entraîna les chênes de cette forêt au son de sa lyre;
« cette montagne, dont l'ombre s'étend si loin, avait dû servir de
« statue à Alexandre; cette autre montagne est l'Olympe, et son
« vallon, le vallon de Tempé : voilà Délos, qui fut flottante au
« milieu des eaux; voilà Naxos, où Ariadne fut abandonnée; Cé-
« crops descendit sur cette rive; Platon enseigna sur la pointe de
« ce cap; Démosthène harangua ces vagues; Phrynée se baignait

« dans ces flots lorsqu'on la prit pour Vénus ! Et cette patrie des « dieux, des arts et de la beauté, s'écriait l'Athénien en versant des « pleurs de rage, est en proie aux Barbares ! »

« Son désespoir redoubla lorsque nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous était Égine ; à droite, le Pyrée ; à gauche, Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'offraient que des monceaux de ruines. Les matelots même parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardait le silence : chacun tenait ses regards attachés à ces débris, chacun en tirait peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avaient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités.

« Cette leçon semblait au-dessus de ma raison naissante : cependant je l'entendis ! mais d'autres jeunes gens, qui se trouvaient avec moi sur le vaisseau, y furent insensibles. D'où venait cette différence ? de nos religions : ils étaient païens, j'étais chrétien. Le paganisme, qui développe les passions avant l'âge, retarde les progrès de la raison ; le christianisme, qui prolonge au contraire l'enfance du cœur, hâte la virilité de l'esprit. Dès les premiers jours de la vie, il nous entretient de pensées graves ; il respecte, jusque dans les langes, la dignité de l'homme ; il nous traite, même au berceau, comme des êtres sérieux et sublimes, puisqu'il reconnaît un ange dans l'enfant que la mère porte encore à sa mamelle. Mes jeunes compagnons n'avaient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avaient sous les yeux ; moi je m'étais déjà assis avec le prophète sur les ruines des villes désolées, et Babylone m'enseignait Corinthe.

« Je dois toutefois marquer ici une séduction qui fut mon premier pas vers l'abîme ; et comme il arrive presque toujours, le piége où je me trouvai pris n'avait rien en apparence que de très innocent. Tandis que nous méditions sur les révolutions des empires, nous vîmes tout à coup sortir une théorie du milieu de ces débris.

O riant génie de la Grèce, qu'aucun malheur ne peut étouffer, ni peut-être aucune leçon instruire! C'était une députation des Athéniens aux fêtes de Délos. Le vaisseau déliaque, couvert de fleurs et de bandelettes, était orné des statues des dieux; les voiles blanches, teintes de pourpre par les rayons de l'aurore, s'enflaient aux haleines des zéphyrs, et les rames dorées fendaient le cristal des mers. Des théores penchés sur les flots répandaient des parfums et des libations; des vierges exécutaient sur la proue du vaisseau la danse des malheurs de Latone, tandis que des adolescents chantaient en chœur les vers de Pindare et de Simonide. Mon imagination fut enchantée par ce spectacle, qui fuyait comme un nuage du matin, ou comme le char d'une divinité sur les ailes des vents. Ce fut ainsi que, pour la première fois, j'assistai à une cérémonie païenne sans horreur.

« Enfin, nous revîmes les montagnes du Péloponèse, et je saluai de loin ma terre natale. Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers de roche, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur, d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avais pu ni prévoir ni soupçonner.

« Ce fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étais recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement.

J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ de Mars; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa; et pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble église des chrétiens était oubliée.

« Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait, avec ses sandâles d'écorce de bouleau, auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clytume traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse d'un cavalier romain embarrassait la voie Sacrée; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

« Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissants à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe; le bruit sans fin des fontaines; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité; ces monuments de tous les âges et de tous les pays; ces travaux des rois, des consuls, des Césars, ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes; la rudesse même du cours du Tibre; les troupeaux de cavales demi-sauvages, qui viennent s'abreuver dans ses eaux; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir : que vous dirais-je enfin? Tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte

de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image ne pût s'effacer.

« Oh! qu'elle a bien connu le cœur humain, cette religion qui cherche à nous maintenir dans la paix, et qui sait donner des bornes à notre curiosité, comme à nos affections sur la terre! Cette vivacité d'imagination, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte. Quand, enfin, je rentrai dans le cours ordinaire de mes occupations, je sentis que j'avais perdu le goût des choses graves, et j'enviai le sort des jeunes païens, qui pouvaient se livrer sans remords à tous les plaisirs de leur âge.

« Le rhéteur Euménes tenait à Rome une chaire d'éloquence qu'il a transportée depuis dans les Gaules. Il avait étudié dans son enfance sous le fils du plus célèbre disciple de Quintilien; et tout ce qu'il y avait de jeunes gens illustres fréquentait alors son école. Je suivis les leçons de ce maître habile; et je ne tardai pas à former des liaisons avec les compagnons de mes études. Trois d'entre eux surtout s'attachèrent à moi par une agréable et sincère amitié : Augustin, Jérôme, et le prince Constantin, fils du César Constance.

« Jérôme, issu d'une noble famille pannonienne, annonça de bonne heure les plus beaux talents, mais les passions les plus vives. Son imagination impétueuse ne lui laissait pas un moment de repos. Il passait des excès de l'étude à ceux des plaisirs avec une facilité inconcevable. Irascible, inquiet, pardonnant difficilement une offense, d'un génie barbare ou sublime, il semble destiné à devenir l'exemple des plus grands désordres, ou le modèle des plus austères vertus : il faut à cette âme ardente Rome ou le désert.

« Un hameau du proconsulat de Carthage fut le berceau de mon second ami. Augustin est le plus aimable des hommes. Son caractère, aussi passionné que celui de Jérôme, a toutefois une douceur charmante, parce qu'il est tempéré par un penchant naturel à la contemplation : on pourrait cependant reprocher au jeune Augustin l'abus de l'esprit; l'extrême tendresse de son âme le jette aussi

quelquefois dans l'exaltation. Une foule de mots heureux, de sentiments profonds revêtus d'images brillantes, lui échappent sans cesse. Né sous le soleil africain, il a trouvé dans les femmes, ainsi que Jérôme l'écueil de ses vertus et la source de ses erreurs. Sensible jusqu'à l'excès au charme de l'éloquence, il n'attend peut-être qu'un orateur inspiré pour s'attacher à la vraie religion : si jamais Augustin entre dans le sein de l'Église, ce sera le Platon des chrétiens.

« Constantin, fils d'un César illustre, annonce lui-même toutes les qualités d'un grand homme. Avec la force de l'âme, il a ces beaux dehors, si utiles aux princes, et qui rehaussent l'éclat des belles actions. Hélène, sa mère, eut le bonheur de naître sous la loi de Jésus-Christ; et Constantin, à l'exemple de son père, montre un penchant secret vers cette loi divine. A travers une extrême douceur, on voit percer chez lui un caractère héroïque, et je ne sais quoi de merveilleux que le ciel imprime aux hommes destinés à changer la face du monde. Heureux s'ils ne se laissent pas emporter à ces éclats de colère, si terribles dans les caractères habituellement modérés! Ah! combien les princes sont à plaindre d'être si promptement obéis! Combien il faut avoir pour eux d'indulgence! Songeons toujours que nous voyons l'effet de leurs premiers mouvements, et que Dieu, pour leur apprendre à veiller sur leurs passions, ne leur laisse pas un moment entre la pensée et l'exécution d'un dessein coupable.

« Tels furent les trois amis avec lesquels je passais mes jours à Rome. Constantin était, ainsi que moi, une espèce d'otage entre les mains de Dioclétien. Cette conformité de position, encore plus que celle de l'âge, décida du penchant du jeune prince en ma faveur : rien ne prépare deux âmes à l'amitié comme la ressemblance des destinées, surtout quand ces destinées ne sont pas heureuses. Constantin voulut devenir l'instrument de ma fortune, et il m'introduisit à la cour.

« Lorsque j'arrivai à Rome, le pouvoir tombé aux mains de

Dioclétien était partagé comme nous le voyons aujourd'hui : l'empereur s'était associé Maximien, sous le titre d'Auguste, et Galérius et Constance sous celui de César. Le monde ainsi divisé en quatre chefs ne connaissait pourtant qu'un maître.

« C'est ici, seigneurs, que je dois vous peindre cette cour, dont vous avez le bonheur de vivre éloignés. Puissiez-vous n'entendre jamais gronder ses orages ! Puissent vos jours inconnus couler obscurément comme ces fleuves au fond de cette vallée ! Mais, hélas ! une vie cachée ne nous sauve pas toujours de la puissance des princes ? Le tourbillon qui déracine le rocher enlève aussi le grain de sable ; souvent un roi avec son sceptre meurtrit une tête ignorée. Puisque rien ne peut mettre à l'abri des coups qui descendent du trône, il est utile et sage de connaître la main par laquelle nous pouvons être frappés.

« Dioclétien, qui s'appelait autrefois Dioclès, reçut le jour à Dioclèa, petite ville de Dalmatie, Dans sa jeunesse il porta les armes sous Probus, et devint un général habile. Il occupa sous Carin et Numérien la place importante de comte des *Domestici*, et il fut lui-même successeur de Numérien, dont il avait vengé la mort.

« Aussitôt que les légions d'Orient eurent élevé Dioclétien à l'empire, il marcha contre Carinus, frère de Numérien, qui régnait en Occident il remporta sur lui une victoire, et par cette victoire il resta seul maître du monde.

« Dioclétien a d'éminentes qualités. Son esprit est vaste, puissant, hardi ; mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie ; tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi l'on remarque dans sa vie les actions les plus opposées : tantôt c'est un prince plein de fermeté, de lumière et de courage, qui brave la mort, qui connaît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial, comme le dernier des soldats ; tantôt c'est un homme timide, qui tremble devant ce même Galérius, qui flotte irrésolu entre mille projets, qui s'abandonne aux superstitions les

plus déplorables, et qui ne se soustrait aux frayeurs du tombeau qu'en se faisant donner les titres impies de Dieu et d'Éternité. Réglé dans ses mœurs, patient dans ses entreprises, sans plaisirs et sans illusions, ne croyant point aux vertus, n'attendant rien de la reconnaissance, on verra peut-être ce chef de l'empire se dépouiller un jour de la pourpre, par mépris pour les hommes, et afin d'apprendre à la terre qu'il était aussi facile à Dioclétien de descendre du trône que d'y monter.

« Soit faiblesse, soit nécessité, soit calcul, Dioclétien a voulu partager sa puissance avec Maximien, Constance et Galérius. Par une politique dont il se repentira peut-être, il a pris soin que ces princes fussent inférieurs à lui, et qu'ils servissent seulement à rehausser son mérite. Constance seul lui donnait quelque ombrage, à cause de ses vertus. Il l'a relégué loin de la cour au fond des Gaules, et il a gardé près de lui Galérius. Je ne vous parlerai point de Maximien-Auguste, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, qui n'a aucune influence à la cour.

« Né dans les huttes des Daces, ce gardeur de troupeaux a nourri dès sa jeunesse, sous la ceinture du chevrier, une ambition effrénée. Tel est le malheur d'un État où les lois n'ont point fixé la succession au pouvoir : tous les cœurs sont enflés des plus vastes désirs; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'empire; et comme l'ambition ne suppose pas toujours le talent, pour un homme de génie qui s'élève, vous avez vingt tyrans médiocres qui fatiguent le monde.

« Galérius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses vices : c'est une espèce de géant dont la voix est effrayante et le regard horrible. Les pâles descendants des Romains croient se venger des frayeurs que leur inspire ce César, en lui donnant le surnom d'Armentarius. Comme un homme qui fut affamé la moitié de sa vie, Galérius passe les jours à table, et prolonge dans les ténèbres de la nuit de basses et crapuleuses orgies. Au milieu de ces saturnales de la grandeur, il fait tous ses efforts pour dégui-

ser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe de César, plus on aperçoit le sayon du berger.

« Outre la soif insatiable du pouvoir et l'esprit de cruauté et de violence, Galérius apporte encore à la cour une autre disposition bien propre à troubler l'empire : c'est une fureur aveugle contre les chrétiens. La mère de ce César, paysanne grossière et superstitieuse, offrait souvent dans son hameau des sacrifices aux divinités des montagnes. Indignée que les disciples de l'Évangile refusassent de partager son idolâtrie, elle avait inspiré à son fils l'aversion qu'elle sentait pour les fidèles. Galérius a déjà poussé le faible et barbare Maximilien à persécuter l'Église; mais il n'a pu vaincre encore la sage modération de l'empereur. Dioclétien nous estime au fond de l'âme; il sait que nous composons aujourd'hui la meilleure partie des soldats de son armée; il compte sur notre parole quand nous l'avons une fois donnée; il nous a même rapprochés de sa personne : Dorothée, premier officier de son palais, est un chrétien remarquable par ses vertus. Vous verrez bientôt que l'impératrice Prisca, et sa fille, la princesse Valérie, ont embrassé secrètement la loi du Sauveur. Reconnaissant des bontés de Dioclétien, et vivement touchés de la confiance qu'il leur accorde, les fidèles forment autour de lui une barrière presque insurmontable. Galérius le sait, et sa rage en est plus animée; car il voit que pour atteindre à l'empereur, dont l'ingrat envie peut-être la puissance, il faut perdre auparavant les adorateurs du vrai Dieu.

« Tels sont les deux princes qui, comme les génies du bien et du mal, répandent la prospérité ou la désolation dans l'empire, selon que l'un ou l'autre cède et remporte la victoire. Comment Dioclétien, si habile dans la connaissance des hommes, a-t-il choisi un pareil César? c'est ce qu'on ne peut expliquer que par les arrêts de cette Providence qui rend vaines les pensées des princes, et dissipe les conseils des nations.

« Heureux Galérius s'il se fût renfermé dans l'enceinte des camps,

et qu'il n'eût jamais entendu que les accents des soldats, le cri des dangers et la voix de la gloire! Il n'aurait point rencontré au milieu des armes ces lâches courtisans qui se font une étude d'allumer le vice et d'éteindre la vertu. Il ne se fût point abandonné aux conseils d'un favori perfide qui ne cesse de le pousser au mal. Ce favori appartient, seigneurs, à une classe d'hommes que je dois vous faire connaître, parce qu'elle influera nécessairement sur les événements de ce siècle et sur le sort des chrétiens.

« Rome vieillie et dépravée nourrit dans son sein un troupeau de sophistes, Porphire, Jamblique, Libanius, Maxime, dont les mœurs et les opinions seraient un objet de risée, si nos folies n'étaient pas trop souvent le commencement de nos crimes. Ces disciples d'une science vaine attaquent les chrétiens, vantent la retraite, célèbrent la médiocrité, vivent aux pieds des grands, et demandent de l'or. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, toute peuplée de sages, qui, soumis aux lois de Platon, couleront doucement leurs jours en amis et en frères; ceux-là rêvent profondément des secrets de la nature cachés sous les symboles égyptiens : les uns voient tout dans la pensée, les autres cherchent tout dans la matière; d'autres prêchent la république dans le sein de la monarchie : ils prétendent qu'il faut renverser la société, afin de la reconstruire sur un plan nouveau; d'autres, à l'imitation des fidèles, veulent enseigner la morale au peuple : ils rassemblent la foule dans les temples et au coin des rues, et vendent, sur des tréteaux, une vertu que ne soutiennent point les œuvres et les mœurs. Divisés pour le bien, réunis pour le mal, gonflés de vanité, se croyant des génies sublimes, au-dessus des doctrines vulgaires, il n'y a point d'insignes folies, d'idées bizarres, de systèmes monstrueux, que ces sophistes n'enfantent chaque jour. Hiéroclès marche à leur tête, et il est digne, en effet, de conduire un tel bataillon.

« Ce favori de Galérius, vous le savez trop, seigneurs, gouverne aujourd'hui l'Achaïe : c'est un de ces hommes que les révolutions introduisent au conseil des grands, et qui leur deviennent utiles

par une sorte de talent pour les affaires communes, par une facilité peu désirable à parler promptement sur tous les sujets. Grec d'origine, on soupçonne Hiéroclès d'avoir été chrétien dans sa jeunesse; mais l'orgueil des lettres humaines ayant corrompu son esprit, il s'est jeté dans les sectes philosophiques. On ne reconnaît plus en lui de traces de sa religion première, si ce n'est à l'espèce de délire et de rage où le plonge le seul nom du Dieu qu'il a quitté. Il a pris la langue hypocrite et les affectations de l'école de la fausse sagesse. Les mots de liberté, de vertu, de science et de progrès des lumières, de bonheur du genre humain, sortent sans cesse de sa bouche; mais ce Brutus est un bas courtisan, ce Caton est dévoré de passions honteuses, cet apôtre de la tolérance est le plus intolérant des mortels; et cet adorateur de l'humanité est un sanglant persécuteur. Constantin le hait, Dioclétien le craint et le méprise, mais il a gagné la confiance intime de Galérius; il n'a d'autre rival auprès de ce prince que Publius, préfet de Rome. Hiéroclès essaie d'empoisonner l'esprit du malheureux César : il présente au monde le spectacle hideux d'un prétendu sage qui corrompt, au nom des lumières, un homme qui règne sur les hommes.

« Jérôme, Augustin et moi, nous avions rencontré Hiéroclès à l'école d'Eumènes. Son ton sentencieux et décisif, son air d'importance et d'orgueil le rendaient odieux à notre simplicité et à notre franchise. Sa personne même semble repousser l'affection et la confiance : son front étroit et comprimé annonce l'obstination et l'esprit de système; ses yeux faux ont quelque chose d'inquiet comme ceux d'une bête sauvage; son regard est à la fois timide et féroce; ses lèvres épaisses sont presque toujours entr'ouvertes par un sourire vif et cruel; ses cheveux rares et inflexibles, qui pendent en désordre, semblent n'appartenir en rien à cette chevelure que Dieu jeta comme un voile sur les épaules du jeune homme, et comme une couronne sur la tête du vieillard. Je ne sais quoi de cynique et de honteux respire dans tous les traits du sophiste : on voit que ses ignobles mains porteraient mal l'épée du soldat, mais qu'elles

tiendraient aisément la plume de l'athée ou le fer du bourreau.

« Telle est la laideur de l'homme, quand il est, pour ainsi dire, resté seul avec son corps, et qu'il renonce à son âme.

« Une offense que je reçus d'Hiéroclès, et que je repoussai de manière à le couvrir de confusion aux yeux de toute la cour, alluma contre moi dans son cœur une haine implacable. Il ne pouvait, d'ailleurs, me pardonner la bienveillance de Dioclétien et l'amitié du fils de Constance. L'amour-propre blessé, l'envie excitée, ne lui laissèrent pas un moment de repos qu'il n'eût trouvé l'occasion de me perdre, et cette occasion ne tarda pas à se présenter.

« Hélas! j'étais pourtant bien peu digne d'envie! trois ans passés à Rome dans les désordres de la jeunesse avaient suffi pour me faire presque entièrement oublier ma religion. J'en vins même à cette indifférence qu'on a tant de peine à guérir, et qui laisse moins de ressources que le crime. Toutefois, les lettres de Séphora, et les remontrances des amis de mon père, troublaient souvent ma fausse sécurité.

« Parmi les hommes qui conservaient à Lasthénès un fidèle souvenir, était Marcellin, évêque de Rome et chef de l'Église universelle. Il habitait le cimetière des chrétiens, de l'autre côté du Tibre, dans un lieu désert, au tombeau de saint Pierre et de saint Paul. Sa demeure, composée de deux cellules, était appuyée contre le mur de la chapelle du cimetière. Une sonnette suspendue à l'entrée de l'asile du repos, annonçait à Marcellin l'arrivée des vivants ou des morts. On voyait à sa porte, qu'il ouvrait lui-même aux voyageurs, les bâtons et les sandales des évêques qui venaient de toutes les parties de la terre lui rendre compte du troupeau de Jésus-Christ. Là se rencontraient et Paphnuce de la haute Thébaïde, qui chassait les démons par sa parole; et Spyridion de l'île de Chypre, qui gardait les moutons et faisait des miracles; et Jacques de Nisibe, qui reçut le don de prophétie; et Osius, confesseur de Cordoue; et Archéloüs de Caschares, qui confondit Manès; et Jean, qui répandit dans la Perse la lumière de la foi, et Frumentius, qui

fonda l'Église d'Éthiopie; et Théophile, qui revenait de sa mission des Indes; et cette chrétienne esclave, qui, dans sa captivité, convertit la nation entière des Ibériens. La salle du conseil de Marcellin était une allée de vieux ifs qui régnait le long du cimetière. C'était là qu'en se promenant avec les évêques, il conférait des besoins de l'Église. Étouffer les hérésies de Donat, de Novatien, d'Arius; publier des canons, assembler des conciles, bâtir des hôpitaux, racheter des esclaves, secourir les pauvres, les orphelins, les étrangers; envoyer des apôtres aux Barbares : tel était l'objet des puissants entretiens de ces pasteurs. Souvent, au milieu des ténèbres, Marcellin, veillant seul pour le salut de tous, descendait de sa cellule au tombeau des saints apôtres. Prosterné sur les reliques, il priait la nuit entière, et ne se relevait qu'aux premiers rayons du jour. Alors, découvrant sa tête chenue, posant à terre sa tiare de laine blanche, le pontife ignoré étendait ses mains pacifiques et bénissait la ville et le monde.

« Lorsque je passais de la cour de Dioclétien à cette cour chrétienne, je ne pouvais m'empêcher d'être frappé d'une chose étonnante. Au milieu de cette pauvreté évangélique, je retrouvais les traditions du palais d'Auguste et de Mécènes, une politesse antique, un enjouement grave, une élocution simple et noble, une instruction variée, un goût sain, un jugement solide. On eût dit que cette obscure demeure était destinée par le ciel à devenir le berceau d'une autre Rome et l'unique asile des arts, des lettres et de la civilisation.

« Marcellin essayait tous les moyens de me ramener à Dieu. Quelquefois, au soleil couchant, il me conduisait sur les bords du Tibre ou dans les jardins de Salluste. Il m'entretenait de la religion, et cherchait à m'éclairer sur mes fautes avec une bonté paternelle. Mais les mensonges de la jeunesse m'ôtaient le goût de la vérité. Loin de profiter de ces promenades salutaires, je redemandais secrètement les platanes de Fronton, le portique de Pompée, ou celui de Livie rempli d'antiques tableaux; et, puisqu'il le faut

avouer à ma confusion éternelle, je regrettais les temples d'Isis et de Cybèle, les fêtes d'Adonis, le cirque, les théâtres, lieux d'où la pudeur s'est depuis longtemps envolée aux accents de la muse d'Ovide. Après avoir inutilement tenté près de moi les admonitions charitables, Marcellin employa les mesures sévères : « Je serai forcé, me disait-il souvent, de vous séparer de ma communion des fidèles, si vous continuez à vivre éloigné des sacrements de Jésus-Christ. »

« Je n'écoutai point ses conseils, je ris de ses menaces; ma vie devint un objet de scandale public : le pontife fut enfin obligé de lancer ses foudres.

« J'étais allé chez Marcellin; je sonne à la grille du cimetière : les deux battants de la grille se séparent et s'écartent l'un de l'autre en gémissant sur leurs gonds. J'aperçois le pontife debout, à l'entrée de la chapelle ouverte. Il tenait à la main un livre redoutable, image du livre scellé des sept sceaux que l'Agneau seul peut briser. Des diacres, des prêtres, des évêques en silence, immobiles, étaient rangés sur les tombeaux environnants, comme des justes ressuscités pour assister au jugement de Dieu. Les yeux de Marcellin lançaient des flammes. Ce n'était plus le bon pasteur qui rapporte au bercail la brebis égarée, c'était Moïse dénonçant la sentence mortelle à l'infidèle adorateur du veau d'or; c'était Jésus-Christ chassant les profanateurs du temple. Je veux avancer; un exorcisme me barre le chemin. Au même moment, les évêques étendent les bras et élèvent la main contre moi en détournant la tête; alors le pontife, d'une voix terrible :

« Qu'il soit anathème, celui qui souille par ses mœurs la pureté « du nom chrétien! Qu'il soit anathème, celui qui n'approche plus « de l'autel du vrai Dieu! Qu'il soit anathème, celui qui voit avec « indifférence l'abomination de l'idolâtrie! »

« Tous les évêques s'écrient :

« Anathème! »

« Aussitôt Marcellin entre dans l'église : la porte sainte est fermée devant moi. La foule des élus se disperse en évitant ma ren-

contre; je parle, on ne me répond pas : on me fuit comme un homme attaqué d'un mal contagieux. Ainsi qu'Adam banni du paradis terrestre, je me trouve seul dans un monde couvert de ronces et d'épines, et maudit à cause de ma chute.

« Saisi d'une espèce de vertige, je monte en désordre sur mon char; je pousse au hasard mes coursiers, je rentre dans Rome, je m'égare, et, après de longs détours, j'arrive à l'amphithéâtre de Vespasien. Là j'arrête mes chevaux écumants. Je descends du char; je m'approche de la fontaine où les gladiateurs qui survivent se désaltèrent après le combat : je voulais aussi rafraîchir ma bouche brûlante. Il y avait eu la veille des jeux donnés par Aglaé [1], riche et célèbre Romaine; mais dans ce moment ces abominables lieux étaient déserts. La victime innocente que mes crimes ont derechef immmolée me poursuit du haut du ciel. Nouveau Caïn, agité et vagabond, j'entre dans l'amphithéâtre; je m'enfonce dans les galeries obscures et solitaires. Nul bruit ne s'y faisait entendre, hors celui de quelques oiseaux effrayés qui frappaient les voûtes de leurs ailes. Après avoir parcouru les divers étages, je me repose, un peu calmé, sur un siége au premier rang. Je veux oublier, par la vue de cet édifice païen, et la proscription divine, et la religion de mes pères. Vains efforts! Là même un Dieu vengeur se présente à mon souvenir. Je songe tout à coup que cet édifice est l'ouvrage d'une nation dispersée, selon la parole de Jésus-Christ. Étonnante destinée des enfants de Jacob! Israël, captif de Pharaon, éleva les palais de l'Égypte; Israël, captif de Vespasien, bâtit ce monument de la puissance romaine! Il faut que ce peuple, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

« Tandis que je m'abandonnais à ces réflexions, les bêtes féroces, enfermées dans les loges souterraines de l'amphithéâtre, se mirent à rugir : je tressaillis ; et jetant les yeux sur l'arène, j'aperçus encore le sang des infortunés déchirés dans les derniers jeux.

[1] Sainte Aglaé.

Un grand trouble me saisit : je me figure que je suis exposé au milieu de cette arène, réduit à la nécessité de périr sous la dent des lions, ou de renier le Dieu qui est mort pour moi ; je me dis : « Tu « n'es plus chrétien, mais si tu le redevenais un jour, que fe- « rais-tu ? »

« Je me lève, je me précipite hors de l'édifice ; je remonte sur mon char ; je regagne ma demeure. Toute la nuit la terrible question de ma conscience retentit au fond de mon sein. Aujourd'hui même, cette scène se retrace souvent à ma mémoire, comme si j'y trouvais quelque avertissement du ciel. »

Après avoir prononcé ces mots, Eudore cesse tout à coup de parler. Les yeux fixes, l'air ému, il paraît frappé d'une vision surnaturelle. L'assemblée surprise garde le silence, et l'on n'entend plus que le murmure du Ladon et de l'Alphée, qui baignent le double rivage de l'île. La mère d'Eudore, effrayée, se lève. Le jeune chrétien, revenu à lui-même, s'empresse de calmer les inquiétudes maternelles en reprenant ainsi son discours.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. La cour va passer l'été à Baïes. Naples. Maison d'Aglaé. Promenades d'Eudore, d'Augustin et de Jérôme. Leur entretien au tombeau de Scipion. Thraséas, ermite du Vésuve. Son histoire. Séparation des trois amis. Eudore retourne à Rome avec la cour. Les catacombes. Aventures de l'impératrice Prisca et de la princesse Valérie sa fille. Eudore, banni de la cour, est envoyé en exil à l'armée de Constance. Il quitte Rome, il traverse l'Italie et les Gaules. Il arrive à Agrippina sur les bords du Rhin. Il trouve l'armée romaine prête à porter la guerre chez les Francs. Il sert comme simple soldat parmi les archers crétois, qui composent, avec les Gaulois, l'avant-garde de l'armée de Constance.

« L'impression que laissa dans mon esprit ce jour fatal, à présent si vive et si profonde, fut alors promptement effacée. Mes jeunes amis m'entourèrent; ils se moquèrent de mes terreurs et de mes remords; ils riaient des anathèmes d'un obscur pontife sans crédit et sans pouvoir.

« La cour, qui dans ce moment se transporta de Rome à Baies, en m'arrachant du théâtre de mes erreurs, m'enleva au souvenir de leur châtiment; et, me croyant perdu sans retour auprès des chrétiens, je ne songeai qu'à m'abandonner aux plaisirs.

« Je compterais, seigneurs, parmi les beaux jours de ma vie l'été que je passai près de Naples, avec Augustin et Jérôme, s'il pouvait

y avoir de beaux jours dans l'oubli de Dieu et les mensonges des passions.

« La cour était pompeuse et brillante : tous les princes, amis ou enfants des Césars, s'y trouvaient rassemblés. On y voyait Licinius[1] et Sévère[2], compagnons d'armes de Galérius; Daïa[3], nouvellement sorti de ses bois, et neveu du même César; Maxence[4], fils de Maximien-Auguste. Mais Constantin préférait notre société à celle de ces princes jaloux de sa vertu, de sa valeur, de sa haute renommée, et publiquement ou secrètement ses ennemis.

« Nous fréquentions surtout à Naples le palais d'Aglaé, dame romaine dont je vous ai déjà prononcé le nom. Elle était de race de sénateurs, et fille du proconsul Arzace. Ses richesses étaient immenses : soixante-treize intendants gouvernaient son bien, et elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens. Sa beauté égalait ses talents et ses grâces; elle réunissait autour d'elle tout ce qui conservait encore l'élégance des manières et le goût des lettres et des arts. Heureuse si, dans la décadence de Rome, elle eût mieux aimé devenir une seconde Cornélie, que de rappeler le souvenir des femmes trop célèbres chantées par Ovide, Properce et Tibulle !

« Sébastien[5] et Pacôme[6], centurions dans les gardes de Constantin; Génès[7], acteur fameux, héritier des talents des Roscius; Boniface[8], premier intendant du palais d'Aglaé, et peut-être trop cher à sa maîtresse embellissaient de leur esprit et de leur gaieté les fêtes de la voluptueuse Romaine. Mais Boniface, homme abandonné aux délices, avait trois qualités excellentes : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. En sortant des orgies et des festins, il allait par

[1] Devenu Auguste à la mort de Sévère.
[2] César à l'abdication de Dioclétien, et Auguste à la mort de Constance.
[3] César à l'abdication de Dioclétien.
[4] Le tyran qui prit la pourpre, et que Constantin vainquit aux portes de Rome.
[5] Le martyr militaire, surnommé le Défenseur de l'Église romaine.
[6] Le solitaire de la Thébaïde, qui porta d'abord les armes sous Constantin
[7] Le martyr.
[8] *Idem.*

les places secourir les voyageurs, les étrangers, et les pauvres. Aglaé elle-même, au milieu de ses désordres, portait un grand respect aux fidèles, et une foi simple aux reliques des martyrs. Génès, ennemi déclaré des chrétiens, la raillait de sa faiblesse.

— « Eh bien, disait-elle, j'ai aussi mes superstitions. Je crois à la vertu des cendres d'un chrétien mort pour son Dieu, et je veux que Boniface m'aille chercher des reliques. »

— « Illustre patronne, répondait en riant Boniface, je prendrai de l'or et des parfums. J'irai chercher des reliques de martyrs ; je vous les apporterai : mais si mes propres reliques vous viennent sous le nom de martyr, recevez-les. »

« Nous passions toutes les nuits au milieu de cette compagnie séduisante et dangereuse ; j'habitais avec Augustin et Jérôme la ville de Constantin, bâtie sur le penchant du mont Pausilippe. Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençait à paraître, je me rendais sous un portique qui s'étendait le long de la mer. Le soleil se levait devant moi sur le Vésuve : il illuminait de ses feux les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, les îles de Caprée, d'Œnaria et de Prochyta [1], la mer, le cap Misène, et Baïes avec tous ses enchantements.

« Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris en arrivant au portique de me trouver au bord de la mer ; car les vagues dans cet endroit faisaient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyais contre une colonne, et sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond, qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit. Dieu tout-

[1] Ischia et Procida.

puissant! que j'étais loin d'être cette intelligence céleste dégagée des chaînes des passions! Combien ce corps grossier m'attachait à la poussière du monde, et que j'étais misérable d'être si sensible aux charmes de la création, et de penser si peu au Créateur! Ah! tandis que libre en apparence, je croyais nager dans la lumière, quelque chrétien chargé de fers, et plongé pour la foi dans les cachots, était celui qui abandonnait véritablement la terre, et montait glorieux dans les rayons du soleil éternel!

« Hélas! nous poursuivions nos faux plaisirs. Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle, et nous sourire du milieu des flots; voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs; suivre l'enchanteresse au fond de ce bois de myrtes et dans les champs heureux où Virgile plaça l'Élysée: telle était l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir. Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-ce point ce que voulut enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une syrène? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens, que tout repose, et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler aussitôt qu'il a gagné l'obole qui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie immobile aux rayons du soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char, en poussant des cris de joie; la nuit il se jette sur les marches d'un temple, et dort sans souci de l'avenir aux pieds des statues de ses dieux.

« Pourriez-vous croire, seigneurs, que nous étions assez insensés pour envier le sort de ces hommes, et que cette vie sans prévoyance et sans lendemain nous semblait le comble du bonheur? C'était souvent l'objet de nos entretiens, lorsque, pour éviter les ardeurs du midi, nous nous retirions dans la partie du palais bâtie sous la mer.

Couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les vagues au-dessus de nos têtes. Si quelque orage nous surprenait au fond de ces retraites, les esclaves allumaient des lampes pleines du nard le plus précieux d'Arabie. Alors entraient de jeunes Napolitaines qui portaient des roses de Pœstum dans des vases de Nola ; tandis que les flots mugissaient au dehors, elles chantaient, en formant devant nous des danses tranquilles qui me rappelaient les mœurs de la Grèce : ainsi se réalisaient pour nous les fictions des poètes ; on eût cru voir les jeux des Néréides dans la grotte de Neptune.

« Aussitôt que le soleil, se retirant vers le tombeau de la nourrice d'Énée, mettait une partie du golfe de Naples à l'ombre du mont Pausilippe, les trois amis se séparaient. Jérôme, qu'entraînait l'amour de l'étude, allait consulter le rivage où Pline fut la victime du même amour, interroger les cendres d'Herculanum, chercher la cause des bruits menaçants de la solfatare. Augustin, un *Virgile* à la main, parcourait les bords que chanta ce poète immortel, le lac Averne, la grotte de la Sibylle, l'Achéron, le Styx, l'Élysée; il se plaisait surtout à relire les malheurs de Didon, au tombeau du tendre et beau génie qui raconta la touchante histoire de cette reine infortunée.

« Plein de la noble ardeur de s'instruire, le prince Constantin m'invitait à le suivre aux monuments consacrés par les souvenirs de l'histoire. Nous faisions dans un esquif le tour du golfe de Baïes : nous retrouvions les ruines de la maison de Cicéron, nous reconnaissions le lieu du naufrage d'Agrippine, la plage où elle se sauva, le palais où son fils attendait le succès du parricide, et plus loin la demeure où cette mère tendit aux meurtriers les flancs qui avaient porté Néron. Nous visitions à Caprée les souterrains témoins de la honte de Tibère. « Ah ! qu'on est malheureux, disait Constantin, d'être le maître de l'univers, et d'être forcé, par la conscience de ses crimes, à s'exiler soi-même sur ce rocher ! »

« Des sentiments si généreux dans l'héritier de Constance, et peut-être de l'Empire romain, me rendaient plus cher le prince pro-

tecteur et compagnon de ma jeunesse. Aussi ne laissais-je échapper aucune occasion de réveiller les idées ambitieuses au fond de son cœur; car l'ambition de Constantin me semble être l'espérance du monde.

« Un bain voluptueux nous attendait après ces courses. Aglaé nous offrait au milieu de ses jardins un repas long et délicat. Le banquet du soir était préparé sur une terrasse au bord de la mer, parmi des orangers en fleurs. La lune nous prêtait son flambeau ; elle paraissait sans voile au milieu des astres comme une reine au milieu de sa cour; sa vive clarté faisait pâlir la flamme qui brille au sommet du Vésuve, et, peignant d'azur la fumée rougie du volcan, elle dessinait un arc-en-ciel dans la nuit. Le beau phénomène, la face du paisible luminaire, les côtes de Surrentum [1], de Pompéia et d'Héraclée [2], se réfléchissaient dans les vagues, et l'on entendait au loin, sur la mer, la chanson du pêcheur napolitain.

« Nous remplissions alors nos coupes d'un vin exquis trouvé dans les celliers d'Horace, et nous buvions aux trois sœurs de l'Amour, filles de la Puissance et de la Beauté. Le front couronné d'ache toujours verte, et de roses qui durent si peu, nous nous excitions à jouir de la vie par la considération de sa brièveté :

« Il faudra quitter cette terre, cette maison chérie, cette maî-
« tresse adorée. De tous les arbres plantés de nos mains, nul, hor-
« mis l'odieux cyprès, ne suivra dans la tombe son maître d'un
« jour. »

« Nous chantions ensuite sur la lyre nos passions criminelles :

« Loin d'ici, bandelettes sacrées, ornements de la pudeur, et
« vous, longues robes, qui cachez les pieds des vierges, je veux
« célébrer les larcins et les heureux dons de Vénus! Qu'un autre
« traverse les mers, qu'il amasse les trésors de l'Hermus et du
« Gange, ou qu'il cherche de vains honneurs dans les périls de la
« guerre : pour moi, je mets toute ma renommée à vivre esclave de

[1] Sorrente.
[2] Ou Herculanum.

« la beauté qui m'enchante. Que j'aime le séjour des champs, les prés
« émaillés, le bord des fleuves ! Qui me laissera passer ma vie sans
« gloire au fond des forêts ! Quel plaisir de suivre Délie dans nos
« campagnes, de lui porter dans mes bras l'agneau qui vient de
« naître ! Si pendant la nuit les vents ébranlent ma chaumière, si la
« pluie tombe en torrent sur mon toit... »

« Mais pourquoi, seigneurs, continuerais-je à vous peindre le désordre de trois insensés ? Ah ! parlons plutôt des dégoûts attachés à ces choses si vides de bonheur! Ne croyez pas que nous fussions heureux au milieu de ces voluptés trompeuses. Une inquiétude indéfinissable nous tourmentait. Notre bonheur eût été d'être aimés aussi bien que d'aimer; car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime. Mais, au lieu de vérité et de paix dans nos tendresses, nous ne rencontrions qu'imposture, larmes, jalousie, indifférence. Tour à tour infidèles ou trahis, la femme que nous devions bientôt aimer devait être celle que nous aimerions toujours. Il manquait à l'autre certaine grâce du corps ou de l'âme, qui avait empêché notre attachement d'être durable. Et quand nous avions trouvé l'idéal objet de nos songes, notre cœur se lassait de nouveau, nos yeux s'ouvraient sur des défauts inattendus, et bientôt nous étions réduits à regretter notre première victime. Tant de sentiments incomplets ne nous laissaient que des images confuses, qui troublaient nos plaisirs du moment, en ramenant au milieu de nos jouissances une foule de souvenirs qui les combattaient. C'est ainsi qu'au milieu de nos félicités nous n'étions que misère, parce que nous avions abandonné ces pensées vertueuses qui sont la vraie nourriture de l'homme, et cette beauté céleste qui peut seule combler l'immensité de nos désirs.

« La bonté de la Providence fit tout à coup briller un éclair de la grâce au milieu des ténèbres de nos âmes : le ciel permit que la première pensée de religion nous vînt de l'excès même de nos plaisirs, tant les voies de Dieu sont inexplicables !

« Un jour, errant aux environs de Baïes, nous nous trouvâmes

auprès de Literne [1]. Le tombeau de Scipion l'Africain frappa tout à coup nos regards : nous approchâmes avec respect. Le monument s'élève au bord de la mer. Une tempête a renversé la statue qui le couronnait. On lit encore cette inscription sur la table du sarcophage :

« INGRATE PATRIE, TU N'AURAS PAS MES OS. »

« Nos yeux s'humectèrent de larmes au souvenir de la vertu et de l'exil du vainqueur d'Annibal. La grossièreté même du sépulcre, si frappante auprès des superbes mausolées de tant d'hommes inconnus qui couvrent l'Italie, servait à redoubler notre attendrissement. Nous n'osâmes pas nous reposer sur le tombeau même, mais nous nous assîmes à sa base, gardant un religieux silence, comme si nous eussions été au pied de l'autel. Après quelques moments de méditation, Jérôme éleva la voix et nous dit :

« Amis, les cendres du plus grand des Romains me font vivement sentir notre petitesse et l'inutilité d'une vie dont je commence à être accablé. Je sens qu'il me manque quelque chose. Depuis longtemps je ne sais quel instinct voyageur me poursuit : vingt fois le jour je suis prêt à vous dire adieu, à porter mes pas errants sur la terre. Le principe de cette inquiétude ne serait-il point dans le vide de nos désirs? La vie entière de Scipion nous accuse. Ne versez-vous pas des pleurs d'admiration, ne sentez-vous pas qu'il est un bonheur différent de celui que nous cherchons, quand vous voyez l'Africain rendre une épouse à son époux, quand Cicéron vous peint ce grand homme parmi les esprits célestes, montrant à l'Émilien, dans un songe, qu'il existe une autre vie où la vertu est couronnée? »

— « Jérôme, répondit Augustin, vous avez fait ma propre histoire : comme vous, je suis tourmenté d'un mal dont j'ignore la

[1] Patria.

cause ; je n'ai pas toutefois, comme vous, le besoin de m'agiter : je ne soupire au contraire qu'après le repos, et je voudrais, à l'exemple de Scipion, placer mes jours dans la suprême région de la tranquillité. Une langueur secrète me consume ; je ne sais de quel côté chercher le bonheur ; plus je considère la vie, moins je m'y attache. Ah ! s'il était quelque vérité cachée, s'il existait quelque part une fontaine d'amour inépuisable, intarissable, sans cesse renouvelée, où l'on pût se plonger tout entier ; Scipion, si ton songe n'était pas une erreur divine... »

— « Avec quel transport, s'écria impétueusement Jérôme, je m'élancerais vers cette source ! Rivage du Jourdain, grotte de Bethléem, vous me verriez bientôt au nombre de vos anachorètes ! O montagnes de la Judée, l'avenir ne pourrait plus séparer l'idée de vos déserts et de ma pénitence ! »

« Jérôme prononça ces mots avec une véhémence qui nous surprit. Sa poitrine se soulevait : il était comme un cerf altéré qui désire l'eau des fontaines.

— « Votre confession, ô mes amis, dis-je alors, a cela d'étrange qu'elle est aussi la mienne. Mais je réunis en moi seul les deux plaies qui vous tourmentent, l'instinct voyageur et la soif du repos. Quelquefois ce mal bizarre me fait tourner les yeux avec regret vers la religion de mon enfance. »

— « Ma mère, qui est chrétienne, reprit Augustin, m'a souvent entretenu de la beauté de son culte, où je trouverais, disait-elle, le bonheur de ma vie. Hélas ! cette tendre mère habite de l'autre côté de ces flots ; peut-être qu'en ce moment elle les contemple du rivage opposé, en songeant à son fils ! »

« Augustin avait à peine achevé de prononcer ces mots, qu'un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète sortit du tombeau de Scipion. Il paraissait être dans l'âge mûr, mais plus près de la jeunesse que de la vieillesse. Un air de gaieté angélique était répandu sur son visage ; on eût dit que ses lèvres ne pouvaient s'ouvrir que pour prononcer les choses les plus aimables.

« — Jeunes seigneurs, dit-il en se hâtant de nous tirer de notre surprise, me le pardonnerez-vous? J'étais assis dans ce monument lorsque vous êtes arrivés, et j'ai entendu malgré moi vos discours. Puisque je sais maintenant votre histoire je veux vous raconter la mienne; elle pourra vous être utile; peut-être y trouverez-vous un remède aux maux dont vous vous plaignez. »

« Sans attendre notre réponse, l'étranger, avec une noble familiarité, prit place au milieu de nous, et parla de la sorte :

« — Je suis le solitaire chrétien du Vésuve, dont vous pouvez « avoir entendu parler, puisque je suis l'unique habitant du sommet « de cette montagne. Je viens quelquefois visiter le tombeau de l'Afri- « cain; en voici la raison : lorsque ce grand homme, retiré à Literne, « se consolait par la vertu de l'injustice de sa patrie, des pirates des- « cendirent sur ce rivage; ils attaquèrent la maison de l'illustre « exilé, sans savoir quel en était le possesseur. Déjà ils avaient esca- « ladé les murs, quand des esclaves, accourus au bruit, se mirent en « devoir de défendre leur maître. « Comment, s'écrièrent-ils, vous « osez violer la maison de Scipion! » A ce nom, les pirates, saisis « de respect, jetèrent leurs armes, et, demandant pour toute grâce « qu'il leur fût permis de contempler le vainqueur d'Annibal, ils se « retirèrent pleins d'admiration après l'avoir vu.

« Thraséas, mon aïeul, d'une noble famille de Sicyone, se trou- « vait avec ces pirates. Enlevé par eux dans son enfance, il avait « été contraint de servir sur les vaisseaux. Il se cacha dans la « maison de Scipion; et quand les pirates se furent éloignés, il se « jeta aux pieds de son hôte, et lui conta son aventure. L'Africain, « touché de son sort, le renvoya dans sa patrie; mais les parents « de Thraséas étaient morts pendant sa captivité, et leur fortune « avait été dissipée. Mon aïeul revint trouver son libérateur, qui lui « donna une petite terre auprès de sa maison de campagne, et le « maria à la fille d'un pauvre chevalier romain. Je suis descendu « de cette famille : vous voyez que j'ai une raison légitime d'hono- « rer le tombeau de Scipion.

« Ma jeunesse fut orageuse. J'essayai de tout, et je me dégoûtai « de tout. J'étais éloquent, je fus célèbre, et je me dis : Qu'est-ce « que cette gloire des lettres, disputée pendant la vie, incertaine « après la mort, et que l'on partage souvent avec la médiocrité et « le vice? Je fus ambitieux, j'occupai un poste éminent, et je me « dis : cela valait-il la peine de quitter une vie paisible, et ce que je « trouvé remplace-t-il ce que je perds? Il en fut ainsi du reste. « Rassasié des plaisirs de mon âge, je ne voyais rien de mieux « dans l'avenir, et mon imagination ardente me privait encore du « peu que je possédais. Jeunes seigneurs, c'est un grand mal pour « l'homme d'arriver trop tôt au bout de ses désirs, et de parcourir « dans quelques années les illusions d'une longue vie.

« Un jour, plein des plus sombres pensées, je traversais un quar- « tier de Rome peu fréquenté des grands, mais habité par un peuple « pauvre et nombreux. Un édifice d'un caractère grave et d'une « construction singulière frappa mes regards. Sous le portique, « plusieurs hommes debout et immobiles paraissaient plongés dans « la méditation.

« Tandis que je cherchais à deviner quel pouvait être ce monu- « ment, je vis passer à mes côtés un homme originaire de la Grèce, « comme moi naturalisé Romain. C'était un descendant de Persée, « dernier roi de Macédoine. Ses aïeux, après avoir été traînés au « char de Paul-Émile, devinrent simples greffiers à Rome. On m'a- « vait jadis fait remarquer au coin de la rue Sacrée, sous un chétif « abri, cette grande dérision de la fortune : j'avais causé quelquefois « avec Perséus. Je l'arrêtai donc pour lui demander à quel usage « était destiné le monument que je considérais. — C'est, me ré- « pondit-il, le lieu où je viens oublier le trône d'Alexandre : je suis « chrétien. Perséus franchit les marches du portique, passa au mi- « lieu des catéchumènes, et pénétra dans l'enceinte du temple. Je « l'y suivis plein d'émotion.

« Les mêmes disproportions qui régnaient au dehors de l'édifice « se faisaient remarquer au dedans ; mais ces défauts étaient ra-

« chetés par le style hardi des voûtes et l'effet religieux de leurs
« ombres. Au lieu du sang des victimes et des orgies qui souillent
« l'autel des faux dieux, la pureté et le recueillement semblaient
« veiller au tabernacle des chrétiens. A peine le silence de l'assem-
« blée était-il interrrompu par la voix innocente de quelques enfants
« que des mères portaient dans leurs bras.

« La nuit approchait; la lumière des lampes luttait avec celle
« du crépuscule, répandue dans la nef et le sanctuaire. Des chré-
« tiens priaient de toutes parts à des autels retirés : on respirait
« encore l'encens des cérémonies qui venaient de finir, et l'o-
« deur de la cire parfumée des flambeaux que l'on venait d'é-
« teindre.

« Un prêtre, portant un livre et une lampe, sortit d'un lieu secret,
« et monta dans une chaire élevée. On entendit le bruit de l'assem-
« blée qui se mettait à genoux. Le prêtre lut d'abord quelques
« oraisons sacrées; puis il récita une prière à laquelle les chrétiens
« répondaient à demi-voix de toutes les parties de l'édifice. Ces ré-
« ponses uniformes, revenant à des intervalles égaux, avaient quel-
« que chose de touchant, surtout lorsqu'on faisait attention aux
« paroles du pasteur et à la condition du troupeau.

« Consolation des affligés, disait le prêtre, ressource des in-
« firmes... »

« Et tous les chrétiens persécutés, achevant le sens suspendu,
« ajoutaient :

« Priez pour nous! priez pour nous! »

« Dans cette longue énumération des infirmités humaines, cha-
« cun, reconnaissant sa tribulation particulière, appliquait à ses
« propres besoins quelques-uns de ces cris vers le ciel. Mon tour
« ne tarda pas à venir. J'entendis le lévite prononcer distinctement
« ces paroles :

« Providence de Dieu, repos du cœur, calme dans la tem-
« pête... »

« Il s'arrêta : mes yeux se remplirent de larmes; il me sembla

« que les regards se fixaient sur moi, et que la foule charitable
« s'écriait :

« Priez pour lui ! priez pour lui ! »

« Le prêtre descendit de la chaire, et l'assemblée se retira. Tou-
« ché jusqu'au fond du cœur, j'allai trouver Marcellin, pontife su-
« prême de cette religion qui console de tout : je lui racontai les
« peines de ma vie : il m'instruisit des vérités de son culte : je me
« suis fait chrétien, et depuis ce moment mes chagrins se sont éva-
« nouis. »

« L'histoire de l'anachorète, et l'aimable ingénuité de ce philosophe chrétien nous charmèrent. Nous lui fîmes plusieurs questions auxquelles il répondit avec une parfaite sincérité. Nous ne nous lassions point de l'entendre. Sa voix avait une harmonie qui remuait doucement les entrailles. Une éloquence fleurie, et pourtant d'un goût simple, découlait naturellement de ses lèvres; il donnait aux moindres choses un tour antique qui nous ravissait : il se répétait comme les anciens; mais cette répétition, qui eût été un défaut chez un autre, devenait, je ne sais comment, la grâce même de ses discours. Vous l'eussiez pris pour un de ces législateurs de la Grèce, qui donnaient jadis des lois aux hommes en chantant sur une lyre d'or la beauté de la vertu et la toute-puissance des dieux.

« Son départ mit un terme à cet entretien dans lequel trois jeunes hommes sans religion avaient conclu que la religion était le seul remède à leurs maux. Ce fut, sans doute, la tombe de l'Africain qui nous inspira cette pensée : les cendres d'un grand homme persécuté élèvent les sentiments vers le ciel. Nous quittâmes à regret le village de Literne ; nous nous embrassâmes : un secret pressentiment attristait nos cœurs ; nous avions l'air de nous dire un dernier adieu. De retour à Naples, nos plaisirs ne nous offrirent plus le même attrait. Sébastien et Pacôme allaient partir pour l'armée ; Génès et Boniface semblaient avoir perdu leur gaieté ; Aglaé paraissait mélancolique et comme troublée de remords. La cour quitta

Baïes : Jérome et Augustin retournèrent à Rome, et je suivis Constantin à son palais de Tibur. Ce fut là que je reçus une lettre d'Augustin. Il me marquait que, vaincu par les larmes de sa mère, il l'allait rejoindre à Carthage ; que Jérôme se préparait à visiter les Gaules, la Pannonie et les déserts habités par les solitaires chrétiens.

« Je ne sais, ajoutait Augustin en finissant sa lettre, si nous « nous reverrons jamais. Hélas! mon ami, telle est la vie : elle « est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons « commencées et rompues Par une étrange fatalité, ces liaisons « ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir dura- « bles : on rencontre l'ami avec qui l'on voudrait passer ses jours « au moment où le sort va le fixer loin de nous ; on découvre le « cœur que l'on cherchait, la veille du jour où ce cœur va cesser « de battre. Mille choses, mille accidents séparent les hommes qui « s'aiment pendant la vie ! puis vient cette séparation de la mort, « qui renverse tous nos projets. Vous souvenez-vous de ce que « nous disions un jour, en regardant le golfe de Naples? Nous « comparions la vie à un port de mer, où l'on voit aborder et d'où « l'on voit sortir des hommes de tous les langages et de tous les « pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux « qui partent : les uns versent des larmes de joie en recevant des « amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu, car « une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. Supportons « donc, sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation « que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle « l'absence ne nous eût pas préparés. »

Comme Eudore allait continuer son récit, les serviteurs de Lasthénès revinrent avec le repas du matin : ils déposèrent sur le gazon du blé nouveau, légèrement grillé dans l'épi, des glands de phagus, et des laitages qui portaient encore l'empreinte des corbeilles. Les cœurs étaient diversement agités : Cyrille admirait, mais sans en rien montrer au dehors, le jeune homme qui, comme le roi-prophète, criait du fond de l'abîme :

« Seigneur, ayez pitié de moi, selon les grandeurs de votre miséricorde. »

Démodocus n'avait presque rien compris au récit d'Eudore : il ne trouvait là ni Polyphème, ni Circé, ni enchantements, ni naufrages ; et, dans cette harmonie nouvelle, il avait à peine reconnu quelques sons de la lyre d'Homère. Cymodocée, au contraire, avait merveilleusement entendu le fils de Lasthénès ; mais elle ne savait pourquoi elle se sentait si triste en pensant qu'Eudore avait beaucoup aimé ; et qu'il se repentait d'avoir aimé. Penchée sur le sein de son père, elle lui disait tout bas :

« Mon père, je pleure comme si j'étais chrétienne!

Le repas fini, Démodocus prit la parole :

« Fils de Lasthénès, ton récit m'enchante, bien que je n'en comprenne pas toute la sagesse. Il me semble que le langage des chrétiens est une espèce de poésie de la raison, dont Minerve ne m'a donné aucune intelligence. Achève de raconter ton histoire : si quelqu'un verse ici des larmes en l'écoutant, cela ne doit pas t'arrêter, car on a déjà vu de pareils exemples. Lorsqu'un fils d'Apollon chantait les malheurs de Troie à la table d'Alcinoüs, il y avait un étranger qui enveloppait sa tête dans son manteau, et qui pleurait. Laissons donc s'attendrir ma Cymodocée : Jupiter a confié à la pitié le cœur de la jeunesse. Nous autres vieillards, accablés du fardeau de Saturne, si nous avons pour nous la paix et la justice, nous sommes privés de cette compassion et de ces sentiments délicats, ornement des beaux jours de la vie. Les dieux ont fait la vieillesse semblable à ces sceptres héréditaires qui, passant du père au fils chez une antique race, paraissent tout chargés de la majesté des siècles, mais qui ne se couvrent plus de fleurs depuis qu'ils se sont desséchés loin du tronc maternel. »

Eudore reprit ainsi son discours :

« Privé de mes amis, Rome ne m'offrit plus qu'une vaste solitude. L'inquiétude régnait à la cour : Maximien avait été obligé de se transporter de Milan en Pannonie, menacée d'une invasion des

Carpiens et des Goths, les Francs s'étaient emparés de la Batavie, défendue par Constance; en Afrique, les Quinquegentiens, peuple nouveau, venaient tout à coup de paraître en armes; on disait que Dioclétien lui-même passerait en Égypte, où la révolte du tyran Achillée demandait sa présence; enfin, Galérius se disposait à partir pour aller combattre Narsès. Cette guerre des Parthes effrayait surtout le vieil empereur, qui se souvenait du sort de Valérien. Galérius, se prévalant du besoin que l'empire avait de son bras, et toujours livré aux inspirations d'Hiéroclès, cherchait à s'emparer entièrement de l'esprit de Dioclétien; il ne craignait plus de laisser éclater sa jalousie contre Constance, dont le mérite et la belle naissance l'importunaient. Constantin se trouvait naturellement enveloppé dans cette jalousie; et moi, comme l'ami de ce jeune prince, comme le plus faible, et comme l'objet particulier de l'inimitié d'Hiéroclès, je portais tout le poids de la haine de Galérius.

« Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de

mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

« Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers ces lieux d'où s'échappent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes[1]! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement, s'empare de mon âme. Nouvelle surprise ! Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothée et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré, et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain de quitter furtivement la couche impériale comme une femme adultère, pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr, parmi des tombeaux et des hommes proscrits ou méprisés! Tandis

[1] Les catacombes de Saint-Sébastien.

que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes.

« Cette aventure fit prendre un cours nouveau à ma destinee. Sans avoir rien à me reprocher, je fus accusé de toutes parts : ainsi nos fautes ne sont pas toujours immédiatement punies; mais, afin de nous rendre le châtiment plus sensible, Dieu nous fait échouer dans quelque entreprise raisonnable, ou nous livre à l'injustice des hommes.

« J'ignorais que l'impératrice Prisca et sa fille Valérie étaient chrétiennes : les fidèles m'avaient caché cette importante victoire à cause de mon impiété. Les deux princesses, craignant la fureur de Galérius, n'osaient paraître à l'église : elles venaient prier la nuit aux catacombes, accompagnées du vertueux Dorothée. Le hasard me conduisit au sanctuaire des morts : les prêtres qui m'y découvrirent crurent qu'un sacrilége, exclu des lieux saints, n'y pouvait être descendu que dans la vue de pénétrer un secret qu'il importait à l'Église de cacher. Ils éteignirent les lampes, afin de me dérober la vue de l'impératrice, que j'avais eu toutefois le temps de reconnaître.

« Galérius faisait surveiller l'impératrice, dont on soupçonnait le penchant à la nouvelle religion. Des émissaires, envoyés par Hiéroclès, avaient suivi les princesses jusqu'aux catacombes, d'où ils me virent sortir avec elles. Le sophiste n'eut pas plutôt entendu le rapport des espions, qu'il courut en instruire Galérius : Galérius vole chez Dioclétien.

« Eh bien ! s'écria-t-il, vous n'avez jamais voulu croire ce qui se passe sous vos yeux : l'impératrice et votre fille Valérie sont chrétiennes! Cette nuit même elles se sont rendues à la caverne que la secte impie souille de ses exécrables mystères. Et savez-vous quel est le guide de ces princesses ? C'est ce Grec sorti d'une

race rebelle au peuple romain; ce traître qui, pour mieux masquer ses projets, feint d'avoir abandonné la religion des séditieux, qu'il sert en secret; ce perfide qui ne cesse d'empoisonner l'esprit du prince Constantin. Reconnaissez un vaste complot dirigé contre vous par les chrétiens, et dans lequel on cherche à faire entrer votre famille même. Ordonnez que l'on saisisse Eudore, et que la force des tourments lui arrache l'aveu de ses crimes, et le nombre de ses complices.

« Il le faut avouer, les apparences me condamnaient. En horreur à tous les partis, je passais parmi les chrétiens pour un apostat et pour un traître. Hiéroclès, qui les voyait dans cette erreur, disait hautement que j'avais dénoncé l'impératrice. Les païens, de l'autre côté, me regardaient comme l'apôtre de ma religion, et le corrupteur de la famille impériale. Quand je passais dans les salles du palais, je voyais les courtisans sourire d'un air de mépris; les plus vils étaient les plus sévères : le peuple même me poursuivait dans les rues avec des insultes ou des menaces. Enfin, ma position devint si pénible, que, sans l'amitié de Constantin, je crois que j'aurais attenté à ma vie. Mais ce généreux prince ne m'abandonna point dans mon malheur; il se déclara hautement mon ami; il affecta de se montrer avec moi en public; il me défendit courageusement contre César devant Auguste, et publia partout que j'étais victime de la jalousie d'un sophiste attaché à Galérius.

« Rome et la cour n'étaient occupées que de cette affaire, qui, compromettant les chrétiens et le nom de l'impératrice, semblait de la plus haute importance. On attendait avec anxiété la décision de l'empereur; mais il n'était pas dans le caractère de Dioclétien de prendre une résolution violente. Le vieil empereur eut recours à un moyen qui peint admirablement son génie politique. Il déclara tout à coup que les bruits répandus dans Rome n'étaient qu'un mensonge; que les princesses n'étaient pas sorties du palais la nuit même où on prétendait les avoir vues aux catacombes; que Prisca et Valérie, loin d'être chrétiennes, venaient de sacrifier aux dieux

de l'empire; qu'enfin il punirait sévèrement les auteurs de ces faux rapports, et qu'il défendait de parler plus longtemps d'une histoire aussi ridicule que scandaleuse.

« Mais, comme il fallait bien qu'un seul fût sacrifié pour tous, selon l'usage des cours, je reçus ordre de quitter Rome, et de me rendre à l'armée de Constance, campée sur les bords du Rhin.

« Je me préparai à passer dans les Gaules, content d'embrasser le parti des armes et d'abandonner une vie incompatible avec mon caractère. Cependant, telle est la force de l'habitude, et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres, que je ne pus quitter Rome sans quelques regrets. Je partis au milieu de la nuit, après avoir reçu les derniers embrassements de Constantin. Je traversai des rues désertes, je passai au pied de la maison abandonnée que j'avais naguère habitée avec Augustin et Jérôme. Sur le Forum tout était silencieux et solitaire : les nombreux monuments qui le couvrent, les Rostres, le temple de la Paix, ceux de Jupiter Stator et de la Fortune, les arcs de Titus et de Sévère se dessinaient à demi dans les ombres, comme les ruines d'une ville puissante dont le peuple aurait depuis longtemps disparu. Quand je fus à quelque distance de Rome, je tournai la tête : j'aperçus, à la clarté des étoiles, le Tibre qui s'enfonçait parmi les monuments confus de la cité, et j'entrevis le faîte du Capitole, qui semblait s'incliner sous le poids des dépouilles du monde.

« La voie Cassia, qui me conduisait vers l'Étrurie, perd bientôt le peu de monuments dont elle est ornée, et passant entre une antique forêt et le lac de Volsinium, elle pénètre dans des montagnes noires, couvertes de nuages et toujours infestées de brigands. Un mont de qui le sommet est planté de roches aigues, un torrent qui se replie vingt-deux fois sur lui-même, et déchire son lit en s'écoulant, forment de ce côté la barrière de l'Étrurie. A la grandeur de la campagne romaine succèdent ensuite des vallons étroits et des monticules tapissés de bruyères, dont la pâle verdure se confond avec celle des oliviers. J'abandonnai les Apennins pour descendre

dans la Gaule Cisalpine. Le ciel devint d'un bleu plus pur, et je cherchai vainement sur les montagnes cette espèce de pluie de lumière qui enveloppe les monts de la Grèce et de la haute Italie. J'aperçus de loin la cime blanchie des Alpes; je gravis bientôt leurs vastes flancs. Tout ce qui vient de la nature dans ces montagnes me parut grand et indestructible; tout ce qui appartient à l'homme me semble fragile et misérable : d'une part, des arbres centenaires, des cascades qui tombent depuis des siècles, des rochers vainqueurs du temps et d'Annibal; de l'autre, des ponts de bois, des parcs de brebis, des huttes de terre. Serait-ce qu'à la vue des masses éternelles qui l'environnent, le chevrier des Alpes, vivement frappé de la brièveté de sa vie, ne s'est pas donné la peine d'élever des monuments plus durables que lui?

« Je sortis des Alpes à travers une espèce de portique creusé sous un énorme rocher. Je franchis cette partie de la Viennoise habitée par les Voconces [1], et je descendis à la colonie de Lucius [2]. Avec quel respect ne verrais-je point aujourd'hui le siége de Pothin et d'Irénée, et les eaux du Rhône teintes du sang des martyrs! Je remontai l'Arar [3], rivière bordée de coteaux charmants; sa fuite est si lente, que l'on ne saurait dire de quel côté coulent ses flots. Elle tient son nom d'un jeune Gaulois qui s'y précipita de désespoir après avoir perdu son frère. De là je passai chez les Treveri [4], dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules; et, m'abandonnant au cours de la Moselle et du Rhin, j'arrivai bientôt à Agrippina [5].

« Constance me reçut avec bonté :

« Eudore, me dit-il, dès demain les légions se mettent en marche;
« nous allons chercher les Francs. Vous servirez d'abord comme
« simple archer parmi les Crétois; ils campent à l'avant-garde de

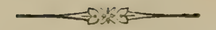
[1] Le Dauphiné.
[2] Lyon.
[3] La Saône.
[4] Le pays de Treves.
[5] Cologne.

« l'autre côté du Rhin. Allez les rejoindre; distinguez-vous par
« votre conduite et par votre courage ; si vous vous montrez digne
« de l'amitié de mon fils, je ne tarderai pas à vous élever aux pre-
« mières charges de l'armée. »

« C'est ici, seigneurs, qu'il faut remarquer la seconde de ces révolutions soudaines qui ont continuellement changé la face de mes jours. Des paisibles vallons de l'Arcadie j'avais été transporté à la cour orageuse d'un empereur romain; et maintenant, du sein de la mollesse et de la société civilisée, je passais à une vie dure et périlleuse, au milieu d'un peuple barbare. »



LIVRE SIXIÈME.



SOMMAIRE.

Suite du récit. Marche de l'armée romaine en Batavie. Elle rencontre l'armée des Francs. Champ de bataille. Ordre et dénombrement de l'armée romaine. Ordre et dénombrement de l'armée des Francs. Pharamond, Clodion, Mérovée, Chants guerriers. Bardits des Francs. L'action s'engage. Attaque des Gaulois contre les Francs. Combat de cavalerie. Combat singulier de Vercingétorix, chef des Gaulois, et de Mérovée, fils du roi des Francs. Vercingétorix est vaincu. Les Romains plient. La légion chrétienne descend d'une colline et rétablit le combat. Mêlée. Les Francs se retirent dans leur camp. Eudore obtient la couronne civique, et est nommé chef des Grecs par Constance. Le combat recommence au lever du jour. Attaque du camp des Francs par les Romains. Soulèvement des flots. Les Romains fuient devant la mer. Eudore, après avoir combattu longtemps, tombe percé de plusieurs coups. Il est secouru par un esclave des Francs, qui le porte dans une caverne.

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au delà du Rhin, et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'occident, le pays des Scandinaves au nord, la Germanie à l'orient, et les Gaules au midi. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des Barbares : ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages; ils ont toujours le fer à la main; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices; ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes, et l'on dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert, tant ils connaissent et

méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'empire. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantées. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle ; Probus, qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des Barbares; enfin, ces terribles Francs venaient de s'emparer de l'île de Batavie, et Constance avait rassemblé son armée, afin de les chasser de leur conquête.

« Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence; le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

« Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines, et les feux épars des hordes des Francs; tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des Barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres Barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère, » s'écriait un soldat de Smyrne, et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux, ou le combat d'Ajax et d'Hector : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisaient autrefois les vers d'Euripide, pour se consoler de leur captivité.

« Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumières qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la

haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs, et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche : quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien.

« Les Francs avaient été surpris par Constance : ils évitèrent d'abord le combat; mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous, et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence.

« La légion de Fer et la Foudroyante occupaient le centre de l'armée de Constance.

« En avant de la première ligne paraissaient les vexillaires, distingués par une peau de lion qui leur couvrait la tête et les épaules. Ils tenaient levés les signes militaires des cohortes, l'aigle, le dragon, le loup, le minotaure. Ces signes étaient parfumés et ornés de branches de pin, au défaut de fleurs.

« Les hastati, chargés de lances et de boucliers formaient la première ligne après les vexillaires.

« Les princes, armés de l'épée, occupaient le second rang et les triarii venaient au troisième. Ceux-ci balançaient le pilum de la main gauche; leurs boucliers étaient suspendus à leurs piques plantées devant eux, et ils tenaient le genou droit en terre, en attendant le signal du combat.

« Des intervalles ménagés dans la ligne des légions étaient remplis par des machines de guerre.

« A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployait son rideau mobile. Sur des coursiers tachetés comme des tigres,

et prompts comme des aigles, se balançaient avec grâce les cavaliers de Numance, de Sagonte et des bords enchantés du Bétis. Un léger chapeau de plume ombrageait leur front, un petit manteau de laine noire flottait sur leurs épaules, une épée recourbée retentissait à leur côté. La tête penchée sur le cou de leurs chevaux, les rênes entre les dents, deux courts javelots à la main, ils volaient à l'ennemi. Le jeune Viriate entraînait après lui la fureur de ces cavaliers rapides. Des Germains d'une taille gigantesque étaient entremêlés çà et là, comme des tours, dans le brillant escadron. Ces Barbares avaient la tête enveloppée d'un bonnet; ils maniaient d'une main une massue de chêne, et montaient à cru des étalons sauvages. Auprès d'eux, quelques cavaliers numides, n'ayant pour toute arme qu'un arc, pour tout vêtement qu'une chlamyde, frissonnaient sous un ciel rigoureux.

« A l'aile opposée de l'armée se tenait immobile la troupe superbe des chevaliers romains : leur casque était d'argent, surmonté d'une louve de vermeil; leur cuirasse étincelait d'or, et un large baudrier d'azur suspendait à leur flanc une lourde épée ibérienne. Sous leurs selles ornées d'ivoire s'étendait une housse de pourpre, et leurs mains, couvertes de gantelets, tenaient les rênes de soie qui leur servaient à guider de hautes cavales plus noires que la nuit.

« Les archers crétois, les vélites romains et les différents corps des Gaulois étaient répandus sur le front de l'armée. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers, que souvent, dans la mêlée, les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le poste qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudraient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête des chevaux, et semblent leur dire : « Vous sai-

« siriez plutôt les vents sur la plaine, ou les oiseaux dans les « airs. »

« Tous ces Barbares avaient la tête élevée, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche et menaçant; ils portaient de larges braies, et leur tunique était chamarrée de morceaux de pourpre ; un ceinturon de cuir pressait à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée, pour ainsi dire, à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel était le sort qu'avaient jadis les épouses dans les Gaules, tel est aussi celui qu'elles ont encore au rivage de l'Indus.

« Enfin, arrêté comme un nuage menaçant sur le penchant d'une colline, une légion chrétienne, surnommée la Pudique, formait derrière l'armée le corps de réserve et la garde de César. Elle remplaçait auprès de Constance la légion thébaine égorgée par Maximilien. Victor[1], illustre guerrier de Marseille, conduisait au combat les milices de cette religion, qui porte aussi noblement la casaque du vétéran que le cilice de l'anachorète.

Cependant l'œil était frappé d'un mouvement universel : on voyait les signaux du porte-étendard qui plantait le jalon des lignes, la course impétueuse du cavalier, les ondulations des soldats qui se nivelaient sous le cep du centurion. On entendait de toutes parts les grêles hennissements des coursiers, le cliquetis des chaînes, les sourds roulements des balistes et des catapultes, les pas réguliers de l'infanterie, la voix des chefs qui répétaient l'ordre, le bruit des piques qui s'élevaient et s'abaissaient au commandement des tribuns. Les Romains se formaient en bataille aux éclats de la trompette, de la corne et du lituus; et nous Crétois, fidèles à la Grèce au milieu de ces peuples barbares, nous prenions nos rangs au son de la lyre.

« Mais tout l'appareil de l'armée romaine ne servait qu'à rendre

[1] Le martyr.

l'armée des ennemis plus formidable, par le contraste d'une sauvage simplicité.

« Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas les genoux. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

« Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du

commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour ; à leurs corcelets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

« Sur une grève derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

« Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne « vaincrons-nous pas de millions de Perses ! »

« Les Grecs répétèrent en chœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des Druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un

rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leur héros :

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur « tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. « Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de « joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan « n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps!

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en « ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage! Choisissons des « épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le « cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de « la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir! »

Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

« Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence. César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions : « Victoire à l'empereur! » Les Barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement : la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme.

« Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi

les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves, et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches ; et reculant peu à peu, sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon, sous les ardeurs du midi, ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre et se débattent dans les angoisses de la douleur.

« La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer le Barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les haras de Pharamond. Les Barbares prétendaient qu'elle était de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax, cheval du Jour, à la crinière lumineuse. Lorsque, pendant l'hiver, elle emportait son maître sur son char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas ; et plus légère que la feuille de bouleau roulée par le vent, elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

« Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

« Cependant la masse effrayante de l'infanterie des Barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de piques les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés

comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au milieu des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures, qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument, et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant de la foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

« Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Mérovée passait parmi les Francs pour être le fruit merveilleux du commerce secret de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin ; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine de Barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes de vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Ger-

manie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier en coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée agitant un drapeau blanc appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le père et le fils.

« Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

« Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond; il lui crie d'un ton ironique :

« Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse. »

— « Qui es-tu? répondit Mérovée avec un sourire amer : Es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu point ma framée?

— « Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel tombe sur ma tête. »

— « Cède-moi la terre, » dit l'orgueilleux Sicambre.

— « La terre que je te cèderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement. »

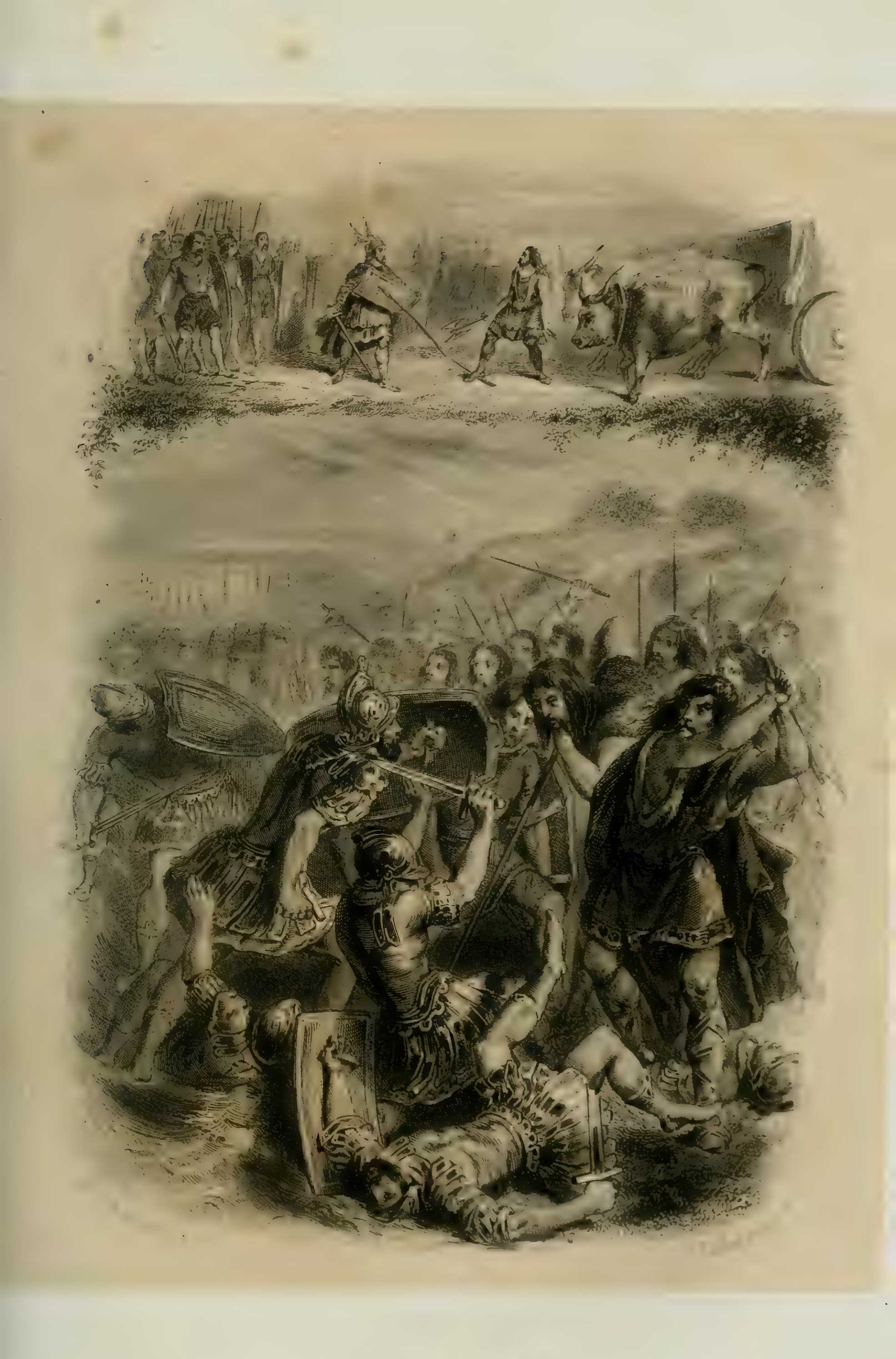
« A ces mots, Mérovée s'appuyant sur sa framée, s'élance du

char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venait à lui.

« Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

« A ce spectacle les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef était le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que par cette mort l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passait aux Francs : ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier, et le proclament roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivait de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves soldats, la fortune « de Rome est entre vos mains. Marchons à l'ennemi ! »

« Aussitôt les fidèles abaissent devant César leurs aigles surmontées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat porte sur son bouclier une croix entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étaient des martyrs couverts de cicatrices du fer et du feu. Que pouvait contre de tels hommes la crainte des blessures



LES MARTYRS



et de la mort ! O touchante fidélité ! ces guerriers allaient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avaient presque tari la source ! Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paraissait sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille était pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyaient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées, et un cavalier vêtu de blanc, armé d'une lance et d'un bouclier d'or. Les Romains qui fuyaient tournent le visage ; l'espérance revient au cœur du plus faible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin paraît dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature ; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie ; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte : il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

« A l'approche des soldats du Christ, les Barbares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre, et reçoit de la main d'un ministre de paix la bénédiction du Dieu des armées. Constance lui-même ôte sa couronne de laurier et s'incline. La troupe sainte se relève, et sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'ennemi. Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des Barbares ; Romains, Grecs et Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée, succèdent des combats à la manière des héros d'Ilion. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent ; partout règne la douleur, le désespoir, la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume pour des plaies que vous ne pourrez guérir ! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline, et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie ; l'autre a les deux bras brisés du coup d'une massue, et ne

pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle. Celui-ci regrette son palais, celui-là sa chaumière; le premier ses plaisirs, le second ses douleurs; car l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par ses prospérités. Ici, environné de ses compagnons, un soldat païen expire en vomissant des imprécations contre César et contre les dieux. Là, un soldat chrétien meurt isolé, d'une main retenant ses entrailles, de l'autre pressant un crucifix, et priant Dieu pour son empereur. Les Sicambres, tous frappés par-devant et couchés sur le dos, conservaient dans la mort un air si farouche, que le plus intrépide osait à peine les regarder.

« Je ne vous oublierai pas, couple généreux, jeunes Francs que je rencontrai au milieu du champ du carnage! Ces fidèles amis, plus tendres que prudents, afin d'avoir dans le combat la même destinée, s'étaient attachées ensemble par une chaîne de fer. L'un était tombé mort sous la flèche d'un Crétois; l'autre, atteint d'une blessure cruelle mais encore vivant, se tenait à demi soulevé auprès de son frère d'armes. Il lui disait : « Guerrier, tu dors après les fatigues de « la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix, mais la chaîne « de notre amitié n'est point rompue; elle me retient à tes côtés. »

« En achevant ces mots, le jeune Franc s'incline et meurt sur le corps de son ami. Leurs belles chevelures se mêlent et se confondent comme les flammes ondoyantes d'un double trépied qui s'éteint sur un autel, comme des rayons humides et tremblants de l'étoile des Gémeaux qui se couche dans la mer. Le trépas ajoute ses chaînes indestructibles aux liens qui unissaient les deux amis.

« Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis; les clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une grande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent ou s'abattent sur des cadavres; quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

« La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes · à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les Barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces : ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus, et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres ; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau ; ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

Tous les chefs des Crétois avaient été tués. Le sang de Philopœmen paraissant à mes compagnons d'un favorable augure, ils m'avaient nommé leur commandant. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avais eu le bonheur de sauver la légion de Fer d'une entière destruction. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne et les éloges de Constance avaient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchais presque au camp des Barbares, et j'attendais avec impatience le retour de l'aurore ; mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

« Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains, et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles, et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas paraissaient Clodion et Mérovée : ils tenaient à la main, en guise de torches, l'haste enflammée de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots.

« Nous restons muets d'étonnement et de douleur; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité! Les larmes coulent de nos yeux à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes : chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié! Bientôt, à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des Barbares, vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains : les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit, et le ramènent au combat; les autres, comme des bacchantes enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux; plusieurs, se passant au cou un lacet fatal, s'attachent aux cornes des bœufs, et s'étranglent en se faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie du milieu de ses compagnes : « Romains, tous vos présents n'ont point été « funestes! Si vous nous avez apporté le fer qui enchaîne, vous nous « avez donné le fer qui délivre! » Et elle se frappe d'un poignard.

« C'en était fait des peuples de Pharamond, si le ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant; les flots s'avancent sur les grèves; on voit venir, écumante et limoneuse, une de ces marées de l'équinoxe, qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des Barbares, entre dans le camp des Francs pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots; les Francs reprennent courage; ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince, est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre, ils nous repoussent, ils nous pressent, ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là, les bœufs épou-

vantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées, et ressemblent à une multitude de fleuves qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan; ici, les Saliens mettent à flot leurs bateaux de cuir, et nous frappent à coups de rames et d'avirons. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier : porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivait escorté de ses pairs, qui bondissaient autour de lui comme des tritons. Pleines d'une joie insensée, les femmes battaient des mains et bénissaient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes : partout disparaît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau; des cadavres qui paraissent se ranimer roulent avec les algues, le sable et le limon. Séparé du reste des légions, et réuni à quelques soldats, je combattis longtemps une multitude de Barbares; mais enfin, accablé par le nombre, je tombai, percé de coups, au milieu de mes compagnons étendus morts à mes côtés.

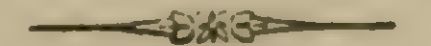
« Je demeurai plusieurs heures évanoui. Quand je rouvris les yeux à la lumière, je n'aperçus plus qu'une grève humide abandonnée par les flots, des corps noyés, à moitié ensevelis dans le sable, la mer retirée dans un lointain immense, et traçant à peine une ligne bleuâtre à l'horizon. Je voulus me soulever, mais je ne pus y parvenir, et je fus contraint de rester couché sur le dos, les regards attachés au ciel. Tandis que mon âme flottait entre la mort et la vie, j'entendis une voix prononcer en latin ces mots : « Si « quelqu'un respire encore ici, qu'il parle. » Je tournai la tête avec effort, et j'entrevis un Franc, que je reconnus pour esclave à sa saye d'écorce de bouleau. Il aperçut mon mouvement, accourut vers moi, et reconnaissant ma patrie à mon vêtement : « Jeune Grec, me « dit-il, prenez courage. » Et il se mit à genoux à mes côtés, se pencha sur moi, examina mes blessures. « Je ne les crois pas mor-« telles, » s'écria-t-il après un moment de silence. Aussitôt il tira d'un sac de peau du chevreuil de baume, des simples, un vase plein

d'une eau pure. Il lava mes plaies, les essuya légèrement, les banda avec de longues feuilles de roseaux. Je ne pouvais lui témoigner ma reconnaissance que par un mouvement de tête et par l'admiration qu'il devait lire dans mes yeux presque éteints. Quand il fallut me transporter, son embarras devint extrême. Il regardait avec inquiétude autour de nous : il craignait, comme il me l'a dit, depuis, d'être découvert par quelque parti de Barbares. L'heure du flux approchait; mon libérateur tira du danger même le moyen de mon salut : il aperçut une nacelle des Francs échouée sur le sable; il commença par me soulever à moitié; puis, se couchant presque à terre devant moi, il m'attira doucement à lui, me chargea sur ses épaules, se leva, et me porta avec peine au bateau voisin ; car il était déjà sur l'âge. La mer ne tarda pas à couvrir ses grèves. L'esclave arracha du sable une pique dont le fer était rompu, et lorsque les flots soulevèrent la nacelle, il la dirigea avec son arme brisée, comme aurait fait le pilote le plus habile. Chassés par le flux, nous entrâmes bien avant dans les terres, sur les rives d'un fleuve bordé de forêts.

« Ces lieux étaient connus du Franc. Il descendit dans l'eau, et me prenant de nouveau sur ses épaules, il me déposa dans une espèce de souterrain où les Barbares ont coutume de cacher leur blé pendant la guerre, Là il me fit un lit de mousse. et me donna un peu de vin pour me ranimer.

« Pauvre infortuné, me dit-il en me parlant dans ma propre langue, il faut que je vous quitte, et vous serez obligé de passer la nuit seul ici. J'espère vous apporter demain matin de bonnes nouvelles : en attendant, tâchez de goûter un peu de sommeil.

« En disant ces mots, il étendit sur moi sa misérable saye, dont il se dépouilla pour me couvrir, et il s'enfuit dans les bois. »



LIVRE SEPTIEME.



SOMMAIRE.

Suite du récit. Eudore devient esclave de Pharamond. Histoire de Zacharie. Clothilde, femme de Pharamond. Commencement du christianisme chez les Francs. Mœurs des Francs. Retour du printemps. Chasse. Barbares du Nord. Tombeau d'Ovide. Eudore sauve la vie à Mérovée. Mérovée promet la liberté à Eudore. Retour des chasseurs au camp de Pharamond. La déesse Hertha. Festin des Francs. On délibère sur la paix et sur la gurre avec les Romains. Dispute de Camulogènes et de Chlodéric. Les Francs se décident à demander la paix. Eudore, devenu libre, est chargé par les Francs d'aller proposer la paix à Constance. Zacharie conduit Eudore jusque sur la frontière de la Gaule. Leurs adieux.

« Par Hercule, s'écria Démodocus en interrompant le récit d'Eudore, j'ai toujours aimé les enfants d'Esculape ! ils sont pieux envers les hommes, et connaissent les choses cachées. On les trouve parmi les dieux, les centaures, les héros et les bergers. Mon fils, quel était le nom de ce divin Barbare, pour qui Jupiter, hélas ! ne me semble pas avoir puisé dans l'urne des biens? Le maître des nuées dispose à son gré du sort des mortels : il donne à l'un la prospérité, il fait tomber l'autre dans toute sorte de malheurs. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie en se couchant sur un lit de feuilles séchées qu'il avait amoncelées de ses propres mains. Jadis, chez les hommes plus vertueux, un favori du dieu d'Épidaure eût été l'ami et le compagnon des guerriers; aujourd'hui

il est esclave chez une nation inhospitalière. Mais hâte-toi, fils de Lasthénès, de m'apprendre le nom de ton libérateur; car je veux l'honorer comme Nestor honorait Machaon. »

— « Son nom, parmi les Francs, était Harold, reprit Eudore en souriant. Il vint me retrouver aux premiers rayons du jour, selon sa promesse. Il était accompagné d'une femme vêtue d'une robe de fil teinte de pourpre; elle avait le haut de la gorge et les bras découverts, à la manière des Francs. Ses traits offraient, au premier coup d'œil, un mélange inexplicable de barbarie et d'humanité : c'était une expression de physionomie naturellement forte et sauvage, corrigée par je ne sais quelle habitude étrangère de pitié et de douceur. »

« Jeune Grec, me dit l'esclave, remerciez Clothilde, femme de Pharamond mon maître. Elle a obtenu votre grâce de son époux : elle vient elle-même vous chercher pour vous mettre à l'abri des Francs. Quand vous serez guéri de vos blessures, vous vous montrerez sans doute esclave reconnaissant et fidèle. »

« Plusieurs serfs entrèrent alors dans la caverne. Ils m'étendirent sur des branches d'arbres entrelacées, et me portèrent au camp de mon maître.

« Les Francs, malgré leur valeur et le soulèvement des flots, avaient été obligés de céder la victoire à la discipline des légions; heureux d'échapper à une entière défaite, ils se retiraient devant les vainqueurs. Je fus jeté dans les chariots avec les autres blessés. On marcha quinze jours et quinze nuits en s'enfonçant vers le Nord, et l'on ne s'arrêta que quand on se crut à l'abri de l'armée de Constance.

« Jusqu'alors j'avais à peine senti l'horreur de ma situation ; mais aussitôt que le repos commença à cicatriser mes plaies, je jetai les yeux autour de moi avec épouvante. Je me vis au milieu des forêts, esclave chez les Barbares, et prisonnier dans une hutte qu'entourait, comme un rempart, un cercle de jeunes arbres qui devaient s'entrelacer en croissant. Une boisson grossière, faite de

froment, un peu d'orge écrasée entre deux pierres, des lambeaux de daims et de chevreuils qu'on me jetait quelquefois par pitié, telle était ma nourriture. La moitié du jour j'étais abandonné seul sur mon lit d'herbes fanées ; mais je souffrais encore beaucoup plus de la présence que de l'absence des Barbares. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne dont ils frottent leurs cheveux, la vapeur des chairs grillées, le peu d'air de la hutte, et le nuage de fumée qui la remplissait sans cesse, me suffoquaient. Ainsi une juste Providence me faisait payer les délices de Naples, les parfums et les voluptés dont je m'étais enivré.

« Le vieil esclave occupé de ses devoirs, ne pouvait donner que quelques moments à mes peines. J'étais toujours étonné de la sérénité de son visage, au milieu des travaux dont il était accablé.

« Eudore, me dit-il un soir, vos blessures sont presque guéries. Demain vous commencerez à remplir vos nouveaux devoirs. Je sais que l'on doit vous envoyer avec quelques serfs chercher du bois au fond de la forêt. Allons, mon fils et mon compagnon, rappelez votre vertu. Le ciel vous aidera si vous l'implorez. »

« A ces mots, l'esclave s'éloigna, et me laissa plongé dans le désespoir. Je passai la nuit dans une agitation horrible, formant et rejetant tour-à tour mille projets. Tantôt je voulais attenter à mes jours, tantôt je songeais à la fuite. Mais comment fuir, faible et sans secours? Comment trouver un chemin à travers ces bois? Hélas ! j'avais une ressource contre mes maux, la religion ; et c'était le seul moyen de délivrance auquel je ne songeais pas ! Le jour me surprit au milieu de ces angoisses, et j'entendis tout à coup une voix qui me cria :

« Esclave romain, lève-toi ! »

« On me donna une peau de sanglier pour me couvrir, une corne de bœuf pour puiser de l'eau, un poisson sec pour ma nourriture, et je suivis les serfs qui me montraient le chemin.

« Lorsqu'ils furent arrivés à la forêt, ils commencèrent par ramasser parmi la neige et les feuilles flétries les branches d'arbres

brisées par les vents. Ils en formaient çà et là des monceaux qu'ils liaient avec des écorces. Ils me firent quelques signes pour m'engager à les imiter; et voyant que j'ignorais leur ouvrage, ils se contentèrent de mettre sur mes épaules un paquet de rameaux desséchés. Mon front orgueilleux fut forcé de s'humilier sous le joug de la servitude; mes pieds nus foulaient la neige, mes cheveux étaient hérissés par le givre, et la bise glaçait les larmes dans mes yeux. J'appuyais mes pas chancelants sur une branche arrachée de mon fardeau ; et, courbé comme un vieillard, je cheminais lentement entre les arbres de la forêt.

« J'étais prêt à succomber à ma douleur, lorsque je vis tout à coup auprès de moi le vieil esclave, chargé d'un poids plus pesant que le mien, et me souriant de cet air paisible qui ne l'abandonnait jamais. Je ne pus me défendre d'un mouvement de honte.

« Quoi ! me dis-je en moi-même, cet homme, accablé par les ans, sourit sous un fardeau triple du mien ; et moi, jeune et fort, je pleure !

« Eudore, me dit mon libérateur en m'abordant, ne trouvez-vous pas que le premier fardeau est bien lourd ? Mon jeune compagnon, l'habitude et surtout la résignation rendront les autres plus légers. Voyez quel poids je suis venu à bout de porter à mon âge. »

— « Ah ! m'écriai-je, chargez-moi de ce poids qui fait plier vos genoux. Puissé-je expirer en vous délivrant de nos peines ! »

— « Eh ! mon fils, repartit le vieillard, je n'ai point de peines. Pourquoi désirer la mort ? Allons, je veux vous réconcilier avec la vie. Venez vous reposer à quelques pas d'ici ; nous allumerons du feu et nous causerons ensemble. »

« Nous gravîmes des monticules irréguliers, formés, comme je le vis bientôt, par les débris d'un ouvrage romain. De grands chênes croissaient dans ce lieu, sur une autre génération de chênes tombés à leurs pieds. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet des monticules, je découvris l'enceinte d'un camp abandonné.

« Voilà, me dit l'esclave, le bois de Teuteberg et le camp de

Varus. La pyramide de terre que vous apercevez au milieu est la tombe où Germanicus fit renfermer les restes des légions massacrées. Mais elle a été rouverte par les Barbares ; les os des Romains ont été de nouveau semés sur la terre, comme l'attestent ces crânes blanchis, cloués aux troncs des arbres. Un peu plus loin vous pouvez remarquer les autels sur lesquels on égorgea les centurions des premières compagnies, et le tribunal de gazon d'où Arminius harangua les Germains. »

« A ces mots le vieillard jeta sa ramée sur la neige. Il en tira quelques branches dont il fit un peu de feu ; puis m'invitant à m'asseoir auprès de lui et à réchauffer mes mains glacées, il me raconta son histoire :

« Mon fils, vous plaindrez-vous encore de vos malheurs ? Oseriez-« vous parler de vos peines à la vue du camp de Varus ? Ou plutôt « ne reconnaissez-vous pas quel est le sort de tous les hommes, et « combien il est inutile de se révolter contre des maux inséparables « de la condition humaine ? Je vous offre moi-même un exemple « frappant de ce qu'une fausse sagesse appelle les coups de la for-« tune. Vous gémissez de votre servitude ! Et que direz-vous donc « quand vous verrez en moi un descendant de Cassius, esclave, et « esclave volontaire ?

« Lorsque mes ancêtres furent bannis de Rome pour avoir dé-« fendu la liberté, et qu'on n'osa même plus porter leurs images « aux funérailles, ma famille se réfugia dans le christianisme, asile « de la véritable indépendance.

« Nourri des préceptes d'une loi divine, je servis longtemps « comme simple soldat dans la légion thébaine, où je portais le « nom de Zacharie. Cette légion chrétienne ayant refusé de sacrifier « aux faux dieux, Maximien la fit massacrer près d'Agaune, dans « les Alpes. On vit alors un exemple à jamais mémorable de l'esprit « de douceur de l'Évangile. Quatre mille vétérans, blanchis dans le « métier des armes, pleins de force, et ayant à la main la pique et « l'épée, tendirent, comme des agneaux paisibles, la gorge aux

« bourreaux. La pensée de se défendre ne se présenta pas même à
« leur esprit, tant ils avaient gravées au fond du cœur les paroles
« de leur Maître, qui ordonne d'obéir et défend de se venger! Mau
« rice, qui commandait la légion, tomba le premier. La plupart
« des soldats périrent par le fer. On m'avait attaché les mains der-
« rière le dos. Assis parmi la foule des victimes, j'attendais le coup
« fatal; mais je ne sais par quel dessein de la Providence je fus
« oublié dans ce grand massacre. Les corps entassés autour de moi
« me dérobèrent à la vue des centurions; et Maximien, ayant ac-
« compli son œuvre, s'éloigna avec l'armée.

« Vers la seconde veille de la nuit, n'entendant que le bruit d'un
« torrent dans les montagnes, je levai la tête et je fus à l'instant
« frappé d'un prodige. Les corps de mes compagnons semblaient
« jeter une vive lumière et répandre une agréable odeur. J'adorai
« le Dieu des miracles, qui n'avait pas voulu accepter le sacrifice
« de mes jours; et comme je ne pouvais donner la sépulture à tant
« de saints, je cherchai du moins le grand Maurice. Je le trouvai à
« demi recouvert de la neige tombée pendant la nuit. Animé d'une
« force surnaturelle, je me dégageai de mes liens, et avec le fer
« d'une lance je creusai à mon général une fosse profonde. J'y réu-
« nis le tronc et le chef de Maurice, en priant le nouveau Machabée
« d'obtenir bientôt pour son soldat une place dans la milice céleste.
« Ensuite je quittai ce champ de triomphe et de larmes; je pris le
« chemin des Gaules, et me retirai vers Denis, premier évêque de
« Lutèce.

« Ce saint prélat me reçut avec des pleurs de joie, et m'admit
« au nombre de ses disciples. Quand il me crut capable de le se-
« conder dans son ministère, il m'imposa les mains, et, me créant
« prêtre de Jésus-Christ, il me dit: « Humble Zacharie, soyez chari-
« table; voilà toutes les instructions que j'ai à vous donner. »
« Hélas! j'étais toujours destiné à perdre mes amis, et toujours
« par la même main! Maximien fit trancher la tête à Denis et à
« ses compagnons, Rustique et Éleuthère. Ce fut son dernier

« exploit dans les Gaules, qu'il céda bientôt après à Constance.

« J'avais sans cesse devant les yeux le précepte de mon saint « évêque. Je me sentis pressé du désir de rendre quelque service à « des misérables, et j'allais souvent prier Dieu de m'obtenir cette « faveur, par son intercession auprès du Fils de Marie.

« Les chrétiens de Lutèce avaient enseveli leur évêque dans une « grotte, au pied de la colline sur laquelle il avait été décapité. Cette « colline s'appelait le Mont de Mars, et elle était séparée de la Se- « quana par des marais. Un jour, comme je traversais ces marais, « je vis venir à moi une femme chrétienne tout éplorée, qui s'écria : « O Zacharie! je suis la plus infortunée des femmes! Mon époux « a été pris par les Francs; il me laisse avec trois enfants en bas « âge, et sans aucun moyen de les nourrir! » Une rougeur subite « couvrit mon front; je compris que Dieu m'envoyait cette grâce « pour les prières du généreux martyr que j'allais implorer. Je ca- « chai cependant ma joie, et je dis à cette femme : « Ayez bon « courage, Dieu aura pitié de vous. » Et, sans m'arrêter, je me « mis en route pour la colonie d'Agrippina.

« Je connaissais le soldat prisonnier. Il était chrétien, et j'avais « été quelque temps son frère d'armes. C'était un homme simple et « craignant Dieu pendant la prospérité; mais les revers le décou- « rageaient aisément, et il était à craindre qu'il ne perdît la foi « dans le malheur. J'appris à Agrippina qu'il était tombé entre les « mains du chef des Saliens. Les Romains venaient de conclure « une trêve avec les Francs. Je passai chez ces Barbares. Je me pré- « sentai à Pharamond et m'offris en échange du chrétien : je ne « pouvais payer autrement sa rançon, car je ne possédais rien au « monde. Comme j'étais fort et vigoureux, et que l'autre esclave « était faible, ma proposition fut acceptée. J'y mis pour seule con- « dition que mon maître renverrait son prisonnier sans lui dire « par quel moyen il était racheté. Cela fut fait ainsi, et ce pauvre « père de famille rentra plein de joie dans ses foyers, pour nourrir « ses enfants et consoler son épouse.

« Depuis ce temps, je suis demeuré esclave ici. Dieu m'a bien
« récompensé; car, en habitant parmi ces peuples, j'ai eu le bon-
« heur d'y semer la parole de Jésus-Christ. Je vais surtout le long
« des fleuves réparer, autant qu'il est en moi, le malheur d'une
« expérience funeste : les Barbares, afin d'éprouver si leurs enfants
« seront vaillants un jour, ont coutume de les exposer aux flots sur
« un bouclier. Ils ne conservent que ceux qui surnagent, et laissent
« périr les autres. Quand je puis réussir à sauver des eaux ces
« petits anges, je les baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-
« Esprit, pour leur ouvrir le ciel.

« Les lieux où se livrent les batailles m'offrent encore une abon-
« dante moisson. Je rôde comme un loup ravissant, dans les ténè-
« bres, au milieu du carnage et des morts. J'appelle les mourants,
« qui croient que je les viens dépouiller; je leur parle d'une meil-
« leure vie; je tâche de les envoyer dans le repos d'Abraham. S'ils
« ne sont pas mortellement blessés, je m'empresse de les secourir,
« espérant les gagner par la charité au Dieu des pauvres et des
« misérables.

« Jusqu'à présent ma plus belle conquête est la jeune femme de
« mon vieux maître Pharamond. Clothilde a ouvert son cœur à
« Jésus-Christ. De violente et cruelle qu'elle était, elle est devenue
« douce et compatissante. Elle m'aide à sauver tous les jours quel-
« ques infortunés. C'est à elle que vous devez la vie. Lorsque je
« courus lui apprendre que je vous avais trouvé parmi les morts,
« elle songea d'abord à vous tenir caché dans la grotte, afin de vous
« soustraire à l'esclavage. Elle découvrit ensuite que les Francs
« allaient continuer leur retraite. Alors il ne lui resta plus qu'à ré-
« véler le secret à son époux, et à obtenir votre grâce de Phara-
« mond; car si les Barbares aiment les esclaves sains et vigoureux,
« leur impatience naturelle et le mépris qu'ils ont eux-mêmes pour
« la vie leur font presque toujours sacrifier les blessés.

« Mon fils, telle est l'histoire de Zacharie. Si vous trouvez qu'il
« a fait quelque chose pour vous, il ne vous demande en récom-

« pense que de ne pas vous laisser abattre par les chagrins et de
« souffrir qu'il sauve votre âme après avoir sauvé votre corps.
« Eudore, vous êtes né dans ce doux climat voisin de la terre des
« miracles, chez ces peuples polis qui ont civilisé les hommes, dans
« cette Grèce où le sublime Paul a porté la lumière de la foi : que
« d'avantages n'avez-vous donc pas sur les hommes du nord, dont
« l'esprit est grossier et les mœurs féroces ! Seriez-vous moins sen-
« sible qu'eux à la charité évangélique? »

« Les dernières paroles de Zacharie entrèrent dans mon cœur comme un aiguillon. L'indigne secret de ma vie m'accablait. Je n'osais lever les yeux sur mon libérateur. Moi qui avais soutenu sans trouble les regards des maîtres du monde, j'étais anéanti devant la majesté d'un vieux prêtre chrétien esclave chez les Barbares ! Retenu par la honte de confesser l'oubli que j'avais fait de ma religion, poussé par le désir de tout avouer, mon désordre était extrême. Zacharie s'en aperçut. Il crut que mes blessures étaient rouvertes. Il me demanda la cause de mon agitation avec inquiétude. Vaincu par tant de bonté, et les larmes malgré moi se faisant un passage, je me jetai aux pieds du vieillard :

« O mon père ! ce ne sont pas les blessures de mon corps qui saignent ; c'est une plaie plus profonde et plus mortelle ! Vous qui faites tant d'actes sublimes au nom de votre religion, pourrez-vous croire, en voyant entre nous si peu de ressemblance, que j'ai la même religion que vous?

— « Jésus-Christ ! s'écria le saint levant les mains vers le ciel; Jésus-Christ ! mon divin maître, quoi ! vous auriez ici un autre serviteur que moi !

— « Je suis chrétien, » répondis-je.

« L'homme de charité me prend dans ses bras, m'arrose de ses larmes, me presse contre ses cheveux blancs, en disant avec des sanglots de joie :

« Mon frère ! mon cher frère ! J'ai trouvé un frère ! »

« Et je répétais :

« Je suis chrétien, je suis chrétien.

« Pendant cette conversation, la nuit était descendue. Nous reprîmes nos fardeaux, et nous retournâmes à la hutte de Pharamond. Le lendemain Zacharie vint me chercher à la pointe du jour. Il me conduisit au fond d'une forêt. Dans le tronc d'un vieux hêtre, où Ségovia, prophétesse des Germains, avait jadis rendu ses oracles, je vis une petite image qui représentait Marie, mère du Sauveur. Elle était ornée d'une branche de lierre chargée de ses fruits mûrs, et nouvellement placée aux pieds de la Mère et de l'Enfant, car la neige ne l'avait point encore recouverte.

« Cette nuit même, me dit Zacharie, j'ai appris à l'épouse de notre maître que nous avions un frère parmi nous. Pleine de joie, elle a voulu venir au milieu des ténèbres parer notre autel, et offrir cette branche à Marie en signe d'allégresse. »

« Zacharie avait à peine achevé de prononcer ces mots, que nous vîmes accourir Clothilde. Elle se mit à genoux sur la neige, au pied du hêtre. Nous nous plaçâmes à ses côtés, et elle prononça à haute voix l'oraison du Seigneur dans un idiome sauvage. Ainsi je vis commencer le christianisme chez les Francs. Religion céleste, qui dira les charmes de votre berceau? Combien il parut divin dans Bethléem aux pasteurs de la Judée! Qu'il me sembla miraculeux dans les catacombes, lorsque je vis s'humilier devant lui une puissante impératrice! Et qui n'eût versé des larmes en le retrouvant sous un arbre de la Germanie, entouré, pour tout adorateur, d'un Romain esclave, d'un prisonnier, et d'une reine barbare!

Qu'attendais-je pour retourner au bercail? Les dégoûts avaient commencé à m'avertir de la vanité des plaisirs; l'ermite du Vésuve avait ébranlé mon esprit, Zacharie subjuguait mon cœur; mais il était écrit que je ne reviendrais à la vérité que par une suite de malheurs et d'expériences.

« Zacharie redoubla de zèle et de soins auprès de moi. Je croyais, en l'écoutant, entendre une voix sortie du ciel. Quelle leçon n'offrait point la seule vue de l'héritier chrétien de Cassius et de Brutus!

Le stoïque meurtrier de César, après une vie courte, libre, puissante et glorieuse, déclare que la vertu n'est qu'un fantôme; le charitable disciple de Jésus-Christ, esclave, vieux, pauvre, ignoré, proclame qu'il n'y a rien de réel ici-bas que la vertu. Ce prêtre, qui ne paraissait savoir que la charité, avait toutefois l'esprit de science, et un goût pur des arts et des lettres. Il possédait les antiquités grecques, hébraïques et latines. C'était un charme de l'entendre parler des hommes des anciens jours en gardant les troupeaux des Barbares. Il m'entretenait souvent des coutumes de nos maîtres; il me disait :

« Quand vous serez retourné dans la Grèce, mon cher Eudore, on « s'assemblera autour de vous pour vous ouïr conter les mœurs « des rois à la longue chevelure. Vos malheurs présents vous de- « viendront une source d'agréables souvenirs. Vous serez parmi « ces peuples ingénieux un nouvel Hérodote, arrivé d'une contrée « lointaine pour les enchanter de vos merveilleux récits. Vous leur « direz qu'il existe dans les forêts de la Germanie un peuple qui « prétend descendre des Troyens (car tous les hommes, ravis des « belles fables de vos Hellènes, veulent y tenir par quelque côté); « que ce peuple, formé de diverses tribus de Germains, les Sicam- « bres, les Bructères, les Saliens, les Cattes, a pris le nom de Franc, « qui veut dire libre, et qu'il est digne de porter ce nom.

« Son gouvernement est pourtant essentiellement monarchique. « Le pouvoir partagé entre différents rois se réunit dans la main « d'un seul lorsque le danger est présent. La tribu des Saliens, dont « Pharamond est le chef, a presque toujours l'honneur de comman- « der, parce qu'elle passe parmi les Barbares pour la plus noble. « Elle doit cette renommée à l'usage qui exclut chez elle les femmes « de la puissance, et ne confie le sceptre qu'à un guerrier.

« Les Francs s'assemblent une fois l'année, au mois de mars, « pour délibérer sur les affaires de la nation. Ils viennent au ren- « dez-vous tout armés. Le roi s'assied sous un chêne. On lui ap- « porte des présents qu'il reçoit avec beaucoup de joie. Il écoute

« la plainte de ses sujets, ou plutôt de ses compagnons, et rend la « justice avec équité.

« Les propriétés sont annuelles. Une famille cultive chaque an-« née le terrain qui lui est assigné par le prince, et après la ré-« colte le champ moissonné rentre dans la possession commune.

« Le reste des mœurs se ressent de cette simplicité. Vous voyez « que nous partageons avec nos maîtres la saye, le lait, le fromage, « la maison de terre, la couche de peaux.

« Vous fûtes hier témoin du mariage de Mérovée. Un bouclier, « une francisque, un canot d'osier, un cheval bridé, deux bœufs « accouplés, ont été les présents de noces de l'héritier de la cou-« ronne des Francs. Si, dans les jeux de son âge, il saute mieux « qu'un autre au milieu des lances et des épées nues, s'il est « brave à la guerre, juste pendant la paix, il peut espérer après « sa mort un bûcher funèbre et même une pyramide de gazon « pour couvrir son tombeau. »

« Ainsi me parlait Zacharie.

« Le printemps vint enfin ranimer les forêts du Nord. Bientôt tout changea de face dans les bois et dans les vallées : les angles noircis des rochers se montrèrent les premiers sur l'uniforme blancheur des frimas ; les flèches rougeâtres des sapins parurent ensuite, et de précoces arbrisseaux remplacèrent par des festons de fleurs les cristaux glacés qui pendaient à leurs cimes. Les beaux jours ramenèrent la saison des combats.

« Une partie des Francs reprend les armes, une autre se prépare à aller chasser l'uroch et les ours dans les contrées lointaines. Mérovée se mit à la tête des chasseurs, et je fus compris au nombre des esclaves qui devaient l'accompagner. Je dis adieu à Zacharie, et me séparai pour quelque temps du plus vertueux des hommes.

« Nous parcourûmes avec une rapidité incroyable les régions qui s'étendent depuis la mer de Scandie jusqu'aux grèves du Pont-Euxin. Ces forêts servent de passage à cent peuples barbares qui roulent tour à tour leurs torrents vers l'empire romain. On dirait

qu'ils ont entendu quelque chose au midi qui les appelle du septentrion et de l'aurore. Quel est leur nom, leur race, leur pays? Demandez-le au ciel qui les conduit, car ils sont aussi inconnus aux hommes que les lieux d'où ils sortent et où ils passent. Ils viennent; tout est préparé pour eux : les arbres sont leurs tentes, les déserts sont leurs voies. Voulez-vous savoir où ils ont campé? Voyez ces ossements de troupeaux égorgés, ces pins brisés comme par la foudre, ces forêts en feu, et ces plaines couvertes de cendres.

« Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations; mais nous trouvâmes quelques familles errantes auprès desquelles les Francs sont un peuple policé. Ces infortunés, sans abri, sans vêtement, souvent même sans nourriture, n'ont, pour consoler leurs maux, qu'une liberté inutile et quelques danses dans le désert. Mais, lorsque ces danses sont exécutées au bord d'un fleuve, dans la profondeur des bois; que l'écho répète pour la première fois les accents d'une voix humaine; que l'ours regarde du haut de son rocher ces jeux de l'homme sauvage, on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la solitude, qui naît inconnu du monde, foule un moment des vallées où il ne repassera plus, et bientôt cache sa tombe sous la mousse des déserts, qui n'a pas même conservé l'empreinte de ses pas.

« Un jour, ayant passé l'Ister vers son embouchure, et m'étant un peu écarté de la troupe des chasseurs, je me trouvai à la vue des flots du Pont-Euxin. Je découvris un tombeau de pierre sur lequel croissait un laurier. J'arrachai les herbes qui couvraient quelques lettres latines, et bientôt je parvins à lire ce premier vers des élégies d'un poète infortuné :

« Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi. »

« Je ne saurais vous peindre ce que j'éprouvai en retrouvant au fond de ce désert le tombeau d'Ovide. Quelles tristes réflexions ne fis-je point sur les peines de l'exil, qui étaient aussi les miennes,

et sur l'inutilité des talents pour le bonheur? Rome qui jouit aujourd'hui des tableaux du plus ingénieux de ses poètes; Rome a vu couler vingt ans d'un œil sec les larmes d'Ovide. Ah! moins ingrats que les peuples de l'Ausonie, les sauvages habitants des bords de l'Ister se souviennent encore de l'Orphée qui parut dans leurs forêts! Ils viennent danser autour de ses cendres; ils ont même retenu quelque chose de son langage : tant leur est douce la mémoire de ce Romain, qui s'accusait d'être le Barbare, parce qu'il n'était pas entendu du Sarmate!

« Les Francs n'avaient traversé de si vastes contrées qu'afin de visiter quelques tribus de leur nation transportées autrefois par Probus au bord du Pont-Euxin. Nous apprîmes, en arrivant, que ces tribus avaient disparu depuis plusieurs mois, et qu'on ignorait ce qu'elles étaient devenues. Mérovée prit à l'instant la résolution de retourner au camp de Pharamond.

« La Providence avait ordonné que je retrouverais la liberté au tombeau d'Ovide. Lorsque nous repassâmes auprès de ce monument, une louve, qui s'y était cachée pour y déposer ses petits, s'élança sur Mérovée. Je tuai cet animal furieux. Dès ce moment, mon jeune maître me promit de demander ma liberté à son père. Je devins son compagnon pendant le reste de la chasse. Il me faisait dormir à ses côtés. Quelquefois je lui parlais de la bataille sanglante où je l'avais vu traîné par trois taureaux indomptés, et il tressaillait de joie au souvenir de sa gloire. Quelquefois aussi je l'entretenais des coutumes et des traditions de mon pays; mais de tout ce que je lui racontais, il n'écoutait avec plaisir que l'histoire des travaux d'Hercule et de Thésée. Quand j'essayais de lui faire comprendre nos arts, il brandissait sa framée, et me disait avec impatience : « Grec, Grec, je suis ton maître. »

« Après une absence de plusieurs mois, nous arrivâmes au camp de Pharamond. La hutte royale était déserte. Le chef à la longue chevelure avait eu des hôtes : après avoir prodigué en leur honneur tout ce qu'il possédait de richesses, il était allé vivre dans la cabane

d'un chef voisin, qui, ruiné à son tour par le monarque barbare, s'était établi avec lui chez un autre chef. Nous trouvâmes enfin Pharamond goûtant, assis à un grand repas, les charmes de cette hospitalité naïve, et il nous apprit le sujet de ces fêtes.

« Au milieu de la mer des Suèves se voit une île appelée Chaste, consacrée à la déesse Hertha. La statue de cette divinité est placée sur un char toujours couvert d'un voile. Ce char, traîné par des génisses blanches, se promène à des temps marqués au milieu des nations germaniques. Les inimitiés sont alors suspendues, et pour un moment les forêts du Nord cessent de retentir du bruit des armes. La déesse mystérieuse venait de passer chez les Barbares, et nous étions arrivés au milieu des réjouissances que cause son apparition. Zacharie eut à peine un moment pour me serrer dans ses bras. Tous les chefs étaient convoqués au banquet solennel : on devait y traiter de la conclusion de la paix, ou de la continuation de la guerre avec les Romains. Je fus chargé du rôle d'échanson, et Mérovée prit sa place au milieu des guerriers

« Ils étaient rangés en demi-cercle, ayant au centre le foyer où s'apprêtaient les viandes du festin. Chaque chef, armé comme pour la guerre, était assis sur un faisceau d'herbes, ou sur un rouleau de peaux ; il avait devant lui une petite table séparée des autres, sur laquelle on lui servait une portion de la victime, selon sa vaillance ou sa nôblesse. Le guerrier reconnu pour le plus brave (et c'était Mérovée) occupait la première place. Des affranchis, armés de lances et de boucliers, portaient çà et là des trépieds chargés de viande, et des cornes d'uroch pleines de liqueur de froment.

« Vers la fin du repas, on commença à délibérer. Il y avait dans la ligne des Francs un Gaulois appelé Camulogènes, descendant du fameux vieillard qui défendit Lutèce contre Labiénus, lieutenant de Jules. Élevé parmi les quarante mille disciples des écoles d'Augustodunum[1], il avait perfectionné une éducation brillante sous les rhé-

[1] Autun.

teurs les plus célèbres de Marseille et de Burdigalie[1]; mais l'inconstance naturelle aux Gaulois et un caractère sauvage l'avaient jeté d'abord dans la révolte des Bagaudes. Ces paysans soulevés furent domptés par Maximien, et Camulogènes passa chez les Francs, qui l'adoptèrent à cause de sa valeur et de ses richesses. Les prêtres du banquet de Pharamond ayant fait faire silence, le Gaulois se leva, et, peut-être lassé secrètement d'un long exil, il proposa d'envoyer des députés à César. Il vanta la discipline des légions romaines, les vertus de Constance, les charmes de la paix, et la douceur de la société.

« Qu'un Gaulois nous parle de la sorte, répondit Chlodéric, chef d'une tribu des Francs, cela ne doit pas nous surprendre : il attend quelques récompenses de ses anciens maîtres. J'avoue que le cep de vigne d'un centurion est plus facile à manier que ma framée, et qu'il est moins périlleux d'adorer César sur la pourpre au Capitole, que de le mépriser dans cette hutte sur une peau de loup. Je les ai vus dans Rome même, ces avides possesseurs de tant de palais, qui sont assez à plaindre pour désirer encore une cabane dans nos forêts : croyez-moi, ils ne sont pas si redoutables que la frayeur d'un Gaulois vous les représente. Conquis par cette nation de femmes, les Gaulois peuvent demander la paix s'ils le veulent; pour Chlodéric, il sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole, et à effacer le nom romain de la terre. »

« L'assemblée applaudit à ce discours, en agitant les lances et en frappant sur les boucliers.

« Allez, allez donc à Rome, repartit le Gaulois avec impétuosité. Que faites-vous ici cachés dans vos forêts ? Quoi ! braves, vous parlez de passer le Tibre, et vous n'avez pu encore franchir le Rhin ! Les serfs gaulois, conquis par une nation de femmes, n'étaient pas assis tranquillement à un repas lorsqu'ils ravageaient cette ville que vous menacez de loin. Ignorez-vous que l'épée de fer d'un Gaulois

[1] Bordeaux.

a seule servi de contre-poids à l'empire du monde? Partout où il s'est remué quelque chose de grand, vous trouverez mes ancêtres. Les Gaulois seuls ne furent point étonnés à la vue d'Alexandre. César les combattit dix ans pour les soumettre, et Vercingétorix aurait soumis César si les Gaulois n'eussent été divisés. Les lieux les plus célèbres dans l'univers ont été assujettis à mes pères. Ils ont ravagé la Grèce, occupé Byzance, campé sur les ruines de Troie, possédé le royaume de Mithridate, et vaincu au delà du Taurus ces Scythes qui n'avaient été vaincus par personne. Le destin de la terre paraît attaché à mes ancêtres, comme à une nation fatale et marquée d'un sceau mystérieux. Tous les peuples semblent avoir ouï successivement cette voix qui annonça l'arrivée de Brennus à Rome, et qui disait à Céditius, au milieu de la nuit : « Céditius, va dire aux tribuns que les Gaulois seront demain ici. »

« Camulogènes allait continuer, lorsque Chlodéric l'interrompant par de bruyants éclats de rire, frappant du pommeau de son épée la table du festin, et renversant son vase à boire, s'écria :

« — Rois chevelus, avez-vous compris quelque chose aux longs propos de cette prophétesse des Gaulois? Qui de vous a entendu parler de cet Alexandre, de ce Mithridate? Camulogènes, si tu sais faire de grands discours dans la langue de tes maîtres, épargne-toi la peine de les prononcer devant nous. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire et à écrire, cet art de la servitude : nous ne voulons que du fer, des combats, du sang. »

« Des cris tumultueux s'élevèrent dans le conseil des Barbares. Le Gaulois, se vengeant de l'insulte par le mépris :

« — Puisque le fameux Chlodéric ne connaît pas Alexandre et n'aime pas les longs discours, je ne lui dirai qu'un mot : Si les Francs n'ont pas d'autres guerriers que lui pour porter la flamme au Capitole, je leur conseille d'accepter la paix à quelque prix que ce puisse être. »

— « Traître, s'écria le Sicambre écumant de rage, avant que peu d'années se soient écoulées, j'espère que ta nation changera de

maître. Tu reconnaîtras, en cultivant la terre pour les Francs, quelle est la valeur des rois chevelus. »

« — Si je n'ai que la tienne à craindre, repartit ironiquement le Gaulois, je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle, afin de me mettre à l'abri des malheurs que me prépare Teutatès. »

« A ces mots, Chlodéric furieux tendit à Camulogènes la pointe de sa framée, en lui disant d'une voix étouffée par la colère :

« — Tu n'oserais seulement y porter la vue. »

« — Tu mens, repartit le Gaulois tirant son épée et se précipitant sur le Franc. »

« On se jeta entre les deux guerriers. Les prêtres firent cesser ce nouveau festin des Centaures et des Lapithes. Le lendemain, jour où la lune avait acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avait discuté dans l'ivresse, alors que le cœur ne peut feindre, et qu'il est ouvert aux entreprises généreuses.

« On se détermina à faire des propositions de paix aux Romains; et comme Mérovée, fidèle à sa parole avait déjà obtenu ma liberté de son père, il fut résolu que j'irais à l'instant porter les paroles du conseil à Constance. Zacharie et Clothilde vinrent m'annoncer ma délivrance. Ils me conjurèrent de me mettre en route sur-le-champ, pour éviter l'inconstance naturelle aux Barbares. Je fus obligé de céder à leurs inquiétudes. Zacharie m'accompagna jusqu'à la frontière des Gaules. Le bonheur de recouvrer ma liberté était balancé par le chagrin de me séparer de ce vieillard. En vain je le pressai de me suivre, en vain je m'attendris sur les maux dont il était accablé. Il cueillit en marchant une plante de lis sauvage, dont la cime commençait à percer la neige, et il me dit :

« Cette fleur est le symbole du chef des Saliens et de sa tribu; elle croît naturellement plus belle parmi ces bois que dans un sol moins exposé aux glaces de l'hiver, elle efface la blancheur des frimas qui la couvrent, et qui ne font que la conserver dans leur sein, au lieu de la flétrir. J'espère que cette rude saison de ma

vie, passée auprès de la famille de mon maître, me rendra un jour comme ce lis aux yeux de Dieu : l'âme a besoin, pour se développer dans toute sa force, d'être ensevelie quelque temps sous les rigueurs de l'adversité. »

« En achevant ces mots, Zacharie s'arrêta, me montra le ciel, où nous devions nous retrouver un jour ; et, sans me laisser le temps de me jeter à ses pieds, il me quitta après m'avoir donné sa dernière leçon. C'est ainsi que Jésus-Christ, dont il imite l'exemple, se plaisait à instruire ses disciples en se promenant au bord du lac de Génésareth, et faisait parler l'herbe des champs et les lis de la vallée. »



LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Interruption du récit. Commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée, et de Cymodocée pour Eudore. Satan veut profiter de cet amour pour troubler l'Église. L'enfer. Assemblée des démons. Discours du démon de l'homicide. Discours du démon de la fausse sagesse. Discours du démon de la volupté. Discours de Satan. Les démons se répandent sur la terre.

Déjà le récit d'Eudore s'était prolongé jusqu'à la neuvième heure du jour. Le soleil dardait ses rayons brûlants sur les montagnes de l'Arcadie, et les oiseaux muets étaient retirés dans les roseaux du Ladon. Lasthénès invita les étrangers à prendre un nouveau repas, et leur proposa de remettre au jour suivant la fin de l'histoire de son fils. On quitta l'île et les deux autels, et l'on regagna en silence le toit hospitalier.

A peine quelques mots interrompus se firent entendre le reste de la journée. L'évêque de Lacédémone paraissait profondément occupé de l'histoire du fils de Lasthénès. Il admirait la peinture de l'état de l'Église et de ses progrès dans tout le monde. Il voyait figurer au milieu de ce tableau .es hommes que les fidèles avaient à craindre, et dont les caractères tracés par Eudore ne promettaient qu'un sombre avenir. Cyrille reçut même de Rome des nouvelles

alarmantes, qu'il ne crut pas devoir communiquer à la vertueuse famille.

Eudore à son tour était loin d'être tranquille. Il portait au pied de la croix des tribulations intérieures ; il ignorait encore qu'elles étaient une suite des desseins de Dieu. Il redoublait de prières et d'austérités; mais au travers des pleurs de la pénitence, ses yeux apercevaient malgré lui les beaux cheveux, les mains d'albâtre, la taille élégante et les grâces ingénues de la fille d'Homère. Il voyait sans cesse ses doux et timides regards attachés sur lui, ses traits charmants où se venaient peindre tous les sentiments qu'il exprimait et même ceux qu'il n'exprimait point encore. Quelle naïve pudeur embellissait la vierge innocente, lorsqu'il racontait les coupables plaisirs de Rome et de Baïes ! Quelle pâleur mortelle couvrait ses joues, lorsqu'il décrivait des combats, ou qu'il parlait de blessures et d'esclavage !

La prêtresse des Muses éprouvait de son côté des sentiments confus et une émotion nouvelle. Son esprit et son cœur sortaient en même temps de leur double enfance. L'ignorance de son esprit s'évanouissait devant la raison du christianisme; l'ignorance de son cœur cédait à cette lumière qu'apportent toujours les passions. Chose extraordinaire, cette jeune fille ressentait à la fois le trouble et les délices de la sagesse et de l'amour!

« Mon père, disait-elle à Démodocus, quel divin étranger nous a conviés à ces banquets ! combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes ! N'est-ce point un de ces premiers habitants du monde que Jupiter a transformés en dieux favorables aux mortels ? Jouet des cruelles destinées, que de combats il a livrés! que de maux il a soufferts ! O Muses chastes et puissantes ! ô mes divinités tutélaires ! où étiez-vous lorsque d'indignes chaînes pressaient de si nobles mains ! Ne pouviez-vous faire tomber les liens de ce jeune héros au son de vos lyres ? Mais, prêtre d'Homère, toi qui sais toutes choses et qui as la sage retenue des vieillards, dis : quelle est cette religion dont parle Eudore ! Elle est belle, cette re-

ligion ! elle approche le cœur de la justice, elle apaise les folles amours. Celui qui la suit est toujours prêt à secourir le malheur, comme un voisin généreux, sans se donner le temps de prendre sa ceinture. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès qui porte des lois, au Soleil qui voit l'avenir. La robe traînante, la coupe des libations à la main, faisons le tour des autels arrosés de sang, pétrissons les gâteaux sacrés, et tâchons de découvrir quel est le génie inconnu qui protége Eudore... Je sens qu'une divinité mystérieuse parle à mon cœur... Mais une vierge doit-elle pénétrer les secrets des jeunes hommes, et chercher à connaître leurs dieux? La pudeur lèvera-t-elle son voile pour interroger les oracles? »

En achevant ces mots, Cymodocée remplit son sein des larmes qui coulaient de ses yeux.

Ainsi le ciel rapprochait deux cœurs dont l'union devait amener le triomphe de la croix. Satan allait profiter de l'amour du couple prédestiné, pour faire naître de violents orages, et tout marchait à l'accomplissement des décrets de l'Éternel. Le prince des ténèbres achevait dans ce moment même la revue des temples de la terre. Il avait visité les sanctuaires du mensonge et de l'imposture, l'antre de Trophonius, les soupiraux de la sibylle, les trépieds de Delphes, la pierre de Teutatès, les souterrains d'Isis, de Mitra, de Wishnou. Partout les sacrifices étaient suspendus, les oracles abandonnés, et les prestiges de l'idolâtrie pres de s'évanouir devant la vérité du Christ. Satan gémit de la perte de sa puissance, mais du moins il ne cèdera pas la victoire sans combat. Il jure, par l'éternité de l'enfer, d'anéantir les adorateurs du vrai Dieu, oubliant que les portes du lieu de douleur ne prévaudront pas contre la bien-aimée du Fils de l'Homme. L'archange rebelle ignore les desseins de l'Éternel, qui va punir son Église coupable; mais il sent que la domination sur les fidèles lui est un moment accordée, et que le ciel le laisse libre d'accomplir ses noirs projets. Aussitôt il quitte la terre et descend vers le sombre empire.

Tel qu'on voit au sommet du Vésuve une roche calcinée suspen-

due au milieu des cendres : si le soufre et le bitume rallumés dans la montagne obscurcissent le soleil, font bouillonner la mer et chanceler Parthénope comme une bacchante enivrée, alors la cime du volcan change sa forme mobile, la lave s'affaisse, la pierre roule et rentre en grondant au fond des entrailles brûlantes qui l'avaient rejetée : ainsi Satan, vomi par l'enfer, se replonge dans le gouffre béant. Plus rapide que la pensée, il franchit tout l'espace qui doit s'anéantir un jour; par delà les restes mugissants du chaos, il arrive à la frontière de ces régions impérissables comme la vengeance qui les ferma ; régions maudites, tombe et berceau de la mort, où le temps ne fait point la règle, et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente dressée pour un jour. Une larme involontaire mouille les yeux de l'esprit pervers, au moment où il s'enfonce dans les royaumes de la nuit. Sa lance de feu éclaire à peine autour de lui l'épaisseur des ombres. Il ne suit aucune route à travers les ténèbres; mais, entraîné par le poids de ses crimes, il descend naturellement vers l'enfer. Il ne voit pas encore la lueur lointaine de ces flammes qui brûlent sans aliments, et pourtant sans jamais s'éteindre, et déjà les gémissements des réprouvés parviennent à son oreille. Il s'arrête, il frémit à ce premier soupir des éternelles douleurs. L'enfer étonne encore son monarque. Un mouvement de remords et de pitié saisit le cœur de l'archange rebelle.

« C'est donc moi, s'écrie-t-il, qui ai creusé ces prisons et rassemblé tous ces maux ! Sans moi le mal eût été inconnu dans les « œuvres du Tout-Puissant. Que m'avait fait l'homme, cette belle « et noble créature?... »

Satan allait prolonger les plaintes d'un repentir inutile, quand la bouche embrasée de l'abîme venant à s'ouvrir le rappela tout à coup à d'autres pensées.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses osse-

ments. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure, dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux comme un moissonneur; de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha.

C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme. Ces deux monstres, par un certain amour affreux, avaient été avertis de l'approche de leur père. Aussitôt que la Mort reconnaît de loin l'ennemi des hommes, elle vole pleine de joie à sa rencontre :

« O mon père! s'écrie-elle, j'incline devant toi cette tête qui « ne s'abaissa jamais devant personne. Viens-tu rassasier la faim « insatiable de ta fille? je suis fatiguée des mêmes festins, et j'at- « tends de toi quelque nouveau monde à dévorer. »

Satan, saisi d'horreur, détourna la tête pour éviter les embrassements du squelette. Il l'écarte avec sa lance, et lui répond en passant :

« O Mort! tu seras satisfaite et vengée : je vais livrer à ta rage « le peuple nombreux de ton unique vainqueur. »

En prononçant ces mots, le chef des démons entre au séjour où pleurent à jamais ses victimes; il s'avance dans les campagnes ardentes. L'abîme s'émeut à la vue de son roi; les bûchers jettent une flamme plus éclatante; le réprouvé, qui pensait être au comble de la douleur, est percé d'un aiguillon plus aigu : ainsi, dans le désert de Zaara, accablé par l'ardeur d'un orage sans pluie, le noir Africain se couche sur les sables, au milieu des serpents et des lions altérés comme lui; il se croit parvenu au dernier degré du supplice :

un soleil troublé, se montrant entre des nuées arides, lui fait sentir des tourments nouveaux.

Qui pourrait peindre l'horreur de ces lieux, où sont rassemblées, agrandies et perpétuées sans fin toutes les tribulations de la vie? Lié par cent nœuds de diamant sur un trône de bronze, le démon du désespoir domine l'empire des chagrins. Satan, accoutumé aux clameurs infernales, distingue à chaque cri et la faute punie et la douleur éprouvée. Il reconnaît la voix du premier homicide; il entend le mauvais riche qui demande une goutte d'eau; il rit des lamentations du pauvre qui réclame, au nom de ses haillons, les royaumes du ciel.

« Insensé, lui dit-il, tu croyais donc que l'indigence suppléait « à toutes les vertus? Tu pensais que tous les rois étaient dans mon « empire, et tous tes frères autour de mon rival? Vile et chétive « créature, tu fus insolent, menteur, lâche, envieux du bien d'au- « trui, ennemi de tout ce qui était au-dessus de toi par l'éducation, « l'honneur et la naissance, et tu demandes des couronnes! Brûle « ici avec l'opulence impitoyable, qui fit bien de t'éloigner d'elle, « mais qui te devait un habit et du pain. »

Du milieu de leurs supplices, une foule de malheureux criaient à Satan :

« Nous t'avons adoré, Jupiter, et c'est pour cela, maudit, que tu « nous retiens dans les flammes! »

Et l'archange orgueilleux, souriant avec ironie, répondait :

« Tu m'as préféré au Christ, partage mes honneurs et mes « joies! »

La peine du feu n'est pas le tourment le plus affreux qu'éprouvent les âmes condamnées : elles conservent la mémoire de leur divine origine; elles portent en elles-mêmes l'image ineffaçable de la beauté de Dieu, et regrettent à jamais le souverain bien qu'elles ont perdu : ce regret est sans cesse excité par la vue des âmes dont la demeure touche à l'enfer, et qui, après avoir expié leurs erreurs, s'envolent aux régions célestes. A tous ces maux les réprouvés joi-

gnent encore les afflictions morales et la honte des crimes qu'ils ont commis sur la terre : les douleurs de l'hypocrite s'augmentent de la vénération que ses fausses vertus continuent d'inspirer au monde. Les titres magnifiques que le siècle déçu donne à des morts renommés font le tourment de ces morts dans les flammes de la vérité et de la vengeance. Les vœux qu'une tendre amitié offre au ciel pour des âmes perdues désolent, au fond de l'abîme, ces âmes inconsolables. C'est alors qu'on voit sortir du sépulcre ces coupables qui viennent révéler à la terre les châtiments de la justice divine, et dire aux hommes : « Ne priez pas pour moi; je suis jugé. »

Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi des rochers un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. Une tempête éternelle gronde autour de ses créneaux menaçants, un arbre stérile est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs, repliés neuf fois sur eux-mêmes, flotte l'étendard de l'Orgueil à demi consumé par la foudre. Les démons que les païens appellent les Parques, veillent à la barrière de ce palais ténébreux. Satan arrive au pied de sa royale demeure. Les trois gardes du palais se lèvent, et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain. Trois autres démons, adorés sous le nom de Furies, ouvrent le guichet ardent : on aperçoit alors une longue suite de portiques désolés, semblables à ces galeries souterraines où les prêtres de l'Égypte cachaient les monstres qu'ils faisaient adorer aux hommes. Les dômes du fatal édifice retentissent des sourds mugissements d'un incendie; une pâle lueur descend des voûtes embrasées. A l'entrée du premier vestibule, l'Éternité des douleurs est couchée sur un lit de fer : elle est immobile; son cœur même n'a aucun mouvement; elle tient à la main un sablier inépuisable. Elle ne sait et ne prononce que ce mot : « Jamais! »

Aussitôt que le souverain des hiérarchies maudites est entré dans son habitacle impur, il ordonne aux quatre chefs des légions rebelles de convoquer le sénat des enfers. Les démons s'empressent d'obéir

aux ordres de leur monarque. Ils remplissent en foule la vaste salle du conseil de Satan; ils se placent sur les gradins brûlants du sombre amphithéâtre; ils viennent tels que les adorent les mortels, avec les attributs d'un pouvoir qui n'est qu'imposture. Celui-là porte le trident dont il frappe en vain les mers, qui n'obéissent qu'à Dieu; celui-ci, couronné des rayons d'une fausse gloire, veut imiter, astre menteur, ce géant superbe que l'Éternel fait sortir chaque matin du lieu où se lève l'aurore. Là raisonne le génie de la fausse sagesse, là rugit l'esprit de la guerre, là sourit le démon de la volupté : les hommes l'appellent Vénus; l'enfer le connaît sous le nom d'Astarté; ses yeux sont remplis d'une molle langueur; sa voix porte le trouble dans les âmes, et la brillante ceinture qui se rattache autour de ses flancs est l'ouvrage le plus dangereux des puissances de l'abîme. Enfin, on voit réunis dans ce conseil tous les faux dieux des nations, et Mitra, et Baal, et Moloch, Anubis, Brama, Teutatès, Odin, Erminsul et mille autres fantômes de nos passions et de nos caprices.

Filles du ciel, les passions nous furent données avec la vie : tant qu'elles restent pures dans notre sein, elles sont sous la garde des anges; mais aussitôt qu'elles se corrompent, elles passent sous l'empire des démons. C'est ainsi qu'il y a un amour légitime et un amour coupable, une colère pernicieuse et une sainte colère, un orgueil criminel et une noble fierté, un courage brutal et une valeur éclairée. O grandeur de l'homme! nos vices et nos vertus font l'occupation et une partie de la puissance de l'enfer et du ciel.

Non plus comme cet astre du matin qui nous apporte la lumière, mais semblable à une comète effrayante, Lucifer s'assied sur son trône, au milieu de ce peuple d'esprits. Tel qu'on voit pendant une tempête une vague s'élever au-dessus des autres flots, et menacer les nautonniers de sa cime écumante; ou tel que, dans une ville embrasée, on remarque, au milieu des édifices fumants, une haute tour dont les flammes couronnent le sommet : tel paraît l'archange tombé au milieu de ses compagnons. Il soulève le sceptre de l'enfer, où

par un feu subtil, tous les maux sont attachés. Dissimulant les chagrins qui le dévorent, Satan parle ainsi à l'assemblée :

« Dieux des nations, trônes, ardeurs, guerriers généreux, milices
« invincibles, race noble et indépendante, magnanimes enfants de
« cette forte patrie, le jour de gloire est arrivé; nous allons re-
« cueillir le fruit de notre constance et de nos combats. Depuis que
« j'ai brisé le joug du tyran, j'ai tâché de me rendre digne du
« pouvoir que vous m'avez confié. Je vous ai soumis l'univers;
« vous entendez ici les plaintes des descendants de cet homme qui
« devait vous remplacer au séjour des béatitudes. Pour sauver cette
« race misérable, notre persécuteur fut obligé d'envoyer son fils sur
« la terre. Il a paru ce messie; il a osé pénétrer dans nos royau-
« mes; et, si vous eussiez secondé mon audace, nous l'aurions
« chargé de fers et retenu au fond de ces abîmes : la guerre alors
« était à jamais terminée entre nous et l'Éternel. Mais cette occa-
« sion favorable est perdue, et c'est ce qui nous oblige à reprendre
« les armes. Les sectateurs du Christ se multiplient. Trop sûrs de
« la justice de nos droits, nous avons négligé de défendre nos au-
« tels : faisons donc tous ensemble un nouvel effort, afin de ren-
« verser cette croix qui nous menace, et délibérons sur les moyens
« les plus prompts de parvenir à cette victoire. »

Ainsi parle le blasphémateur vaincu du Christ dans la nuit éternelle, cet archange qui vit le Sauveur briser avec sa croix les portes de l'enfer, et délivrer la troupe des justes d'Israël; les démons éperdus fuyaient à l'aspect de la lumière divine; et Satan lui-même, renversé au milieu des ruines de son empire, avait la tête écrasée sous le pied d'une femme.

Lorsque le père du mal eut fini son discours, le démon de l'homicide se leva. Des bras teints de sang, des gestes furieux, une voix effrayante, tout annonce en cet esprit révolté les crimes qui le souillent et la violence des sentiments qui l'agitent. Il ne peut supporter la pensée qu'un seul chrétien échappe à ses fureurs : ainsi, dans l'Océan qui baigne les rivages du Nouveau-Monde, on voit un

monstre marin poursuivre sa proie au milieu des flots : si la proie brillante déploie tout à coup des ailes argentées, et trouve, oiseau d'un moment, sa sûreté dans les airs, le monstre trompé bondit sur les vagues, et, vomissant des tourbillons d'écume et de fumée, il effraie les matelots de sa rage impuissante.

« Qu'est-il besoin de délibérer ? s'écrie l'ange atroce. Faut-il « pour détruire les peuples du Christ, d'autres moyens que des « bourreaux et des flammes? Dieux des nations, laissez-moi le soin « de rétablir vos temples. Le prince qui va bientôt régner sur l'em- « pire romain est dévoué à ma puissance. J'exciterai la cruauté « de Galérius. Qu'un immense et dernier massacre fasse nager les « autels de notre ennemi dans le sang de ses adorateurs. Satan « aura commencé la victoire en perdant le premier homme, moi je « l'aurai couronnée en exterminant les chrétiens. »

Il dit, et tout à coup les angoisses de l'enfer se font sentir à cet esprit féroce ; il pousse un cri comme un coupable frappé du glaive des bourreaux, comme un assassin percé de la pointe des remords. Une sueur ardente paraît sur son front ; quelque chose de semblable à du sang distille de sa bouche : il se débat en vain sous le poids de la réprobation.

Alors le démon de la fausse sagesse se lève avec une gravité qui ressemble à une triste folie. La feinte sévérité de sa voix, le calme apparent de ses esprits, trompent la multitude éblouie : tel qu'une belle fleur portée sur une tige empoisonnée, il séduit les hommes et leur donne la mort. Il affecte la forme d'un vieillard, chef d'une de ces écoles répandues dans Athènes et dans Alexandrie. Des cheveux blancs couronnés d'une branche d'olivier, un front à moitié chauve, préviennent d'abord en sa faveur ; mais quand on le considère de plus près, on découvre en lui un abîme de bassesse et d'hypocrisie, et une haine monstrueuse de la véritable raison. Son crime commença dans le ciel avec la création des mondes, aussitôt que ces mondes eurent été livrés à ses vaines disputes. Il blâma les ouvrages du Tout-Puissant; il voulait, dans son orgueil, établir un

autre ordre parmi les anges et dans l'empire de la souveraine sagesse : c'est lui qui fut le père de l'Athéisme, exécrable fantôme que Satan même n'avait point enfanté, et qui devint amoureux de la Mort, lorsqu'elle parut aux enfers. Mais, quoique le démon des doctrines funestes s'apalaudisse de ses lumières, il sait pourtant combien elles sont pernicieuses aux mortels, et il triomphe des maux qu'elles font à la terre. Plus coupable que tous les anges rebelles, il connaît sa propre perversité, et il s'en fait un titre de gloire. Cette fausse sagesse, née après les temps, parla de cette sorte à l'assemblée des démons :

« Monarque de l'enfer, vous le savez, j'ai toujours été opposé « à la violence. Nous n'obtiendrons la victoire que par le raison- « nement, la douceur et la persuasion. Laissez-moi répandre parmi « nos adorateurs, et chez les chrétiens eux-mêmes, ces principes « qui dissolvent les liens de la société, et minent les fondements « des empires. Déjà Hiéroclès, ministre chéri de Galérius, s'est « jeté dans mes bras. Les sectes se multiplient. Je livrerai les hom- « mes à leur propre raison ; je leur enverrai mon fils, l'Athéisme, « amant de la Mort et ennemi de l'Espérance. Ils en viendront jus- « qu'à nier l'existence de celui qui les créa. Vous n'aurez point à « livrer de combats, dont l'issue est toujours incertaine : je saurai « forcer l'Éternel à détruire une seconde fois son ouvrage. »

A ce discours de l'esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les démons applaudirent en tumulte. Le bruit de cette lamentable joie se prolongea sous les voûtes infernales. Les réprouvés crurent que leurs persécuteurs venaient d'inventer de nouveaux tourments. Aussitôt ces âmes, qui n'étaient plus gardées dans leurs bûchers, s'échappèrent des flammes et accoururent au conseil : elles traînaient avec elles quelque partie de leurs supplices : l'une son suaire embrasé, l'autre sa chappe de plomb, celle-ci les glaçons qui pendaient à ses yeux remplis de larmes, celle-là les serpents dont elle était dévorée. Les affreux spectateurs d'un affreux sénat prennent leurs rangs dans les tribunes brûlantes. Satan lui-même, ef-

frayé, appelle les spectres gardiens des ombres, les vaines Chimères, les Songes funestes, les Harpies aux sales griffes, l'Épouvante au visage étonné, la Vengeance à l'œil hagard, les Remords qui ne dorment jamais, l'inconcevable Folie, les pâles Douleurs et le Trépas.

« Remettez, s'écrie-t-il, ces coupables dans les fers, ou craignez « que Satan ne vous enchaîne avec eux. »

Inutiles menaces! Les fantômes se mêlent aux réprouvés, et veulent, à leur exemple, assister au conseil de leurs rois. On aurait vu peut-être un combat horrible, si Dieu, qui maintient sa justice, et qui seul est auteur de l'ordre, même aux enfers, n'eût fait cesser le tumulte. Il étendit son bras, et l'ombre de sa main se dessina sur le mur de la salle maudite. Aussitôt une terreur profonde s'empare des âmes perdues et des esprits rebelles : les premières retournent à leurs tourments; les secondes, après que la main divine s'est retirée, recommencent à délibérer.

Le démon de la volupté, essayant de sourire sur le siége où il était à demi couché, fait un effort et relève la tête. Le plus beau des anges tombés après l'archange rebelle, il a conservé une partie des grâces dont l'avait orné le Créateur; mais au fond de ses regards si doux, à travers le charme de sa voix et de son sourire, on découvre je ne sais quoi de perfide et d'empoisonné. Né pour l'amour, éternel habitant du séjour de la haine, il supporte impatiemment son malheur; trop délicat pour pousser des cris de rage, il pleure seulement, et prononce ces paroles avec de profonds soupirs :

« Dieux de l'Olympe, et vous que je connais moins, divinités du « brahmane et du druide, je n'essaierai point de le cacher; oui, « l'enfer me pèse! Vous ne l'ignorez pas : je ne nourrissais contre « l'Éternel aucun sujet de haine, et j'ai seulement suivi, dans sa « rébellion et dans sa chute, un ange que j'aimais. Mais, puisque « je suis tombé du ciel avec vous, je veux du moins vivre longtemps « au milieu des mortels, et je ne me laisserai point bannir de la « terre. Tyr, Héliopolis, Paphos, Amathonte, m'appellent. Mon

« étoile brille encore sur le mont Liban : là, j'ai des temples en-
« chantés, des fêtes gracieuses, des cygnes qui m'entraînent au
« milieu des airs, des fleurs, de l'encens, des parfums, de frais
« gazons, des danses voluptueuses et de riants sacrifices ! Et les
« chrétiens m'arracheraient ce léger dédommagement des joies cé-
« lestes ! le myrte de mes bosquets, qui donne à l'enfer tant de vic-
« times, serait transformé en croix sauvage, qui multiplie les habi-
« tants du ciel ! Non, je ferai connaître aujourd'hui ma puissance.
« Pour vaincre les disciples d'une loi sévère, il ne faut ni violence,
« ni sagesse : j'armerai contre eux les tendres pasions ; cette cein-
« ture vous répond de la victoire. Bientôt mes caresses auront amolli
« ces durs serviteurs d'un Dieu chaste. Je dompterai les vierges
« rigides, et j'irai troubler, jusque dans leur désert, ces anacho-
« rètes qui pensent échapper à mes enchantements. L'ange de la
« sagesse s'applaudit d'avoir enlevé Hiéroclès à notre ennemi ; mais
« Hiéroclès est aussi fidèle à mon culte : déjà j'ai allumé dans son
« sein une flamme criminelle ; je saurai maintenir mon ouvrage,
« faire naître des rivalités, bouleverser le monde en me jouant, et,
« par les délices, amener les hommes à partager vos douleurs. »

En achevant ces mots, Astarté se laisse tomber sur sa couche. Il veut sourire, mais le serpent qu'il porte caché sous sa ceinture le frappe secrètement au cœur : le faible démon pâlit, et les chefs expérimentés des bandes infernales devinèrent sa blessure.

Cependant les trois avis partageaient l'horrible sanhédrin. Satan impose silence à l'assemblée :

« Compagnons, vos conseils sont dignes de vous ; mais, au lieu
« de choisir entre des avis également sages, suivons-les tous pour
« obtenir un succès éclatant. Appelons encore à notre aide l'Idolâ-
« trie et l'Orgueil. Moi-même je réveillerai la Superstition dans le
« cœur de Dioclétien, et l'Ambition dans l'âme de Galérius. Vous
« tous, dieux des nations, secondez mes efforts : allez, volez, ex-
« citez le zèle du peuple et des prêtres. Remontez sur l'Olympe,
« faites revivre les fables des poètes. Que les bois de Dodone et de

« Daphné rendent de nouveaux oracles; que le monde soit partagé
« entre des fanatiques et des athées; que les doux poisons de la
« volupté allument des passions féroces; et de tous ces maux réunis
« faisons naître contre les chrétiens une épouvantable persé-
« cution. »

Ainsi parle Lucifer : trois fois il frappe son trône de son sceptre; trois fois le creux de l'abîme renvoie un long mugissement. Le chaos, unique et sombre voisin de l'enfer, ressent le contre-coup, s'entr'ouvre, et laisse passer au travers de son sein un faible rayon de lumière qui descend jusque dans la nuit des réprouvés. Jamais Satan n'avait paru plus formidable depuis le jour où, renonçant à l'obéissance, il se déclara l'ennemi de l'Éternel. Aussitôt les légions s'élèvent, sortent du conseil, traversent la mer de larmes, la région des supplices, et volent vers la porte gardée par le Crime et la Mort. On voit passer la troupe immonde à la lueur des fournaises ardentes, comme, dans une grande grotte souterraine, voltigent à la lumière d'un flambeau ces oiseaux douteux dont un insecte impur semble avoir tissé les ailes.

Sous le vestibule du palais des enfers, devant le lit de fer où repose l'Éternité des douleurs, est suspendue une lampe : là, brûle la flamme primitive de la colère céleste, qui alluma les brasiers éternels. Satan prend une étincelle de ce feu. Il part : du premier bond il touche à la ceinture étoilée; du second pas il arrive au séjour des hommes. Il porte l'étincelle fatale dans tous les temples, rallume les feux éteints sur les autels des idoles : aussitôt Pallas remue sa lance, Bacchus agite son thyrse, Apollon tend son arc, l'Amour secoue son flambeau, les vieux pénates d'Énée prononcent des paroles mystérieuses, et les dieux d'Illion prophétisent au Capitole. Le père du mensonge place un esprit d'Illusion à chaque simulacre des divinités païennes; et, réglant les mouvements de ses invisibles cohortes, il fait agir de concert contre l'Église de Jésus-Christ l'armée entière des démons.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Reprise du récit d'Eudore. Eudore à la cour de Constance. Il passe dans l'île des Bretons. Il obtient les honneurs du triomphe. Il revient dans les Gaules. Il est nommé commandant de l'Armorique. Les Gaules. L'Armorique. Episode de Velléda.

Trop fidèle a ses promesses, le démon des voluptes est descendu sous les lambris dorés qu'habite le disciple des faux sages. Il réveille dans son cœur une flamme assoupie; il présente à ses désirs l'image de la fille d'Homère; il le perce d'une flèche trempée dans les eaux qui recouvrent les ruines fumantes de Gomorrhe. Si Hiéroclès avait pu voir, en ce moment même, la prêtresse des Muses atteinte des traits d'un autre amour; s'il l'avait pu voir les yeux attachés sur Eudore, qui s'apprête à continuer le récit de ses aventures, quelle jalousie n'eût point embrasé l'âme de l'ennemi des chrétiens! Hélas! les ravages de cette jalousie ne sont suspendus que pour quelques jours. La famille de Lasthénès jouit avec ses hôtes des derniers moments de paix que le ciel lui laisse ici-bas. Rassemblés, comme la veille, au lever de l'aurore, Lasthénès, ses filles et son épouse, Cyrille, Démodocus et Cymodocée, sont assis à la porte du verger, et prêtent une oreille attentive au guerrier repentant, qui recommence à parler en ces mots :

« Je vous ai dit, seigneurs, que Zacharie m'avait laissé sur la frontière des Gaules. Constance se trouvait alors à Lutèce. Après plusieurs jours de fatigue, j'arrivai chez les Belges de la Sequana. Le premier objet qui me frappa dans les marais des Parisii, ce fut une tour octogone consacrée à huit dieux gaulois. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce, et par delà le fleuve qui l'embrasse, on découvrait le temple d'Hésus ; plus près, dans une prairie au bord du fleuve, s'élevait un second temple dédié à Isis ; et vers le nord, sur une colline, on voyait les ruines d'un troisième temple, jadis bâti en l'honneur de Teutatès. Cette colline était le Mont de Mars, où Denis avait reçu la palme du martyre.

« En approchant de la Sequana, j'aperçus, à travers un rideau de saules et de noyers, ses eaux claires, transparentes, d'un goût excellent, et qui rarement croissent ou diminuent. Des jardins plantés de quelques figuiers qu'on avait entourés de paille pour les préserver de la gelée étaient le seul ornement de ses rives. J'eus quelque peine à découvrir le village que je cherchais, et qui porte le nom de Lutèce, c'est-à-dire la belle pierre ou la belle colonne. Un berger me le montra enfin au milieu de la Sequana, dans une île qui s'allonge en forme de vaisseau. Deux ponts de bois, défendus par deux châteaux, où l'on paie le tribut à César, joignent ce misérable hameau aux deux rives opposées du fleuve.

« J'entrai dans la capitale des Parisii par le pont du septentrion, et je ne vis dans l'intérieur du village que des huttes de bois et de terre, recouvertes de paille et échauffées par des fourneaux. Je n'y remarquai qu'un seul monument : c'était un autel élevé à Jupiter par la compagnie des Nautes. Mais hors de l'île, de l'autre côté du bras méridional de la Sequana, on voyait sur la colline Lucotitius, un aqueduc romain, un cirque, un amphithéâtre, et le palais des Thermes habité par Constance.

« Aussitôt que César eut appris que j'étais à la porte de son palais, il s'écria :

« Qu'on laisse entrer l'ami de mon fils ! »

« Je me jetai aux pieds du prince; il me releva avec douceur, m'honora de ses éloges devant sa cour, et me prenant par la main, me fit passer avec lui dans la salle du conseil. Je lui racontai ce qui m'était arrivé chez les Francs. Constance parut charmé que ces peuples consentissent enfin à poser les armes, et il fit partir à l'heure même un centurion pour traiter de la paix avec eux. Je remarquai avec douleur que la pâleur et la faiblesse de Constance étaient augmentées.

« Je trouvai réunis dans le palais de ce prince les fidèles les plus illustres de la Gaule et de l'Italie. Là brillaient Donatien et Rogatien, aimables frères; Gervais et Protais, l'Oreste et le Pylade des chrétiens; Procula de Marseille; Just de Lugdunum; enfin, le fils du préfet des Gaules, Ambroise, modèle de science, de fermeté et de candeur. Ainsi que Xénophon, on racontait qu'il avait été nourri par des abeilles : l'Église attendait en lui un orateur et un grand homme.

« J'avais un désir extrême d'apprendre de la bouche de Constance les changements survenus à la cour de Dioclétien depuis ma captivité. Il me fit bientôt appeler dans les jardins du palais, qui descendent en amphithéâtre sur la colline Lucotitius, jusqu'à la prairie où s'élève le temple d'Isis, au bord de la Sequana.

« Eudore, me dit-il, nous allons combattre Carrausius et délivrer la Bretagne[1] de ce tyran, usurpateur de la pourpre impériale. Mais, avant de partir pour cette province, il est bon que vous connaissiez l'état des affaires à Rome, afin de régler votre conduite sur ce que je vais vous apprendre. Vous vous souvenez peut-être que lorsque vous vîntes me trouver dans les Gaules, Dioclétien allait pacifier l'Égypte, et Galérius combattre les Perses. Ce dernier a obtenu la victoire : depuis ce moment son orgueil et son ambition n'ont plus connu de bornes. Il a épousé Valérie, fille de Dioclétien, et il manifeste ouvertement le désir de parvenir à l'empire en forçant son

[1] L'Angleterre

beau-père à abdiquer. Dioclétien, qui commence à vieillir, et dont l'esprit est affaibli par une maladie, ne peut presque plus résister à un ingrat. Les créatures de Galérius triomphent. Hiéroclès, votre ennemi, jouit d'une haute faveur; il a été nommé proconsul du Péloponèse, votre patrie. Mon fils est exposé à mille dangers. Galérius a cherché à le faire périr, en l'obligeant une fois à combattre un lion, une autre fois en le chargeant d'une entreprise dangereuse contre les Sarmates. Enfin Galérius favorise Maxence, fils de Maximien, quoiqu'au fond il ne l'aime pas, mais seulement parce qu'il voit en lui un rival de Constantin. Ainsi, Eudore, tout annonce que nous touchons à une révolution. Mais tandis qu'il me reste un souffle de vie, je ne crains point la jalousie de Galérius. Que mon fils échappe à ses gardes, qu'il vienne retrouver son père, on apprendra, si l'on ose m'attaquer, que l'amour des peuples est pour les princes un rempart inexpugnable. »

« Quelques jours après cet entretien, nous partîmes pour l'île des Bretons, que l'Océan sépare du reste du monde. Les Pictes avaient attaqué la muraille d'Agricola, immortalisée par Tacite. D'une autre part, Carrausius, afin de résister à Constance, avait soulevé le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boudicée. Ainsi nous fûmes plongés à la fois dans les troubles des discordes civiles et dans les horreurs d'une guerre étrangère. Un peu de courage naturel au sang dont je sors, et une suite d'actions heureuses me conduisirent de grade en grade jusqu'au rang de premier tribun de la légion britannique. Bientôt je fus créé maître de la cavalerie, et je commandais l'armée lorsque les Pictes furent vaincus sous les murs de Petuaria[1], colonie que les Parisii des Gaules ont plantée au bord de l'Abus[2]. J'attaquai Carrausius sur le Thamésis[3], fleuve couvert de roseaux qui baigne le village marécageux de Londinum[4]. L'usurpateur avait choisi ce champ de ba-

[1] Beverley, dans la comté d'York, en Angleterre.
[2] L'Humbler.
[3] La Tamise.
[4] Londres.

taille parce que les Bretons s'y croyaient invincibles. Là s'élevait une vieille tour, du haut de laquelle un barde annonçait, dans ses chants prophétiques, je ne sais quels tombeaux chrétiens qui devaient illustrer le lieu [1]. Carrausius fut vaincu, et ses soldats l'assassinèrent. Constance me laissa toute la gloire de ce succès. Il envoya à l'empereur mes lettres couronnées de lauriers. Il sollicita et obtint pour moi la statue et les honneurs qui ont remplacé le triomphe. Bientôt après nous repassâmes dans les Gaules, et César, voulant me donner une nouvelle preuve de sa puissante amitié, me créa commandant des contrées armoricaines. Je me disposai à partir pour ces provinces, où florissait encore la religion des druides, et dont les rivages étaient souvent insultés par les flottes des Barbares du Nord.

« Quand les préparatifs de mon voyage furent achevés, Rogatien, Sébastien, Gervais, Protais et tous les chrétiens du palais de César, accoururent pour me dire adieu.

« Nous nous retrouverons peut-être à Rome, s'écrièrent-ils, au milieu des persécutions et des épreuves. Puisse un jour la religion nous réunir à la mort comme de vieux amis et de dignes chrétiens ! »

« J'employai plusieurs mois à visiter les Gaules avant de me rendre à ma province. Jamais pays n'offrira un pareil mélange de mœurs, de religion, de civilisation, de barbarie. Partagé entre les Grecs, les Romains et les Gaulois, entre les chrétiens et les adorateurs de Jupiter et de Teutatès, il présente tous les contrastes.

« De longues voies romaines se déroulent à travers les forêts des druides. Dans les colonies des vainqueurs, au milieu des bois sauvages, vous apercevez les plus beaux monuments de l'architecture grecque et romaine : des aqueducs à trois galeries suspendus sur des torrents, des amphithéâtres, des capitoles, des temples d'une élégance parfaite; et non loin de ces colonies, vous trouvez les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pier-

[1] Westminster.

res, à la porte desquelles sont cloués des pieds de louves, des carcasses de hiboux, des os de morts. A Lugdunum, à Narbonne, à Marseille, à Burdigalie, la jeunesse gauloise s'exerce avec succès dans l'art de Démosthène et de Cicéron ; à quelques pas plus loin, dans la montagne, vous n'entendez plus qu'un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux. Un château romain se montre sur la cime d'un roc; une chapelle de chrétiens s'élève au fond d'une vallée près de l'autel où l'eubage égorge la victime humaine. J'ai vu le soldat légionnaire veiller au milieu d'un désert sur les remparts d'un camp, et le Gaulois, devenu sénateur, embarrasser sa toge romaine dans les halliers de ses bois. J'ai vu les vignes de Falerne mûrir sur les coteaux d'Augustodunum, l'olivier de Corinthe fleurir à Marseille, et l'abeille de l'Attique parfumer Narbonne.

« Mais ce que l'on admire partout dans les Gaules, ce qui fait le principal caractère de ce pays, ce sont les forêts. On voit çà et là, dans leur vaste enceinte, quelques camps romains abandonnés. On y trouve ensevelis sous l'herbe les squelettes du cheval et du cavalier. Les graines que les soldats y semèrent jadis pour leur nourriture forment des espèces de colonies étrangères et civilisées, au milieu des plantes natives et sauvages des Gaules. Je ne pouvais reconnaître sans une sorte d'attendrissement ces végétaux domestiques, dont quelques-uns étaient originaires de la Grèce. Ils s'étaient répandus sur les collines et le long des vallées, selon les habitudes qu'ils avaient apportées de leur sol natal. Ainsi des familles exilées choisissent de préférence les sites qui leur rappellent la patrie.

« Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir rencontré un homme parmi les ruines d'un de ces camps romains : c'était un pâtre des Barbares. Tandis que ses porcs affamés achevaient de renverser l'ouvrage des maîtres du monde, en fouillant les racines qui croissent sous les murs, lui, tranquillement assis sur les débris d'une porte décumane, pressait sous son bras une outre gonflée de

vent; il animait ainsi une espèce de flûte dont les sons avaient une douceur selon son goût. En voyant avec quelle profonde indifférence ce berger foulait le camp des Césars, combien il préférait à de pompeux souvenirs son instrument grossier et son sayon de peau de chèvre, j'aurais dû sentir qu'il faut peu de chose pour passer la vie, et qu'après tout, dans un terme aussi court, il est assez indifférent d'avoir épouvanté la terre par le son du clairon, ou charmé les bois par les soupirs d'une musette.

« J'arrivai enfin chez les Rhédons[1]. L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes, traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage.

« Le château où je commandais, situé à quelques milles de la mer, était une ancienne forteresse des Gaulois, agrandie par Jules-César, lorsqu'il porta la guerre chez les Venètes[2] et les Curiosolites[3]. Il était bâti sur un roc, appuyé contre une forêt, et baigné par un lac.

« Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience; je sondai des plaies que je n'avais encore osé toucher depuis que j'avais quitté Zacharie; je m'occupai de l'étude de ma religion. Je perdais chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptais déjà sur une victoire qui aurait demandé des forces supérieures aux miennes. Mon âme était encore tout affaiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes; je trouvai même dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentiments, un

[1] Les peuples de Rennes, etc.
[2] Les habitants de Vannes.
[3] Peuples des environs de Dinan.

certain charme qui m'arrêtait : mes passions étaient comme des femmes séduisantes qui m'enchaînaient par leurs caresses.

« Un événement interrompit tout à coup des recherches dont le résultat devait avoir pour moi tant d'importance.

« Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortait des bois à l'entrée de la nuit, montait seule dans une barque, traversait le lac, descendait sur la rive opposée, et disparaissait.

« Je n'ignorais pas que les Gaulois confient aux femmes les secrets les plus importants; que souvent ils soumettent à un conseil de leurs filles et de leurs épouses les affaires qu'ils n'ont pu régler entre eux. Les habitants de l'Armorique avaient conservé leurs mœurs primitives, et portaient avec impatience le joug romain. Braves, comme tous les Gaulois, jusqu'à la témérité, ils se distinguaient par une franchise de caractère qui leur est particulière, par des haines et des amours violentes, et par une opiniâtreté de sentiments que rien ne peut changer ni vaincre.

« Une circonstance particulière aurait pu me rassurer : il y avait beaucoup de chrétiens dans l'Armorique, et les chrétiens sont sujets fidèles; mais Clair, pasteur de l'Église des Rhédons, homme plein de vertus, était alors à Condivincum[1], et lui seul pouvait me donner les lumières qui me manquaient. La moindre négligence pouvait me perdre auprès de Dioclétien, et compromettre Constance, mon protecteur. Je crus donc ne devoir pas mépriser le rapport des soldats. Mais comme je connaissais la brutalité de ces hommes, je résolus de prendre sur moi-même le soin d'observer la Gauloise.

« Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une saye, et, sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

[1] Nantes.

« Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine; en même temps je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague; il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée; il approche du rivage. Une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête, et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules d'or et d'argent.

« Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

« Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaignerie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent dolmin, et

qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

« La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au gui l'an neuf ! »

« A l'instant, je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières ; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois ; les Barbares sortirent en foule de leur retraite : les uns étaient complétement armés ; les autres portaient une branche de chêne dans la main droite et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

« Des eubages marchaient à la tête, conduisant deux taureaux blancs qui devaient servir de victimes ; les bardes suivaient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès ; après eux venaient les disciples ; ils étaient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux ailes, et tenant à sa main une branche de verveine entourée de deux serpents. Trois sénanis [1], représentant trois druides, s'avançaient à la suite du héraut d'armes : l'un portait un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la druidesse (je reconnus alors sa profession) venait la dernière. Elle tenait la place de l'archidruide dont elle était descendue.

« On s'avança vers le chêne de trente ans, où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les sénanis y brûlèrent un peu de pain, et y répandirent quelques

[1] Philosophes gaulois qui succédèrent aux druides.

gouttes d'un vin pur. Ensuite un eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la druidesse; une saye blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite; les autres eubages frappèrent la victime, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

« Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau; on planta une épée nue pour indiquer le centre du mallus ou du conseil : au pied du dolmin étaient appuyées deux autres pierres qui en soutenaient une troisième couchée horizontalement. La druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les sénanis et les eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étaient secrètement attendris par cette scène qui leur rappelait l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissaient tomber de grosses larmes qui roulaient sur leurs boucliers. Tous penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils semblaient déjà prêter l'oreille aux paroles de la druidesse.

« Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers représentants d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes : « Malheur aux vaincus ! » mot impie retombé maintenant sur sa tête ! On lisait sur le visage de la druidesse l'émotion que lui causait cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prononça ce discours :

« Fidèles enfants de Teutatès, vous qui au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes ! Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde? Où sont ces états florissantes de la Gaule, ce conseil des femmes auquel se soumit le grand Annibal ? Où sont ces druides qui élevaient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une faible druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices ! O île de Sayne, île vénérable et sacrée ! je suis demeurée seule des neuf vierges qui

desservaient votre sanctuaire ! Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance ? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes ? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le premier âge, que des Romains vous enlèvent. Que devenez-vous ? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou creuser le sillon qui le nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays : la servitude, l'oppression et la mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse, aussitôt que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages vous serez conduits à Rome : là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une population féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur. Apparaissez tout à coup au Capitole, comme ces terribles voyageurs vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus ? Partez : obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une toute autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez longtemps ils ont étudié la leçon, faites-la leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étaient établis en Espagne retournent maintenant dans leur pays ; leur flotte est à la vue de vos côtes ; ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas vos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien ! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu ! Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, la terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

« Je ne puis vous peindre, seigneurs, l'effet de ce discours pro-

noncé à la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés, qui mêlaient leurs derniers mugissements aux sifflements de la tempête : ainsi l'on représente ces assemblées des esprits de ténèbres que des magiciennes convoquent la nuit dans les lieux sauvages. Les imaginations échauffées ne laissent aucune autorité à la raison. On résolut, sans délibérer, de se réunir aux Francs. Trois fois un guerrier voulut ouvrir un avis contraire, trois fois on le força au silence, et à la troisième fois le héraut d'armes lui coupa un pan de son manteau.

« Ce n'était là que le prélude d'une scène épouvantable. La foule demande à grands cris le sacrifice d'une victime humaine, afin de mieux connaître la volonté du ciel. Les druides réservaient autrefois pour ces sacrifices quelque malfaiteur déjà condamné par les lois. La druidesse fut obligée de déclarer que, puisqu'il n'y avait point de victime désignée, la religion demandait un vieillard, comme l'holocauste le plus agréable à Teutatès.

« Aussitôt on apporte un bassin de fer sur lequel Velléda devait égorger le vieillard. On place le bassin à terre devant elle. Elle n'était point descendue de la tribune funèbre d'où elle avait harangué le peuple; mais elle s'était assise sur un triangle de bronze, les vêtements en désordre, la tête échevelée, tenant un poignard à la main et une torche flamboyante sous ses pieds. Je ne sais comment aurait fini cette scène : j'aurais peut-être succombé sous le fer des Barbares en essayant d'interrompre le sacrifice; le ciel dans sa bonté ou dans sa colère, mit fin à mes perplexités. Les astres penchaient vers leur couchant. Les Gaulois craignirent d'être surpris par la lumière. Ils résolurent d'attendre, pour offrir l'hostie abominable, que Dis, père des ombres, eût ramené une autre nuit dans les cieux. La foule se dispersa sur les bruyères, et les flambeaux s'éteignirent; seulement quelques torches agitées par le vent brillaient encore çà et là dans la profondeur des bois, et l'on entendait le chœur lointain des bardes qui chantaient en se retirant ces paroles lugubres :

« Teutatès veut du sang; il a parlé dans le chêne des druides. Le
« gui sacré a été coupé avec une faucille d'or, au sixième jour de
« la lune, au premier jour du siècle. Teutatès veut du sang; il a
« parlé dans le chêne des druides! »

« Je me hâtai de retourner au château. Je convoquai les tribus gauloises. Lorsqu'elles furent réunies au pied de la forteresse, je leur déclarai que je connaissais leur assemblée séditieuse, et les complots qu'on tramait contre César.

« Les Barbares furent glacés d'effroi. Environnés de soldats romains, ils crurent toucher à leur dernier moment. Tout à coup des gémissements se font entendre : une troupe de femmes se précipite dans l'assemblée. Elles étaient chrétiennes, et portaient dans leurs bras leurs enfants nouvellement baptisés. Elles tombent à mes genoux, me demandent grâce pour leurs époux, leurs fils et leurs frères; elles me présentent leurs nouveau-nés, et me supplient, au nom de cette génération pacifique, d'être doux et charitable.

« Eh! comment aurais-je pu résister à leurs prières? Comment aurais-je pu mettre en oubli la charité de Zacharie? Je relevai ces femmes.

« Mes sœurs, leur dis-je, je vous accorde la grâce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ, notre commun maître. Vous me répondrez de vos époux, et je serai tranquille quand vous m'aurez promis qu'ils resteront fidèles à César. »

« Les Armoricains poussèrent des cris de joie, et ils élevèrent jusqu'aux nues une clémence qui me coûtait bien peu. Avant de les congédier j'arrachai d'eux la promesse qu'ils renonceraient à des sacrifices affreux sans doute, puisqu'ils avaient été proscrits par Tibère même et par Claude. J'exigeai toutefois qu'on me livrât la druidesse Velléda et son père Ségenax, le premier magistrat des Rhédons. Dès le soir même on m'amena les deux otages; je leur donnai le château pour asile. Je fis sortir une flotte qui rencontra celle des Francs, et l'obligea de s'éloigner des côtes de l'Armorique.

Tout rentra dans l'ordre. Cette aventure eut pour moi seul des suites dont il me reste à vous entretenir. »

Ici Eudore s'interrompit tout à coup. Il parut embarrassé, baissa les yeux, les rapporta malgré lui sur Cymodocée, qui rougit comme si elle eût pénétré la pensée d'Eudore. Cyrille s'aperçut de leur trouble, et s'adressant aussitôt à l'épouse de Lasthénès :

« Séphora, dit-il, je veux offrir le saint sacrifice pour Eudore, quand il aura fini de raconter son histoire. Ne pourriez-vous faire préparer l'autel ? »

Séphora se leva et ses filles la suivirent. La timide Cymodocée n'osa rester seule avec les vieillards : elle accompagna les femmes, non sans éprouver un mortel regret.

Démodocus, qui la voyait passer comme une biche légère sur le gazon du verger, s'écria plein de joie :

« Quelle gloire peut égaler celle d'un père qui voit son enfant croître et s'embellir sous ses yeux ! Jupiter même aima tendrement son fils Hercule : tout immortel qu'il est, il ressentit des craintes et des angoisses mortelles, parce qu'il avait pris le cœur d'un père. Cher Eudore, tu causes les mêmes larmes et les mêmes plaisirs à tes parents ! Continue ton histoire. J'aime, je l'avouerai, tes chrétiens : enfants des Prières, ils viennent partout, comme leurs mères, à la suite de l'Injure, pour réparer le mal qu'elle a fait. Ils sont courageux comme des lions et tendres comme des colombes ; ils ont un cœur paisible et intelligent ; c'est bien dommage qu'ils ne connaissent pas Jupiter ! Mais, Eudore, je parle encore, malgré le désir que j'ai de t'entendre. Mon fils, tels sont les vieillards : lorsqu'ils ont commencé un discours, ils s'enchantent de leur propre sagesse ; un dieu les pousse, et ils ne peuvent plus s'arrêter »

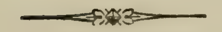
Eudore reprit la parole :



LES MARTYRS



LIVRE DIXIEME.



SOMMAIRE

Suite du récit. Fin de l'épisode de Velléda.

Je vous ai dit, seigneurs, que Velléda habitait le château avec son père. Le chagrin et l'inquiétude plongèrent d'abord Ségenax dans une fièvre ardente, pendant laquelle je lui prodiguai les secours qu'exigeait l'humanité. J'allais chaque jour visiter le père et la fille dans la tour où je les avais fait transporter. Cette conduite, différente de celle des autres commandants romains, charma les deux infortunés : le vieillard revint à la vie, et la druidesse, qui avait montré un grand abattement, parut bientôt plus contente. Je la rencontrais se promenant seule, avec un air de joie, dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisaient au haut de la forteresse; elle se multipliait sous mes pas, et, quand je la croyais auprès de son père, elle se montrait tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition.

« Cette femme était extraordinaire. Elle avait, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard était prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singu-

lièrement doux et spirituel. Ses manières étaient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses; il y avait dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. J'aurais été étonné de trouver dans une espèce de Sauvage une connaissance approfondie des lettres grecques et de l'histoire de son pays, si je n'avais su que Velléda descendait de la famille de l'archidruide, et qu'elle avait été élevée par un sénani, pour être attachée à l'ordre savant des prêtres gaulois. L'orgueil dominait chez cette Barbare, et l'exaltation de ses sentiments allait souvent jusqu'au désordre.

« Une nuit, je veillais seul dans une salle d'armes, où l'on ne découvrait le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles, descendant à travers ces ouvertures, faisaient briller les lances et les aigles rangées en ordre le long des murailles. Je n'avais point allumé de flambeau, et je me promenais au milieu des ténèbres.

Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paraître Velléda. Elle tenait à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étaient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les druides. Elle portait pour tout vêtement une tunique blanche : fille de roi a moins de beauté, de noblesse et de grandeur.

« Elle suspendit sa lampe aux courroies d'un bouclier, et venant à moi, elle me dit :

« Mon père dort; assieds-toi, écoute. »

« Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots, que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes, en face de la lampe.

« Sais-tu, me dit alors la jeune Barbare, que je suis fée? »

« Je lui demandai l'explication de ce mot.

« Les fées gauloises, répondit-elle, ont le pouvoir d'exciter les

tempêtes, les conjurer, de se rendre invisibles, de prendre la forme de différents animaux. »

— « Je ne reconnais pas ce pouvoir, répondis-je avec gravité. Comment pourriez-vous croire raisonnablement posséder une puissance que vous n'avez jamais exercée? ma religion s'offense de ces superstitions. Les orages n'obéissent qu'à Dieu. »

— « Je ne te parle pas de ton Dieu, reprit-elle avec impatience. Dis-moi, as-tu entendu la dernière nuit le gémissement d'une fontaine dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui croît sur ta fenêtre? Eh bien! c'était moi qui soupirais dans cette fontaine et dans cette brise! Je me suis aperçue que tu aimais le murmure des eaux et des vents. »

« J'eus pitié de cette insensée : elle lut ce sentiment sur mon visage.

« Je te fais pitié, me dit elle. Mais si tu me crois atteinte de folie, ne t'en prends qu'à toi. Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. Voilà ce que je voulais te dire. Adieu. »

« Elle se leva, prit sa lampe et disparut.

« Jamais, seigneurs, je n'ai éprouvé une douleur pareille. Rien n'est affreux comme le malheur de troubler l'innocence. Je m'étais endormi au milieu des dangers, content de trouver en moi la résolution du bien et la volonté de revenir un jour au bercail. Cette tiédeur devait être punie : j'avais bercé dans mon cœur les passions avec complaisance, et il était juste que je subisse le châtiment des passions!

« Aussi le ciel m'ôta-t-il dans ce moment tout moyen d'écarter le danger. Clair, le pasteur chrétien était absent; Ségenax était encore trop faible pour sortir du château, et je ne pouvais sans inhumanité séparer la fille du père. Je fus donc obligé de garder l'ennemi en dedans, et de m'exposer, malgré moi, à ses attaques. En

vain je cessai de visiter le vieillard, en vain je me dérobai à la vue de Velléda : je la retrouvais partout; elle m'attendait des journées entières dans les lieux où je ne pouvais éviter de passer, et là elle m'entretenait de son amour.

« Je sentais, il est vrai, que Velléda ne m'inspirerait jamais un attachement véritable : elle manquait pour moi de ce charme secret qui fait le destin de notre vie; mais la fille de Ségenax était jeune, elle était belle, passionnée, et quand des paroles brûlantes sortaient de ses lèvres, tous mes sens étaient bouleversés.

« A quelque distance du château, dans un de ces bois appelés chastes par les druides, on voyait un arbre mort que le fer avait dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisait distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncements de la forêt. Adoré sous le nom d'Irminsul, il était devenu une divinité formidable pour les Barbares, qui, dans leurs joies comme dans leurs peines, ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avaient été arrosées de sang humain, portaient suspendus à leurs branches les armes et les enseignes de guerre des Gaulois; le vent les agitait sur les rameaux, et elles rendaient, en s'entre-choquant, des murmures sinistres.

« J'allais souvent visiter ce sanctuaire plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir je rêvais dans ce lieu. L'aquilon mugissait au loin, et arrachait du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

« Tu me fuis, me dit-elle; tu cherches les endroits les plus déserts pour te dérober à ma présence; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds. »

« Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement, et me dit :

« J'ai bien des choses à t'apprendre; je voudrais causer longtemps avec toi. Je sais que mes plaintes t'importunent, je sais qu'elles ne te donneront pas de l'amour; mais, cruel, je m'enivre

de mes aveux; j'aime à me nourrir de ma flamme, à t'en faire connaître toute la violence! Ah! si tu m'aimais, quelle serait notre félicité! Nous trouverions pour nous exprimer un langage digne du ciel : à présent il y a des mots qui me manquent, parce que ton âme ne répond pas à la mienne. »

« Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers d'airain. Velléda effrayée leva la tête, et regardant les trophées suspendus :

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent; elles m'annoncent quelque malheur. »

« Après un moment de silence, elle ajouta :

« Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour aurait dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire. »

« Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

« Voilà la raison que je cherchais! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi! »

« Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour; mais peut-être qu'un trône le ferait palpiter. Parle : veux-tu l'empire? Une Gauloise l'avait promis à Dioclétien, une Gauloise te le propose; elle n'était que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et, par mon art, je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous était contraire, il est encore des antres dans les Gaules, où, nouvelle Éponine, je pourrais cacher mon époux. Ah! malheureuse Velléda! tu parles d'époux, et tu ne seras jamais aimée! »

« La voix de la jeune Barbare expire; la main qu'elle tenait sur

mon cœur retombe ; elle penche la tête, et son ardeur s'éteint dans des torrents de larmes.

« Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement était extrême quand Velléda cessa de parler, et je sentis tout le reste du jour la place brûlante de sa main sur mon cœur. Voulant du moins faire un dernier effort pour me sauver, je pris une résolution qui devait prévenir le mal, et qui ne fit que l'aggraver : car lorsque Dieu veut nous punir, il tourne contre nous notre propre sagesse, et ne nous tient point compte d'une prudence qui vient trop tard.

« Je vous ai dit que je n'avais pu d'abord faire sortir Ségenax du château à cause de son extrême faiblesse ; mais le vieillard reprenant peu à peu ses forces, et le danger croissant pour moi tous les jours, je supposai des lettres de César qui m'ordonnaient de renvoyer les prisonniers. Velléda voulut me parler avant son départ ; je refusai de la voir, afin de nous épargner à tous deux une scène douloureuse : sa piété filiale ne lui permit pas d'abandonner son père, et elle le suivit, comme je l'avais prévu. Dès le lendemain, elle parut aux portes du château ; on lui dit que j'étais parti pour un voyage ; elle baissa la tête et rentra dans le bois en silence. Elle se présenta ainsi pendant plusieurs jours, et reçut la même réponse. La dernière fois elle resta longtemps appuyée contre un arbre à regarder les murs de la forteresse. Je la voyais par une fenêtre, et je ne pouvais retenir mes pleurs : elle s'éloigna à pas lents et ne revint plus.

« Je commençai à retrouver un peu de repos : j'espérais que Velléda s'était enfin guérie de son fatal amour. Fatigué de la prison où je m'étais tenu enfermé, je voulus respirer l'air de la campagne. Je jetai une peau d'ours sur mes épaules, j'armai mon bras de l'épieu d'un chasseur, et, sortant du château, j'allai m'asseoir sur une haute colline d'où l'on apercevait le détroit britannique.

« Comme Ulysse regrettant son Itaque, ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardais la vaste étendue des flots, et je pleurais. « Né au pied du mont Taygète, me disais-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui a frappé mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici ! Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir sur les côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyais se dérouler sur les beaux sables de la Messénie ? Quel sera le terme de mes pèlerinages ? Heureux si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes courses sur la terre, et lorsque je n'avais d'aventures à conter à personne ! »

« Telles étaient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons, entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avaient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçait le désordre de son esprit : elle portait un collier de baies d'églantier, sa guitare était suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie ; un voile blanc jeté sur tête descendait jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle, les yeux fatigués de pleurs, elle était encore d'une beauté frappante. On l'apercevait derrière un buisson à demi dépouillé : ainsi le poète représente l'ombre de Didon, se montrant à travers un bois de myrtes, comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage.

« Le mouvement que je fis en reconnaissant la fille de Ségenax attira ses regards. A mon aspect une joie troublée éclate sur son visage. Elle me fait un signe mystérieux, et me dit :

« Je savais bien que je t'attirerais ici ; rien ne résiste à la force de mes accents. »

« Et elle se met à chanter :

« Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine. Pyrène, qui

« donna son nom aux montagnes de l'Ibérie; Pyrène, fille du roi
« Bébrycius, épousa le héros grec; car les Grecs ont toujours ravi
« le cœur des femmes. »

« Velléda se lève, s'avance vers moi, et me dit:

« Je ne sais quel enchantement m'entraîne sur tes pas; j'erre autour de ton château, et je suis triste de ne pouvoir y pénétrer. Mais j'ai préparé des charmes; j'irai chercher le sélago : j'offrirai d'abord une oblation de pain et de vin, je serai vêtue de blanc; mes pieds seront nus, ma main droite cachée sous ma tunique arrachera la plante, et ma main gauche la dérobera à ma main droite. Alors rien ne pourra me résister. Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune; je prendrai la forme d'un ramier, et je volerai sur le haut de la tour que tu habites. Si je savais ce que tu préfères!... je pourrais.... Mais non, je veux être aimée pour moi : ce serait m'être infidèle que de m'aimer sous une forme empruntée. »

« A ces mots, Velléda pousse des cris de désespoir.

« Bientôt, changeant d'idée et cherchant à lire dans mes yeux, comme pour pénétrer mes secrets :

« Oh! oui, c'est cela, s'écria-t-elle, les Romaines auront épuisé ton cœur! Tu les auras trop aimées! Ont-elles donc tant d'avantages sur moi! Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules, nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel; nos cheveux sont si beaux que les Romaines nous les empruntent pour en ombrager leurs têtes; mais le feuillage n'a de grâces que sur la cime de l'arbre où il est né. Vois-tu la chevelure que je porte? Eh bien! si j'avais voulu la céder, elle serait maintenant sur le front de l'impératrice : c'est mon diadème, et je l'ai gardé pour toi! Ne sais-tu pas que nos pères, nos frères, nos époux, trouvent en nous quelque chose de divin? Une voix mensongère t'aura peut-être raconté que les Gauloises sont capricieuses, légères, infidèles : ne crois pas ces discours. Chez les enfants des druides, les passions sont sérieuses et leurs conséquences terribles. »

« Je pris les mains de cette infortunée entre les deux miennes ; je les serrai tendrement.

« Velléda, dis-je, si vous m'aimez, il est un moyen de me le prouver : retournez chez votre père, il a besoin de votre appui. Ne vous abandonnez plus à une douleur qui trouble votre raison et qui me fera mourir. »

« Je descendis de la colline, et Velléda me suivit. Nous nous avançâmes dans la campagne par des chemins peu fréquentés où croissait le gazon.

« Si tu m'avais aimée, disait Velléda, avec quelles délices nous aurions parcouru ces champs ! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces ! »

« Elle s'interrompit, regarda ses bras amaigris, et dit avec un sourire :

« Et moi aussi j'ai été déchirée par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille. »

« Revenant à ses rêveries :

« Au bord du ruisseau, dit-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent, pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyais peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes? Hélas ! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. »

« Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins et de mélèzes. La fille de Ségenax s'arrêta, et me dit :

« Mon père habite ce bois, je ne veux pas que tu entres dans sa demeure : il t'accuse de lui avoir ravi sa fille. Tu peux, sans être trop malheureux, me voir au milieu de mes chagrins, parce que je suis jeune et pleine de force ; mais les larmes d'un vieillard brisent le cœur. Je t'irai chercher au château. »

« En prononçant ces mots, elle me quitta brusquement.

« Cette rencontre imprévue porta le dernier coup à ma raison. Tel est le danger des passions, que, même sans le partager, vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre. Vingt fois, tandis que Velléda m'exprimait des sentiments si tristes et si tendres, vingt fois je fus prêt à me jeter à ses pieds, à l'étonner de sa victoire, à la ravir par l'aveu de ma défaite. Au moment de succomber, je ne dus mon salut qu'à la pitié même que m'inspirait cette infortunée. Mais cette pitié, qui me sauva d'abord, fut en effet ce qui me perdit, car elle m'ôta le reste de mes forces. Je ne me sentis plus aucune fermeté contre Velléda ; je m'accusai d'être la cause de l'égarement de son esprit par trop de sévérité. Un si triste essai de courage me dégoûta du courage même ; je retombai dans ma faiblesse accoutumée, et, ne comptant plus sur moi, je mis tout mon espoir dans le retour de Clair.

« Quelques jours s'écoulèrent : Velléda ne reparaissait point au château selon sa promesse, je commençais à craindre quelque accident fatal. Plein d'inquiétude, je sortais pour me rendre à la demeure de Ségenax, lorsqu'un soldat, accouru du bord de la mer, vint m'avertir que la flotte des Francs reparaissait à la vue de l'Armorique. Je fus obligé de partir sur-le-champ. Le temps était sombre, et tout annonçait une tempête. Comme les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages, je redoublai de vigilance. Je fis mettre partout des soldats sous les armes, et fortifier les lieux les plus exposés. La journée entière se passa dans ces travaux, et la nuit, en faisant éclater la tempête, nous apporta de nouvelles inquiétudes.

« A l'extrémité d'une côte dangereuse, sur une grève où croissent

à peine quelques herbes dans un sable stérile, s'élève une longue suite de pierres druidiques, semblables à ce tombeau où j'avais jadis rencontré Velléda. Battues des vents, des pluies et des flots, elles sont là solitaires entre la mer, la terre et le ciel. Leur origine et leur destination sont également inconnues. Monuments de la science des druides, retracent-elles quelques secrets de l'astronomie, ou quelques mystères de la Divinité? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errants, et qu'on y entend la voix des fantômes.

« La solitude de ce lieu et la frayeur qu'il inspire me parurent propres à favoriser une descente des Barbares. Je crus donc devoir placer une garde sur cette côte, et je résolus moi-même d'y passer la nuit.

« Un esclave que j'avais envoyé porter une lettre à Velléda était revenu avec cette lettre. Il n'avait point trouvé la druidesse; elle avait quitté son père vers la troisième heure du jour, et l'on ne savait ce qu'elle était devenue. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter mes alarmes. Dévoré de chagrins, je m'étais assis, loin des soldats, dans un endroit écarté. Tout à coup j'entends du bruit, et crois entrevoir quelque chose dans l'ombre. Je mets l'épée à la main; je me lève et cours vers le fantôme qui fuyait. Quelle fut ma surprise lorsque je saisis Velléda!

« Quoi! me dit-elle à voix basse, c'est toi! Tu as donc su que j'étais ici? »

— « Non, lui répondis-je; mais vous, trahissez-vous les Romains? »

— « Trahir! repartit-elle indignée. Ne t'ai-je pas juré de ne rien entreprendre contre toi? Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici. »

« Elle me prit par la main, et me conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique.

« La mer se brisait au-dessous de nous parmi des écueils avec un

bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançaient contre le rocher, et nous couvraient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages volaient dans le ciel sur la face de la lune, qui semblaient courir rapidement à travers ce chaos.

« Écoute bien ce que je vais t'apprendre, me dit Velléda. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus. Lorsque la moitié de la nuit sera écoulée, ils entendront quelqu'un frapper à leurs portes et les appeler à voix basse. Alors ils courront au rivage sans connaître le pouvoir qui les entraîne. Ils y trouveront des bateaux vides! et pourtant ces bateaux seront si chargés des âmes des morts, qu'ils s'élèveront à peine au-dessus des flots. En moins d'une heure les pêcheurs achèveront une navigation d'une journée et conduiront les âmes à l'île des Bretons. Ils ne verront personne, ni pendant le trajet ni pendant le débarquement; mais ils entendront une voix qui comptera les nouveaux passagers au gardien des âmes. S'il se trouve quelques femmes dans les barques, la voix déclarera le nom de leurs époux. Tu sais, cruel, si l'on pourra nommer le mien. »

« Je voulus combattre les superstitions de Velléda.

« Tais-toi, me dit-elle, comme si j'eusse été coupable d'impiété. Tu verras bientôt le tourbillon de feu qui annonce le passage des âmes. N'entends-tu pas déjà leurs cris? »

« Velléda se tut et prêta une oreille attentive.

« Après quelques moments de silence elle me dit :

« Quand je ne serai plus, promets-moi de me donner des nouvelles de mon père. Lorsque quelqu'un sera mort, tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre; elles me parviendront au *Séjour des Souvenirs;* je les lirai avec délices, et nous causerons ainsi des deux côtés du tombeau. »

« Dans ce moment une vague furieuse vient roulant contre le rocher, qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface les flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau

des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte, semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie : la sentinelle effrayée, appelle aux armes. Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie :

« On m'attend ! »

« Et elle s'élançait dans les flots. Je la retins par son voile...

« O Cyrille ! comment continuer ce récit ? Je rougis de honte et de confusion ; mais je vous dois l'entier aveu de mes fautes : je les soumets, sans en rien dérober, au saint tribunal de votre vieillesse. Hélas ! après mon naufrage, je me réfugie dans votre charité, comme dans un port de miséricorde.

« Épuisé par les combats que j'avais soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda ! Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir, m'ôtèrent à mon tour la raison : je fus vaincu.

« Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête, je ne suis pas assez fort pour être chrétien ! »

« Je tombe aux pieds de Velléda... L'enfer donne le signal de cet hymen funeste ; les esprits des ténèbres hurlent dans l'abîme, les chastes épouses des patriarches détournent la tête, et mon ange protecteur, se voilant de ses ailes, remonte vers les cieux !

« La fille de Ségenax consentit à vivre, ou plutôt elle n'eut pas la force de mourir. Elle restait muette dans une sorte de stupeur, qui était à la fois un supplice affreux et une ineffable volupté. L'amour, les remords, la honte; la crainte ; et surtout l'étonnement, agitaient le cœur de Velléda : elle ne pouvait croire que je fusse ce même Eudore jusque-là si insensible ; elle ne savait si elle n'était point abusée par quelque fantôme de la nuit, et elle me touchait les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence. Mon bonheur à moi ressemblait au désespoir, et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité nous eût pris pour deux coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal.

« Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation divine : je doutai de la possibilité de mon salut et de la toute-

puissance de la miséricorde de Dieu. D'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon âme, dont il me sembla qu'une légion d'esprits rebelles prenait tout à coup possession. Je me trouvai des idées inconnues, le langage de l'enfer s'échappa naturellement de ma bouche, et je fis entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels.

« Pleurant et souriant tour à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda gardait le silence. L'aube commençait à blanchir les cieux. L'ennemi ne parut point. Je retournai au château, ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et le remords. A la troisième aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Ségenax. Elle avait à peine disparu dans les bois de chênes, que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je décrouvais ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendait retentir de village en village les cris que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avaient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

« Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

« Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques. Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées :

« Gaulois, quel sujet vous rassemble? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques? Venez-vous m'offrir votre secours, ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César ? »

« Un vieillard sort des rangs. Ses épaules tremblaient sous le poids de sa cuirasse, et son bras était chargé d'un fer inutile. O surprise! je crois reconnaître une de ces armures que j'avais vues suspendues au bois des druides. O confusion ! ô douleur! ce vénérable guerrier était Ségenax !





LES MARTYRS

« Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au tronc d'Irminsul, où je les avais consacrées ; voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un eubage avait suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime d'un Romain. La vierge de Sayne a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos dieux ! »

« Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds ; je l'aurais béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi ; mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager, c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des druides étaient sorties de leurs forêts, et que, du faîte de quelque bergerie, elles animaient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montraient d'audace ! Indifférent sur les coups qui menacent ma tête, je ne songe qu'à sauver Ségenax ; mais, tandis que je l'arrache aux mains des soldats, et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline, lancée du milieu de la foule, vient avec un affreux sifflement, s'enfoncer dans les entrailles du vieillard ; il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui ombrageait ses autels domestiques.

« Dans ce moment, un char paraît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur, et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avait point trouvé son père. Elle avait appris qu'il assemblait les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La druidesse voit qu'elle est trahie, et connaît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnait le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs, et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers, et s'écrie du haut de son char :

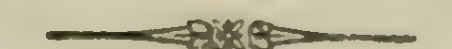
« Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos

maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie ! »

« Alors, arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle allait faire un sacrifice à ses dieux :

« Je ne souillerai plus, dit-elle ces ornements d'une vestale ! »

« Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage, et qui s'endort fatiguée au bout de son sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante , et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étais plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses yeux. »



LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit. Repentir d'Eudore. Sa pénitence publique. Il passe en Égypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Navigation. Alexandrie. Le Nil. L'Égypte. Eudore obtient sa retraite de Dioclétien. La Thébaïde. Retour d'Eudore chez son père. Fin du récit.

Pardonnez, seigneurs, aux larmes qui coulent encore de mes yeux ! Je ne vous dirai point que les centurions m'avaient retenu au milieu d'eux, tandis que Velléda s'arrachait la vie. Trop juste châtiment du ciel, je ne devais plus revoir celle que j'avais séduite, que pour l'ensevelir dans la tombe !

« La grande époque de ma vie, ô Cyrille ! doit être comptée de ce moment, puisque c'est l'époque de mon retour à la religion. Jusqu'alors, les fautes qui m'avaient été personnelles, et qui n'étaient retombées que sur moi, m'avaient peu frappé ; mais quand je me trouvai la cause du malheur d'autrui, mon cœur se révolta contre moi. Je ne balançai plus. Clair arriva : je tombai à ses genoux ; je lui fis la confession des iniquités de ma vie. Il m'embrassa avec des transports de joie, et m'imposa une partie de cette pénitence, non assez rigoureuse, dont vous voyez la suite aujourd'hui.

« Les fièvres de l'âme sont semblables à celles du corps : peut

les guérir, il faut surtout changer de lieux. Je résolus de quitter l'Armorique, de renoncer au monde, et d'aller pleurer mes erreurs sous le toit de mes pères. Je renvoyai à Constance les marques de mon pouvoir, en le priant de me permettre d'abandonner le siècle et les armes. César essaya de me retenir par toutes sortes de moyens: il me nomma préfet du prétoire des Gaules, dignité suprême dont l'autorité s'étend sur l'Espagne et sur les îles des Bretons. Mais Constance, s'apercevant que j'étais ferme dans mes projets, m'écrivit ces mots pleins de sa douceur accoutumée :

« Je ne puis vous accorder moi-même la grâce que vous me « demandez, parce que vous appartenez au peuple romain. L'em« pereur seul a le droit de prononcer sur votre sort. Rendez-vous « donc auprès de lui, sollicitez votre retraite, et si Auguste vous « refuse, revenez trouver César. »

« Je remis le commandement de l'Armorique au tribun qui me devait remplacer ; j'embrassai Clair, et, plein d'attendrissement et de remords, j'abandonnai les bois et les bruyères qu'avait habités Velléda. Je m'embarquai au port de Nîmes, j'arrivai à Ostie, et je revis cette Rome, théâtre de mes premières erreurs. En vain quelques jeunes amis voulurent me rappeler à leurs fêtes, ma tristesse corrompait la joie du banquet ; en affectant de sourire, je tenais longtemps la coupe à mes lèvres pour cacher les pleurs qui tombaient de mes yeux. Prosterné devant le chef des chrétiens, qui m'avait retranché de la communion des fidèles, je le suppliai de me réunir au troupeau. Marcellin m'admit au repentir ; il me fit même espérer que mon épreuve serait abrégée, et que la maison du Seigneur me serait ouverte après cinq ans, si je persévérais dans la pénitence.

« Il ne me restait plus qu'à porter mes prières aux pieds de Dioclétien : il était encore en Égypte. Je ne voulus point attendre son retour, et je me déterminai à passer en Orient.

« Il y avait au môle de Marc-Aurèle un de ces vaisseaux chrétiens que les évêques d'Alexandrie envoient, dans les temps de di-

sette, porter du blé destiné au soulagement des pauvres. Ce vaisseau était prêt à faire voile pour l'Egypte : je m'y embarquai. La saison était favorable. Nous levâmes l'ancre, et nous nous éloignâmes rapidement des côtes de l'Italie.

« Hélas ! j'avais déjà traversé cette mer en sortant pour la première fois de mon Arcadie ! J'étais jeune alors, plein d'espérance ; je rêvais gloire, fortune, honneurs ; je ne connaissais le monde que par les songes de mon imagination. « Aujourd'hui, me disais-je, quelle différence ! je reviens de ce monde, et qu'ai-je appris dans ce triste pèlerinage ? »

« L'équipage était chrétien : les devoirs de notre religion accomplis sur le vaisseau semblaient augmenter la majesté de la scène. Si tous ces hommes revenus à la raison ne voyaient plus Vénus sortir d'une mer brillante et s'envoler au ciel sur l'aile des Heures, ils admiraient la main de celui qui creusa l'abîme, et qui répandit à volonté la terreur ou la beauté sur les flots. Avions-nous besoin des fables d'Alcyon et de Céix pour trouver des rapports attendrissants entre les oiseaux qui passent sur les mers et nos destinées ? En voyant se suspendre à nos mâts des hirondelles fatiguées, nous étions tentés de les interroger touchant notre patrie. Elles avaient peut-être voltigé autour de notre demeure et suspendu leurs nids à notre toit. Reconnaissez ici, Démodocus, cette simplicité des chrétiens qui les rend semblables à des enfants. Un cœur couronné d'innocence vaut mieux pour le marinier qu'une poupe ornée de fleurs ; et les sentiments que répand une âme pure sont plus agréables au souverain des mers que le vin qui coule d'une coupe d'or.

« La nuit, au lieu d'adresser aux astres des invocations coupables et vaines, nous regardions en silence ce firmament où les étoiles se plaisent à luire pour le Dieu qui les a créées, ce beau ciel, ces demeures paisibles, que j'avais pour toujours fermés à Velléda !

« Nous passâmes non loin d'Utique et de Carthage : Marius et Caton ne me rappelèrent dans le crime et dans la vertu qu'un peu

de gloire et beaucoup de malheur. J'aurais voulu embrasser Augustin sur ces bords. A la vue de la colline où fut le palais de Didon, je fondis tout à coup en larmes. Une colonne de fumée qui s'élevait du rivage sembla m'annoncer, ainsi qu'au fils d'Anchise, l'embrasement du bûcher funèbre. Dans le destin de la reine de Carthage, je retrouvai celui de la prêtresse des Gaulois. Cachant ma tête dans mes deux mains, je me mis à pousser des sanglots. Je fuyais aussi sur les mers après avoir causé la mort d'une femme; et pourtant, homme sans gloire et sans avenir, je n'étais pas comme Énée, le dernier héritier d'Ilion et d'Hector; je n'avais pas comme lui pour excuse l'ordre du ciel et les destinées de l'empire romain.

« Nous franchîmes le promontoire de Mercure et le cap où Scipion, saluant la fortune de Rome, voulut aborder avec son armée. Poussés par les vents vers la petite sirte, nous vîmes la tour qui servit de retraite au grand Annibal, lorsqu'il s'embarqua furtivement pour échapper à l'ingratitude de sa patrie : à quelque terre que l'on aborde, on est sûr d'y rencontrer les traces de l'injustice et du malheur. C'est ainsi qu'au rivage opposé de la Sicile, je croyais voir ces victimes de Verrès, qui, du haut de l'instrument de leur supplice, tournaient inutilement vers Rome leurs regards mourants. Ah! le chrétien sur sa croix n'implorera point en vain sa patrie.

« Déjà nous avions laissé à notre droite l'île délicieuse des Lotophages, les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère. Nous ne tardâmes pas à traverser le golfe de Cyrène. La treizième aurore embellissait les cieux, lorsque nous vîmes se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée. Par delà une vaste plaine de sable, une haute colonne attira bientôt nos regards. Les marins reconnurent la colonne de Pompée, consacrée aujourd'hui à Dioclétien par Pollion, préfet d'Égypte. Nous nous dirigeâmes sur ce monument, qui annonce si bien aux voyageurs cette cité fille d'Alexandre, bâtie par le vainqueur d'Arbelles, pour être le tombeau du vaincu de Pharsale. Nous vînmes jeter l'ancre à l'occident du

phare, dans le grand port d'Alexandrie. Pierre [1], évêque de cette ville fameuse, m'accueillit avec une bonté paternelle. Il m'offrit un asile dans les bâtiments des serviteurs de l'autel; mais des liens de parenté me firent choisir la maison de la belle et pieuse Æcaterine [2].

« Avant de rejoindre Dioclétien dans la Haute-Égypte, je passai quelques jours à Alexandrie pour en visiter les merveilles. La bibliothèque excita mon admiration. Elle était gouvernée par le savant Didyme, digne successeur d'Aristarque. Là, je rencontrai des philosophes de tous les pays, et les hommes les plus illustres des Églises de l'Afrique et de l'Asie : Arnobe [3] de Carthage, Athanase [4] d'Alexandrie, Eusèbe [5] de Césarée, Timothée, Pamphile [6], tous apologistes, docteurs ou confesseurs de Jésus-Christ. Le faible séducteur de Velléda osait à peine lever les yeux dans la société de ces hommes forts, qui avaient vaincu et détrôné les passions, comme ces conquérants envoyés du ciel pour frapper les princes de la verge, et mettre le pied sur le cou des rois.

« Un soir, j'étais resté presque seul dans le dépôt des remèdes et des poisons de l'âme. Du haut d'une galerie de marbre, je regardais Alexandrie éclairée des derniers rayons du jour. Je contemplais cette ville habitée par un million d'hommes, et située entre trois déserts : la mer, les sables de la Lybie et Nécropolis, cité des morts aussi grande que celle des vivants. Mes yeux erraient sur tant de monuments, le Phare, le Timonium, l'Hippodrome, le palais des Ptolémées, les aiguilles de Cléopâtre; je considérais ces deux ports couverts de navires, ces flots, témoins de la magnanimité du premier des Césars et de la douleur de Cornélie. La forme même de la cité frappait mes regards : elle se dessine comme une

[1] Le martyr. Il nous reste une lettre apostolique de lui.
[2] Æcaterine, qui résista à l'amour de Maximin.
[3] L'apologiste, dont nous avons les ouvrages.
[4] Le patriarche.
[5] L'historien.
[6] Le martyr, maître d'Eusèbe.

cuirasse macédonienne sur les sables de la Lybie, soit pour rappeler le souvenir de son fondateur, soit pour dire aux voyageurs que les armes du héros grec étaient fécondes, et que la pique d'Alexandre faisait éclore des cités au désert, comme la lance de Minerve fit sortir l'olivier fleuri du sein de la terre.

« Pardonnez, seigneurs, à cette image empruntée d'une source impure. Plein d'admiration pour Alexandre, je rentrai dans l'intérieur de la bibliothèque ; je découvris une salle que je n'avais point encore parcourue. A l'extrémité de cette salle, je vis un petit monument de verre qui réfléchissait les feux du soleil couchant. Je m'en approchai ; c'était un cercueil : le cristal transparent me laissa voir au fond du cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or, et environné de toutes les marques de la puissance. Ses traits immobiles conservaient encore des traces de la grandeur de l'âme qui les anima ; il semblait dormir du sommeil de ces vaillants qui sont tombés morts, et qui ont mis leurs épées sous leur tête.

Un homme était assis près du cercueil : il paraissait profondément occupé d'une lecture. Je jetai les yeux sur son livre : je reconnus la Bible des Septante qu'on m'avait déjà montrée. Il la tenait déroulée à ce verset des Machabées :

« Lorsque Alexandre eut vaincu Darius, il passa jusqu'à l'extré-
« mité du monde, et la terre se tut devant lui. Après cela il connut
« qu'il devait bientôt mourir. Les grands de sa cour prirent tous
« le diadème après sa mort, et les maux se multiplièrent sur la
« terre. »

« Dans ce moment je reportai mes regards sur le cercueil : le fantôme qu'il renfermait me parut avoir quelque ressemblance avec les bustes d'Alexandre... Celui devant qui la terre se taisait réduit à un éternel silence ! Un obscur chrétien assis près du cercueil du plus fameux des conquérants, et lisant dans la Bible l'histoire et les destinées de ce conquérant ? Quel vaste sujet de réflexions ! Ah ! si l'homme, quelque grand qu'il soit, est si peu de chose, qu'est-ce

donc que ses œuvres! disais-je en moi-même. Cette superbe Alexandrie périra à son tour comme son fondateur. Un jour, dévorée par les trois déserts qui la pressent, la mer, les sables et la mort la reprendront comme un bien envahi sur eux, et l'Arabe reviendra planter sa tente sur ses ruines ensevelies!

« Le lendemain de cette journée, je m'embarquai pour Memphis. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la mer, dans les eaux rougissantes du Nil. Quelques palmiers qui semblaient plantés dans les flots nous annoncèrent ensuite une terre que l'on ne voyait point encore. Le sol qui les portait s'éleva peu à peu au-dessus de l'horizon. On découvrit par degrés les sommets confus des édifices de Canope; et l'Égypte enfin, toute brillante d'une inondation nouvelle, se montre à nos yeux comme une génisse féconde qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

« Nous entrâmes à pleines voiles dans le fleuve. Les mariniers le saluèrent de leurs cris; et portèrent à leur bouche son onde sacrée. Un paysage à fleur d'eau s'étendait sur l'une et l'autre rive. Ce fertile marais était à peine ombragé par des sycomores chargés de figues, et par des palmiers qui semblent être les roseaux du Nil. Quelquefois le désert, comme un ennemi, se glisse dans la verte plaine; il pousse ses sables en longs serpents d'or, et dessine, au sein de la fécondité, des méandres stériles. Les hommes, ont multiplié sur cette terre l'obélisque, la colonne et la pyramide, sorte d'architecture isolée, qui remplace par l'art les troncs des vieux chênes que la nature a refusés à un sol rajeuni tous les ans.

« Cependant nous commencions à découvrir à notre droite les premières sinuosités de la montagne de Lybie, et à notre gauche la crête des monts de la mer Érythrée. Bientôt, dans l'espace vide que laissait l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous vîmes paraître le sommet des deux grandes pyramides. Placées à l'entrée de la vallée du Nil, elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à quelque monument triomphal élevé à la

mort pour ses victoires : Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui.

« Non loin et comme à l'ombre de ces demeures du néant, Memphis s'élève entourée de cercueils. Baignée par le lac Acherus, où Caron passait les morts; voisine de la plaine des tombeaux, elle semble n'avoir qu'un pas à franchir pour descendre aux enfers avec ses générations. Je ne m'arrêtai pas longtemps dans cette ville déchue de sa première grandeur. Cherchant toujours Dioclétien, je remontai jusque dans la Haute-Égypte. Je visitai Thèbes aux cent portes, Tentyra aux ruines magnifiques, et quelques-unes des quatre mille cités que le Nil arrose dans son cours.

« Ce fut en vain que je cherchai cette sage et sérieuse Égypte qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée par Homère, Lycurgue et Pythagore, et par Jacob, Joseph et Moïse; cette Égypte où le peuple jugeait ses rois après leur mort, où l'on empruntait en livrant pour gage le corps d'un père, où le père qui avait tué son fils était obligé de tenir pendant trois jours le corps de ce fils embrassé, où l'on promenait un cercueil autour de la table du festin, où les maisons s'appelaient des hôtelleries et les tombeaux des maisons. J'interrogeai les prêtres si renommés dans la science des choses du ciel et des traditions de la terre. Je ne trouvai que des fourbes qui entourent la vérité de bandelettes comme leurs momies, et la rangent au nombre des morts dans leurs puits funèbres. Retombés dans une grossière ignorance, ils n'entendent plus la langue hiéroglyphique ; leurs symboles bizarres ou effrontés sont muets pour eux comme pour l'avenir : ainsi la plupart de leurs monuments, les obélisques, les spyhnx, les colosses, ont perdu leurs rapports avec l'histoire et les mœurs. Tout est changé sur ces bords, hors la superstition consacrée par le souvenir des ancêtres : elle ressemble à ces monstres d'airain que le temps ne peut faire entièrement disparaître dans ce climat conservateur : leurs croupes et leurs dos sont ensevelis dans le sable, mais ils lèvent encore une tête hideuse du milieu des tombeaux.

« Enfin, je rencontrai Dioclétien auprès des grandes cataractes, où il venait de conclure un traité avec les peuples de Nubie. L'empereur me daigna parler des honneurs militaires que j'avais obtenus, et me témoigner quelque regret de la résolution que j'avais prise.

« Toutefois, dit-il, si vous persistez dans votre projet, vous pouvez retourner dans votre patrie. J'accorde cette grâce à vos services : vous serez le premier de votre famille qui soit rentré sous le toit de ses pères avant d'avoir laissé un fils en otage au peuple romain. »

« Plein de joie de me trouver libre, il me restait à voir en Égypte une autre espèce d'antiquités, plus d'accord avec mes sentiments, ma patience et mes remords. Je touchais au désert témoin de la fuite des Hébreux, et consacré par les miracles du Dieu d'Israël : je résolus de le traverser en prenant la route de Syrie.

« Je redescendis le fleuve de l'Égypte. A deux journées au-dessus de Memphis, je pris un guide pour me conduire au rivage de la mer Rouge ; de là, je devais passer à Arsinoé [1] pour me rendre à Gaza avec les marchands de Syrie. Quelques dattes et des outres remplies d'eau furent les seules provisions du voyage. Le guide marchait devant moi, monté sur un dromadaire : je le suivais sur une cavale arabe. Nous franchîmes la première chaîne des montagnes qui bordent la rive orientale du Nil ; et, perdant de vue les humides campagnes, nous entrâmes dans une plaine aride : rien ne représente mieux le passage de la vie à la mort.

« Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes ; le vent traverse ces forêts armées, sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux : çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent

[1] [illegible].

les regards, et des monceaux de pierres élevés de loin à loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

« Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

« La nuit vint. La lune éclairait le désert vide : on n'apercevait, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon, qui demandait en vain, dans ce sable inculte, le foyer du laboureur.

« Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalle, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble :

« Je crains, dit-il, le vent du midi ; sauvons-nous. »

« Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis : l'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

« Soudain, de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route ; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, les outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble

de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Ensevelis dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri ; je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

« En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon. Mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours : l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles : inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert !

« Toutes les bornes avaient disparu, tous les sentiers étaient effacés. Des paysages de sable formés par les vents offraient de toutes parts leurs nouveaux aspects et leurs créations nouvelles. Épuisée de soif, de faim et de fatigue, ma cavale ne pouvait plus porter son fardeau : elle se coucha mourante à mes pieds. Le jour vint achever mon supplice. Le soleil m'ôta le peu de force qui me restait : j'essayai de faire quelques pas ; mais bientôt incapable d'aller plus avant, je me précipitai la tête dans un buisson, et j'attendis, ou plutôt j'appelai la mort.

« Déjà le soleil avait passé le milieu de son cours : tout à coup le rugissement d'un lion se fait entendre. Je me soulève avec peine, et j'aperçois l'animal terrible courant à travers les sables. Il me vint alors en pensée qu'il se rendait peut-être à quelque fontaine connue des bêtes de ces solitudes. Je me recommandai à la puissance qui protégea Daniel, et louant Dieu, je me levai et suivis de loin mon étrange conducteur. Nous ne tardâmes pas d'arriver à une petite vallée. Là se voyait un puits d'eau fraîche environné d'une mousse verdoyante. Un dattier s'élevait auprès ; ses fruits

mûrs pendaient sous ses palmes recourbées. Ce secours inespéré me rendit la vie. Le lion but à la fontaine, et s'éloigna doucement comme pour me céder sa place au banquet de la Providence : ainsi renaissaient pour moi ces jours du berceau du monde, alors que le premier homme, exempt de souillure, voyait les bêtes de la création se jouer autour de leur roi, et lui demander le nom qu'elles porteraient au désert.

« De la vallée du palmier on apercevait à l'orient une haute montagne. Je me dirigeai sur cette espèce de phare, qui semblait m'appeler à un port à travers les flots fixes et les ondes épaisses d'un océan de sable. J'arrivai au pied de cette montagne ; je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés qui fermaient l'horizon de toutes parts. La nuit était descendue ; je n'entendais que les pas d'une bête sauvage qui marchait devant moi, et qui brisait, en passant dans l'ombre, quelques plantes desséchées. Je crus reconnaître le lion de la fontaine. Tout à coup il se mit à rugir : les échos de ces montagnes inconnues semblèrent s'éveiller pour la première fois, et répondirent par un murmure sauvage aux accents du lion. Il s'était arrêté devant une caverne dont l'entrée était fermée par une pierre. J'entrevois une faible lumière à travers les fentes du rocher. Le cœur palpitant de surprise et d'espoir, je m'approche, je regarde : ô miracle ! je découvre réellement une lumière au fond de cette grotte !

« Qui que vous soyez, m'écriai-je, vous qui apprivoisez les bêtes farouches, prenez pitié d'un voyageur égaré. »

« A peine avais-je prononcé ces mots, que j'entendis la voix d'un vieillard qui chantait un cantique de l'Écriture.

« O chrétien ! m'écriai-je de nouveau, recevez votre frère. »

« A l'instant même je vis paraître un homme cassé de vieillesse, et qui semblait réunir sur sa tête autant d'années que Jacob. Il était vêtu d'une robe de feuilles de palmier :

« Étranger, me dit-il, soyez le bienvenu ! Vous voyez un homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. L'heure de mon heu-

reux sommeil est arrivée; mais je puis encore vous donner l'hospitalité pour quelques moments. Entrez, mon frère, dans la grotte de Paul. »

« Je suivis, en tremblant de respect, ce fondateur du christianisme dans les sables de la Thébaïde.

« Au fond de la grotte, un palmier, étendant et entrelaçant ses branches de toutes parts, formait une espèce de vestibule. Une fontaine très claire coulait auprès. De cette fontaine sortait un petit ruisseau qui, à peine échappé de sa source, rentrait dans le sein de la terre. Paul s'assit avec moi au bord de l'eau, et le lion qui m'avait montré le puits de l'Arabe vint se coucher à nos pieds.

« Étranger, me dit l'anachorète avec une bienheureuse simplicité, comment vont les choses du monde? Bâtit-on encore des villes? Quel est le maître qui règne aujourd'hui? Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte : depuis cent ans je n'ai vu que deux hommes, vous aujourd'hui, et Antoine, l'héritier de mon désert, qui vint frapper hier à ma porte, et qui reviendra demain pour m'ensevelir. »

« En achevant ces mots, Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain du plus pur froment. Il me dit que la Providence lui fournissait chaque jour une pareille nourriture. Il m'invita à rompre avec lui le don céleste. Nous bûmes un peu d'eau dans le creux de notre main; et après ce repas frugal, l'homme saint me demanda quels événements m'avaient conduit dans cette retraite inaccesible. Après avoir entendu la déplorable histoire de ma vie :

« Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes; mais il n'est rien que ne puissent effacer des larmes sincères. Ce n'est pas sans dessein sur vous que la Providence vous a fait voir le christianisme naissant par toute la terre. Vous le retrouvez encore dans cette solitude, parmi les lions, sous les feux du tropique, comme vous l'avez rencontré au milieu des ours et des glaces du pôle. Soldat de Jésus-Christ, vous êtes destiné à combattre et à vaincre pour la foi. O Dieu! dont les voies sont incompréhensibles, c'est toi qui as conduit ce jeune confesseur dans cette grotte, afin que je lui dé-

voile l'avenir, et qu'en achevant de lui faire connaître sa religion, je complète en lui, par la grâce, l'œuvre que la nature a commencée ! Eudore, reposez-vous ici toute cette journée ; demain, au lever du soleil, nous irons prier Dieu sur la montagne, et je vous parlerai avant de mourir. »

« L'anachorète m'entretint encore longtemps de la beauté de la religion et des bienfaits qu'elle doit répandre un jour sur le genre humain. Ce vieillard présentait dans ces discours un contraste extraordinaire : aussi naïf qu'un enfant, quand il était abandonné à la seule nature, il semblait avoir tout oublié, ou ne rien connaître du monde, de ses grandeurs, de ses peines, de ses plaisirs; mais, quand Dieu descendait dans son âme, Paul devenait un génie inspiré, rempli de l'expérience du présent et des visions de l'avenir. Deux hommes se trouvaient ainsi réunis dans le même homme : on ne pouvait dire lequel était le plus admirable, ou de Paul l'ignorant, ou de Paul le prophète, puisque c'était à la simplicité du premier qu'était accordée la sublimité du second.

« Après m'avoir donné des leçons pleines d'une douceur grave et d'une agréable sagesse, Paul m'invite à faire un sacrifice de louanges à l'Éternel ; il se lève, et, debout sous le palmier, il chante :

« Béni soyez-vous, Dieu de nos pères, qui n'avez pas méprisé « ma bassesse !

« Solitude, ô mon épouse ! vous allez perdre celui qui trouvait « en vous des douceurs !

« Le solitaire doit avoir le corps chaste, la bouche pure, l'esprit « éclairé d'une lumière divine.

« Sainte tristesse de la pénitence, percez mon âme comme un ai- « guillon d'or, remplissez-la d'une douleur céleste !

« Les larmes sont mères des vertus, le malheur est un marchepied pour s'élever vers le ciel.

« La prière du saint était à peine achevée qu'un doux et profond sommeil me saisit. Je m'endormis sur le lit de cendre que Paul pré-

férait à la couche des rois. Le soleil était prêt à finir son tour quand je rouvris les yeux à la lumière. L'ermite me dit :

« Levez-vous, priez, mangez, et allons sur la montagne.

« Je lui obéis ; nous partîmes. Pendant plus de six heures nous gravîmes des rochers escarpés, et au lever du jour nous atteignîmes la pointe la plus élevée du mont Colzim.

« Un horizon immense s'étendait en cercle autour de nous. On découvrait, à l'orient, les sommets d'Horeb et de Sinaï, le désert de Sur et la mer Rouge ; au midi, les chaînes des montagnes de la Thébaïde ; au nord, les plaines stériles où Pharaon poursuivit les Hébreux ; et à l'occident, par delà les sables où je m'étais égaré, la vallée féconde de l'Égypte.

« L'aurore, entr'ouvrant le ciel de l'Arabie-Heureuse, éclaira quelque temps ce tableau. L'onagre, la gazelle et l'autruche, couraient rapidement dans le désert, tandis que les chameaux d'une caravane passaient lentement à la file, menés par l'âne intelligent qui leur servait de conducteur. On voyait fuir, sur la mer Rouge, des vaisseaux chargés de parfums et de soie, ou qui portaient quelque sage aux rives indiennes. Couronnant enfin de splendeur cette frontière des deux mondes, le soleil se leva : il parut éclatant de lumière au sommet du Sinaï ; faible et pourtant brillante image du Dieu que Moïse contempla sur la cime de ce mont sacré !

« Le solitaire prit la parole :

« Confesseur de la foi, jetez les yeux autour de vous. Voilà cet Orient d'où sont sorties toutes les religions et toutes les révolutions de la terre ; voilà cette Égypte qui a donné des dieux élégants à votre Grèce, et des dieux informes à l'Inde ; voilà ce désert de Sur où Moïse reçut la loi ; Jésus-Christ a paru dans ces mêmes régions, et un jour viendra qu'un descendant d'Ismaël rétablira l'erreur sous la tente de l'Arabe. La morale écrite est pareillement un fruit de ce sol fécond. Or, remarquez que les peuples de l'Orient, comme en punition de quelque grande rébellion tentée par leurs pères, ont presque toujours été soumis à des tyrans : ainsi (merveilleux contre-

poids!) la morale est née auprès de l'esclavage, et la religion nous est venue de la contrée du malheur. Enfin, ces mêmes déserts ont vu marcher les armées de Sésostris, de Cambyse, d'Alexandre, de César. Siècles à venir, vous y ramènerez des armées non moins nombreuses, des guerriers non moins célèbres! Tous les grands mouvements imprimés à l'espèce humaine sont partis d'ici, ou sont venus s'y perdre. Une énergie surnaturelle s'est conservée aux bords où le premier homme a reçu la vie; quelque chose de merveilleux semble encore attaché au berceau de la création et aux sources de la lumière.

« Sans nous arrêter à ces grandeurs humaines qui tour à tour ont trébuché dans la tombe; sans considérer ces siècles fameux qu'une pelletée de terre sépare, et qu'un peu de poussière recouvre, c'est surtout pour les chrétiens que l'Orient est le pays des merveilles.

« Vous avez vu le christianisme pénétrer, à l'aide de la morale, chez les nations civilisées de l'Italie et de la Grèce; vous l'avez vu s'introduire par la charité au milieu des peuples barbares de la Gaule et de la Germanie; ici, sous l'influence d'une nature qui affaiblit l'âme en rendant l'esprit obstiné, chez un peuple grave par ses institutions politiques, et léger par son climat, la charité et la morale seraient insuffisantes. La religion de Jésus-Christ ne peut entrer dans les temples d'Isis et d'Ammon que sous le voile de la pénitence. Il faut qu'elle offre à la mollesse le spectacle de toutes les privations; il faut qu'elle oppose aux fourberies des prêtres et aux mensonges des faux dieux, des miracles certains et de vrais oracles; des scènes extraordinaires de vertu peuvent seules arracher la foule enchantée aux jeux du cirque et du théâtre: tandis que, d'une part, les hommes commettent de grands crimes, les grandes expiations sont nécessaires, afin que la renommée de ces dernières étouffe la célébrité des premiers.

« Voilà la raison de l'établissement de ces missionnaires qui commencent en moi et qui se perpétueront dans ces solitudes. Ad-

mirez notre divin chef, qui sait dresser sa milice selon les lieux et les obstacles qu'elle a à combattre. Contemplez les deux religions qui vont lutter ici corps à corps, jusqu'à ce que l'une ait terrassé l'autre. L'antique culte d'Osiris, qui se perd dans la nuit des temps, fier de ses traditions, de ses mystères, de ses pompes, se croit sûr de la victoire. Le grand dragon d'Égypte se couche au milieu de ses eaux, et dit : « Le fleuve est à moi. » Il croit que le crocodile recevra toujours l'encens des mortels, que le bœuf qu'on assomme à la crèche sera toujours le plus grand des dieux. Non, mon fils, une armée va se former dans le désert, et marcher à la vérité. Elle s'avance de la Thébaïde et de la solitude de Scété ; elle est composée de saints vieillards, qui ne portent que des bâtons blancs pour assiéger les prêtres de l'erreur dans leurs temples. Ces derniers occupent des champs fertiles et sont plongés dans le luxe et les plaisirs ; les premiers habitent un sable brûlant parmi toutes les rigueurs de la vie. L'enfer, qui presse sa ruine, tente tous les moyens de victoire : les démons de la volupté, de l'or, de l'ambition, cherchent à corrompre la milice fidèle. Le ciel vient au secours de ses enfants ; il prodigue, en leur faveur, les miracles. Qui pourrait dire les noms de tant d'illustres solitaires, les Antoine, les Sérapion, les Macaire, les Pacôme ! La victoire se déclare pour eux : le Seigneur se revêt de l'Égypte, comme un berger de son manteau. Partout où l'erreur avait parlé, la vérité s'est fait entendre ; partout où les faux dieux avaient placé un mystère, Jésus-Christ avait placé un saint. Les grottes de la Thébaïde sont envahies ; les catacombes des morts sont occupées par les vivants morts aux passions de la terre. Les dieux, forcés dans leurs temples, retournent au fleuve ou à la charrue. Un cri de triomphe s'élève depuis la pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué. La postérité de Joseph rentre dans la terre de Gessen ; et cette conquête, due aux larmes des vainqueurs, ne coûte pas une larme aux vaincus ! »

« Paul suspendit un moment son discours ; ensuite, reprenant la parole :

« Eudore, dit-il, vous n'abandonnerez plus les rangs des soldats de Jésus-Christ. Si vous n'êtes pas rebelle à la voix du ciel, quelle couronne vous attend! Quelle gloire sera répandue sur vous! Eh! mon fils, que chercheriez-vous à présent parmi les hommes? Le monde pourrait-il vous toucher? Voudriez-vous, ainsi que l'infidèle Israélite, mener des danses autour du veau d'or? Savez-vous quelle fin menace cet empire, qui depuis longtemps écrase le genre humain? Les crimes des maîtres du monde amèneront bientôt le jour de la vengeance. Ils ont persécuté les fidèles; ils se sont remplis du sang des martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel... »

« Paul s'interrompit de nouveau. Il étendit ses bras vers le mont Horeb, ses yeux s'animèrent, une flamme parut sur sa tête, son front ridé brilla tout à coup d'une jeunesse divine; le nouvel Élie s'écria :

« D'où viennent ces familles fugitives qui cherchent un abri dans l'antre du solitaire? qui sont ces peuples sortis des quatre régions de la terre? Voyez-vous ces hideux cadavres, enfants impurs des démons et des sorcières de la Scythie[1]? Le fléau de Dieu les conduit[2]. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable! Que veulent ces rois vêtus de peaux de bêtes, la tête couverte d'un chapeau barbare[3], ou les joues peintes d'une couleur verte[4]? Pourquoi ces hommes nus égorgent-ils les prisonniers autour de la ville assiégée? Arrrêtez[5]: ce monstre a bu le sang du Romain qu'il avait abattu[6]! Tous viennent du désert d'une terre affreuse; tous marchent vers la nouvelle Babylone. Est-tu tombée, reine des cités? Ton Capitole est-il caché dans la poussière? Que tes campagnes sont désertes! Quelle solitude autour de toi!... Mais, ô prodige! la

[1] Les Huns.
[2] Attila.
[3] Les Goths.
[4] Les Lombards.
[5] Les Francs et les Vandales.
[6] Le Sarrasin.

croix paraît au milieu de ce tourbillon de poussière! Elle s'élève sur Rome ressuscitée! Elle en marque les édifices. Père des anachorètes, Paul, réjouis-toi avant de mourir! tes enfans occupent les ruines du palais des Césars; les portiques où la mort des chrétiens fut jurée sont changés en cloître pieux [1], et la pénitence habite où régna le crime triomphant! »

« Paul laissa retomber ses mains à ses côtés. Le feu qui l'avait animé s'éteignit. Redevenu mortel, il en reprit le langage.

« Eudore, me dit-il, il faut nous séparer. Je ne dois plus descendre de la montagne. Celui qui me doit ensevelir approche; il vient couvrir ce pauvre corps et rendre la terre à la terre. Vous le trouverez au bas du rocher; vous attendrez son retour; il vous montrera le chemin. »

« Alors l'étonnant vieillard me força de le quitter. Triste, et plongé dans les plus sérieuses pensées, je m'éloignai en silence. J'entendais la voix de Paul, qui chantait son dernier cantique. Prêt à se brûler sur l'autel, le vieux phénix saluait par des concerts sa jeunesse renaissante. Au bas de la montagne je rencontrai un autre vieillard qui hâtait ses pas. Il tenait à la main la tunique d'Athanase, que Paul lui avait demandée pour lui servir de linceul. C'était le grand Antoine, éprouvé par tant de combats contre l'enfer. Je voulus lui parler; mais lui, toujours marchant, s'écriait :

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans un paradis! »

« Il passa, et j'attendis son retour toute la journée. Il ne revint que le jour suivant. Des pleurs coulaient de ses yeux.

« Mon fils, s'écria-t-il en s'approchant de moi, le séraphin n'est plus sur la terre. A peine hier m'étais-je éloigné de vous, que je vis, au milieu d'un chœur d'anges et de prophètes, Paul, tout éclatant d'une blancheur pure, monter au ciel. Je courus au haut de la montagne, j'aperçus le saint, les genoux en terre, la tête levée

[1] Les Thermes de Dioclétien, habités par les chartreux.

et les bras étendus vers le ciel; il semblait encore prier, et il n'était plus! Deux lions qui sortirent des rochers voisins m'ont aidé à lui creuser un tombeau, et sa tunique de feuilles de palmier est devenue mon héritage. »

« Ce fut ainsi qu'Antoine me raconta la mort du premier des anachorètes. Nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes au monastère où déjà se formait, sous la direction d'Antoine, cette milice dont Paul m'avait annoncé les conquêtes. Un solitaire me conduisit à Arsinoé. J'en partis bientôt avec les marchands de Ptolémaïs. En traversant l'Asie, je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène, épouse de Constance, mon généreux protecteur, et mère de Constantin, mon illustre ami. Je vis ensuite les sept Églises instruites par le prophète Patmos, la patiente Éphèse, Smyrne l'affligée, Pergame remplie de foi, la charitable Tyatire, Sardes, mise au rang des morts; Laodicée, qui doit acheter des habits blancs; et Philadelphie, aimée de celui qui possède la clé de David. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui daigna me presser dans ses bras, et me confier ses vastes projets. Je vous revis enfin, ô mes parents! après dix années d'absence et de malheurs! Si le ciel exauçait mes vœux, je ne quitterais plus les vallons de l'Arcadie : heureux d'y passer mes jours dans la pénitence, et d'y dormir après ma mort dans le tombeau de mes pères! »

Ces dernières paroles mirent fin au récit d'Eudore : les vieillards qui l'écoutaient demeurèrent quelque temps en silence. Lasthénès remerciait Dieu au fond du cœur de lui avoir donné un tel fils; Cyrille n'avait plus rien à dire à un jeune homme qui avouait ses fautes avec tant de candeur; il le regardait même avec un mélange de respect et d'admiration, comme un confesseur appelé par le ciel aux plus hautes destinées. Démodocus était presque effrayé du langage inconnu et des vertus incompréhensibles d'Eudore. Les trois vieillards se lèvent avec majesté, comme trois rois, et rentrent au foyer de Lasthénès. Cyrille, après avoir offert pour Eudore le re-

doutable sacrifice, prend congé de ses hôtes et retourne à Lacédémone. Eudore se retire dans la grotte témoin de sa pénitence. Démodocus, resté seul avec sa fille, la serre tendrement dans ses bras, et lui dit avec un pressentiment triste :

« Fille de Démodocus, tu seras peut-être aussi malheureuse à ton tour ; car Jupiter dispose de nos destinées. Mais tu imiteras Eudore. L'adversité a augmenté les vertus de ce jeune homme. Les vertus les plus rares ne sont pas toujours le résultat de cette lente maturité que l'âge amène : la grappe encore verte, tordue par la main du vigneron, et flétrie sur le cep avant l'automne, donne le plus doux vin aux bords de l'Alphée et sur les coteaux de l'Érymanthe. »

LIVRE DOUZIEME.



SOMMAIRE.

Invocation à l'Esprit-Saint. Conjuration des démons contre l'Église. Dioclétien ordonne de faire le dénombremeut des chrétiens. Hiéroclès part pour l'Achaïe. Amour d'Eudore et de Cymodocée.

Esprit-Saint, qui fécondas le vaste abîme en le couvrant de tes ailes, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours ! Du haut de la montagne qui voit s'abaisser à ses pieds les sommets d'Aonie, tu contemples ce mouvement perpétuel des choses de la terre, cette société humaine où tout change, même les principes, où le bien devient le mal, où le mal devient le bien ; tu regardes en pitié les dignités qui nous enflent le cœur, les vains honneurs qui le corrompent ; tu menaces le pouvoir acquis par des crimes ; tu consoles le malheur acheté par des vertus ; tu vois les diverses passions des hommes, leurs craintes honteuses, leurs haines basses, leurs vœux intéressés, leurs joies si courtes, leurs ennuis si longs ; tu pénètres toutes ces misères, ô Esprit créateur ! Anime et vivifie ma parole dans le récit que je vais faire : heureux si je puis adoucir l'horreur du tableau en y peignant les miracles de ton amour !

Placés aux postes désignés par leur chef, les esprits des ténèbres soufflent de toutes parts la discorde et l'horreur du nom chrétien. Ils déchaînent dans Rome même les passions des chefs et des minis-

tres de l'empire. Astarté présente sans cesse à Hiéroclès l'image de la fille d'Homère. Il donne à ce fantôme séduisant toutes les grâces qu'ajoutent à la beauté l'absence et le souvenir. Satan réveille secrètement l'ambition de Galérius : il lui peint les fidèles attachés à Dioclétien, comme le seul appui qui soutient le vieil empereur sur son trône. Le préfet d'Achaïe, déserteur de la loi évangélique, et livré au démon de la fausse sagesse, confirme le fougueux César dans sa haine contre les adorateurs du vrai Dieu. La mère de Galérius se plaint de ce que les disciples de la croix insultent à ses sacrifices, et refusent de prier pour son fils les divinités champêtres. Lorsqu'un vautour, sauvage enfant de la montagne, va fondre sur une colombe qui se désaltère dans un courant d'eau, à l'instant où il se précipite, d'autres vautours, arrêtés sur un rocher, poussent des cris cruels, et l'excitent à dévorer sa proie : ainsi Galérius, qui veut anéantir la religion de Jésus-Christ, est encore animé au carnage par sa mère et par l'impie Hiéroclès. Enivré de ses victoires sur les Parthes, traînant à sa suite le luxe et la corruption de l'Asie, nourrissant les projets les plus ambitieux, il fatigue Dioclétien de ses plaintes et de ses menaces.

« Qu'attendez-vous, lui dit-il, pour punir une race odieuse que votre dangereuse clémence laisse multiplier dans l'empire? Nos temples sont déserts, ma mère est insultée, votre épouse séduite. Osez frapper des sujets rebelles, vous trouverez dans leurs richesses des ressources qui vous manquent, et vous ferez un acte de justice agréable aux dieux. »

Dioclétien était un prince orné de modération et de sagesse; son âge le faisait encore pencher vers la douceur en faveur des peuples; tel un vieil arbre, en abaissant ses rameaux, rapproche ses fruits de la terre. Mais l'avarice, qui resserre le cœur, et la superstition qui le troublent, gâtaient les grandes qualités de Dioclétien. Il se laissa séduire par l'espoir de trouver des trésors chez les fidèles. Marcellin, évêque de Rome, reçut l'ordre de livrer aux temples des idoles les richesses du nouveau culte. L'empereur se rendit lui-

même à l'église où ces trésors devaient avoir été rassemblés. Les portes s'ouvrent : il aperçoit une troupe innombrable de pauvres, d'infirmes, d'orphelins!

« Prince, lui dit le pasteur des hommes, voilà les trésors de l'Église, les joyaux, les vases précieux, les couronnes d'or de Jésus-Christ. »

Cette austère et touchante leçon fit monter la rougeur au front du prince. Un monarque est terrible quand il est vaincu en magnanimité. La puissance, par un instinct sublime, prétend à la vertu, comme une mâle jeunesse se croit faite pour la beauté : malheur à celui qui ose lui faire sentir les qualités ou les grâces qui lui manquent!

Satan profite de ce moment de faiblesse pour augmenter le ressentiment de Dioclétien de toutes les frayeurs de la superstition. Tantôt les sacrifices sont tout à coup suspendus, et les prêtres déclarent que la présence des chrétiens éloigne les dieux de la patrie; tantôt le foie des victimes immolées paraît sans tête; leurs entrailles, parsemées de taches livides, n'offrent que des signes funestes; les divinités, couchées sur leurs lits, dans les places publiques, détournent les yeux; les portes des temples se referment d'elles-mêmes; des bruits confus font retentir les antres sacrés; chaque moment apporte à Rome la nouvelle d'un nouveau prodige : le Nil a retenu le produit de ses eaux; la foudre gronde, la terre tremble, les volcans vomisent des flammes, la peste et la famine ravagent les provinces de l'Orient, l'Occident est troublé par des séditions dangereuses et des guerres étrangères : tout est attribué à l'impiété des chrétiens.

Dans la vaste enceinte du palais de Dioclétien, au milieu du jardin des Thermes, s'élevait un cyprès qu'arrosait une fontaine. Au pied de ce cyprès était un autel consacré à Romulus. Tout à coup un serpent, le dos marqué de taches sanglantes, sort en sifflant de dessous l'autel; il embrasse le tronc du cyprès. Parmi le feuillage, sur le rameau le plus élevé, trois passereaux étaient cachés dans leur

nid : l'horrible dragon les dévore ; la mère vole à l'entour en gémissant ; l'impitoyable reptile la saisit bientôt par les ailes, et l'enveloppe malgré ses cris. Dioclétien, effrayé de ce prodige, fait appeler Thagès, chef des aruspices. Gagné secrètement par Galérius, et fanatique adorateur des idoles, Tagès s'écrie :

« O prince ! le dragon représente la religion nouvelle prête à dévorer les deux Césars et le chef de l'empire ! Hâtez-vous de détourner les effets de la colère céleste, en punissant les ennemis des dieux ! »

Alors le Tout-Puissant prend dans sa main les balances d'or où sont pesées les destinées des rois et des empires : le sort de Dioclétien fut trouvé léger. A l'instant l'empereur rejeté sent en lui quelque chose d'extraordinaire : il lui semble que son bonheur l'abandonne et que les Parques, fausses divinités qu'il adore, filent plus rapidement ses jours. Une partie de sa prudence accoutumée lui échappe. Il ne voit plus aussi clairement les hommes et leurs passions ; il se laisse entraîner aux siennes : il veut que les officiers chrétiens de son palais sacrifient aux dieux, et il ordonne qu'il soit fait un dénombrement exact des fidèles dans tout l'empire.

Galérius est transporté de joie. Comme un vigneron, possesseur d'un terrain fameux dans les vallons du Tmolus, se promène entre les ceps de sa vigne en fleur, et compte déja les flots du vin pur qui rempliront la coupe des rois ou le calice des autels : ainsi Galérius voit couler en espérance les torrents du sang précieux que lui promet le christianisme florissant. Les proconsuls, les préfets, les gouverneurs des provinces quittent la cour pour exécuter les ordres de Dioclétien. Hiéroclès baise humblement le bas de la toge de Galérius, et, faisant un effort comme un homme qui va s'immoler à la vertu : il ose lever un regard humilié vers César :

« Fils de Jupiter, lui dit-il, prince sublime, amateur de la sagesse, je pars pour l'Achaïe. Je vais commencer à punir ces factieux qui blasphèment ton Éternité. Mais, César, toi qui es ma fortune et mes dieux, permets que je m'explique avec franchise. Un sage, même au

péril de ses jours, doit la vérité tout entière à son prince. Le divin empereur ne montre point encore assez de fermeté contre des hommes odieux. Oserai-je le dire sans attirer sur moi ta colère? Si des mains affaiblies par l'âge laissent échapper les rênes de l'État, Galérius, vainqueur des Parthes, n'est-il pas digne de monter sur le trône de l'univers? Mais, ô mon héros! garde-toi des ennemis qui t'environnent! Dorothée, chef du palais, est chrétien. Depuis qu'un Arcadien rebelle fut introduit à la cour, l'impératrice même favorise les impies. Le jeune prince Constantin, ô honte! ô douleur!... »

Hiéroclès s'interrompit brusquement, versa des pleurs, et parut profondément alarmé des périls de César. Il rallume ainsi dans le cœur du tyran ses deux passions dominantes, l'ambition et la cruauté. Il jette en même temps les fondements de sa grandeur future : car Hiéroclès n'était point aimé de l'empereur, ennemi des sophistes, et il savait qu'il n'obtiendrait jamais, sous Dioclétien, les honneurs qu'il espérait de Galérius.

Il vole à Tarente, et monte sur la flotte qui le doit porter en Messénie. Il brûle de revoir le rivage de la Grèce : c'est là que respire la fille d'Homère; c'est là qu'il pourra satisfaire à la fois et son amour pour Cymodocée, et sa haine contre les chrétiens. Cependant il cache ses sentiments au fond de son cœur; et, couvrant ses vices du masque des vertus, les mots de sagesse et d'humanité sortent incessamment de sa bouche : telle une eau profonde qui recèle dans son sein des écueils et des abîmes embellit souvent sa surface de l'image et de la lumière des cieux.

Cependant les démons, qui veulent hâter la ruine de l'Église, envoient au proconsul d'Achaïe un vent favorable. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, lorsque l'Italie charmée accourut pour contempler le plus beau des Grecs. Déjà Hiéroclès a vu fuir les jardins d'Alcinoüs et les hauteurs de Buthrotum, lieux voisins immortalisés par les deux maîtres de la lyre. Leucate, où respirent encore les feux de la fille de Lesbos; Ithaque, hérissée de

rochers; Zacynthe, couverte de forêts; Céphallénie, aimée des colombes, attirent tour à tour les regards du proconsul romain. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno, et bientôt il salue les monts lointains de l'Élide. Il ordonne de tourner la proue vers l'orient. Il rase le sablonneux rivage où Nestor offrait une hécatombe à Neptune, quand Télémaque vint lui demander des nouvelles d'Ulysse, égal aux dieux pour la sagesse. Il laisse à sa gauche Pylos, Sphactérie, Mothone; il s'enfonce dans le golfe de Messénie; et son vaisseau rapide, abandonnant les flots amers, vient enfin arrêter sa course dans les eaux tranquilles du Pamysus.

Tandis que, semblable à un sombre nuage levé sur les mers, Hiéroclès s'approche de la patrie des dieux et des héros, l'ange des saintes amours était descendu dans la grotte du fils de Lasthénès : ainsi le fils supposé d'Ananias s'offrit au jeune Tobie pour le conduire auprès de la fille de Raguel. Lorsque Dieu veut mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertu, c'est au plus beau des esprits du ciel que ce soin important est confié. Uriel est son nom; d'une main il tient une flèche d'or tirée du carquois du Seigneur, de l'autre un flambeau allumé au foudre éternel. Sa naissance ne précéda point celle de l'univers : il naquit avec Ève, au moment même où la première femme ouvrit les yeux à la lumière récente. La puissance créatrice répandit sur le Chérubin ardent un mélange des grâces séduisantes de la mère des humains, et des beautés mâles du père des hommes : il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. Quiconque est frappé de son trait divin, ou brûlé de son flambeau céleste, embrasse avec transport les dévouements les plus héroïques, les entreprises les plus périlleuses, les sacrifices les plus douloureux. Le cœur ainsi blessé connaît toutes les délicatesses des sentiments; sa tendresse s'accroît dans les larmes et survit aux désirs satisfaits. L'amour n'est point pour ce cœur un penchant borné et frivole, mais une passion grande et sévère; dont la noble fin est de donner la vie à des êtres immortels.

L'ange des saintes amours allume dans le cœur du fils de Las-

thénès une flamme irrésistible : le chrétien repentant se sent brûler sous le cilice, et l'objet de ses vœux est une infidèle! Le souvenir de ses erreurs passées alarme Eudore : il craint de retomber dans les fautes de sa première jeunesse : il songe à fuir, à se dérober au péril qui le menace : ainsi, lorsque la tempête n'a point encore éclaté, que tout paraît tranquille sur le rivage, que des vaisseaux imprudents osent déployer leurs voiles et sortir du port, le pêcheur expérimenté secoue la tête au fond de sa barque, et appuyant sur la rame une main robuste, il se hâte de quitter la haute mer, afin de se mettre à l'abri derrière un rocher. Cependant un véritable amour s'est glissé pour la première fois dans le sein d'Eudore. Le fils de Lasthénès s'étonne de la timidité de ses sentiments, de la gravité de ses projets, si différents de cette hardiesse de désirs, de cette légèreté de pensées qu'il portait jadis dans ses attachements. Ah ! s'il pouvait convertir à Jésus-Christ cette femme idolâtre; si, la prenant pour son épouse, il lui ouvrait à la fois les portes du ciel et les portes de la chambre nuptiale! Quel bonheur pour un chrétien!

Le soleil se plongeait dans la mer des Atlantides, et dorait de ses derniers rayons les îles Fortunées, lorsque Démodocus voulut quitter la famille chrétienne; mais Lasthénès lui représenta que la nuit était pleine d'embûches et de périls. Le prêtre d'Homère consentit à attendre chez son hôte le retour de l'aurore. Retirée à son appartement, Cymodocée repassait dans son esprit ce qu'elle savait de l'histoire d'Eudore; ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient d'un feu inconnu. La brûlante insomnie chasse enfin de sa couche la prêtresse des Muses. Elle se lève : elle veut respirer la fraîcheur de la nuit, et descend dans le jardin, sur la pente de la montagne.

Suspendue au milieu du ciel de l'Arcadie, la lune était presque, comme le soleil, un astre solitaire : l'éclat de ses rayons avait fait disparaître les constellations autour d'elle; quelques-unes se montraient çà et là dans l'immensité : le firmament, d'un bleu tendre, ainsi parsemé de quelques étoiles, ressemblait à un lit d'azur chargé de perles de la rosée. Les hauts sommets du Cyllène, les croupes

du Pholoé et du Thelphuse, les forêts d'Anémose et de Phalante, formaient de toutes parts un horizon confus et vaporeux. On entendait le concert lointain des torrents et des sources qui descendent des monts de l'Arcadie. Dans le vallon où l'on voyait briller ses eaux, Alphée semblait suivre encore les pas d'Aréthuse, Zéphyre soupirait dans les roseaux de Syrinx, et Philomèle chantait dans les lauriers de Daphné au bord du Ladon.

Cette belle nuit rappelle à la mémoire de Cymodocée cette autre nuit qui la conduisit auprès du jeune homme semblable au chasseur Endymion. A ce souvenir, le cœur de la fille d'Homère palpite avec plus de vitesse. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, la noblesse du fils de Lasthénès; elle se souvient que Démodocus a prononcé quelquefois le nom d'époux en parlant d'Eudore. Quoi! pour échapper à Hiéroclès, se priver des douceurs de l'hyménée, ceindre pour toujours son front des bandelettes glacées de la vestale! Aucun mortel, il est vrai, n'avait été jusqu'alors assez puissant pour oser unir son sort au sort d'une vierge désirée d'un gouverneur impie; mais Eudore triomphateur et revêtu des dignités de l'empire; Eudore, estimé de Dioclétien, adoré des soldats, chéri du prince héritier de la pourpre, n'est-il pas le glorieux époux qui peut défendre et protéger Cymodocée? Ah! c'est Jupiter, c'est Vénus, c'est l'Amour, qui ont conduit eux-mêmes le jeune héros aux rivages de la Messénie!

Cymodocée s'avançait involontairement vers le lieu où le fils de Lasthénès avait achevé de conter son histoire. Lorsqu'une chevrette des Pyrénées s'est reposée pendant le jour avec le pasteur au fond d'un vallon, si la nuit, s'échappant de la crèche, elle vient chercher le pâturage accoutumé, le berger la retrouve le matin sous le cytise en fleur qu'il a choisi pour abri : ainsi la fille d'Homère monte peu à peu vers la grotte habitée par le chasseur arcadien. Tout à coup elle entrevoit comme une ombre immobile à l'entrée de cette grotte; elle croit reconnaître Eudore. Elle s'arrête; ses genoux tremblent sous elle; elle ne peut ni fuir ni avancer. C'était le fils de Lasthénès

lui-même; il priait environné des marques de sa pénitence : le cilice, la cendre, la tête blanchie d'un martyr, excitaient ses larmes et animaient sa foi. Il entend les pas de Cymodocée, il voit cette vierge charmante prête à tomber sur la terre, il vole à son secours, il la soutient dans ses bras, il se défend à peine de la presser sur son cœur. Ce n'est plus ce chrétien si grave, si rigide : c'est un homme plein d'indulgence et de tendresse, qui veut attirer une âme à Dieu, et obtenir une épouse divine.

Comme un laboureur porte doucement à la bergerie l'agneau que la ronce a déchiré, ainsi le fils de Lasthénès enlève dans ses bras Cymodocée et la dépose sur un banc de mousse à l'entrée de la grotte. Alors la fille de Démodocus, d'une voix tremblante :

« Me pardonneras-tu d'avoir encore troublé tes mystères? Un dieu, je ne sais quel dieu, m'a égarée comme la première nuit. »

— « Cymodocée, répondit Eudore aussi tremblant que la prêtresse des Muses, ce Dieu qui vous a égarée est mon Dieu, mon Dieu qui vous cherche et qui veut peut-être vous donner à moi. »

La fille d'Homère répliqua :

« Ta religion défend aux jeunes hommes de s'attacher aux jeunes filles, et aux jeunes filles de suivre les pas des jeunes hommes : tu n'as aimé que lorsque tu étais infidèle à ton Dieu. »

Cymodocée rougit. Eudore s'écria :

« Ah! je n'ai jamais aimé quand j'offensais ma religion. Je le sens à présent, que j'aime par la volonté de mon Dieu. »

Le baume que l'on verse sur la blessure, l'eau fraîche qui désaltère le voyageur fatigué, ont moins de charmes que ces paroles échappées au fils de Lasthénès. Elles pénétrèrent de joie le cœur de Cymodocée. Comme deux peupliers s'élèvent silencieux au bord d'une source, pendant le calme d'une nuit d'été, ainsi les deux époux désignés par le ciel demeuraient immobiles et muets à l'entrée de la grotte. Cymodocée rompit la première le silence :

« Guerrier, pardonne aux demandes importunes d'une Messénienne ignorante. Nul ne peut savoir quelque chose s'il n'a été in-

struit par un maître habile, ou si les dieux eux-mêmes n'ont pris soin d'orner son esprit. Une jeune fille surtout ne sait rien, à moins qu'elle ne soit allée broder des voiles chez ses compagnes, ou qu'elle n'ait visité les temples ou les théâtres. Pour moi, je n'ai jamais quitté mon père, prêtre chéri des immortels. Dis-moi, puisqu'on peut aimer dans ton culte, il y a donc une Vénus chrétienne? A-t-elle un char et des colombes? Les désirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, les tromperies innocentes, le doux badinage qui surprend le cœur de l'homme le plus sensé, sont-ils cachés dans sa ceinture, ainsi que le raconte mon divin aïeul? La colère de cette déesse est-elle redoutable? Force-t-elle la jeune fille à chercher le jeune homme dans la palestre, à l'introduire furtivement sous le toit paternel? Ta Vénus rend-elle la langue embarrassée? Répand-elle un feu brûlant, un froid mortel dans les veines? Oblige-t-elle à recourir à des philtres pour ramener un amant volage, à chanter la lune, à conjurer le seuil de la porte? Toi, chrétien, tu ignores peut-être que l'amour est fils de Vénus, qu'il fut nourri dans les bois du lait des bêtes féroces; que son premier arc était de frêne, ses premières flèches de cyprès; qu'il s'assied sur le dos du lion, sur la croupe du centaure, sur les épaules d'Hercule; qu'il porte des ailes et un bandeau, et qu'il accompagne Mars et Mercure, l'éloquence et la valeur? »

— « Infidèle, répondit Eudore, ma religion ne favorise point les passions funestes, mais elle sait donner par la sagesse même une exaltation aux sentimens de l'âme que votre Vénus n'inspirera jamais. Quelle religion est la vôtre, Cymodocée? Rien n'est plus chaste que votre âme, plus innocent que votre pensée, et pourtant à vous entendre parler de vos dieux, qui ne vous croirait trop habile dans les plus dangereux mystères! Prêtre des idoles, votre père a cru faire un acte de piété en vous introduisant du culte, des effets et des attributs des passions divinisées. Un chrétien craindrait de blesser l'amour même par des peintures trop libres. Cymodocée, si j'avais pu mériter votre tendresse, si je devais être l'époux choisi

de votre innocence, je voudrais aimer en vous moins une femme accomplie que le Dieu même qui vous fit à son image. Lorsque le Tout-Puissant eut formé le premier homme du limon de la terre, il le plaça dans un jardin plus délicieux que les bois de l'Arcadie. Bientôt l'homme trouva sa solitude trop profonde, et pria le Créateur de lui donner une compagne. L'Éternel tira du côté d'Adam une créature divine; il l'appela la femme; elle devint l'épouse de celui dont elle était la chair et le sang. Adam était formé pour la puissance et la valeur, Ève pour la soumission et les grâces; la grandeur de l'âme, la dignité du caractère, l'autorité de la raison, furent le partage du premier; la seconde eut la beauté, la tendresse et des séductions invincibles. Tel est, Cymodocée, le modèle de la femme chrétienne. Si vous consentiez à l'imiter, je tâcherais de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits qui gagnent les cœurs; je vous rendrais mon épouse par une alliance de justice, de compassion et de miséricorde; je règnerais sur vous, Cymodocée, parce que l'homme est fait pour l'empire, mais je vous aimerais comme une grappe de raisin que l'on trouve dans un désert brûlant. Semblables aux patriarches, nous serions unis dans la vue de laisser après nous une famille héritière des bénédictions de Jacob : ainsi le fils d'Abraham prit dans sa tente la fille de Bathuel; il en eut tant de joie qu'il oublia la mort de sa mère. »

A ces mots Cymodocée verse des larmes de honte et de tendresse.

« Guerrier, dit-elle, tes paroles sont douces comme du miel et perçantes comme des flèches. Je vois bien que les chrétiens savent parler le langage du cœur. J'avais dans l'âme tout ce que tu viens de dire. Que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer! »

Eudore n'écoutant plus que son amour et sa foi :

« Quoi! Cymodocée, vous voudriez devenir chrétienne! je donnerais un pareil ange au ciel, une pareille compagne à mes jours! »

Cymodocée baissa la tête et répondit :

« Je n'ose plus parler avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur : elle avait quitté la terre avec Némésis ; les chrétiens l'auront fait descendre du ciel. »

Un mouvement du fils de Lasthénès fit alors rouler à terre un crucifix ; la jeune Messénienne poussa un cri de surprise mêlé d'une sorte de frayeur.

« C'est l'image de mon Dieu, dit Eudore en relevant avec respect le bois sacré, de ce Dieu descendu au tombeau, et ressuscité plein de gloire. »

« — C'est donc, repartit la fille d'Homère, comme le beau jeune homme de l'Arabie, pleuré des femmes de Byblos, et rendu à la lumière des cieux par la volonté de Jupiter ? »

« — Cymodocée, répliqua Eudore avec une douce sévérité, vous connaîtrez quelque jour combien cette comparaison est impie et sacrilége : au lieu des mystères de honte et de plaisir, vous voyez ici des miracles de modestie et de douleur ; vous voyez le fils du Tout-Puissant attaché à une croix pour nous ouvrir le ciel, et pour mettre en honneur sur la terre l'infortune, la simplicité et l'innocence. Mais au bord du Ladon, sous les ombrages de l'Arcadie, au milieu d'une nuit enchantée, dans ce pays où l'imagination des poètes a placé l'amour et le bonheur, comment arrêter l'esprit d'une prêtresse des Muses sur un objet aussi grave ? Toutefois, fille de Démodocus, les austères méditations fortifient dans le cœur du chrétien les attachements légitimes ; et en le rendant capable de toutes les vertus, elles le rendent plus digne d'être aimé. »

Cymodocée prêtait une oreille attentive à ce discours : je ne sais quoi d'étonnant se passait au fond de son cœur. Il lui semblait qu'un bandeau tombait tout à coup de ses yeux, et qu'elle découvrait une lumière lointaine et divine. La sagesse, la raison, la pudeur et l'amour s'offraient pour la première fois à ses regards dans une alliance inconnue. Cette tristesse évangélique que le chrétien mêle à tous les sentiments de la vie, cette voix douloureuse qu'il fait

sortir du sein des plaisirs, achevaient d'étonner et de confondre la fille d'Homère. Eudore lui présentant le crucifix :

« Voilà, lui dit-il, le Dieu de charité, de paix, de miséricorde, et pourtant le Dieu persécuté! O Cymodocée, c'est sur cette image auguste que je pourrais seulement recevoir votre foi, si vous me jugiez digne de devenir votre époux. Jamais l'autel de vos idoles, jamais le carquois de votre Amour, ne verront l'adorateur du Christ uni à la prêtresse des Muses. »

Quel moment pour la fille d'Homère! Passer tout à coup des idées voluptueuses de la mythologie à un amour juré sur un crucifix! Ces mains, qui n'avaient jamais porté que les guirlandes des Muses et les bandelettes des sacrifices, sont chargées pour la première fois du signe redoutable du salut des hommes. Cymodocée, que l'ange des saintes amours a blessée comme Eudore, et qu'un charme irrésistible entraîne, promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

« Et d'être mon épouse! » dit Eudore en pressant les mains de la vierge timide.

« Et d'être ton épouse! » répéta la jeune fille tremblante.

Doux serment qu'elle prononce devant le Dieu des larmes et du malheur.

Alors on entend sur le sommet des montagnes un chœur qui commençait la fête des Lupercales. Il chantait le dieu protecteur de l'Arcadie, Pan, aux pieds de chèvre, l'effroi des nymphes, l'inventeur de la flûte à sept tuyaux. Ces chants étaient le signal du lever de l'aurore; elle éclairait de son premier rayon la tombe d'Épaminondas, et la cime du bois Pélagus dans les champs de Mantinée. Cymodocée se hâte de retourner auprès de son père; Eudore va réveiller Lasthénès.



LIVRE TREIZIÈME



SOMMAIRE.

Cymodocée déclare à son père qu'elle veut embrasser la religion des chrétiens pour devenir l'épouse d'Eudore. Irrésolution de Démodocus. On apprend l'arrivée d'Hiéroclès en Achaïe. Astarté attaque Eudore, et est vaincu par l'ange des saintes amours. Démodocus consent à donner sa fille à Eudore pour éviter les persécutions d'Hiéroclès. Jalousie d'Hiéroclès. Dénombrement des chrétiens en Arcadie. Hiéroclès accuse Eudore auprès de Dioclétien. Cymodocée et Démodocus partent pour Lacédémone.

« Déjà le prêtre d'Homère offrait une libation au soleil sortant de l'onde. Il saluait cet astre dont la lumière éclaire les pas du voyageur, et, touchant d'une main la terre humide de rosée, il se préparait à quitter le toit de Lasthénès. Tout à coup Cymodocée, tremblante de crainte et d'amour, se présente devant son père. Elle se jette dans les bras du vieillard. Démodocus avait aisément deviné la raison du trouble qui commençait à tourmenter la prêtresse des Muses. Mais comme il ne savait point encore que le fils de Lasthénès partageait le même amour, il cherche à consoler Cymodocée.

« Ma fille, lui dit-il, quelle divinité t'a frappée? Tu pleures, toi dont l'âge ne devrait connaître que les ris innocents! Quelque peine cachée se serait-elle glissée dans ton sein? O mon enfant! ayons recours aux autels des dieux préservateurs, à la compagnie

des sages, qui rend à notre âme sa tranquillité première. Le temple de Junon-Lacinienne est ouvert de tous côtés, et toutefois les vents ne dispersent point dans son enceinte les cendres du sacrifice : tel doit être notre cœur : si les souffles des passions y pénètrent, il faut du moins qu'ils ne troublent jamais l'inaltérable paix de son sanctuaire. »

« — Père de Cymodocée, répond la jeune Messénienne, tu ne sais pas notre bonheur! Eudore aime ta fille; il veut, dit-il, suspendre à ma porte les couronnes d'hyménée. »

« — Dieu des ingénieux mensonges, s'écria Démodocus, ne m'as-tu point abusé? Dois-je te croire, ô ma fille, et la vérité aurait-elle cessé de veiller à tes lèvres? Mais pourquoi m'étonnerais-je de te voir aimée d'un héros? tu disputerais le prix de la beauté aux nymphes du Ménale, et Mercure t'aurait choisie sur le mont Chélydorée. Apprends-moi donc comment le chasseur arcadien t'a fait connaître qu'il était blessé par le fils de Vénus. »

« — Cette nuit même, répondit Cymodocée, je voulais chanter les Muses, pour écarter je ne sais quel souci de mon cœur. Eudore, comme un de ces songes brillants qui s'échappent par les portes de l'Élysée, m'a rencontrée dans l'ombre. Il a pris ma main, il m'a dit : « Vierge, je veux que les enfants de tes enfants soient assis pen-« dant sept générations sur les genoux de Démodocus. » Mais il m'a dit tout cela dans son langage chrétien, bien mieux que je ne te le puis raconter. Il m'a parlé de son Dieu. C'est un Dieu qui aime ceux qui pleurent, et qui bénit les infortunés. Mon père, ce Dieu m'a charmée, nous n'avons point parmi les nôtres de divinités si douces et si secourables. Il faut que j'apprenne à connaître et à pratiquer la religion des chrétiens, car le fils de Lasthénès ne peut me recevoir qu'à ce prix. »

Lorsque le serein Borée et le vent nébuleux du midi se disputent l'empire des mers, les matelots se fatiguent à présenter tour à tour la voile oblique à la tempête : ainsi Démodocus cède ou résiste aux sentiments contraires qui l'agitent. Il pense avec joie que Cymodo-

cée déposera sur l'hôtel de l'hymen le rameau stérile de la Vestale ; que la famille d'Homère, prête à s'éteindre, verra refleurir autour d'elle de nombreux rejetons. Démodocus aperçoit encore le fils de Lasthénès un gendre illustre et honoré, et surtout un protecteur puissant contre le favori de Galérius ; mais bientôt il frémit en songeant que sa fille abandonnera ses dieux paternels, qu'elle sera parjure aux neuf Sœurs, au culte de son divin aïeul.

« Ah! ma fille! s'écriait-il en la serrant contre son cœur, quel mélange de bonheur et de larmes! Que m'as-tu dit? Comment te refuser, et comment consentir à ce que tu demandes? Tu quitterais ton père pour suivre un Dieu étranger à nos ancêtres! Quoi! nous pourrions avoir deux religions! nous pourrions demander au ciel des faveurs différentes! Quand nos cœurs ne font qu'un même cœur, nous cesserions d'avoir un seul et même sacrifice! »

« — Mon père, dit Cymodocée en l'interrompant, je ne te délaisserai jamais! Jamais mes vœux ne seront différents des tiens! Chrétienne, je vivrai avec toi près de ton temple, et je redirai avec toi les vers de ton divin aïeul. »

Le prêtre d'Homère, poussant des sanglots et pressant dans sa main sa barbe vénérable, échappe aux caresses de sa fille. Il va seul errer autour de la demeure de Lasthénès, et demander conseil aux dieux sur la montagne ; tel, autrefois, l'aigle des Alpes s'envolait au milieu des nuées pendant un orage, et, noble augure des destinées romaines, allait apprendre, au sein de la foudre, les desseins cachés du ciel. A la vue de tous ces sommets de l'Arcadie, marqués par le culte de quelque divinité, Démodocus verse des larmes, et la superstition est prête à l'emporter dans son cœur. Mais comment refuser Eudore à l'amour de Cymodocée? Comment rendre sa fille éternellement malheureuse? Dieu, qui poursuit ses desseins, achève de subjuguer Démodocus, et fait servir à la gloire de ses futurs élus la faiblesse paternelle. Par un effet de sa puissance, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère ; il dissipe ses craintes, il lui présente le mariage de Cymodocée et d'Eudore sous les auspices les

plus prospères. Démodocus rentre aux foyers de Lasthénès ; il retrouve sa fille affligée ; il s'écrie :

« Ne pleure point, ô vierge digne de toutes les prospérités ! Que jamais Démodocus ne coûte une larme à des yeux qu'il chérit plus que la lumière du jour ! Deviens l'épouse d'Eudore, et puisse seulement ton nouveau Dieu ne t'arracher jamais à ton père ! »

Eudore, dans ce moment même, révélait pareillement à Lasthénès le secret de son cœur.

« Mon fils, dit l'époux de Séphora, que Cymodocée soit chrétienne ! Apportez-lui le royaume du ciel en héritage, et souvenez-vous d'être complaisant envers votre épouse. »

Eudore, pressé par l'ange des saintes amours, vole auprès de Démodocus. Il croyait trouver seul le prêtre d'Homère : il voit la fille et le père dans les bras l'un de l'autre. Il ne sait si son sort est décidé : il s'arrête. Démodocus l'aperçoit.

« Voilà ton épouse ! » s'écrie-t-il.

Des larmes d'attendrissement étouffent la voix du vieillard. Eudore se précipite aux pieds de son nouveau père, et tient en même temps embrassés les genoux de Cymodocée. Lasthénès, son épouse et ses filles, surviennent alors. Les jeunes chrétiennes se jettent au cou de la prêtresse des Muses. Elles la comblent de caresses, elles l'appellent deux fois leur sœur, et comme servante de Jésus-Christ et comme épouse de leur frère.

Cyrille fut choisi d'un commun accord pour répandre les premières semences de la foi dans le cœur de la future catéchumène. Les deux familles résolurent de se rendre à Sparte, afin que le saint évêque pût multiplier ses leçons, et hâter l'hymen de Cymodocée.

Mais tandis que le ciel poursuit ses desseins, l'enfer accomplit ses menaces. Démodocus et Lasthénès s'étaient à peine liés par des serments, que la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès vint consterner les habitants de la Messénie. Vous eussiez vu les mères presser leurs filles dans leurs bras, les jeux supendus comme dans une

calamité publique, l'Église en deuil, les païens mêmes effrayés : tel est l'effet de l'apparition du méchant.

Précédé de ses licteurs, le proconsul entre dans les murs de Messène. Il fait publier aussitôt l'ordre du dénombrement des chrétiens. Lorsqu'un loup ravissant rôde autour d'une bergerie, son œil s'enflamme à l'aspect du troupeau nombreux nourri dans un gras pâturage ; la vue de la brebis excite sa faim ; et sa langue, sortant de sa gueule béante, semble déjà teinte du sang dont il brûle de s'abreuver : ainsi Hiéroclès, en proie à sa haine contre les infidèles, s'émeut à la pensée des vierges sans défense, des faibles enfants et de la foule des chrétiens qu'il va bientôt rassembler au pied de son tribunal.

Cependant, poussé par le plus dangereux des esprits de l'abîme, il monte au sommet de l'Ithome. Il cherche des yeux, dans la forêt d'oliviers, les colonnes du temple d'Homère. O surprise ! il ne trouve point au sanctuaire le gardien de l'autel. Il apprend que Démodocus et sa fille sont allés visiter Lasthénès, dont le fils a rencontré Cymodocée au milieu des bois du Taygète. A cette nouvelle inattendue, Hiéroclès change de visage : mille pensées confuses s'élèvent dans son sein. Lasthénès est le chrétien le plus riche de la Grèce ; il est le père d'Eudore, ennemi puissant d'Hiéroclès. Comment Eudore a-t-il quitté l'armée de Constance ? Quelle fatalité l'a ramené sur ces rivages pour traverser encore les desseins du proconsul d'Achaïe ? Aurait-il touché le cœur de Cymodocée ?.. Hiéroclès brûle d'éclairer ses soupçons, et l'inquiétude qui le dévore ne lui permet aucun retard.

Non loin de la retraite de Lasthénès, près des ruines d'un temple qu'Oreste avait consacré aux Grâces et aux Furies, on voyait s'élever un magnifique palais. Hiéroclès l'avait fait bâtir par un des descendants d'Ictinus et de Phidias, lorsqu'il espérait ravir Cymodocée à son père, et cacher ensuite sa victime dans cette délicieuse demeure. Rappelé à la cour des empereurs, il n'avait point eu le temps d'exécuter son noir projet. Aujourd'hui il veut se rendre à

ce palais ; il ordonne que les chrétiens de l'Arcadie viennent de toutes parts y porter leurs noms. Voisin de la demeure de Lasthénès, il espère ainsi revoir plus tôt Cymodocée, et découvrir quel dessein a pu conduire la prêtresse des Muses chez l'adorateur du Christ.

Plus prompte que l'éclair, la Renommée a bientôt publié la nouvelle de l'arrivée d'Hiéroclès, depuis les sommets d'Apesante, montagne respectée des peuples de l'Argolide, jusqu'au promontoire de Malée, qui voit les astres fatigués se reposer sur sa cime. Elle raconte en même temps les maux qui menacent les chrétiens ; Démodocus en frémit. Souffrira-t-il que sa fille embrasse une religion qu'environnent les périls? Mais peut-il violer ses serments? Peut-il désoler Cymodocée, qui s'obstine à vouloir Eudore pour époux?

Des pensées tumultueuses s'élèvent également au fond du cœur d'Eudore ; les démons lui livrent un secret combat. Dans l'espoir de le séduire, ils arment contre lui la générosité de ses propres sentiments. Amener une âme à Dieu en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, est le plus grand bonheur du chrétien ; mais Eudore ne sent point encore ce zèle ardent et ce courage sublime. L'enfer, qui veut faire naître des rivalités funestes, mais qui craint de voir Cymodocée passer sous le joug de la croix, cherche à obscurcir la foi du fils de Lasthénès. Satan appelle Astarté, lui ordonne d'attaquer le jeune chrétien qu'il a si souvent vaincu, et de l'arracher à la puissance de l'ange des saintes amours.

Aussitôt le démon de la volupté se revêt de tous ses charmes. Il prend à la main une torche odorante, et traverse les bois de l'Arcadie. Les Zéphirs agitent doucement la lumière du flambeau. Le fantôme magique fait naître sur ses pas une foule de prestiges. La nature semble se ranimer à sa présence, la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf suit en bramant sa légère compagne. Les esprits séducteurs qui enchantent les forêts de l'Alphée entr'ouvrent les chênes amollis, et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. On entend des voix mystérieuses dans la cime des arbres, tandis que

les divinités champêtres dansent avec des chaînes de fleurs autour du démon de la volupté.

Astarté entre dans la grotte d'Eudore, et commence à lui souffler les pensées d'un amour purement humain.

« Tu peux, lui dit-il tout bas, tu peux mourir pour ton Dieu, « si ton Dieu t'appelle ; mais comment précipiter Cymodocée dans « tes malheurs? Regarde ces yeux qui lancent des flammes, ce « sein qui fait naître des désirs; veux tu donc courber les grâces « sous le poids des chaînes ? Ah ! qu'il serait plus sage d'adoucir ta « farouche vertu ! Laisse à Cymodocée ses fables ingénieuses : le « ciel prend-il sa foudre, parce que ton épouse, ou, si tu le vou- « lais, ton amante, couvrira de quelques fleurs les autels élégants « des Muses, et chantera les poétiques songes d'Homère? Aie pitié « de la jeunesse et de la beauté. Tu n'as pas toujours été aussi bar- « bare. »

Telles sont les inspirations dangereuses de l'esprit des ténèbres. En même temps, d'un air enjoué, avec un sourire perfide, il lance contre Eudore les même dards dont il perça jadis le plus sage des rois. Mais l'ange des saintes amours défend le fils de Lasthénès. Aux feux des sens, il oppose les feux de l'âme ; à une tendresse d'un moment, une tendresse éternelle. Il détourne d'un souffle pur les traits du démon de la volupté, et les flèches impuissantes viennent s'émousser sur le cilice d'Eudore, comme sur un bouclier de diamant.

Toutefois le faux honneur du monde, et un attachement encore timide, l'emportent en ce moment dans le cœur du soldat pénitent. Il ne veut point avoir surpris la parole de Démodocus ; il craint d'exposer Cymodocée. Il va trouver le prêtre d'Homère :

« Je viens, lui dit-il, vous délier de votre serment. La félicité de mes jours serait de voir Cymodocée chrétienne, et de recevoir sa main à l'autel du véritable Dieu ; mais on va faire le dénombrement du troupeau choisi. Quoique ce dénombrement n'annonce encore rien de funeste, vos sentiments sont alarmés peut-être, et l'avenir repose

dans le sein de Dieu : que le beau présent que vous consentiez à me faire soit libre, que votre volonté seule décide du destin de Cymodocée et du bonheur de ma vie. »

— « Mortel généreux, répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes, un dieu mit au fond de tes entrailles la magnanimité des rois des premiers temps ; et quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes, ce fut Jupiter même qui plaça dans ton sein ton noble cœur ! O mon fils ! que veux-tu que je fasse ? Tu sais si ma fille m'est chère ! Ne pourrait-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi des chrétiens ? Nous serions ainsi délivrés de toutes craintes ; et, sans exposer Cymodocée à des périls nouveaux, tu la protégerais contre l'impie Hiéroclès. »

— « Démodocus, répondit tristement Eudore, je puis, par cet effort plus qu'humain, renoncer à l'amour de votre fille ; mais sachez qu'un chrétien ne peut recevoir une épouse souillée de l'encens des idoles. Quel ministre voudrait bénir, au pied de la croix, l'alliance de l'enfer et du ciel ? Mon fils entendra-t-il prononcer sur son berceau le nom de Fils de l'Homme et le nom de Jupiter ? Sera-ce la Vierge sans tache, ou l'impudique Vénus qui donnera des leçons à ma fille ? Démodocus, nos lois nous défendent de nous unir à des femmes étrangères au culte du Dieu d'Israël : nous voulons des épouses qui partagent nos dangers dans cette vie, et que nous puissions retrouver au ciel après notre mort. »

Cymodocée avait entendu, d'un lieu voisin, la voix confuse de son père et du fils de Lasthénès. L'ange des saintes amours l'inspire, et la mère du Sauveur la remplit de résolutions généreuses : elle vole à l'appartement de Démodocus ; elle tombe aux pieds du vieillard, et joignant des mains suppliantes :

« Mon père, s'écrie-t-elle, les dieux me préservent d'affliger tes vieux ans ! mais je veux être l'épouse d'Eudore. Je serai chrétienne sans cesser d'être ta fille soumise et dévouée ! Ne crains point pour moi les périls : l'amour me donnera la force de les surmonter. »

A ces paroles, Eudore levant les bras au ciel :

« Dieu de mes pères, qu'ai-je fait pour mériter une pareille récompense ! Toute ma vie j'ai offensé vos lois, et vous me comblez de félicité ! Accomplissez vos décrets éternels ! Achevez d'attirer à vous cet ange d'innocence. Ce sont ses propres vertus qui la portent dans votre sein, et non l'amour qu'un chrétien trop coupable eut le bonheur de lui inspirer ! »

Il dit, et l'on entend les pas précipités d'un messager rapide : les portes s'ouvrent, un esclave de Démodocus paraît : il arrive du temple d'Homère : la sueur coule de son front ; ses pieds nus et ses cheveux en désordre sont couverts de poussière ; il porte au bras gauche un bouclier fracassé, avec lequel il a brisé les branches des chênes en traversant l'épaisseur des bois. Il prononce ces mots :

« Démodocus, Hiéroclès a paru au temple de ton aïeul ; sa bouche était pleine de menaces. Fier de la protection de Galérius, il parle avec fureur de ta Cymodocée ; il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche, dût le noir chagrin, compagnon des Parques, s'asseoir sur le seuil de ta demeure pendant le reste de tes jours. »

Une pâleur mortelle se répand sur le front de Démodocus ; ses genoux tremblants le supportent à peine, mais ce nouveau malheur fixe ses résolutions. Des ordres sévères contre les fidèles ne menaceraient Cymodocée, devenue chrétienne, que d'un péril incertain et éloigné ; l'amour du proconsul, au contraire, expose la prêtresse des Muses à des maux aussi prochains qu'inévitables. Dans ce pressant danger, la protection d'Eudore semble donc à Démodocus un bonheur inespéré, et le seul refuge qui reste à Cymodocée contre les violences d'Hiéroclès.

Le vieillard prend sa fille dans ses bras :

« Mon enfant, lui dit-il, je ne violerai point mes serments, je serai fidèle à la parole que je t'ai jurée : reste à jamais l'épouse d'Eudore ; c'est maintenant à lui de te défendre, et comme la mère de ses enfants, et comme la compagne de ses jours. Peut-être que

les dieux se plairont à exercer ta vertu ; mais, ô Cymodocée! tu ne te laisseras point abattre. S'il est des muses chrétiennes, elles te prêteront leurs secours : leurs chants pleins de sagesse fortifieront ton cœur contre l'attaque de tes ennemis. »

Lasthénès entra comme Démodocus achevait de prononcer ces mots.

Eudore posa la main sur son cœur, en signe de reconnaissance et de tendresse, prononça ces paroles avec un grand éclat de voix, et les yeux attachés à la terre :

« Je reçois, ô Démodocus! l'inestimable don que vous faites à Dieu par mes mains. Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous me confiez : j'en jure par vous, ô Lasthénès! ô mon père! Je serai fidèle à Cymodocée. »

Après avoir reçu ce serment, le prêtre des dieux partit avec sa fille, dans le dessein de fermer le temple d'Homère, et de se rendre ensuite à Lacédémone, où la famille de Lasthénès devait l'attendre chez Cyrille.

Démodocus et Cymodocée prennent les sentiers les plus déserts pour éviter la rencontre de leur persécuteur ; mais déjà le proconsul était arrivé au palais de l'Alphée. Ces riantes solitudes, le cristal si pur du Ladon, les croupes des montagnes couvertes de pins, la fraicheur des vallées de l'Arcadie et les scènes tranquilles que ces doux noms rappellent, rien ne peut calmer le trouble d'Hiéroclès. Ses licteurs vont de toutes parts rassembler les fidèles, dans les paisibles retraites où jadis les bergers d'Évandre menaient une vie moins innocente que celle de ces premiers chrétiens. Du fond des grottes consacrées à Pan et aux divinités champêtres, on voit descendre des troupeaux de femmes, d'enfants et de vieillards, que les soldats chassent devant eux. En face du palais d'Hiéroclès, devant une vaste prairie que bordaient les eaux du Ladon, s'élevait le tribunal du gouverneur romain. Assis sur sa chaise d'ivoire, Hiéroclès recevait les noms qui devaient remplir les listes fatales. Tout à coup un murmure se fait entendre ; les chrétiens tournent la tête, et re-

connaissent la famille puissante de Lasthénès, que l'on ramène au pied du tribunal.

Comme un chasseur des Alpes qui poursuit avec de grands cris une troupe de chamois bondissants parmi les rochers et les cascades ; si tout à coup un sanglier vient à s'élever au milieu des faons fugitifs, le chasseur effrayé recule, et reste les yeux fixés sur le terrible animal qui hérisse son poil et découvre ses défenses meurtrières : ainsi Hiéroclès reste interdit à l'aspect d'Eudore, qu'il reconnaît au milieu de sa famille. Toute son ancienne inimitié se réveille ; il ne voit point, il est vrai, Cymodocée ; mais la beauté du fils de Lasthénès, son air mâle et guerrier, l'admiration qu'il inspire, augmentent ses alarmes. Plusieurs soldats de la garde du proconsul, qui avaient fait la guerre sous Eudore, environnent leur ancien général et le comblent de bénédictions : les uns vantent sa douceur, d'autres sa générosité, tous sa valeur et sa gloire. Ceux-ci rappellent la bataille des Francs, où il emporta la couronne civique ; ceux-là parlent de ses victoires sur les Bretons. On répète de toutes parts : « C'est ce jeune guerrier couvert de blessures, qui triompha de Carrausius ; c'est le maître de la cavalerie : c'est le préfet des Gaules ; c'est le favori de Constance et l'ami du prince Constantin. » Ces discours font pâlir sur son trône le proconsul indigné : il congédie brusquement l'assemblée, et se renferme dans son palais.

Hiéroclès ne doute plus que son rival ne soit aimé de Cymodocée ; il juge que l'amour a suivi la gloire. Mille projets sinistres se présentent à son esprit : il veut enlever de force la fille de Démodocus, il veut jeter Eudore au fond des cachots ; mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès jouit à la cour. Il n'ose attaquer ouvertement un triomphateur qui fut décoré des dignités de l'empire ; il connaît la modération de Dioclétien, toujours ennemi de la violence. Il prend donc un moyen plus lent, mais plus sûr, de satisfaire la haine qu'il nourrit depuis si longtemps contre Eudore : il écrit à Rome que les chrétiens de l'Achaïe sont prêts à se soulever, qu'ils

s'opposent au dénombrement, et qu'ils ont à leur tête cet Arcadien exilé par l'empereur à l'armée de Constance.

Hiéroclès espère ainsi faire bannir Eudore de la Grèce, et pouvoir poursuivre, sans obstacle, ses coupables projets sur Cymodocée. Cependant, il environne son rival d'espions et de délateurs, et cherche à pénétrer un secret qui doit causer le malheur de sa vie. Le fils de Lasthénès ne s'était point endormi sur les dangers de ses frères. Ce n'était plus ce jeune homme incertain dans ses désirs chimériques, dans ses projets, nourri de songes et d'illusion : c'était un homme éprouvé par le malheur, capable des actions les plus graves comme les plus hautes, réfléchi, sérieux, occupé, éloquent au conseil, brave à la guerre, et conservant des passions d'autant plus propres à atteindre un but élevé, qu'elles n'étaient plus mêlées dans son âme aux petites choses. Il connaissait l'empire d'Hiéroclès sur Galérius, et de Galérius sur Dioclétien. Il prévoyait que le sophiste persécuteur de Cymodocée s'abandonnerait aux plus noires fureurs contre les chrétiens, quand il viendrait à découvrir l'amour et la conversion de la prêtresse des Muses. Eudore aperçoit d'un coup d'œil tous les maux dont l'Église est menacée, et il cherche à les détourner : avant de se rendre à Lacédémone avec sa famille, il fit partir un messager fidèle, chargé d'instruire Constantin de la vérité, et de prévenir auprès d'Auguste les dangereux rapports d'Hiéroclès.

Comme le préfet d'Achaïe descendait de son tribunal, Démodocus et sa fille arrivaient au temple d'Homère. Les feux n'étaient point encore éteints sur les autels domestiques; Démodocus les fait aussitôt ranimer. On conduit au sanctuaire la génisse aux cornes dorées, on apporte au prêtre des dieux une coupe d'argent ciselée : c'était celle dont se servaient autrefois Danaüs et le vieux Phonorée dans leurs sacrifices. Une main savante avait représenté sur cette coupe Ganymède enlevée par l'aigle de Jupiter; les compagnons du chasseur phrygien paraissaient accablés de tristesse, et sa meute fidèle faisait retentir de ses aboiements douloureux les forêts de l'Ida. Le père de Cymodocée remplit cette coupe d'un vin pur; il se revêt

d'une tunique sans tache, il couronne sa tête d'une branche d'olivier : on l'eût pris pour Térésias, ou pour le devin Amphiraüs, prêt à descendre vivant aux enfers avec ses armes blanches, son char blanc et ses coursiers blancs. Démodocus répand la libation aux pieds de la statue du poète. La génisse tombe sous le couteau sacré; Cymodocée suspend sa lyre à l'autel; ensuite adressant la parole au cygne de Méonie :

« Auteur de ma race, ta fille te consacre ce luth mélodieux que tu pris soin quelquefois d'accorder pour elle. Deux divinités, Vénus et l'Hymen, me forcent de passer sous d'autres lois : que peut une jeune fille contre les traits de l'Amour et les ordres du destin? Andromaque (tu l'as raconté) ne voyait dans la superbe Troie qu'Astyanax et son Hector. Je n'ai point encore de fils, mais je dois suivre mon époux. »

Tels furent les adieux de la prêtresse des Muses au chantre de Pénélope et de Nausicaa. Les yeux de la jeune vierge étaient humides de larmes; malgré le charme de son amour, elle regrettait les héros et les divinités qui faisaient une partie de sa famille, ce temple où elle retrouvait à la fois ses dieux et son père, où elle fut nourrie du nectar des Muses au défaut du lait maternel. Tout la rappelait aux belles fictions du poète, tout était dans ces lieux sous la puissance d'Homère; et la chrétienne désignée se sentait, en dépit d'elle-même, domptée par le génie du père des fables : ainsi lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, il lève une crête de pourpre au milieu des fleurs, darde une triple langue de feu, et lance des regards étincelants; la colombe qui l'aperçoit du haut des airs, fascinée par le brillant reptile, abaisse peu à peu son vol, s'abat sur un arbre voisin, et, descendant de branche en branche, se livre au pouvoir magique qui la fait tomber des voûtes du ciel.



LIVRE QUATORZIÈME.

SOMMAIRE.

Description de la Laconie. Arrivée de Demodocus chez Cyrille. Instruction de Cymodocée. Astarté envoie le démon de la jalousie à Hiéroclès. Cymodocée va à l'Église pour être fiancée à Eudore. Cérémonies de l'Église primitive. Des soldats, par ordre d'Hiéroclès, dispersent les fidèles. Eudore sauve Cymodocée et la défend au tombeau de Léonidas. Il reçoit l'ordre de partir pour Rome. Les deux familles se décident à envoyer Cymodocée à Jérusalem pour la mettre sous la protection de la mère de Constantin. Eudore et Cymodocée partent pour s'embarquer à Athènes.

Démodocus ferme en pleurant les portes du temple d'Homère. Il monte sur son char avec Cymodocée; il traverse de nouveau la Messénie. Bientôt il arrive à la statue de Mercure placée à l'entrée de l'Herméum, et pénètre dans les défilés du Taygète. Des rochers entassés jusqu'au ciel formaient des deux côtés de grands escarpements stériles, au haut desquels croissaient à peine quelques sapins, comme des touffes d'herbe sur des tours et des murailles en ruine Cachée parmi des genêts à demi brûlés et des sauges jaunissantes, l'importune cigale faisait entendre son chant monotone sous les ardeurs du midi.

« Ma fille, disait Démodocus, c'est par le même chemin que Lyciscus s'échappa, comme moi, avec sa fille vers Lacédémone, et sa fuite donna naissance à la tragique aventure d'Aristomène. Que de générations se sont écoulées pour nous amener à notre tour dans

ces lieux solitaires! Puisse le grand Jupiter nous envoyer quelque signe favorable, et détourner de toi tous les malheurs! »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un vautour à tête chauve tombe de la cime d'un arbre desséché sur une hirondelle; un aigle fond du sommet des montagnes, il enlève le vautour dans ses serres puissantes : soudain l'éclair brille à l'orient, la foudre éclate, perce d'un trait enflammé le roi des airs et précipite sur la terre le vainqueur, le vaincu et leur victime. Démodocus, effrayé, cherche en vain l'arrêt des destinées dans ces jeux incertains du hasard. Cependant le char a franchi le sommet de l'Herméum, et commence à descendre vers Pillane. Le prêtre d'Homère salue l'Eurotas dont il côtoie les bords; il touche au tombeau de Ladas; il découvre bientôt la statue de la Pudeur, qui marque l'endroit où Pénélope, prête à suivre Ulysse, baissa son voile en rougissant. Il laisse derrière lui le monument de Diane Myssienne, le bois sacré de Carnéus, les sept colonnes, la sépulture du Coursier, et tout à coup il arrive au penchant fleuri d'un coteau que couronnait le temple d'Achille : Sparte et la vallée de la Laconie se présentent à ses regards. La chaîne de montagnes du Taygète, couvert de neige et de forêts, se déployait à l'occident; d'autres montagnes moins élevées formaient à l'orient un rideau parallèle : elles diminuaient de hauteur par degrés, et se terminaient aux sommets rougis du Ménélaïon. La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes était obstruée vers le nord par un amas confus de monticules irréguliers. Ceux-ci, s'avançant au midi, venaient former de leurs dernières croupes les collines où Sparte était assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer, on n'aperçoit qu'un terrain uni, fertile, entrecoupé de champs de vignes et de froment, ombragé de bosquets d'oliviers, de sycomores et de platanes. L'Eurotas promenait son cours tortueux dans cette riante solitude, et cachait sous des lauriers-roses ses flots d'azur qu'embellissaient les cygnes de Léda.

Le prêtre des dieux et Cymodocée ne pouvaient se lasser d'admirer ce tableau, que peignaient de mille couleurs les feux de

l'aurore naissante. Qui pourrait fouler impunément la poussière de Sparte, et contempler sans émotion la patrie de Lycurgue et de Léonidas? Démodocus agitait encore d'étonnement son sceptre augural que déjà ses coursiers rapides entraient dans Lacédémone. Le char traverse la place publique, franchit le sénat des vieillards et le portique des Perses, prend la route du théâtre adossé à la citadelle, et monte à la maison de Cyrille, bâtie près du temple de Vénus armée.

La famille de Lasthénès attendait chez l'évêque de Lacédémone l'arrivée de la nouvelle épouse; le prélat était instruit de tout ce qui s'était passé en Arcadie. Pour mettre Cymodocée à l'abri des entreprises d'Hiéroclès, et afin qu'Eudore acquît des droits sur elle, Cyrille se proposait de la fiancer au fils de Lasthénès aussitôt qu'elle serait déclarée néophyte; mais la prêtresse des Muses ne pouvait devenir l'épouse d'Eudore qu'après avoir reçu le baptême. Les vieillards saluèrent l'aimable étrangère avec une tendresse grave et sainte. Les soins les plus touchants lui furent prodigués par sa nouvelle mère et ses nouvelles sœurs. Ces caresses, que Cymodocée n'avait jamais connues, lui semblaient d'une extrême douceur. Elle ne vit point Eudore, qui, dans ce moment de bonheur, redoublait de veilles et d'austérités. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions de la jeune infidèle. Elle écoutait avec candeur et ingénuité; la morale et la charité évangélique charmaient son cœur. Elle pleurait abondamment sur le mystère de la croix, et sur les douleurs du Fils de l'Homme; le culte de la mère du Sauveur la remplissait d'attendrissement et de délices; elle se faisait conter sans cesse par le vieux martyr l'histoire de la crèche, des bergers, des anges, des mages; elle répétait tout bas ces paroles qu'elle avait apprises : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces. » La grandeur du Dieu des chrétiens effrayait un peu Cymodocée; elle se réfugiait auprès de Marie, qu'elle paraissait prendre pour sa mère. Elle expliquait souvent à Démodocus quelques-unes des leçons qu'elle avait reçues; elle s'asseyait sur ses genoux

et lui disait dans un langage charmant l'heureuse vie des patriarches, la tendresse de Nachor pour Sara sa fille, l'amour du jeune Tobie pour son épouse étrangère; elle lui parlait d'une femme qu'un apôtre fit sortir du tombeau, et rendit à ses parents désolés.

« Crois-tu, ajoutait-elle, que le Dieu des chrétiens, qui me commande d'aimer mon père afin de vivre longuement, ne vaut pas bien ces dieux qui ne me parlaient jamais de toi? »

Rien n'était plus touchant que de voir ainsi ce missionnaire d'une espèce nouvelle, tour à tour disciple d'un vieillard et maître d'un autre vieillard, placé, comme la grâce et la persuasion, entre ces hommes vénérables, pour faire goûter au prêtre d'Homère les sérieuses instructions du prêtre d'Israël.

L'ennemi du genre humain voyait en frémissant de rage cette vierge innocente échapper à son pouvoir. Il en accuse Astarté.

« Faible démon, s'écrie-t-il, que fais-tu donc dans l'abîme? Tu
« n'as quitté le ciel qu'en gémissant, et maintenant encore te voilà
« vaincu par l'ange des saintes amours! »

Astarté répondit :

« O Satan! calme ta colère. Si je n'ai pu l'emporter sur
« l'ange qui m'a remplacé au séjour du bonheur, ma défaite même
« va servir au succès de tes desseins. J'ai un fils aux enfers; mais
« je n'ose l'approcher, car ses fureurs m'intimident. Tu le connais:
« descends à sa prison; ramène-le sur la terre; je vais l'attendre
« auprès d'Hiéroclès; et quand ce mortel sera brûlé de mes feux et
« de ceux de mon fils, tu n'auras plus qu'à livrer les chrétiens au
« démon de l'homicide. »

Il dit, et Satan se précipite au fond du gouffre des tourments. Par delà des marais croupissants et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitants de l'abîme. C'est là que le démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlements. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir et une

sorte d'amour féroce agitent ses regards, des chimères occupent et tourmentent son esprit : il tressaille; il croit entendre des bruits mystérieux, il croit poursuivre de vains fantômes. Pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes. Ses lèvres tremblantes respirent l'homicide : au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

Le prince des ténèbres, descendu vers ce monstre, s'arrête à l'entrée de la caverne.

« Archange puissant, dit-il, je t'ai toujours distingué des in-
« nombrables esprits de mon empire. Aujourd'hui tu peux me prou-
« ver ta reconnaissance : il faut allumer dans le sein d'un mortel
« cette flamme que tu mis autrefois dans le cœur d'Hérode. Il faut
« perdre les chrétiens; il faut reprendre le sceptre du monde :
« l'entreprise est digne de ton courage. Viens, ô mon fils! seconde
« les vastes desseins de ton roi. »

Le démon de la jalousie retire de sa bouche la coupe empoisonnée, et essuyant ses lèvres avec sa chevelure de serpents :

« O Satan, répondit-il avec un profond soupir, le poids de l'en-
« fer ne courbera-t-il jamais ton front superbe? Veux-tu m'exposer
« encore aux coups de cette foudre qui t'a précipité dans le gouffre
« des pleurs? Que peux-tu contre la croix? une femme a écrasé ta
« tête orgueilleuse. Je hais la lumière du ciel. Les chastes amours
« des chrétiens ont détruit mon empire sur la terre. Poursuis, si
« tu veux, tes projets, mais laisse-moi jouir en paix de ma rage, et
« ne viens plus troubler mes fureurs. »

Il dit, et d'une main forcenée il arrache les serpents attachés à ses flancs, et les déchire avec ses dents bruyantes.

Satan frémissant de colère :

« Ange pusillanime, d'où te vient aujourd'hui cette crainte? Le
« repentir, cette lâche vertu des chrétiens, serait-il entré dans ton
« cœur? Regarde autour de toi : voilà ton éternelle demeure! A
« des maux sans fin sache opposer une haine sans terme, bannis

« d'inutiles regrets. Ose me suivre : je ferai bientôt diparaître du
« monde ces chastes amours qui t'épouvantent. Je te rendrai ton
« empire sur l'homme abattu. Mais n'attends pas que mon bras
« te contraigne à m'accorder ce que j'ai daigné demander à ton
« zèle. »

A cette espérance, à cette menace, le démon de la jalousie se laisse entraîner.

Satan, plein de joie, monte aussitôt sur un char de feu, et fait placer à ses côtés le monstre qu'il appelle son fils; il l'instruit de ce qu'il doit faire, et lui nomme la victime qu'il doit frapper. Pour éviter l'importunité des esprits de ténèbres, les deux chefs de l'enfer traversent invisibles le séjour de la douleur. La Mort seule les voit sortir des portes de l'abîme et les salue par un sourire affreux. Bientôt ils touchent à la terre et descendent dans le vallon de l'Alphée. En proie à son fatal amour, le proconsul d'Achaïe était alors agité d'un sommeil pénible. Le démon de la jalousie se cache sous la figure d'un vieil augure, confident des pensées secrètes d'Hiéroclès. Il prend le visage ridé de l'antique devin, sa voix sombre, son front chauve et sa pâleur religieuse. Sa tête est couverte d'un long voile; les bandelettes sacrées descendent sur ses épaules; il s'approche du lit de l'impie comme un songe funeste. Du rameau qu'il tient à la main il touche la poitrine d'Hiéroclès :

« Tu dors, lui dit-il, et ton ennemi triomphe! Cymodocée, con-
« duite à Lacédémone, embrasse la religion des chrétiens, et va
« bientôt devenir l'épouse du fils de Lasthénès! Réveille-toi, sai-
« sissons ta proie; et pour l'enlever à ton rival, perdons, s'il le faut,
« la race entière des chrétiens. »

En achevant de prononcer ces mots, le démon de la jalousie arrache de sa tête le voile et les bandelettes sacerdotales. Il reprend son horrible forme : il se penche sur Hiéroclès; il le serre étroitement dans ses bras et fait couler sur lui un sang impur. Rempli de terreur, l'infortuné se débat sous le poids du fantôme, et se réveille en poussant un cri : tel un homme enseveli vivant au champ

des tombeaux sort avec effroi de sa léthargie, frappe du front son cercueil, et fait entendre une plainte dans le sein de la terre. Tous les poisons du monstre infernal ont passé dans l'âme de l'ennemi des fidèles. Il s'élance de son lit, les cheveux hérissés. Il appelle ses gardes : il veut devancer les ordres d'Auguste, il veut qu'on arrête les chrétiens, qu'on disperse leurs assemblées ; il parle de conspiration, d'un projet fatal à l'empire.

« Il faut du sang!... s'écrie-t-il. Un feu dévorant coule dans tous les cœurs.. Ne consultons point les entrailles des victimes : les vœux, les prières, les autels, ne peuvent rien pour nous ! »

L'insensé ! Bientôt les délateurs arrivés de Lacédémone lui confirment la vérité du songe qui le poursuit.

Eudore, résigné aux décrets de la Providence, et désirant avec ardeur la gloire du martyre, ne croyait pas toutefois l'orage aussi près de sa tête : il s'occupait à perfectionner son âme pour se rendre digne à la fois, et des destinées que Paul lui avait prédites, et de l'épouse que Dieu lui avait choisie. Dans une terre dont le maître s'est éloigné, on voit un arbre de riche espérance devenir stérile : le maître, après quelques années d'absence, rentre à sa demeure ; il retourne à son arbre chéri, il coupe les branches blessées par la chèvre, ou rompues par les vents ; l'arbre reprend une vigueur nouvelle, et bientôt sa tête s'incline sous le poids de ses fruits parfumés : ainsi le fils de Lasthénès, abandonné de Dieu, avait langui faute de culture ; mais, quand le père de famille rentra dans son héritage, et donna ses soins à la plante de son amour, Eudore se couronna des vertus que son enfance avait promises.

Il touchait à l'accomplissement d'une partie de ses vœux ; il allait recevoir la foi de Cymodocée. La nouvelle catéchumène avait mérité par son intelligence, sa pureté et sa douceur, d'être admise aux deux degrés d'auditrice et de postulante. Elle devait paraître à l'église, pour la première fois, le jour d'une fête consacrée à la mère du Sauveur ; fiancée après la célébration des mystères, elle était

destinée à jurer dans le même moment fidélité à son Dieu et à son époux.

Les premiers chrétiens choisissaient surtout le silence des ombres pour accomplir les cérémonies de leur culte. Le jour qui précéda la nuit où Cymodocée triompha de l'enfer, ce jour se passa dans les méditations et les prières. Vers le soir, Séphora et ses deux filles commencèrent à parer la nouvelle épouse. Elle se dépouilla d'abord des ornements des Muses; elle déposa sur un autel domestique, consacré à la reine des anges, son sceptre, son voile et ses bandelettes: sa lyre était restée au temple d'Homère. Ce ne fut pas sans répandre des larmes que Cymodocée se sépara des marques gracieuses de la religion paternelle. Une tunique blanche, une couronne de lis, lui tinrent lieu des perles et des colliers que ne portaient point les chrétiennes. La pudeur évangélique remplaça sur ses lèvres le sourire des Muses, et lui donna des charmes dignes du ciel.

A la seconde veille de la nuit, elle sortit au milieu des flambeaux, portant un flambeau elle-même. Elle était précédée de Cyrille, des prêtres, des veuves et des diaconesses; le chœur des vierges l'attendait à la porte. Quand elle parut, la foule qu'attirait cette cérémonie poussa un cri d'admiration. Les païens disaient :

« C'est la fille de Tyndare, couronnée des fleurs du platanisme,
« et prête à passer dans le lit de Ménélas! C'est Vénus, lorsqu'elle
« eut jeté ses bracelets dans l'Eurotas, et qu'elle se montra à
« Lycurgue sous les traits de Minerve! »

Les chrétiens s'écriaient :

« C'est une nouvelle Ève! c'est l'épouse du jeune Tobie! c'est
« la chaste Suzanne! c'est Esther! »

Ce nom d'Esther, donné par la voix du peuple fidèle, devint aussitôt le nom chrétien de Cymodocée.

Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides, les chrétiens de Sparte avaient bâti une église. Éloignée du bruit de

la foule, environnée de cours et de jardins, elle était séparée de tout monument profane. Après avoir passé un péristyle décoré de fontaines où les fidèles se purifiaient avant la prière, on trouvait trois portes qui conduisaient à la basilique. Au fond de l'église, à l'orient, on apercevait l'autel, et derrière l'autel, le sanctuaire. Cet autel d'or massif, enrichi de pierreries, couvrait le corps d'un martyr; quatre rideaux d'une étoffe précieuse l'environnaient. Une colombe d'ivoire, image de l'Esprit-Saint, était suspendue au-dessus de l'autel, et protégeait de ses ailes le tabernacle. Les murs étaient décorés de tableaux qui représentaient des sujets tirés de l'Écriture. Le baptistère s'élevait isolé à la porte de l'église, et faisait soupirer l'impatient catéchumène.

Cymodocée s'avance vers les saints portiques. Un contraste étonnant se faisait remarquer de toutes parts : les filles de Lacédémone, encore attachées à leurs dieux, paraissaient sur la route avec leurs tuniques entr'ouvertes, leur air libre, leurs regards hardis : telles elles dansaient aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe : les rudes souvenirs de Sparte, la fourberie, la cruauté, la férocité maternelle, se montraient dans les yeux de la foule idolâtre. Plus loin on découvrait des vierges chrétiennes chastement vêtues, dignes filles d'Hélène par leur beauté, plus belles que leur mère par leur modestie. Elles allaient avec le reste des fidèles célébrer les mystères d'un culte qui rend le cœur doux pour l'enfant, charitable pour l'esclave, et inspire l'horreur de la dissimulation et du mensonge. On eût cru voir deux peuples parmi ces frères, tant la religion peut changer les hommes!

Lorsqu'on fut arrivé au lieu de la fête, l'évêque, tenant l'Évangile à la main, monta sur son trône, qui s'élevait au fond du sanctuaire, en face du peuple. Les prêtres, assis à sa droite et à sa gauche, remplirent le demi-cercle de l'abside. Les diacres se rangèrent devant derrière eux; la foule occupait le reste de l'église; les hommes étaient séparés des femmes; les premiers la tête découverte, les secondes la tête voilée.

Tandis que l'assemblée prenait ses rangs, un chœur chantait le psaume de l'introduction de la fête. Après ce cantique, les fidèles prièrent en silence ; ensuite l'évêque prononça l'oraison des vœux réunis des fidèles. Le lecteur monta à l'ambon, et choisit dans l'Ancien et le Nouveau-Testament les textes qui se rapportaient davantage à la double fête que l'on célébrait. Quel spectacle pour Cymodocée ! Quelle différence de cette sainte et tranquille cérémonie, aux sanglants sacrifices, aux chants impurs des païens ! Tous les yeux se tournaient sur l'innocente catéchumène ; elle était assise au milieu d'une troupe de vierges qu'elle effaçait par sa beauté. Accablée de respect et de crainte, à peine osait-elle lever un regard timide pour chercher dans la foule celui qui, après Dieu, occupait alors uniquement son cœur.

Le lecteur fut remplacé par l'évêque dans la chaire de vérité. Il expliqua d'abord l'évangile du jour, il parla de la conversion des idolâtres, et du bonheur qu'aurait bientôt une fille vertueuse d'être unie à un époux chrétien, sous la protection de la mère du Sauveur. Il termina son discours par ces paroles :

« Habitants de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion. Descendu d'Abraham comme le peuple fidèle, Arius, votre roi, réclama jadis auprès du pontife Onias les lois de cette parenté sainte. Dans la lettre qu'il adressa au peuple juif, il lui dit : « Nos troupeaux et tous nos biens sont à vous, et « les vôtres sont à nous. » Les Machabées, reconnaissant cette commune origine, envoyèrent aux Spartiates une députation amicale. Si donc, n'étant alors que les gentils, vous fûtes distingués du Dieu de Jacob, entre tous les peuples de Javan, de Séthim et d'Élisa, que ne devez-vous pas faire pour le ciel, à présent que vous êtes marqués du sceau de la race élue ! Voici l'instant de vous montrer dignes de votre berceau, qu'ombragèrent les palmes de l'Idumée. Les grands martyrs Judas, Jonathas et ses frères vous invitent à marcher sur leurs traces. Vous êtes appelés aujourd'hui à la défense de la patrie céleste. Troupeau chéri que le ciel a confié à mes soins,

c'est peut-être la dernière fois que votre pasteur vous rassemble sous sa houlette ! Combien peu d'entre nous se retrouveront au pied de cet autel, quand il nous sera permis de nous réunir ! Servantes de Jésus-Christ, épouses vertueuses, vierges sans tache, c'est aujourd'hui qu'il faut vous glorifier d'avoir quitté les pompes du siècle, afin de ne vous attacher qu'à la pudeur. Ah ! qu'il serait à craindre que des pieds entravés par des bandelettes de soie ne pussent monter à l'échafaud ! Ces colliers de perles, qui entourent un cou trop délicat, laisseraient-ils quelque place à l'épée ? Réjouissons-nous donc, mes frères, le temps de notre délivrance approche, je dis délivrance, car sans doute vous n'appelez pas esclavage les cachots et les fers dont vous êtes menacés. Pour un chrétien persécuté la prison n'est point un lieu de souffrances, mais un lieu de délices ; quand l'âme prie, le corps ne sent point le poids de ses chaînes . elle emporte avec soi tout l'homme. »

Cyrille descendit de la chaire. Un diacre s'écria :

« Priez, mes frères ! »

L'assemblée se leva, se tourna vers l'orient, et, les mains étendues vers le ciel, pria pour les chrétiens, pour les infidèles, pour les persécuteurs, pour les faibles, pour les malades, pour les affligés, pour tous ceux qui pleurent. Alors les diacres firent sortir du lieu saint tous ceux qui ne devaient point assister au sacrifice, les gentils, les possédés du démon, les pénitents. La mère d'Eudore, assistée de deux veuves, vint chercher la tremblante catéchumène ; elle la conduisit aux pieds de Cyrille. Alors le martyr lui adressant la parole, lui dit :

« Qui êtes-vous ? »

Elle répondit, selon l'instruction qu'elle avait reçue :

« Je suis Cymodocée, fille de Démodocus. »

« — Que voulez-vous ? » dit le prélat.

« Sortir, repartit la jeune vierge, des ténèbres de l'idolâtrie, et entrer dans le troupeau de Jésus-Christ. »

« — Avez-vous, dit l'évêque, bien pensé à votre résolution ; ne

craignez-vous ni la prison ni la mort? Votre foi en Jésus-Christ est-elle vive et sincère ? »

Cymodocée hésita. Elle ne s'attendait point à la première partie de cette question : elle vit la douleur de son père, mais elle songea qu'elle balançait à accepter le sort d'Eudore ; elle se décida sur-le-champ, et prononça d'une voix ferme :

« Je ne crains ni la prison ni la mort, et ma foi en Jésus-Christ est vive et sincère. »

Alors l'évêque lui imposa les mains, et la marqua au front du signe de la croix. Une langue de feu parut à la voûte de l'église, et l'Esprit-Saint descendit sur la vierge prédestinée. Un diacre lui met une palme à la main, les jeunes chrétiennes lui jettent des couronnes ; elle retourne au banc des femmes, précédée de cent flambeaux, et semblable à une martyre qui s'envole éclatante dans le ciel.

Le sacrifice commence. L'évêque salue le peuple, et un diacre s'écrie :

« Embrassez-vous les uns les autres. »

L'assemblée se donne le baiser de paix. Le prêtre reçoit les dons des fidèles, l'autel est comblé des pains offerts en sacrifice ; Cyrille les bénit. Les lampes sont allumées, l'encens fume, les chrétiens élèvent leur voix : le sacrifice s'accomplit, l'hostie est partagée aux élus, l'agape suit la communion sainte, et tous les cœurs se tournent vers une cérémonie attendrissante.

L'épouse de Lasthénès annonce à Cymodocée qu'elle va promettre sa foi à Eudore. Cymodocée est soutenue dans les bras des vierges qui l'environnent. Mais qui peut dire où est le nouvel époux ? Pourquoi marque-t-il si peu d'empressement ? Quel lieu de ce temple le dérobe aux yeux de la fille d'Homère ? On fait silence ; les portes de l'église s'ouvrent, et l'on entend au dehors une voix qui disait :

« J'ai péché devant Dieu et devant les hommes. A Rome, j'ai
« oublié ma religion, et j'ai été rejeté du sein de l'Église ; dans les

« Gaules, j'ai donné la mort à l'innocence : priez pour moi, mes « frères. »

Cymodocée reconnaît la voix d'Eudore ! Le descendant de Philopœmen, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, prosterné sur le pavé du vestibule, accomplissait sa pénitence, et se confessait publiquement. Le prélat offre au Seigneur, en faveur du chrétien humilié, une prière de miséricorde que répètent tous les fidèles. Quel nouveau sujet d'étonnement pour Cymodocée ! Elle est conduite une seconde fois à l'autel ; elle est fiancée à son époux, et répète, de la voix la plus touchante, les paroles que l'évêque récitait avant elle. Un diacre s'était rendu auprès d'Eudore : debout à la porte de l'Église, où il ne pouvait pénétrer, le pénitent prononce de son côté les mots qui l'engagent à Cymodocée. Échangé de l'autel au vestibule, le serment des deux époux est reporté de l'un à l'autre par les prêtres : on eût cru voir l'union de l'innocence et du repentir. La fille de Démodocus consacre à la reine des anges une quenouille chargée d'une laine sans tache, symbole des occupations domestiques. Pendant cette cérémonie, qui faisait répandre des larmes à tous les témoins, les vierges de la nouvelle Sion chantaient le cantique de l'épouse :

« Tel est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les « vierges. Que vous êtes belle, ô mon amie ! votre bouche est une « grenade entr'ouverte, et vos cheveux ressemblent aux rameaux « du palmier. L'épouse s'avance comme l'aurore : elle s'élève du « désert comme la fumée de l'encens ! Filles de Jérusalem, je vous « conjure par les chevreuils de la montagne de me soutenir avec « des fruits et des fleurs ; car mon âme s'est fondue à la voix de « mon amie. Vent du milieu du jour, répandez les plus doux par- « fums autour de celle qui est les délices de l'époux ! Ma bien- « aimée, vous avez blessé mon âme ! Ouvrez-moi vos portes de « cèdre ; mes cheveux sont mouillés de la rosée de la nuit. Que la « myrrhe et l'aloès couvrent votre lit embaumé ! que votre main « gauche soutienne ma tête languissante ; mettez-moi comme

« un sceau sur votre cœur, car l'amour est plus fort que la « mort. »

A peine les vierges chrétiennes avaient-elles cessé leur cantique, qu'on entendit au dehors d'autres voix et d'autres concerts. Démodocus avait rassemblé une troupe de ses parents et de ses amis, et faisait chanter à son tour l'union d'Eudore et de Cymodocée:

« L'étoile du soir a brillé : jeunes hommes, abandonnez les tables « du festin. Déjà la vierge paraît: chantons l'Hymen, chantons « l'Hyménée.

« Fils d'Uranie, cultivateur des collines de l'Hélicon, toi qui con« duis à l'époux la vierge timide, Hymen, viens fouler ces tapis au « son de ta voix harmonieuse, et secoue dans ta main la torche « à la chevelure d'or.

« Ouvrez les portes de la chambre nuptiale, la vierge s'avance ! « La pudeur ralentit ses pas; elle pleure en quittant la maison pa« ternelle. Viens, nouvelle épouse, un mari fidèle se veut reposer « sur ton sein.

« Que des enfants plus beaux que le jour sortent de ce fécond « hyménée. Je veux voir un jeune Eudore suspendu au sein de Cy« modocée, tendre ses faibles mains à sa mère, et sourire douce« ment au guerrier qui lui donna le jour ! »

Ainsi les deux religions se réunissaient pour célébrer l'union d'un couple qui semblait heureux, à l'instant même où les plus grands périls menaçaient sa tête. A peine les chants d'allégresse avaient cessé, que l'on entend retentir le pas régulier des soldats et le bruit des armes. Une rumeur confuse s'élève dans les airs, des hommes farouches entrent dans l'asile de la paix, le fer et la flamme à la main. La foule épouvantée se précipite par toutes les portes de l'église. Étouffés dans les étroits passages de la nef et des vestibules, les femmes, les enfants, les vieillards poussent des cris lamentables ; tout fuit, tout se disperse. Cyrille, revêtu de ses habits pontificaux, et tranquille devant le Saint des saints, est arrêté à

l'autel. Un centurion, chargé des ordres d'Hiéroclès, cherche Cymodocée, la reconnaît au milieu de la foule, et veut porter sur elle une main profane. A l'instant Eudore, cet agneau paisible, devient un lion rugissant. Il se précipite sur le centurion, lui arrache son épée, la brise; et saisissant dans ses bras la fille de Démodocus, il l'emporte à travers les ombres. Le centurion désarmé appelle ses soldats et poursuit le fils de Lasthénès. Eudore, redoublant de vitesse, touche déjà la tombe de Léonidas; mais il entend derrière lui la marche précipitée des satellites d'Hiéroclès. Ses forces épuisées trompent son amour; il ne peut plus porter son fardeau, il dépose son épouse derrière le monument sacré. Auprès du tombeau s'élevait le trophée d'armes des guerriers des Thermopyles. Eudore saisit la lance du roi de Lacédémone: les soldats arrivent. Prêts à s'élancer sur le chrétien, ils croient voir, à la lueur de leurs torches, l'ombre magnanime de Léonidas, qui d'une main tient sa lance et de l'autre embrasse son sépulcre. Les yeux du fils de Lasthénès étincellent; il secoue dans la nuit sa noire chevelure; le fer de sa lance brise et renvoie en mille éclairs la lueur des flambeaux : moins terrible parut aux Perses Léonidas lui-même, dans cette nuit où pénétrant jusqu'à la tente de Xerxès, il remplit de meurtre et d'épouvante le camp des Barbares. O surprise! plusieurs soldats reconnaissent leur général.

« Romains, s'écrie Eudore, c'est mon épouse que vous me voulez ravir; mais vous ne me l'arracherez qu'avec la vie! »

Touchés par la voie de leur ancien compagnon d'armes, effrayés de son air terrible, les soldats s'arrêtent. Quand une troupe rustique est entrée dans un champ de blé nouveau, les frêles épis tombent sans efforts sous la faucille; mais arrivés au pied d'un chêne qui s'élève au milieu des gerbes, les moissonneurs admirent l'arbre puissant que pourraient seules abattre ou la tempête ou la cognée: ainsi, après avoir dispersé la foule des chrétiens, les soldats s'arrêtent devant le fils de Lasthénès. En vain le lâche centurion leur ordonne d'avancer : ils semblent attachés sur le sol par un charme.

Dieu leur inspirait secrètement cet effroi. Il fait plus : il ordonne à l'ange protecteur du fils de Lasthénès de se dévoiler aux yeux de la cohorte. La foudre gronde dans les cieux, l'ange paraît au côté d'Eudore, sous la forme d'un guerrier couvert d'armes étincelantes ; les soldats jettent leur bouclier sur leur dos, et s'enfuient dans les ténèbres, au milieu de la grêle et des éclairs. Eudore profite de cet instant : il enlève de nouveau sa bien-aimée. Suspendue au cou d'Eudore, Cymodocée presse dans ses bras la tête sacrée de son époux : la vigne s'attache avec moins de grâce au peuplier qui la soutient, la flamme embrasse avec moins de vivacité le tronc du pin qu'elle dévore, la voile est repliée moins étroitement autour du mât pendant la tempête. Le fils de Lasthénès, chargé de son trésor, arrive bientôt chez son père ; et, du moins pour un moment, met à l'abri la vierge qui vient de lui consacrer ses jours.

En proie au démon de la jalousie, Hiéroclès s'était porté à cette violence contre les chrétiens, dans l'espoir de ravir Cymodocée à Eudore, avant qu'elle eût prononcé les mots qui l'engagaient à son époux ; mais ses satellites arrivèrent trop tard, et le courage d'Eudore sauva l'innocente catéchumène. Le messager que le fils de Lasthénès avait envoyé à Constantin revint à Lacédémone la nuit même de ce scandale. Il apporta des nouvelles à la fois heureuses et inquiétantes. Dioclétien avait encore pris un de ces partis modérés convenables à son caractère. Sur le faux rapport envoyé par Hiéroclès, l'empereur avait ordonné de surveiller les prêtres, et de disperser les assemblées secrètes ; mais éclairé par Constantin, il n'avait pu croire qu'Eudore se fût mis à la tête des rebelles, et il se contentait de le rappeler à Rome. Constantin ajoutait dans sa lettre :

« Venez donc auprès de moi ; nous aurons besoin de votre
« secours. J'envoie Dorothée à Jérusalem, afin de prévenir ma
« mère du sort qui menace les fidèles. Il doit toucher à Athènes.
« Si vous choisissiez le Pyrée pour vous embarquer, vous pourriez
« apprendre de la bouche de votre ancien ami des choses im-
« portantes. »

La galère de Dorothée venait en effet d'arriver au port de Phalère. La famille de Lasthénès et celle de Démodocus délibèrent sur le parti qui leur reste à prendre.

« Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce après mon départ, sans être exposée aux violences d'Hiéroclès; elle ne peut me suivre à Rome, puisqu'elle n'est pas encore mon épouse. Il s'offre une circonstance favorable: Dorothée pourrait conduire Cymodocée à Jérusalem. Sous la protection de l'épouse de Constance, elle achèverait de s'instruire des vérités du salut. Aussitôt que l'empereur m'en accorderait la grâce, j'irais au tombeau de Jésus-Christ réclamer la foi que la fille de Démodocus m'a jurée. »

Les deux familles regardèrent ce dessein comme une inspiration du ciel : ainsi lorsque des marins ont embarqué sur leur galère cet oiseau belliqueux et rustique qui réveille au matin les laboureurs; si, pendant la nuit, au travers des sifflements d'une tempête, il fait entendre son cri guerrier et villageois, je ne sais quel doux regret de la patrie pénètre avec un rayon d'espérance dans le cœur du matelot réjoui: il bénit la voix qui, rappelant au milieu des mers la vie pastorale, semble promettre une terre prochaine. Démodocus lui-même est rassuré par le projet d'Eudore; sans songer à une séparation douloureuse, il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille: il l'aurait voulu suivre aux extrémités de la terre, mais son âge et ses fonctions de pontife l'enchaînaient au sol de la Grèce.

« Eh bien ! dit Lasthénès, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Démodocus conduira Cymodocée à Athènes; Eudore s'y rendra de son côté. Les deux époux s'embarqueront au même moment et au même port, l'un pour Rome, l'autre pour la Syrie. O mes enfants! le temps des épreuves est de peu de durée et passe comme un courrier rapide! Soyez chrétiens, et l'amour vous restera avec le ciel. »

Le départ fut fixé au jour suivant, dans la crainte de quelque

nouvelle fureur du proconsul. Avant de quitter Lacédémone, Eudore écrivit à Cyrille, qu'il ne put voir dans les prisons. Le confesseur, accoutumé aux chaînes, envoya du fond de son cachot sa bénédiction au couple persécuté. Jeunes époux, vous espériez encore le bonheur sur la terre, et déjà le chœur des vierges et des martyrs commençait pour vous dans le ciel des cantiques d'une union plus durable et d'une félicité sans fin !





REMARQUES SUR LES MARTYRS

SUR LE PREMIER LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE

PAGE 17. Muse céleste.

> O Musa, tu che di caduchi allori
> Non circondi la fronte in Elicona, etc,
>
> (*Gierus. liber.*, canto I, strof. II.)

IIe.

PAGE 18. L'Eternel qui voyait les vertus des chrétiens s'affaiblir dans la prospérité, permit aux démons de susciter une persécution nouvelle.

Eusèbe a donné la même raison de la persécution sous Dioclétien. On peut remarquer, au reste, que cette exposition fort courte et fort simple contient absolument tout le sujet.

IIIe.

PAGE 19. Démodocus était le dernier descendant d'une de ces familles Homérides.

J'ai adopté la tradition qui convenait le mieux à mon sujet : on sait d'ailleurs que les Homérides étaient des rhapsodes qui récitaient en public des morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le nom de Démodocus est emprunté de l'*Odyssée*. Démodocus était un poëte aveugle qui chantait aux festins d'Alcinoüs : on croit qu'Homère s'est peint sous la figure de ce favori des Muses. Par la fiction de cette famille d'Homère, j'ai pu faire remonter les mœurs jusqu'aux siècles héroïques sans trop choquer la vraisemblance. Il est assez simple qu'un vieux prêtre d'Homère, dernier descendant de ce poëte, poëte lui-même, et l'esprit tout rempli de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ait gardé, pour ainsi dire, les mœurs de sa famille. On voit dans les montagnes d'Écosse des clans ou tribus qui, depuis des siècles, conservent la langue, le vêtement et les usages de leurs pères. Sans le secours de cette fiction, peut-être assez

heureuse en elle-même, j'aurais perdu le charme et les grands traits de la mythologie d'Homère. On m'aurait alors reproché, très justement, d'avoir opposé les mœurs chrétiennes dans toute leur jeunesse et toute leur beauté, aux mœurs païennes dans leur décadence. On voit donc ici une preuve frappante de ma bonne foi, et de la conscience que je mets toujours dans mon travail. Certainement les petits dieux d'Ovide et les usages de la Grèce idolâtre au quatrième siècle n'auraient pu se soutenir un seul moment auprès de la grandeur du christianisme naissant et du tableau des vertus évangéliques. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que Cymodocée, représentant les beaux-arts de la Grèce, doit sortir de cette famille Homéride, et qu'elle va devenir chrétienne pour remettre à la Muse sainte la lyre d'Homère

IVe.

PAGE 19. Du mont Talée, chéri de Mercure.

Montagne de Crète où Mercure était honoré. Peut-être avait-elle pris son nom de Talus, compagnon des travaux de Rhadamanthe, et dont les poètes ont fait un géant d'airain qui combattit les Argonautes, et fut tué par les enchantements de Médée. (Voyez PLATON et APOLLONIUS.)

Ve.

PAGE 19. Il avait suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamanthe, au bord du Léthé, non loin de Platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter.

Gortynes, une des cent villes de la Crète. Rhadamanthe est devenu, par l'enchantement des poètes, un des juges des enfers. Le Léthé, petite rivière de Crète, ainsi nommée parce que ce fut sur ses bords qu'Hermione oublia Cadmus. Les Grecs, ayant remarqué le long du Léthé une espèce de platane toujours vert, publièrent que Jupiter avait fait naître ce platane pour cacher ses amours avec Europe. (Voyez les mythologues, les géographes et les voyageurs, entre autres TOURNEFORT.)

VIe.

PAGE 19. Les antres des Dactyles.

Les Dactyles idéens étaient, selon les uns, des prêtres de Cybèle, et, selon les autres, une espèce d'hommes religieux, premiers habitants de la Crète. Ils demeuraient dans les cavernes du mont Ida. (Voyez SOPHOCLE, STRABON, DIODORE DE SICILE, ETC.)

VIIe.

PAGE 19. Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Cymodocée.

Σιμοείσιον · ὅν ποτε μήτηρ,
Ἴδηθεν κατιοῦσα, παρ' ὄχθῃσιν Σιμόεντος
Γείνατ', ἐπεί ῥα τοκεῦσιν ἅμ' ἕσπετο μῆλα ἰδέσθαι.
(*Iliad.*, liv. IV, v. 474.)

VIIIe.

PAGE 19. Dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étaient assis pour discourir sur les lois.

Allusion à la belle scène qui commence le dialogue sur les lois. « Clinias : En avançant, nous trouverons dans les bois consacrés à Jupiter des cyprès d'une hauteur et d'une beauté admirables, et des prairies où nous pourrons nous asseoir et nous délasser. » (*Lois de Platon*, liv. 1er, trad. de M. Grou.)

IXe.

PAGE 19. De regarder avec un sourire mêlé de larmes cet astre charmant, etc.

Sourire mêlé de larmes. Andromaque regarde ainsi Astyanax :

Δακρυόεν γελάσασα. (*Iliad.*, liv. VI, v. 484.)

C'est encore Homère qui compare Astyanax à un bel astre :

. . . Ἀλίγκιον ἀστέρι καλῷ. (*Iliad.*, liv. VI, v. 401.)

X^e.

PAGE 19. Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisaient élever un temple à Homère.

Presque toutes les villes qui se disputaient la gloire d'avoir donné naissance à Homère lui élevèrent des temples. Ptolémée Philopator lui en bâtit un magnifique ; Chio célébrait des jeux en l'honneur du plus grand des poëtes : Argos invoquait Apollon et Homère, etc.

XIe.

PAGE 19. Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare, et suivant les côtes d'Œtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois Chœrius.

Le Ténare, aujourd'hui le cap Matapan, dernier promontoire de la Laconie. On y voyait un temple de Neptune et un soupirail qui conduisait aux enfers. OEtylos, Thalames, Leuctres, etc. villes situées le long des côtes de la Laconie, au revers du mont Taygète, dans le golfe de Messénie. (Voyez PAUSANIAS, *in Messen.*) Ces villes n'ont rien de remarquable. D'Anville veut trouver OEtylos dans Betylo : peut-être Thalamanes est-il Calamate, quoiqu'il soit plus probable que la Calamate moderne est la Calamée des anciens. Il ne faut pas confondre la Leuctres du golfe de Messénie avec la Leuctres de l'Arcadie, et surtout avec la Leuctres célèbre par la victoire d'Epaminondas.

XIIe.

PAGE 20. On y voyait le poète représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes.

Cet ingénieux emblème fut trouvé par l'antiquité, et c'est ce qui a fait dire à Longin, en parlant des imitations de Platon « Il a puisé dans Homère comme dans une vive source dont il a détourné une infinité de ruisseaux. » (*Traité du sublime*, chap. XI, traduct. de Boileau.) Que je serais heureux si j'avais puisé à mon tour quelques gouttes d'eau dans cette vive source !

XIIIe.

PAGE 20. Le temple dominait la ville d'Épaminondas.

C'est Messène. Elle fut bâtie par le général thébain après qu'il eut battu les Spartiates et rappelé les Messéniens dans leur patrie. Pellegrin ne parle point de Messène. L'abbé Fourmont la visita vers l'an 1734, et compta trente-huit tours encore debout.

Je voyais ces ruines à ma gauche en traversant la Messénie pour me rendre à Tripolizza, au pied du Ménale, dans le vallon de Tégée. M. de Pouqueville, venant de Navarin (l'ancienne Pylos), et faisant à peu près la même route que moi, dut laisser ces mêmes ruines à sa droite. (Voyez PAUSANIAS, *in Messen.*; *Voyage du jeune Anacharsis*; PELLEGRIN, *Voyage au royaume de Morée*; POUQUEVILLE, *Voyage en Morée.*)

XIVe.

PAGE 20. L'oracle avait ordonné de creuser les fondements de l'edifice au même lieu qu'Aristomène avait choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie était attaché.

Tout le monde connaît les fameuses guerres des Spartiates et des Messéniens. Ceux-ci, au moment d'être subjugués, eurent recours à la religion.

« On gardait, dit Pausanias, un monument auquel était attaché le salut des « Messéniens. Si les Messéniens perdaient ce monument sacré, ils seraient

« entièrement détruits ; si, au contraire, ils le conservaient, ils se relèveraient « un jour de leurs ruines .. Aristomène enleva pendant la nuit ce monument, « et l'enterra dans l'endroit le plus désert du mont Ithome. »

Ce monument était une urne de bronze qui renfermait des lames de plomb sur lesquelles était gravé tout ce qui avait rapport au culte des grandes de..es. É.aminondas retrouva cette urne, rappela les Messéniens fugitifs, et bâtit Messène.

XVe.

PAGE 20. Les flots de l'Amphise, du Pamysus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre.

Le Pamysus passait pour le plus grand fleuve du Péloponèse. J'ai échoué dans son embouchure avec une barque qui ne tirait que quelques pouces d'eau. L'Amphise, selon Pausanias, se jette dans le Balyra. Le poète Tamyris ayant osé défier les Muses dans l'art des chants, fut vaincu. Les Muses le privèrent de la vue, et il jeta de dépit ou laissa tomber (selon d'autres auteurs), sa lyre dans le Balyra. Platon veut que l'âme de Thamyris soit passée dans le corps du rossignol. (Voyez aussi HOMÈRE, dans l'*Iliade.*)

XVIe.

PAGE 20. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon.

C'est le gattilier ou l'agnus-castus. A Samos, cet arbrisseau était consacré, et l'on prétendait que Junon était née sous son ombrage. J'ai nommé surtout ces deux arbrisseaux, parce que je les ai trouvés à chaque pas dans la Grèce.

XVIIe.

PAGE 20. Andanies témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Génërie qui conserve le tombeau de Machaon, Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Sténycläre retentissant des chants de Tyrtée.

« Chresphonte, dit Pausanias, épousa Mérope. Les anciens rois de Messénie faisaient leur résidence à Andanies. » La belle tragédie de Voltaire a fait connaître Mérope à tous les lecteurs.

« Selon les Messéniens, dit encore Pausanias, Esculape était né à Tricca, village de Messénie. » Il y a d'autres traditions sur Esculape : j'ai suivi celle qui convenait à mon sujet.

« On voit à Génërie, dit toujours Pausanias, le tombeau de Machaon. »

Phères, ou le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal.

Voici le passage d'Homère :

« Cet arc était un don d'Iphitus, fils d'Euryte, semblable aux immortels. Iphyte était venu dans la Messénie ; il rencontra Ulysse dans la maison du généreux Orsiloque. » (*Odyss.*, liv. XXI.)

D'après cela j'ai cru pouvoir placer la circonstance du don de l'arc à Phères, puisque Orsiloque demeurait à Phères, d'après le témoignage de Pausanias et d'Homère lui-même.

Et Sténclare retentissant des chants de Tyrtée.

J'ai lu Sténclare, au lieu de Sténclère, pour l'oreille. On sait que dans les guerres de Messénie les Lacédémoniens demandèrent un général aux Athéniens, et que ceux-ci leur envoyèrent Tyrtée, maître d'école laid et boiteux. Les ennemis se rencontrèrent dans la plaine de Sténclare, à un endroit appelé le monument du Sanglier. Tyrtée était présent à l'action, et encourageait les Lacédémoniens par des espèces d'élégies guerrières que toute l'antiquité a louées comme sublimes. Il nous reste quelques fragments des poésies de Tyrtée dans la collection des petits poètes grecs. (*Poet. Græc. min.* p. 334.)

XVIIIe.

PAGE 20. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentait une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour.

Nélée, chassé d'Iolchos, ville de Thessalie, se retira chez Aphareus, son cousin-germain, qui régnait en Messénie. Celui-ci lui donna Pylos et toute la côte maritime. Aphareus eut deux fils, Lyncée et Idas, qui firent la guerre aux Dioscures, et qui périrent dans cette guerre. La Messénie passa, par leur mort, sous la domination de Nestor, fils de Nélée. Quant à l'étendue de la Messénie, j'ai suivi le calcul de l'abbé Barthélemy, qui s'appuie de l'autorité de Strabon, liv. VIII.

XIXe.

PAGE 20. Cet horizon, unique sur la terre, rappelait le triple souvenir de la vie guerrière, etc.

Toute cette description de la Messénie est de la dernière exactitude. Elle est faite sur les lieux mêmes, et je n'ai rien retranché, rien ajouté au tableau. Un critique, qui m'a traité d'ailleurs avec politesse, trouve cette phrase singulière : « Descendent dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs ; » mais l'expression paraîtra, je crois, très juste à tous ceux qui auront visité les lieux. Je n'ai pu rendre autrement ce que je voyais ; presque tous les fleuves, ou plutôt les ruisseaux de la Grèce, sont à sec pendant l'été. Leurs lits se remplissent alors de lauriers-roses, de gattiliers, de genêts odorants. Ces arbustes, plantés dans le fond du ravin, ne montrent que leurs têtes au-dessus du sol, et comme ils suivent les sinuosités du torrent desséché où ils croissent, leurs cimes fleuries, qui serpentent ainsi au milieu d'une terre brûlée, ds

sinent réellement à l'œil des ruisseaux de fleurs. Le passage suivant de mon *Itinéraire* servira de commentaire à ma description de la Messénie :

« Il faisait encore nuit quand nous quittâmes Modon, autrefois Méthone, en
« Messine. (Le vaisseau qui m'avait pris à Trieste m'avait débarqué à Mo-
« don.) Je croyais encore errer dans les déserts de l'Amérique : même soli-
« tude, même silence. Nous traversâmes des bois d'oliviers, en nous diri-
« geant au midi. Au lever de l'aurore, nous nous trouvâmes sur les sommets
« aplatis de quelques montagnes arides, où nous marchâmes pendant deux
« heures. Ces sommets, labourés par des torrents, avaient l'air de guérets
« abandonnés. Le jonc marin et une espèce de bruyère épineuse et fleurie y
« croissaient par touffes ou par bouquets. De gros caïeux de lis de montagnes,
« déchaussés par les pluies, paraissaient çà et là à la surface de la terre.
« Nous découvrîmes la mer au travers d'un bois d'oliviers clair-semés. Nous
« descendîmes dans un vallon où l'on voyait quelques champs de doura, d'orge
« et de coton. Nous traversâmes le lit desséché d'un torrent où croissaient
« le laurier-rose et l'agnus-castus, joli arbrisseau à feuilles longues, pâles et
« menues, et dont la fleur lilas, un peu cotonneuse, s'allonge en forme de
« quenouille. Junon était née sous cet arbrisseau, célèbre à Samos. Je cite
« ces deux arbustes, parce qu'on les retrouve dans toute la Grèce, qu'ils dé-
« corent presque seuls ces solitudes, jadis si riantes et si parées, aujourd'hui
« si nues et si tristes. A propos de torrents desséchés, je dois dire que je
« n'ai vu, dans la patrie de l'Ilissus, de l'Alphée et de l'Érymanthe, que trois
« fleuves dont l'urne ne fût pas tarie : le Pamysus, le Céphise et l'Eurotas. Il
« faut qu'on me pardonne encore l'espèce d'indifférence et presque d'impiété
« avec laquelle j'écrirai souvent les noms les plus célèbres ou les plus har-
« monieux. On se familiarise malgré soi, en Grèce, avec Thémistocle, Épa-
« minondas, Sophocle, Platon, Thucydide ; et il faut une grande religion pour
« ne pas franchir le Cithéron, le Ménale ou le Lycée, comme on passe des
« monts vulgaires.

« Au sortir des vallons dont je viens de parler, nous commençâmes à gra-
« vir de nouvelles montagnes. Mon guide me répéta plusieurs fois des noms
« inconnus ; mais, à en juger par leur position, ces montagnes devaient faire
« une partie de la chaîne du mont Thémathia. Nous ne tardâmes pas à entrer
« dans un bois charmant de vieux oliviers, de lauriers-roses, d'esquines,
« d'agnus-castus et de cornouillers. Ce bois était dominé par des sommets
« rocailleux. Parvenus à cette dernière cime, nous découvrîmes le beau golfe
« de Messénie, bordé de toutes parts de hautes montagnes, entre lesquelles le
« mont Ithome se distinguait par son isolement, et le Taygète par ses deux
« flèches aiguës. Je saluai aussitôt ces monts fameux par tout ce que je savais
« de beaux vers à leur louange.

« Un peu au-dessous du sommet du Thématia, en descendant vers Coron,
« nous aperçûmes une misérable ferme grecque dont les habitants s'enfuirent
« à notre approche. A mesure que nous descendions, nous découvrions, de
« plus en plus, la rade et le port de Coron, où l'on voyait quelques bâtiments
« à l'ancre : la flotte du capitan-pacha était mouillée de l'autre côté du golfe,
« vers Calamate. En arrivant à la plaine qui est au pied des montagnes, et
« qui s'étend jusqu'à la mer, nous aperçûmes un village au centre duquel
« était une espèce de château-fort : le tout était environné d'un cimetière
« turc, couvert de cyprès de tous les âges. Mon guide, en me montrant ces
« arbres, me les nommait *paryssa*. Le Messénien d'autrefois m'aurait conté
« l'histoire du jeune homme dont le Messénien d'aujourd'hui n'a retenu que
« la moitié du nom. Mais ce nom, tout défiguré qu'il est, prononcé sur les

« lieux, à la vue d'un cyprès et des sommets du Taygète, me fit un plaisir
« que les poètes comprendront. Je me disais pourtant, en regardant ces
« tombeaux turcs : Que sont venus faire ici les barbares conquérants du Pe-
« loponèse? Ils sont venus y mourir comme les Messéniens. Au reste, ces
« tombeaux étaient fort agréables : le laurier-rose croissait au pied des cyprès,
« qui ressemblaient à de grands obélisques ; des milliers de tourterelles vol-
« tigeaient parmi ces ombrages ; l'herbe flottait autour de la petite colonne fu-
« nèbre, surmontée du turban ; une fontaine, bâtie par un pieux shérif, et qui
« sortait de son tombeau, répandait son eau dans le chemin pour le voyageur.
« On se serait volontiers arrêté dans le cimetière où ce laurier-rose de la Grèce,
« dominé par le cyprès de l'Orient, semblait rappeler la mémoire de deux
« peuples dont la poussière reposait dans ce lieu.

« Nous mîmes une heure pour arriver de ce cimetière à Coron. Nous mar-
« châmes à travers un bois continu d'oliviers, planté de froment à demi
« moissonné. Le terrain, qui de loin paraît une plaine unie, est coupé par des
« ravines inégales et profondes. M. Vial, alors consul de France à Coron, me
« reçut avec cette hospitalité par laquelle les consuls du Levant sont si remar-
« quables. Il voulut bien me loger chez lui. Il renvoya mon janissaire de Mo-
« don, et me donna un de ses propres janissaires pour traverser avec moi la
« Morée et me conduire à Athènes. Ma marche fut ainsi réglée. Je ne pouvais
« me rendre à Sparte par Calamate, que l'on prendra si l'on veut pour Cala-
« thion, Cardamyle ou Thalames, sur la côte de la Laconie, presque en face
« de Coron : le capitan-pacha était en guerre avec les Maniottes ; ainsi la
« route par Calamate m'était fermée : il fut donc arrêté que je prendrais un
« long détour ; que je passerais le défilé des portes, l'un des Hermœum de la
« Messénie ; que je me rendrais à Tripolizza, afin d'obtenir du pacha de Morée
« le firman nécessaire pour passer l'isthme ; que je me rendrais de Tripolizza
« à Sparte, et que de Sparte je prendrais par la montagne le chemin d'Argos,
« de Mycènes et de Corinthe.

« . . . .

« La maison du consul dominait le golfe de Coron ; je voyais de ma fenêtre
« la mer de Messénie, peinte du plus bel azur ; devant moi, de l'autre côté
« de cette mer, s'élevait la haute chaîne du Taygète, couverte de neige, et
« justement comparée aux Alpes par Strabon, mais aux Alpes sous un plus
« beau ciel. A ma droite, s'étendait la pleine mer ; et à ma gauche, au fond du
« golfe, je découvrais le mont Ithome, isolé comme le Vésuve, et tronqué
« comme lui à son sommet. Je ne pouvais m'arracher à ce spectacle. Quelles
« pensées ne m'inspirait point la vue de ces côtes silencieuses et désertes de
« la Grèce, où l'on n'entend que l'éternel sifflement du mistral et le gémisse-
« ment des flots ! Quelques coups de canon que le capitan-pacha faisait tirer
« de loin en loin contre les rochers des Maniottes interrompaient seuls ces
« tristes bruits par un bruit plus triste encore. On ne voyait sur toute l'éten-
« due de la mer que la flotte de ce chef des Barbares : elle me rappelait les
« pirates américains, qui plantaient leur drapeau sanglant sur une terre in-
« connue, et prenaient possession d'un pays enchanté au nom de la servitude
« et de la mort ; ou plutôt je croyais voir les vaisseaux d'Alaric s'éloigner de
« la Grèce en cendres, emportant la dépouille des temples, les trophées d'O-
« lympie et les statues brisées de la Liberté et des Arts.

« Je quittai Coron le 14 août, à deux heures du matin, pour continuer mon
« voyage, etc., etc.

XXe.

PAGE 21. Comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin.

> Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
> Κώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, ὅθ' ἅλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,
> Καλὸν, τηλεθάον· τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσιν
> Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθει λευκῷ.
>
> (*Iliad.*, liv. XVII, v. 53.)

Je n'ai pas tout imité dans cette belle comparaison. Pythagore avait une telle admiration pour ces vers, qu'il les avait mis en musique et qu'il les chantait en s'accompagnant de sa lyre.

XXIe.

PAGE 21. Hiéroclès avait demandé Cymodocée pour épouse.

Voilà la première pierre de l'édifice. Le motif du refus de Démodocus et du dégoût de Cymodocée est justifié par le caractère et la personne d'Hiéroclès.

XXIIe.

PAGE 21. Ils disaient les maux qui sont le partage des enfants de la terre.

Tout ce qui suit fait allusion à divers passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, C'est Ulysse qui regrette de mourir avant d'avoir revu la fumée qui s'élève de ses foyers; ce sont les frères d'Andromaque qui furent tués par Achille lorsqu'ils gardaient les troupeaux, etc.

XXIIIe.

PAGE 21. Lorsque, adossée contre une colonne, elle tournait ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante.

> Ἡ δ' ἧσται ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν πυρὸς αὐγῇ,
> Ἠλάκατα στρωφῶσ' ἁλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι,
> Κίονι κεκλιμένη· δμωαὶ δέ οἱ εἵατ' ὄπισθεν.
>
> (*Odyss.*, liv. VI, v. 305.)

XXIVe.

PAGE 22. Cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge.

En supprimant ici les deux virgules, on a fait une phrase ridicule, par laquelle je dirais que tout est mensonge sans la vérité. Voilà la bonne foi de la critique.

XXVe

PAGE 22. Un jour elle était allée au loin cueillir le dictame avec son père.

Le dictame, renommé en Crète, croît aussi sur plusieurs montagnes de la Grèce, où je l'ai remarqué.

XXVIe.

PAGE 22. Ils avaient suivi une biche blessée par un archer d'Œchalie.

> Non illa feris incognita capris
> Gramina, cum tergo volucres hæsere sagittæ
>
> (*Æneid.*, XII, 414.)

XXVIIe.

PAGE 22. Le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étaient apparus à des chasseurs dans les bois de l'Ira

Polycaste conduisit Télémaque au bain, lorsqu'il vint demander à Nestor des nouvelles de son père. (*Odyss.*, liv. III.)

Il y avait en Messénie une ville, une rivière et une montagne d'Ira. Le siége d'Ira, par les Lacédémoniens, dura onze ans, et finit par la captivité et la dispersion des Messéniens. (PAUSANIAS.)

XXVIIIe.

PAGE 22. La fête de Diane-Limnatide approchait... Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène

« Diane Limnatide avait un temple sur les frontières de la Messénie et de « la Laconie. De jeunes filles de Sparte étant venues à la fête de la déesse, « furent violées par les Messéniens. » (PAUSANIAS.) De là les guerres de Messénie.

XXIXe.

PAGE 23. La statue de Diane, placée sur un autel.

C'est la Diane antique du Muséum.

XXXe.

PAGE 23. Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux nymphes Océanies, entonna l'hymne à la Vierge Blanche.

Les nymphes Océanies étaient au nombre de soixante, et formaient le cortége de Diane. Diane partageait avec Minerve le surnom de Vierge Blanche, à cause de sa virginité.

XXXIe.

PAGE 24. Diane, souveraine des forêts, etc.

> Phæbe, sylvarumque potens Diana,
> . . . .
> . . . . date quæ precamur
>   Tempore sacro,
> Quo sibyllini monuere versus
> Virgines lectas, puerosque castos
> Di, quibus septem placuere colles,
> Dicere carmen.
> . . . .
> Di probos mores docili juventæ,
> Di senectuti placidæ quietem,
> Romulæ genti date remque prolemque,
>   Et decus omne.
>
> (HOR., *Carm. Sec.*)

Les lecteurs qui compareront mon hymne à celui d'Horace verront bien que je diffère de mon modèle sur une foule de points.

XXXIIe.

PAGE 24. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence.

On offrait à Diane des fruits, des bœufs, des béliers, des cerfs blancs. J'ai cru pouvoir hasarder l'expression de reine du silence, d'après une expression d'Horace.

XXXIIIe.

PAGE. 24. C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes...

Je n'ai rien imité dans cette description, hors le dernier trait, qui est d'Homère : Assis dans la vallée, le berger, etc.

XXXIVe.

PAGE 25. Ces retraites enchantées, où les anciens avaient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter.

On sait que Jupiter fut élevé en Crète, sur le mont Ida; mais une autre tradition voulait qu'il eût été nourri sur le mont Ithome. (Voyez PAUSANIAS, *in Messen.*) J'ai suivi cette tradition.

XXXVe.

PAGE 25. De Cybèle descendue dans les bois d'Œchalie.

Œchalie, en Messénie, était consacrée par les mystères des grandes déesses.

XXXVIe.

PAGE 25. Les hauteurs de Thuria.

A six stades de la mer, vous trouverez Phères; ensuite, quatre-vingts stades plus haut, dans les terres, est la ville de Thuria. Homère la nomme Anthée, (PAUSANIAS, *in Messen.*, cap. XXI). « Æpeia nunc Thuria vocatur, » dit STRABON : « vox Celsam significat, quod nomen inde habet, quod in sublimi colle est sita. » (Lib. VIII.)

XXXVIIe.

PAGE 25. Le labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours.

On croit que la danse crétoise, connue sous le nom d'Ariadne, était une imitation des circuits du labyrinthe. Homère la place sur le bouclier d'Achille.

XXXVIIIe.

PAGE 25. Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers.

Ἀμφὶ δ' ἄρ' αἰγείρων ὑδατατρεφέων ἦν ἄλσος,
Πάντοσε κυκλοτερές, κατὰ δὲ ψυχρὸν ῥέεν ὕδωρ
Ὑψόθεν ἐκ πέτρης· βωμὸς δ' ἐφύπερθε τέτυκτο
Νυμφάων, ὅθι πάντες ἐπιῤῥέζεσκον ὁδῖται.

(*Odyss.*, liv. XVII, v. 208.)

XXXIXe.

PAGE 25. Tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion.

Il était bien juste que je rendisse ce faible hommage à l'admirable tableau d'Atala au tombeau. Malheureusement je n'ai pas l'art de M. Girodet, et tandis qu'il embellit mes peintures, j'ai bien peur de gâter les siennes. Au reste, ce tableau du sommeil d'Eudore n'est pas tout à fait semblable au tableau du sommeil d'Endymion, par M. Girodet. J'ai pris quelques détails du bas-relief qu'on voit au Capitole, et qui représente le même sujet

XLe.

PAGE 26. Et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance !

Allusion à l'aventure de Niobé.

XLIe.

PAGE 26. Comment ! dit Cymodocée... est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion?

Cette rencontre d'Eudore et de Cymodocée a paru généralement faire plaisir. Ceux qui l'ont critiquée ont trouvé que Cymodocée parlait trop pour une jeune Grecque, et ils ont prétendu que cela péchait contre la vérité des mœurs. J'ai une réponse bien simple à faire : c'est Homère qui est le coupable. Nausicaa parle bien plus longuement à Ulysse que Cymodocée à Eudore. Les discours de Nausicaa sont même si longs, qu'ils occuperaient trop de place ici, et je suis obligé de renvoyer le lecteur à l'original. (Voyez l'*Odyssée*, liv. VI.) Ces longs bavardages, si j'ose proférer ce blasphème, ces répétitions, ces circonlocutions hors du sujet, sont un des caractères du style homérique. Je devais les imiter, surtout au moment de la rencontre de mes deux principaux personnages, pour faire contraster la prolixité païenne avec le laconisme du langage chrétien. Quant à l'anachronisme de mœurs, je me suis expliqué dans la remarque IIIe. Si j'avais besoin de quelque autre autorité après celle d'Homère, je la trouverais dans les tragiques grecs. Iphigénie, dans l'*Iphigénie en Aulide*, confie ses douleurs au chœur, composé des femmes de Chalcis, qu'elle n'a jamais vues ; elle veut avoir l'éloquence d'Orphée, pour toucher Agamemnon ; elle s'adresse aux forêts de la Phrygie, aux montagnes d'Ida ; elle parle des eaux limpides, des prés fleuris où croissent la rose et l'hyacinthe ; elle entasse cent autres lieux communs de poésie étrangers au sujet. Electre, dans *les Choéphores* d'Eschyle, reconnaît promptement Oreste ; mais quels interminables discours ne tient-elle pas à son frère, étranger, inconnu d'elle, dans Sophocle et Euripide! Nos grands poëtes ont si peu songé à cette prétendue invraisemblance de mœurs, qu'en imitant les anciens ils ont toujours fait parler très longuement les jeunes princesses. J'ai tort de réfuter sérieusement ce qu'on n'a pu donner pour une critique sérieuse.

XLIIe.

PAGE 27. Je suis fille d'Homère aux chants immortels.

Cela n'est pas plus extraordinaire que d'entendre Nausicaa conter sa généa-

logie et l'histoire de son père et de sa mère à Ulysse, qu'elle a trouvé tout nus dans un buisson. Quand on veut chicaner un auteur, il faut au moins savoir de quoi l'on parle.

XLIIIe.

PAGE 27. La nuit sacrée, épouse de l'Érèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour.

Lorsqu'il y a plusieurs traditions sur un sujet, je prends la moins connue ou la plus agréable, pour rajeunir les tableaux mythologiques : c'est pousser loin l'impartialité. Ainsi, l'Amour qu'on fait fils de Vénus est ici enfant de la Nuit; allégorie presque aussi agréable et beaucoup plus ignorée que la première.

XLIVe.

PAGE 28. Je ne vois que des astres qui racontent la gloire du Très-Haut.

« Cœli enarrant gloriam Dei. » (*Psalm.* XVIII, v. 1.)

XLVe.

PAGE 28. Ils me vendirent à un port de Crète éloigné de Gortynes, etc... Lébène... Théodosie... Milet.

Lébène était le port, ou, comme on parle dans le Levant, l'échelle de Gortynes. Il était éloigné de cette ville de quatre-vingt-dix stades, selon Strabon : « Distat ab Africo mari et Lebene navali suo ad stadia XC. » (STRAB., lib. X.)
Théodosie était une ville de la Chersonèse Taurique, abondante en blé, qui se vendait dans tout le Levant : « Post montana ista urbs sequitur Theodosia, « campo prædita fertili, et portu vel centum navibus accipiendis apto... Tota « regio frumenti ferax est. » (STRAB. lib. VII, page 309.)

XLVIe

PAGE 29. Les cruelles Ilithyes.

Déesses, filles de Junon. Elles présidaient aux accouchements. Eurymédusé les appelle cruelles, parce qu'Épicharis mourut en donnant le jour à Cymodocée. Diane est invoquée dans Horace sous le nom d'Ilithye :

> Rite maturos aperite partus
> Lenis Ilithya, tuere matres.
>
> (HOR., *Carm.*, *Sec.*)

XLVIIe.

PAGE 29. Je te balançais sur mes genoux ; tu ne voulais prendre de nourriture que de ma main.

Phénix dit à peu près la même chose à Achille, et avec encore plus de naïveté.

> *Οὔτ' ἐς δαῖτ' ἰέναι, οὔτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι,*
> *Πρίν γ' ὅτε δή σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνασσι καθίσσας,*
> *Ὄψου τ' ἄσαιμι προταμὼν καὶ οἶνον ἐπισχών.*
> *Πολλάκι μοι κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα*
> *Οἴνου, ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.*
> (*Iliad.*, liv. IX, v. 487)

XLVIIIe.

PAGE 29. Il part comme un aigle.

> *Ὣ ἄρα φωνήσασ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,*
> *Φήνῃ εἰδομένη.*
> (*Odyss.*, liv. III, v, 371.)

XLIXe.

PAGE 29. Elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir.

On croyait que la manifestation subite de la divinité donnait la mort. (Voyez une note de madame DACIER sur un passage du XVIe liv. de l'*Odyssée*.)

L^e.

PAGE 29 En passant les fontaines d'Arsinoé et de Clepsydra.

« On y voit (sur le mont Ithome) une fontaine nommée Arsinoé : elle reçoit l'eau d'une autre fontaine appelée Clepsydra. (PAUSANIAS, *in Messen.*, cap XXXI.)

LIe.

PAGE 30. Ce père malheureux était assis à terre, près du foyer ; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosait les cendres de ses pleurs.

Tout le monde sait que les suppliants et les malheureux s'asseyaient au foyer parmi les cendres. (Voyez l'*Odyss.*, liv. XVI ; et PLUTARQUE, dans la *Vie de Thémistocle*.)

LIIe.

PAGE 30 Tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits.

On a critiqué cette comparaison : on a dit que la douleur ou la joie morale ne pouvait jamais être comparée au mouvement de la douleur ou des besoins physiques. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à toute comparaison, et même à toute poésie ; car les comparaisons et la poésie consistent surtout à transporter, pour ainsi dire, le physique dans le moral, et le moral dans le physique. C'est ce qui est reconnu par tous les critiques dignes de porter ce nom.

Au reste, cette comparaison se trouve dans Homère, et presque dans les mêmes circonstances où elle est placée ici. (*Odyss.*, liv. XVI)

LIIIe.

PAGE 30. On aurait vu ton père racontant sa douleur au soleil.

Usage antique qu'on retrouve dans les tragiques grecs. Jocaste, dans *les Phéniciennes*, ouvre la scène par un monologue où elle apostrophe l'astre du jour De là le beau vers de Virgile, et l'un des plus beaux vers de son illustre traducteur :

> Solem quis dicere falsum
> Audeat ?

Qui pourrait, ô Soleil, t'accuser d'imposture ?

LIVe.

PAGE 30. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants est digne de pitié, etc.

Imitation de Solon. Ce grand législateur était poète. Il nous reste de lui quelques fragments d'une espèce d'élégie politique. (*In min. Poet. Græc.*)

LVe.

PAGE 31. Ah ! je ne sentirais pas un chagrin plus mortel quand on cesserait de m'appeler le père de Cymodocée !

Formule touchante empruntée des Grecs. Ulysse s'en sert dans l'*Iliade* en parlant de Télémaque.

LVIe.

PAGE 31. Et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre.

Δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.

(*Odyss*, liv. VII, v. 308.)

LVIIe.

PAGE 31. Eurymédusе, repartit Démodocus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres ! Jusqu'à présent tu n'avais pas paru manquer de sagesse, etc.

> Οὐ μὲν νήπιος ἦσθα, Βοηθοΐδη Ἐτεωνεῦ,
> Τὸ πρίν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε, πάϊς ὥς, νήπια βάζεις.
> (*Odyss.*, liv. VI, v. 31.)

LVIIIe.

PAGE 31. La colère, comme la faim, est mère de mauvais conseils.

> Et malesuada fames.
> VIRG., VI, 276.)

LIXe.

PAGE 31. Qui pourrait égaler les Grâces, surtout la plus jeune, la divine Pasithée !

Les noms ordinaires des Grâces sont Aglaé, Thalie et Euphrosine. Homère nomme la plus jeune Pasithée, et il a été suivi par Stace

LXe.

PAGE 31. Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée.

Poètes connus de tout le monde. Hésiode est le vieillard d'Ascrée.

> Ascræumque cano romana per oppida carmen.
> (VIRG., *Georg.* II, 176.)

LXIe.

PAGE 23. Philopœmen, et Polybe, aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée.

Philopœmen, le dernier des Grecs, et Polybe l'historien, étaient de Mégalopolis en Arcadie. Calliope, prise ici pour l'Histoire, était fille de Saturne et d'Astrée, c'est-à-dire du temps et de la [illegible] de la généalogie du principal personnage qui doit représenter les héros de la Grèce. Le nom d'Eudore est tiré d'Homère : [illegible] était un des compagnons d'Achille.

LXIIe.

PAGE 32. Dicé, Irène et Eunomie.

Noms des Heures, d'après Hésiode, qui n'en compte que trois. Elles étaient filles de Jupiter et de Thémis.

LXIIIe.

PAGE 32. Un esclave, tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, verse une eau pure sur les mains du prêtre d'Homère.

> *Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα*
> *Καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος.*
>
> (*Odyss.* liv. VII, v. 172.)

LXIVe.

PAGE 32. Ce fut en vain qu'elle pria la Nuit de lui verser la douceur de ses ombres.

Il y avait dans les éditions précédentes l'*ambroisie* de ses ombres, expression grecque que j'avais essayé de faire passer dans notre langue; mais, outre qu'on ne peut pas dire *verser* de l'ambroisie, j'ai trouvé ce tour un peu recherché.

LXVe.

PAGE 32. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes, etc.

> *Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα,*
> *Χάλκεα, ὀκτάκνημα· σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.*
> *Τῶν ἤτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν*
> *Χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·*
> *Πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν·*
> *Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν*
> *Ἐντέταται· δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσιν·*
> *Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ*
> *Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγὸν, ἐν δὲ λέπαδνα*
> *Κάλ' ἔβαλε, χρύσει'· ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη*
> *Ἵππους ὠκύποδας, μεμαυῖ' ἔριδος καὶ ἀϋτῆς.*
>
> (*Iliad.*, liv. V, v. 722)

LXVIe.

PAGE 33. C'était une coupe de bronze à double fond, etc.

Toute cette histoire de la coupe est faite d'après l' *Iliade* et la *Vie d'Homère* attribuée à Hérodote. Le bouclier d'Ajax était l'ouvrage de Tychus, armurier de la ville d'Hylé Homère eut pour hôte Créophyle de Samos, et l'on sait que Lycurgue apporta le premier dans la Grèce les poëmes d'Homère, qu'il avait trouvés chez les descendants de Créophyle. (Voyez la *Vie d'Homère,* traduc. de M. Larcher.)

LXVIIe.

PAGE 33. Les Grâces décentes.

Gratiæ decentes.

(HOR., lib. I, od, IV.)

LXVIIIe.

PAGE 33. Le voile blanc des Muses qui brillait comme le soleil, et qui était placé sous tous les autres dans une cassette odorante.

Τῶν ἕν' ἀειραμένη Εκάβη φέρε δῶρον Αθήνῃ,
Ὃς κάλλιστος ἔην ποικίλμασιν ἠδὲ μέγιστος,
Ἀστὴρ δ' ὣς ἀπέλαμπεν· ἔκειτο δὲ νείατος ἄλλων.

(*Iliad.*, liv. VI, v. 293.)

LXIXe.

PAGE 33. Il portait sur sa tête une couronne de papyrus.

C'était la couronne des poètes

LXXe.

PAGE 34. Les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parce qu'ils sont les plus reconnaissants des hommes.

C'est Platon qui le dit. Les Egyptiens avaient une loi contre l'ingratitude. Cette loi s'est perdue.

SUR LE DEUXIÈME LIVRE.

Ce second livre des *Martyrs* n'a éprouvé aucune critique ; il a été loué généralement par tous les censeurs. J'ai pourtant vu des personnes de goût qui préféraient le premier pour les souvenirs de l'antiquité. Il est certain que le premier livre m'a coûté plus de peine, et je l'ai revu plus souvent et plus longtemps.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 35. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas.

. . Ἦμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορῆθεν ἀνέστη,
Κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἰζηῶν.
(*Odyss.*, liv. XII, v, 439.)

IIᵉ.

PAGE 35. Vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens.

Phigalée, ville de l'Arcadie, bâtie sur un rocher, et traversée par un ruisseau nommé Lymax, qui tombait dans la Néda. Les Phigaliens, ayant été chassés de leur pays par les Lacédémoniens, consultèrent l'oracle de Delphes. L'oracle répondit : « Que les Phigaliens prennent avec eux cent jeunes gens « de la ville d'Oresthasium : ces cent jeunes gens périront dans le combat contre « les Spartiates, mais les Phigaliens rentreront dans leur ville. » Les cent Oresthasiens se dévouèrent. (PAUSANIAS, *in Arcad.*, cap. XXXIX.)

IIIᵉ.

PAGE 36. Le prince de la jeunesse, l'aîné des fils d'Ancée, etc.

Pour les détails de ce sacrifice homérique, voyez le troisième livre de l'*Odyssée*, vers la fin. Le dos de la victime était servi comme le morceau le plus honorable. Ulysse le donne à Démodocus, livre VIII de l'*Odyssée*, pour le récompenser de ses chants.

IVᵉ.

PAGE 36. Les dons de Cérès, que Triptolème fit connaître au pieux

Arcas, remplacent le gland dont se nourrissaient jadis les Pélasges, premiers habitants de l'Arcadie.

Pelasgus régna le premier en Arcadie, et donna son nom à son peuple. Pélasgus eut pour fils Lycaon, qui fut changé en loup. Lycaon laissa une fille, Calisto, qui fut mère d'Arcas. Arcas, instruit par Triptolème, apprit à ses sujets à semer du blé, et à s'en nourrir au lieu de gland. (PAUSANIAS, *in Arcad.*, cap. I, II, III et IV.)

V^e^.

PAGE 36. On sépare la langue de la victime.

C'était la dernière cérémonie du sacrifice.

VIe.

PAGE 36. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer.

Et même dans certains temples avec de l'or, selon Plutarque. Belle leçon! (*Moral., præcep. Administ. public.*)

VIIe.

PAGE 36. Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons l'autel de Jupiter qui couronne le mont Lycée, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Les premières éditions portaient : *le temple de Jupiter*. Je m'étais trompé. Le mont Lycée était la plus haute montagne d'Arcadie, on l'appelait le Mont-Sacré, parce que Jupiter, selon les Arcadiens, y avait été nourri. Ce dieu avait un autel sur le sommet de la montagne, et de cet autel on découvrait presque tout le Péloponèse. Les hommes ne pouvaient entrer dans l'enceinte consacrée à Jupiter. Les corps n'y donnaient aucune ombre, quoique frappés des rayons du soleil, etc. PAUSANIAS, *in Arcad.*, cap. XXXVII; et *Voyage du jeune Anacharsis*. Voyez (*Arcadie.*)

VIIIe.

PAGE 36. Il prend sa course vers le temple d'Eurynome, caché dans un bois de cyprès.

Ce temple était à douze stades au-dessous de Phigalée, un peu au-dessus du confluent du Lymax et de la Neda. Eurynome était une fille de l'Océan. La statue de cette divinité était attachée dans le temple avec une chaîne d'or, et ce temple ne s'ouvrait qu'une fois l'année (PAUSANIAS, lib. VIII, *in Arcad.* cap. XLI.)

IXe.

PAGE 36. Il franchit le mont Élaïus ; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès, etc.

Elaïus était à trente stades à droite de Phigalée : la grotte de Cérès, surnommée la Noire, était dans cette montagne. Cérès pleurant l'enlèvement de Proserpine, prit une robe noire et se cacha pour pleurer dans la grotte du mont Elaïus. Les fruits et les moissons périssaient, les hommes mouraient de faim, les dieux ne savaient ce qu'était devenue la déesse. Pan, en chassant sur les montagnes d'Arcadie, retrouva enfin Cérès. Il en avertit Jupiter. Jupiter envoya les Parques à Cérès, et ces divinités inexorables fléchirent, par leurs prières, le courroux de Cérès : elle rendit les moissons aux hommes. (PAUSANIAS, lib. VIII, *in Arcad.*, cap. XLII.)

Xe.

PAGE 37. Les voyageurs traversent l'Alphée au-dessous du confluent du Gorthynius, et descendent jusqu'aux eaux limpides du Ladon.

Il n'est point de lecteur qui n'ait entendu parler de l'Alphée et du Ladon : de l'Alphée, à cause de ses amours avec Aréthuse, de son passage à Olympie ; et du Ladon, à cause de la beauté de ses eaux.

J'ai traversé, au mois d'août 1806, une des sources de l'Alphée, entre Léontari, Tripolizza et Misitra : cette source était tarie.

Le Gorthynius, dit Pausanias, est de tous les fleuves celui dont les eaux sont les plus fraîches. (Liv. VIII, chap. XXVIII.)

Démodocus venant de Phigalée, et descendant l'Alphée, devait rencontrer d'abord le Gorthynius, et puis le Ladon.

XIe.

PAGE 37. Là se présente une tombe antique, que les nymphes de montagnes avaient environnée d'Ormeaux.

Ηδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν· περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
Νύμφαι ὀρεστιάδες.

(*Iliad.*, liv. VI, v. 419.)

XIIe.

PAGE 37. C'était celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis.

« On nous montra un petit champ et une petite chaumière : c'est là que vivait, il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux ; il se nommait

« Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se
« passait parmi eux, il cultivait paisiblement son petit domaine, dont il n'a-
« vait jamais passé les limites. Il était parvenu à une extrême vieillesse, lors-
« que des ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Gygès ou Crésus, furent
« chargés de demander à l'oracle de Delphes s'il existait sur la terre entière
« un mortel plus heureux que ce prince. La Pythie répondit : Aglaüs de Pso-
« phis. » (*Voyage d'Anacharsis*, Arcadie.) On voit que je n'ai point suivi ce
récit. J'ai disposé à mon gré de la tombe de Psophis : c'était celle d'un homme
heureux et sage : elle m'a paru bien placée à l'entrée de l'héritage de Las-
thénès.

XIIIe.

PAGE 37. La robe dont cet homme était vêtu ne différait de celle des philosophes grecs que parce qu'elle était d'une étoffe blanche assez commune.

Il est inutile d'étaler ici une vaine érudition, et de citer les Pères et les écrivains de l'Histoire ecclésiastique, Eusèbe, Socrate, Zonare, etc. : une autorité aussi fidèle qu'agréable nous suffira pour les mœurs des chrétiens ; c'est celle de Fleury :

« Les chrétiens rejetaient les habits de couleur trop éclatante ; mais saint
« Clément d'Alexandrie recommandait le blanc comme symbole de pureté.....
« Tout l'extérieur des chrétiens était sévère et négligé, au moins simple et sé-
« rieux. Quelques-uns quittaient l'habit ordinaire pour prendre celui des phi-
« losophes, comme Tertullien et saint Héraclas, disciples d'Origène. »

(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

XIVe.

PAGE 37. Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam.

(Voyez l'*Iliade*, liv. XXIV.)

XVe.

PAGE 37. Ce palais appartient à Hiéroclès.

Ceci n'est point une phrase jetée au hasard. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de ne faire entrer dans ma composition rien d'inutile. Ce palais deviendra le théâtre d'une des scènes de l'action.

XVIe.

PAGE 38. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria : « Le Seigneur soit avec vous ! »

« Et ecce, ipse veniebat de Bethleem, dixitque messoribus : Dominus vobis-
« cum. Qui responderunt ei : Benedicat tibi Dominus. » (Ruth, cap. ii, v. 4.)

XVIIe.

PAGE 38. Des glaneuses les suivaient en cueillant les nombreux épis, etc.

« Præcepit autem Booz pueris suis, dicens : Et de vestris quoque manipulis
« projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat. »
(Ruth, cap. ii, v. 15, 16.)

XVIIIe.

PAGE 39. Qui triompha de Carrausius.

On verra, dans le récit et dans les notes du récit, quel était ce Carrausius.

XXe.

PAGE 39. Méléagre était moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'A alante !

Homère a, sur Méléagre, une tradition différente de celle des autres poètes. Je ne fais ici d'allusion qu'à la dernière Méléagre était un jeune héros qui donna la hure du sanglier de Calydon à Atalante, fille de Jasius, roi d'Arcadie. Sa mère Althée le fit mourir en jetant au feu le tison auquel sa vie était attachée. Il ne faut pas confondre cette Atalante avec celle qui fut vaincue par Hippomène. Stace a donné un fils à Atalante, qui suivit les sept chefs au siége de Thèbes. (*Thébaïde*, liv. iv.)

XIXe.

PAGE 39. Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche !

> *Τρισμάκαρες μὲν σοίγε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,*
> *Τριςμάκαρες δὲ κασίγνητοι. . .*
> *Κεῖνος δ' αὖ πέρι κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,*
> *Ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.*
>
> (*Odyss.*, liv. vi, v. 154-158.)

XXIe.

PAGE 39. J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices.

Tout ce qui avait servi aux sacrifices des païens était en abomination aux chrétiens.

XXIIe.

PAGE 39. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille.

(*Iliad.* liv. XVII.)

XXIIIe.

PAGE 40. Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves.

Cette religion, contre laquelle on a tant déclamé, a pourtant aboli l'esclavage. Tous les chrétiens primitifs n'affranchirent cependant pas sur-le-champ leurs esclaves; mais Lasthénès suivait de plus près cet esprit évangélique qui a brisé les fers d'une grande partie du genre humain.

XXIVe.

PAGE 40. La vérité... mère de la vertu.

On la fait aussi la mère de la justice.

XXVe.

PAGE 40. Voyageur, les chrétiens.

Sur ce mot de voyageur opposé à celui d'étranger, qu'il me soit permis de rapporter un passage du *Génie du Christianisme* :

« L'hôte inconnu est un étranger chez Homère, et un voyageur dans la
« *Bible*. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée
« politique et locale où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel. »

XXVIe.

PAGE 41. Que Dieu lui rende sept fois la paix !

Tour hébraïque. Les Grecs et les Romains disaient *terque, quaterque*. On en a vu un exemple dans la note XXe : Τρισμάκαρες

XXVIIe.

PAGE 41. Non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon.

Plutarque, dans ses *Morales*, parle de ces ailes ; mais je crois qu'il faut lire les ailes d'or de Pindare.

XXVIIIe.

PAGE 41. Dieu m'en a donné la direction ; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni !

« Dominus dedit, Dominus abstulit... Sit nomen Domini benedictum ! » (JOB, cap. I, v. 21.)

XXIXe.

PAGE 41. Le soleil descendit sur le sommet du Pholoë, etc.

Par l'endroit où la scène est placée, Lasthénès avait le mont Pholoë à l'occident, un peu vers le nord ; Olympie, à l'occident vrai ; le Telphusse et le Lycée étaient derrière les spectateurs, vers l'orient, et se coloraient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes ; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques. Au reste, le mont Pholoë est une haute montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le centaure Pholus, qui donna son nom à la montagne. Telphusse est une montagne, ou plutôt une longue chaîne de terre haute et rocailleuse où était placée une ville du même nom. (Voyez PAUSANIAS, lib. VII, *in Arcad.*, cap. XXV.) J'ai déjà parlé ailleurs du Lycée, de l'Alphée et du Ladon.

XXXe.

PAGE 42. On entendit le son d'une cloche.

Ce ne fut que dans le moyen âge que l'on commença à se servir des cloches dans les églises ; mais on se servait dans l'antiquité, et surtout en Grèce et à Athènes, de cloches ou de sonnettes pour une foule d'usages domestiques. J'ai donc cru pouvoir appeler les chrétiens grecs à la prière par le son d'une cloche. L'esprit, accoutumé à allier le son des cloches au souvenir du culte chrétien, se prête sans peine à cet anachronisme, si c'en est un.

XXXIe.

PAGE 42. Me préservent les dieux de mépriser les prières !

Tout le monde connaît la belle allégorie des prières, mise par Homère dans

la bouche d'Achille. Démodocus détourne le sens des paroles de Lasthénès au profit de la mythologie. Até, le mal ou l'injustice, était sœur des Lites ou des Prières.

XXXIIe.

PAGE 42. **Seigneur, daignez visiter cette demeure.**

Nous sommes aujourd'hui si étrangers aux choses religieuses, que cette prière aura paru toute nouvelle à la plupart des lecteurs : elle est cependant dans tous les livres d'église, à quelques légers changements près. J'ai déjà dit, dans le *Génie du Christianisme*, qu'il n'y avait point d'Heure à l'usage du peuple qui ne renfermât des choses sublimes; choses que l'habitude dans les uns et l'impiété dans les autres nous empêchent de sentir.

XXXIIIe.

PAGE 42. **Le serviteur lava les pieds de Démodocus.**

« La première action de l'hospitalité était de laver les pieds aux hôtes... Si « l'hôte était dans la pleine communion de l'Église, on priait avec lui, et on « lui déferait tous les honneurs de la maison : de faire la prière, d'avoir la « première place à table, d'instruire sa famille.. Les chrétiens exerçaient « l'hospitalité même envers les infidèles. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

XXXIVe.

PAGE 43. **Des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lions.**

J'ai vu de pareilles mesures à Rome, dans le Musée Clémentin.

XXXVe.

PAGE 43. **Lasthénès leur ordonne de dresser, dans la salle des agapes, une table, etc.**

Les agapes étaient les repas primitifs des chrétiens. Il y en avait de deux sortes : les uns, faits en commun à l'église par tous les fidèles; les autres, dans les demeures particulières.

XXXVIe.

PAGE 43. **Nourriture destinée à la famille.**

« S'ils mangeaient de la chair (les chrétiens)... c'était plutôt du poisson ou

« de la volaille que de la grosse viande... Plusieurs donc ne vivent que de lai-
« tage, de fruits ou de légumes. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

XXXVIIe.

PAGE 43. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant, sous un manteau blanc, un habit de pasteur.

« Comme j'étais dans ma maison, et qu'après avoir prié je me fus assis sur
« mon lit, je vis entrer un homme d'un visage vénérable, en habit de pas-
« teur, vêtu d'un manteau blanc, portant une panetière sur ses épaules, et
« tenant un bâton à la main. » (HER., liv. II.)

XXXVIIIe.

Page 44. C'était Cyrille, évêque de Lacédémone.

Ce n'est point ici l'un des saints connus sous le nom de Cyrille. J'ai cherché inutilement un évêque de Lacédémone de cette époque. Je n'ai trouvé qu'un évêque d'Athènes. Au reste, j'ai peint Cyrille d'après plusieurs grands évêques de ce temps-là ; et, dans toute son histoire, dans les cicatrices de son martyre, dans la force qu'on fut obligé d'employer pour l'élever à l'épiscopat, tout est vrai, hors son nom.

On se prosternait devant les évêques, et on leur donnait les noms sacrés que la famille de Lasthénès donne à Cyrille.

XXXIXe.

PAGE 44. Il m'a promis de me raconter son histoire.

De là le récit. La promesse qu'Eudore a faite à Cyrille est censée avoir précédé le commencement de l'action. L'empressement de Cyrille à connaître l'histoire d'Eudore est pleinement justifié, et par le caractère de l'évêque, et par celui du pénitent, et par les mœurs des chrétiens.

XLe.

PAGE 45. Eudore lut pendant une partie du repas, etc.

« Les chrétiens faisaient lire l'Ecriture sainte, et chantaient des cantiques
« spirituels et des airs graves, au lieu des chansons profanes et des bouffon-
« neries dont les païens accompagnaient leurs festins : car ils ne condamnaient
« ni la musique ni la joie, pourvu qu'elle fût sainte. »

(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

XLIe.

PAGE 45. Cymodocée tremblait.

Premier fil d'une trame qui va s'étendre par degrés.

XLIIe.

PAGE 45. Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre.

Cette coutume antique se retrouve dans la *Bible* et dans Homère. Nestor s'assied à sa porte sur une pierre polie, et les juges d'Israël vont s'asseoir devant les portes de la ville. On aperçoit quelques traces de ces mœurs jusque chez nos aïeux, du temps de saint Louis, c'est-à-dire dans le siècle de la religion, de l'héroïsme et de la simplicité.

XLIIIe.

PAGE 45. L'Alphée roulait au bas du verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise allaient bientôt couronner.

L'Alphée, qui coulait d'abord en Arcadie, parmi des vergers, passait en Elide au milieu des triomphateurs. Tout le reste de la description est appuyé par le témoignage de Pausanias, d'Aristote et de Théophraste, pour les animaux et les arbres de l'Arcadie, et par ce que j'ai vu de mes propres yeux. On sait que Mercure fit une lyre de l'écaille d'une grande tortue qu'il trouva sur le mont Chélydoré. Quant à la manière dont les chèvres cueillent la gomme du ciste, Tournefort raconte la même chose des troupeaux de la Crète. (*Voyage au Levant.*)

XLIVe.

PAGE 46. La Puissance... dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide, ou le bélier bondissant. Il admirait cette sagesse, qui s'élève comme un cèdre sur le Liban, comme un plane au bord des eaux.

« Montes, exultastis sicut arietes, et colles sicut agni ovium (*Psalm.*, CXIII,
« v. 6.)
« Quasi cedrus exaltata sum in Libano.
« Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. »

XLVe.

PAGE 46. Il laissa un chantre divin auprès de Clytemnestre.

(*Odyss.*, LIV. IV.)

XLVIe.

PAGE 47. Elle commença par l'éloge des Muses.

Pour tout le chant de Cymodocée, je ne puis que renvoyer le lecteur aux *Métamorphoses d'Ovide*, à l'*Iliade*, à l'*Odyssée*, et à la vie d'Homère par divers auteurs. J'ai admis le combat de lyre entre Homère et Hésiode, quoiqu'il soit prouvé que ces deux poëtes n'ont pas vécu dans le même temps. Il ne s'agit pas ici de vérités historiques.

XLVIIe.

PAGE 48. Les Parques même, vêtues de blanc.

Démodocus arrange tout cela un peu à sa façon. C'est Platon, à la fin du xe livre de sa *République*, qui fait cette histoire des Parques : elle n'est pas tout à fait telle qu'on la voit ici. Comment les ennemis des *Martyrs* n'ont-ils pas vu cette erreur? Quel beau sujet pour eux de triomphe et de pédanterie!

XLVIIIe.

PAGE 48. La colombe qui portait dans les forêts de la Crète l'ambroisie à Jupiter.

Jupiter enfant fut nourri sur le mont Ida par une colombe qui lui apportait l'ambroisie.

XLIXe.

PAGE 49. Chantez-nous ces fragments de livres saints que nos frères les Apollinaires, etc.

Anachronisme. Les Apollinaires vivaient sous Julien, et ce fut pendant la persécution suscitée par cet empereur qu'ils mirent en vers une partie des livres saints.

L^e.

PAGE 49. Il chanta la naissance du chaos.

Pour le chant d'Eudore, voyez toute la *Bible*.

LIe.

PAGE 51. Ils crurent que les Muses et les Syrènes, etc.

Les Syrènes, filles du fleuve Achéloüs et de Calliope, défièrent les Muses à

un combat de chant. Elles furent vaincues : les Muses les dépouillèrent de leurs ailes et s'en firent des couronnes. On plaça en divers lieux la scène de ce combat.

LIe.

PAGE 52. Mais à peine avait-il fermé les yeux qu'il eut un songe.

Ce songe est le premier présage du dénouement. Je prie encore une fois les amis de l'art de faire attention à la composition des *Martyrs :* il y a peut-être dans cet ouvrage un travail caché qui n'est pas tout à fait indigne d'être connu.

SUR LE TROISIÈME LIVRE.

Voici le livre le plus critiqué des *Martyrs*. J'ose dire pourtant que si j'ai jamais écrit dans ma vie quelques pages dignes de l'attention du public, elles se trouvent dans ce même livre. Si l'on songe combien les deux premiers sont différents du troisième, et combien le quatrième diffère lui-même des trois premiers, peut-être jugera-t-on que j'aurais mérité d'être traité avec moins d'indécence. La difficulté du sujet qui varie sans cesse n'a point été appréciée. Le tableau complet de l'empire romain, une grande action, des scènes dans un monde surnaturel, voilà le fardeau qu'il m'a fallu porter, sans que le lecteur s'aperçût de la longueur et des dangers du chemin.

Au reste, on a vu comment j'ai remplacé les discours des Puissances divines dans ce troisième livre. Les notes suivantes prouveront que les chicanes qu'on m'a faites étaient peu fondées en savoir et en raison.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 53. Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice.

Première transition de l'ouvrage. On a trouvé qu'elle liait naturellement la fin du second livre au commencement du troisième, et pourtant elle amène une scène nouvelle et produit un livre tout entier.

IIe.

PAGE 53..... flotte cette immense cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne saurait raconter les merveilles.

« Raptus est in paradisum ; et audivit arcana verba, quæ non licet homini « loqui. » (*Epist.* II^a. *ad Corinth.* cap. XII, v. 4.)

« Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. » (*Ps.* LXXXVI, v. 3.)

IIIe.

PAGE 53. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer avec une toise d'or.

Il est assez singulier qu'on ait pu croire, ou plutôt qu'on ait feint de croire que j'étais l'inventeur de toutes les *pierreries* que l'on voit dans le troisième livre.

Un auteur ne peut employer que les matériaux fournis par son sujet. S'il avait à parler de l'Élysée des anciens, il ne pourrait y mettre que le Léthé, des bois de myrtes, une porte d'ivoire et une porte de corne; s'il décrit un ciel chrétien, il est encore plus strictement obligé de suivre les traditions de l'Écriture. Alors il ne rencontre que des images empruntées de l'or, du verre, des diamants, et de toutes les pierres précieuses : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il *fasse un choix.* Que l'on ouvre donc *les Prophètes, l'Apocalypse, les Pères,* et l'on verra ce que j'ai écarté, et les écueils sans nombre que j'ai évités. Jamais je n'ai fait un travail plus pénible et plus ingrat. Au reste, le Tasse et Milton ont rempli comme moi leur ciel de perles et de diamants. Ce sont, si j'ose m'exprimer ainsi, des *richesses* inévitables pour quiconque est obligé de peindre un ciel chrétien. Je vais rassembler ici sous un seul point de vue les autorités, et le lecteur jugera de bonne foi de la loyauté et des connaissances de mes ennemis.

« Et habebat (civitas Dei) murum magnum et altum, habentem, portas « duodecim...

« Et murus civitatis habens fundamenta duodecim... Et qui loquebatur me« cum habebat mensuram arundineam auream ut metiretur civitatem.

« Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide : ipsa vero civitas aurum « mundum, simile vitro mundo.

« Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata. Fundamentum « primum, jaspis; secundum, sapphirus; tertium, calcedonius; quartum, sma« ragdus.

« Quintum, sardonyx; sextum, sardius; septimum, chrysolithus; octavum, « beryllus; nonum, topazius; decimum chrysoprasus; undecimum, hyacin« thus; duodecimum, amethystus.

« Et duodecim portæ : duodecim margaritæ sunt persingulas... et platea « civitatis aurum mundum, tanquam vitrum perlucidum. » (*Apocal.*, cap. XXI, v. 12, 14, 15, 18-21.)

« Et similitudo super capita animalium, firmamenti, quasi aspectus crystalli.

« Et super firmamentum... quasi aspectus lapidis sapphiri similitudo « throni. » (EZECH., cap. 1, v. 22, 26.)

Voyons maintenant les poètes :

> Weighs his spread wings Satan, at leisure to behold,
> Far off th' empyreal heav'n, extended wide
> In circuit, undetermin'd square or round
> With opal tow'rs, and battlements adorn'd
> Of living saphir, once his native seat;
> And fast by hanging in a golden chain
> This pendent world, in bigness as a star.
> Of smallest magnitude close by the moon.
>
> (MILTON, *Parad. lost.*, book II, 1046.)

Now in loose garlands thick thrown off the bright
Parvement, that like a sea of jasper shone,
Impurpled with celestial roses smil'd.

(Book III, 501.)

Far distant he descries
Ascending by degrees magnificent
Up to the wall of heav'n a structure high;
At top whereof, but far more rich appear'd
The work as of a kingly palace gate,
With frontispiece of diamond and gold
Embellish'd; thick with sparkling orient gems
The portal shone, inimitable on earth
By model, or by shading pencil drawn.

(Book III, 501.)

Nous verrons le Tasse, dans une note plus bas, donner à Michel une armure de diamant.

Que deviennent donc les bonnes plaisanteries sur la richesse de mon ciel, et la pauvreté que prêche mon Dieu? N'ai-je pas été beaucoup plus avare de magnificence que l'Écriture et les poètes qui ont décrit avant moi le séjour des justes? Il est probable, après tout, que ce n'est pas de moi dont on voulait rire ici : cela supposerait dans les critiques une trop profonde ignorance. Je les tiens pour habiles; l'impiété leur restera.

IVe.

PAGE 53. Revêtue de la gloire du Très Haut, l'invisible Jérusalem est parée comme une épouse pour son époux.

Veni, et ostendam tibi sponsatam uxorem Agni.
« Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem, descendentem de cœlo a Deo. » (*Apocal.*, cap. XXI, v. 9, 10.)

V^e.

PAGE 54. Cette architecture est vivante.

Milton dit aussi *living saphir*.
La cité de Dieu est l'épouse mystique : elle descend du ciel, etc. Toutes ces pierres précieuses sont prises, et doivent être prises dans un sens allégorique. « Ces diverses beautés, dit Sacy, représentent les dons divers que Dieu « a mis dans ses élus, et les divers degrés de la gloire des saints. Plusieurs « interprètes appliquent les propriétés de chacune de ces pierres aux vertus « de chaque apôtre. » (*Apocal.*, cap. XXI.)

VIe.

PAGE 54. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant.

On lisait dans les premières éditions *quatre fleuves*. J'avais voulu rappeler

le paradis terrestre. Je suis revenu à une image plus fidèle à la lettre de l'Écriture.

« Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni. » (*Apocal.*, cap. XXII, v. 1.)

VIIe.

PAGE 54. Et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable a l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux.

« Je suis la vraie vigne. » (*Evang.*)
« Botrus Cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi. » (*Cant.*, cap. I, v. 14.)
« Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. » (*Cant.*, cap. II, v. 2.)
« Lectulus noster floridus. » (*Cant.*, cap. I, v. 16.)

VIIIe.

PAGE 54. L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens.

« In medio plateæ ejus, et ex utraque parte fluminis lignum vitæ afferens « fructus. » (*Apocal.*, cap. XXII, v. 2.)

La colline de l'encens.

« Ad montem myrrhæ, et ad collem thuris. » (*Cant.*, IV, v. 6.)

J'espère qu'on ne me reprochera plus des descriptions où il n'y a pas un mot sans une autorité : et pourtant il m'a fallu trouver, dans ces passages si courts de l'Écriture, le germe de ma composition et les couleurs de mes tableaux. C'est ce qu'une critique éclairée aurait remarqué, sans s'arrêter à me chicaner sur un fonds *qui n'est pas à moi.*

J'ai été bien mal attaqué : ce n'est pas comme cela que m'ont combattu les censeurs du *Génie du Christianisme.* Au moins étaient-ce des littérateurs éclairés, qui savaient distinguer l'œuvre de la matière de l'œuvre.

IXe.

PAGE 54. Les deux grands ancêtres du genre humain

Ceci est de moi, et on l'a trouvé bon.

X^e.

PAGE 54. La lumière qui éclaire ces retraites fortunées.

Ce passage sur la lumière du ciel a été généralement approuvé. J'avais deux comparaisons à craindre : l'une, avec les vers de Virgile sur les astres des

Champs-Élysées ; l'autre avec le beau morceau de *Télémaque* sur la lumière qui nourrit les ombres heureuses. Il fallait ne point ressembler à ces deux modèles, et trouver quelque chose de nouveau dans un sujet épuisé. Au reste, je ne m'écarte point des autorités sacrées : on va le voir.

XIe.

PAGE 54. Aucun astre ne paraît sur l'horizon resplendissant.

« Et civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea : nam claritas Dei « illuminavit eam. » (*Apocal.*, cap. XXI, v. 23.)

XIIe.

PAGE 55. C'est dans les parvis de la cité sainte.

Ici commence le morceau sur les fonctions des anges et le bonheur des élus, que plusieurs critiques regardent comme ce que j'ai écrit de moins faible jusqu'ici.

Quant aux fonctions des anges, je n'ai plus rien à ajouter à l'explication que j'ai donnée à cette admirable doctrine. Observons seulement que sur l'office des anges auprès des plantes, des moissons, des arbres, etc., on a l'opinion formelle d'Origène. (*Cont. Cels.*, lib. VIII, pag. 398-9.) Quant au bonheur des élus, mon imagination était plus à l'aise, et j'ai pu, sans blesser la religion, me livrer davantage à mes propres idées : encore va-t-on voir que je me tiens dans les justes bornes des autorités.

XIIIe.

PAGE 55. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques.

Plusieurs Pères ont cru que les anges n'ont pas tous été créés à la fois, et j'ai suivi cette opinion : elle est conforme à la puissance de Dieu, toujours en action. Selon saint Jean Damoscène, il y a plusieurs sentiments sur le temps de la création des anges. (*De Fide,* lib. II, cap. III.) Saint Grégoire de Nice croit que les anges se sont multipliés ou ont été multipliés par Dieu. (*De Hominis opificio*, pag. 90, 91, t. I.)

XIVe.

PAGE 56. Le souverain bien des élus.

Je me suis demandé quel serait le suprême bonheur, s'il était en notre puissance. Il m'a semblé qu'il se trouverait dans la vertu, l'héroïsme, le génie, l'amitié noble et l'amour chaste, tout cela uni et prolongé sans fin. Je puis me tromper, mais mon erreur est pardonnable. Au reste, saint Augustin appuiera ce que je dis ici sur l'amitié, et sur l'éternité du bonheur.

« In æterna felicitate, quidquid amabitur, aderit, nec desiderabitur, quod
« non aderit : omne quod tibi erit, bonum erit ; et summus Deus summum bonum
« erit : atque ad fruendum amantibus præsto erit ; et quod est omnino beatis-
« simum, ita semper fore, certum erit. » (*Trinit.*, cap. VII.)

XVe.

PAGE 56. Tantôt les prédestinés, pour mieux glorifier le Roi des rois, parcourent son merveilleux ouvrage.

Toute l'Écriture dit que les justes contempleront les ouvrages de Dieu, et l'abbé Poulle, suivant comme moi cette idée, s'écrie :

« Ils ne seront plus cachés pour nous, ces êtres innombrables qui échappent
« à nos connaissances par leur éloignement ou par leur petitesse ; les différentes
« parties qui composent le vaste ensemble de l'univers, leur structure, leurs
« rapports, leur harmonie : ils ne seront plus des énigmes pour nous, ces jeux
« surprenants, ces secrets profonds de la nature, ces ressorts admirables que
« la Providence emploie pour la conservation et la propagation de tous les
« êtres. » (*Sermon sur le ciel.*)

Milton, qui a peint les demeures divines au moment de la création du monde, n'a pu représenter le bonheur des saints. Voici le tableau du ciel dans la *Jérusalem ;* on peut comparer et juger

Gli occhi frattanto alla battaglia rea
Dal suo gran seggio il Re del ciel volgea.

Sedea colà dond' egli e buono e giusto
Dà legge al tutto, e 'l tutto orna e produce;
Sovra i bassi confin del mondo augusto
Ove senso o ragion non si conduce :
E dell' eternità nel trono augusto
Risplendea con tre lumi in una luce.
Ha sotto i piedi il Fato e la Natura,
Ministri umili ; e 'l moto, e chi 'l misura ;

E 'l loco ; e quella che, qual fumo o polve,
La gloria di quaggiuso e l'oro ei i regni,
Come piace lassù, disperde e volve,
Nè, Diva, cura i nostri umani sdegni.
Quivi ei così nel suo splendor s' involve,
Che v' abbagliam la visita anco i più degni,
D' intorno ha innumerabili immortali,
Di segualmente in lor letizia eguali.

Al gran concento de' beati carmi
Lieta risuona la celeste reggia.
Chiama egli a se Michele, il qual nell' armi
Di lucido diamante arde e lampeggia :
Et dice lui : non vedi or come s' armi.
Contra la mia fedel diletta greggia
L'empia schiera d'Averno, e insin dal fondo
Delle sue morti a turbar sorga il mondo ?

Va; dille tu, che lasci omai le cure
Della guerra ai guerrier cui ciò conviene:
Ne il regno de' viventi, nè le pure
Piagge del ciel conturbi ed avvelene:
Torni alle notti d' Acheronte oscure,
Suo degno albergo, alle sue giuste pene;
Quivi se stessa, e l' anime d'Abisso
Crucii. Cosi comando, o cosi ho fisso.

(*Gerus. lib.*, canto IX, stanz. 5.)

Si j'avais écrit quelque chose d'aussi sec, si j'avais fait parler Dieu si froidement, si longuement, si peu noblement pour si peu de chose, comme j'aurais été traité! Qu'on lise encore le *Paradis* du Dante. J'ose dire qu'on a prononcé sur le troisième livre des *Martyrs* sans la moindre connaissance de cause et sans la moindre justice. Mais qu'importe? le parti était pris; et s'il eût été nécessaire, on m'aurait mis au-dessous de Chapelain et du père Lemoine.

XVIe.

PAGE 58. Asaph, qui soupira les douleurs de David.

Asaph était le chef des musiciens qui devaient chanter devant l'arche des psaumes de David; il a composé lui-même plusieurs cantiques, et l'Ecriture lui donne le nom de prophète. (Voyez dom CALMET.)

XVIIe.

PAGE 58. Et les fils de Coré.

On ne sait si les fils de Coré descendaient de ce Coré qui périt dans sa rébellion contre Moïse, ou s'ils étaient les enfants de quelque Lévite du même nom. Quoi qu'il en soit, on les trouve nommés à la tête de plusieurs psaumes, comme devant les chanter dans le tabernacle. Les divers instruments que je soumets à Asaph et aux fils de Coré semblent indiqués par quelques mots hébreux à la tête des psaumes.

XVIIIe.

PAGE 58. ..... les fêtes de l'ancienne et de la nouvelle loi sont célébrées tour à tour.

Saint Hilaire dit positivement que les anges célèbrent dans le ciel différentes solennités. (*In Ps.*, page 281.) Theodoret assure que les anges remplissent des fonctions dans les saints mystères (*de Hæres.*, lib. V, num. 7.) Milton a suivi comme moi cette opinion.

XIXe.

PAGE 58. Marie est assise sur un trône de candeur.

Cette description est fondée sur une histoire et sur une doctrine dont tout le monde connaît les autorités.

XXe.

PAGE 50. Des tabernacles de Marie on passe au sanctuaire du Sauveur des hommes.

Ici se trouvaient les cent degrés de rubis qui ont fait faire des plaisanteries d'un si bon goût à des esprits délicats. On a vu, dans la note IIIe, que Milton a placé aussi un grand escalier de diamant à la porte du ciel : c'est de là que Satan jette un premier regard sur la création nouvelle. On convient que c'est un des plus beaux morceaux de son poëme. Ainsi les *Prières boiteuses doivent être aussi bien fatiguées* quand elles entrent dans le *Paradis* de Milton. Il est triste de voir la critique descendre si bas. Au reste, j'ai coupé court à ces ignobles bouffonneries, en retranchant deux lignes qui ne faisaient pas beauté.

XXIe.

PAGE 59. Il est assis à une table mystique : vingt-quatre vieillards, etc.

Personne n'ignore que cette table et ces vieillards se trouvent dans l'*Apocalypse*. Veut-on avoir une idée juste du choix que j'ai fait des matériaux? qu'on lise le même passage dans saint Jean. On y verra des cheveux de laine blanche, une mer de verre très clair, des animaux étrangers, etc. Une critique impartiale m'eût loué de ce que j'ai omis, en observant que je n'ai pas employé un seul trait qui ne soit approuvé par le goût. Franchement, je suis humilié d'avoir si souvent et si pleinement raison.

XXIIe.

PAGE 59. Près de lui est son char vivant.

« Totum corpus oculis plenum in circuitu ipsarum (rotarum) quator... spi-
« ritus vitæ erat in rotis. (*Ezech.*, cap. I, v. 18, 20) Species autem rotarum
« erat quasi visio lapidis chrysolithi. » (cap. X.)

Milton a décrit le char du Messie d'après cette autorité.

XXIIIe.

PAGE 59. Les élus tombent comme morts devant sa face.

« Cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. Et posuit dexteram suam super

« me, dicens : Noli timere : ego sum primus et novissimus. » (*Apocal.*, cap. I, v. 17.)

XXIVe.

PAGE 59. Là sont cachées les sources des vérités incompréhensibles.

Je ne pouvais me dispenser de dire un mot de ces hautes vérités métaphysiques qui distinguent les dogmes chrétiens des mystères ridicules du paganisme, et qui donnent à notre ciel cet air de grandeur et de raison si convenable à la dignité de l'homme. Cela a été senti par tous les poètes qui m'ont précédé ; c'est pourquoi ils ont omis, très mal à propos, l'espace, la durée, etc., aux pieds de Dieu. Je ne sais si j'ai mieux réussi.

XXVe.

PAGE 60. Le père tient un compas à la main, etc.

Je suis ici les idées des peintres et des poètes. On a beaucoup loué Milton d'avoir imaginé le compas d'or avec lequel Dieu trace la création dans le néant. Il me semble que l'idée primitive appartient à Raphaël. Milton l'aura prise au Vatican. On sait qu'il voyagea en Italie, et qu'il pensa se faire une querelle sérieuse à Rome, en disputant sur la religion.

XXVIe.

PAGE 60. A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant l'arbitre des humains.

Ici commencent, dans les éditions précédentes, les discours des Puissances : c'est au lecteur à juger si j'ai fait un changement heureux. J'ai été obligé de conserver la substance de ces discours puisque ces discours sont l'axe sur lequel tourne toute ma machine; ils n'auraient jamais dû être examinés que sous ce rapport, mais il semble qu'on n'entende plus rien à la composition d'un ouvrage.

XXVIIe.

PAGE 61. Le moment est arrivé où les peuples soumis aux lois du Messie, etc.

Exposition du sujet, cause de la persécution.

XXVIIIe.

PAGE 61. Les justes connaissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut.

Choix du héros, et motif de ce choix.

XXIXe.

PAGE 62. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie ; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire ces pauvres ignorés du monde.

Ceci est ajouté, d'après la critique très fondée d'un homme de talent, qui trouvait, avec raison, que je n'avais pas assez insisté sur cette idée. Par là mon personnage d'invention acquiert toute l'importance nécessaire à mon sujet.

XXXe.

PAGE 62. Ame de tous les projets des fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, etc.

Voilà tout le rôle d'Eudore tracé, et la victoire de Constantin formellement annoncée.

XXXIe.

PAGE 62. Il faut encore que ce chrétien appelé ait scandalisé l'Église.

Préparation aux erreurs du héros.

XXXIIe.

PAGE 62. L'ange du Seigneur l'a conduit par la main, etc., etc.

Voilà le récit : la religion d'Eudore, ses voyages, Velléda, Paul ermite, etc. ; voilà cent fois plus de motifs qu'il n'en faut pour autoriser le héros à raconter son histoire ; et voilà surtout ce qui lie essentiellement le récit à l'action.

XXXIIIe.

PAGE 62. Cette victime sera dérobée au troupeau innocent des vierges, etc., etc.

Voilà pourquoi Cymodocée est païenne, pourquoi elle est fille d'Homère et prêtresse des Muses, etc. On doit remarquer ici un changement considérable. Cymodocée n'est point demandée par un décret irrévocable, et elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat de la première victime. Ainsi, je pourrai montrer la fille d'Homère un peu faible, selon la nature, sans blesser les convenances de la religion, etc.

Je demande si un juge équitable et un homme sans passion peuvent trouver quelque chose de raisonnable à dire contre un morceau que fait naître et justifie tout l'ouvrage? Une phrase nouvelle introduite ici sur les anges : « Il leur « confie l'exercice de sa miséricorde, » prépare le lecteur au rôle que les messagers de Dieu joueront dans la suite.

XXXIVe.

PAGE 63. Les palmes des confesseurs reverdissent dans leurs mains.

Ce mouvement du ciel a semblé plaire à des hommes de goût ; ils ont trouvé qu'il ranimait bien le tableau en finissant.

XXXVe.

PAGE 63. Entre Félicité et Perpétue.

Fameuses martyres, qui furent exposées, dans l'amphithéâtre de Carthage, aux attaques d'une génisse furieuse. Perpétue n'est point ici placée au hasard ; elle reparaîtra au dénouement, dans le vingt-quatrième livre.

XXXVIe.

PAGE 64. Les chérubins roulent leurs ailes impétueuses.

« Et sonitus alarum cherubim audiebatur usque ad atrium exterius. » (EZECH., cap. X.)

XXXVIIe.

PAGE 64. Qui présentent à sa bénédiction deux robes nouvellement blanchies.

Allusion à la catastrophe.

XXXVIIIe.

PAGE 64. Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel ! etc.

« Gloria in excelsis Deo ! et in terra pax hominibus bonæ voluntatis... Agnus Dei, qui tollis peccata mundi. » S'il est facile de donner un tour ridicule aux choses les plus graves, on voit qu'il est plus aisé encore de laisser aux choses nobles en elles-mêmes leur noblesse. Plusieurs personnes auront lu peut-être ce chant religieux, sans se douter qu'elles lisaient le *Gloria in excelsis*, tant

il est vrai que l'expression fait tout ! Il y a dans le reste de l'hymne quelques imitations des Psaumes, surtout du LXXIIe, mais tellement appropriées à mon sujet et mêlées à mes propres idées, que je puis les réclamer comme à moi. Le cantique est tourné de manière qu'il s'applique à la persécution prochaine et aux destinées du martyr. « O miracle de candeur et de modestie ! vous per-« mettez à les victimes sorties du néant de vous imiter, de se dévouer...... « Heureux celui à qui les iniquités sont pardonnées, et qui trouve la gloire « dans la pénitence! etc. » Ainsi le sujet n'est jamais oublié.

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

Le récit qui commence dans ce livre n'a presque point éprouvé de critiques. Je crois avoir prouvé que jamais récit, dans aucune épopée, ne se rattacha plus intimement à l'action.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 66. Eudore et Cymodocée... ignoraient qu'en ce moment les saints et les anges avaient les regards attachés sur eux.

Seconde transition de l'ouvrage : elle ramène la scène sur la terre.

IIe.

PAGE 66. Ainsi les pasteurs de Chanaan.

« Tetendit tibi (Abraham) tabernaculum suum, ab occidente habens Bethel... » (*Genèse*, XII, 8.)

IIIe.

PAGE 66. Aussitôt que le gazouillement des hirondelles, etc., etc.

> Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
> Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
> Et matutini volucrum sub culmine cantus.
> Consurgit senior, tunicaque inducitur artus...
> Nec non et gemini custodes limine ab alto
> Præcedunt, gressumque canes comitantur herilem.
>
> (*Æneid.*, VIII, 454.)

Ce passage est imité ou plutôt traduit d'Homère. Je crois qu'on doit être

détrompé à présent sur mes prétendues imitations *directes*. On peut voir comme je m'écarte encore ici de l'original.

Οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο.

(*Odyss.*, II, 11.)

IVe.

PAGE 67. Tel l'Acradien Evandre conduisit Anchise...

Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiadem Priamum, Salamina petentem,
Protenus Arcadiæ gelidos invisere fines...
Cunctis altior ibat
Anchises. Mihi mens juvenali ardebat amore
Compellare virum, et dextræ conjungere dextram :
Accessi, et cupidus Phenei sub mœnia duxi.

(*Æneid.*, VIII, 157, 165.)

Ve.

PAGE 67. Ou tel le même Evandre, exilé aux bords du Tibre, reçut l'illustre fils de son ancien hôte.

Quum muros, arcemque procul ac rara domorum
Tecta vident, quæ nunc Romana potentia cœlo
Æquavit : tum res inopes Evandrus habebat

(*Æneid.*, VIII, 98.)

Ut te, fortissime Teucrum,
Accipio agnoscoque libens ! ut verba parentis,
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor !

(*Æneid.*, VIII, 154.)

VIe.

PAGE 67. Il attache à ses pieds des brodequins gaulois formés de la peau d'une chèvre sauvage ; il cache son cilice sous la tunique d'un chasseur ; il jette sur ses épaules et ramène sur sa poitrine la dépouille d'une biche blanche.

C'est encore ici Evandre et Télémaque ; mais tout est différent dans la peinture.

Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis ;
Tum lateri atque humeris Tegeæum subligat ensem,
Demissa ab læva pantheræ terga retorquens.

(*Æneid.*, VIII, 458.)

Ὤρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆφιν Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς,
Εἵματα ἑσσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὤμῳ·
Ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα.

(*Odyss.*, II, 2.)

VIIe.

PAGE 68. Il suspend à sa main droite une de ces couronnes de grains de corail dont les vierges martyres ornaient leurs cheveux en allant à la mort.

La plupart des Grecs portent encore aujourd'hui un chapelet à la main. Il était assez difficile d'exprimer un chapelet dans le style noble ; je ne sais si j'ai réussi. L'origine des chapelets, comme on voit, est touchante : c'était, ainsi que je le dis dans le texte, une espèce de couronne que les chrétiens portèrent en allant au martyre. On en fit dans la suite un ornement pour les images de la Vierge, ou un *ex-voto* sur lequel on prononça des prières. De là le nom que le chapelet porte encore en italien, *corona :* le latin le rend par *beatæ Virginis corona.* Au reste, l'usage des chapelets est bien postérieur au quatrième siècle ; mais il m'était très permis d'en placer ici l'origine.

VIIIe.

PAGE 68. Comme un soldat chrétien de la légion thébaine.

La légion thébaine, qui était toute composée de chrétiens, fut mise à mort par Maximin, frère d'Agaume, dans les Alpes. Il en sera question ailleurs.

IXe.

PAGE 68. Eudore, dit-il, vous êtes l'objet de la curiosité de la Grèce chrétienne.

On voit toutes les précautions que je prends pour motiver et amener le récit, déjà pleinement motivé dans le ciel.

X^e.

PAGE 68. Sage vieillard, dont l'habit annonce un pasteur des hommes.

Je n'ose avouer ma faiblesse pour Démodocus. Si l'on a comparé sa douleur à celle de Priam, sa joie est-elle tout à fait dénuée de cette simplicité antique qui a tant de charmes dans Homère ? et ce qu'il dit ici, par exemple, passerait-il dans la bouche de Nestor pour un bavardage insipide ?

XIe.

PAGE 69. Contemple avec un charme secret son gouvernail.

Les anciens, dont les vaisseaux n'étaient guère que de grandes barques, res-

taient dans le port pendant l'hiver, et emportaient dans leurs maisons le gouvernail et les rames de leurs galères.

Οπλα δ' ἐπάρμενα πάντα τεῷ ἐνικάτθεο οἴκῳ,
Εὐκόσμως στολίσας νηὸς πτερὰ ποντοπόροιο·
Πηδάλιον δ' εὐεργὲς ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι.

(HÉSIOD., *Opera et dies*, v. 625.)

Invitat genialis hiems, curasque resolvit.
Ceu, pressæ quum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.

(*Georg.*, I, v 302.)

XIIe.

PAGE 69. De ces vieux arbres que les peuples de l'Arcadie regardaient comme leurs aïeux.

Les Arcadiens prétendaient qu'ils étaient enfants de la terre, ou nés des chênes de leur pays.

XIIIe.

PAGE 69. C'était là qu'Alcymédon coupait autrefois le bois de hêtre, etc.

Pocula ponam
Fagina, cœlatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusos hedera vestit pallente corymbos.

(VIRG., *Bucol.*, III, 36.)

XIVe.

PAGE 69. C'était là qu'on montrait aussi la fontaine Aréthuse, et le laurier qui retenait Daphné sous son écorce.

Tout le monde connaît l'histoire d'Aréthuse et d'Alphée, et les beaux vers de la *Henriade :*

Belle Aréthuse, ainsi, etc.

L'histoire de Daphné n'est pas moins connue; mais cette histoire, dont on place la scène sur les bords du Pénée, est racontée autrement par Pausanias, et placée en Arcadie. (Voyez PAUSANIAS, VIII, 20; et BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis*, chap. LII.)

XVe.

PAGE 69. Une longue nacelle, formée du seul tronc d'un pin.

Ces espèces de pirogues sont encore en usage sur les côtes de la Grèce : on les appelle d'un nom qui exprime leur espèce, *monoxylon*.

XVIe.

PAGE 69. Arcadiens ! qu'est devenu le temps où les Atrides étaient obligés de vous prêter des vaisseaux pour aller à Troie, et où vous preniez la rame d'Ulysse pour le van de la blonde Cérès.

Homère, en faisant le dénombrement de l'armée des Grecs, dit qu'Agamemnon avait fourni des vaisseaux aux Arcadiens pour les transporter à Troie, parce que ce peuple ignorait l'art de la navigation (*Iliade*, II.) Ulysse, de retour dans sa patrie, raconte à Pénélope que ses travaux ne sont point encore finis ; que, l'aviron à la main, il doit parcourir la terre jusqu'à ce qu'il arrive chez un peuple auquel la mer soit inconnue. Ce peuple, en voyant la rame qu'Ulysse portera sur son épaule, doit s'écrier : *Voilà le van de Cérès!* Ulysse terminera ses courses dans cet endroit, plantera son aviron en terre, et fera un sacrifice à Neptune. (*Odyss.*, XXIII.)

Cette histoire du van de Cérès a exercé tous les commentateurs. Quel lieu de la terre Homère a-t-il voulu indiquer par cette circonstance? j'ai osé le fixer en Arcadie, et voici pourquoi :

Homère a déjà dit, comme on l'a vu, que les Arcadiens étaient si étrangers à la marine, qu'Agamemnon fut obligé de leur prêter des vaisseaux. On lit ensuite dans Pausanias ce passage remarquable : « Sur la cime du mont Borée « (en Arcadie), on aperçoit quelques restes d'un vieux temple qu'Ulysse bâtit « à Minerve et à Neptune lorsqu'il fut enfin revenu de Troie. » (PAUSANIAS, VIII, 44.) Que l'on rapproche ce passage de ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* cités plus haut, et l'on trouvera peut-être ma conjecture assez probable ; du moins elle pourra servir à expliquer un point d'antiquité très curieux, jusqu'à ce qu'on ait rencontré plus juste.

XVIIe.

PAGE 70. Je descends, par ma mère, de cette pieuse femme de Mégare qui enterra les os de Phocion sous son foyer.

« Ses ennemis (de Phocion) firent ordonner par le peuple que le corps de Phocion serait exilé et porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des « Athéniens ne donnerait du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles : « c'est pourquoi aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps. Mais « un certain Cnopion, accoutumé à gagner sa vie à ces sortes de fonctions « funèbres, prit le corps pour quelques pièces d'argent qu'on lui donna, le « porta au delà des terres d'Éleusin, et, ayant pris du feu sur celles de Mé- « gare, il lui dressa un bûcher et le brûla. Une dame de Mégare, qui assista

« par hasard à ses funérailles avec ses servantes, lui éleva dans le même « endroit un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées ; et « mettant dans sa robe les os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta « la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces « paroles : *Mon cher foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces* « *précieux restes d'un homme de bien : conserve-les fidèlement, pour les* « *rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront* « *devenus plus sages.* » (Plut. *Vie de Phocion.*)

XVIIIe.

page 70. Notre patrie expirante, pour ne point démentir son ingratitude, fit boire le poison au dernier de ses grands hommes. Le jeune Polybe, au milieu d'une pompe attendrissante, transporta de Messène à Mégalopolis la dépouille de Philopœmen.

« Quand l'exécuteur descendit dans le caveau, Philopœmen était couché sur « son manteau, sans dormir, et tout occupé de sa douleur et de sa tristesse. « Dès qu'il vit de la lumière, et cet homme près de lui, tenant sa lampe d'une « main et la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine, à cause de « sa grande faiblesse, se mit en son séant, et, prenant la coupe, il demanda à « l'exécuteur s'il n'avait rien entendu dire de ses cavaliers, et surtout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avait ouï dire qu'ils s'étaient presque tous « sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête; et le regardant avec « douleur : *Tu me donnes là une bonne nouvelle,* lui dit-il; *nous ne sommes* « *donc pas malheureux en tout.* Et sans dire une seule parole de plus, sans « jeter le moindre soupir, il but le poison, et se recoucha sur son man« teau... »

Les Arcadiens vengèrent la mort de Philopœmen, et transportèrent les cendres de ce grand homme à Mégalopolis.

« Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramassé ses « cendres et qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour Mé« galopolis. Cette marche ne se fit point turbulemment, ni pêle-mêle, mais « avec une belle ordonnance et en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de « pompe triomphale. On voyait d'abord les gens de pied, la tête ceinte de « couronnes, et tous fondant en larmes. Après cette infanterie suivaient les « ennemis chargés de chaînes. Le fils du général, le jeune Polybe, marchait « ensuite, portant dans ses mains l'urne qui renfermait les cendres, mais qui « était si couverte de bandelettes et de couronnes, qu'elle ne paraissait presque « point. Autour de Polybe marchaient les plus nobles et les plus considérables « des Achéens. L'urne était suivie de toute la cavalerie, magnifiquement « armée et montée superbement, qui fermait la marche, sans donner ni de « grandes marques d'abattement pour un si grand deuil, ni de grands signes « de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes et des villages « des environs venaient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venaient « au-devant de lui-même pour le recevoir et lui faire honneur, quand il revenait de ses expéditions couvert de gloire; et après avoir salué et t[illegible] « respectueusement son urne, ils la suivaient et l'accompagnaient. »

(Plutarque, *Vie de Philopœmen.*)

XIXe.

PAGE 70. Elle ressemble à cette statue de Thémistocle, dont les Athéniens de nos jours ont coupé la tête pour la remplacer par la tête d'un esclave.

Pausanias parle de quelques statues des grands hommes d'Athènes, qu'on avait mutilées de son temps pour mettre sur leurs bustes la tête d'un affranchi, d'un athlète. C'est d'après cela que j'ai imaginé ma comparaison.

XXe.

PAGE 70. Le chef des Achéens ne reposa pas tranquille au fond de sa tombe.

« Plusieurs années après, dans les temps les plus calamiteux de la Grèce,
« lorsque Corinthe fut brûlée et détruite par le proconsul Mummius, un ca-
« lomniateur romain fit tous ses efforts pour les faire abattre (les statues de
« Philopœmen), et le poursuivit lui-même criminellement, comme s'il eût été
« en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré
« toujours malintentionné pour eux dans toutes leurs affaires. La chose fut
« portée au conseil devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs
« d'accusation, et expliqua tous ses moyens; mais après que Polybe lui eut
« répondu pour le réfuter, ni Mummius ni ses lieutenants ne voulurent point
« ordonner ni souffrir que l'on détruisît les monuments de la gloire de ce
« grand homme, quoiqu'il eût opposé une digue aux prospérités de Flaminius
« et d'Acilius. » (PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen.*)

XXIe.

PAGE 70. Ils exigèrent qu'à l'avenir le fils aîné de ma famille fût envoyé à Rome.

Voilà le fondement de tout le récit, et ce qui fait naître toutes les aventures d'Eudore.

XXIIe.

PAGE 71. Tantôt dans un autre héritage que nous possédons au pied du Taygète, le long du golfe de Messénie.

Dans cette circonstance, en apparence frivole, on voit le soin que j'ai mis à garder la vraisemblance. Par là, la rencontre de Cymodocée et d'Eudore est justifiée : Eudore revenait de visiter ses champs de la Messénie lorsqu'il trouva la fille d'Homère. On verra plus bas qu'Eudore, en s'éloignant des côtes de la Grèce, contemplait de loin les arbres de l'héritage paternel ; ce qu'il n'aurait pu faire encore s'il n'eût possédé des biens au bord de la mer.

XXIIIe.

PAGE 71. La religion tenant mon âme à l'ombre de ses ailes, l'empêchait, comme une fleur délicate, de s'épanouir trop tôt ; et prolongeant l'ignorance de mes jeunes années, elle semblait ajouter de l'innocence à l'innocence même.

Un critique, d'ailleurs plein d'indulgence et de politesse, a cité cette phrase comme répréhensible. J'avoue que je n'ai jamais été plus étonné. J'ai consulté de bons juges, et des juges très sévères : ils m'ont tous unanimement conseillé de laisser ce passage tel qu'il est.

XXIVe.

PAGE 71. Au port de Phères.

J'ai déjà parlé de Phères à propos de l'arc d'Ulysse. Ce fut aussi à Phères que Télémaque reçut l'hospitalité chez Dioclès, lorsque le fils d'Ulysse alla demander des nouvelles de son père à Ménélas. (*Odyss.*, III.)

XXVe.

PAGE 72. L'île de Thégnause.

A la pointe de la Messénie, l'une des îles *Œnussæ*, qui forment aujourd'hui les groupes de *Sapienza* et de *Cabrera*, depuis Modon jusqu'à la pointe du golfe de Coron. J'ai touché à *Sapienza*. (Voyez D'ANVILLE.)

XXVIe.

PAGE 72. Vers l'embouchure du Simoïs, à l'abri du tombeau d'Achille.

La vue de ce tombeau m'a guéri de la fièvre, comme je l'ai raconté dans un extrait de mon voyage inséré au *Mercure*. On peut consulter sur ce tombeau le voyage de M. Lechevalier. Voici de bien beaux vers ; aussi sont-ils du maître :

Ἀμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων
Ἀκτῇ ἐπὶ προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ·
Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
Τοῖς οἳ νῦν γεγάασι, καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

(*Odyss.* liv. XXIV, v. 80.)

Il faut convenir que les pyramides des rois égyptiens sont bien peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon chantée par Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

XXVIIe.

PAGE 72. Mais le constant zéphir.

Zéphir est pris ici, comme dans l'antiquité, pour le vent d'ouest. Ce vent règne au printemps sur la Méditerranée.

XXVIIIe.

PAGE 72. Nous fûmes jetés tantôt sur les côtes de l'Éolide.

L'Eolide, aujourd'hui toute la côte qui s'étend depuis Smyrne jusqu'à Adramiti. J'ai traversé par terre ce beau pays, en me rendant de Smyrne à Constantinople. Le second volume du voyage de M. de Choiseul, qui vient de paraître, ne laisse plus rien à désirer pour la description de ces lieux à jamais célèbres.

XXIXe.

PAGE 72. Cette montagne... avait dû servir de statue à Alexandre; cette autre montagne est l'Olympe, etc.; jusqu'à l'alinéa.

On sait qu'un sculpteur proposa de faire du mont Athos une statue d'Alexandre. — Olympe, Dempé, Délos, Naxos, trop connus pour en parler. — Cécrops, Égyptien, premier législateur d'Athènes. — Platon donnait quelquefois des leçons à ses disciples sur le cap Sunium. — Démosthènes, pour s'accoutumer à parler devant le peuple, haranguait les vagues de la mer. — Phrynée, se baignant un jour sur le rivage près d'Éleusis, les Athéniens la prirent pour Vénus.

XXXe.

PAGE 73. Devant nous était Égyne, etc.

On peut lire la lettre de Sulpitius à Cicéron (lib. IV, epist. V, *ad familiares*), dont ce passage est une imitation.

XXXIe.

PAGE 73. Babylone m'enseignait Corinthe.

Le même critique qui a blâmé la phrase rapportée sous la note XXIIIe trouve celle-ci répréhensible. On m'a encore conseillé de ne la point changer. En effet, la hardiesse du tour est sauvée par ce qui précède : *Je m'étais assis avec le prophète*, etc. Je n'ai point cherché à imiter Bossuet; je crois qu'on ne doit

imiter ni ce grand écrivain, ni aucun auteur moderne. Il n'y a que les anciens qui soient modèles ; eux seuls doivent être constamment l'objet de nos études et de nos efforts. Au reste, il y avait une faute de mémoire ou d'impression dans la manière dont on avait cité ma phrase ; on lisait : *Corynthe m'enseignait Babylone,* ce qui est très différent.

XXXIIe.

PAGE 73. Nous vîmes tout à coup sortir une théorie.

Grâce au *Voyage d'Anacharsis,* tout le monde sait aujourd'hui qu'une théorie veut dire une procession ou une pompe religieuse.

XXXIIIe.

PAGE 74. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes, etc.; jusqu'au second alinéa, PAGE 75.

Brindes, autrefois Brundusium, célèbre par la mort de Virgile. Horace y fit un voyage, ce qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux. — La voie Appienne, chemin qui conduisait de Rome à la pointe de l'Italie ; on en voit encore des restes entre Naples et Rome. — Apulie, aujourd'hui la Pouille. — Auxur, aujourd'hui Terracine. — Le Forum et le Capitole sont bien connus. — Le quartier des Carènes :

> Passimque armenta videbant
> Romanoque Foro, et lautis mugire Carinis.
>
> (*Æneid.* liv. VIII, v. 360.)

— Le théâtre de Germanicus, près du Tibre ; on en voit encore les ruines. — Le Môle Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange. — Le cirque de Néron, à la droite du Forum, lorsqu'on vient du Capitole. — Le Panthéon d'Agrippa ; il existe encore : c'est le monument le plus élégant de Rome ancienne et de Rome moderne. Je l'admirais beaucoup plus avant d'avoir vu les ruines d'Athènes.

XXXIVe.

PAGE 75. Les grands bœufs du Clytumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque.

On dit que ce Volsque avait sans doute acheté ces bœufs du Clytumne à la foire. Je le veux bien, et cela est très possible.

XXXVe.

PAGE 76. J'ai vu la carte de la ville éternelle, tracée sur des rochers de marbre au Capitole.

Elle y est encore. Après avoir vu la ville entière, on sera peut-être bien

aise d'en voir les ruines. On en trouvera la peinture dans ma lettre à M. de Fontanes.

XXXVIe.

PAGE 76. Le rhéteur Eumènes.

Un des savants hommes de cette époque. Il était d'Autun, quoiqu'il fût Grec d'origine. Il rétablit les écoles des Gaules. Il nous reste de lui un panégyrique prononcé devant Constantin. (Voyez *Panégyr. veter.*) Dans les premières éditions, je faisais étudier Eumènes sous un disciple de Quintilien, ce qui ne se pouvait pas dans l'ordre des temps. J'ai mis : « Sous le fils d'un disciple, » ce qui rentre dans la vraie chronologie.

XXXVIIe.

PAGE 76. Augustin, Jérôme et le prince Constantin.

J'ai déja prévenu le lecteur, dans la préface, de l'anachronisme touchant saint Augustin et saint Jérôme. Au reste, tous les caractères qui sont peints ici, saint Jérôme, saint Augustin, Constantin, Dioclétien et Galerius, sont conformes à la vérité historique.

XXXVIIIe.

PAGE 77. Heureux s'il ne se laisse pas emporter à ces éclats de colère.

Allusion au meurtre de sa femme et de son fils.

XXXIXe.

PAGE 77. Cette conformité de position, encore plus que celle de l'âge, décida du penchant du jeune prince en ma faveur.

Commencement de l'amitié d'Eudore et de Constantin qui doit avoir une influence si grande sur l'action de l'ouvrage et sur les destinées de mon héros.

XLe.

PAGE 79. Armentarius.

Gardeur de troupeaux.

XLIe.

PAGE 80. Une fureur aveugle contre les chrétiens.

Toute la page qui suit est une préparation de l'action. *Cause de la haine de Galérius contre les chrétiens, projet d'usurper l'empire*, etc. On voit donc que le récit tient évidemment à l'action.

XLIIe.

PAGE 80. Dorothée, premier officier de son palais, etc.

Ce personnage est historique; il était chretien, et il subit le martyre avec plusieurs autres officiers du palais.

XLIIIe.

PAGE 81. Ceux-ci s'occupent sérieusement d'une ville à bâtir, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Toutes les folies rassemblées ici ne sont point prêtées gratuitement aux faux sages. Ce fut Plotin, d'ailleurs très honnête homme, qui voulut faire bâtir une ville par l'empereur Gallien; ce fut Porphyre qui chercha les secrets de la nature dans les mystères de l'Égypte. Les sectes qui voyaient tout dans la pensée ou dans la matière étaient les platoniciens et les épicuriens : ceux qui prêchaient la république dans le sein de la monarchie allèrent jusqu'à attaquer Trajan, qui fut obligé de les chasser de Rome; ceux qui, à l'imitation des fidèles, voulaient enseigner la morale au peuple, se signalèrent surtout pendant le règne de Julien. « Tout était plein de philosophes, dit Fleury « (*Mœurs des Chrétiens*), qui faisaient aussi profession de pratiquer la vertu « et de l'enseigner. Il y en eut même plusieurs dans ces premiers siècles de « l'Église qui, peut-être à l'imitation des chrétiens, coururent le monde, pré- « tendant réformer le genre humain. » Tout est donc ici historique. Hélas! les folies humaines se sont plus d'une fois répétées, et souvent on croit lire l'histoire de ses propres maux dans l'histoire des hommes qui nous ont précédés.

XLIVe.

PAGE 83. Une offense que je reçus d'Hiéroclès.

Commencement de l'inimitié entre Eudore et Hiéroclès.

XLVe.

PAGE 83. Marcellin, évêque de Rome.

Marcellin était pape à cette époque; je ne lui donne pas ce titre

texte, parce que les papes ne le portaient pas encore exclusivement. Marcellin occupa le trône pontifical pendant un peu plus de huit années. Les donatistes l'accusèrent d'avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Saint Augustin l'a justifié dans son ouvrage contre Pétilien. Les actes du concile de Sinuesse sont apocryphes.

XLVIe.

PAGE 83. Au tombeau de saint Pierre et saint Paul.

C'est-à-dire au Vatican, près de la basilique de Saint-Pierre.

XLVIIe.

PAGE 83. Là se rencontraient et Phanuce de la haute Thébaïde, etc.

Tous ces noms portent leur commentaire avec eux. Tous ces grands hommes, dont l'Église a mis plusieurs au rang des saints, vivaient à cette époque, et parurent au concile de Nicée. On peut remarquer en outre que ce qui manque dans le récit d'Eudore à la peinture de l'état du christianisme sur la terre se trouve ici. Eudore ne parle pas des Églises de la Perse et des Indes, où il n'a pas voyagé. Les Ibériens dont il est question dans ce passage ne sont pas les Espagnols : c'etaient des peuples placés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La position de l'Église, par rapport aux hérésies, est aussi indiquée dans ce tableau.

XLVIIIe.

PAGE 84. Et bénissait la ville et le monde.

Je place ici l'origine d'une cérémonie touchante encore pratiquée de nos jours : *Urbi et orbi.*

XLIXe.

PAGE 84. Je redemandais secrètement les platanes de Fronton, le portique de Pompée, ou celui de Livie, etc.

Il y avait à Rome des jardins publics connus sous le nom de Fronton ; voyez JUVÉNAL. — Le portique de Pompée et celui de Livie sont célèbres dans l'*Art d'aimer* d'Ovide.

L^e^.

PAGE 85. La porte sainte est fermée devant moi.

Tout le monde a remarqué cette scène d'où l'action entière va sortir.

LIe.

PAGE 86. A l'amphithéâtre de Vespasien.

Aujourd'hui le Colysée : voyez la peinture de ses ruines dans la lettre à M. de Fontanes.

LIIe.

PAGE 86. Il faut que ce peuple, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

Encore une phrase désapprouvée par le critique qui a désapprouvé les deux autres (notes XXIIIe et XXXIe). Quant à celle-ci qui, par une grande latinité, n'était point encore exactement citée dans le journal, je ne sais qu'en dire. J'ai vu les opinions partagées. Il me semble pourtant que les autorités prépondérantes sont en sa faveur. Dans tous les cas, si elle est douteuse, elle est la seule de cette espèce dans les *Martyrs*.

LIIIe.

PAGE 86. Les bêtes féroces... se mirent à rugir.

Présage qui m'a semblé propre à réveiller la crainte et la curiosité des lecteurs. Eudore s'en souviendra au XXIVe livre.

SUR LE CINQUIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 90. Nous fréquentions surtout à Naples, le palais d'Aglaé, etc.; jusqu'à la fin du quatrième alinéa.

L'histoire d'Aglaé et de saint Boniface, martyrs, est peut-être la plus [illegible] de toutes les histoires de nos saints. J'en donne dans le texte un précis [illegible] exact pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter quelque chose dans la note ; il suffira de savoir que tout ce que dit Aglaé sur les [illegible] des martyrs, et tout ce que lui répond Boniface, est conforme à la vérité historique. On verra,

dans le XVIe livre, quelle fut la fin d'Aglaé, de saint Sébastien, de saint Pacôme, de saint Boniface, de saint Génès. Celui-ci a fourni à l'abbé Nadal le sujet d'une tragédie. (Voyez FLEURY, *Hist. ecclés.*, tome II, in-4°, *Acta SS. Mart.*, *Vies des Pères du désert*, tome 1er.)

Une partie essentielle de mon plan est d'offrir le tableau complet du christianisme à l'époque de la persécution de Dioclétien. J'ai eu soin de rappeler les noms de presque tous les martyrs et saints du quatrième siècle, et de les lier plus ou moins au sujet par un mot ou par un souvenir. Ces misères échappent à la plupart des lecteurs, mais elles coûtent à l'écrivain ; et, en dernier résultat, elles font pourtant qu'un ouvrage est plein et nourri de faits, ou qu'il est *dépourvu de sens et de lecture*. D'ailleurs, il est peut-être assez piquant de voir agir ces grands personnages dont on nous conta l'histoire dans notre enfance, et qui, de persécuteurs des chrétiens qu'ils étaient, sont devenus souvent des saints illustres.

IIe.

PAGE 91. Chaque matin, aussitôt que l'aurore, etc.

Cette description de Naples a été faite sur les lieux, ainsi que celle de Rome. J'ai des preuves que les peuples de ce beau pays, si sensibles au charme de leur climat et aux grands souvenirs de leur patrie, ont reconnu la fidélité de mon tableau.

IIIe.

PAGE 92. Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une syrène.

Parthénope est Naples, comme chacun sait.

Tenet nunc Parthenope ! Elle fut fondée par des Grecs. Voilà pourquoi Eudore dira plus bas que les danses des Napolitains lui rappelaient les mœurs de la Grèce.

IVe.

PAGE 93. Des roses de Pœstum dans des vases de Nola.

Les roses, selon Virgile, fleurissaient deux fois à Pœstum. On connaît les beaux temples qui marquent encore l'emplacement de cette petite colonie grecque. Les vases antiques, appelés vases de Nola, sont dans les cabinets de tous les curieux. Nola était une ville près de Naples. Auguste y mourut.

V^e.

PAGE 93. Se retirant vers le tombeau de la nourrice d'Enée.

> Tu quoque littoribus nostris, Æneia nutrix,
> Æternam moriens famam, Caieta, dedisti.
>
> (*Æneid.*, liv. VII, v. 1.)

Gaëte est à l'ouest, par rapport à Naples, et le soleil, en descendant sur

l'horizon, passe derrière le Pausilippe. On sait que le Pausilippe est une longue et haute colline, sous laquelle on a percé le chemin qui mène à Pouzzol. C'est à l'entrée de ce chemin souterrain que se trouve le tombeau de Virgile.

Pline fut englouti par les laves du Vésuve, sur le rivage de Pompéia. (Voyez PLINE LE JEUNE, *Epist.*) La Solfatare est une espèce de plaine ou de foyer de volcan, creuse au centre d'une montagne. Quand on y marche, la terre retentit sous vos pas : le sol y est brûlant à une certaine profondeur, l'argent s'y couvre de soufre, etc. Tous les voyageurs en parlent.

Le lac Averne, le Styx, l'Achéron, lieux ainsi nommés aux environs de la mer et de Baïes, et admirablement décrits dans le VIe livre de l'*Enéide*. Tous ces lieux existaient aussi en Egypte et en Grèce.

VIe.

PAGE 93. Nous retrouvions les ruines de la maison de Cicéron, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Cicéron avait une maison de campagne près de Baïes, on en montre encore les ruines. Pour le naufrage d'Agrippine, pour sa mort, pour le fameux *ventrem feri*, voyez TACITE. (*Ann.* XIV, 5, 6, 7.) Quant à Caprée, tout le monde connaît le séjour qu'y fit Tibère, et la vie infâme qu'il y mena.

VIIe.

PAGE 94. Aux trois sœurs de l'Amour, filles de la Puissance et de la Beauté.

Les Grâces, sœurs de l'Amour et filles de Vénus et de Jupiter. Eudore parle ici comme il le faisait dans le cours de ses erreurs.

VIIIe.

PAGE 94. Le front couronné d'ache toujours verte, et de roses qui durent si peu, etc.; jusqu'à la fin du troisième alinéa.

On reconnaîtra ici facilement Horace, Virgile, Tibulle, Ovide. Le lecteur a vu l'antiquité grecque dans les premiers livres, voici l'antiquité latine. On ne m'accusera pas de choisir ce qu'il y a de moins beau parmi les anciens, pour faire mieux valoir les beautés du christianisme.

IXe.

PAGE 95. Notre bonheur eût été d'être aimés aussi bien que d'aimer.

Cette pensée est de saint Augustin : elle est délicate et tendre, mais elle

n'est pas sans affectation et sans recherche, et je l'ai trop louée dans le *Génie du Christianisme*. Au reste, tout ce morceau est dans le ton de la morale chrétienne, prompte à nous détromper des illusions de la vie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce ton ne forme point un contraste violent avec ce qui précède, et que, si l'on n'en était averti, on ne s'apercevrait point qu'on est passé des poètes élégiaques aux Pères de l'Église.

X^e^.

PAGE 95. Un jour, errant aux environs de Baïes nous nous trouvâmes auprès de Literne.

Literne, aujourd'hui Patria. Voyez encore ma lettre à M. de Fontanes, citée dans les notes du livre précédent.

XIe.

PAGE 96. Quand vous voyez l'Africain rendre une épouse à son époux.

Personne n'ignore cette histoire.

XIIe.

PAGE 96. Quand Cicéron vous peint ce grand homme.

Il nous reste un fragment de Cicéron, connu sous le titre de *Songe de Scipion*. Cicéron suppose que Scipion l'Émilien eut un songe, pendant lequel Scipion l'Africain l'enleva au ciel, et lui fit voir le bonheur destiné aux hommes de bien. (Voyez l'*Itin.*, tome II, pag. 233 et 234, édition de 1830.)

XIIIe.

PAGE 96. Ma mère qui est chrétienne.

C'est sainte Monique.

XIVe.

PAGE 96. Un homme vêtu de la robe des philosophes d'Épictète.

Les premiers solitaires chrétiens étaient de véritables philosophes. Quelques anachorètes n'avaient pour toute règle que le Manuel d'Épictète.

XV[e].

PAGE 97. J'étais assis dans ce monument.

Les tombeaux des anciens et surtout ceux des Romains étaient des espèces de tours. Plusieurs solitaires en Égypte habitaient des tombeaux.

XVI[e].

PAGE 97. Je suis le solitaire chrétien du Vésuve.

On a remarqué dans cette histoire le morceau des Litanies ; il offre au moins le mérite de la difficulté vaincue. On sait qu'il y a, de nos jours, un ermite établi sur le mont Vésuve : c'est une sentinelle avancée qui expose perpétuellement sa vie pour surveiller les éruptions du volcan. Je fais ainsi remonter le dévouement religieux jusqu'à Thraséas.

XVII[e].

PAGE 97. Des pirates descendirent sur le rivage.

Fait historique.

XVIII[e].

PAGE 98. Un édifice d'un caractère grave.

C'est une chose singulière que les plus anciennes églises, bâties avant la naissance de l'architecture gothique, ont un caractère de gravité et de grandeur que les monuments païens du même âge n'ont pas. J'ai fait souvent cette remarque à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, où l'on voit des églises du siècle de Constantin, siècle qui au reste n'était pas celui du goût.

XIX[e].

PAGE 100. Sa voix avait une harmonie.

Un critique, dans un extrait malheureusement trop court, et dont tout le monde a remarqué le ton excellent et les manières distinguées, a bien voulu m'appliquer ce passage. Je ne me flatte point de mériter un pareil éloge : je n'avais en vue, en écrivant ceci, que de peindre l'éloquence, le style et la personne même de Fénelon. En effet, on peut remarquer que cela s'applique de tous points à l'auteur du *Télémaque*.

XX[e].

PAGE 101. Que Jérôme se préparait à visiter les Gaules, etc.

Saint Jérôme voyagea dans tous les pays, et se fixa ensuite dans la Judée, à Bethléem, où nous le retrouvons.

XXIe.

PAGE 101. Je ne sais... si nous nous reverrons jamais.

L'auteur a vu des personnes s'attendrir à la lecture de cette lettre. Le flattait-on? Était-ce une de ces politesses convenues par lesquelles on trompe un auteur? Il ne sait.

XXIIe.

PAGE 101. Comme Eudore allait continuer son récit, etc.

Le récit étant très long, je l'ai interrompu plusieurs fois pour délasser le lecteur ; j'ai même osé le couper entièrement vers le milieu, par le livre de l'Enfer. Cette innovation dans l'art, la seule que je me sois permise, était apparemment nécessaire et très naturelle, car personne ne l'a remarquée.

XXIIIe.

PAGE 102. Des glands de phagus, etc.

Le phagus était une espèce de chêne ou de hêtre d'Arcadie : il portait le gland dont on prétend que les premiers hommes se nourrissaient. (Voyez THÉOPHRASTE.)

XXIVe.

PAGE 102. Lorsqu'un fils d'Apollon.

C'était Ulysse qui pleurait en entendant le Démodocus d'Homère chanter les exploits des Grecs aux festins d'Alcinoüs. (*Odyss.*, VIII.)

XXVe.

PAGE 102. Maximien avait été obligé.

Faits historiques. Toutes les fois que j'ai pu rappeler au lecteur l'amour naissant de Cymodocée pour Eudore, l'ambition de Galérius, la haine de César pour Constantin et pour les fidèles, enfin le nom et les projets d'Hiéroclès, je me suis empressé de le faire ; le sujet n'est jamais tout à fait hors de vue.

L'empereur Valérien, dont on parle ici, fut pris par les Parthes et écorché vif, les uns disent après sa mort.

XXVIe.

PAGE 103. J'entre hardiment dans la caverne.

Je comptais peu sur le succès de ce morceau, et cependant il a réussi. D a-

près l'histoire, il est très probable que Prisca et Valérie étaient chrétiennes. Il faut remarquer que les catacombes dont je donne la description sont celles qui prirent dans la suite le nom de Saint-Sébastien, parce que ce martyr y fut enterré : et Sébastien est ici présent au sacrifice. Le charmant tombeau de Cecilia Metella est en effet où je le place. Tout cela est exact et fait d'après la vue des lieux. M. Delille avait peint les catacombes désertes ; il ne me restait qu'à représenter les catacombes habitées, pour ne pas engager une lutte trop inégale avec un grand poète et de beaux vers.

XXVIIe.

PAGE 105. C'est ce Grec sorti d'une race rebelle.

La rivalité d'Hiéroclès et d'Eudore, l'amitié d'Eudore et de Constantin, la haine de Galérius contre les chrétiens se développant, la faiblesse de Dioclétien s'accroît : le récit tient de toutes parts à l'action.

XXVIIIe.

PAGE 107. Cependant telle est la force de l'habitude, et peut-être le charme attaché à des lieux célèbres.

J'ai éprouvé ce sentiment très vif en quittant Rome. De tous les lieux de la terre que j'ai visités, c'est le seul où je voulusse retourner, et où je serais heureux de vivre.

XXIXe.

PAGE 107. La voix de Cassia, qui me conduisait vers l'Étrurie, etc., etc.

Les détails de ce voyage sont vrais. Il n'y a, je crois, aucun voyageur qui ne reconnaisse Radigofamini à ces mots, *planté de roches aiguës*, à ce torrent qui se replie vingt-quatre fois sur lui-même et déchire son lit en s'écoulant. Les monticules tapissés de bruyères sont la Toscane, etc.

XXXe.

PAGE 108. Sa fuite est si lente, que l'on ne saurait dire de quel côté coulent les flots.

« Flumen est Arar... incredibili lenitate, ita ut oculis, in utram partem fluat, « judicari non possit. » (CÆS, *de Bell. gall.*)

Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo suos cursus agat
Tacitus, quietus alluit ripas vanis.

(SEN., *in Apocolоquintosi.*)

Fulmineis Rhodanus qua se fugat incitus undis
Quaque pigro dubitat flumine mitis Arar :
Lugdunum jacet, etc.

(JUL. CÆS. SCALIGER.)

XXXIe.

PAGE 108. Dont la cité est la plus belle et la plus grande des trois Gaules

Trèves. Les choses sont bien changées.

SUR LE SIXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 110. La France est une contrée sauvage.

La France d'autrefois, ou le pays des Francs, n'était point la France d'aujourd'hui : ce que nous nommons France à présent est proprement la Gaule des anciens. J'ai cité pour autorité, dans la préface, la *Carte de Peutinger*, et saint Jérôme dans *la vie de saint Hilarion. La Table-carte de Peutinger* est une espèce de livre de poste des anciens, composé vraisemblablement dans le IVe siècle. Retrouvé par un ami de Peutinger, jurisconsulte d'Augsbourg, il fut publié à Venise, en 1597. Ce sont de longues bandes de papier sur lesquelles on a tracé les chemins de l'empire romain, avec les noms des pays, des villes, des maisons ou relais de poste ; le tout sans division, sans méridien, sans longitude et sans latitude. Le mot *Francia* se trouve écrit de l'autre côté du Rhin, à l'endroit que je désigne.

Voici les paroles de saint Jérôme : « Entre les Saxons et les Germains, on « trouve une nation peu nombreuse, mais très brave. Les historiens appellent « le pays qu'habite cette nation Germanie ; mais on lui donne aujourd'hui le « nom de France. » (*In Vit. S. Hilar.*)

« La nation des Celtes, dit Libanius, habite au-dessus du Rhin, le long de « l'Ocean. Ces Barbares se nomment Francs, parce qu'ils supportent bien les « fatigues de la guerre. » (*In Basil.*)

IIe.

PAGE 110. Les peuples qui habitent ce désert sont les plus féroces des Barbares.

« Les Francs, dit Nazaire, surpassent tous les peuples barbares en férocité. » Selon l'auteur anonyme d'un panégyrique prononcé devant Constantin, « il « n'était pas aisé de vaincre les Francs, peuple qui se nourrissait de la chair « des bêtes féroces. »

IIIe.

PAGE 110. Ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug.

« La paix est pour les Francs une horrible calamité. » (LIBAN., *Orat. ad Constantin.*)

IVe.

PAGE 110. Les vents, la neige, les frimas, font leurs délices ; ils bravent la mer, etc.

« Les Francs sont, au milieu de la mer et des tempêtes, aussi tranquilles « que s'ils étaient sur la terre : ils préfèrent les glaces du Nord à la douceur « des plus agréables climats. » (LIBAN., *loc. cit.*) Cette phrase qu'on lit dans le texte : *On dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert*, etc., est appuyée sur un passage de Sidoine Apollinaire. (LIB. VIII, *Epist. ad Namm.*)

V^{e}.

PAGE 111. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois.

Depuis l'an 241 jusqu'à l'an 247. (Voyez FLAV. VOPISC., cap. VII.)

VIe.

PAGE 111. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle.

Voyez la préface, et *Chron. Paschal.*

VIIe.

PAGE 111. Probus... en prit le titre glorieux de Francique.

Vid. FLAV. VOPISC., cap. XII, *in Vit. Prob.*

VIIIe.

PAGE 111. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, etc.

Fait très curieux, rapporté dans un ouvrage de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Il dit que Constantin le Grand fut l'auteur de la loi qui permettait aux empereurs romains de s'allier au sang des Francs. (*De Admin. imp.*)

IXe.

PAGE 111. Enfin ces terribles Francs venaient de s'emparer de l'île de Batavie.

Fait historique. Voy. *Panég. prononcé devant Max. Herc. et Const Chl.*, chap. IV.

X^e^.

PAGE 111. Nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves.

« Terra non est... Aquis subjacentibus innatat et suspensa late vacillat. » (EUM., *Paneg. Const. Cæs.*)

XIe

PAGE 111. Les trompettes... venaient à sonner l'air de Diane.

La Diane est restée à nos armées. On sonnait de la trompe à tous les changements de garde, le jour et la nuit.

XIIe.

PAGE 111. Le centurion qui se promenait... en balançant son cep de vigne.

La marque du grade de centurion était un bâton de sarment de vigne qui lui servait à ranger ou à frapper les soldats. Le centurion commanda d'abord cent hommes, quand la légion était de trois mille hommes; il n'eut plus sous ses ordres que cinquante hommes, quand la légion fut portée à quatre mille hommes : il y avait deux compagnies chacune de soixante hommes dans chaque manipule. Le premier centurion de l'armée siégeait au conseil de guerre et ne recevait d'ordre que du général ou des tribuns.

XIIIe.

PAGE 111. La sentinelle... tenait un doigt levé dans l'attitude du silence.

Montfaucon, dans les *Antiquités romaines*, explique ainsi la pose de quelques soldats.

XIVe.

PAGE 111. Le victimaire qui cuisait l'eau du sacrifice.

Le victimaire préparait les couteaux, l'eau, les gâteaux du sacrifice; il était à demi nu, et portait une couronne de laurier. Il y avait, dans chaque camp romain, un autel auprès du tribunal de gazon où siégeait le général. Les tentes étaient de peau : de là l'expression *sub pellibus habitare*. Elles étaient disposées parallèlement, formant des rues régulières, et se croisant à angle droit. Les camps romains étaient de forme carrée; les Grecs, et surtout les Lacédémoniens, faisaient les leurs de forme ronde.

XVe.

PAGE 112. ...redisaient autrefois les vers d'Euripide.

Après la défaite et la mort de Nicias, devant Syracuse, plusieurs Athéniens, devenus esclaves, obtinrent la liberté pour prix des vers d'Euripide, qu'ils répétaient à leurs maîtres : la réputation de ce grand tragique commençait à percer en Sicile.

XVIe.

PAGE 113. La légion de fer et la Foudroyante.

La légion romaine fut successivement de trois, quatre, cinq et six mille hommes, y compris les différentes espèces de soldats armés, comme je le marque ici : les hastati, les princes et les triarii ; les vexilliaires n'étaient que les porte-étendards. L'ordre de ces soldats dans la ligne ne fut pas toujours le même : la légion se divisait en deux cohortes, chaque cohorte en trois manipules, et chaque manipule en deux centuries. Outre le numéro de son rang, la légion portait encore un nom tiré de ses divinités, de son pays ou de ses exploits. (POLIB., lib. VI ; VEG., lib. II.)

XVIIe.

PAGE 113. Les signes militaires des cohortes... étaient parfumés.

Les aigles distinguaient la légion ; les signes particuliers marquaient les cohortes ; on les ornait de verdure le jour du combat et quelquefois on les parfumait : c'est ce qui a fourni à Pline une belle déclamation : « Aquilæ « certe ac signa, pulverulenta illa, et custodibus horrida, inunguntur festis « diebus : utinamque dicere possemus, quis primus instituisset ! Ita est, nimi« rum hac mercede corruptæ terrarum orbem devicere aquilæ. Ista patrocinia « quærimus vitiis, ut per hoc jus sumantur sub casside unguenta. » (PLIN. *Hist. Nat.*, lib. XIII, cap. IV, 3.)

XVIIIe.

PAGE 113. Les hastati.

Voyez, pour ces soldats, la note XVIe.

XIXe.

PAGE 113. ... étaient remplis par des machines de guerre.

La catapulte, la baliste, la grue, les béliers, les tours roulantes ; et sur les vaisseaux, les corbeaux, les becs d'airain, les ongles de fer. On ne se servait guère, dans les batailles, que des catapultes et des balistes ; les autres machines étaient pour les siéges.

XXe.

PAGE 113. A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployait son rideau mobile.

L'ordre, le nombre, l'armure de la cavalerie, varièrent chez les Romains

selon les temps. Tantôt jointe à la légion, tantôt formant un corps à part la cavalerie, vers la fin de la république, prit le nom général d'*ala* ou d'aile, parce qu'elle servait sur les flancs. La plus nombreuse cavalerie des Romains était celle des alliés, et elle différait nécessairement d'armes offensives et défensives, selon le peuple à qui elle appartenait : c'est ce qu'on a exprimé ici avec le plus d'exactitude possible.

XXIe.

PAGE 113. Sur des coursiers tachetés comme des tigres, et prompts comme des aigles, etc.

Selon Strabon, les chevaux des Celtibères (les Espagnols) égalaient la vitesse des chevaux des Parthes : ils étaient généralement d'un poil gris ou tigré. (Strab., lib. III.) Diodore vante également la cavalerie des Espagnols. (Lib. V.) Au rapport de ces deux auteurs, les Celtibères étaient presque tous vêtus d'un sayon ou d'un manteau de laine noire. (*Id.*, *ib.*) Ils portaient un casque ou une espèce de chapeau tissu de nerf, et surmonté de trois aigrettes, d'après Strabon. (*Loc. cit.*) Diodore veut que ces aigrettes fussent teintes en pourpre. (*Loc. cit.*) Strabon donne aux Celtibères de courts javelots. L'épée ibérienne était fameuse par sa trempe; il n'y avait, d'après le témoignage de Strabon, ni casque ni bouclier qui fût à l'épreuve du tranchant d'une pareille épée.

XXIIe.

PAGE 114. Des Germains d'une taille gigantesque.

Jules César et Tacite ne parlent point du bonnet et de la massue que je donne ici aux cavaliers germains. (CÆS., *de Bell. Gall.*, lib. VI; TACIT., *de Mor. Germ.*) Je ne puis retrouver l'autorité originale où j'ai pris ces détails; mais dans l'*Histoire de France* avant Clovis, par MÉZERAY, on trouvera, page 37 (1692, in-12), la circonstance de la massue. Mézeray donne à cette massue le nom de *cateies*.

XXIIIe.

PAGE 114. Auprès d'eux quelques cavaliers numides.

Une foule de pierres gravées, et les monnaies anciennes de l'Afrique, soit puniques, soit romaines, représentent ainsi le cavalier numide.

XXIVe.

PAGE 114. Sous leurs selles ornées d'ivoire.

Il ne faut pas entendre ce mot de *selles* comme nous l'entendons aujourd'hui. La selle proprement dite était inconnue aux Romains, au IVe siècle : ils n'avaient qu'un petit siège retenu sur le dos du cheval par un poitrail et par une croupière. Ces selles n'avaient point d'étriers. Quoiqu'il soit question de mors ou de frein dans Virgile, il est douteux que la bride fût en usage dans la ca-

valerie romaine. Quant aux gants ou gantelets, ils remontent à la plus haute antiquité : Homère en donne à Laërte, dans l'*Odyssée;* les Perses en portaient comme nous pour la propreté.

XXVe.

PAGE 114. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers (les Gaulois.)

Ces Gaulois ressemblaient beaucoup aux Français d'aujourd'hui.

XXVIe.

PAGE 115. Tous ces Barbares avaient la tête élevée, les couleurs vives.

Consultez CÉSAR, lib. I, IV et VI; DIODORE, lib. V; STRABON, lib. IV et VII.

XXVIIe.

PAGE 115. Les yeux bleus, le regard farouche et menaçant.

« Luminum torvitate terribiles, » dit Ammien Marcellin. (Voyez aussi DIODORE, *loc. cit.*)

XXVIIIe.

PAGE 115. Ils portaient de larges brayes, et leur tunique était chamarrée.

La Gaule narbonnaise s'appela d'abord *Braccaia*, du nom de ce vêtement gaulois. « Les Gaulois, dit Diodore, portent des habits très singuliers : ce sont « des tuniques peintes de toutes sortes de couleurs ; ils mettent dessus la tu« nique un sayon rayé et divisé par bandes. » (DIODORE, lib. V. Voyez aussi STRABON, lib. III.) Le nom de saye ou sayon vient de *sagum,* un sac. Le *sarrau* de nos paysans est le veritable *sagum* des Gaulois.

XXIXe.

PAGE 115. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais, etc.

L'épée était l'arme distinctive des Gaulois, comme la francisque, ou la hache à deux tranchants était l'arme particulière du Franc. Les Gaulois portaient l'épée sur la cuisse droite, suspendue par une chaîne de fer, ou pressée par un ceinturon. (Voyez DIOD., lib. V; STRAB., lib. IV.) On jurait sur son épée; on la plantait au milieu du *mallus* ou du conseil ; on ne pouvait pas prendre en gage l'épée d'un guerrier ; enfin c'était la coutume chez les Gaulois et chez les Germains, de brûler les armes du mort sur son bûcher funèbre. (Voyez CÉSAR, lib. VI; TACITE, *Mor. Germ.*, et *Leg. Longob.*, lib. II.) Selon César, on brûlait aussi aux funérailles les personnes que le mort avait chéries, *quos dilectos esse constabat,* et quelquefois son épouse.

XXXe.

PAGE 115. Une légion chrétienne.

Voilà les chrétiens ramenés sur la scène. Il paraît pour cette fois qu'on ne les y a pas trouvés déplacés. Ils sont commandés pour ainsi dire par un Français. Nous avons des droits à la gloire de saint Victor martyr. Il était de Marseille ; et après avoir été battu de verges, suspendu à une croix pour la religion de Jésus-Christ, il fut broyé sous la roue d'un moulin, *ainsi qu'un pur froment,* disent les actes de son martyre.

XXXIe.

PAGE 115. Nous Crétois... nous prenions nos rangs au son de la lyre.

Ceci n'est point un tour poétique, c'est la pure vérité : les Crétois réglaient la marche de leurs guerriers au son d'une lyre.

XXXIIe.

PAGE 116. Parés de la dépouille des ours, etc.

Ce n'était pas l'habillement des Francs, mais c'était leur parure. Tous les Barbares de la Germanie, et même avant eux les Gaulois, se couvraient de peaux de bêtes, ainsi que le racontent César, *de Bell. Gall.*, lib. VI; Tacite, *de Mor. Germ.*, 6, 7, etc. L'uroch dont il est ici question, et que les auteurs latins appellent *urus*, était une espèce de bœuf sauvage; on en parlera ailleurs.

XXXIIIe.

PAGE 116. Une tunique courte et serrée, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Tout ce paragraphe est tiré de Sidoine Apollinaire dans son *Panégyrique de Majorien ;* c'est le plus ancien document que nous ayons touchant les costumes de nos pères : je l'ai traduit presque littéralement dans le texte. Pelloutier demande où Mézeray a pris que les Francs avaient les yeux verts ; il cite un mot grec qui veut dire bleu, et que Mézeray, dit-il, a mal interprété. Pelloutier se trompe · Mézeray n'a traduit ici ni Strabon ni Diodore, qui n'ont pu parler des Francs, ni Agathias, ni Anne Comnène ; il avait sans doute en vue le passage de Sidoine dont je me suis servi. J'ai donc pu dire poétiquement, *des yeux couleur d'une mer orageuse,* autorisé d'un côté par les vers de Sidoine, qui donnent aux Francs des yeux verdâtres, et de l'autre par le témoignage de toute l'antiquité, qui parle du regard terrible des Barbares. Remarquons que les perruques à la Louis XIV, dont on ramenait les cheveux en devant sur les épaules ressemblaient parfaitement à la chevelure des Francs. Je parlerai plus bas du javelot appelé *angon :* ce mot est d'ailleurs dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Anne Comnène nous a laissé la description d'un Franc ou Français, assez curieuse pour être rapportée ; on y voit la physionomie d'un Barbare à travers l'imagination d'une Grecque. « La présence de

« Boëmond éblouissait autant les yeux que sa réputation étonnait l'esprit. Sa « taille était si avantageuse, qu'il surpassait d'une coudée les plus grands. Il « était menu par le ventre et par les côtés, et gros par le dos et l'estomac ; il « avait les bras forts et robustes. Il n'était ni maigre ni gras, mais dans une « juste température, et telle que Polyclète l'exprimait ordinairement dans ses « ouvrages, qui était une imitation fidèle de la perfection de la nature. Il avait « les mains grandes et pleines, les pieds fermes et solides. Il était un peu « courbé, non par aucun défaut de l'épine du dos, mais par une accoutumance « de jeunesse, qui était une marque de modestie. Il était blanc par tout le « corps ; mais il avait sur le visage un juste tempérament et un agréable « mélange de blanc et de rouge. Il avait des cheveux blonds qui lui couvraient « les oreilles, sans lui battre sur les épaules à la façon des Barbares. Je ne « sais si sa barbe était rousse ou d'une autre couleur, parce qu'il était rase « fort près. Ses yeux étaient bleus et paraissaient pleins de colère et de fierté. « Son nez était fort ouvert ; car, comme il avait l'estomac large, il fallait que « son poumon attirât une grande quantité d'air pour en modérer la chaleur. « Sa bonne mine avait quelque chose de doux et de charmant ; mais la gran- « deur de sa taille et la fierté de ses regards avaient quelque chose de farouche « et de terrible. Son ris n'exprimait pas moins la terreur que la colère des « autres en exprime. » (Ann. Comn., liv. xiii, chap. vi, trad. du présid. Cousin.)

XXXIVe.

page 116. Ces Barbares... s'étaient formés en coin.

« Acies per cuneos componitur. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, vi.)

XXXVe.

page 116. A la pointe de triangle étaient placés des braves qui, etc.

« Et aliis Germanorum populis usurpatum rara et privata cujusque auden- « tia, apud Cattos in consensum vertit, ut primum adoleverint, crinem bar- « bamque summittere, nec, nisi hoste cæso, exuere votivum obligatumque « virtute oris habitum... Fortissimus quisque ferreum insuper annulum (igno- « miniosum id genti) velut vinculum gestat, donec se cæde hostis absolvat. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, xxxi.)

XXXVIe.

page 116. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille.

« Quodque præcipuum fortitudinis incitamentum est, non casus, nec for- « tuita conglobatio turmam aut cuneum facit, sed familiæ et propinquitates : « et in proximo pignora, unde feminarum ululatus audiri, unde vagitus in- « fantium. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, vii.)

XXXVIIe.

page 116. Chaque tribu se ralliait sous un symbole.

« Effigiesque et signa quædam detracta lucis in prælium ferunt. » (Tacit., *de Mor. Germ.* vii.) Je place ici l'origine des armes de la monarchie.

XXXVIIIe.

PAGE 116. Le vieux roi des Sicambres.

Il y aura ici anachronisme, si l'on veut, ou l'on dira que c'est un Pharamond, un Mérovée, un Clodion, ancêtre des princes de ce nom que nous voyons dans l'histoire. On sait d'ailleurs qu'il y a eu plusieurs Pharamond, et peut-être ce nom n'était-il que celui de la dignité. (MONTFAUCON, *Antiq.*) Je ne puis m'empêcher de remarquer la justice et la bonne foi de la critique. On a tout approuvé dans ce livre, jusqu'aux anachronismes, qu'on n'a point relevés, et l'on m'a chicané sur le nom de Velléda, qui n'est point la Velléda de Tacite.

XXXIXe.

PAGE 117. A leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées, etc.

« Tous les cavaliers cimbres avaient des casques en forme de gueules ou-
« vertes et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables ; et
« les rehaussant par des panaches faits comme des ailes et d'une hauteur pro-
« digieuse, ils paraissaient encore plus grands. Ils étaient armés de cuirasses
« de fer très brillantes, et couverts de boucliers tout blancs. (PLUTARQUE, *in Vit. Mar.*) J'attribue aux Francs ce que Plutarque raconte des Cimbres; mais les Cimbres avaient habité les bords de l'Océan septentrional, comme les Francs; et tous les Barbares qui envahirent l'empire romain avaient, les Huns exceptés, une foule de coutumes semblables.

XLe.

PAGE 117. Il était... retranché avec des bateaux de cuir et des charriots attelés de grands bœufs.

Tacite parle des légers bateaux à deux proues d'une nation germanique qui habitait les bords de l'Océan. Sidoine Apollinaire, dans le *Panégyrique d'Avitus*, dit que les bâtiments des Saxons étaient recouverts de peaux. Quant aux charriots, une autorité suffira : Sidoine raconte que Majorien ayant vaincu les Francs, on trouva dans des charriots tous les préparatifs d'une noce : le repas, les ornements et des vases couronnés de fleurs. On s'empara de ces charriots et de la nouvelle épouse : c'était vraisemblablement une reine des Francs, à en juger par cette magnificence.

Que les camps étaient retranchés avec des charriots on va le voir : « Om-
« nemque aciem suam (Germanorum) circum rhedis et carris circumdede-
« runt... eo mulieres imposuerunt. » (CÆS.)

XLIe.

PAGE 117. Trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré.

Il y a ici une réunion de plusieurs choses. Selon Tacite, les Germains ac-

cordaient l'esprit de divination aux femmes ; les Gaulois, comme nous le verrons par la suite, avaient leurs druidesses : ces druidesses se changèrent ensuite en fées (*fatidicæ*), en sorcières, etc. : de là les sorcières de Macbeth. Quant aux augures tirés de la course des chevaux, Tacite est mon garant : « Proprium gentis, equorum quoque præsagia ac monitus experiri. Publice « aluntur iisdem nemoribus ac lucis, candidi, et nullo mortali opere contacti, « quos pressos sacro curru sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur, « hinnitusque ac fremitus observant. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, X.) Pour le dieu Tuiston, c'est encore Tacite. « Celebrant carminibus antiquis Tuistonem « deum. » (*Id.*, II.)

XLIIe.

PAGE 117. Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs.

> Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus ;
> Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus.
> (FLAV., VOPISC., *in Vit. Aurel.*, 7.)

XLIIIe.

PAGE 117. Les Grecs répètent en chœur le Pœan.

Le Pœan, chez les Grecs, était à proprement parler un chant ou un hymne quelconque. Il est pris ici pour le chant du combat ; on le trouve comme tel dans la *Retraite des dix Mille* et ailleurs.

XLIVe.

PAGE 117. L'hymne des Druides.

C'est le chant des bardes. Tout ce qu'on a dit sur les bardes de notre temps est un roman qu'une phrase de Strabon, copiée par Ammien Marcellin, et deux ou trois phrases de Diodore ont produit. « Bardi qui de laudationibus rebus« que poeticis student. » (STRAB., lib. IV.)

XLVe.

PAGE 117. Ils serrent leurs boucliers contre leur bouche.

« Nec tam voces illæ quam virtutis concentus videntur. Affectatur præcipue « asperitas soni, et fractum murmur, objectis ad os scutis, quo plenior et gra« vior vox repercussu intumescat. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, III.)

XLVIe.

PAGE 118. Ils entonent le bardit.

« Sunt illis hæc quoque carmina, quorum relatu quem *barditum* vocant, « accendunt animos, futuræque pugnæ fortunam ipso cantu augurantur. Ter-

« rent enim trepidantve, prout sonuit acies. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, III.)

Saxo Grammaticus, l'historien de la Suède; Olaüs Worsmius dans sa *Litteratura runica*, nous ont conservé plusieurs fragments de ces chants des peuples du Nord, dont Charlemagne avait fait faire un recueil. J'ai imité ici le chant de Lodbrog, en y ajoutant un refrain et quelques détails sur les armes appropriés à mon sujet :

Pugnavimus ensibus... etc., etc.
Virgo deploravit matutinam, lanienam,
Mylta præda dabatur feris.
....
....
....
Quid est viro forti morte certius, etc.
....
....
Vitæ elapsæ sunt horæ;
Ridens moriar.....

Il y a bien loin de ces vers à ceux d'Homère et de Virgile, rappelés dans les *Martyrs*.

XLVIIe.

PAGE 118. Victoire à l'empereur !

Le cri du soldat romain, en commençant la bataille, s'appelait *barritus;* il était soumis à de certaines règles, et il y avait des maîtres pour l'enseigner comme parmi nous des maîtres d'armes.

XLVIIIe.

PAGE 119. Le roi chevelu.

Grégoire de Tours parle à tout moment de la chevelure des rois de la première race. Saint-Foix ayant rassemblé les autorités, je les donne ici sous son nom.

« Les Francs, dit l'auteur des *Gestes de nos Rois*, élurent un roi chevelu,
« Pharamond, fils de Marcomir. » — « Les Francs, dit Grégoire de Tours,
« ayant passé le Rhin, s'établirent d'abord dans la Tongrie, où ils créèrent
« par cantons et par cités des rois chevelus. Il raconte dans un autre endroit
« que le jeune Clovis, fils de Chilpéric, ayant été poignardé et jeté dans la
« Marne par l'ordre de Frédégonde, sa belle-mère, son corps s'arrêta dans
« les filets d'un pêcheur qui ne put pas douter, à sa longue chevelure, que ce
« ne fût le fils du roi. Agathias, historien contemporain, rapporte que Clodomir, fils de Clovis, ayant été tué dans une bataille contre les Bourguignons,
« ils reconnurent ce prince parmi les morts à sa longue chevelure, car c'est un
« usage constant parmi les rois des Francs, ajoute-t-il, de laisser croître leurs
« cheveux dès l'enfance, et de ne jamais les couper... Il n'est pas permis à
« leurs sujets de porter la chevelure longue et flottante; c'est une prérogative
« attribuée à la famille royale. »

XLIXe.

PAGE 119. Elle était de la race de Rinfax.

Consultez les Edda, l'introduction à l'histoire du Danemarck, et Saxo Grammaticus, sur la mythologie des Scandinaves.

L^e.

PAGE 119. Sur un char d'écorce sans essieu.

C'est le traîneau.

LIe.

PAGE 120. Le souffle épais des chevaux.

Ceci est ajouté depuis les deux premières éditions, et explique mieux l'effet singulier dont je parle, et qu'on a pu observer sur un champ de bataille.

LIIe.

PAGE 120. Ses douze pairs... Une enseigne guerrière surnommée l'Oriflamme.

Institution française, mœurs et coutumes de nos aïeux, dont on aimera peut-être à trouver ici l'origine.

Dulces reminiscitur Argos.

LIIIe.

PAGE 120. Le fruit merveilleux... de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin.

« Clodion demeurant pendant l'été sur le rivage de la mer, sa femme voulut « se baigner. Un monstre sortit de l'eau sous la forme d'un Minotaure, et « conçut de l'amour pour la reine... Elle devint grosse, et elle accoucha d'un « fils. Ce fils, nommé Mérovée, donna son nom à la première race de nos « rois. » (*Epit. Hist. franc.*, cap. IX, *in* D. BOUQ.)

LIVe.

PAGE 120. A la quenouille d'une reine des Barbares.

Quand on ouvrit à Saint-Denis le tombeau de Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, on y trouva un reste de couronne, un anneau d'or, des débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré à demi pourri, des souliers de forme très pointue, en partie consumés, brodés en or et en argent.

LVe.

PAGE 121. Comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré.

Les anciens non-seulement suspendaient des offrandes aux arbres, mais ils y attachaient des colliers, comme fit Xerxès, qui mit un collier d'or à un beau platane. Florus raconte qu'Arioviste le Gaulois promit à Mars un collier fait de la dépouille des Romains. Pelloutier observe très ingénieusement que Mars était le même que le Jupiter gaulois, dont le simulacre était un grand chêne, selon Maxime de Tyr. (PELLOUTIER, liv. IV, chap. II, pag. 213; et liv. III, chap. IV, pag. 22.

LVIe.

PAGE 121. D'Hercule le Gaulois.

Les premières éditions portent *Mars :* J'ai mis *Hercule,* comme plus caractéristique du culte des Gaulois. (Voyez LUCAIN, *in Hercul. gallic.)*

LVIIe.

PAGE 121. Jeune brave, tu mérites d'emporter, etc.

Teutatès était un dieu des Gaulois. Les blessures étaient une marque de gloire. Quant à la dernière partie de la phrase, il paraîtrait par les Edda, par un passage de Procope sur les Goths, par le témoignage de Solin, que les Barbares du Nord se tuaient ou se faisaient tuer lorsqu'ils étaient arrivés à la vieillesse; mais on n'a pas là-dessus d'assez bonnes autorités. Il est certain que César, Tacite, Strabon, Diodore, gardent le silence à ce sujet : ainsi, je suis plutôt une tradition qu'un fait historique.

LVIIIe.

PAGE 121. Je ne crains qu'une chose, etc.

C'est la réponse des députés gaulois à Alexandre. (ARRIEN, lib. I, cap. I.)

LIXe.

PAGE 121. La terre que je te céderai.

C'est la réponse de Marius aux Cimbres. (PLUT., *in Vit. Mar.*)

LXe.

PAGE 122 ...qui, par ses deux fers recourbés...

« Ils se servent principalement de haches qui coupent des deux côtés, et de
« javelots qui, n'étant ni fort grands, ni aussi trop petits, mais médiocres,
« sont propres et à jeter de loin dans le besoin, et à combattre de près. Ils

« sont tout garnis de lames de fer, de sorte qu'on n'en voit pas le bois. Au-
« dessous de la pointe il y a des crochets fort aigus et recourbés en bas en
« forme d hameçon. Quand le Français est dans une bataille, il jette ce jave-
« lot... Si le javelot ne perce que le bouclier, il y demeure attaché, et traîne
« à terre par le bout d'en bas. Il est impossible à celui qui en est frappé de
« l'arracher, à cause des crochets qui le retiennent; il ne peut non plus le
« couper, à cause des lames qui le couvrent. Quand le Français voit cela,
« il met le pied sur le bout du javelot, et pèse de toute sa force sur le bou-
« clier, tellement que le bras de celui qui le soutient venant à se lasser, il
« découvre la tête et l'estomac; ainsi il est aisé au Français de le tuer, en lui
« fendant la tête avec sa hache ou le perçant d'un autre javelot. » (AGATH.,
lib. II, cap. III, traduction du président Cousin.)

LXIe.

PAGE 122. .....était le dernier descendant de ce Vercingetorix, etc.

Vercingetorix était d'Auvergne et fils de Celtillus. Il fit révolter toutes les Gaules contre César, et le força d'abandonner le siége de Clermont. Après avoir défendu longtemps Alise, il se remit enfin entre les bras du vainqueur. César ne nous dit pas s'il fut généreux envers le héros gaulois.

LXIIe.

PAGE 122. L'élèvent sur un bouclier.

« Sitôt qu'ils (les rois ou ducs des Français) étaient élus, ils les élevaient
« sur un pavois ou large bouclier et les portaient sur leurs épaules, les fai-
« sant doucement sauter pour les montrer au peuple.» (MÉZERAY, *av. Clovis*,
pag. 55.)

LXIIIe.

PAGE 122. Une croix entourée de ces mots...

Cet anachronisme, qui n'est que de quelques années, est là pour rappeler la fameuse inscription du Labarum.

LXIVe.

PAGE 123. Ils ont conté qu'ils voyaient... une colonne de feu... et un cavalier vêtu de blanc.

On retrouve ce miracle dans les *Machabées*, dans les *Actes des Martyrs*, dans les historiens de cette époque et jusque dans ceux des *Croisades*. L'original de ce miracle est dans les *Machabées*.

LXVe.

PAGE 124. Là un soldat chrétien meurt isolé, etc.

Ceci est fondé sur un fait connu de l'auteur.

LXVIᵉ.

PAGE 124. Conservaient dans la mort un air si farouche, etc.

C'est Sidoine Apollinaire qui le dit dans le *Panégyrique de Majorien.*

LXVIIᵉ.

PAGE 124 ...s'étaient attachés ensemble par une chaîne de fer.

Circonstance empruntée de la bataille des Cimbres contre Marius. Plutarque raconte que tous les soldats de la première ligne de ces Barbares étaient attachés ensemble par une corde, afin qu'ils ne pussent rompre leurs rangs.

LXVIIIᵉ.

PAGE 125. Les Barbares jetaient des cris.

« Tous ceux qui étaient échappés de la défaite des Ambrons s'étant mêlés
« avec eux, ils jetaient toute la nuit des cris affreux qui ne ressemblent point
« à des clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étaient comme
« des hurlements et des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et
« de lamentations, et qui, poussés en même temps par cette quantité innom-
« brable de Barbares, faisaient retentir les montagnes des environs et de tout
« le canal du fleuve. Toute la plaine mugissait de ce bruit épouvantable ; le
« cœur des Romains était saisi de crainte, et Marius lui-même frappé d'éton-
« nement. » (PLUTARQUE, *in Vit. Mar.*)

LXIXᵉ.

PAGE 125. Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains.

On voit un exemple remarquable de cette coutume des Barbares dans la description du camp de Varus, par Tacite. Salvien (*de Gubernatione Dei*), Idace (dans sa *Chronique in Biblioth. Patr.*, vol VII, pag. 1233), Isidore de Séville, Victor (*de Persecutione africana*), etc., font tous des descriptions horribles de la cruauté des peuples qui renversèrent l'empire romain. Ils allèrent jusqu'à égorger des prisonniers autour d'une ville assiégée, afin de répandre la peste dans la ville par la corruption des cadavres. (VICTOR, *loc. cit.*)

LXXᵉ.

PAGE 125. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux.

Ceci me rappelle vaguement la résolution d'Attila après la perte de la bataille de Châlons. (JORNANDÈS, *de Reb. Goth.*)

LXXIe.

PAGE 126. Les femmes des Barbares, vêtues de robes noires.

« Stabat pro littore diversa acies, densa armis virisque, intercursantibus
« feminis, in modum Furiarum, quæ veste ferali, crinibus dejectis, faces præ-
« ferebant. Druidæque circum, preces diras sublatis ad cœlum manibus fun-
« dentes, novitate aspectus, perculere milites. » TACIT., *Ann* . XIV, 30.) Les femmes venant contre eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, et jetant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent ; sur les premiers, comme traîtres, et sur les autres comme ennemis ; se jettent dans la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. (PLUTARQUE, *in Vit. Mar.*) Là, on vit les choses du monde les plus tragiques et les plus épouvantables. Les femmes, vêtues de robes noires, étaient sur des charriots, et tuant les fuyards ; les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils ; et prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains, et les jetaient sous les roues des charriots et sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes ; on dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants, l'un de çà, l'autre de là. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou un nœud coulant qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssaient misérablement ou étranglés ou foulés aux pieds. (PLUTARQUE, *in Vit. Mar.*)

LXXIIe.

PAGE 127. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier.

Les boucliers des Barbares servaient quelquefois à cet usage ; on en voit un exemple remarquable dans Grégoire de Tours. Attale, Gaulois d'une naissance illustre, se trouvant esclave chez un Barbare, dans le pays de Trèves, se sauva de chez son maître en traversant la Moselle sur un bouclier. (GREG. TURON, lib. III.)

LXXIIIe.

PAGE 128. Dans une espèe de souterrain où les Barbares ont coutume de cacher leur blé.

« Solent et subterraneos specus aperire, eosque multo insuper fimo onerant
« suffugium hiemi et receptaculum frugibus. (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVI.)

Le lecteur peut se rendre compte maintenant du plaisir que peut lui avoir fait ce combat des Francs et des Romains. Ceux qui parcourent en quelques heures un ouvrage en apparence de pure imagination, ne se doutent pas du temps et de la peine qu'il a coûté à l'auteur, quand il est fait comme il doit l'être, c'est-à-dire en conscience. Virgile employa un grand nombre d'années à rassembler les matériaux de l'*Énéide*,

et il trouvait encore qu'il n'avait pas assez lu. (Voyez Macrobe.) Aujourd'hui on écrit lorsqu'on sait à peine sa langue et qu'on ignore presque tout. Je me serais bien gardé de montrer le fond de mon travail, si je n'y avais été forcé par la dérision de la critique. Dans ce combat des Francs, où l'on n'a vu qu'une description brillante, on saura maintenant qu'il n'y a pas un seul mot qu'on ne puisse retenir comme un fait historique.

SUR LE SEPTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 129. Le roi d'Ithaque fut réduit à sentir un mouvement de joie en se couchant sur un lit de feuilles séchées.

> Τὴν μὴν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς·
> Εν δ' ἄρα μέσσῃ λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατα φύλλων.
> (*Odyss.*, liv. V, v. 446.)

IIe.

PAGE 130. Il était accompagné d'une femme vêtue d'une robe, etc.

« Nec alius feminis quam viris habitus, nisi quod feminæ sæpius lineis « amictibus velantur, eosque purpura variant, partemque vestitus superioris « in manicas non extendunt, nudæ brachia ac lacertos, sed ex proxima pars « pectoris patet. » (Tacit., *de Mor. Ger.*, XVII.)

IIIe.

PAGE 131. Je ne sais quelle habitude étrangère, etc.

Est-il nécessaire d'avertir que cette étrangère habitude avait été produite par la religion chrétienne?

IVe.

PAGE 132. Remerciez Clothilde.

Encore un nom historique emprunté, ou un anachronisme d'accord avec les anachronismes précédents.

Ve.

PAGE 130. Dans une hutte qu'entourait... un cercle de jeunes arbres.

« Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit.... Suam « quisque domum spatio circumdat. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVI. Voyez aussi HÉRODIEN, liv. VII.) Dans quelques cantons de la Normandie, les paysans bâtissent encore leurs maisons isolées au milieu d'un champ qu'environne une haie vive plantée d'arbres.

VIe.

PAGE 130. Une boisson grossière faite de froment.

C'est la bière : Strabon, Ammien Marcellin, Dion Cassius, Jornandès, Athenée, sont unanimes sur ce point. Au rapport de Pline, la bière était appelée *cervisia* par les Gaulois. Les femmes se frottaient le visage avec la levure de cette boisson. (PLINE, liv. XXII.)

VIIe.

PAGE 131. L'odeur des graisses mêlées de cendres de frêne, dont ils frottent leurs cheveux.

C'était pour leur donner une couleur rousse. On peut voir là-dessus DIODORE DE SICILE, liv. V; AMMIEN MARCELLIN, liv. XVII; SAINT JÉRÔME, *Vit. Hilar.*, etc.

VIIIe.

PAGE 131. Le peu d'air de la hutte, etc.

« Je suis, dit Sidoine, au milieu des peuples chevelus, forcé d'entendre le « langage barbare des Germains, et obligé d'applaudir aux chants d'un Bour- « guignon ivre, qui se frotte les cheveux avec du beurre... Dix fois le matin, « je suis obligé de sentir l'ail et l'ognon, et cette odeur empestée ne fait que « croître avec le jour. » (SID. APOLL., *Carm.* 12, *ad Cat.*) Voilà nos pères.

IXe.

PAGE 131. Une corne de bœuf pour puiser de l'eau.

C'est la corne de l'uroch ; on y reviendra.

Xe.

PAGE 132. Voilà, me dit l'esclave... le camp de Varus

L'emplacement de ce camp porte encore le nom de bois de Teuteberg. Voici l'admirable morceau de Tacite, dont mon texte est la traduction abrégée :

« Prima Vari castra lato ambitu et dimensis principiis, trium legionum manus
« ostentabant; dein semiruto vallo, humili fossa, accisæ jam reliquiæ conse-
« disse intelligebantur. Medio campi albentia ossa, ut fugerant, ut restiterant,
« disjecta vel aggerata. Adjacebant fragmina telorum, equorumque artus,
« simul truncis arborum antefixa ora; lucis propinquis barbaræ aræ, apud
« quas tribunos, ac primorum ordinum centuriones mactaverant : et cladis
« ejus superstites pugnam aut vincula elapsi, referebant, hic cecidisse legatos,
« illic raptas aquilas; primum ubi vulnus Varo adactum; ubi infelici dextra
« et suo ictu mortem invenerit; quo tribunali concionatus Arminius; quot
« patibula captivis, quæ scrobes; utque signis et aquilis per superbiam illu-
« serit. » (*Ann.*, I, 61.)

XIe.

PAGE 133. On n'osa même plus porter leurs images aux funérailles.

« Et Junia sexagesimo quarto post Philippensem acien anno supremum diem
« explevit, Catone avunculo genita, C. Cassii uxor, M. Bruti soror..... Viginti
« clarissimarum familiarum imagines antelatæ sunt, Manlii, Quinctii aliaque
« ejusdem nobilitatis nomina : sed præfulgebant Cassius atque Brutus,
« eo ipso quod effigies eorum non visebantur. » (TACIT., *Ann.*, III, 76.)

XIIe.

PAGE 133. La légion thébaine.

Tout ce qui suit dans le texte est tiré d'une lettre de saint Euchère, évêque de Lyon, à l'évêque Salvius. On trouve aussi cette lettre dans les *Actes des Martyrs.*

XIIIe.

PAGE 134. Les corps de mes compagnons semblaient jeter une vive lumière.

L'autorité pour ce miracle se trouve dans le martyre de saint Taraque. (*Act. Mart.*)

Le Tasse a aussi imité ce passage dans l'épisode de Suénon.

XIVe.

PAGE 134. Vers Denis, premier évêque de Lutèce.

Je place, avec Fleury, Tillemont et Crevier, le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris, sous Maximien, l'an 286 de notre ère.

XVe.

PAGE 135. Cette colline s'appelait le Mont de Mars.

On voit que j'ai choisi entre les deux sentiments qui font de Montmartre ou le Mont de Mars, ou le Mont des Martyrs.

XVIe.

PAGE 136. Depuis ce temps je suis demeuré esclave ici.

Notre religion, féconde en miracles, offre plusieurs exemples de chrétiens qui se sont faits esclaves pour délivrer d'autres chrétiens, surtout quand ils craignaient que ceux-ci perdissent la foi dans le malheur. Il suffira de rappeler à la mémoire du lecteur saint Vincent de Paule et saint Pierre Pascal, évêque de Jaën en Espagne. (Voyez *Génie du Christianisme.)*

XVIIe.

PAGE 136. De les exposer aux flots sur un bouclier.

« On lit, dit Mézeray, en deux ou trois poètes, dans le scoliaste *Eustathius*, « et même dans les écrits de l'empereur Julien, que ceux qui habitaient « proche du Rhin les exposaient (les enfants) sur les ondes de ce fleuve, et « ne tenaient pour légitimes que ceux qui n'allaient point au fond. Quelques « auteurs modernes se sont récriés contre cette coutume, et ont maintenu que « c'était une fable inventée par les poètes ; mais ils ne se fussent pas tant « mis en peine de la réfuter, s'ils eussent pris garde qu'une épigramme « grecque dit que le père mettait ses enfants sur un bouclier. « (*Av. Clov.*, pag. 34.)

XVIIIe.

PAGE 136. Ma plus belle conquête est la jeune femme, etc.

Le christianisme, à cause de son esprit de douceur et d'humanité, s'est surtout répandu dans le monde par les femmes. Clothilde, femme de Clovis, amena ce chef des Français à la connaissance du vrai Dieu. (Voyez GREG. TUR.)

XIXe.

PAGE 137. Vous êtes né dans ce doux climat voisin, etc.

La Grèce était voisine de la Judée comparativement au pays des Francs.

XXe.

PAGE 138. Ségovia.

Le nom de cette prophétesse germaine se trouve dans Tacite.

XXIe.

PAGE 138. D'un romain esclave, etc.

On voit ici un grand exemple de la difficulté de contenter tous les esprits. Un critique plein de goût, que j'ai souvent cité dans ces notes, trouve cet épi-

sode de Zacharie peu intéressant. La reine des Francs, à genoux sous un vieux chêne, ne lui présente qu'une copie affaiblie de la scène de Prisca et de Valérie. D'autres personnes, également faites pour bien juger, aiment beaucoup au contraire l'opposition du christianisme naissant au milieu des forêts, chez des Barbares, et du christianisme au berceau, dans les catacombes, chez un peuple civilisé.

XXIIe.

PAGE 139. Déclare que la vertu n'est qu'un fantôme.

« Brutus s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, « n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ses amis et de ses principaux officiers; et là, regardant d'abord le ciel, qui était fort étoilé, il prononça deux « vers grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit : Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne se dérobe point à votre vue! Il dit que l'autre lui « était échappé. Le sens de cet autre vers était : O vertu! tu n'es qu'un « vain nom! »

XXIIIe.

PAGE 139. Un nouvel Hérodote.

« Hérodote se rendit aux jeux olympiques. Voulant s'immortaliser, et faire « sentir en même temps à ses concitoyens quel était l'homme qu'ils avaient « forcé de s'expatrier, il lut dans cette assemblée, la plus illustre de la nation « la plus éclairée qui fût jamais, le commencement de son *Histoire*, ou peut-« être les morceaux de cette même *Histoire* les plus propres à flatter l'orgueil « d'un peuple qui avait tant de sujet de se croire supérieur aux autres. »

(LARCHER, *Vie d'Hérodote.*)

XXIVe.

PAGE 139. Un peuple qui prétend descendre des Troyens.

Dans le second chapitre de l'*Epitome de l'histoire des Francs*, on lit toute une fable racontée, dit l'auteur, par un certain poète appelé Virgile. Priam, selon ce poète inconnu, fut le premier roi des Francs; Friga fut le successeur de Priam. Après la chute de Troie, les Francs se séparèrent en deux bandes; l'une, commandée par le roi Francio, s'avança en Europe, et s'établit sur les bords du Rhin, etc. (*Epit. Hist. Franc.*, cap. II, *in* D. BOUQ. *Coll.*)

Les *Gestes des rois des Francs* racontent une fable à peu près semblable (chap. I et II). C'est sur ces vieilles chroniques qu'Annius de Viterbe a composé la généalogie des rois des Gaules et des rois des Francs. Dans ces deux livres supposés, il donne vingt-deux rois aux Gaulois avant la guerre de Troie : Dis ou Samothès, Sarron, fondateur des écoles druidiques; Boardus, inventeur de la poésie et de la musique; Celtès, Galatès, Belgicus, Lugdne, Allobrox, Pâris, Remus. Sous ce dernier roi arriva la prise de Troie; et Francus, fils d'Hector, s'échappa de la ruine de sa patrie, se réfugia dans les Gaules et épousa la fille de Remus.

XXVe.

PAGE 139. Que ce peuple, formé de diverses tribus des Germains.

Véritable origine des Français. J'ai expliqué le mot *Franc* d'après le génie de notre langue et non d'après l'étymologie que veut lui donner Libanius, et qui signifierait habile à se fortifier. (*In Basilico.*)

XXVIe.

PAGE 139. Le pouvoir... se réunit.

Ceci n'est exprimé formellement par aucun auteur, mais se déduit de toute la suite de l'histoire. On voit dans Tacite (*de Mor. Germ.*) que l'on élisait des *chefs* dans les assemblées générales, et l'on trouve dans le même auteur (*Ann.* et *Hist.*) des Germains conduits par un seul chef. On remarque la même chose dans les *Commentaires* de César. Enfin, sous Pharamond, Clodion, Mérovée et Clovis, les Francs paraissaient marcher sous les ordres d'un seul roi.

XXVIIe.

PAGE 139. La tribu des Saliens

Il y a des auteurs qui ne veulent faire des Saliens que des grands ou des seigneurs attachés au service des salles de nos rois. Il est vrai que le mot *sala* remonte très haut dans la basse latinité. Dans un édit de Lothaire, roi des Lombards, on lit : *Si quis bovolam de sala occiderit, componat* (sol. 20).

« Qui en la *sale* Baudouin Lagernie,
« Avoit de Foise envoyé une espie. »

(Du Cange, *Gloss.*, voce *Sala.*)

Mais il est plus naturel de considérer les Saliens comme une tribu des Francs, puisqu'on les trouve comme tels dans l'histoire. Les Francs appelés les Saliens, dit Ammien Marcellin, s'étaient cantonnés près de Toxandrie. Sidoine leur donne aussi ce nom. Au rapport de Libanius, Julien prit les Saliens au service de l'empire et leur donna des terres. Au reste, on trouve des Saliens gaulois sur le territoire desquels les Phocéens fondèrent Marseille. Il y avait chez les Romains des prêtres de Mars et des prêtres d'Hercule appelés Saliens ; comme si tout ce qui s'appelait Salien devait annoncer les armes et la victoire.

XXVIIIe.

PAGE 139. Elle doit cette renommée...

Je place ici l'origine de la fameuse loi salique. L'histoire la fait remonter jusqu'à Pharamond. Les meilleurs critiques font venir comme moi la loi salique de la tribu des Saliens. La loi salique, telle que nous l'avons, ne parle point de la succession à la couronne ; elle embrasse toutes sortes de sujets. Du Cange distingue deux lois saliques : l'une plus ancienne, et du temps que les

Français étaient encore idolâtres ; l'autre, plus nouvelle, et que l'on suppose rédigée par Clovis après sa conversion. (Voyez Pittion, Jérôme Bignon, du Cange et Daniel.)

XXIXe.

PAGE 139. Les Francs s'assemblent.

Les premières éditions portaient : « Les Francs s'assemblent *deux fois* l'an- « née *aux mois* de mars *et de mai.* » J'avais voulu indiquer par là le changement survenu dans l'époque de l'assemblée générale des Francs, mais cela était inexact, et ne disait pas ce que je voulais dire : j'ai corrigé, comme on le voit ici. Le premier exemple d'une assemblée générale des Francs remonte à Clovis : ce roi y tua de sa main un soldat qui l'avait insulté l'année précédente. (Grégoire de Tours.)

Tacite dit que les Germains tenaient leurs assemblées à des jours fixes, au commencement de la nouvelle et de la pleine lune. (*De Mor. Germ.*) Nos états généraux, que l'on croit être nés des assemblées du champ de mars, me paraissent plutôt avoir une origine gauloise. (Voyez les *Commentaires de César.*)

XXXe.

PAGE 139. Le roi s'assied sous un chêne.

C'est ce que disent tous les auteurs.

XXXIe.

PAGE 139. Ils viennent au rendez-vous tout armés.

« Maintes fois ay veu que le bon sainct, après qu'il avoit ouy messe en este, « il se alloit esbattre au bois de Vicennes, et se seoit au pied d'un chesne, et « nous faisoit seoir tous emprès lui : et tous ceulx qui avoient affaire à lui « venoient à lui parler, sans ce qu'aucun huissier ne autre leur donast empes- « chement. Et demandoit haultement de sa bouche, s'il n'y avoit nul qui eust « partie. Et quand il y en avoit aucuns, il leur disoit : Amis, taisez-vous, et « on vous délivrera l'un après l'autre... Aussi plusieurs foiz ay veu que au- « dit temps d'esté, le bon roy venoit au jardin de Paris, une cotte de camelot « vestuë, ung surcot de tiretaine sans manches, et un mantel par dessus de « sandal noir : et faisoit estendre des tappiz pour nous seoir emprès lui, et là « faisoit despescher son peuple diligemment, comme vous ay devant dit du « bois de Vicennes. » (Joinville, *Hist. du roy saint Loys.*) L'usage de faire des présents au chef des peuples germaniques remonte jusqu'au temps de Tacite. « Mos est civitatibus ultro ac viritim conferre principibus vel armen- « torum, vel frugum, quod pro honore acceptum, etiam necessitatibus subve- « nit. Gaudent præcipue finitimarum gentium donis, quæ non modo a singu- « lis, sed publice mittuntur. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, xv.)

XXXIIe.

PAGE 140. Les propriétés sont annuelles.

« Arva per annos mutant. (TACIT., *de Mor. Germ.*, XXVI.) Neque quisquam
« agri modum certum, aut fines proprios habet : sed magistratus ac principes
« in annos singulos, gentibus cognationibusque hominum qui una coierunt,
« quantum et quo loco visum est, agri attribuunt, atque anno post alio tran-
« sire cogunt. » (CÆSAR, *de Bell. gall.*, lib. VI.)

XXXIIIe.

PAGE 140. **Le lait, le fromage, etc.**

(Voyez CÆSAR, *de Bell. gall.*, lib. IV ; PLINE, lib. II ; STRABON, lib. VII. Tacite dit *lac concretum.*)

XXXIVe.

PAGE 140. **Un bouclier... un cheval bridé.**

« Munera non ad delicias muliebres quæsita, nec quibus nova nupta coma-
« tur, sed boves et frenatum equum, et scutum cum framea gladioque. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XVIII.)

XXXVe.

PAGE 140. **Il saute... au milieu... des épées nues.**

« Nudi juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas fra-
« meas saltu jaciunt. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XXIV.)

XXXVIe.

PAGE 140. **Une pyramide de gazon.**

« Funerum nulla ambitio .. sepulcrum cespes erigit. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XXVII.

XXXVIIe.

PAGE 140. **Chasser l'uroch et les ours.**

César. Tacite et tous les auteurs parlent de la passion des Barbares pour la chasse. Quant à l'uroch ou bœuf sauvage, en voici la description : « Tertium
« est genus eorum qui Uri appellantur. Ii sunt magnitudine paulo infra ele-
« phantos ; specie, et colore, et figura tauri. Magna vis est eorum et magna
« velocitas ; neque homini neque feræ quam conspexerint parcunt. Hos stu-
« diose foveis captos interficiunt... Amplitudo cornuum, et figura, et species,
« multum a nostrorum boum cornibus differt. Hæc studiose conquisita ab la-
« bris argento circumcludunt atque in amplissimis epulis pro poculis utun-
« tur. » (CÆSAR, *de Bell. gall.*, lib. VI.)

XXXVIIIe.

PAGE 140. **Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations, etc.; jusqu'à l'alinéa.**

Tout ce passage est nouveau. Je l'avais supprimé dans les épreuves de la

première édition. Les personnes qui le connaissaient l'ont réclamé ; j'ai cru devoir le rétablir.

XXXIXe.

PAGE 141. Mon livre, vous irez à Rome.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in Urbem.

Ovide mourut dans son exil, à Tomes : on a prétendu avoir retrouvé son tombeau en 1508, près de Stain, en Autriche, avec ces vers :

Hic situs est vates quem divi Cæsaris ira
Augusti patria cedere jussit humo.
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris ;
Sed frustra ! hunc illi fata dedere locum

Ces vers sont modernes. Le poète avait fait lui-même l'épitaphe que l'on connaît :

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo, etc.

Je ne sais si le vers que j'ai choisi pour l'épitaphe d'un poete mort exilé dans un désert n'est pas plus touchant.

XLe.

PAGE 142. Qui s'accusait d'être le Barbare.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

XLIe.

PAGE 142. Ces tribus avaient disparu.

Elles s'étaient embarquées. « Une petite tribu de Francs, sous Probus, dit « Eumène, se signala par son audace. Embarquée sur le Pont-Euxin, elle at « taqua la Grèce et l'Asie, prit Syracuse, désola les côtes de l'Afrique, et rentra « victorieuse dans l'Océan. » (EUMÈNE, *Paneg. Const.*)

XLIIe.

PAGE 142. La Providence avait ordonné que je retrouverais la liberté au tombeau d'Ovide.

Ainsi ce livre est motivé, et il y a une raison péremptoire pour la description des mœurs et de la chasse des Francs. Cet incident, fort naturel d'ailleurs, et employé par plus d'un poète, va faire changer la scène.

XLIIIe.

PAGE 142. La hutte royale était déserte.

« Quemcumque mortalium arcere tecto nefas habetur. Pro fortuna quisque « apparatis epulis excipit. Cum defecere, qui modo hospes fuerat, monstrator « hospitii et comes proximam domum non invitati adeunt : nec interest ; pari « humanitate accipiuntur. Notum ignotumque, quantum ad jus hospitii, nemo « discernit. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XXI.)

XLIVe.

PAGE 143. Une île... consacrée à la déesse Hertha.

(Voyez TACITE, *Mœurs des Germains*, chap. XL.) Mon texte est la traduction abrégée de tout le morceau.

XLVe.

PAGE 143. Ils étaient rangés en demi-cercle, etc.; jusqu'à l'alinéa.

« Ils ne prennent point leur repas assis sur des chaises, mais ils se couchent « par terre sur des couvertures de peaux de loups et de chiens, et ils sont « servis par leurs enfants de l'un et de l'autre sexe qui sont encore dans la « première jeunesse. A côté d'eux sont de grands feux garnis de chaudières « et de broches, où ils font cuire de gros quartiers de viande. On a coutume « d'en offrir les meilleurs morceaux à ceux qui se sont distingués par leur « bravoure... Souvent leurs propos de table font naître des sujets de que-« relles, et le mépris qu'ils ont pour la vie est cause qu'ils ne font point une « affaire de s'appeler en duel. » (DIOD., liv. V, traduction de Terrasson.) Toutes ces coutumes, attribuées aux Gaulois par Diodore, se retrouvaient chez les Germains. Quant à la circonstance de la table séparée que chaque convive avait devant soi, elle est prise dans Tacite, *de Mor. Germ.* Voici un passage curieux d'Athénée : « Celtæ, inquit (Posidonius), fœno substrato, ci-« bos proponunt super ligneis mensis a terra parum extantibus. Panis, et is « paucus, cibus est : caro multa elixa in aqua, vel super prunis aut in verutis « assa. Mensæ quidem hæc pura et munda inferuntur, verum leonum modo « ambabus manibus artus integros tollunt, mordicusque dilaniant : et si quid « ægrius divellatur, exiguo id cultello præcidunt, qui vagina tectus et loco « peculiari conditus in propinquo est. Convivæ plures ad cœnam si conve-« niant, in orbem considunt. In medio præstantissima sedes est, veluti cœtus « principis ejus nimirum qui cæteros vel bellica dexteritate vel nobilitate ge-« neris anteit, vel divitiis. Assidet huic convivator, ac utrinque deinceps pro « dignitate splendoris qua excellunt. Adstant a tergo cœnantibus, qui penden-« tes clypeos pro armis gestant, hastati vero ex adverso in orbem sedent ac « utrique cibum cum dominis capiunt. Qui sunt a poculis, potum ferunt in « vasis ollæ similibus, aut fictilibus, aut argenteis. » (ATHEN., lib. IV, cap. XIII.) Il y aurait bien quelque chose à dire sur cette version du texte grec ; mais, après tout, elle est assez fidèle ; elle ne manque pas d'une certaine élégance, et elle a été revue par Casaubon, très habile homme, quoi qu'on en dise. Le texte par lui-même n'ayant aucune beauté, j'ai préféré citer cette version de Dalechamp, acccessible à plus de lecteurs.

XLVIe.

PAGE 143. Camulogènes.

Souvenir historique. (*Voyez les Commentaires de César.*) Tout le monde sait que Lutèce est Paris,

XLVIIe.

PAGE 143. Les quarante mille disciples des écoles d'Augustodunum.

Les écoles d'Autun étaient très florissantes. Eumène les avait rétablies. Lors de la révolte de Sacrovir, il y avait quarante mille jeunes gens de la noblesse des Gaules rassemblés à Autun. (TACIT., *Ann.* III, 43.) On sait que Marseille, du temps de Cicéron et d'Agricola, était appelée l'Athènes des Gaules. Sur Bordeaux, on peut consulter Ausone, qui nomme les professeurs célèbres de cette ville.

XLVIIIe.

PAGE 144. La révolte des Bagaudes.

Il y a plusieurs opinions sur les Bagaudes. J'ai adopté celle qui fait de ces Gaulois des paysans révoltés contre les Romains.

XLIXe.

PAGE 144. Les prêtres du banquet... ayant fait taire silence.

« Silentium per sacerdotes, quibus tum et coercendi jus est, imperatur. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XI.)

L^e^.

PAGE 144. Ces avides possesseurs de tant de palais, qui sont assez à plaindre, etc.

C'est le mot du breton Caractacus, prisonnier à Rome. (Voyez ZONARE.)

LIe.

PAGE 144. Il sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole.

C'est un roi des Barbares (je ne sais plus si c'est Alaric, Genseric ou un autre) qui a dit un mot à peu près semblable.

LIIe.

PAGE 144. L'assemblée applaudit à ce discours en agitant les lances.

« Si displicuit sententia, fremitu aspernantur : sin placuit, frameas concu-
« tiunt. » (TACIT., *de Mor. Germ.*, XI.)

LIIIe.

PAGE 144. Ignorez-vous que l'épée de fer d'un Gaulois.

Allusion à l'histoire de ce Gaulois qui mit son épée dans la balance où l'on

pesait l'or qui devait racheter les Romains après la prise de leur ville par Brennus.

LIVe.

PAGE 145. Les Gaulois seuls ne furent point étonnés à la vue d'Alexandre.

Pour le reste de ce paragraphe, jusqu'à l'alinéa, on peut avoir recours à l'*Histoire romaine* de Rollin, tome VII, page 330, où l'auteur a tracé toutes les conquêtes des Gaulois. On peut remarquer que j'ai sauvé l'invraisemblance du discours de Camulogènes, en faisant étudier ce Gaulois aux écoles d'Autun, de Marseille et de Bordeaux.

LVe.

PAGE 145. Nous défendons à nos enfants d'apprendre à lire.

Selon Procope, les Goths ne voulaient point qu'on instruisît leurs enfants dans les lettres; car, disaient-ils, celui qui est accoutumé à trembler sous la verge d'un maître ne regardera jamais une épée sans frayeur. (*De Bello Goth.*, lib. I.)

LVIe.

PAGE 146. Je ne me donnerai pas la peine de recueillir l'œuf du serpent à la lune nouvelle.

« Angues innumeri æstate convoluti, salivis faucium corporumque spumis
« artifici complexu glomerantur, anguinum appellatur. Druidæ sibilis id di-
« cunt in sublime jactari, sagoque oportere intercipi, ne tellurem attingat.
« Profugere raptorem equo : serpentes enim insequi, donec arceantur amnis
« alicujus interventu. Experimentum ejus esse, si contra aquas fluitet vel
« auro vinctum. Atque ut est magnorum solertia occultandis fraudibus sa-
« gax, certa luna capiendum censent... Ad victorias litium ac regum aditus,
« mire laudatur. » (PLINE, lib. XXIX, cap. III, 12.)

LVIIe.

PAGE 146. Tu mens.

C'est le démenti des Barbares qui mène encore aujourd'hui deux hommes à se couper la gorge. La vérité des mœurs dans tout ce livre, et surtout dans la scène qui le termine, m'a toujours paru faire plaisir aux juges instruits et faits pour être écoutés.

LVIIIe.

PAGE 146. Le lendemain, jour où la lune avait acquis toute sa splendeur, on décida dans le calme ce qu'on avait discuté dans l'ivresse.

« Coeunt, nisi quid fortuitum et subitum inciderit, certis diebus, cum aut
« inchoatur luna aut impletur. (TACIT., *de Mor. Germ.*, XI.) De reconciliandis

« invicem inimicis, et jungendis affinitatibus, et adsciscendis principibus, de
« pace denique ac bello, plerumque in conviviis consultant... Gens non astuta
« nec callida, aperit adhuc secreta pectoris licentia joci. Ergo detecta et nuda
« omnium mens postera die retractatur : et salva utriusque temporis, ratio
« est. Deliberant, dum fingere nesciunt; constituunt, dum errare non pos-
« sunt. » (Tacit., *de Mor. Germ.*, xxii.)

SUR LE HUITIÈME LIVRE.

Ce livre, qui coupe le récit, qui sert à délasser le lecteur et à faire marcher l'action, offre en cela même, comme on l'a déjà dit, une innovation dans l'art qui n'a été remarquée de personne. S'il était difficile de représenter un ciel chrétien parce que tous les poëtes ont échoué dans cette peinture, il était difficile de décrire un enfer parce que tous les poëtes ont réussi dans ce sujet. Il a donc fallu essayer de trouver quelque chose de nouveau après Homère, Virgile, Fenelon, le Dante, le Tasse et Milton. Je méritais l'indulgence de la critique ; je l'ai en effet obtenue pour ce livre.

PREMIÈRE REMARQUE.

page 148. Il admirait la peinture de l'état de l'Église, etc.; jusqu'au troisième alinéa de la page 149.

Festinat ad eventum. L'objet du récit est rappelé, l'action marche ; les nouvelles arrivées de Rome, le commencement de l'amour d'Eudore pour Cymodocée et de Cymodocée pour Eudore, promettent déjà des événements dans l'avenir. Ce sont là de très petites choses, mais des choses qui tiennent à l'art et qui intéressent la critique. Si cela ne fait pas voir le génie, du moins cela montre le bon sens d'un auteur, et prouve que son ouvrage est le fruit d'un travail médité.

IIe.

page 149. Combien le fils de Lasthénès est grand par le cœur et par les armes ! etc.

Quam forti pectore et armis !
Heu quibus ille
Jactatus fatis ! quæ bella exhausta canebat !
(*Æneid.*, lib. iv, v. 11.)

IIIe.

page 149. Quelle est cette religion dont parle Eudore ?

Premier mouvement de Cymodocée vers la religion.

IVe.

PAGE 150. Comme un voisin généreux, sans se donner le temps de prendre sa ceinture.

Εἰ γάρ τοι καὶ χρῆμ' ἐγχώριον ἄλλο γένηται,
Γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηοί.
Hesiod., *Opera et Dies.* v. 342.)

Ve.

PAGE 150. Allons dans les temples immoler des brebis à Cérès, etc.

Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt : mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo;
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.
Ipsa, tenens dextra pateram, pulcherrima Dido,
Candentis vaccæ media inter cornua fundit;
Aut ante ora Deum pingues spatiatur ad aras.
(*Æneid.*, lib. IV, 56.)

Ai-je un peu trouvé le moyen de rajeunir ces tableaux, et de détourner à mon profit ces richesses ?

VIe.

PAGE 150. Cymodocée remplit son sein de larmes.

Sinum lacrymis implevit obortis.

VIIe.

PAGE 150. Ainsi le ciel rapprochait deux cœurs... Satan allait profiter de l'amour du peuple prédestiné... tout marchait à l'accomplissement des décrets de l'Éternel... Le prince des ténèbres achevait dans ce moment même, etc.

Transition qui amène la scène de l'enfer.

VIIIe.

PAGE 150. Tombe et berceau de la mort.

This Wild abyss,
The womb of Nature, and perhaps her grave.
(*Parad. lost.*, II, 910.)

IXe.

PAGE 151. Quand l'univers aura été enlevé ainsi qu'une tente.

« Terra... auferetur quasi tabernaculum unius noctis. » (Is., XXIV, 20.)

X^e.

PAGE 151. Entraîné par le poids de ses crimes, il descend.

Satan, dans Milton, retourne aux enfers sur un pont bâti par le Péché et la Mort. Je ne sais si j'ai fait mieux ou plus mal que le poète anglais.

XIe.

PAGE 151. L'enfer étonne encore son monarque.

Je n'ai pris cela à personne ; mais le mouvement de remords et de pitié qui suit est une imitation détournée du mouvement de pitié qui saisit le Satan de Milton à la vue de l'homme.

XIIe.

PAGE 151. Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort.

Si l'on n'approuve pas cette peinture de la Mort, du moins elle a pour elle la nouveauté. Le portrait de la Mort, dans Milton, est mêlé de sublime et d'horrible, et ne ressemble en rien à celui-ci.

> The other shape,
> If shape it might be call'd that shape had none
> Distinguishable in member, joint, or limb,
> Or substance might be call'd that shadow seem'd,
> For each seem'd either ; black it stood as night,
> Fierce as ten furies, terrible as hell,
> And shook a dreadful dart ; what seem'd his head
> The likeness of a kingly crown had on.
>
> (*Parad. lost*, II, 666.)

XIIIe.

PAGE 152. C'est le Crime qui ouvre les portes

Dans le *Paradis perdu*, le Péché et la Mort, veillent aux portes de l'enfer, qu'ils ont ouvertes ; mais ces portes ne se referment plus.

XIVe.

PAGE 153. Des nuées arides.

Nubes arida. (VIRG.)

XVe.

PAGE 153. Qui pourrait peindre l'horreur.

Je ne me suis point appesanti sur les tourments trop bien et trop longuement décrits par le Dante. On n'a pas remarqué ce qui distingue essentiellement l'enfer du Dante de celui de Milton : l'enfer de Milton est un enfer avant la chute de l'homme, il ne s'y trouve encore que les anges rebelles ; l'enfer du Dante engloutit la postérité malheureuse de l'homme tombé

XVIe.

PAGE 153. Il rit des lamentations du pauvre.

Je suis, je crois, le premier auteur qui ait osé mettre le pauvre aux enfers. Avant la Révolution, je n'aurais pas eu cette idée. Au reste, on a loué cette justice. Si Satan prêche ici une très bonne morale, rien ne blesse la convenance et la réalité même des choses. Les démons connaissent le bien et font le mal ; c'est ce qui les rend coupables. Ils applaudissent à la justice qui leur donne des victimes. D'après ce principe, admis par l'Église, on suppose dans les canonisations qu'un orateur plaide la cause de l'enfer, et montre pourquoi le saint, loin d'être récompensé, devrait être puni.

XVIIe.

PAGE 153. Tu m'as préféré au Christ.

Même principe. Satan sait qu'il n'est pas le fils de Dieu, et pourtant il veut être son égal aux yeux de l'homme. L'homme une fois tombé, Satan rit de la crédulité de sa victime.

XVIIIe.

PAGE 153. La peine du sang.

Aucun poète, avant moi, n'avait songé à mêler la peine du *dam* à la peine du sang, et les douleurs morales aux angoisses physiques. Les réprouvés, chez le Dante, sentent, il est vrai, quelque mal de cette espèce ; mais l'idée de ces tourments est à peine indiquée. Quant aux grands coupables qui sortent du sépulcre, quelques personnes sont fâchées que j'aie employé ces traditions populaires. Je pense, au contraire, qu'il est permis d'en faire usage, à l'exemple d'Homère et de Virgile, et qu'elles sont en elles-mêmes fort poétiques, quand on les ennoblit par l'expression. On en voit un bel exemple dans le serment des Seize (*Henriade*). Pourquoi la poésie serait-elle plus scrupuleuse que la peinture? Et ne pouvais-je pas offrir un tableau qui a du moins le mérite de rappeler un chef-d'œuvre de Lesueur?

XIXe.

PAGE 154. Au centre de l'abîme... s'élève... un noir château, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Ceci ne ressemble point au Pandémonium du *Paradis perdu.*

Anon out of the earth a fabric huge
Rose, like an exhalation, with the sound
Of dulcet symphonies and voices sweet;
Built like a temple, where pilasters round
Were set, and doric pillars overlaid
With golden architrave; nor did there want
Cornice or freeze, with bossy sculptures graven;
Tge roof was fretted gold.

Le Dante a une cité infernale un peu plus ressemblante à mon palais de Satan, mais à peine reconnaît-on quelques traits de ma description.

Omai figliuolo,
S'appressa la città ch' ha nome Dite.....
.... Già le sue meschite
Là entro certo nella valle cerno
Vermiglie come se di fuoco uscite. . .

(*Inf.*, cant. VIII.)

....
L'occhio m' avea tutto tratto
Ver l' alta torre alla cima rovente,
Ove in un punto vidi dritte ratto
Tre Furie infernal di sangue tinte. . . . .

Le Tasse n'a point décrit de palais infernal. Les amateurs de l'antiquité verront comment j'ai dérobé au Tartare, pour les placer dans un enfer chrétien, l'ombre stérile des Songes, les Furies, les Parques et les neuf replis du Cocyte. Le Dante, comme on le voit, a mis les Furies sur le donjon de *la città dolente.*

XXe.

PAGE 154. L'Eternité des douleurs.

C'est la fiction la plus hardie des *Martyrs*, et la seule de cette espèce que l'on rencontre dans tout l'ouvrage.

XXIe.

PAGE 164. Il ordonne aux quatre chefs, etc.

C'est ainsi que le Satan de Milton et celui du Tasse convoquent le sénat des enfers

Chiama gli abitator, etc.

Vers magnifiques, dont je parlerai au XVIIe livre.

XXIIe.

PAGE 155. Ils viennent tels qu'ils les adorent.

C'est l'Olympe dans l'enfer, et c'est ce qui fait que cet enfer ne ressemble à aucun de ceux des poètes mes devanciers. L'idée d'ailleurs est peut-être assez heureuse, puisqu'il s'agit de la lutte des dieux du paganisme contre le véritable Dieu : enfin ce merveilleux est selon ma foi ; tous les Pères ont cru que les dieux du paganisme étaient de véritables démons.

XXIIIe.

PAGE 155. Filles du ciel, etc.

Tout ceci est à moi, et le fond de cette doctrine est conforme aux dogmes chrétiens.

XXIVe.

PAGE 156. Non plus comme cet astre du matin, etc.

Le Tasse compare Satan au mont Athos, et Milton à un soleil éclipsé.

XXVe.

PAGE 156. Dieux des nations.

L'exposition du côté *heureux* de l'action, et la désignation des *bons* personnages, se sont faites dans le ciel ; dans l'enfer on va voir l'exposition du côté *infortuné* de la même action, et la désignation des personnages *méchants*.

XXVIe.

PAGE 157. Moi, je l'aurai couronnée en exterminant les chrétiens.

Ce démon propose un des avis qui seront adoptés par Satan, c'est-à-dire la persécution sanglante ; et Satan ne sait pas que Dieu a décrété cette persécution pour éprouver les chrétiens. L'enfer obéit à Dieu en croyant lui résister.

XXVIIe.

PAGE 157. Alors le démon de la fausse sagesse.

Ce démon n'avait point été peint avant moi. Il est vrai qu'il a été mieux connu de notre temps que par le passé, et qu'il n'avait jamais fait tant de mal aux hommes. On a paru trouver bien que le démon de la fausse sagesse fût le père de l'Athéisme. Il semble aussi qu'on ait applaudi à cette expression. *Née après les temps,* par opposition à la vraie sagesse, *née avant les temps.*

XXVIIIe.

PAGE 158. Déjà Hiéroclès...

Voilà, comme je l'ai dit, la désignation du personnage vicieux, et la peinture de la fausse philosophie second moyen qui doit servir à perdre les chrétiens.

XXIXe.

PAGE 158. A ce discours de l'esprit le plus profondément corrompu de l'abîme, les démons, etc.

La peinture du tumulte aux enfers est absolument nouvelle Le soufre embrasé, la chape de plomb, les glaçons qui pendent aux yeux remplis de larmes des malheureux habitants de l'abîme, sont des supplices consacrés par le Dante.

XXXe.

PAGE 159 Le démon de la volupté.

Ce portrait est encore tout entier de l'imagination de l'auteur. Il y a dans la *Messiade* un démon repentant, Abadonis ; mais c'est une toute autre conception. Au reste, le démon des voluptés sera en opposition avec l'ange des saintes amours.

XXXIe.

PAGE 161. Le chaos, unique et sombre voisin de l'enfer.

C'est Milton qui met le chaos aux portes de l'enfer, et c'est Virgile qui, embellissant Homère, fait pénétrer la lumière au séjour des mânes par un coup du trident de Neptune.

XXXIIe.

PAGE 161. Ces oiseaux douteux...

Il était assez difficile de peindre noblement une chauve-souris.

XXXIIIe.

PAGE 161. Sous le vestibule, etc.; jusqu'à la fin du livre.

Tout ce passage est nouveau, et ne rappelle aucune imitation. Les mots qui terminent le livre font voir l'action prête à commencer.

Il y a une chose peut-être digne d'être observée : on a pu voir, par les notes de ce livre, que les imitations y sont moins nombreuses que dans les livres mythologiques : la raison en est simple : il faut beaucoup imiter les anciens et fort peu les modernes ; on peut suivre les premiers en aveugle, mais on ne doit marcher sur les pas des seconds qu'avec precaution.

SUR LE NEUVIEME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 162. Si Hiéroclès avait pu voir...

Transition par laquelle on retourne de l'action au récit. Les *derniers moments de paix* de la famille chrétienne motivent la continuation du récit : on peut écouter ce récit, puisque le calme règne encore ; mais on voit qu'à l'instant où le récit finira, les maux commenceront.

IIe.

PAGE 162. Sont assis à la porte du verger.

Le lieu de la scène est changé. Les familles sont à présent rassemblées dans l'endroit où Eudore et Cymodocée ont chanté sur la lyre.

IIIe.

PAGE 163. Constance se trouvait alors à Lutèce.

Selon divers auteurs, le nom de Lutèce (Paris) vient du latin *lutum*, qui veut dire fange ou boue, ou de deux mots celtiques qui signifient la belle pierre ou la pierre blanche. (DUPLESSIS, *Ann. de Paris*, pag. 2.)

IVe.

PAGE 163. Les Belges de la Sequana.

Sequana, la Seine.
Il y avait trois Gaules : la Gaule Celtique, la Gaule Aquitanique et la Gaule Belgique. Celle-ci s'étendait depuis la Seine et la Marne jusqu'au Rhin et à l'Océan. (CÆS., lib. I, p. 2.)

Ve.

PAGE 163. Le premier objet qui me frappa dans les marais Parisii, ce fut une tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois.

Les Parisii étaient les peuples qui environnaient Lutèce, et ils composaient un des soixante ou des soixante-quatre peuples des Gaules : *Optima gens flexis in gyrum Sequana frenis*. Ils se battirent contre Labienus, lieutenant de

César. Le vieillard Camulogènes, qui les commandait, fut tué dans l'action, et Lutèce, que les Parisii avaient mise en cendres de leurs propres mains, subit le joug des vainqueurs. (CÆSAR, *de Bell. Gall.*, lib. VII, cap. X; *Ess. sur Paris*, pag 5.) On croit que cette tour octogone, consacrée à huit dieux gaulois, était celle du cimetière des Innocents. (Voyez FÉLIBIEN et SAINT-FOIX.) Ce fut Philippe le Bel qui fit murer le cimetière des Saints-Innocents. (GUILL. LE BRETON, dans sa *Philippid.*, *apud Dubreuil*, 830.)

VIe.

PAGE 163. Du côté du midi, à deux mille pas de Lutèce... on découvrait le temple d'Hésus.

Le temple d'Hésus, ou de Mercure, occupait l'emplacement des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. (*Traité de la Police*, par LA MARE, t. I, pag. 2.)

VIIe.

PAGE 163. Plus près, dans une prairie... s'élevait un second temple dédié à Isis.

Ce temple d'Isis est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Le collége des prêtres d'Isis était à Issy. (Voyez LA MARE, *loc. cit.*; et SAINT-FOIX, *Essais*, tom. I, pag. 2.)

VIIIe.

PAGE 163. Et vers le nord, sur une colline.

C'est Montmartre. (Voyez la note XVe du livre VII.) Le temple de Teutatès est marqué par la Mare. (LA MARE, t. I, pag. 2.)

IXe.

PAGE 163. En approchant de la Sequana, j'aperçus, à travers un rideau de saules et de noyers.

Tout cela est de Julien (*in Misopogon*). Il y a bien loin de ces saules au Louvre. Ce qu'on dit ici de la Seine est précisément l'opposé de ce qui existe aujourd'hui. On trouve, dans Grégoire de Tours et dans les *Chroniques*, divers débordements de la Seine : ainsi il ne faut pas croire Julien trop implicitement.

Xe.

PAGE 163. Deux ponts de bois, défendus par deux châteaux, etc.

Ces ponts étaient de bois du temps de l'empereur Julien (*in Misopogon*), et Duplessis montre très bien qu'ils devaient être encore de bois avant cet em-

pereur. (*Ann. de Paris*, p. 5.) Quant aux châteaux où l'on paie le tribu à César, Saint-Foix les retrouve dans le petit et le grand Châtelet. La Mare et Félibien prétendent que ces châteaux furent bâtis par César. (*Traité de la Police*, t. I; Félibien, tom. I, pag. 2-13.) Du temps de Corrozet, on lisait encore sur une des portes du grand Châtelet : *Tributum Cæsaris*. (Corrozet, *Antiquités de Paris*, édit. in-8°, pag. 1550, fol. 12, verso.) Abbon, dans son poème sur le *Siége de Paris*, parle du grand et du petit Châtelet.

> . . . . . Horum (pontium) hinc inde tutrices
> Cis urbem speculare phalas (turres), citra quoque flumen
>
> (Lib. I, *Bellorum Parisiacæ urbis*, v. 18, 19.)

On demande si ces tours étaient bâties au bout du Pont-au-Change et du Petit-Pont, où étaient le grand et le petit Châtelet, ou si elles étaient sur le pont que Charles le Chauve avait fait construire à l'extrémité occidentale de la ville. (Voyez *Annales de Paris*, pag. de 171 et 172.)

XIe.

PAGE 163. Et je ne vis dans l'intérieur du village, etc.

C'est toujours Julien qui est ici l'autorité.

XIIe.

PAGE 163. Je n'y remarquai qu'un seul monument, etc.

Les Nautes étaient une compagnie de marchands établis par les Romains à Lutèce, *Nautæ parisiaci* Ils présidaient au commerce de la Seine : ils avaient élevé un temple ou un autel à Jupiter, à l'extrémité orientale de l'île. On trouva des debris de ce monument en 1710, ou le 15 mars 1711, en fouillant dans le chœur de la cathédrale (Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. III, pag. 243 et 296 ; Félibien, *Histoire de Paris*, tom. I, pag. 14 ; Piganiol de la Force, *Description de Paris*, tom. I, pag. 360.)

XIIIe.

PAGE 163. Mais hors de l'île, de l'autre côté... de la Sequana, on voyait sur la colline Lucotitius un aquéduc romain, un cirque, un amphithéâtre, et le palais des Thermes habité par Constance.

La colline Lucotitius, *mons* ou *collis Lucotitius*. — C'est la montagne Sainte-Geneviève. On trouve ce nom employé pour la première fois dans les *Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît*, par Gislemar, écrivain du neuvième siècle.

Un aquéduc romain. — C'est l'aquéduc d'Arcueil, qui, selon les meilleurs critiques, fut bâti avant l'arrivée de Julien dans les Gaules. L'aquéduc moderne est peut-être élevé sur l'emplacement de l'ancien. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XIV, p. 268.)

Un cirque, un amphithéâtre. — On avait cru ce cirque bâti par Chilpéric Ier; mais il est prouvé qu'il ne fut que le restaurateur d'un ancien cirque romain.

Outre ce cirque, il y avait au même lieu un amphithéâtre. Tous ces monuments occupaient la place de l'abbaye de Saint-Victor, ou l'espace qui s'étendait depuis les murs de l'université jusqu'à la rue Villeneuve-Saint-René. On appela longtemps ce terrain le Clos des chênes. (*Annales de Paris*, pag. 67 et 68; VALES, *Not. Gall. Paris*, pag. 432, etc.)

Et le palais des Thermes.— L'opinion vulgaire est que le palais des Thermes, dont on voit encore les voûtes rue de la Harpe, fut bâti par Julien. C'est une erreur; Julien agrandit peut-être ce palais, mais il ne le bâtit pas. Les meilleurs critiques en font remonter la fondation au moins à Constantin le Grand, et je crois qu'il est plus naturel encore de l'attribuer à Constance, son père, qui fit un bien plus long séjour dans les Gaules. (VALES, *de Basilic. reg.*, cap. V; TILL., *Hist des Emp.*, tom. IV, pag. 426.)

XIVe.

PAGE 164. Je remarquai avec douleur, etc.

Constance mourut d'une maladie de langueur. On lui avait donné le surnom de Chlore, à cause de la pâleur de son visage.

XVe.

PAGE 164. Là brillaient Donatien et Rogatien.

L'auteur continue à faire passer sous les yeux du lecteur les évêques, les saints et les martyrs de cette époque, partout où se trouve Eudore, afin de compléter le tableau de l'Eglise.

Donatien et Rogatien étaient de Nantes. Donatien fut l'apôtre de son frère; il le convertit à la foi. Ils eurent la tête tranchée ensemble, après avoir été longtemps tourmentés. On les retrouvera à Rome dans la prison d'Eudore. (*Actes des Martyrs*, tom. I, pag. 398.)

XVIe.

PAGE 164. Gervais et Protais.

On connaît l'admirable tableau du martyre de ces deux jeunes hommes, par Lesueur. Procula fut évêque de Marseille, et Just le fut de Lyon. Quant à saint Ambroise, il était en effet fils d'un préfet des Gaules; mais il y a ici anachronisme, de même que pour saint Augustin, dont saint Ambroise fut le père spirituel.

XVIIe.

PAGE 164. Il me fit bientôt appeler dans les jardins, etc.

Ces jardins étaient ceux du palais des Thermes, et ils le furent dans la suite du palais de Chilpéric Ier. Ils occupaient le terrain des rues de la Harpe,

Pierre-Sarrazin, Hautefeuille, du Jardinet, et descendaient jusqu'à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Saint-Germain-des-Prés, comme je l'ai dit, était le temple d'Isis (*Annales de Paris*, pag. 26.)

XVIIIe.

PAGE 164. Vous vous souvenez peut-être, etc.

Voici encore l'action dans le récit : elle fait même ici un pas considérable. Galérius est presque le maître ; il épouse Valérie, et il est gendre de Dioclétien. On entrevoit l'abdication de celui ci. Constantin est persécuté. Hiéroclès est devenu proconsul d'Achaïe, et c'est dans ce commandement funeste qu'il a connu Cymodocée. Le lecteur apprend des faits importants, et il n'a plus rien à savoir de nécessaire lorsque le récit finira. Si j'insiste là-dessus, on doit me le pardonner, parce que je réponds à une critique grave, et qui (du moins je le crois) est peu fondée. Jamais, encore une fois, récit épique ne fut plus lié à l'action que le récit d'Eudore ne l'est au fond des Martyrs. Au reste, ce que Constance rapporte de la victoire de Galérius sur les Parthes, de son mariage avec Valérie, du combat de Constantin contre un lion et contre les Sarmates, de la rivalité de Constantin et de Maxence, est conforme à l'histoire.

XIXe.

PAGE 165. Les Pictes avaient attaqué la muraille d'Agricola, etc.

Agricola, beau-père de Tacite, et dont ce grand historien nous a laissé la vie.

La muraille dont il est ici question est appelée plus justement la muraille de Sévère. Ce fut lui qui la fit élever sur les anciennes fortifications bâties par Agricola. Elle s'étendait du golfe de Glote, aujourd'hui la rivière de Clyde, au golfe de Bodotrie, maintenant la rivière de Forth. On en voit encore quelques ruines. Les Pictes étaient une nation de l'Écosse ou de la Calédonie. On les appelait ainsi parce qu'ils se peignaient le corps, comme font encore les Sauvages de l'Amérique. Ce fut en allant combattre cette nation, qui s'était soulevée, que Constance mourut à York d'une maladie de langueur et ce fut dans cette ville que les legions proclamèrent Constantin César.

XXe.

PAGE 165. D'une autre part, Carrausius...

Carrausius était un habile officier de marine qui servait sous Maximien dans les Gaules. Il se révolta, s'empara de la Grande Bretagne, et garda sur le continent le port de Boulogne. Maximien, ne pouvant le punir, fut obligé de le reconnaître en lui laissant le titre d'Auguste. Constance Chlore l'attaqua, et fut plus heureux : il reprit sur lui Boulogne. Carrausius ayant été tué par Allectus (autre tyran qui lui succéda), Constance passe en Angleterre, défait

Allectus, et fait rentrer l'île sous la domination des Romains. On voit en quoi je me suis écarté de la vérité historique. (EUM., *Paneg. Const.*)

XXIe.

PAGE 165. Le reste des anciennes factions de Caractacus et de la reine Boudicée.

Le reste de ces anciennes factions n'était autre chose que l'amour de la liberté, qui força plusieurs fois les Bretons de se révolter contre leurs maîtres. Sous l'empire de Claude, Caractacus, prince breton, défendit sa patrie contre Plautius, général des Romains. Il fut pris, conduit à Rome, parla noblement à l'empereur, et dit, à la vue des palais de Rome, ce mot que j'ai mis dans la bouche de Chlodéric, liv. VII. (Voyez la note L^{e} du même livre.)

La reine Boudicée défendit aussi courageusement les Bretons contre les Romains. Son nom n'est pas harmonieux, mais la gloire et Tacite l'ont ennobli. (Voyez *Vita Agric.*)

XXIIe.

PAGE 165. Maître de la cavalerie.

Magister equitum, grande charge militaire chez les Romains.

XXIIIe.

PAGE 165. Colonie que les Parisii des Gaules, etc.

Les Parisiens ne se doutent guère qu'ils ont fait des conquêtes en Angleterre. César nous apprend d'abord que les Belges, c'est-à-dire les Gaulois de la Gaule Belgique, s'emparèrent autrefois des côtes de la Grande-Bretagne, et qu'ils y conservèrent le nom des peuples dont ils étaient sortis. (*De Bello Gallic.*, lib. V, cap. 12.) Les Parisii, qui étaient une des nations de la Gaule Belgique, s'établirent, selon Ptolemée, dans le pays des Brugantes, aujourd'hui l'Yorkshire. Ils fondèrent une colonie qui, selon le même Ptolémée, s'appelait *Petuaria*. (*Geogr.*, lib. II, pag 51.) Le savant Cambden fixe cette colonie de Parisiens sur la rivière de Hull, et près de l'embouchure du Humber. Il retrouve Petuaria dans le bourg de Beverley. (CAMBDEN, *Britann.*, pag. 576 et 577.)

XXIVe.

PAGE 165. Sur le Thamésis... Londinum.

Les anciens sont d'une grande exactitude dans leur description du climat de l'Angleterre, et l'on peut remarquer qu'il n'a pas varié depuis le temps de César et de Tacite. (CÆSAR, lib. VI, cap. XII ; TAC. *in Vit. Agric.*) Et quand on lit ce passage de Strabon, on croit être transporté à Londres. « Aer apud eos

« imbribus magis est quam nivibus obnoxius : ac sereno etiam cœlo caligo « quadam multum temporis obtinet ; ita ut toto die non ultra tres aut quatuor « quæ sunt circa meridiem horas, conspici sol possit. » (*Geog.*, lib. IV, pag. 200.)

XXVe.

PAGE 166. **Là s'élevait une vieille tour.**

C'est une fiction par laquelle l'auteur, suivant son sujet, fait voir le triomphe de la croix, et l'Angleterre convertie au christianisme. Cette fiction a de plus l'avantage de rappeler l'antique abbaye où se rattache toute l'histoire des Anglais.

XXVIe

PAGE 166. **Il envoya à l'empereur des lettres couronnées.**

C'était l'usage après une victoire. Tacite raconte qu'Agricola, après ses conquêtes sur les Bretons, évita de joindre des feuilles de laurier à ses lettres, dans la crainte d'éveiller la jalousie de Domitien. (*In Agric.*)

XXVIIe.

PAGE 166. **Il sollicita et obtint pour moi la statue.**

Cette phrase porte avec elle son explication. Lorsque le triomphe ne fut en usage, ou qu'il fut réservé pour les empereurs, on accorda aux généraux vainqueurs des statues et différents honneurs militaires.

XXVIIIe.

PAGE 166. **Me créa commandant des contrées armoricaines.**

Les contrées armoricaines comprenaient la Normandie, la Bretagne, la Saintonge, le Poitou. Le centre de ces contrées était la Bretagne, dite par excellence l'Armorique. Lorsque les dieux des Romains et les ordonnances des empereurs eurent chassé des Gaules la religion des druides, elle se retira au fond des bois de la Bretagne, où elle exerça encore longtemps son empire. On croit que le grand collége des druides y fut établi. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Bretagne est remplie de pierres druidiques. Pomponius Mela et Strabon placent sur les côtes de la Bretagne l'île de Sayne, consacrée au culte des dieux gaulois. Nous reviendrons sur ce sujet.

XXIXe.

PAGE 166. **Nous nous retrouverons.**

Nouveau regard sur l'action. Prédiction qui s'accomplit.

XXXe.

PAGE 166. Vous apercevez les plus beaux monuments.

Le pont du Gard, l'amphithéâtre de Nîmes, la maison Carrée et le Capitole de Toulouse, etc.

XXXIe.

PAGE 166. Les huttes arrondies des Gaulois, leurs forteresses de solives et de pierres.

« Muris autem omnibus gallicis hæc fere forma est. Trabes directæ, perpe-« tuæ in longitudinem, paribus intervallis, distantes inter se binos pedes, in « solo collocantur. Hæ revinciuntur introrsus et multo aggere vestiuntur; ea « autem quæ diximus, intervalla, grandibus in fronte saxis effarciuntur, etc. » (*In Bell. Gall.*, lib. VII.) Aux pierres près, les paysans de la Normandie bâtissent encore ainsi leurs chaumières; et, comme le remarque César, cela fait un effet assez agréable à la vue.

XXXIIe.

PAGE 167. A la porte desquelles sont cloués des pieds de louves.

« Ils pendent au cou de leurs chevaux les têtes des soldats qu'ils ont tués à « la guerre. Leurs serviteurs portent devant eux les dépouilles encore toutes « couvertes du sang des ennemis... Ils attachent les trophées aux portes de « leurs maisons, comme ils le font à l'égard des bêtes féroces qu'ils ont prises « à la chasse. » (DIOD., liv. V, trad. de Terras.) De là les pieds de loup, de renard, les oiseaux de proie, que l'on cloue encore aujourd'hui à la porte des châteaux.

XXXIIIe.

PAGE 167. La jeunesse gauloise.

On a déjà parlé des écoles des Gaules. (Voyez la note XLVIIe du livre VII.)

XXXIVe.

PAGE 167. Un langage grossier, semblable au croassement des corbeaux.

C'est Julien qui le dit. (*In Misopog.*)

XXXVe.

PAGE 167. Où l'eubage, etc.

On parlera plus bas de ces sacrifices.

XXXVIe.

PAGE 167. Le Gaulois devenu sénateur.

Si l'on en croit Suétone, César reçut dans le sénat des demi-Barbares, qui « se dépouillèrent de leurs brayes pour prendre le lacticlave. » (SUET., *in Vita Cæsar.*) Ce ne fut pourtant que sous le règne de Claude que les Gaulois furent admis légalement dans le sénat.

XXXVIIe.

PAGE 167. J'ai vu les vignes de Falerne, etc.

L'empereur Probus fit planter des vignes aux environs d'Autun, et c'est à lui que nous devons le vin de Bourgogne. (VOPISC., *in Vita Prob.*) Mais il y avait des vignes dans les Gaules bien avant cette époque; car Pline dit que de son temps on aimait le vin gaulois en Italie : *In Italia gallicam placere* (*uvam*) (lib. XIV.) Il ajoute même qu'on avait trouvé près d'Albi, dans la Gaule Narbonnaise, une vigne qui prenait et perdait sa fleur dans un seul jour, et qui par conséquent était presque à l'abri des gelées. On la cultivait avec succès. (VOPISC., *in Vita Prob.*) Domitien avait fait arracher les vignes dans les provinces, et particulièrement dans les Gaules. L'olivier fut apporté à Marseille par les Phocéens. Ainsi l'olivier croissait dans les Gaules avant qu'il fût répandu en Italie, en Espagne et en Afrique; car, selon Fenestella, cité par Pline, cet arbre était encore inconnu à ces pays sous le règne de Tarquin le Superbe. (PLIN., lib. XV.) Marseille fut fondée 600 ans avant Jésus-Christ, et Tarquin régnait à Rome 590 ans avant Jésus-Christ.

XXXVIIIe.

PAGE 167. Ce que l'on admire partout dans les Gaules...... ce sont les forêts.

Que les forêts étaient remarquables dans les Gaules, je le tire de plusieurs faits :

1° Les Gaulois avaient une grande vénération pour les arbres. On sait le culte qu'ils rendaient au chêne. Pline cite le bouleau, le frêne et l'orme gaulois pour la bonté. (Lib. XVI.)

2° Les Gaulois apprirent des Marseillais à labourer et à cultiver la vigne et l'olivier. (JUSTIN., XLIII.) Ils ne vivaient auparavant que de lait et de chasse, ce qui suppose des forêts.

3° Strabon, parlant des Gaulois, met au nombre de leurs récoltes les glands, par lesquels il faut entendre, comme les Grecs et les Latins, tous les fruits des arbres glandifères. (STRABON, liv. IV.)

4° Pline, en parlant des foins, cite la faux des Gaulois comme plus grande et propre aux vastes pâturages de ce pays. (Lib. XVIII, 27, 30.) Or, tout pays abondant en pâturages est presque toujours entrecoupé de forêts.

5° Pomponius Mela dit expressément que la Gaule était semée de bois immenses consacrés au culte des dieux. (Lib. III, cap. XI.)

6° On voit souvent, dans César et dans Tacite, les armées traverser des bois.

7° On remarque la même chose dans l'expédition d'Annibal, lorsqu'il passa d'Espagne en Italie.

8° Parmi les bois connus, je citerai celui de Vincennes, consacré dans toute l'antiquité au dieu Sylvain. (*Mémoires de l'Acad. des inscript.,* tom. XIII, pag. 329.)

9° Marseille fut fondée dans une épaisse forêt.

10° Selon saint Jérôme, les bois des Gaules étaient remplis d'une espèce de porcs sauvages très dangereux.

11° La terminaison *oel*, si fréquente en langue celtique, veut dire *bois.* Quelques auteurs ont cru que le mot gaulois venait du celte *galt,* qui signifie *forêt :* j'ai adopté une autre étymologie de ce nom.

12° Presque tous les anciens monastères des Gaules furent pris sur des terres du desert (*ab eremo*), comme le prouve une foule d'actes cités par du Cange, au mot *eremus.* Ces déserts étaient des bois, comme je l'ai prouvé dans le *Génie du Christianisme.*

13° Strabon fait mention de grandes forêts qui s'étendaient dans les pays des Morins, des Suessiones, des Caleti, depuis Dunkerque jusqu'à l'embouchure de la Seine, quoique, dit-il, les bois ne soient pas aussi grands ni les arbres aussi élevés qu'on l'a écrit. (Lib. IV.)

14° Enfin, si nous jugeons des Gaules par la France, je n'ai point vu en Amérique de plus belles forêts que celles de Compiègne et de Fontainebleau. Nemours, qui touche à cette dernière, indique encore dans son nom son origine.

XXXIXe.

PAGE 167. On voit çà et là, dans leur vaste enceinte, quelques camps romains abandonnés.

Il y a une multitude de ces camps, connus par toute la France sous le nom de *Camps de César.* Le plus célèbre est en Flandre.

XLe.

PAGE 167. Les graines que les soldats, etc.

J'ai vu aussi dans les forêts d'Amérique de grands espaces abandonnés, où des colons avaient semé des graines d'Europe. Ces colons étaient morts loin de leur patrie, et les plantes de leur pays, qui leur avaient survécu, ne servaient qu'à nourrir l'oiseau du désert.

XLIe.

PAGE 167. Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir, etc.

J'ai été témoin d'une scène à peu près semblable : c'était au milieu des ruines

de la villa Adriana, près de Tibur ou Tivoli, à quatre lieues de Rome. J'ai mis ici la musette, qui est gauloise, et que Diodore semble avoir voulu indiquer comme instrument de musique guerrière. Les montagnards écossais s'en servent encore aujourd'hui dans leurs régiments.

XLIIe.

PAGE 167. Porte décumane

On l'appelait encore porte questorienne Les camps romains avaient quatre portes : extraordinaire ou prétorienne, droite principale, gauche principale, questorienne ou décumane.

XLIIIe.

PAGE 168. Lorsqu'il porta la guerre chez les Vénètes.

Hos ego Venetos existimo Venetiarum in Adriatico sinu esse auctores. » (STRAB., lib. IV, pag. 195.) D'après cet auteur, les Vénitiens seraient une colonie des Bretons de Vannes. Les Vénètes avaient une forte marine, et César eut beaucoup de peine à les soumettre. (*De Bell. Gall.*)

On retrouve le nom des Curiosolites dans celui de Corsent, petit village de Bretagne, où l'on a découvert des antiquités romaines. On y voit aussi des fragments d'une voie romaine qui n'est pas tout à fait détruite.

XLIVe.

PAGE 168. Cette retraite me fut utile.

Préparation qui annonce à la fois et le retour d'Eudore à la religion, et la chute qui doit l'y ramener.

XLVe.

PAGE 168. Les soldats m'avertirent, etc.

Ici commence l'épisode de Velléda, qui n'est point oiseux comme celui de Didon, puisqu'il est intimement lié à l'action, et qu'il produit la conversion d'Eudore.

XLVIe.

PAGE 169. Je n'ignorais pas que les Gaulois confient aux femmes, etc.

Saint-Foix a bien réuni les autorités :

« L'administration des affaires civiles et politiques avait été confiée pendant
« assez longtemps à un sénat de femmes choisies par les différents cantons.
« Elles délibéraient de la paix, de la guerre, et jugeaient les différends qui
« survenaient entre les vergobrets, ou de ville à ville. Plutarque dit qu'au

« des articles du traité d'Annibal avec les Gaulois portait : « Si quelque Gaulois « a sujet de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le sénat de « Carthage établi en Espagne; si quelque Carthaginois se trouve lésé par un « Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême des femmes gauloises. » (SAINT-FOIX, *Essais sur Paris.*)

XLVII[e].

PAGE 169. Braves, comme tous les Gaulois, etc.

Cela ressemble bien aux Bretons d'aujourd'hui.

XLVIII[e].

PAGE 169. Clair, pasteur de l'Église des Rhédons.

Toujours la peinture des progrès de l'Eglise. Clair fut le second évêque de Nantes.

XLIX[e].

PAGE 170. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice dans le lac, des pièces de toile, etc.

Il y a deux autorités principales pour ce passage : celle de Posidonius, cité par Strabon, et celle de Grégoire de Tours. Le savant Pelloutier s'en est servi; on peut les voir, tome II, pages 101 et 107 de son ouvrage. On a voulu plaisanter sur les sacrifices de Velléda, et prouver qu'ils étaient hors de propos : cette critique est bien peu solide. Ce n'est pas un voyage *particulier* que fait Velléda : elle va à une assemblée publique; sa barque est chargée des dons des peuples, qu'elle offre pour ces peuples au lac ou à la divinité du lac.

L[e].

PAGE 170. Sa taille était haute, etc.; jusqu'à l'alinéa.

Les détails du vêtement de Velléda seront éclaircis dans les notes suivantes. Elle porte une robe noire, parce qu'elle va dévouer les Romains. On a vu, note LXXI[e] du livre VI, les femmes des Cimbres et des Bretons vêtues de robes noires. Ammien Marcellin a fait un portrait des Gauloises qui peut, au milieu de la grossièreté des traits, justifier le caractère de force et les passions décidées que je donne à Velléda : « La femme gauloise surpasse son mari en « force; elle a les yeux encore plus sauvages : quand elle est en colère, sa « gorge s'enfle, elle grince les dents, elle agite ses bras aussi blancs que la « neige, et porte des coups aussi vigoureux que s'ils partaient d'une machine « de guerre. » Il faut supposer que ces Gauloises étaient des femmes du peuple : il n'est guère probable que cette Eponine, si célèbre, si tendre, si dévouée, ressemblât pour la grossièreté aux Gauloises d'Ammien Marcellin. Si nous en croyons les vers des soldats romains, César, qui avait aimé les plus belles femmes de l'Italie, ne dédaigna pas les femmes des Gaules. Sabinus

longtemps après, se vantait d'être descendu de César. Enfin, nous avons un témoignage authentique, c'est celui de Diodore ; il dit en toutes lettres que les Gauloises étaient d'une grande beauté : *Feminas licet elegantes habeant.*

LIe.

PAGE 170. Une de ces roches isolées.

J'ai vu quelques-unes de ces pierres auprès d'Autun, deux autres en Bretagne, dans l'évêché de Dol, et plusieurs autres en Angleterre. On peut consulter Kesler, *Ant. select. sept.*

LIIe.

PAGE 171. Un jour le laboureur.

> Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
> Agricola, incurvo terram molitus aratro, etc.

LIIIe.

PAGE 171. Au gui l'an neuf !

« Les druides, accompagnés des magistrats et du peuple, qui criait *au gui l'an neuf!* allaient dans une forêt, etc. » (SAINT-FOIX, tom. I.)

Ne serait-il pas possible que ce refrain *ô gué*, qui termine une foule de vieilles chansons françaises, ne fût que le cri sacré de nos aïeux ?

LIVe.

PAGE 171. Des eubages.

« Nihil habent druidæ (ita suos appellant magos) visco et arbore in qua « gignatur (si modo sit robur) sacratius. Jam per se roborum eligunt lucos, « nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpreta- « tione græca possint druidæ videri. Enim vero quidquid adnascatur illis, e « cœlo missum putant, signumque esse electæ ab ipso deo arboris. Est autem « id rarum admodum inventu, et repertum magna religione petitur, et ante « omnia sexta luna, quæ principia mensium annorumque his facit et sæculi « post tricesimum annum, quia jam virium abunde habeat, nec sit sui dimidia. « Omnia sanantem appellantes suo vocabulo, sacrificiis epulisque rite sub « arbore comparatis, duos admovent candidi coloris tauros, quorum cornua « tunc primum vinciantur. Sacerdos candida veste cultus arborem scandit : « falce aurea demetit : candido id excipitur sago. Tum deinde victimas im- « molant, precantes ut suum donum Deus prosperum faciat his quibus dede- « rit. » (PLIN., lib. XVI.)

LVe.

PAGE 172. On planta une épée nue.

J'ai suivi quelques auteurs qui pensent que les Gaulois avaient, ainsi que

les Goths, l'usage de planter une épée nue au milieu de leur conseil. (AMM. MARCELL., lib. XXXI, cap. XI, pag. 622.) Du mot latin *mallus* est venu notre mot *mail ;* et le mail est encore aujourd'hui un lieu planté d'arbres.

LVIe.

PAGE 172. Au pied du dolmin.

« Lieu des fées ou des sacrifices. C'est ainsi que le vulgaire appela certaines
« pierres élevées, couvertes d'autres pierres plates fort communes en Bre-
« tagne, où ils disent que les païens offraient autrefois des sacrifices. »
« *Dict. franc. celt.* du père ROSTRENEN.)

LVIIe.

PAGE 172. Malheur aux vaincus !

C'est le mot d'un Gaulois en mettant son épée dans la balance des Romains. *Væ victis !*

LVIIIe.

PAGE 172. Où sont ces Etats florissants de la Gaule ?

On voit partout, dans les *Commentaires de César,* les Gaules tenant des espèces d'états généraux, César allant présider ces états, etc. Quant au conseil des femmes, voyez la note XLVIe de ce livre.

LIXe.

PAGE 172. Où sont ces druides, etc.

« Illis rebus divinis intersunt, sacrificia publica ac privata procurant, reli-
« giones interpretantur : ad hos magnus adolescentium numerus, disciplinæ
« causa, concurrit, magnoque ii sunt apud eos honore : nam fere de omnibus
« controversiis, publicis privatisque, constituunt ; et si quod est admissum
« facinus, si cædes facta, si de hæreditate, si de finibus controversia est,
« iidem decernunt ; præmia pœnasque constituunt. Si quis aut privatus, aut
« publicus, eorum decreto non stetit, sacrificiis interdicunt. Hæc pœna apud
« eos est gravissima : quibus ita est interdictum, ii numero impiorum ac sce-
« leratorum habentur ; ab iis omnes decedunt, aditum eorum sermonemque
« defugiunt, ne quid ex contagione incommodi accipiant ; neque iis petentibus
« jus redditur, neque honos ullus communicatur. His autem omnibus druidibus
« præest unus, qui summam inter eos habet auctoritatem. Hoc mortuo, si
« quis ex reliquis excellit dignitate, succedit. At, si sunt plures pares, suffra-
« gio druidum adlegitur ; nonnumquam etiam de principatu armis contendunt.
« Ii certo anno tempore in finibus Carnutum, quæ regio totius Galliæ media
« habetur, considunt, in loco consecrato. Huc omnes undique, qui controver-
« sias habent, conveniunt ; eorumque judiciis decretisque parent. Disciplina
« in Britannia reperta, atque inde in Galliam translata esse existimatur, et

« nunc, qui diligentius eam rem cognoscere volunt, plerumque illo, discendi
« causa, proficiscuntur.

« Druides a bello abesse consueverunt; neque tributa una cum reliquis
« pendunt : militiæ vacationem, omniumque rerum habent immunitatem.
« Tantis excitati præmiis, et sua sponte multi in disciplinam conveniunt et a
« parentibus propinquisque mittuntur. Magnum ibi numerum versuum edis-
« cere dicuntur... Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed
« ab aliis post mortem transire ad alios; atque hoc maxime ad virtutem exci-
« tari putant, metu mortis neglecto. Multa præterea de sideribus atque eorum
« motu; de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum
« immortalium vi ac potestate disputant, et juventuti tradunt. »

Tout ce passage de César est excellent et d'une clarté admirable; il ne reste plus que très peu de choses à connaître sur les classes du clergé gaulois. Diodore et Strabon, confirmés par Ammien Marcellin, compléteront le tableau :

« Leurs poètes, qu'ils appellent bardes, s'occupent à composer des poèmes propres à leur musique; et ce sont eux-mêmes qui chantent, sur des instruments presque semblables à nos lyres, des louanges pour les uns et des invectives contre les autres. Ils ont aussi chez eux des philosophes et des théologiens appelés saronides, pour lesquels ils sont remplis de vénération... C'est une coutume établie parmi eux que personne ne sacrifie sans un philosophe; car, persuadés que ces sortes d'hommes connaissent parfaitement la nature divine, et qu'ils entrent pour ainsi dire en communication de ses secrets, ils pensent que c'est par leur ministère qu'ils doivent rendre leurs actions de grâces aux dieux et leur demander les biens qu'ils désirent... Il arrive souvent que, lorsque deux armées sont près d'en venir aux mains, ces philosophes se jetant tout à coup au milieu des piques et des épées nues, les combattants apaisent aussitôt leur fureur comme par enchantement, et mettent les armes bas. C'est ainsi que, même parmi les peuples les plus barbares, la sagesse l'emporte sur la colère, et les Muses sur le dieu Mars. (Diod. de Sicile, liv. v, trad. de Terrasson.) « Apud universos autem fere tria hominum sunt
« genera quæ in singulari habentur honore : bardi, vates et druidæ : horum
« bardi hymnos canunt, poetæque sunt; vates sacrificant et naturam rerum
« contemplantur; druidæ præter hanc philosophiam etiam de moribus dispu-
« tant. » (Strab., lib. iv.)

J'ai rendu par eubages οὐάτεις, du grec de l'édition de Casaubon, et que le latin rend par *vates*. Je ne vois pas pourquoi l'on veut, sous l'autorité d'Ammien, qui traduit à peu près Strabon, que le mot *vates* soit passé dans le grec au temps de ce géographe. Strabon, qui suivait peut-être un auteur latin, et qui ne pouvait pas traduire ce mot *vates*, l'a tout simplement transcrit. Les Latins, de même, copient souvent des mots grecs qui n'étaient pas pour cela passés dans la langue latine. D'ailleurs, quelques éditions ordinaires de Strabon portent *euhage* et *eubage*. Rollin n'a point fait de difficulté de s'en tenir au mot eubage.

Ammien Marcellin, confirmant le témoignage de Strabon, dit que les bardes chantaient les héros sur la lyre, que les devins ou eubages cherchaient à connaître les secrets de la nature, et que les druides, qui vivaient en commun, à la manière des disciples de Pythagore, s'occupaient de choses sublimes, et enseignaient l'immortalité de l'âme. (Amm. Marcell., lib. xv.)

LXe.

PAGE 172. O île de Sayne, etc.

On a trois autorités pour cette île : Strabon, lib IV; Denys le Voyageur, v, 570 ; et Pomponius Mela. Comme je n'ai suivi que le texte de ce dernier, je ne citerai que lui. « Sena in Britannico mari, Osismicis adversa littoribus, « Galici numinis oraculo insignis est : cujus antistites, perpetua virginitate « sanctæ, numero novem esse traduntur : Barrigenas vocant, putantque inge- « niis singularibus præditas, maria ac ventos concitare carminibus, seque in « quæ velint animalia vertere, sanare quæ apud alios insanabilia sunt, scire « ventura et prædicare : sed non nisi deditas navigantibus, et in id tantum « ut se consulerent profectis. » (POMPONIUS MEL., 3, 6.)

Strabon diffère de ce récit, en ce qu'il dit que les prêtresses passaient sur le continent pour habiter avec des hommes. J'avais, d'après quelques autorités, pris cette île de Sayne pour Jersey ; mais Strabon la place vers l'embouchure de la Loire. Il est plus sûr de suivre Bochart (*Géograph. sacr.*, pag. 740), et d'Anville (*Notice de la Gaule*, pag. 595), qui retrouvent l'île de Sayne dans l'île des Saints, à l'extrémité du diocèse de Quimper, en Bretagne.

LXIe.

PAGE 173. Vous allez mourir, etc.

Les Gaulois servaient surtout dans la cavalerie romaine ; car, selon Strabon, ils étaient meilleurs cavaliers que fantassins.

LXIIe.

PAGE 173. Vous tracez avec des fatigues inouïes les routes, etc.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte de Peutinger, sur l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, et sur le livre des Chemins de l'Empire, par Bergier, pour voir combien la Gaule était traversée de chemins romains. Il y en avait quatre principaux qui partaient de Lyon, et qui allaient toucher aux extrémités des Gaules.

LXIIIe.

PAGE 173. Là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera, etc.

La plupart des gladiateurs étaient Gaulois ; mais Velléda ne dit pas tout à fait la vérité. Par un mépris abominable de la mort, ils vendaient souvent leur vie pour quelques pièces d'argent. On sait qu'Annibal fit battre des prisonniers gaulois en promettant un cheval à celui qui tuerait son adversaire.

LXIVe.

PAGE 173. Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur.

« Il y en a qui conjecturent avec quelque probabilité que les Gaulois se « sont ainsi appelés du mot celtique *Wallen*, qui encore aujourd'hui, dans la « langue allemande, signifie aller, voyager, passer de lieu en lieu (MÉZERAY, « *av. Clov.*, pag. 7.)

LXVe.

PAGE 173. Les tribus des Francs qui s'étaient établis en Espagne.

Les Francs avaient en effet pénétré jusqu'en Espagne vers ce temps-là, et y demeurèrent douze ans. Ils prirent et ruinèrent l'Aragon ; ensuite ils s'en retournèrent dans leur pays, probablement sur des vaisseaux. (Voyez EUTROPE. Les circonstances les plus indifférentes dans les *Martyrs* sont toutes fondées sur quelques faits. Je suis persuadé que, sous ces rapports, Virgile et Homère n'ont rien inventé : c'est ce qui fait que leurs poëmes sont aujourd'hui des autorités pour l'histoire.

LXVIe.

PAGE 173. Que les peuples étrangers nous accordent, etc.

C'est le mot de Bojocalus. Ce vieillard germain avait porté cinquante ans les armes dans les légions romaines. Les Anticeariens, ses compatriotes, ayant été chassés de leur pays par les Cauces, vinrent s'établir avec Bojocalus, qui les conduisit sur des terres vagues abandonnées par les Romains. Les Romains ne voulaient pas les leur donner, malgré les remontrances de Bojocalus ; mais ils offrirent à celui-ci des terres pour lui-même. Le vieux Germain indigné alla rejoindre ses compatriotes fugitifs, en s'écriant : « Terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

LXVIIe.

PAGE 174. A la troisième fois le héraut d'armes, etc.

« Si quis enim dicenti obstrepat aut tumultuetur, lictor accedit stricto cul« tro. Minis adhibitis tacere eum jubet : idque iterum ac tertio facit eo non « cessante : tandem a sago ejus tantum amputat, ut reliquum sit inutile. » (STRAB., lib. IV, pag. 135.)

LXVIIIe.

PAGE 174. La foule demande à grands cris, etc.

Les druides sacrifiaient des victimes humaines. Ils choisissaient de préférence des malfaiteurs pour ces sacrifices ; mais, à leur défaut, on prenait des innocents. C'est Tertullien et saint Augustin qui nous apprennent de plus que ces victimes innocentes étaient des vieillards.

LXIXe.

PAGE 174. Que Dis, père des ombres

Les Gaulois reconnaissaient Dis ou Pluton pour leur père : c'était à cause

de cela qu'ils comptaient le temps par nuits, et qu'ils sacrifiaient toujours dans les ténèbres. Cette tradition est celle de César. On dit que César s'est trompé ; mais il pourrait bien se faire que l'opinion opposée ne fût qu'un système soutenu de beaucoup d'érudition.

LXXe

PAGE 175. Elles étaient chrétiennes.

C'est toujours le sujet.

LXXIe.

PAGE 175. Puisqu'ils avaient été proscrits par Tibère même et par Claude.

Les éditions précédentes portaient : « et par Néron ; » c'était une erreur. Dès l'an 657 de Rome, le sénat donna un décret pour abolir les sacrifices humains dans la Gaule Narbonnaise. Pline nous apprend que Tibère extermina tous les druides, et Suétone attribue les édits de proscription à Claude. (*In Claudio*, cap. XXVI.)

LXXIIe.

PAGE 175. Le premier magistrat des Rhédons.

Ce magistrat s'appelait Vergobret. (CÉSAR, *Comment.*, liv. I.)

SUR LE DIXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 178. L'ordre savant des prêtres gaulois.

Consultez, pour la science, les mœurs, le gouvernement des druides, les notes LIIIe, LIVe et LIXe du livre précédent.

IIe.

PAGE 178. L'orgueil dominait chez cette Barbare.

Ce caractère d'orgueil est attribué aux Gaulois par toute l'antiquité. Selon Diodore, ils aimaient les choses exagérées, l'enflure et l'obscurité du langage,

et l'hyperbole dominait dans leurs discours. Cette exaltation de sentiment dans Velléda prépare le lecteur à ce qui va suivre, et rend moins extraordinaire les propos, les mœurs et la conduite de cette femme infortunée.

IIIe.

PAGE 178. Les fées gauloises.

Voyez la note LXe du livre précédent ; le passage de Pomponius Mela est formel : il dit que les vierges ou fées de l'île de Sayne s'attribuaient tous les pouvoirs dont Velléda parle ici. On peut, si l'on veut, consulter encore un passage de SAINT-FOIX, tome I, IIe partie des *Essais sur Paris*.

IVe.

PAGE 179. Le gémissement d'une fontaine.

Les Gaulois tiraient des présages du murmure des eaux et du bruit du vent dans le feuillage. (CÉSAR, liv. I.)

Ve.

PAGE 180. Je sentais, il est vrai, que Velléda ne m'inspirerait jamais un attachement, etc.

C'est ce qui fait qu'Eudore peut éprouver un véritable amour pour Cymodocée.

VIe.

PAGE 180. Ces bois appelés chastes.

« Nemus castum. » (TACIT., *de Mor. Germ.*)

VIIe.

PAGE 180. On voyait un arbre mort.

« Ils adoraient, dit Adam de Brême, un tronc d'arbre extrêmement haut, « qu'ils appelaient Irminsul. » C'était l'idole des Saxons que Charlemagne fit abattre. (ADAM BREM., *Histor., Eccles. Germ.*, lib. III.) Je transporte l'Irminsul des Saxons dans la Gaule; mais on sait que les Gaulois rendaient un culte aux arbres, qu'ils honoraient tantôt comme Teutatès, tantôt comme dieu de la guerre, et c'est ce que signifie Irmin ou Hermaun.

VIIIe.

PAGE 180. Autour de ce simulacre.

Lucus erat, longo numquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,

Et gelidas alte summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent, sed barbara ritu
Sacra Deum ; structæ sacris feralibus aræ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insidere ramis,
Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
In cubuit silvas, excussaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Frontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor.
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt ; tantum terroribus addit,
Quos timeant non nosse Deos.

(LUCAN., *Phars.*. lib. III, v. 339 et seq.)

Ut procul Hercyniæ per vasta silentia silvæ
Venari tuto liceat, lucosque vetusta
Religione truces, et robora, numinis instar
Barbarici, nostræ feriant impune bipennes.

(CLAUDIAN., *de Laud.* Stilicon.)

Quant aux armes suspendues aux branches des forêts, Arminius, excitant les Germains à la guerre, leur dit qu'ils ont suspendu dans leurs bois les armes des Romains vaincus. « Cerni adhuc Germanorum in lucis signa romana, « quæ diis patriis suspenderit. » (TACIT., *Ann.*, lib. I, 59.) Jornandès raconte la même chose d'un usage des Goths.

IXe.

PAGE 181. Une Gauloise l'avait promis à Dioclétien.

Dioclétien, n'étant qu'un simple officier, rencontra dans les Gaules une femme fée : elle lui prédit qu'il parviendrait à l'empire lorsqu'il aurait tué Aper ; *aper*, en latin, signifie un sanglier. Dioclétien fit la chasse aux sangliers sans succès ; enfin Aper, préfet du prétoire, ayant empoisonné l'empereur Numérien, Dioclétien tua lui-même Aper d'un coup d'épée, et devint le successeur de Numérien.

Xe.

PAGE 181. Nous avons souvent disposé de la pourpre.

Claude, Vitellius, etc., furent proclamés empereurs dans la Gaule. Vindex leva le premier l'étendard de la révolte contre Néron. Les Romains disaient que leurs guerres civiles commençaient toujours dans les Gaules.

XIe

PAGE 181. Nouvelle Éponine.

Il est inutile de s'étendre sur cette histoire, que tout le monde connaît : Sabinus, ayant pris le titre de Cesar, fut défait par Vespasien ; il se cacha dans un tombeau, où il resta neuf ans enseveli avec sa femme Éponine.

XIIe.

PAGE 183. Guitare.

Les bardes ne connaissaient point la lyre, encore moins la harpe, comme les prétendus bardes de Macpherson. Toutes ces choses sont des mœurs fausses, qui ne servent qu'à brouiller les idées. Diodore de Sicile (liv. v.) parle de l'instrument de musique des bardes, et il en fait une espèce de cithare ou de guitare.

XIIIe.

PAGE 183. L'ombre de Didon.

. . . . . Qualem primo qui surgere mense,
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

XIVe.

PAGE 183. Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine.

Cette fable du voyage d'Hercule dans les Gaules, et du mariage de ce héros avec la fille d'un roi d'Aquitaine, est racontée par Diodore de Sicile. (liv. v.) Il ne donne point les noms du roi et de la princesse, mais on les trouve dans d'autres auteurs.

XVe.

PAGE 184. Le sélago.

Le lecteur apprend dans le texte tout ce qu'il peut savoir sur cette plante mystérieuse des Gaulois. L'autorité est Pline. (*Hist.*, lib. XXIV, cap. XI.)

XVIe.

PAGE 184. Je prendrai la forme d'un ramier, etc.

On a déjà vu que les druidesses de l'île de Sayne s'attribuaient le pouvoir de changer de forme. Voyez la note IIIe de ce livre, et la note LXe du livre précédent.

XVIIe.

PAGE 184. Les cygnes sont moins blancs, etc.

Un passage d'Ammien Marcellin, cité dans la note L^e du livre précédent,

nous apprend que les Gauloises avaient les bras blancs comme de la neige. Diodore, comme nous l'avons encore vu dans la même note, ajoute qu'elles étaient belles, mais que, malgré leur beauté, les hommes ne leur étaient pas fidèles. Strabon (liv. IV) remarque qu'elles étaient heureuses en accouchant et en nourrissant leurs enfants : « Pariendo eduquandoque fœtus, felices. »

XVIIIe.

PAGE 184. Nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel.

Les yeux des Gauloises étaient certainement bleus; mais toute l'antiquité donne aux Gaulois un regard farouche, et nous avons vu qu'Ammien Marcellin l'attribue pareillement aux femmes. Velléda embellit donc le portrait; c'est dans la nature; elle sait qu'elle n'est pas aimée.

XIXe.

PAGE 184. Nos cheveux sont si beaux que les Romaines nous les empruntent.

C'est Martial qui le dit. (Liv. VIII, 33; liv. XIV, 26.) Tertullien (*de Cultu femin.*, cap. VI), et saint Jérôme (*Hieronym. epist.* VII.), se sont élevés contre ce caprice des dames romaines. Selon Juvénal (*Sat.* VI.), ce furent des courtisanes qui introduisirent cette mode en Italie.

XXe.

PAGE 184. Quelque chose de divin.

Velléda s'embellit encore; elle attribue aux Gauloises ce que Tacite dit des femmes germaines : « Inesse quin etiam sanctum aliquid et providum putant. » (TACIT., *de Mor. Germ.*)

XXIe.

PAGE 186. La flotte des Francs.

Cette petite circonstance de la flotte des Francs est depuis longtemps préparée. Voyez le livre précédent et la note LXVe du même livre.

XXIIe.

PAGE 186. Les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages.

Voyez la note IVe du livre VI.

XXIIIe.

PAGE 187. Une longue suite de pierres druidiques, etc.; jusqu'à l'alinéa.

C'est le monument de Carnac en Bretagne, auprès de Quiberon. Il est exactement décrit dans le texte. Je n'ai plus rien à ajouter ici.

XXIVe.

PAGE 187. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus, etc.; jusqu'à la fin de l'alinéa.

Cette histoire du passage des âmes dans l'île des Bretons est tirée de Procope. (*Hist. Goth.*, lib. VI, cap. XX.) Comme elle est très exacte dans le texte, je n'ai rien à ajouter dans la note. Plutarque (*de Oracul. defect.*) avait raconté à peu près la même histoire avant Procope.

XXVe.

PAGE 188. Le tourbillon de feu.

Cette circonstance des tourbillons se trouve dans les deux auteurs cités à la note précédente.

XXVIe.

PAGE 188. Tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre.

« Lorsque les Gaulois brûlent leurs morts, dit Diodore (trad. de Terrass.),
« ils adressent à leurs amis et à leurs parents défunts des lettres qu'ils jettent
« dans le bûcher, comme s'ils devaient les recevoir et les lire. »

XXVIIe.

PAGE 189. Je tombe aux pieds de Velléda.

Ceci remplace deux lignes trop hardies des premières éditions. L'expression est adoucie, le morceau n'y perd rien; il devient seulement plus chaste et d'un meilleur goût.

XXVIIIe.

PAGE 189. L'enfer donne le signal de cet hymen funeste, etc.

J'ai transporté ici dans une autre religion les fameux vers du IVe livre de l'*Énéide* :

. . . . . Prima et Tellus et Pronuba Juno
Dant signum : fulsere ignes, et conscius æther
Connubiis, summoque ulularunt vertice nymphæ.

XXIXe.

PAGE 190. Le langage de l'enfer s'échappa naturellement de ma bouche.

Il y a ici tout un paragraphe de supprimé. Rien dans cet épisode ne peut plus choquer le lecteur, à moins qu'il ne soit plus permis de traiter les passions dans une épopée. Si les longs combats d'Eudore, si l'exécration avec laquelle il parle de sa faute, si le repentir le plus sincère ne l'excusent pas, je n'ai nulle connaissance de l'art et du cœur humain.

XXXe.

PAGE 190. Les cris que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle.

« Ubi major atque illustrior incidit res, clamore per agros regionesque si-
« gnificant : hunc alii deinceps excipiunt et proximis tradunt. » (CÆS., *in Comment.*, lib. VII.)

XXXIe.

PAGE 191. Et que du faîte de quelque bergerie.

> Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
> Pastorale canit signum, cornuque recurvo
> Tartaream intendit vocem, etc.
>
> (*Æneid.*, VII.)

XXXIIe.

PAGE 192. Comme une moissonneuse.

Jusqu'ici on avait comparé le jeune homme mourant à l'herbe, à la fleur coupée, « succisus aratro; » j'ai transporté les termes de la comparaison, et j'ai comparé Velléda à la moissonneuse elle-même. La circonstance de la faucille d'or m'a conduit naturellement à l'image : un poète habile pourra peut-être profiter de cette idée, et arranger tout cela un jour avec plus de grâce que moi.

Ici se terminent les *chants* pour la patrie. J'ai peint notre double origine ; j'ai cherché nos costumes et nos mœurs dans leur berceau, et j'ai montré la religion naissante chez les fils aînés de l'Église. En réunissant ces six livres et les notes de ces livres, on a sous les yeux un corps complet de documents authentiques touchant l'histoire des Francs et des Gaulois. C'est chez les Francs qu'Eudore est témoin d'un des plus grands miracles de la charité évangélique ; c'est dans la Gaule qu'il tombe, et c'est un prêtre chrétien de cette même Gaule qui le rappelle à la vraie religion. Eudore porte nécessairement dans les cachots les souvenirs de ces contrées

demi sauvages, auxquelles il doit, pour ainsi dire, et ses vertus et son triomphe. Ainsi, nous autres Français, nous participons à sa gloire, et, du moins sous un rapport, le héros des *Martyrs*, quoique étranger, se trouve rattaché à notre sol. Ces considérations, peut-être touchantes, n'auraient point échappé à la critique, si on n'avait voulu aveuglément condamner mon ouvrage, en affectant de méconnaître un grand travail, et un sujet intéressant, même pour la patrie.

SUR LE ONZIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 193. La grande époque de ma vie.

Voilà qui lie absolument le récit à l'action, en amenant le repentir et la pénitence d'Eudore, et ce qui rentre dans les desseins de Dieu; desseins qui sont expliqués dans le livre du *Ciel*.

IIe.

PAGE 194. Il me nomma préfet du prétoire des Gaules.

J'ai dit plus haut qu'Ambroise était le fils du préfet du prétoire des Gaules; mais je suppose à présent que le père d'Ambroise était mort, ou qu'il ne possédait plus cette charge.

IIIe.

PAGE 194. Je m'embarquai au port de Nîmes.

Voyez la Préface.

IVe.

PAGE 194. Marcellin m'admit au repentir.

Pour les erreurs du genre de celles d'Eudore, l'expiation était de sept ans : ainsi Marcellin fait une grâce au coupable en ne le laissant que cinq ans hors de l'Église. Les premières éditions des *Martyrs* donnaient sept ans à la pénitence du fils de Lasthénès ; ce qui était la totalité du temps canonique.

V^e.

PAGE 194. Il était encore en Égypte.

On se souvient que lorsque Eudore partit pour les Gaules, Dioclétien était allé pacifier l'Égypte, soulevée par un tyran qui prétendait à la pourpre. (Voyez liv. V et liv. IX.)

VIe.

PAGE 194. Môle de Marc-Aurèle.

Peut-être Civita-Vecchia.

VIIe.

PAGE 195. Porter du blé destiné au soulagement des pauvres.

On lisait dans les éditions précédentes : « Chercher du blé. » (Voyez la Vie de saint Jean l'Aumônier, dans la *Vie des Pères du désert*, trad. d'Arnauld d'Andilly, page 350.)

VIIIe.

PAGE 195. Utique... Carthage... Marius... Caton, etc.

Voici un ciel, un sol, une mer, des souvenirs bien différents de ceux des Gaules. J'ai parcouru cette route d'Eudore : si le récit de mon héros fatigue, ce ne sera pas faute de variété.

IXe.

PAGE 196. A la vue de la colline où fut le palais de Didon.

En doublant la pointe méridionale de la Sicile, et rasant la côte de l'Afrique pour aller en Égypte, on pouvait apercevoir Carthage. J'aurais beaucoup de choses à dire sur les ruines de cette ville, ruines plus considérables qu'on ne le croit généralement ; mais ce n'est pas ici le lieu.

X^e.

PAGE 196. Une colonne de fumée.

> Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elisæ
> Collucent flammis. Quæ tantum accenderit ignem
> Causa latet.
>
> (*Æneid.*, V.)

XIe

PAGE 196. Je n'étais pas comme Énée.

Mais Eudore était le descendant de Philopœmen et le dernier représentant des grands hommes de la Grèce.

XIIe.

PAGE 196. Je n'avais pas comme lui... l'ordre du ciel.

Eudore se trompe : il suit les ordres du ciel, et l'empire romain lui devra son salut, puisque c'est par sa mort que le christianisme va monter sur le trône des Césars; mais le fils de Lasthénès ignore ses hautes destinées, et les maux qu'il a causés humilient son cœur.

XIIIe.

PAGE 196. Le promontoire de Mercure, et le cap où Scipion, etc.

Le promontoire de Mercure, aujourd'hui le cap Bon, selon le docteur Shaw et d'Anville. Scipion, passant en Afrique avec son armée, aperçut la terre, et demanda au pilote comment cette terre s'appelait : « C'est le cap Beau, » répondit le pilote. Scipion fit tourner la proue vers ce côté. (TITE-LIVE, liv. X.)

XIVe.

PAGE 196. Poussés par les vents vers la petite sirte.

Je passai cinq jours à l'ancre dans la petite sirte, précisément pour éviter le naufrage que les anciens trouvaient dans ce golfe. Le fond de la petite sirte va toujours s'élevant jusqu'au rivage : de sorte qu'en marchant la sonde à la main on vient mouiller sur un bon fond de sable, à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents; et cette sirte, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

XVe.

PAGE 196. La tour qui servit de retraite au grand Annibal.

« Une péninsule, dit d'Anville, où se trouve une place que les Francs
« nomment Africa, paraît avoir été l'emplacement de *Turris Annibalis*, d'où
« ce fameux Carthaginois, toujours redouté des Romains, partit en quittant
« l'Afrique pour se retirer en Asie. »

XVIe.

PAGE 196. Je croyais voir ces victimes de Verrès.

Allusion à ce beau passage de la Ve Verrine, chap. CLVIII, où Cicéron mon-

trait un citoyen romain expirant sur la croix par les ordres de Verrès, à la vue des côtes de l'Italie.

XVIIe.

PAGE 196. L'île délicieuse des Lotophages.

Probablement aujourd'hui Zerbi. On mange encore le lotus sur toute cette côte. Pline distingue deux sortes de lotus. (Liv. XIII, chap. XVII. Voyez aussi l'*Odyssée.*)

XVIIIe.

PAGE 196. Les autels des Philènes, et Leptis, patrie de Sévère.

Pour l'ordre, il aurait fallu Leptis et les autels des Philènes ; mais l'oreille s'y opposait. « *Philenorum aræ*, monument consacré à la mémoire de deux « frères carthaginois qui s'étaient exposés à la mort pour étendre jusque-là « les dépendances de leur patrie. » (D'ANVILLE.) Leptis, une des trois villes d'où la province de Tripoli prit son nom. Sévère et saint Fulgence étaient de Leptis. Il existe encore des ruines de cette ville sous le Liba.

XIXe

PAGE 196. Une haute colonne attira bientôt nos regards.

En revenant en Europe, je suis demeuré plusieurs jours en mer en vue de la colonne de Pompée, et certes je n'ai eu que trop le temps de remarquer son effet à l'horizon. Ici commence la description de l'Égypte. Je prie le lecteur de la suivre pas à pas et d'examiner si on y trouve de l'enflure, du galimatias et le moindre désir de produire de l'effet avec de grands mots : je puis me tromper, car je ne suis pas aussi habile que les critiques ; mais je suis bien sûr de ce que j'ai vu de mes yeux, et, malheureusement, je vois les choses comme elles sont.

XXe.

PAGE 196. Par Pollion, préfet d'Égypte

C'est ce que porte l'inscription lue par les Anglais, au moyen du plâtre qu'ils appliquèrent sur la base de la colonne. Je crois avoir été le premier ou un des premiers qui aient fait connaître cette inscription en France. Je l'ai rapportée dans un numéro du *Mercure*, lorsque ce journal m'appartenait.

XXIe.

PAGE 197. Le savant Dydime.

Il y a deux Didymes, tous deux savants : le second, qui vivait dans le

quatrième siècle, était chrétien, et versé également dans l'antiquité profane et sacrée. On peut supposer sans inconvénient que le second Didyme est l'auteur du *Commentaire sur Homère*. Il occupa la chaire de l'école d'Alexandrie : c'est pourquoi je l'appelle successeur d'Aristarque, qui corrigea Homère, et qui fut gouverneur du frère de Ptolémee Lagus. J'ai voulu seulement rappeler deux noms chers aux lettres.

XXIIe.

PAGE 197. Arnobe.

Continuation du tableau des grands hommes de l'Église à l'époque de l'action : ce sont à présent ceux de l'Église d'Orient. Il y a ici de légers anachronismes, encore pourrais-je les défendre et chicaner sur les temps ; mais ce n'est point de cela qu'il est question.

XXIIIe.

PAGE 197. Dépôt des remèdes et des poisons de l'âme.

On connaît la fameuse inscription de la bibliothèque de Thèbes en Egypte : *Ψυχῆς ἰατρεῖον*. N'est-il pas plus juste pour nous avec le mot que j'y ai ajouté ?

XXIVe.

PAGE 197. Du haut d'une galerie de marbre, je regardais Alexandrie, etc.

J'ai souvent aussi contemplé Alexandrie du haut de la terrasse qui règne sur la maison du consul de France ; je n'apercevais qu'une mer nue qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues, des ports vides et le désert lybique s'enfonçant à l'horizon du midi. Ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots ; on aurait cru voir une seule mer, dont une moitié était agitée et bruyante, et dont l'autre moitié était immobile et silenciense. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité ; un Arabe galopant au loin sur un âne, au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur une grève désolée ; les pavillons des divers consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies : tel était le spectacle.

Je vais citer un long morceau de Strabon, qui renferme une description complète d'Alexandrie, et qui servira d'autorité pour tout ce que je dis dans mon texte sur les monuments de cette ville, sur le cercueil de verre d'Alexandre, etc., etc. Comme les savants ennemis des *Martyrs*, qui ont tout lu sur l'Egypte, sont sans doute très versés dans l'Antiquité, ils seront bien aises de trouver ici l'original de ma description. Je ne leur ferai pas l'injure de traduire le morceau ; mais j'espère alors qu'ils tanceront le géographe grec, pour son ignorance et la fausseté de ses assertions.

Ἐστι δὲ χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμα τοῦ ἐδάφους τῆς πόλεως· οὗ τὰ μὲν ἐπὶ μῆκος πλευρά ἐστι τὰ ἀμφίκλυστα, ὅσον τριάκοντα σταδίων ἔχοντα διάμετρον·

τὰ δὲ ἐπὶ πλάτος οἱ ἰσθμοί, ἑπτὰ ἢ ὀκτὼ σταδίων ἑκάτερος, σφιγγόμενος τῇ μὲν ὑπὸ θαλάττης, τῇ δ' ὑπὸ τῆς λίμνης. Ἅπασα μὲν ὁδοῖς κατατέτμηται, ἱππηλάταις καὶ ἁρματηλάταις· δυσὶ δὲ πλατυτάταις, ἐπὶ πλέον ἢ πλέθρον ἀναπεπταμέναις· αἳ δὴ δίχα καὶ πρὸς ὀρθὰς τέμνουσιν ἀλλήλας. Ἔχει δ' ἡ πόλις τεμένη, τά τε κοινὰ κάλλιστα καὶ τὰ βασίλεια, τέταρτον, ἢ καὶ τρίτον τοῦ παντὸς περιβόλου μέρος· τῶν γὰρ βασιλέων ἕκαστος ὥσπερ τοῖς κοινοῖς ἀναθήμασι προσεφιλοκάλει τινὰ κόσμον, οὕτω καὶ οἴκησιν ἰδίᾳ περιεβάλλετο πρὸς ταῖς ὑπαρχούσαις, ὥστε νῦν τὸ τοῦ ποιητοῦ

Ἐξ ἑτέρων ἕτερ' ἐστίν·

ἅπαντα μέντοι συναφῆ καὶ ἀλλήλοις καὶ τῷ λιμένι, καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ. Τῶν δὲ βασιλείων μέρος ἐστὶ καὶ τὸ Μουσεῖον ἔχον περίπατον καὶ ἐξέδραν, καὶ οἶκον μέγαν, ἐν ᾧ τὸ συσσίτιον τῶν μετεχόντων τοῦ Μουσείου φιλολόγων ἀνδρῶν. Ἔστι δὲ τῇ συνόδῳ ταύτῃ καὶ χρήματα κοινά, καὶ ἱερεὺς ὁ ἐπὶ τῷ Μουσείῳ τεταγμένος, τότε μὲν ὑπὸ τῶν βασιλέων, νῦν δ' ὑπὸ Καίσαρος. Μέρος δὲ τῶν βασιλείων ἐστὶ καὶ τὸ καλούμενον Σῆμα, ὃ περίβολος ἦν, ἐν ᾧ αἱ τῶν βασιλέων ταφαί, καὶ ἡ Ἀλεξάνδρου· ἔφθη γὰρ τὸ σῶμα ἀφελόμενος Περδίκκαν ὁ τοῦ Λάγου Πτολεμαῖος, κατακομίζοντα ἐκ τῆς Βαβυλῶνος, καὶ ἐκτρεπόμενον ταύτῃ κατὰ πλεονεξίαν καὶ ἐξιδιασμὸν τῆς Αἰγύπτου, καὶ δὴ καὶ ἀπώλετο διαφθαρεὶς ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν, ἐπελθόντος τοῦ Πτολεμαίου καὶ κατακλείσαντος αὐτὸν ἐν νήσῳ ἐρήμῃ· ἐκεῖνος μὲν οὖν ἀπέθανεν ἐμπεριπαρεὶς ταῖς σαρίσσαις, ἐπελθόντων ἐπ' αὐτὸν τῶν στρατιωτῶν· σὺν αὐτῷ δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς, Ἀριδαῖός τε, καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου, καὶ ἡ γυνὴ Ῥωξάνη ἀπῆρεν εἰς Μακεδονίαν· τὸ δὲ σῶμα τοῦ Ἀλεξάνδρου κομίσας ὁ Πτολεμαῖος ἐκήδευσεν ἐν τῇ Ἀλεξανδρείᾳ, ὅπου νῦν ἔτι κεῖται· οὐ μὴν ἐν τῇ αὐτῇ πυέλῳ· ὑαλίνη γὰρ αὕτη, ἐκεῖνος δ' ἐν χρυσῇ κατέθηκεν. Ἐσύλησε δ' αὐτὴν ὁ Κόκκης, καὶ Παρείσακτος ἐπικληθεὶς Πτολεμαῖος, ἐκ τῆς Συρίας ἐπελθών, καὶ ἐκπεσὼν εὐθύς, ὥστ' ἀνόνητα αὐτῷ τὰ σῦλα γενέσθαι.

Ἔστι δὲ ἐν τῷ μεγάλῳ λιμένι κατὰ μὲν τὸν εἴσπλουν ἐν δεξιᾷ ἡ νῆσος καὶ ὁ πύργος ὁ Φάρος· κατὰ δὲ τὴν ἑτέραν χεῖρα αἵ τε χοιράδες, καὶ ἡ Λοχιὰς ἄκρα, ἔχουσα βασίλειον. Εἰσπλεύσαντι δ' ἐν ἀριστερᾷ ἐστι συνεχῆ τοῖς ἐν τῇ Λοχιάδι τὰ ἐνδοτέρω βασίλεια, πολλὰς καὶ ποικίλας ἔχοντα διαίτας καὶ ἄλση· τούτοις δ' ὑπόκειται ὅ, τε κρυπτὸς λιμὴν καὶ κλειστὸς ἴδιος τῶν βασιλέων, καὶ ἡ Ἀντίρροδος, νησίον προκείμενον τοῦ ὀρυκτοῦ λιμένος, βασίλειον ἅμα καὶ λιμένιον ἔχον· ἐκάλεσαν δ' οὕτως, ὡς ἂν τῇ Ῥόδῳ ἐνάμιλλον. Ὑπέρκειται δὲ τούτου τὸ θέατρον· εἶτα τὸ Ποσείδιον, ἀγκών τις ἀπὸ τοῦ Ἐμπορίου καλουμένου προπεπτωκώς, ἔχων ἱερὸν Ποσειδῶνος· ᾧ προσθεὶς χῶμα Ἀντώνιος ἔτι μᾶλλον προνεῦον εἰς μέσον τὸν λιμένα ἐπὶ τῷ ἄκρῳ κατεσκεύασε δίαιταν βασιλικήν, ἣν Τιμώνιον προσηγόρευσε. Τοῦτο δ' ἔπραξε τὸ τελευταῖον, ἡνίκα προλειφθεὶς ὑπὸ τῶν φίλων ἀπῆρεν εἰς Ἀλεξάνδρειαν μετὰ τὴν ἐν Ἀκτίῳ κακοπραγίαν, Τιμώνιον αὐτῷ κρίνας τὸν λοιπὸν βίον, ὃν διάξειν ἔμελλεν ἔρημος τῶν τοσούτων φίλων. Εἶτα τὸ Καισάριον καὶ τὸ Ἐμπορεῖον, καὶ ἀποστάσεις· καὶ μετὰ ταῦτα τὰ νεώρια μέχρι τοῦ ἑπτασταδίου. Ταῦτα μὲν τὰ πρὸ τὸν μέγαν λιμένα.

Ἑξῆς δ' Εὐνόστου λιμὴν μετὰ τὸ ἑπταστάδιον· καὶ ὑπὲρ τούτου ὀρυκτός, ὃν καὶ Κιβωτὸν καλοῦσιν, ἔχων καὶ αὐτὸς νεώρια. Ἐνδοτέρω δὲ τούτου διῶρυξ πλωτὴ μέχρι τῆς λίμνης τεταμένη τῆς Μαρεώτιδος· ἔξω μὲν οὖν τῆς διώρυγος μικρὸν ἔτι λείπεται τῆς πόλεως· εἶθ' ἡ Νεκρόπολις, καὶ τὸ προάστειον, ἐν ᾧ κῆποι

τε πολλοὶ καὶ ταφαὶ καταγωγαὶ, πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν ἐπιτήδειαι. Ἐντὸς δὲ τῆς διώρυγος τό, τε Σαράπιον καὶ ἄλλα τεμένη ἀρχαῖα ἐκλελειμμένα πως διὰ τὴν τῶν νεῶν κατασκευὴν τῶν ἐν Νικοπόλει.

(STRAB., *Rer. geogr.*, lib. XVII.)

XXVe.

PAGE 198. Comme une cuirasse macédonienne.

Comment ai-je pu traduire le mot *chlamydes* de l'original par *cuirasse?* Voilà bien ce qui prouve que mes descriptions ne sont bonnes que pour ceux qui n'ont rien lu sur l'Égypte. Aurais-je par hasard quelque autorité que je me plaise à cacher, ou n'ai-je eu l'intention que d'arriver à l'image tirée des armes d'Alexandre? C'est ce que la critique nous dira.

XXVIe.

PAGE 198. Ces vaillants qui sont tombés morts.

« Et non dormient cum fortibus cadentibus... qui posuerunt gladios suos sub « capitibus suis. » (EZECHIEL, cap. XXXII, v. 27.)

XXVIIe.

PAGE 199. Qui vient de se baigner dans les flots du Nil.

Les eaux du Nil, pendant le débordement, ne sont point jaunes, ainsi qu'on l'a dit ; elles ont une teinte rougeâtre comme le limon qu'elles déposent : c'est ce que tout le monde a pu observer aussi bien que moi.

XXVIIIe.

PAGE 199. Un sol rajeuni tous les ans.

Voilà toute la description de l'Égypte : il me semble que je ne dis rien ici d'extraordinaire ni d'étranger à la pure et simple vérité. L'expression sans doute est à moi ; mais si j'en crois d'assez bons juges, je ne dois avoir nulle inquiétude sur ce point.

XXIXe.

PAGE 200. Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui.

Je ne sais si l'on avait remarqué avant moi ce passage des *Prophètes* qui peint si bien les Pyramides. J'avais ici un vaste sujet d'amplification, et pourtant je me suis contenté de peindre rapidement cet imposant spectacle : il faut se taire, après Bossuet, sur ces grands tombeaux. En remontant le Nil pour aller au Caire, lorsque j'aperçus les Pyramides, elles me [illegible]

l'image exprimée dans le texte. La beauté du ciel, le Nil, qui ressemblait alors à une petite mer; le mélange des sables du désert et des tapis de la plus fraîche verdure; les palmiers, les dômes des mosquées, les minarets du Caire, les Pyramides lointaines de Saccara, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs : tout cela formait un tableau qui n'a point son égal dans le reste du monde. Si j'osais comparer quelque chose à ces sépulcres des rois d'Egypte, ce seraient les sépulcres des Sauvages sur les rives de l'Ohio. Ces monuments, ainsi que je l'ai dit dans *Atala*, peuvent être appelés les Pyramides des déserts, et les bois qui les environnent sont les palais que la main de Dieu éleva à l'homme-roi enseveli sous le mont du Tombeau.

XXXe.

PAGE 200. Baignée par le lac Acherus, où Caron passait les morts.

« Ces plaines heureuses, qu'on dit être le séjour des justes morts, ne sont à « la lettre que les belles campagnes qui sont aux environs du lac d'Acherus, « auprès de Memphis, et qui sont partagées par des champs et par des étangs « couverts de blé ou de lotos. Ce n'est pas sans fondement qu'on a dit que les « morts habitent là ; car c'est là qu'on termine les funérailles de la plupart « des Egyptiens, lorsque, après avoir fait traverser le Nil et le lac d'Acherus à « leurs corps, on les dépose enfin dans des tombes qui sont arrangées sous « terre en cette campagne. Les cérémonies qui se pratiquent encore aujour- « d'hui dans l'Égypte conviennent à tout ce que les Grecs disent de l'enfer, « comme à la barque qui transporte les corps, à la pièce de monnaie qu'il « faut donner au nocher, nommé *Caron* en langue égyptienne, au temple de la « ténébreuse Hécate, placé à l'entrée de l'enfer; aux portes du Cocyte et du « Lethé, posées sur des gonds d'airain; à d'autres portes, qui sont celles de « la Vérité et de la Justice, qui est sans tête. » (DIODORE, liv. I, traduct. de Terrasson.)

XXXIe.

PAGE 200. Je visitai Thèbes aux cent portes.

« Busiris rendit la ville de Thèbes la plus opulente, non-seulement de « l'Égypte, mais du monde entier. Le bruit de sa puissance et de ses richesses « s'étant répandu partout, a donné lieu à Homère d'en parler en ces termes :

> Non, quand il m'offrirait, pour calmer mes transports,
> Ce que Thèbes d'Egypte enferme de trésors,
> Thèbes qui, dans la plaine envoyant ses cohortes,
> Ouvre à vingt mille chars ses cent fameuses portes.

« Néanmoins, selon quelques auteurs, Thèbes n'avait point cent portes; mais, « prenant le nombre de cent pour plusieurs, elle était surnommée Hécatom- « pyle, non peut-être de ses portes, mais des grands vestibules qui étaient à « l'entrée de ses temples. » (DIODORE, liv. I, sect. II, trad. de Terrasson.)

XXXIIe.

PAGE 100. Tentyra aux ruines magnifiques.

Aujourd'hui Dendéra. Je la suppose ruinée au temps d'Eudore, et telle qu'elle est aujourd'hui. Une foule de villes égyptiennes n'existaient déjà plus du temps des Grecs et des Romains, et ils allaient comme nous en admirer les ruines. Je donne ici mille cités à l'Égypte : Diodore en compte trois mille ; et, selon le calcul des prêtres, elles s'étaient élevées au nombre de dix-huit mille. Si l'on en croyait Théocrite, ce nombre eût été encore beaucoup plus considérable. Dioclétien lui-même détruisit plusieurs villes de la Thébaïde, en étouffant la révolte d'Achillée.

XXXIIIe.

PAGE 200. Qui donna Cécrops et Inachus à la Grèce, qui fut visitée, etc.

Cécrops fonda Athènes ; et Inachus, Argos.

Parmi les sages qui ont visité l'Égypte, Diodore compte, d'après les prêtres égyptiens, Orphée, Musée, Melampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Democrite, Œnopidès. (Liv. I.) J'ai ajouté les grands personnages de l'Écriture.

XXXIVe.

PAGE 200. Cette Egypte, où le peuple jugeait ses rois, etc.

Je citerai Rollin, tout à fait digne de figurer auprès des historiens antiques : « Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur « public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, « on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple « admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusqu'après la mort ; et chacun, « touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que « si le mort n'était convaincu d'autre faute, on l'ensevelissait honorablement.

« Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette enquête publique établie contre « les morts, c'est que le trône même n'en mettait pas à couvert. Les rois étaient « épargnés pendant leur vie, le repos public le voulait ainsi ; mais ils n'étaient « pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort, et quelques-uns « ont été privés de sépulture. » (ROLLIN, *Hist. des Egypt.*)

XXXVe.

PAGE 200. Où l'on empruntait en livrant pour gage le corps d'un père.

« Sous le règne d'Asychis, comme le commerce souffrait de la disette d'ar- « gent, il publia, me dirent-ils, une loi qui défendait d'emprunter, à moins « qu'on ne donnât pour gage le corps de son père. On ajouta à cette loi que le « créancier aurait aussi en sa puissance la sépulture du débiteur, et que si « celui-ci refusait de payer la dette pour laquelle il aurait hypothéqué un « gage si précieux, il ne pourrait être admis, après sa mort, dans la sépul- « ture de ses pères, ni dans quelque autre, et qu'il ne pourrait, après le trépas « d'aucun des siens, leur rendre cet honneur. » (HÉRODOTE, liv. II, traduct. de M. Larcher.)

XXXVIe.

PAGE 200. Où le père qui avait tué son fils, etc.

« On ne faisait pas mourir les parents qui avaient tué leurs enfants, mais

« on leur faisait tenir leurs corps embrassés trois jours et trois nuits de suite,
« au milieu de la garde publique qui les environnait. » (DIODORE, liv. II, traduction de Terrasson.)

XXXVIIe.

PAGE 200. Où l'on promenait un cercueil autour de la table du festin.

« Aux festins qui se font chez les riches, on porte après le repas, autour de
« la salle, un cercueil avec une figure en bois, si bien travaillée et si bien
« peinte, qu'elle représente parfaitement un mort. Elle n'a qu'une coudée ou
« deux au plus. On la montre à tous les convives tour à tour, en leur disant :
« Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort ;
« buvez donc maintenant et vous divertissez. » (HÉRODOTE, liv. II, traduct. de M. Larcher.)

XXXVIIIe.

PAGE 200. Où les maisons s'appelaient des hôtelleries, et les tombeaux des maisons.

« Tous ces peuples, regardant la durée de la vie comme un temps très
« court et de peu d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la
« longue mémoire que la vertu laisse après elle. C'est pourquoi ils appellent
« les maisons des vivants des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer ;
« mais ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts,
« d'où l'on ne sort plus. Ainsi, les rois ont été comme indifférents sur la con-
« struction de leurs palais, et ils se sont épuisés dans la construction de leurs
« tombeaux. » (DIODORE, liv. I, traduct. de Terrasson.)

XXXIXe.

PAGE 200. Leurs symboles bizarres ou effrontés.

Non-seulement j'ai lu quelque chose sur l'Égypte, comme on vient de le voir, mais j'en connais assez bien les monuments ; et quand je dis qu'il y avait des symboles effrontés à Thèbes, à Memphis et à Hiéropolis, je ne fais que rappeler ce que la gravure a rappelé depuis Pococke, et rappellera sans doute encore. Cette note XXXIXe termine la description de l'Égypte idolâtre : il n'y a, comme on le voit, pas une phrase, pas un mot qui ne soit appuyé sur une puissante autorité, et l'on peut remarquer que j'ai renfermé en quelques lignes toute l'histoire de l'Égypte ancienne, sans omettre un seul fait essentiel. Dans la description de l'Égypte chrétienne qui va suivre, dans la peinture du désert, j'aurais pu m'en rapporter à mes propres yeux, et mon témoignage suffisait, comme celui de tout autre voyageur. On verra pourtant que mes récits sont confirmés par les relations les plus authentiques. Franchement, je suis plus fort que mes ennemis en tout ceci ; et puisqu'ils m'y ont forcé par l'attaque la plus bizarre, je suis obligé de leur prouver qu'ils ont parlé de choses qu'ils n'entendent pas.

XLe.

PAGE 201. Il venait de conclure un traité avec les peuples de Nubie.

Par ce traité, Dioclétien avait cédé aux Éthiopiens le pays qu'occupaient les Romains au-delà des cataractes.

XLIe.

PAGE 201. Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, etc.

« Nous partîmes de Benisolet, dit le père Siccard, le 25, pour aller au village
« de Baiad, qui est à l'orient du fleuve. Nous prîmes dans ce village des guides
« pour nous conduire au désert de Saint-Antoine. Nous sortîmes de Baiad le
« 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous
« marchâmes au nord le long du Nil, l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite
« nous tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre désert de Saint-Antoine, ou
« de la Basse-Thébaïde... Une plaine sablonneuse s'étend d'abord jusqu'à la
« gorge de Gebeï..... Nous montâmes jusqu'au sommet du mont Gebeï.
« Nous découvrîmes alors une plaine d'une etendue prodigieuse.........
« Son terrain est pierreux et stérile. Les pluies, qui y sont fréquentes
« en hiver, forment plusieurs torrents; mais leur lit demeure sec pendant
« tout l'été... Dans toute la plaine, on ne voit que quelques acacias sauvages,
« qui portent autant d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres,
« qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se
« mettre à l'abri du soleil brûlant. » (*Lett. édif.*, tom. v, pag. 191 et suiv.)
Jusqu'ici, comme on le voit, je n'ai rien imaginé; et le père Siccard, qui passa tant d'années en Égypte; ce missionnaire, qui savait le grec, le cophte, l'hébreux, le syriaque, l'arabe, le latin, le turc, etc., n'avait peut-être rien lu sur l'Égypte, ni rien vu dans ce pays. J'ai substitué seulement le nopal à l'acacia, comme plus caractéristique des lieux. Me permettra-t-on de dire que j'ai rencontré le nopal aux environs du Caire, d'Alexandrie, et en général dans tous les déserts de ces contrées? Cependant, si on ne veut pas qu'il y ait des nopals en Orient, malgré moi et malgré presque tous les voyageurs, je capitulerai sur ce point.

Il faut pourtant que j'apprenne à la critique une chose qu'elle ne sait peut-être pas, et le moyen de m'attaquer. A l'époque où je place des nopals en Orient, il y a anachronisme en histoire naturelle. Les cactus sont américains d'origine. Transportés ensuite en Afrique et en Asie, ils s'y sont tellement multipliés, que la chaîne de l'Atlas en est aujourd'hui remplie. Quelques botanistes doutent même si ces plantes ne sont point naturelles aux deux continents. Un seul végétal introduit dans une contrée suffit pour changer l'aspect d'un paysage. Le peuplier d'Italie, par exemple, a donné un autre aspect à nos vallées. J'ai peint et j'ai dû peindre ce que je voyais en Orient, sans égard à la chronologie de l'histoire naturelle.

XLIIe.

PAGE 201. Des débris de vaisseaux pétrifiés.

« Sur le dos de la plaine, dit le père Siccard, on voit de distance en distance

« des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté qui paraissent « venir du débris de quelques bâtiments ; mais, quand on veut y porter la « main, tout ce qui paraissait bois se trouve être pierre. » (*Lett. édif.*, tom v, pag. 48.) Me voilà encore à l'abri. Il est vrai que le père Siccard raconte cette particularité du désert de Scété et de la *mer sans eau*, et moi je la place dans le désert de la basse Thebaïde ; mais un autre voyageur dit avoir rencontré les mêmes pétrifications en allant du Caire à Suez : il diffère seulement d'opinion avec le missionnaire sur la nature de ces pétrifications.

XLIIIe.

PAGE 202. Des monceaux de pierres élevés de loin à loin.

« Nous traversâmes, dit encore le père Siccard, le chemin des *Anges;* c'est « ainsi que les chrétiens appellent une longue traînée de petits morceaux de « pierres dans l'espace de plusieurs journées de chemin : cet ouvrage..... « servait autrefois pour diriger les pas des anachorètes..... car le sable de ces « vastes pleines, agité par les vents, ne laisse ni sentier ni trace marquée. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 29.)

XLIVe.

PAGE 202. L'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles, etc.; jusqu'à l'alinéa.

« Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de gazelles, « de loups, de corneilles, paraissent tous les matins fraîchement imprimés sur « le sable. » (Le père SICCARD, *Lettr. édif.*, tom. v, pag. 41.) J'ai souvent entendu la nuit le bruit des sangliers qui rongeaient des racines dans le sable : ce bruit est assez étrange pour m'avoir fait plus d'une fois interroger mes guides. Quant au chant du grillon, c'est une petite circonstance si distinctive de ces affreuses solitudes, que j'ai cru devoir la conserver. C'est souvent le seul bruit qui interrompe le silence du désert lybique et des environs de la mer Morte ; c'est aussi le dernier son que j'aie entendu sur le rivage de la Grèce, en m'embarquant au cap Sunium pour passer à l'île de Zéa. Peindre à la mémoire le foyer du laboureur, dans ces plaines où jamais une fumée champêtre ne vous appelle à la tente de l'Arabe ; présenter au souvenir le contraste du fertile sillon et du sable le plus aride, ne m'ont point paru des choses que le goût dût proscrire, et les critiques que j'ai consultés ont tous été d'avis que je conservasse ce trait.

XLVe.

PAGE 202. Il enfonçait ses naseaux dans le sable.

Tous les voyageurs ont fait cette remarque, Pococke, Shaw, Siccard, Niebhur, M. de Volney, etc. J'ai vu souvent moi-même les chameaux souffler dans le sable sur le rivage de la mer, à Smyrne, à Jaffa et à Alexandrie.

XLVIe.

PAGE 202. Par intervalle, l'autruche poussait des sons lugubres.

Sorte de cri attribué à l'autruche par toute l'Écriture. (Voyez Job et Michée.)

XLVIIe.

PAGE 203. Le vent de feu.

C'est le kamsin. Il n'y a point d'ouvrage sur l'Egypte et sur l'Arabie qui ne parle de ce vent terrible. Il tue quelquefois subitement les chameaux, les chevaux et les hommes. Les anciens l'ont connu, comme on peut le remarquer dans Plutarque.

XLVIIIe.

PAGE 203. Un acacia.

(Voyez la note XLIe.)

XLIXe.

PAGE 203. Le rugissement d'un lion.

On prétend qu'on ne voit pas de lions dans les déserts de la Basse-Thébaïde : cela peut être. On sait, par l'autorité d'Aristote, qu'il y avait autrefois des lions en Europe, et même en Grèce. J'ai suivi dans mon texte l'*Histoire des Pères du désert*; et je le devais, puisque c'était mon sujet. On lit donc dans mon *Histoire* que ces grands solitaires apprivoisaient des lions, et que ces lions servaient quelquefois de guides aux voyageurs. Ce furent deux lions qui, selon saint Jérôme, creusèrent le tombeau de saint Paul. Le père Siccard assure qu'on voit *rarement* des lions dans la Basse-Thébaïde, mais qu'on y voit beaucoup de tigres, de chamois, etc. (*Lettr. édif.*, tom. v, pag. 219.)

L^e.

PAGE 203. Un puits d'eau fraîche.

« L'aurore, dit le père Siccard, nous fit découvrir une touffe de palmiers « éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous « dirent que ces palmiers ombrageaient un petit marais, dont l'eau, quoique « un peu salée, était bonne à boire. » (*Lettres édif.*, tom. v, pag. 196.)

LIe.

PAGE 204. Je commençai à gravir des rocs noircis et calcinés.

« Le monastère de Saint-Paul, où nous arrivâmes, est situé à l'orient, dans « le cœur du mont Colzim. Il est environné de profondes ravines et de coteaux « stériles dont la surface est noire. » (Le père Siccard, *Lettr. édif.*, tom. v, pag. 250.)

LIIe.

PAGE 204. Au fond de la grotte.

« Il (Paul) trouva une montagne pierreuse, auprès du pied de laquelle était

« une grande caverne dont l'entrée était fermée avec une pierre, laquelle « ayant été levée pour entrer, et regardant attentivement de tous côtés par « cet instinct naturel qui porte l'homme à désirer de connaître les choses « cachées, il aperçut au dedans comme un grand vestibule qu'un vieux pal- « mier avait formé de ses branches en les étendant et les enlaçant les unes « dans les autres, et qui n'avait rien que le ciel au-dessus de soi. Il y avait là « une fontaine d'eau très claire, d'où sortait un ruisseau qui à peine com- « mençait à couler, qu'on le voyait se perdre dans un petit trou, et être en- « glouti par la même terre qui le produisait. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tom. I, pag. 5.)

LIIIe.

PAGE 205. Comment vont les choses du monde?

Ainsi Paul, en souriant, lui ouvrit la porte ; et alors s'étant embrassés « diverses fois, ils se saluèrent et se nommèrent tous deux par leurs propres « noms. Ils rendirent ensemble grâces à Dieu ; et après s'être donné le « saint baiser, Paul s'étant assis auprès d'Antoine, lui parla de cette sorte : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et dont le corps flé- « tri de vieillesse est couvert par des cheveux blancs tout pleins de crasse. Voici « cet homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. Mais puisque la « charité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous supplie, comme va le « monde? Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Qui « est celui qui règne aujourd'hui? » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Ar- « nault d'Andilly, tom I, pag. 10.)

LIVe.

PAGE 205. Il y a cent treize ans que j'habite cette grotte.

« Y ayant déjà cent treize ans que le bienheureux Paul menait sur la terre « une vie toute céleste, et Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans (comme il « l'assurait souvent), demeurant dans une autre solitude, il lui vint en pensée « que nul autre que lui n'avait passé dans le désert la vie d'un parfait et « véritable solitaire. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnault d'An- dilly, tom. I. pag. 6.)

LVe.

PAGE 205. Paul alla chercher dans le trou d'un rocher un pain.

Allusion à l'histoire du corbeau de saint Paul. J'ai écarté tout ce qui pouvait blesser le goût dédaigneux du siècle, sans pourtant rien omettre de principal. Il ne faut pas, d'ailleurs, que les partisans de la mythologie se récrient si haut contre l'histoire de nos saints : il y a des corbeaux et des colombes qui jouent des rôles fort singuliers dans les fables d'Ovide. Ne sait-on pas comment Lucien s'est moqué des dieux du paganisme, et combien, en effet, on peut les rendre ridicules? Tout cela est de la mauvaise foi. On admire dans un poëte grec ou latin ce que l'on trouve bizarre et de mauvais goût dans la vie d'un solitaire de la Thébaïde. Il est très aisé, en élaguant quelques circonstances, de tirer de la vie de nos saints des morceaux pleins de naïveté, de poésie et d'intérêt.

LVIe.

PAGE 205. **Eudore, me dit-il, vos fautes ont été grandes.**

Cette scène a été préparée dans le livre du *Ciel.* Elle achève de confirmer mon héros dans la pénitence ; elle lui apprend ses destinées ; elle lui donne le courage du martyre. Ainsi le récit se termine précisément au moment où Eudore est devenu capable des grandes actions que Dieu attend de lui.

LVIIe.

PAGE 207. **Un horizon immense.**

« Étant parvenus à l'endroit le plus haut du mont Colzim, nous nous « arrêtâmes pendant quelque temps pour contempler avec plaisir la mer « Rouge, qui était à nos pieds, et le célèbre mont Sinaï, qui bornait notre « horizon. » (*Lettres édif.*, tom. V, pag. 214.)

LVIIIe.

PAGE 207. **Une caravane.**

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité : la première que l'on remarque dans l'histoire romaine remonte au temps d'Auguste, lors de l'expédition des légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

LIXe.

PAGE 207. **Des vaisseaux chargés de parfums et de soie.**

Les parfums de l'Orient et les soies des Indes venaient aux Romains par la mer Rouge. Les philosophes grecs allaient quelquefois étudier aux Indes la sagesse des brahmanes.

LXe.

PAGE 207. **Confesseur de la foi.**

Ce morceau achève la peinture du christianisme. Il fait voir la suite et conséquences de l'action ; il montre Eudore récompensé, les persécuteurs punis, et les nations modernes se faisant chrétiennes sur les débris du monde ancien et les ruines de l'idolâtrie.

LXIe.

PAGE 207. **Grande rébellion tentée par leurs pères.**

C'est la révolte d'Adam et la chute de l'homme. Le reste du passage touchant la morale écrite, les révolutions de l'Orient, etc., n'a pas besoin de commentaires. Je suppose avec quelques auteurs, que l'Égypte a porté ses dieux dans les Indes, comme elles les a certainement portés dans la Grèce. Toutefois,

l'opinion contraire pourrait être la véritable, et ce sont peut-être les Indiens qui ont peuplé l'Égypte. « Mundum tradidit disputationibus eorum. »

LXIIe.

PAGE 208. Vous avez vu le christianisme pénétrer, etc.

Ceci remet sous les yeux le récit et le but du récit.

LXIIIe.

PAGE 209. Le grand dragon d'Égypte.

« Ecce ego ad te, Pharao rex Ægypti, draco magne, cui cubas in medio « fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius. » (EZECH., XXIX.)

LXIVe.

PAGE 209. Les démons de la volupté, etc.

Allusion aux tentations des saints dans la solitude, et aux miracles que Dieu fit en faveur des pieux habitants du désert.

LXVe.

PAGE 209. La pyramide de Chéops jusqu'au tombeau d'Osymandué.

La pyramide de Chéops est la grande pyramide près de Memphis : le tombeau d'Osymandué était à Thèbes On peut voir dans Diodore (liv. I, sect. II.) la description de ce superbe tombeau ; elle est trop longue pour que je la rapporte ici.

LXVIe.

PAGE 209. La terre de Gessen.

« Dixit itaque rex ad Joseph... In optimo loco fac eos habitare, et trade eis « terram Gessen. »

LXVIIe.

PAGE 210 Ils se sont remplis du sang des martyrs, comme les coupes et les cornes de l'autel.

« Fecit et altare holocausti... Cujus cornua de angulis procedebant... Et in « usus ejus paravit ex ære vasa diversa. » (*Exod.*, cap. XXVII.)

LXVIIIe.

PAGE 210. D'où viennent ces familles fugitives, etc.

Saint Jérôme, étant retiré dans sa grotte à Bethléem, survécut à la prise de Rome par Alaric, et vit plusieurs familles romaines chercher un asile dans la Judée.

LXIXe.

PAGE 210. Enfants impurs des démons et des sorcières de la Scythie.

Jornandès raconte que des sorcières, chassées loin des habitations des hommes dans les déserts de la Scythie, furent visitées par des démons, et que de ce commerce sortit la nation des Huns.

LXXe.

PAGE 210. Leurs chevaux sont plus légers que les léopards; ils assemblent des troupes de captifs comme des monceaux de sable.

« Leviores pardis equi ejus... Et congregabit quasi arenam captivitatem. » (HABAC., chap. I, v. 8 et 9.)

LXXIe.

PAGE 210. La tête couverte d'un chapeau barbare.

C'est encore Jornandès qui forme ici l'autorité. Il donne ce chapeau à certains prêtres et chefs des Goths.

LXXIIe.

PAGE 210. Les joues peintes d'une couleur verte.

« Le Lombard se présente : ses joues sont peintes d'une couleur verte ; on
« dirait qu'il a frotté son visage avec le suc des herbes marines qui croissent
« au fond de l'Océan, dont il habite les bords. » (SIDON. APOLL., liv. VII, *Epist.* IX, *ad Lampr.*)

LXXIIIe.

PAGE 210. Pourquoi ces hommes mas égorgent-ils les prisonniers?

(Voyez la note LXIXe du liv. VI.)

LXXIVe.

PAGE 210. Ce monstre a bu le sang du romain qu'il avait abattu.

Gibbon cite ce trait dans son *Histoire de la chute de l'empire romain.*

LXXVe.

PAGE 210. Tous viennent du désert d'une terre affreuse.

« Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt de deserto venit, de
« terra horribili. » (Is., cap. XXI, v. 1.)

LXXVIe.

PAGE 211. Il vient couvrir ce pauvre corps.

« Mais parce que l'heure de mon sommeil est arrivée... Notre Seigneur vous « (Antoine) a envoyé pour couvrir de terre ce pauvre corps, ou, pour mieux « dire, pour rendre la terre à la terre. » (*Vie des Pères du désert* traduction d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 12.)

LXXVIIe.

PAGE 211. Il tenait à la main la tunique d'Athanase.

« Je vous (Antoine) supplie d'aller quérir le manteau que l'évêque Athanase « vous donna, et de me l'apporter pour m'ensevelir. (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 12.)

LXXVIIIe.

PAGE 211. J'ai vu Élie, etc.

« J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert ; et, pour parler selon la vérité, « j'ai vu Paul dans un paradis. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 13.)

LXXIXe.

PAGE 211. Je vis, au milieu d'un chœur d anges.

« Il (Antoine) vit au milieu des troupes des anges, entre les chœurs des « prophètes et des apôtres, Paul, tout éclatant d'une blancheur pure et lumi- « neuse, monter dans le ciel... Il y vit le corps mort du saint qui avait les « genoux en terre, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut « d'abord qu'il était vivant et qu'il priait. » (*Vie des Pères du désert*, traduction d'Arnauld d'Andilly, tome I, page 14.)

LXXXe.

PAGE 212. Deux lions.

(Voyez ci-dessus note XLIXe.)

LXXXIe.

PAGE 212. Ptolémaïs.

(Saint Jean-d'Acre.)

LXXXIIe.

PAGE 212. Je m'arrêtai aux Saints Lieux, où je connus la pieuse Hélène.

Préparation au voyage de Cymodocée à Jérusalem.

LXXXIIIe.

PAGE 212. Je vis ensuite les sept Églises.

Complément de la peinture de l'Église sur toute la terre. « Angelo Ephesi « Ecclesiæ scribe... Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam. » Smyrne : « Scio tribulationem tuam. » Pergame : « Tenes nomen meum, et non negasti « fidem meam. » Thyatire : « Novi... charitatem tuam. » Sardes : « Scio opera « tua quia nomen habes quod vivas, et mortuus es. » Laodicée : » Suadeo « tibi emere a me aurum... ut vestimentis albis induaris. » Philadelphie : « Hæc dicit sanctus et verus qui habet clavem David. Ego dilexi te. » (*Apocal.*, cap. II et III.)

LXXXIVe.

PAGE 212. J'eus le bonheur de rencontrer à Byzance le jeune prince Constantin, qui... daigna me confier ses vastes projets.

Regard jeté sur la fondation de Constnatinople, que saint Augustin appelle magnifiquement la compagne et l'héritière de Rome. (*De Civ. Dei.*)

SUR LE DOUZIÈME LIVRE.

L'action recommence, dans ce livre, au moment où le lecteur l'a laissée à la fin du livre de l'*Enfer* : l'amour dans Hiéroclès, l'ambition dans Galérius, la superstition dans Dioclétien, sont réveillés à la fois par les esprits des ténèbres : et ces esprits conjurés ignorent qu'ils ne font qu'obéir aux décrets de l'Éternel, et concourir au triomphe de la foi.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 215. La mère de Galérius, etc.

Voyez, pour tout ceci, le 1er livre du récit ou le IVe de ouvrage. Voyez aussi les notes de ce même livre.

IIe.

PAGE 215. Enivré de ses victoires sur les Parthes, etc.

(Voyez livre V, et la note XXVe du même livre.)

IIIe.

PAGE 215. Votre épouse séduite.

(Voyez livre V, à l'aventure des catacombes.)

IVe.

PAGE 216. Voilà les trésors de l'Eglise, etc.

J'attribue à Marcellin la touchante histoire de saint Laurent. Celui-ci, sommé par le gouverneur de Rome de livrer les trésors de l'Église, rassembla tous les malheureux de cette grande ville, les aveugles, les boiteux, les mendiants : « Tous, dit Prudence, étaient connus de Laurent, et ils le connais- « saient tous. » Tel fut le trésor qu'il présenta au persécuteur des fidèles. (Voyez PRUD., *in Coron.* et *Act. Mart.*)

V^e.

PAGE 216. Dans la vaste enceinte, etc.

Καλῇ ὑπὸ πλατανιςτῳ, ὅθεν ῥέεν ἀγλαὸν ὕδωρ.
Ενθ' ἐφάνη μέγα σῆμα · δράκων ἐπὶ νῶτα δαοινὸς,
Σμερδαλέος. τόν ῥ' αὐτὸς Ολύμπιος ἧκε φόωςδε,
Βωμοῦ ὑπαΐξας, πρός ῥα πλατάνιστον ὄρουσεν.
Ἔνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοὶ, νήπια τέκνα,
Ο ζῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπτηῶτες,
Ὀκτὼ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα.
Ενθ' ὅγε τοὺς ἐλεεινὰ κατήσθιε τετριγῶτας ·
Μήτηρ δ' ἀμφεποτὰτο οδυμένη φίλα τέκνα ·
Τὴν δ' ἐλελιζάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμφιαχυῖαν.

(*Iliad.*, lib. II, v. 307.)

VIe.

PAGE 217. Les balances d'or.

(Voyez Homère et l'Écriture.)

VIIe.

PAGE 217. Il veut que les officiers, etc.

Dioclétien commença en effet la persécution par forcer les officiers de son palais, et même sa femme et sa fille, à sacrifier aux dieux de l'empire.

VIIIe.

PAGE 217. Du Tmolus.

Montagne de Lydie. Elle était célèbre par ses vins et par la culture du safran.

. . . Nonne vides croceos ut Tmolus odores, etc.

(*Georg.*, I, 56.)

IXe.

PAGE 217. Fils de Jupiter, etc.

Les formes de l'adulation la plus abjecte étaient en usage à cette époque on le verra dans les notes du livre XVIe. Eudore a déjà parlé, liv. IVe, du titre d'Éternel que prenaient les empereurs.

X^e^.

PAGE 218. Il franchit rapidement cette mer qui vit passer Alcibiade, etc.

Ce fut dans la fatale expédition de Nicias contre Syracuse.

XIe.

PAGE 218. Les jardins d'Alcinoüs.

Dans l'île de Schérie, aujourd'hui Corfou. (*Odyssée*, liv. VII.)

XIIe.

PAGE 218. Les hauteurs du Buthrotum.

Aujourd'hui Butrento, en Epire, en face de Corfou.

. . . . Portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti accedimus urbem.
(*Æneid.*, III, v. 270.)

XIIIe.

PAGE 218. Où respirent encore les feux de la fille de Lesbos.

Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.
(HORAT., *Od.* IX, lib. IV.)

XIVe.

PAGE 219. Zacynthe couverte de forêts.

Nemorosa Zacynthos.
(*Æneid.*, III, v. 270.)

XVe.

PAGE 219. Céphallénie aimée des colombes.

C'est l'épithète qu'Homère donne à Thisbé. (*Iliad.*, liv. II.) Je l'ai donnée à

Céphallénie, parce qu'en passant près de cette île j'y ai vu voler des troupes de colombes.

XVIe.

PAGE 219. Il découvre les Strophades, demeure impure de Céléno.

> . . . . Strophades Graio stant nomine dictæ
> Insulæ Ionio in magno ; quas dira Celæno
> Harpyæque colunt.
>
> (*Æneid.*, III v. 210.)

XVIIe.

PAGE 219. Il rase le sablonneux rivage où Nestor, etc.

> Οἱ δὴ Πύλον, Νηλῆος ἐυκτίμενον πτολίεθρον,
> Ἷζον · τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον,
> Ταύρους παμμέλανας, Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτῃ
>
> (*Odyss.*, lib. III, v. 4.)

XVIIIe.

PAGE 219. Sphactérie.

Ile qui ferme le port de Pylos, et fameuse, dans la guerre du Péloponèse, par la capitulation des Spartiates, qui furent forcés de se rendre aux Athéniens. (Voyez THUCIDIDE.)

XIXe.

PAGE 219. Mothone.

Aujourd'hui Modon. C'est à Modon que j'ai abordé pour la première fois les rivages de la Grèce.

XXe.

PAGE 220. Les hauts sommets du Cyllène.

Voyez le livre II et les notes. Il n'y a rien ici de nouveau, excepté l'histoire de Syrinx. Syrinx était la fille du Ladon ; Pan l'aima, et la poursuivit au bord du fleuve. Elle échappa aux embrassements du dieu de l'Arcadie, par le secours des nymphes. Elle fut changée en roseau Le zéphyr, en balançant ces roseaux, en fit sortir des plaintes ; Pan, frappé de ces plaintes, arracha les roseaux, et en composa cette espèce de flûte que les anciens appelaient syrinx.

XXIe.

PAGE 221. Elle se retrace vivement la beauté, le courage, etc.

> Multa viri virtus animo, multusque recursat
> Gentis honos : hærent infixi pectore vultus
> Verbaque.
>
> (*Æneid.*, IV, v. 3.)

XXIIe.

PAGE 223. Les désirs, les querelles amoureuses, les entretiens secrets, etc.

Η, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα.
Ποικίλόν · ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο ·
Ενθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς,
Πάρφασις, ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων.

(*Iliad.*, lib. XIV, v. 214.)

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.

(*Gerusal.* canto XVI, st. 25.)

XXIIIe.

PAGE 223. La colère de cette déesse, etc.

O haine de Vénus, ô fatale colère !

(RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. III.)

XXIVe.

PAGE 223. A chercher le jeune homme dans la palestre.

Βασεῦμαι ποτὶ τὰν Τιμαγήτοιο παλαίστραν
Αὔριον.

(THÉOCR., *Idylle* II, v. 8.)

XXVe.

PAGE 223. La langue embarrassée.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

(BOILEAU, *traduction de Sapho.*)

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon cœur et transir et brûler.

(RACINE, *Phèdre*, act. I, sc. III.)

XXVIe.

PAGE 223. A recourir à des philtres.

Πᾶ μοι ταὶ δάφναι ; φέρε, Θέστυλι. Πᾶ δὲ τὰ φίλτρα ;
. . . . Ἀλλά, Σελάνα,
Φαῖνε καλόν · τὶν γὰρ ποτα ἴσομαι ἅσυχα, δαῖμον, etc.

(THÉOCR., *Idylle* II, v. 1 et 10.)

XXVIIe.

PAGE 223. Qu'il s'assied sur le dos du lion, etc.

(Voyez les mythologues et sculpteurs antiques.)

XXVIIIe.

PAGE 223. Quelle religion est là vôtre !

Voilà ce qui explique l'espèce de contradiction que l'on remarque entre le commencement et la fin du discours de Cymodocée.

XXIXe.

PAGE 224. Lorsque le Tout-Puissant, etc.

« Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ. »
« ...Plantaverat autem Dominus Deus Paradisum voluptatis a principio, in « quo posuit hominem... » (*Genèse,* cap. II, v. 7 et 8.)

XXXe.

PAGE 224. L'Eternel tira du côté d'Adam, etc.

« Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam in mulierem. »
« ...Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea. » (*Gense,*. cap. II, v. 22 et 23.)

XXXIe.

PAGE 224. Adam était formé par la puissance, etc.

Not equal, as their sex not equal seem'd ;
For contemplation he, and valour form'd ;
For softness she, and sweet attractive grace.
(MILT., *Parad. Lost.*)

XXXIIe.

PAGE 224. Je tâcherais de vous gagner à moi, au nom de tous les attraits, etc.

« In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. » (Os., cap. XI, v. 4.)

XXXIIIe.

PAGE 224. Je vous rendrais mon épouse par une alliance, etc.

« Et sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et ju-« dicio, et in misericordia, et in miserationibus. » (Os., cap. II, v. 19.)

XXXIVe.

PAGE 224. Ainsi le fils d'Abraham, etc.

« Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam
« uxorem : et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus
« acciderat; temperaret. » (*Genes.*, cap. XXIV, v. 67.)

XXXVe

PAGE 225. Avant que tu n'aies achevé de m'enseigner la pudeur.

C'est ordinairement la fille vertueuse et innocente qui peut enseigner la pudeur à un jeune homme passionné : la religion chrétienne prouve ici sa puissance, puisqu'elle met le langage chaste dans la bouche d'Eudore, et l'expression hardie dans celle de Cymodocée. Cela est nouveau et extraordinaire, sans doute, mais naturel, par l'effet des deux religions, et c'eût été blesser la vérité, que de présenter des mœurs contraires.

XXXVIe.

PAGE 226. Elle promet aisément de se faire instruire dans la religion du maître de son cœur.

C'est ici la simple nature, et cela ne blesse point la religion, parce que Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate. (Voyez le livre du *Ciel*.)

XXVIIe.

PAGE 226. La tombe d'Epaminondas, et la cime du bois de Pelagus.

« En sortant de Mantinée par le chemin de Pallantium, vous trouverez, à
« trente stades de la ville, le bois appelé Pelagus .. Épaminondas fut tué dans
« ce lieu. Ce grand homme fut enterré sur le champ de bataille. » (PAUSAN, *in Arcad.*, cap. II.)

Ce livre offre le contraste de tout ce que la mythologie nous a laissé de plus riant et de plus passionné sur l'amour, et de tout ce que l'Écriture a dit de plus grave et de plus saint sur la tendresse conjugale. Lequel de ces deux amours l'emporte ? C'est au lecteur à prononcer.

SUR LE TREIZIEME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 228. Le temple de Junon Lacinienne, etc.

C'est Plutarque qui raconte cette fable dans ses *Morales*. Ce temple était d'ailleurs très célèbre, et bâti sur le promontoire appelé Lacinius, au fond du golfe de Tarente en Italie. Tite-Live et Cicéron ont parlé de ce temple.

IIᵉ.

PAGE 228. Le mont Chélydorée.

Montagne d'Arcadie, particulièrement consacrée à Mercure Ce dieu trouva sur cette montagne la tortue dont l'écaille lui servit à faire une lyre. (PAUSAN., *in Arcad.*. cap. XVII.)

IIIᵉ.

PAGE 228. Eudore, comme un de ces songes brillants, etc.

> Sunt geminæ Somni portæ, quarum altera fertur
> Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris;
> Altera candenti perfecta nitens elephanto.
>
> (*Æneid.*, VI.)

IVᵉ.

PAGE 230. Eudore, pressé par l'ange des saintes amours.

J'ai retranché ici une comparaison qui m'a paru commune et superflue.

Vᵉ.

PAGE 230. Et comme épouse de leur frère.

Encore une phrase inutile retranchée.

VIᵉ.

PAGE 231. Un temple qu'Oreste avait consacré aux Grâces et aux Furies.

Oreste, revenu de sa frénésie, sacrifia aux Furies blanches. Les Arcadiens élevèrent un temple à l'endroit où s'était accompli le sacrifice, et ils le dédièrent aux Furies et aux Grâces. Pausanias place ce temple près de Mégalopolis, sur le chemin de la Messenie. Je n'ai pas suivi son texte. (PAUSAN., *in Arcad.*, cap. XXXIV.)

VIIᵉ.

PAGE 231. Par un des descendants d'Ictinus.

Ictinus avait bâti le Panthéon à Athènes.

VIIIᵉ.

PAGE 232. Les Zéphirs agitent doucement la lumière du flambeau.

Après cette phrase, il y avait une comparaison; je l'ai retranchée; elle surchargeait le tableau.

IXe.

PAGE 233. Dansent avec des chaînes de fleurs autour du démon de la volupté.

Ce tableau est justifié par une grande autorité, celle du Tasse. Ces effets de magie se retrouvent dans le palais d'Armide, où l'on voit des démons nager dans les fontaines sous la forme de nymphes; des oiseaux chanter dans un langage humain, la puissance de la volupté, etc. Un rossignol, qui ne fait que soupirer, est bien loin de l'oiseau des jardins d'Armide. J'ai donc suivi aussi les traditions poétiques : si j'ai tort, j'ai tort avec le Tasse, et même avec Voltaire qui, dans un sujet *tout à fait* chrétien, n'a pas laissé que de décrire une Idalie et un temple de l'Amour.

Xe.

PAGE 234. Et quand ta mère te donna le jour au milieu des lauriers et des bandelettes.

On couvrait le lit des femmes nouvellement accouchées de fleurs, de lauriers, de bandelettes, et de divers présen.

XIe.

PAGE 234. Ne pourrait-elle devenir ton épouse sans embrasser la foi, etc.

Idée fort naturelle dans Démodocus. La réponse d'Eudore est d'un vrai chrétien : il s'est montré faible pour la vie de Cymodocée, l'héroïsme chrétien reparaît, ici; car Eudore qui n'a pas la force d'exposer les jours d'une femme aimée, a la force beaucoup plus grande de renoncer à l'amour de cette femme. Ce morceau suffisait seul pour mettre hors de doute l'effet religieux de l'ouvrage et les principes qui l'ont dicté.

XIIe.

PAGE 235. Il jure, par le lit de fer des Euménides, que ta fille passera dans sa couche.

Voilà tout le nœud des *Martyrs*, et ce que les critiques éclairés auraient autrefois cherché pour applaudir à l'ouvrage ou pour le blâmer, sans se perdre dans des lieux-communs sur l'épopée en prose, sur le merveilleux chrétien.

Ce passage et l'exposition du premier livre détruisent absolument la critique de ceux qui s'attendrissent sur le compte de Démodocus et de Cymodocée, pour jeter de l'odieux sur les chrétiens. Ce ne sont point les chrétiens qui ont fait le malheur de cette famille païenne; le prêtre d'Homère et sa fille auraient été beaucoup plus malheureux par Hiéroclès qu'ils ne le sont par Eudore; et observez bien que leur malheur était commencé avant qu'ils eussent

connu le fils de Lasthénès. Qu'on se figure Cymodocée enlevée par le préfet d'Achaïe, Démodocus repoussé, jeté dans les cachots, ou tué même par les ordres d'un homme puissant et pervers; Cymodocée forcée à se donner la mort, ou à traîner des jours dans l'opprobre et dans les larmes : voilà quel eût été le sort de ces infortunés s'ils n'avaient pas rencontré les chrétiens. Il faut remarquer que je raisonne *humainement*; car, après tout, dans mon sujet et dans mon opinion, Cymodocée et Démodocus ne pouvaient jamais acheter trop cher le bonheur d'embrasser la vraie religion.

XIIIe.

PAGE 236. Que vous me confiez.

Il y avait dans les éditions précédentes : « Que vous confiez à Jésus-Christ, » ce qui était très naturel : car les chrétiens devaient parler de Jesus-Christ aux païens, comme les païens leur parlaient de Jupiter. Mais enfin, puisqu'on s'est plu à obscurcir une chose aussi claire, j'ai effacé le nom de Jésus-Christ; ensuite j'ai retranché les deux lignes où il était question de la montagne de Nébo, bien que dans ce moment Eudore s'adressât à Lasthénès ; ce que ne disait pas la critique, d'ailleurs pleine de *bonne foi* et de *candeur*.

XIVe.

PAGE 236. Où jadis les bergers d'Evandre.

On sait qu'Évandre régna sur l'Arcadie. (Voyez le commencement du IVe livre.

XVe.

PAGE 237. Mais bientôt il craint la faveur dont le fils de Lasthénès, etc.

Il n'était donc pas inutile de voir Eudore dans son triomphe ; le récit était donc obligé. Sans tous ces honneurs, sans ce credit acquis par de glorieux services, l'ouvrage n'existait plus; car Eudore eût alors été trop facile à opprimer, et sa lutte contre Hiéroclès devenait aussi folle qu'invraisemblable.

XVIe.

PAGE 239. On l'eût pris pour Tirésias, ou pour le devin Amphiaraüs, prêt à descendre vivant aux enfers avec ses armes blanches, etc.

> Ipse habitu niveus : nivei dant colla jugales :
> Concolor est albis et cassis et infula cristis.
>
> (STAT., *Theb.* VI.)

> . . . . . Ecce alte præceps humus ore profundo
> Dissilit, inque vicem timuerunt sidera et umbræ.
> Illum ingens haurit specus, et transire parantes
> Mergit equos.
>
> (Id., *Theb.*. VII.,

SUR LE QUATORZIÈME LIVRE.

PREMIERE REMARQUE.

PAGE 240. A l'entrée de l'Herméum

On appelait Herméum en Grèce certains défilés de montagnes où l'on plaçait des statues de Mercure. Plusieurs Herméum conduisaient de la Messénie dans la Laconie et dans l'Arcadie. Je fais suivre à Démodocus l'Herméum que j'ai moi-même traversé.

IIe.

PAGE 240. Caché parmi des genêts à demi brûlés

Voici un passage de mon *Itinéraire*.

Route de la Messénie à Tripolizza. — « Après trois heures de marche, nous « sortîmes de l'Herméum, assez semblable dans cette partie au passage de « l'Apennin, entre Pérouse et Tarni. Nous entrâmes dans une plaine cultivée « qui s'étend jusqu'à Léontari. Nous étions là en Arcadie, sur la frontière de « la Laconie. On convient généralement que Léontari n'est point Megalopolis... « Laissant à droite Léontari, nous traversâmes un bois de vieux chênes, reste « vénérable d'une forêt sacrée. Nous vîmes le plus beau soleil se lever sur le « mont Borée. Nous mîmes pied à terre au bas de ce mont, pour gravir un « chemin taillé perpendiculairement dans le roc. C'était un de ces chemins « appelés Chemins de l'Échelle, en Arcadie... Nous nous trouvions dans le « voisinage d'une des sources de l'Alphee. Je mesurais avidement des yeux « les ravines que je rencontrais : tout était muet et desséché. Le chemin qui « conduit du Borée à Tripolizza traverse d'abord les plaines désertes, et se « plonge ensuite dans une longue vallée de pierres. Le soleil nous dévorait. « A quelques buissons rares et brûles étaient suspendues des cigales qui se « taisaient à notre approche. Elles recommençaient leurs cris dès que nous « étions passés. On n'entendait que ce bruit monotone, le pas de nos chevaux « et la chanson de notre guide. Lorsqu'un postillon grec monte à cheval, il « commence une chanson qu'il continue pendant toute la route, c'est presque « toujours une longue histoire rimee qui charme les ennuis des descendants « de Linus. Il me semble encore ouïr le chant de mes malheureux guides, la « nuit, le jour, au lever, au coucher du soleil, dans les solitudes de l'Arcadie, « sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos, de Corinthe, de Megare, « beaux lieux où la voix des Menades ne retentit plus, où les concerts des « Muses ont cessé, où le Grec infortuné semble seulement deplorer dans de « tristes complaintes les malheurs de sa patrie. »

. . . . Soli periti cantare
Arcades.

IIIe.

PAGE 240. C'est par le même chemin que Lyciscus, etc.

Dans la première guerre de Messénie, l'oracle promit la victoire aux Messéniens, s'ils sacrifiaient une jeune fille du sang d'Épytus. Il y avait plusieurs filles de la race des Epytides. On tira au sort, et le sort tomba sur la fille de Lyciscus. Celui-ci préféra sa fille à son pays, et s'enfuit avec elle à Sparte. Aristodème offrit volontairement sa fille pour remplacer celle de Lyciscus. La fille d'Aristodème était promise en mariage à un jeune homme qui, pour la sauver, prétendit qu'il avait déjà sur elle les droits d'un époux, et qu'elle portait dans son sein un fruit de son amour. Aristodème plongea un couteau dans les entrailles de sa fille, les ouvrit, et prouva aux Messéniens qu'elle était digne de donner la victoire à la patrie.

IVe.

PAGE 241. Et commence à descendre vers Pillane, etc.

Cette géographie est tout à fait différente de ce qu'elle était dans les premières éditions. Mon exactitude m'avait fait tomber dans une faute singulière. Je n'avais voulu faire parcourir à Démodocus que le chemin que j'avais moi-même suivi. Mais comme j'allai d'abord à Tripolizza, dans le vallon de Tégée, et que je revins ensuite à Sparte, je ne m'étais pas aperçu que Démodocus se détournait d'une trentaine de lieues de sa véritable route. Le faire arriver à Sparte par le mont Tornax était une chose étrange; voilà ce que la critique n'a pas vu, quoiqu'elle ait doctement déclaré que le tombeau d'Ovide était de l'autre côté du Danube. Quant aux monuments dont il est question dans la route actuelle de Démodocus, on peut consulter Pausanias, *in lacon.*, lib. III, cap. XX et XXI.

V^e.

PAGE 241. La chaîne des montagnes du Taygète.

Je suis, je crois, le premier auteur moderne qui ait donné la description de la Laconie d'après la vue même des lieux. Je réponds de la fidélité du tableau. Guillet, sous le nom de son frère la Guilletière, ne nous a laissé qu'un roman, et c'est ce que Spon a très bien prouvé. Vernhum, compagnon de Wheler, avait visité Sparte; mais il n'en dit qu'un mot dans sa lettre imprimée parmi les Mémoires de l'Académie royale de Londres. M. Fauvel m'a dit avoir fait deux ou trois fois le voyage de la Laconie, mais il n'a encore rien publié. M. Pouqueville, excellent pour ce qu'il a vu de ses yeux, paraît avoir eu sur Sparte des renseignements inexacts. Wheler, Spon et d'Anville avaient averti que Sparte n'est point Misitra, et l'on s'est obstiné à voir Lacédémone dans cette dernière ville, d'après Guillet, Niger et Ortelius. Misitra est à deux lieues de l'Eurotas, ce qui trancherait la question, si cela pouvait en faire une. Les ruines de Sparte sont à Magoula, tout auprès du fleuve; d'Anville les a très bien désignées sous le nom de Palæochori, ou la vieille ville. Elles sont fort reconnaissables et occupent une grande étendue de terrain. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que la Guilletière parle de Magoula sans se douter qu'il parle de Sparte.

VIe.

PAGE 242. Dès le soir même, Cyrille commença les instructions, etc.

Ce livre a peut-être quelque chose de grave qui contraste avec la description plus brillante d'Athènes, et qui rappel e naturellement au lecteur la sévère Lacédémone. Il m'a semblé qu'on verrait avec quelque plaisir le christianisme naissant à Sparte, et la foi de Jésus-Christ remplaçant les lois de Lycurgue.

VIIe.

PAGE 244. Que peux-tu contre la croix?

On voit par ce mot que ce démon solitaire n'avait point assisté à la délibération de l'enfer.

VIIIe.

PAGE 247. Aux deux degrés d'auditrice et de postulante.

Pour les différents degrés de catéchumènes, et pour les différents ordres du clergé, des veuves, des diaconesses, etc., voyez FLEURY, *Mœurs de chrétiens*.

IXe.

PAGE 247. C'est la fille du Tyndare, couronnée des fleurs du Plataniste, etc.

Ile et prairie où les filles de Sparte cueillirent les fleurs dont elles formèrent la couronne nuptiale d'Helène. (Voyez THÉOCRITE.)

X^e.

PAGE 247. Près du Lesché, et non loin des tombeaux des rois Agides.

« Dans le quartier de la ville appelé le Théomelide, on trouve les tombeaux « des rois Agides. Le Lesché touche à ces tombeaux, et les Crotanes s'as- « semblent au Lesché. » (PAUSAN., lib. III, cap. XIV.) Les Crotanes formaient une des cohortes de l'infanterie lacédémonienne.

Il y avait à Sparte un second Lesché, connu sous le nom de Pœcile, à cause des tableaux ou peintures qu'on y voyait.

Les rois Agides étaient les descendants d'Agis, fils d'Eurysthène et neveu de Proclès, deux frères jumeaux en qui commencent les deux familles qui régnaient ensemble à Sparte.

XIe

PAGE 247. Eloignée du bruit et de la foule, etc.

Citer les autorités pour les églises et les cérémonies de l'Église primitive, ce serait répeter mon texte. Il suffira que le lecteur sache que tout cela est une peinture fidèle. Il peut consulter Fleury, *Mœurs des Chrétiens* et *Histoire ecclésiastique*.

XIIe.

PAGE 248. Leurs tuniques entr'ouvertes, etc.

Le vêtement des femmes de Sparte était ouvert depuis le genou jusqu'à la ceinture. Lycurgue, en voulant forcer la nature, avait fini par faire des Lacédémoniennes les femmes les plus impudiques de la Grèce.

XIIIe.

PAGE 248. Aux fêtes de Bacchus ou d'Hyacinthe.

Les fêtes d'Hyacinthe se célébraient à Amyclée avec une grande pompe. Elles duraient trois jours : les deux premiers étaient consacrés aux pleurs, le troisième aux réjouissances.

XIVe.

PAGE 248. La fourberie, la cruauté, la férocité maternelle, etc.

Le vol et la dissimulation étaient des vertus à Sparte. On apprenait aux enfants à voler. On connaît la cryptie, ou la chasse aux esclaves. On sait que les Lacédémoniennes s'applaudissaient de la mort de leurs enfants. Elles disaient à leurs fils partant pour la guerre, en leur montrant un bouclier : ἢ τάν, ἢ ἐπὶ τάν.

XVe.

PAGE 249. Le lecteur monta à l'ambon.

Le lecteur était un diacre, ou sous-diacre, qui faisait une lecture. L'ambon était une tribune.

XVIe.

PAGE 249. Habitants de Lacédémone, il est temps que je vous rappelle l'alliance qui vous unit avec Sion.

On peut voir tout ce passage dans le livre des *Machabées.*

XVIIe.

PAGE 249. Entre tous les peuples de Javan, etc.

Javan, dans l'Ecriture, est la Grèce proprement dite, Séthim est la Macédoine, et Elisa l'Élide ou le Péloponèse.

XVIIIe.

PAGE 250. Ah ! qu'il serait à craindre, etc.

« Timeo cervicem, ne margaritarum et smaragdorum laqueis occupata, locum spathae non det. » (TERTULL., *de Cultu fem.*)

XIXe.

PAGE 250. Pour un chrétien, etc.

« Auferamus carceris nomen, secessum vocemus. Etsi corpus includitur,
« etsi caro detinetur, omnia spiritui patent. Vagare spiritu, spatiare spiritu, et
« non stadia opaca aut porticus longas proponens tibi, sed illam viam quæ
« ad Deum ducit. Quotiens eam spiritu deambulaveris, totiens in carcere
« non eris. Nihil crus sentit in nervo, cum animus in cœlo est. Totum homi-
« nem animus circumfert et quo velit transfert. » (TERTULL., *ad Martyr.*)

XXe.

PAGE 251. Les portes de l'Église s'ouvrent, et l'on entend... une voix, etc.

« Ceux à qui il était prescrit de faire pénitence publique, venaient le pre-
« mier jour du carême se présenter à la porte de l'église, en habits pauvres,
« sales et déchirés... Étant dans l'église, ils recevaient de la main du prélat
« des cendres sur la tête, et des cilices pour s'en couvrir ; puis demeuraient
« prosternés, tandis que le prélat, le clergé et tout le peuple faisaient pour eux
« des prières à genoux. Le prélat leur faisait une exhortation, pour les avertir
« qu'il allait les chasser pour un temps de l'église, comme Dieu chassa Adam
« du paradis pour son péché, leur donnant courage, et les animant à travailler
« dans l'espérance de la miséricorde de Dieu. Ensuite il les mettait en effet
« hors de l'église, dont les portes étaient aussitôt fermées devant eux. »
(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

XXIe.

PAGE 252. Tel est le lis entre les epines, etc.

Ce chant est tiré du cantique de Salomon. Le chant païen qui suit est imité de l'épithalame de Manlius et de Julie, par Catulle. Ce ne sont point des objets de comparaison, ce sont des beautés d'un genre différent. Les images orientales prêtent facilement à la parodie ; et Voltaire s'est égayé sur le Cantique des cantiques. Il suffit d'omettre quelques traits qui choquent notre goût, pour faire de cette élégie mystique ce qu'elle est, un chef-d'œuvre de passion et de poésie. Au reste, j'ai beaucoup abrégé les deux imitations dans la présente édition.

XXIIe.

PAGE 254. La tombe de Léonidas.

Les os de Léonidas furent rapportés des Thermopyles quarante ans après le fameux combat, et enterrés au-dessous de l'amphithéâtre, derrière la citadelle, à Sparte. J'ai cherché longtemps cette tombe, un *Pausanias* à la main. Il y a dans cet endroit six grands monuments aux trois quarts détruits. Je les inter-

rogeais inutilement, pour leur demander les cendres du vainqueur des Perses. Un silence profond régnait dans ce désert. La terre était couverte au loin des debris de Lacédémone. J'errais de ruine en ruine avec le janissaire qui m'accompagnait. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres. Tous deux Barbares, étrangers l'un à l'autre autant qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Peloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

XXIIIe.

PAGE 256. Cymodocée, dit Eudore, ne peut demeurer dans la Grèce, etc.

Ainsi la séparation des deux époux, et le voyage de Cymodocée à Jérusalem, sont très suffisamment et très naturellement motivés. Cymodocée est presque chrétienne et presque épouse d'Eudore; les chrétiens sont au moment d'être jugés. A chaque livre, l'action fait un pas.

XXIVe.

PAGE 256. Comme un courrier rapide.

« Transierunt omnia illa tanquam umbra et tanquam nuntius percurrens. » (*Sap.*, cap v, v. 7.)

FIN DES REMARQUES DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

REMARQUES SUR LES MARTYRS.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères, 10, Faubourg-Montmartre.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHATEAUBRIAND

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES.
Rue du Faubourg-Montmartre, 10.





LES MARTYRS

LES

MARTYRS

SUIVIS DE

REMARQUES ET DE L'EXAMEN DE L'OUVRAGE

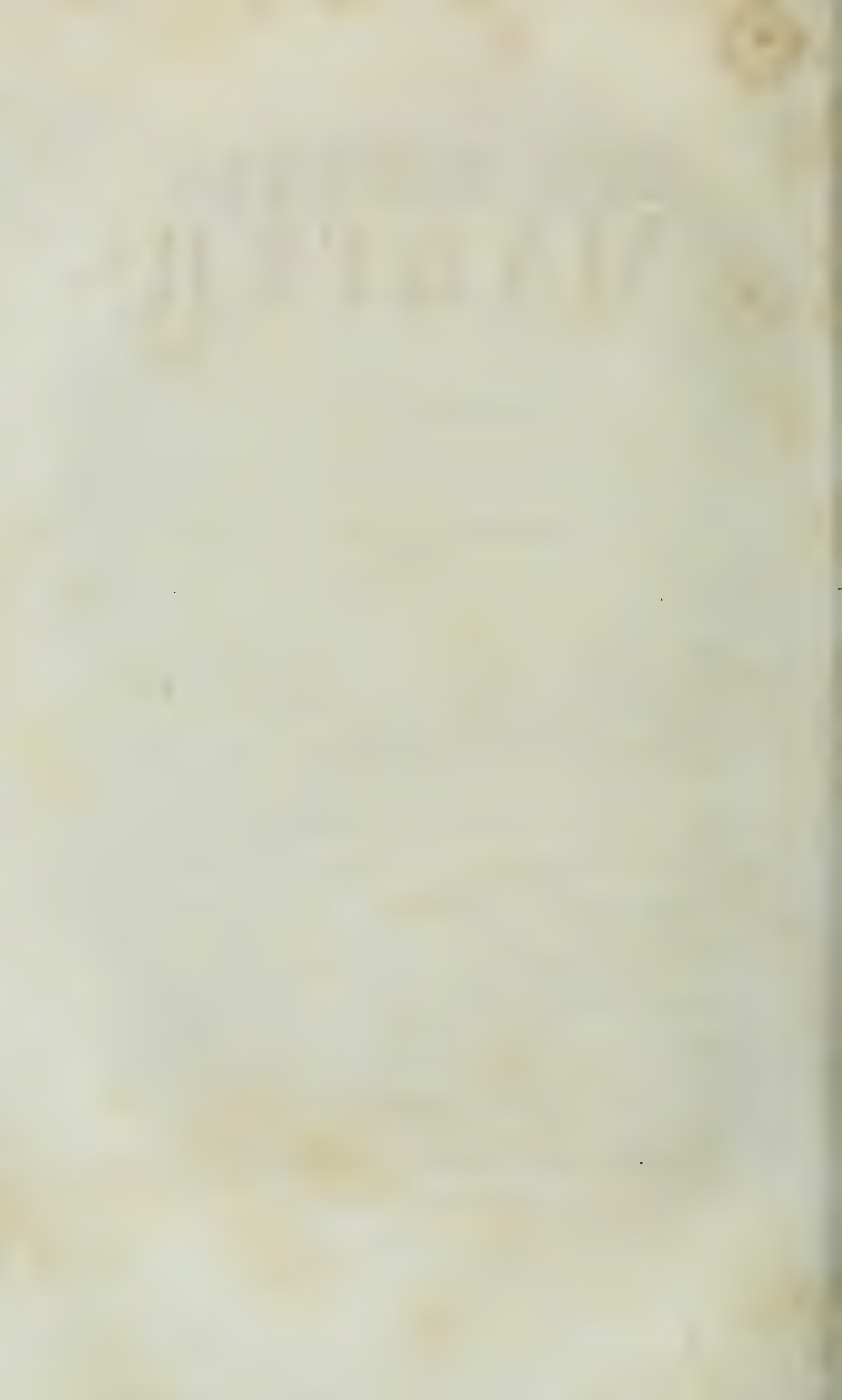
DE MOISE, TRAGÉDIE, ET DE POÉSIES DIVERSES

TOME SECOND

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10



LES MARTYRS

LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

Athènes. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Démodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothée pour Joppé. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La mère du Sauveur envoie Gabriel à l'ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le senat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des chretiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiéroclès arrive à Rome : les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

Monté sur un coursier de Thessalie, et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avait quitté Lacédémone; il marchait vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissaient son âme de résolutions généreuses. Dieu, qui voulait l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisait à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, foulait le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils, il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offraient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon :

il ne cherche à Corinthe que les monuments où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participaient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout était désert à Éleusis; et dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur était attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque, suivant la voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portait au ciel le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendait à sa base, et laissait voir les colonnes confuses de mille autres monuments. Le mont Hymette faisait le fond du tableau, et un bois d'oliviers servait de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré : il demande la route des jardins d'Académe : des tombeaux lui tracent le chemin de cette retraite de la philosophie. Il reconnaît les pierres funèbres de Thrasybule, de Conon, de Timothée; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes, morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse : Périclès, qui compara Athènes privée de sa jeunesse à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avait fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque était parvenu au grade de sophiste semblait avoir acquis le privilége de l'insolence et de l'erreur. Le cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultait, avec son bâton et sa besace, au platonicien enveloppé dans un large manteau de pourpre; le stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclarait la guerre à l'épicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissaient les cris de l'école, que les Athéniens appelaient le

chant des cygnes et des syrènes; et les promenades qu'avaient immortalisées un génie divin étaient abandonnées aux plus imposteurs, comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchait dans ces lieux le premier officier du palais de l'empereur : il ne se put défendre d'un mouvement de mépris lorsqu'il traversa les groupes des sophistes qui le prenaient pour un adepte; désirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposaient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénètre enfin jusqu'à Dorothée : ce vertueux chrétien se promenait au fond d'une allée de platanes que bordait un canal limpide; il était environné d'une troupe de jeunes gens déjà célèbres par leurs talents ou par leur naissance. On remarquait auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique; Jean, nouveau Démosthènes, que son éloquence prématurée avait fait nommer *Bouche d'or;* Basile, et Grégoire de Nysse son frère; ceux-ci montraient un penchant décidé vers la religion qu'avaient professée Justin le philosophe et Denys l'Aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachait à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique : des habitudes bizarres et des mouvements convulsifs décelaient dans le jeune prince une sorte de déréglement de l'esprit et du cœur.

Dorothée eut quelque peine à reconnaître Eudore : le visage du fils de Lasthénès avait pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Il se retirèrent à l'écart, et Dorothée ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

« J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messager. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être : Galérius l'emporte, et tôt ou tard Dioclétien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les chrétiens, afin d'ôter à l'empereur son premier appui : c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'empire; qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères pour réprimer une secte qui

menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrâce de Dioclétien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos frères malheureux tournent les yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et surtout votre repentir éclatant, sont l'objet de l'admiration et des discours de tous les fidèles. Le souverain pontife vous attend : Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour ; il a besoin d'un ami tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras. »

Eudore raconte à son tour à Dorothée les événements qui s'étaient passés dans la Grèce. Dorothée s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvait au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothée : Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troisième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale avec la triste Cymodocée ; il alla cacher ses pleurs dans la citadelle, où le plus ancien des Prytanes, son parent et son ami, lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avait été reçu par le docte Piste, évêque d'Athènes, qui brilla depuis dans ce concile de Nicée où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles et ressuscitant les morts, quarante évêques confesseurs ou martyrs, des prêtres savants, des philosophes même, enfin les plus grands caractères, les plus beaux génies et les hommes les plus vertueux de l'Église.

La veille de la double séparation du père et de la fille, de l'épouse et de l'époux, Eudore fit savoir à Cymodocée que tout était prêt, et que le lendemain, vers le coucher du soleil, il irait la chercher sous le portique du temple de Minerve.

Le jour fatal arrive : le fils de Lasthénès sort de sa demeure ; il passe devant l'Aréopage, où le Dieu que Paul annonça n'était plus inconnu ; il monte à la citadelle, et se trouve le premier au rendez-vous, sous le portique du plus beau temple de l'univers.

Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes, le mont Hymette s'élevait à l'orient comme revêtu d'une robe d'or; le Pentélique se courbait vers le septentrion pour aller joindre le Permetta; le mont Icare s'abaissait au couchant, et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron; au midi, la mer, le Pyrée, les rivages d'Égine, les côtes d'Épidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminaient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes, avec tous ses chefs-d'œuvre, reposait au centre de ce bassin superbe : ses marbres, polis et non pas usés par le temps, se peignaient des feux du soleil à son coucher; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisait étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et semblait animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandait dans la ville et dans la campagne. Là, de jeunes Canéphores reportaient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées; ici, le Péplus flottait encore au mât du vaisseau qui se mouvait par ressorts; des chœurs répétaient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton; les chars roulaient vers le Stade; les citoyens couraient au Lycée, au Pœcile, au Céramique; la foule se pressait surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la Citadelle; et la voix des acteurs, qui représentaient une tragédie de Sophocle, montait par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

Cymodocée parut : à son vêtement sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, les Grecs l'auraient prise pour Minerve elle-même, sortant de son temple, et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore, saisi d'admiration et d'amour, faisait des efforts pour cacher son trouble, afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Homère.

« Cymodocée, lui dit-il, comment vous exprimer la reconnaissance et les sentiments de mon cœur? Vous consentez à quitter pour moi la Grèce, à traverser les mers, à vivre sous des cieux étrangers, loin de votre père, loin de celui que vous avez choisi pour époux. Ah! si je ne croyais vous ouvrir les cieux et vous conduire à des félicités éternelles, pourrais-je vous demander de pareilles marques d'attachement? Pourrais-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses? »

« — Tu pourrais, repartit Cymodocée en larmes, me demander mon repos et ma vie : le bonheur de faire quelque chose pour toi me payerait de tous mes sacrifices. Si je t'aimais seulement comme mon époux, rien encore ne me serait impossible. Que dois-je donc faire, à présent, que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même! Je ne pleure pas sur moi, mais sur les chagrins de mon père, et sur les dangers que tu vas courir. »

« — O la plus belle des filles de la nouvelle Sion! répondit Eudore, ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête; priez pour moi : Dieu exaucera les vœux d'une âme aussi pure. La mort même, ô Cymodocée! n'est point un mal, quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu! D'ailleurs, des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits : elle nous surprend dans la couche de nos aïeux comme sur une terre étrangère. Voyez ces cigognes qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus, elles s'envolent tous les ans aux rives de Cyrène, elles reviennent tous les ans aux champs d'Érechthée; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avaient laissée florissante! combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avaient accoutumé de bâtir leurs nids! »

« — Pardonne, dit Cymodocée, pardonne ces frayeurs à une jeune fille élevée par des dieux moins sévères, et qui permettent les larmes aux amants près de se quitter! »

A ces mots, Cymodocée, étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son

épouse; il les pressa chastement sur ses lèvres et sur son cœur.

« Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie! que la douleur ne vous fasse point blasphémer une religion divine. Oubliez ces dieux qui ne vous offraient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des âmes tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés: c'est lui qui entend sous le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit; il vous en tiendra compte quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez et pour lui et pour votre époux. »

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra. Cymodocée se découvre le visage : elle aperçoit la noble figure du guerrier inondée des pleurs qui descendaient le long de ses joues brunies. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature, donnaient au fils de Lasthénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus allait tomber aux genoux d'Eudore; il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur; tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase : tels parurent sans doute, à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un triste adieu : le fils d'Isaac était obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années, pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des bâtiments du temple; oubliant qu'il avait consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères.

« Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père? Du moins, si ma Cymodocée était ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût sourire à ma douleur, et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blanchis!.... Mais loin de toi, loin de moi, sous un ciel inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares... ah! si ma fille allait tomber entre leurs mains! S'il lui fallait servir un maître cruel,

préparer son repas et son lit! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur! les chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers? Leur Dieu est-il donc inexorable?

Cymodocée avait volé dans les bras de son père, et mêlait ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutait les reproches de Démodocus avec une fermeté qui n'avait rien de dur, et une affliction qui n'avait rien de faible.

« Mon père, répondit-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déjà mon épouse aux yeux de l'Éternel; je ne l'arrache point de force à vos embrassements, elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte : si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le ciel répandre sur vous ses faveurs! Pour moi, j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime, si vous croyez que je la puisse rendre heureuse si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès, supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose de nous comme il lui plaît : notre devoir est de nous soumettre à sa volonté suprême. »

« — O mon fils! repartit Démodocus, excuse ma douleur; je le sens, je suis injuste; tu ne mérites pas les reproches que je te fais; tu sauves, au contraire, ma Cymodocée des persécutions d'un impie; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce? Oh! que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins! Que n'ai-je l'âge où je parcourais les villes et les pays étrangers pour apprendre à connaître les hommes! comme je suivrais ma Cymodocée! Hélas! je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome! Rose de Messénie, je te chercherai en vain dans les bois du temple! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix ré[illegible]

dans les chœurs des sacrifices; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré ; je contemplerai, suspendue à l'autel, ta lyre couverte de poussière et ses cordes brisées; mes yeux pleins de larmes verront se dessécher au pied de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissait ta chevelure. Hélas! j'avais compté sur toi pour me fermer les yeux; je mourrai donc sans pouvoir te bénir en quittant la vie? Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir sera solitaire; car, ma fille, je n'espère plus te revoir; j'entends le vieux Nocher qui m'appelle ; à mon âge, il ne faut pas compter sur les jours : lorsque la graine de la plante est mûre et séchée, elle devient légère, et le moindre vent l'emporte. »

Comme le prêtre d'Homère prononçait ces mots, des applaudissements font retentir le théâtre de Bacchus ; l'acteur qui représentait Œdipe à Colone élève la voix, et ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée :

« O Thésée! unissez dans mes mains vos mains à celles de ma « fille! promettez-moi de servir de père à ma chère Antigone! »

« — Je le promets, » s'écria Eudore, appliquant à ses destinées les vers du poète. »

« Elle est donc à toi, » dit Démodocus en lui tendant les bras.

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses deux enfants contre son cœur : ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule et les fleurs, aimables enfants de la terre.

La lune parut à l'horizon; son front d'argent se couronnait des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçait dans les flots. C'était l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendaient au bas de la citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut descendre, il fallut se soumettre à sa destinée, les chars entraînent les trois infortunés, qui n'avaient plus la force

de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pyrée, les tombeaux d'Antiope, de Ménandre et d'Euripide; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et, après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venait de se lever, les flots légèrement agités battaient le rivage, les galères déployaient leurs voiles, on entendait les cris des matelots qui levaient l'ancre avec de grands efforts. Dorothée attendait les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étaient déjà prêtes à les recevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvait plus se soutenir, ses genoux se dérobaient sous lui. Il disait à sa fille d'une voix éteinte :

« Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanchie ! »

Le fils de Lasthénès et la jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus, et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avaient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains et bénit ses deux enfants du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène ; ensuite imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

« Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt chrétienne ; souvenez-vous d'Eudore, et que du haut de la tour du Troupeau, la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare. »

« — Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon tendre père, vivez pour moi, je tâcherai de vivre pour vous. O Eudore ! vous reverrai-je un jour ? reverrai-je mon père ? »

Alors Eudore inspiré :

« Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais ! »

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus. Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère et les matelots couronnés de

fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétys, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine mère du Sauveur veillait sur les jours de l'innocente pèlerine : elle envoie Gabriel à l'ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches bordées d'or, se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'Océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'ange sévère qui veille aux mouvements de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle, lorsqu'à la naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au déluge les cataractes du ciel; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leur cours, enfle ou fait décroître leurs ondes; il repousse dans la nuit des pôles, et retient sous des chaînes de glace, les brouillards, les nuages et les tempêtes; il connaît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme; il voit d'un regard et les tristes régions du nord et les brillants climats des tropiques; deux fois par jour il soulève les écluses de l'Océan, et, rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre sous les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers : des nations entières et des continents inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses? Mais aussi, que de débris et de naufrages! Gabriel plaint les hommes et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'ange

des mers, attentif à quelques grandes révolutions des eaux : assis sur un trône de cristal, il tenait à la main un frein d'or ; sa chevelure verte descendait humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppait ses formes divines. Gabriel le salue avec majesté.

« Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon frère ! le pouvoir que l'É-
« ternel vous a confié montre assez le haut rang que vous occupez
« dans les hiérarchies célestes ! Quel monde nouveau ! Quelle intel-
« ligence sublime ! Que vous êtes heureux de connaître ces mer-
« veilleux secrets !

« — Divin messager, répondit l'ange des mers, quel que soit le
« sujet qui vous amène, je reçois avec joie un hôte tel que vous.
« Pour mieux admirer la puissance de notre maître, il faudrait
« l'avoir vu, comme moi, poser les fondements de cet empire :
« j'étais présent quand il divisa en deux parts les eaux de l'abîme ;
« je le vis assujettir les flots aux mouvements des astres, et lier le
« destin de l'Océan à celui de la lune et du soleil ; il couvrit Lé-
« viathan d'une cuirasse de fer, et l'envoya se jouer dans ces
« gouffres ; il planta des forêts de corail sous les ondes ; ils les peu-
« pla de poissons et d'oiseaux ; il fit sortir des îles riantes du sein
« d'un élément furieux ; il régla le cours des vents ; il soumit les
« orages à des lois ; et, s'arrêtant sur le rivage, il dit à la mer :
« Tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots.
« Illustre serviteur de Marie, hâtez-vous de m'apprendre quel ordre
« souverain vous a fait descendre dans ces grottes mobiles. Les
« temps sont-ils accomplis ? Faut-il rassembler les nuages ? Faut-il
« rompre les digues de l'Océan ? Abandonnant l'univers au chaos,
« dois-je remonter avec vous dans les cieux ?

« — Je vous apporte un message de paix, dit Gabriel avec un
« sourire : l'homme est toujours l'objet des complaisances de l'É-
« ternel ; la croix va triompher sur la terre ; Satan va rentrer dans
« l'enfer. Marie vous ordonne de conduire aux ports ces deux époux
« que vous voyez s'éloigner des bords de la Grèce. Ne laissez souf-
« fler sur les ondes que la plus douce haleine des vents.

« — Qu'il soit fait selon la volonté de l'Étoile des mers ! » dit en s'inclinant respectueusement l'ange qui gouverne les tempêtes. « Puisse Satan être bientôt renfermé dans les lieux de son sup-« plice ! Souvent il trouble mon repos et déchaîne malgré moi les « orages. »

En prononçant ces mots, le puissant esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent les rivages de l'Inde et de l'Océan Pacifique; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères par un même souffle, à deux ports opposés.

Favorisé de cette bénigne influence du ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Église et des intrigues de la cour.

Le sénat était convoqué pour délibérer sur le sort des fidèles. Rome reposait dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avait voulu que les chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'empire s'occupaient, dans ce moment, du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la croix. Le concile, que présidait Marcellin, était assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressemblaient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avait pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution : l'un avait perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyait plus la lumière des cieux; la langue de celui-ci avait été coupée, mais le cœur lui restait pour louer l'Éternel; celui-là se montrait tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'était éloquent que par ses vertus, et chacun craignait de compromettre le sort des fidèles. Le pontife de

Rome proposa de s'en référer à la décision du ciel. On place le saint Évangile sur le sépulcre du martyr qui servait d'autel : les Pères se mettent en prières, et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Écritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu, qui leur avait inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le livre de vie. L'esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent; Marcellin ouvre la loi des chrétiens; il lit ces paroles des Machabées :

« Il se revêtit de la cuirasse comme un géant, il se couvrit de ses « armes dans les combats, et son épée était la protection de tout « le camp. »

Marcellin, surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique; il y trouve ces mots :

« Son souvenir sera doux comme un concert de musique dans un « festin délicieux. Il a été destiné divinement pour faire rentrer le « peuple dans la pénitence. »

Enfin le souverain pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël; tous les Pères sont frappés de ce passage des Cantiques :

« Je me suis couvert d'un sac en jeûnant..... J'ai pris pour mon « vêtement un cilice. »

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore! Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Chacun admire les conseils du Très-Haut; chacun reconnaît combien ce choix est saint et désirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre; il cherche à se soustraire à cet honneur sublime, à ce fardeau si pesant! On lui montre les passages

de l'Écriture : il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivait à Rome, soutenu de toutes les puissances de l'enfer. Cet ennemi de Dieu avait appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres modérés qu'il reçut en même temps de Dioclétien lui firent comprendre que ses calomnies n'avaient pas réussi complétement à la cour. Il avait cru renverser un rival ; et ce rival était simplemeut rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'empire. Il tremble que le fils de Lasthénès ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrâce soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius, qui ne cessait de le redemander à ses conseils. L'esprit de ténèbres console en même temps l'apostat.

« Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu seras bientôt assez puis-
« sant pour atteindre Cymodocée jusque dans les bras d'Hélène.
« Cette vierge imprudente, en changeant de religion, t'offre une
« espérance nouvelle. Si tu peux déterminer les princes à per-
« sécuter les chrétiens, ton rival se trouvera d'abord enveloppé dans
« le massacre ; tu vaincras ensuite la fille d'Homère par la crainte
« des tourments, ou tu la réclameras comme une esclave chré-
« tienne échappée à ton pouvoir. »

Le sophiste, qui prend ces conseils pour les inspirations de son cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie : il ne sait pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'était précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Épire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanait alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César était environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendaient aussi persécutés parce qu'on méprisait leurs opinions. Ils se disaient juges naturels de tout ce qui concerne la religion des hommes. Ils avaient supplié Dioclétien de leur donner comme aux chrétiens un orateur au sénat. L'empereur importuné de leurs cris, leur avait accordé leur demande. L'arrivée d'Hiéroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Hiéroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des chrétiens. L'orgueil d'une raison pervertie, et la fureur de l'amour, lui font déjà voir les fidèles terrassés, et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens faux dieux de la patrie.

Le jour qui allait décider du sort de la moitié des habitants de l'empire ; le jour où les destinées du genre humain étaient menacées dans la religion de Jésus-Christ ; ce jour si désiré, si craint des anges, des démons et des hommes ; ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes prétoriennes occupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense était répandu sur le Forum, autour du temple de Jupiter Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus : ceux qui n'avaient pu trouver place étaient montés jusque sur les toits voisins, et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais ; il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme s'il allait triompher des Marcomans et des Parthes. On avait peine à le reconnaître : depuis quelque temps, il succombait sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnait Galérius. En vain le vieillard avait pris soin de colorer son visage : la pâleur de la mort perçait à travers cet éclat emprunté, et déjà les traits du néant paraissaient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius, environné de tout le faste de l'Asie, suivait l'empereur

sur un char superbe, traîné par des tigres. Le peuple tremblait, effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avançait ensuite, monté sur un cheval léger; il attirait les vœux et les regards des soldats et des chrétiens; les trois orateurs marchaient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter, porté par le collége des prêtres, précédé des aruspices, et suivi du corps des vestales, saluait la foule, qui reconnaissait avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès, couvert du manteau des stoïciens, paraissait dans une litière; il était entouré de Libanius, de Jamblique, de Porphyre, et de la troupe des sophistes : le peuple, naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse, lui prodiguait les railleries et les mépris. Enfin, Eudore se montrait le dernier, vêtu d'un habit de deuil : il marchait seul, à pied, l'air grave, les yeux baissés, et semblait porter tout le poids des douleurs de l'Église : les païens reconnaissaient avec étonnement, dans ce simple appareil, le guerrier dont ils avaient vu les statues triomphales; les fidèles s'inclinaient avec respect devant leur défenseur : les vieillards le bénissaient, les femmes le montraient à leurs enfants, tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offraient pour lui le saint sacrifice.

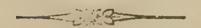
Il y avait au Capitole une salle appelée la salle Julienne : Auguste l'avait jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvaient la colonne milliaire, la poutre percée des clous sacrés, la louve de bronze, et les armes de Romulus. Autour des murs étaient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, le généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique, Fabius le temporiseur, Paul-Émile, Caton, Marcellus, et Cicéron, père de la patrie. Ces citoyens magnanimes semblaient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan, comme pour montrer d'un coup d'œil les extrémités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changements que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des chrétiens. Dioclétien monta sur son trône; Galérius s'assied à la droite

et Constantin à la gauche de l'empereur ; les officiers du palais occupaient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangèrent sur les bancs autour de la salle ; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la cour du Capitole étaient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux puissances de l'abîme et aux habitants des tabernacles divins de se mêler à cette délibération mémorable : aussitôt les anges et les démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour soulever les passions : ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice, Eudore se couvrit la tête et secoua son manteau, qu'avaient souillé quelques gouttes d'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Symmaque se lève au milieu des applaudissements universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leur cours.

LIVRE SEIZIÈME.



SOMMAIRE.

Harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution, mais il veut que l'on consulte auparavant la sibylle de Cumes.

« Très clément empereur Dioclétien, et vous, très heureux prince César Galérius, si jamais vos âmes divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très auguste sénat aux pieds de vos Éternités.

« Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laisserons-nous les chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au sénat.

« Que Jupiter et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais le sang et les larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les chrétiens exercent des arts utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'État; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence. D'ailleurs, ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie, appelez-les au temple de la Miséricorde, et non pas aux autels des Euménides.

« Mais, après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissé entraîner par des raisonnements téméraires! Ah! nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

« C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à sa piété envers les immortels. Elle a élevé des autels à tous les génies bienfaisants, à la petite Fortune, à l'Amour filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme, qui, seul, ne se leva point devant Jupiter dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourrait-elle déplaire aux chrétiens? Quel homme oserait refuser des hommages à de si nobles déités? Voulez-vous remonter plus haut, vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques, liées à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices; vous trouverez le souvenir de cet âge d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples envient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un dieu persécuté? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures! que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor! Ah! quand une forêt couvrait la montagne où s'élève ce Capitole; lorsque des chaumières occupaient la place de ces palais, que ce Tibre si fameux ne portait encore que le nom inconnu d'Albula, on ne demandait point

ici si le dieu d'une obscure nation de la Judée était préférable aux dieux de Rome ! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la faible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple romain : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces ; les guerriers latins, qui s'unirent aux guerriers d'Énée ; les Arcadiens d'Évandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve ; enfin les Sabins, qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus ; ces Sabins, vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une le génie, et l'autre le bras du laboureur.

« Ces dieux, qui ont opéré tant de merveilles ; ces dieux qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton ; ces dieux, qui protégent les cendres illustres de nos citoyens, ces dieux, au milieu desquels brillent aujourd'hui nos empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertus ?

« Dioclétien, je suppose que Rome chargée d'années apparaisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Éternité :

« Grand prince, ayez égard à cette vieillesse où ma piété envers
« les dieux m'a fait parvenir. Libre comme je le suis, je m'en tien-
« drai toujours à la religion de mes ancêtres. Cette religion a mis
« l'univers sous ma loi. Ses sacrifices ont éloigné Annibal de mes
« murailles et les Gaulois du Capitole. Quoi ! l'on renverserait un
« jour cette statue de la Victoire sans craindre de soulever mes
« légions ensevelies aux champs de Zama ! N'aurais-je été préser-
« vée des plus redoutables ennemis que pour être déshonorée par
« mes enfants dans ma vieillesse ? »

« C'est ainsi, ô puissant empereur, que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont

nous révérons ici les images; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes; ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leurs voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrés n'avaient point rompu leur sommeil de fer pour la perte de nos mœurs et de nos lois; ils ne s'étaient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius, ou des fureurs du triumvirat; mais la cause du ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies!

« Prince, je le répète, nous ne demandons point la persécution des chrétiens. On dit que le dieu qu'ils adorent est un dieu de paix et de justice: nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon; car nous souhaitons, très pieux empereur, que les dieux de toutes les religions vous protégent; mais que l'on cesse d'insulter Jupiter. Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les chrétiens, protection pour les dieux de la patrie! »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étaient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappelaient les jours des Hortensius et des Cicéron ; les autres blâmaient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avait plus d'espoir que dans Hiéroclès, et cherchait a détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre; les anges de lumière profitaient au contraire de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentiments plus humains. On voyait s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des augures et des aruspices ; on entendait un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes ; bientôt le souffle croissant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel

paraissait dans le sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardaient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnait des signes d'emportement; mais le visage d'Auguste était impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne; armé de tous les sophismes; souple, adroit, railleur, hypocrite; affectant une élocution concise et sentencieuse; parlant d'humanité en demandant le sang de l'innocent; méprisant les leçons du temps et de l'expérience; voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes; esprit faux, s'applaudissant de sa justesse : tel était l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et surtout celle des chrétiens. Galérius laissait un libre cours aux blasphèmes de son ministre : Satan poussait au mal l'ennemi des fidèles; et l'espoir de perdre Eudore animait l'amant de Cymodocée. Le démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès d'Hiéroclès : celui-ci, après un moment de silence, déploie tout à coup ses bras; il rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, empereur éternel, Auguste, huit fois consul, très clément, très divin, très sage; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'empereur, César, éternel et très heureux, Parthique, triomphateur, amateur de la science, et vérissime philosophe; sénat très vénérable et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrais-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce? Pardonnez à la faiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

« La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs be-

soins communs. La propriété commença : les violences suivirent, l'homme ne put les réprimer : il inventa les dieux.

« La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs, les passions y mêlèrent leurs songes.

« L'homme, oubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples ce qui n'était que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avait des dieux.

« Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole ; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse ; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur : de là le fanatisme, le plus grand des maux qui aient affligé l'espèce humaine.

« Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, si une secte odieuse venait à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement des lumières, on verrait l'univers plongé dans un abîme de malheurs !

« C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

« Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes ! mais je suis appelé à la défense de la vérité : il faut sauver mon empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe? un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

« Vous connaissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent

du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

« Un certain fourbe, appelé Moïse par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie; il lui promettait, au nom du dieu Jéhovah, une terre où couleraient le lait et le miel.

« Après quarante années les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux était la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

« Retirés dans leur repaire, ces brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain : ils vivaient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

« Que pouvait-il sortir d'une pareille race? (c'est ici le prodige) une race plus excérable encore, les chrétiens : ils ont surpassé, en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.»

Les Hébreux, que trompaient des prêtres fanatiques, attendaient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devait leur soumettre le monde entier.

« Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si longtemps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

« Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser il s'associe quelques pêcheurs, qu'il nomme ses apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes faibles, une populace crédule. Sa morale est pure, dit-on; mais surpasse-t-elle celle de Socrate?

« Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux, et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps; ses apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend, les chrétiens deviennent une secte nombreuse.

« Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des

esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : aussi la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

« Les chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leurs entretiens. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié, et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

« Le repas fini, des chiens dressés aux crimes de leurs maîtres entrent dans l'assemblée, et renversent les flambeaux; alors les chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassements: les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs: le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

« Quoi ! ce n'était pas assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux justement puni du dernier supplice ! ce n'était pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine ! il fallait encore que les chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus inouïs !

« Ce que je viens d'avancer aurait-il besoin d'autres preuves que la conduite des chrétiens? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles ; ils débauchent les soldats de nos armées; ils portent la désunion dans les familles ; ils séduisent des vierges crédules; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits ; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son

fils aux génies innocents des montagnes ! Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudraient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels !

« Qu'on ne croie pas cependant que je défende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paraître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La raison commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais, si l'on conserve encore une religion dans l'empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu. Il faut guérir les chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien ! un peu de sang coulera ! Nous nous attendrirons sans doute sur le sort des criminels ; mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain. »

Hiéroclès achevait à peine son discours que Galérius donna le signal des applaudissements. L'œil en feu, le visage rouge de colère, César semblait déjà prononcer l'arrêt fatal des chrétiens. Ses courtisans levaient les mains au ciel, comme saisis d'horreur et de crainte ; ses gardes frémissaient de rage en songeant que des impies voulaient renverser l'autel de la Victoire ; le peuple redisait avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les sophistes qui environnaient Hiéroclès le portaient au ciel : c'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes, le soutien de la vertu, un Socrate !

Satan échauffait les préjugés et les haines ; ravi des paroles du proconsul, il se flattait d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie ; secondé de toutes les puissances de l'enfer, il augmentait le bruit et le tumulte, et donnait au mouvement du sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le

fouet de l'enfant; comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone; comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur : ainsi les esprits étaient agités. Dioclétien seul paraissait immobile; on ne voyait sur son visage ni colère, ni haine, ni amour. Les chrétiens répandus dans l'assemblée se montraient abattus et consternés. Constantin surtout était plongé dans une douleur profonde; il jetait par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva sans paraître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une simple tristesse, attirèrent tous les regards. Les anges du Seigneur, formant un cercle invisible autour de lui, le couvraient de lumière, et lui donnaient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictaient secrètement les paroles qu'il allait répéter. On entendait dire de toutes parts dans le sénat : « C'est le chrétien! Comment pourra-t-il ré-« pondre? » Chacun cherchait vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avait accusé les fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés, ils s'arrêtent; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvements; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de gestes, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parla en ces mots :

« Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et chrétien, salut!

« Hiéroclès a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je

ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants.

« Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivaient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignaient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

« Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme, que le pontife de Jupiter a parlé des chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnaît point de Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Hé quoi! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'empire! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains! Car, pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

« Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrais ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considération le caractère des témoins : Symmaque nous excuse; Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté? Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des

accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. »

A ce grand nom l'orateur s'arrêta ; tous les chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point, comme Hiéroclès, jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État ; si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois ; si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'empire ; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

« La raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile était trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des chrétiens. Le législateur des Israélites voulait en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait point par lui-même : il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés, et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des fidèles. Eudore s'était étendu sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des chrétiens. Le parti modéré du sénat, qui redoutait Galérius ; Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi

d'Hiéroclès; les courtisans, toujours attentifs aux impressions du maître; les chrétiens, dont le sort était encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns, s'étaient laissé toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur; cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avait intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'était changée en allégresse; il encourageait son ami par ses gestes et ses regards. Les anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnaient à chaque moment de nouvelles grâces, et prolongaient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise; les champs, muets, reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi, quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence afin de recueillir ces paroles pures qui semblaient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

« Prince, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers; plusieurs empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

« Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches! Même dans le paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus? Le christianisme, dit-on, est sorti de la dernière

classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point, et dont ils détournaient les regards; et vous le lui imputez à crime! Pense-t-on qu'il n'y ait de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois! Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites, est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute.... Mais en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes!

« S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée? Qu'elles viennent reconnaître leurs nouveau-nés entre les bras de nos épouses! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés: les mères selon la grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

« Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se lève, mais non pour

réclamer des dieux impuissants : elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déjà corrigé les vices « de mes lois; ce Dieu qui n'autorise point l'infanticide, la prosti- « tution du mariage, le spectacle du meurtre des hommes; ce Dieu « qui couvre mon sein des monuments de sa bienfaisance; ce Dieu « qui conserve les lumières des lettres et des arts, et qui veut abolir « l'esclavage sur la terre. Ah! si un jour je devais encore voir les « Barbares à mes portes, ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sau- « ver, et changer ma vieillesse languissante en une immortelle jeu- « nesse. »

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux; nous refusons d'adorer les images de l'empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le père de la patrie.

« Les chrétiens, des séditieux! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Que Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts. Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurais pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains

des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

« Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux, qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite ; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leur fortune, leur vie, leurs enfants, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, princes, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang, qui est à César, et à Dieu notre âme, qui est à Dieu. »

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Pourrai-je exprimer la diversité des sentiments que le discours du fils de Lasthénès excita dans l'assemblée ? C'était un mélange d'admiration, de crainte, de fureur : chacun éclatait en mouvements de haine ou d'amour. Ceux-ci admiraient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyaient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étaient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore.

« Que nous servira donc, disaient-ils, de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole ? »

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paraissait ému : même en laissant persécuter les fidèles, Dieu se servait de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphait et des calom-

nies d'Hiéroclès, et des touchants souvenirs dont Symmaque avait environné la statue de la Victoire; tout semble annoncer que l'empereur va prononcer une sentence favorable aux chrétiens.

Hiéroclès, alarmé, voulait paraître calme et victorieux; mais la rage et la frayeur perçaient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Libye, la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piége où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'Orient :

« Car ces ennemis du ciel porteraient sur moi leurs mains sacriléges. »

Hiéroclès, reprenant son audace, fait observer qu'il y avait des mystères sur lesquels on ne s'expliquait point; qu'après tout, les factieux refusaient de sacrifier à l'empereur, et cherchaient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savait qu'en proscrivant les chrétiens il se privait d'un grand appui contre l'ambition de César; mais le vieillard n'avait plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lasthénès, et va couvrir en roulant, la louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie :

« Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu sup-

porter les blasphèmes de ce chrétien ! Imitez son exemple; écrasez les impies, et protégez au Capitole le génie de l'empire. »

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les fidèles : mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aidassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

« Si la sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous demandez. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'empereur quitta brusquement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants; le premier, méditant les projets les plus ambitieux; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'enfer pousse un cri de joie, et les anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Éternel.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine Sainte. Réponse de la sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

Emportée par le souffle de l'ange des mers, Cymodocée versait des torrents de larmes. Eurymédusé, qui accompagnait la fille de Démodocus, faisait retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissements.

« O terre de Cécrops, disait-elle, terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour? Qui me donnera des ailes pour revoir des lieux si agréables à mon cœur? J'arrêterais mon vol sur le temple d'Homère, je porterais à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée! Vains désirs! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréides font entendre leurs concerts. Est-ce le désir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadne loin des foyers de Minos, sur une rive déserte, le dieu qui força Médée à visiter les tours d'Iolchos, et à suivre un héros volage. »

Le vaisseau s'avançait vers le dernier promontoire de l'Attique.

Déjà Sunium élevait sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc semblaient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée était assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui coulaient de ses yeux, on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmants, prête à descendre avec Pâris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes ; dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébrait alors la fête de la déesse d'Amathonte : l'onde molle et silencieuse baignait le pied du temple de Dionée, bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi nues dansaient dans un bois de myrtes, autour du voluptueux édifice ; de jeunes garçons, qui brûlaient de dénouer la ceinture des Grâces, chantaient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphyrs, parvenaient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé !

« Ame de l'univers, volupté des hommes et des dieux, belle Vé-
« nus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature ! Tu parais : les
« vents se taisent, les nuages se dissipent, le printemps renaît, la
« terre se couvre de fleurs, et l'Océan sourit. C'est Vénus qui place
« sur le sein de la jeune fille la rose teinte du sang d'Adonis ; c'est
« Vénus qui force les nymphes à errer avec l'amour, la nuit, sous
« les yeux de Diane rougissante. Nymphes, craignez l'Amour : il a
« déposé ses armes ; mais il est armé quand il est nu ! Le fils de
« Cythérée naquit dans les champs, il fut nourri parmi les fleurs.
« Philomèle a chanté sa puissance, ne cédons point à Philomèle.

« Qu'il aime demain, celui qui na point aimé ! Qu'il aime encore
« demain, celui qui a aimé !

« Ile heureuse, tout sur tes bords délicieux atteste les prodiges

« de l'Amour. Nautoniers, fatigués des périls, attachez l'ancre à
« nos ports et ployez à jamais vos voiles. Dans les bosquets d'Ama-
« thonte, vous ne livrerez que de doux combats, vous ne craindrez
« plus les pirates, hors l'ingénieux Amour, qui vous prépare des
« liens de fleurs. Ce sont les Grâces qui filent ici les instants des mor-
« tels. Vénus, par un charme invincible, assoupit un jour les Par-
« ques au fond du Tartare : aussitôt Aglaé enlève la quenouille à
« Lachésis, Euphrosine le fil à Clotho ; mais Atropos s'éveilla au
« moment où Pasithée allait lui dérober ses ciseaux. Tout cède à la
« puissance des Grâces et de Vénus !

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore
« demain, celui qui a aimé !

Ces chants portaient le trouble dans l'âme des nautoniers. La proue d'airain fendait les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enflait doucement les voiles, et les arrondissait comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparait peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet esprit impur qui triomphe dans les temples d'Amathonte, combat secrètement la fille d'Homère. Émue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau ; elle rêve à son époux ; elle ne sait comment régler les mouvements de son amour pour ne pas blesser sa religion nouvelle. Elle va consulter Dorothée : il lui conseille d'avoir recours au ciel ; le couple fidèle tombe à genoux, et adresse ses vœux au Tout-Puissant : le vent s'est élevé, les flots battent les deux flancs de la galère, c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour : passion orageuse, que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers, comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothée et la fille de Démodocus étaient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte, lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde, et se dessine le long de la mer ; les montagnes de la Judée se montrent der-

rière cette plaine : le vaisseau vint en silence, au milieu de la nuit jeter l'ancre dans le port de Joppé : plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du temple, il portait le temple vivant de Jésus-Christ, et l'innocence préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage; ils se prosternent et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothée et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pèlerins qui devaient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée, qui attirait tous les regards, etait assise, avec sa nourrice, sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderolles : Rebecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-devant d'elle; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothée et ses serviteurs marchaient aux cotés de la fille de Démodocus, et veillaient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages, clair-semés, étalaient au vent brûlant du midi

leurs feuilles noircies : la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile : peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses même disparaissent : une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois, ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique ; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde ! O muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhovah, et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffle de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le

voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie ; elle veut renfermer dans de majestueux édifices tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du Fils de Dieu. Elle appelle de toutes les parties du monde les chrétiens à son secours ; ils descendent en troupes aux rivages de la Syrie : les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothée conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravane entre par la porte du château qui vit depuis s'élever la tour des Pisans et l'hospice des braves chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'empereur est arrivé avec une catéchumène plus belle que Mariamne, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothée. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Église : elle reçoit l'épouse du défenseur des chrétiens avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

« Esther, lui dit-elle, jaime à trouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-

Christ. Ici les plus hautes vérités de la foi semblent s'abaisser, et devenir sensibles aux cœurs les plus simples. »

A ces touchantes paroles, Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenait dans les airs, ses tendres rameaux couvrent la terre; mais, si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat; ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept Églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothée les immenses travaux qui doivent faire renaître la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus sur le mont Calvaire était abattu; la vraie croix était retrouvée. Un homme, que la présence de cette croix miraculeuse avait arraché au cercueil, racontait les choses d'une autre vie dans cette Jérusalem tant de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruine de David, s'élève une colline à jamais célèbre sous le nom de Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avait fait enfermer le sépulcre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre et de porphyre. Éclairé par un dôme de bois de cèdre, placé au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servait d'autel dans les grandes solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'âme régnait au sanctuaire, dans la galerie et les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisaient entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts; on respire l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle; on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple le pontife qui va célébrer les redoutables mystères, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les merveilles chrétiennes : fille de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi, au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent surtout ses regards. Elles étaient de bronze, et roulaient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avait donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyait la ville sainte, tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnaissait à la croix qui brillait sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ces héros étaient étrangers, mais les soldats romains croyaient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclataient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paraissait ému à la vue d'une femme séduisante, qui semblait implorer le secours d'une troupe de jeunes princes ; là, cette même enchanteresse enlevait un héros sur les nuages, et le transportait dans des jardins délicieux ; plus loin, une assemblée d'esprits de ténèbres était convoquée dans les salles brûlantes de l'enfer ; le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles ; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier ! Le chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager. Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avait aussi représenté, parmi tant de merveilles, le poète qui devait un jour les chanter : il paraissait écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour ; et plein d'un noble enthousiasme, il écrivait ses vers sur un bouclier.

Cependant le temps, qui fuit sans cesse, avait ramené la veille du jour douloureux où Jésus-Christ expira sur la croix. Cymodocée,

avec une troupe de vierges choisies, accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit était au milieu de son cours, le Saint-Sépulcre était rempli de fidèles, et pourtant un profond silence régnait dans ce lieu sacre. Le chandelier à sept branches brûlait devant l'autel; quelques lampes éclairaient à peine le reste de l'édifice; toutes les images des martyrs et des anges étaient voilées; le sacrifice était suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule : elle avait quitté son diadème, elle ne voulait pas ceindre son front d'une couronne de diamants dans ces lieux où le Rédempteur avait porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants était déja connue de ses compagnes; elles avaient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle était vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives; ses cheveux, son cou et ses bras étaient chargés, pour un moment, de croissants, de bandelettes de cinq couleurs, de bracelets, de pendants d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol, épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambre. Cymodocée, élevant une voix pure, fait entendre ces lamentations :

« Comment la ville, autrefois pleine de peuple, est-elle assise
« dans la solitude? Comment l'or est-il obscurci? Comment les
« pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées? La maîtresse des
« nations est veuve; la reine des provinces est sujette au tribut. Les
« rues de Sion pleurent, les portes sont détruites, les prêtres gé-
« missent, les vierges sont désolées. O race de Juda, vous avez été
« traitée comme un vase d'argile! Jérusalem, Jérusalem, dans un
« moment tu vis tomber l'orgueil de tes tours, et tes ennemis plan-
« tèrent leurs tentes à l'endroit même où le Juste pleurant sur toi
« avait prédit ta ruine. »

Ainsi chantait Cymodocée sur un mode pathétique, transmis aux chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêlaient leurs gémissements aux plaintes de Jérémie. Quelle éloquence dans ces leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du temple dont il ne restait pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution ! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblant pour les jours de son époux, ajoutait un charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la procession solennelle qui doit parcourir la voie Douloureuse.

La vraie croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habit de deuil, suit le signe de la rédemption des hommes. Viennent ensuite les chœurs des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Église, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des chrétiens : la troupe innombrable des fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette croix qui guérit l'infirme et console l'affligé.

On sort par la porte de Bethléem, et, tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'âme des fidèles. La pompe religieuse passe au pied du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron, qui roulait une eau fangeuse et rougie ; elle laisse à droite les sépulcres de Josaphat et d'Absalon, et vient prier aux jardins des Oliviers, à l'endroit même que le fils de l'Homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre, et la procession

rentre dans Jérusalem. Au travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du Prétoire, près de l'enceinte du temple : c'est là que commence le chemin du Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule ne peut lire l'Évangile, à cause des pleurs qui tombent de ses yeux : à peine on entend sa voix altérée.

« Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevait la prison où il fut couronné « d'épines! De ce portique en ruine, Pilate le montra aux Juifs, « en leur disant : « Voilà l'homme! »

A ces paroles, les chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la voie Douloureuse :

« Là fut la maison du riche; là Jésus-Christ tomba sous sa croix; « plus loin l'Homme-Dieu dit aux femmes : « Ne pleurez pas sur « moi, mais sur vous et sur vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire; on y plante le signe du salut des hommes : à l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la passion du Sauveur, vous vous rassemblâtes autour de la vraie croix : on vit descendre du ciel Marie, mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre qui pleura son péché, Jean qui n'abandonna pas son maître, l'esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Éternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique *alleluia* de Jacob ébranle les voûtes de l'église :

« O fils, ô filles de Sion, le Roi des cieux, le roi de gloire va « sortir du tombeau! Quel est cet ange vêtu de blanc assis à l'en- « trée du sépulcre? Apôtres, accourez! Heureux ceux qui croiront « sans avoir vu! »

Le peuple répéta en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes qui dans ce jour solennel passent au rang des élus. Tous, vêtus de blanc et couron-

nés de fleurs reçoivent sur le front l'eau pure qui les rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemplait avec envie la félicité de ces nouveaux chrétiens; mais la fille d'Homère n'était point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant elle touchait à l'heureux moment de son baptême, elle ne devait plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que, sous la protection d'Hélène, elle se croit à l'abri de tous les dangers, déjà s'avance vers Jérusalem le centurion qui poursuit la colombe fugitive. L'aruspice qui devait consulter la sibylle de Cumes sur le sort des chrétiens avait quitté Rome; il était accompagné d'un satellite d'Hiéroclès, chargé secrètement au nom de Galérius de se rendre l'oracle favorable : aussitôt que la prêtresse aurait prononcé l'arrêt fatal, le ministre du proconsul avait ordre de s'embarquer pour la Syrie, de saisir Cymodocée dans la ville sainte, de réclamer cette nouvelle Virginie au tribunal d'un nouvel Appius, comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le prince des ténèbres, poursuivant ses desseins, avait volé de Rome à Cumes, afin d'inspirer à la sibylle l'oracle trompeur qui devait perdre les fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averne, environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux que souvent les démons s'élancent du sein des ombres : du fond de ce soupirail empesté, ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la nuit et du silence. Mais ces anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs : car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords couchés sur un lit de fer; la Discorde aux crins de couleuvres, rattachés par des bandelettes sanglantes; les vains Songes suspendus aux branches d'un orme antique; le Travail, les Chagrins, l'Épouvante, la Mort et les Joies coupables du cœur.

L'Éternel, qui voit Satan s'avancer vers l'antre de la sibylle,

s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'enfer. Si Dieu, dans la profondeur de ses conseils, souffre que son Église soit persécutée, il ne permet pas que les démons puissent s'en attribuer la coupable gloire; même en châtiant les chrétiens il songe à humilier les esprits rebelles. Il veut que les faux oracles se taisent, et que les idoles, s'avouant vaincues, reconnaissent enfin le triomphe de la croix.

Un ange chargé des ordres du Très-Haut descend aussitôt sur la colline où Dédale, après avoir franchi les cieux, consacra, dit la Fable, ses ailes au génie de la lumière. Le messager céleste pénètre dans le temple de la sibylle. L'aruspice envoyé par Dioclétien offrait dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égorgés en l'honneur d'Hécate; on immole une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides; le feu est allumé sur les autels de Pluton; les victimes entières sont précipitées dans la flamme, et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos, le Styx, le Phlégéton, les Parques, les Furies, divinités infernales : on leur dévoue la tête des chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé, que la sibylle, hors d'elle-même, s'écrie :

« Il est temps de consulter l'oracle! Le dieu! Voilà le dieu! »

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire, Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la sibylle s'altèrent, son visage change de couleur, ses cheveux se hérissent, sa poitrine se soulève, sa taille s'agrandit, sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied, elle lutte encore contre l'inspiration du prince des ténèbres.

« Puissant Apollon, s'écrie l'aruspice, dieu de Sminthe et de
« Délos, vous que le destin a choisi pour dévoiler l'avenir aux mor-
« tels, daignez m'apprendre quel sera le sort des chrétiens! Le pieux
« empereur doit-il faire disparaître de la terre les sacriléges ennemis
« des dieux ? »

A ces mots, la prêtresse se lève trois fois avec violence; trois fois une force surnaturelle la rasseoit sur le trépied : les cent portes du

sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige! la sibylle reste muette. En vain, fatiguée par le démon, elle cherche à rompre le silence; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, les cheveux épars, elle le montre de la main aux spectateurs; ils ne voient point l'apparition céleste, mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'esprit de l'abîme, et faisant un dernier effort, la sibylle veut ordonner la proscription des chrétiens, et elle ne prononce que ces mots :

« Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de parler. »

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. L'aruspice confie la réponse des dieux à un cavalier numide, plus léger que les vents : Dioclétien la reçoit; le conseil s'assemble.

« Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les chrétiens qui font taire la voix du ciel! Tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes! »

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de favorable aux fidèles. La superstition étouffe la sagesse : il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand dans le conseil que les chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avait préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'empereur. Aussitôt César affectant un air consterné :

« Il est bien temps de délibérer quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes! »

A ces mots, tout le conseil, ou séduit ou trompé, demande la mort des impies; et l'empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.

LIVRE DIX-HUITIÈME.



SOMMAIRE.

Joie de l'enfer. Galérius, conseillé par Hiéroclès, force Dioclétien à abdiquer. Préparation des chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore, échappe de Rome et fuit vers Constance. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès, premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothée sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avait pas ressenti une telle joie. « Enfer, s'é« criait-il, ouvrez vos abîmes pour recevoir les âmes que le Christ « vous avait arrachées ! Le Christ est vaincu, son empire est dé« truit, l'homme m'appartient sans retour. »

Ainsi parlait le prince des ténèbres : sa voix pénètre dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au milieu des flammes. Tout ce qui restait de démons au fond de la nuit éternelle accourut sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'esprits immondes. Le chérubin qui dirige le cours du soleil recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant ; des voix lamentables sortirent du sein des forêts ; sur les autels des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire ; les méchants de toutes les parties du globe sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal, et enfantèrent des projets de révolution.

Hiéroclès surtout est emporté par une ardeur irrésistible, il veut mettre la dernière main à son œuvre. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable; et s'adressant à Galérius, dont il connaît les passions :

« Prince, voulez-vous régner, vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des chrétiens. En exterminant ces factieux, vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise : profitez de ce moment de crainte; représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter le repos, et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter des ordres d'où dépend le salut de l'empire. Vous nommerez des Césars de votre choix; vous ferez régner la sagesse : le présent vous devra son bonheur, et les siècles futurs retentiront de vos vertus. »

Galérius approuva le zèle d'Hiéroclès; il appela le lâche conseiller son digne ami, son fidèle ministre. Tous les favoris de César applaudirent, même Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, ne cherchait que le moyen de le perdre; mais, en habile courtisan, il se garda bien de s'opposer à un crime qui flattait l'ambition de Galérius. Préfet de Rome, il se chargea de gagner les prétoriens et les légions campées au Champ de Mars.

Galérius se rend au palais des Thermes. Dioclétien était enfermé seul dans le lieu le plus reculé de sa vaste demeure. A l'instant où l'empereur avait prononcé l'arrêt des chrétiens, Dieu avait prononcé l'arrêt de l'empereur : le règne avait fini avec la justice. Rongé de remords et d'inquiétudes, Auguste se sentait abandonné du ciel, et des pensées amères occupaient son âme : tout à coup on annonce Galérius. Dioclétien le salue du nom de César.

« Toujours César ! s'écrie le prince avec violence. Ne serai-je jamais que César ? »

En même temps il ferme les portes, et s'adressant à l'empereur :

« Auguste, on vient d'afficher votre édit dans Rome, et les chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer. Je prévois que cette race impie causera bien des maux à votre vieillesse; souffrez que je punisse vos ennemis, et déchargez-vous sur moi du fardeau de l'empire : votre âge, vos longs travaux, votre santé chancelante, tout vous fait une loi de chercher le repos. »

Dioclétien, sans paraître surpris, répliqua :

« C'est vous qui plongez ma vieillesse dans ces malheurs; sans vous j'aurais laissé après moi l'empire tranquille. Irai-je, après vingt années de gloire, languir dans l'obscurité? »

« — Eh bien! dit Galérius en fureur, si vous ne voulez pas renoncer à l'empire, c'est à moi de me consulter. Depuis quinze ans je combats les Barbares sur des frontières sauvages, tandis que les autres Césars règnent en paix sur des provinces fertiles; je suis las du dernier rang. »

« — Songez-vous, répondit le vieillard, que vous êtes dans mon palais? Gardien de troupeaux! tout faible que je suis, je puis encore vous faire rentrer dans votre néant; mais j'ai trop d'expérience pour être étonné de l'ingratitude, et je suis trop las de gouverner les hommes pour vous disputer ce triste honneur. Infortuné Galérius, savez-vous ce que vous demandez? Depuis vingt ans que je tiens les rênes de l'empire, un sommeil paisible n'a point encore fermé mes yeux; je n'ai vu autour de moi que bassesses, intrigues, mensonges, trahisons; je n'emporterai du trône que le vide des grandeurs, et un profond mépris pour la race humaine. »

« — Je saurai bien, dit Galérius, me mettre à couvert de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge et de la trahison : je rétablirai les Frumentaires, que vous avez si imprudemment supprimés; je donnerai des fêtes à la foule; et, maître du monde, je laisserai, par des choses éclatantes, une longue opinion de ma grandeur. »

« — Ainsi, repartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain. »

« — Eh bien! dit le farouche César, si le peuple romain ne veut

pas rire, je le ferai pleurer! Il faudra ou servir ma gloire, ou mourir. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris. »

« — Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche : un règne violent ne saurait être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt, quelle qu'en soit la cause, disparaître les éléments de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibère seul a paru longtemps au timon de l'État; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie. »

« — Tous ces discours sont inutiles, s'écria Galérius fatigué : je ne demande pas des leçons, mais l'empire. Vous dites que le pouvoir souverain n'a plus d'attraits à vos yeux, laissez-le donc passer aux mains de votre gendre. »

« — Ce titre, repartit Dioclétien, ne peut vous servir auprès de moi. Avez-vous fait le bonheur de ma fille? Infidèle à son amour, persécuteur de la religion qu'elle aime, vous n'attendez peut-être que ma retraite pour exiler Valérie sur quelque rivage désert. Et voilà comme vous m'avez payé de mes bienfaits! Mais je serai vengé : je vous laisse ce pouvoir que vous voulez m'arracher au bord de ma tombe. Je ne cède point à vos menaces, mais j'obéis à une voix du ciel, qui me dit que le temps des grandeurs est passé. Je vous le donne ce lambeau de pourpre qui n'est plus pour moi qu'un linceul funèbre : avec lui je vous fais le présent de tous les soucis du trône. Gouvernez un monde qui se dissout, où mille principes de mort germent de tous les côtés; guérissez des mœurs corrompues; accordez des religions qui se combattent; faites disparaître un esprit de sophisme qui ronge jusqu'aux entrailles de la société; repoussez dans leurs forêts des Barbares qui tôt ou tard dévoreront l'empire romain. Je pars : je vous verrai, de mon jardin de Salone, devenir l'exécration de l'univers. Vous-même, fils ingrat, vous ne mourrez point sans être la victime de l'ingratitude de

vos fils. Régnez donc; hâtez la fin de cet État dont j'ai retardé la chute de quelques instants. Vous êtes de la race de ces princes qui paraissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté des dieux. »

Ainsi le sort de l'empire se décidait dans le palais de Dioclétien : les chrétiens délibéraient entre eux sur les tribulations de l'Église. Eudore était l'âme de tous leurs conseils. L'édit, publié au son des trompettes, ordonnait de brûler les livres saints et d'abattre les églises; il déclarait les chrétiens infâmes; il les privait des droits de citoyens; il défendait aux magistrats de recevoir leurs plaintes pour cause de mauvais traitements, de vol, de rapt et d'adultère; il autorisait toute sorte de personnes à les dénoncer, soumettait aux tortures, et condamnait à la mort quiconque refusait de sacrifier aux dieux.

Cet édit sanguinaire, dicté par Hiéroclès, laissait un libre cours aux crimes du disciple des sages, et menaçait les fidèles d'une entière destruction. Chacun, selon son caractère, se préparait à fuir ou à combattre.

Ceux qui craignaient de succomber dans les tourments s'exilaient chez les Barbares; plusieurs se retiraient dans les bois et les lieux déserts; on voyait les fidèles s'embrasser dans les rues, et se dire un tendre adieu en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ. De vénérables confesseurs, échappés aux persécutions précédentes, se mêlaient à la foule pour encourager la faiblesse ou modérer l'ardeur du zèle. Les femmes, les enfants et les jeunes hommes entouraient les vieillards qui rappelaient les exemples donnés par les plus fameux martyrs : Laurent, de l'Église romaine, exposé sur des charbons ardents; Vincent de Saragosse, s'entretenant dans la prison avec les anges; Eulalie de Mérida, Pélagie d'Antioche, dont la mère et les sœurs se noyèrent en se tenant embrassées; Félicité et Perpétue, combattant dans l'amphithéâtre de Carthage; Théodore et les sept vierges d'Ancyre; les deux jeunes époux ensevelis dans des tombes différentes, et qui se trouvèrent réunis dans le même

cercueil. Ainsi parlaient les vieillards; et les évêques cachaient les livres saints, et les prêtres renfermaient le viatique dans des boîtes à double fond : on rouvrait les catacombes les plus solitaires et les plus ignorées, afin de remplacer les églises dont on allait être privé; on nommait les diacres qui devaient se déguiser pour porter des secours aux martyrs au fond des mines, dans les prisons et sur le chevalet; on apprêtait le lin et le baume comme à la veille d'un grand combat; on payait ses dettes; on se réconciliait avec ses ennemis. Toutes ces choses se faisaient sans bruit, sans ostentation, sans tumulte; l'Église se préparait à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephté, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne.

Les soldats chrétiens répandus dans les légions viennent avertir Eudore qu'un nouveau complot est près d'éclater, que l'on fait au nom de Galérius des largesses à l'armée, que les troupes doivent s'assembler le lendemain au Champ de Mars, et que l'on parle de l'abdication de l'empereur.

Le fils de Lasthénès se fait mieux instruire : ensuite il vole à Tibur, demeure accoutumée de Constantin. Ce prince habitait, loin des piéges de la cour, une petite retraite au-dessus de la cascade de l'Anio, tout auprès des temples de Vesta et de la Sibylle. Les maisons d'Horace et de Properce se montraient abandonnées sur les bords du fleuve, parmi des bois d'oliviers devenus sauvages. Le riant Tibur, qui tant de fois inspira la muse latine, n'offrait plus que des monuments de plaisirs détruits, et des tombeaux de tous les siècles. En vain l'on cherchait sur les coteaux de Lucrétille le souvenir du poète voluptueux qui renfermait dans un espace étroit ses longues espérances, et consacrait du vin et des fleurs au génie qui nous rappelle la brièveté de nos jours.

Tout à coup, au milieu de la nuit, on annonce à Constantin l'arrivée d'Eudore; le prince se lève, prend son ami par la main et le conduit sur une terrasse qui, circulant au pied du temple de Vesta, dominait la chute de l'Anio. Le ciel était couvert de nuages, l'obs-

curité profonde; le vent gémissait dans les colonnes du temple, une voix triste s'élevait dans l'air; on croyait entendre par intervalle le mugissement de l'antre de la sibylle, ou ces paroles funèbres que les chrétiens psalmodient pour les morts.

« Fils de César, dit Eudore, non-seulement on va massacrer les chrétiens, mais Dioclétien remet le sceptre à Galérius. C'est demain, au Champ de Mars, en présence des légions, que se passera cette grande scène. Vous ne serez point appelé au partage de la puissance; vos crimes sont votre gloire, celle de votre père, et votre penchant pour une religion divine. Daïa, ce pâtre, fils de la sœur de Galérius, et Sévère le soldat, tels sont les Césars que l'on réserve au peuple romain. Dioclétien désirait vous nommer, mais vous avez été rejeté avec menace. Prince, cher espoir de l'Église et du monde, il faut céder à l'orage. Galérius vous craint et il en veut à vos jours. Demain, aussitôt que votre sort sera connu, vous fuirez vers votre père, tout sera préparé pour votre départ. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler les chevaux derrière vous, afin qu'on ne puisse vous poursuivre. Vous attendrez auprès de Constance le moment de sauver les chrétiens et l'empire ; et, quand il en sera temps, ces Gaulois, qui ont déja vu de près le Capitole, vous en ouvriront le chemin. »

Constantin reste un moment en silence : mille pensées violentes s'élèvent dans son cœur. Indigné des outrages qu'on lui prépare, animé de l'espoir de venger le sang des justes, peut-être touché de l'éclat d'un trône, qui tente toujours les grandes âmes, il ne se peut résoudre à la fuite; son respect, sa reconnaissance pour Dioclétien, arrêtaient seuls son ardeur; la nouvelle de l'abdication de ce prince a brisé tous les liens qui retenaient le fils de Constance : il veut aller soulever les légions au Champ de Mars ; il ne respire que la vengeance et les combats : tel, dans les déserts de l'Arabie, on voit un coursier attaché au milieu d'un sable brûlant ; pour trouver un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, il baisse et cache sa tête entre ses jambes rapides ; ses crins descendent épars ; il laisse

tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître : mais ses pieds sont-ils dégagés des entraves, il frémit, il dévore la tere ; la trompette sonne, il dit : « Allons ! »

Eudore calme les transports guerriers de Constantin.

« Les légions sont vendues, lui dit-il, tous vos pas sont surveillés, et vous tenteriez une entreprise qui précipiterait l'empire dans des maux incalculables. Fils de Constance, vous régnerez un jour sur le monde, et les hommes vous devront leur bonheur. Mais Dieu retient encore entre ses mains votre couronne, et il veut éprouver son Église. »

« — Eh bien ! dit le jeune prince avec une touchante vivacité, vous m'accompagnerez dans les Gaules, et nous marcherons ensemble à Rome, à la tête de ces soldats tant de fois témoins de votre valeur. »

« — Prince, répond Eudore d'une voix émue, nos obligations ne sont pas les mêmes : vous vous devez à la terre pour le ciel ; je me dois au ciel pour la terre. Votre devoir est de partir, le mien de rester. La jalousie que j'ai inspirée à Hiéroclès a sans doute précipité le sort des chrétiens : ma fortune, mes conseils, ma vie, leur appartiennent ; je ne puis quitter un champ de bataille où j'ai appelé l'ennemi ; mon épouse et son père réclament aussi ma présence en Orient. Enfin, s'il faut des exemples de fermeté à mes frères, Dieu m'accordera peut-être les vertus qui me manquent. »

Dans ce moment une flamme surnaturelle vient éclairer au bord de l'Anio les tombes de Symphorose et de ses sept enfants martyrs.

« Voyez, s'écrie Eudore en montrant à Constantin le monument sacré, voyez quelle force Dieu peut inspirer, quand il lui plaît, à des femmes et à des enfants ! Combien ces cendres me paraissent plus illustres que la dépouille des Romains fameux qui reposent ici ! Prince, ne me ravissez point la gloire d'une semblable destinée ; permettez-moi seulement de vous jurer par le tombeau de ces saints une fidélité qui n'aura de terme que mes jours. »

A ces mots, le fils de Lasthénès voulut s'incliner avec respect sur

la main qui devait porter le sceptre du monde ; mais Constantin se jette au cou d'Eudore, et presse longtemps dans ses bras un ami si noble et si magnanime.

Le prince demande son char : il y monte avec Eudore ; ils roulent, à travers les ombres, le long des portiques déserts du temple d'Hercule. L'Anio retentissait dans les débris du palais de Mécènes. Le descendant de Philopœmen et l'héritier de César réfléchissaient en silence sur le destin des hommes et des empires. Là s'étendait cette forêt d'Albunée où les rois du Latium consultaient des dieux champêtres ; là vivaient les peuples agrestes du mont Sorate et des vallons d'Utique ; là fut le berceau de ces Sabines qui, courant échevelées entre les armées de Tatius et de Romulus, disaient aux uns : « Vous êtes nos fils et nos époux ; et aux autres : « Vous êtes nos frères et nos pères. » Le chantre de Lalagée et le ministre d'Auguste les remplacèrent sur ces bords que devait venir fouler à son tour la reine descendue du trône de Palmyre. Le char passe rapidement la villa de Brutus, les jardins d'Adrien, et s'arrête à la tombe de la famille Plotia. Eudore se sépara de Constantin au pied de cette tour funèbre, et rentra dans Rome par un sentier désert, afin de préparer la fuite du prince. Constantin, dévorant mal ses soucis, et cachant à peine sa colère, prit le chemin du palais des Thermes.

L'attaque de Galérius avait été si brusque, et la résolution de Dioclétien si prompte, que le fils de Constance, occupé tout entier du sort des chrétiens, s'était laissé surprendre par son ennemi. Il savait bien que depuis longtemps César cherchait à forcer Auguste à quitter l'empire ; mais, ou trompé ou trahi, il avait cru cette catastrophe encore assez éloignée. Il voulut pénétrer chez Dioclétien ; déjà tout était changé avec la fortune. Un officier de Galérius refusa l'entrée du palais au jeune prince, en lui disant d'une voix menaçante :

« L'empereur vous ordonne de vous rendre au camp des légions. »

A l'extrémité du Champ de Mars, au pied du tombeau d'Octave, s'élevait un tribunal de gazon surmonté d'une colonne qui portait une statue de Jupiter. C'était à ce tribunal que Dioclétien devait paraître au lever de l'aurore, pour abdiquer la pourpre au milieu des soldats sous les armes. Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature, jamais plus grand spectacle n'avait frappé les regards des Romains. La curiosité, la crainte, l'espoir, avaient conduit au Champ de Mars une foule immense. Toutes les passions, émues à l'approche du règne nouveau, attendaient l'issue de cette scène extraordinaire. Quels sont les Augustes? Quels seront les Césars? Les courtisans dressaient au hasard des autels aux dieux inconnus; ils auraient craint de blesser, même en pensée, le pouvoir qui n'existait pas encore. Ils adoraient le néant d'où la servitude allait sortir; ils s'épuisaient à deviner quelle serait la passion du prince à venir, afin de se pourvoir promptement de la bassesse qui serait le plus en faveur sous ce règne. Tandis que les méchants pensaient à montrer leurs vices, les bons songeaient à cacher leurs vertus. Le peuple seul, avec une indifférence stupide, venait voir des soldats étrangers lui nommer des maîtres, aux mêmes lieux où ce peuple libre donnait jadis son suffrage pour l'élection de ses magistrats.

Dioclétien parut bientôt au tribunal. Les légions firent silence, et l'empereur prenant la parole :

« Soldats, mon âge m'oblige de remettre le pouvoir souverain à Galérius, et de créer de nouveaux Césars. »

A ces mots, tous les yeux se tournent vers Constantin, qui venait d'arriver. Mais tout à coup Dioclétien proclame Césars Daïa et Sévère. On demeure interdit; on se demande quel est ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius, repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras, et le présenta aux légions. L'empereur se dépouille de son manteau de pourpre, et le jette sur les épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius son poignard, symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.

Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête, et, prenant le chemin de Salone sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluaient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule, et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottait encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

« Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites-vous ? Vous connaissez votre sort ; le tribun des prétoriens a déjà l'ordre de vous arrêter : suivez-moi, ou vous êtes perdu. »

Il entraîne l'héritier de l'empire ; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert, où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs attendaient le prince fugitif ; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui ; mais le martyr en espérance demeure inflexible, et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déjà l'on entendait le bruit des soldats qui cherchaient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Éternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince pour régner sur ton
« peuple, force ce nouveau David à se cacher devant Saül, et daigne
« lui montrer le chemin du désert de Zéila ! »

Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de Rome, un ange trace une voie lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du ciel : il embrasse son ami, et s'élance sur son coursier. Il fuit ; Eudore lui crie :

« Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus ! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée ! »

Vœux inutiles ! Constantin disparaît. Eudore, abandonné, sans protecteur, reste seul chargé de la colère de l'empereur, de la haine d'un rival, devenu premier ministre, de la destinée des fidèles, et,

pour ainsi dire, de tout le poids de la persécution. Dès le soir même, dénoncé comme chrétien par un esclave d'Hiéroclès, il est plongé dans les cachots.

Satan, Astarté, l'esprit de la fausse sagesse, poussent tous trois un cri de triomphe dans les airs, et livrent le monde au démon de l'homicide.

Lorsque cet ange furieux, quittant le séjour des douleurs, contriste la terre par sa présence, il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage, dans les ruines d'un temple où l'on brûlait jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes, des dragons semblables à celui que combattit l'armée entière de Caton, des monstres inconnus, tels que l'Afrique en engendre chaque année, les fléaux de l'Égypte, les vents empoisonnés, les maladies, les guerres civiles, les lois injustes qui dépeuplent la terre, la tyrannie qui la ravage, rampent aux pieds du démon de l'homicide. Il se réveille au cri de Satan; il s'envole au milieu des débris, en laissant après lui un long tourbillon de poussière, il franchit la mer; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent, il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main il élève une torche, et de l'autre un glaive : tel autrefois il donna le signal du carnage, lorsque le premier Hérode fit massacrer les enfants d'Israël.

Ah! si la muse sainte soutenait mon génie, si elle m'accordait un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poète, qu'il me serait aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution! Je me souviendrais de ma patrie : en peignant les maux des Romains, je peindrais les maux des Français. Salut, épouse de Jésus-Christ, Église affligée, mais triomphante! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est

pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent; vous seule restez toujours belle!

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux; les prisons regorgent de victimes; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfants avec leurs mères; ici l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier; le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur, et on lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les fidèles, on les précipite en foule dans le bûcher; leurs os sont réduits en poudre, et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvait ses délices dans ces tourments; il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse, et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces, augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connaissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens

et les propriétés des sujets; on mesure les terres; on compte les vignes et les arbres, on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'empereur, on force, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité, ni la maladie, ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exacteur; on fait comparaître la douleur même et l'infirmité; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui l'on ne pouvait rien exiger, semblaient seuls à l'abri des violences par leur propre misère; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques, et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquait aux chrétiens qu'un genre d'outrages, et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres égorgés sur le corps de Jésus-Christ percé de coups, le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avait adoré, et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce! Infatigable dans sa haine et dans son amour, l'apostat attendait avec impatience le moment où la fille d'Homère viendrait orner son triomphe. Il suspendait exprès le supplice de son rival, afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploierai, disait-il en lui-même avec un mélange de honte,

de désespoir et de joie, j'emploierai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté ; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore; comblant ensuite ma double vengeance, je lui montrerai mon rival entre les mains des bourreaux, et ce chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie qui reniait l'Éternel, par une contradiction déplorable, croyait au génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avait à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères ; il vivait parmi les sépulcres, et la voix du peuple l'accusait d'entretenir un commerce secret avec l'enfer. Cet homme faisait sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruine de Néron. Hiéroclès charge un de ses confidents d'aller trouver au milieu de la nuit l'infâme Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers des décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard couvert de lambeaux, réchauffant ses mains à un feu d'ossements humains.

« Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès? Reçois cet or, et parle sans crainte. »

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

« Mon fils, dit-il, je connais ton maître : il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire ; je vais interroger l'abîme. »

Il dit, et creuse la terre ; il découvre l'urne sanglante qui renfermait les restes de Néron ; des plaintes s'échappaient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des chrétiens. Trois fois il se tourne vers l'Orient, trois fois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée ; il prononce des mots mystérieux, et du sein des ombres il évoque le démon des tyrans. Dieu permet à l'enfer de répondre ; le feu qui brûlait la dépouille des morts s'éteint ; la terre tremble ; la frayeur

pénètre jusqu'aux os de l'esclave; le poil de sa chair se hérisse; un esprit se présente devant lui; il voit quelqu'un dont il ne connaît pas le visage; il entend une voix faible comme un petit souffle.

« Pourquoi, dit l'Hébreu, as-tu tardé si longtemps à venir? Dis-moi, peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée à son maître? »

« — Je ne le puis, répondit l'esprit de ténèbres : Marie défend « cette chrétienne contre ma puissance; mais, si tu le veux, je por- « terai dans un instant en Syrie l'édit de la persécution et les or- « dres d'Hiéroclès. »

L'esclave accepte la proposition de l'enfer, et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messager rapide, l'esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devait réclamer Cymodocée. Il le presse, au nom du ministre de Galérius, de remplir promptement sa mission, et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David : aussitôt les portes des saints lieux sont fermées, et les soldats dispersent les fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les chrétiens; Constantin fugitif, Galérius triomphant, changent en un moment la fortune d'Hélène : pour les souverains, la prospérité est mère de l'obéissance; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux des mortels; l'oiseau reposait dans son nid, et le troupeau dans la vallée; les travaux étaient suspendus : à peine la mère de famille tournait encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer : Cymodocée, après avoir longtemps prié pour son époux et pour son père, s'était endormie. Démodocus lui apparaît au milieu d'un songe. Sa barbe était négligée; de larges pleurs tombaient de ses yeux; il agitait lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappaient de sa poitrine. Cymodocée croyait lui adresser ces paroles :

« O mon père, comment as-tu si longtemps abandonné ta fille! Où est Eudore? Vient-il réclamer la foi jurée? Pourquoi ces pleurs



LES MARTYRS

qui baignent ton visage? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur?»

Le fantôme:

« Fuis, ma fille, fuis! Les flammes t'environnent; Hiéroclès te poursuit. Les dieux que tu as abandonnés te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera; mais que de larmes il fera verser à ton père! »

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissait les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulcre embrasée. Les flammes, parmi des tourbillons de fumée, montaient jusqu'au ciel, et réfléchissaient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'était répandue en Syrie, Cymodocée n'avait plus quitté la princesse Hélène; renfermée dans un oratoire, avec les autres femmes chrétiennes, elle soupirait les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Hiéroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avait mis le feu au Saint-Sépulcre. Le palais d'Hélène touchait à l'édifice sacré; le centurion espérait forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile, et il l'attendait avec des soldats pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothée avait démêlé ces complots; il s'ouvre un passage à travers les murs croulants et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts, il pénètre dans le palais d'Hélène. Déjà les galeries étaient désertes, seulement quelques femmes éperdues étaient rassemblées dans une cour intérieure, autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchait vainement sa nourrice : elle ne devait plus la revoir. Eurymédusc, votre sort est resté inconnu!

« Fuyons, dit Dorothée à la fille de Démodocus, Hélène même

ne vous pourrait sauver ; vos ennemis vous arracheraient de ses bras ; je connais une porte secrète, et un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem : la Providence fera le reste. »

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvrait une porte cachée qui conduisait au Calvaire : c'était par là qu'Hélène se dérobait aux hommages des peuples lorsqu'elle allait prier au pied de la croix. Dorothée, suivi de Cymodocée : entr'ouvre doucement cette porte, il avance la tête et n'aperçoit rien au dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du palais ; tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines ; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés ; quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris ; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux ; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvrait une route inconnue : l'entrée en était fermée par des buissons d'aloës et des racines d'oliviers sauvages ; Dorothée écarte ces obstacles, et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et, à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avait jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyait sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupait le milieu du souterrain, et portait encore gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du roi-prophète, tout agitait le cœur des deux chrétiens ; ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem ; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne voulut point être consolée, et viennent se reposer au berceau du Messie.

Bethléem était entièrement désert : les chrétiens avaient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche : ils admirent cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les anges, les bergers et les mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrirent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versait des larmes de tendresse. Les miracles du berceau de Jésus parlaient à son cœur.

« C'est donc là, disait-elle, que l'Enfant divin a souri à sa divine Mère ! O Marie, protégez Cymodocée ! Comme vous, elle est fugitive à Bethléem ! »

La fille de Démodocus remerciait ensuite le généreux Dorothée, qui s'exposait pour elle à tant de fatigues et de périls.

« Je suis un vieux chrétien, répondit l'homme éprouvé : les tribulations font ma joie. »

Dorothée se prosternait devant la Crèche.

« Père des miséricordes, disait-il, prenez pitié de nous, et souvenez-vous que votre Fils offrit en ces lieux ses premiers pleurs pour le salut des hommes ! »

Le soleil approche de la fin de son cours. Dorothée sort avec la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque berger ; il aperçoit un homme qui descendait de la montagne d'Engaddi : une ceinture de joncs était nouée autour de ses reins ; sa barbe et ses cheveux croissaient en désordre ; ses épaules étaient chargées d'une corbeille pleine de sable qu'il portait péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau, et fixant sur eux des regards indignés :

« Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jusque dans le désert ? Évanouissez-vous ! Armé de la pénitence, je découvre vos pièges, et je me ris de vos efforts. »

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élance dans la grotte. Dorothée reconnaît un chrétien ; il s'avance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

« Nous sommes des chrétiens fugitifs : daignez nous donner l'hospitalité. »

« — Non, non, s'écrie le solitaire, cette femme est trop belle pour être une simple fille des hommes. »

« — Cette femme, reprit Dorothée, est une catéchumène, qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est Grecque, elle se nomme Cymodocée ; elle est fiancée à Eudore, défenseur des chrétiens, dont le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous ; je suis Dorothée, premier officier de Dioclétien. »

Le solitaire s'élance hors de la grotte comme un athlète qui, le front ceint d'une couronne d'olivier, paraît tout à coup aux jeux d'Olympie.

« Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami ! »

Le solitaire se nomme. Cymodocée reconnaît cet ami d'Eudore, qui s'entretenait avec lui au tombeau de Scipion. Dorothée, qui avait connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Épicure. Il le suit au fond de son antre : on n'y voyait que la Bible, une tête de mort, et quelques feuilles éparses de la tradition des livres saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs : ainsi des ruisseaux, descendus de diverses montagnes, mêlent leurs eaux dans une même vallée.

« Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe. »

L'anachorète demande ensuite à Dorothée ce qu'il veut faire.

« J'irai, répond Dorothée, chercher quelques amis à Joppé... »

« — Quoi ! dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheureux, et vous comptez sur des amis ! Un Moabite descend de ses rochers pour aller à Jéricho. C'était au printemps ; l'air était frais et serein. Le Moabite n'était point altéré : il trouve des torrents pleins d'eau à chaque pas. Il revient chez lui dans la saison des orages, sous les

feux dévorants de l'été : la soif consume le Moabite; il cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avait vue dans les montagnes : tous les torrents sont desséchés ! »

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'écrie :

« O grande desti ée ! Eudore, tu es donc le défenseur des chrétiens? O mon ami! que pourrai-je faire pour toi ! »

Tout à coup le solitaire se lève, frappé d'une lumière surnaturelle :

« Qu'est-ce que ces craintes ? s'écrie-t-il. Femme, tu aimes, et tu fuis ! Ton époux peut-être dans ce moment confesse la foi, et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher ! Crois-tu que, quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille recevoir sans couronne? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à ses côtés ! Fais ton devoir, marche à Rome, va réclamer ton époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale... Mais, que dis-je ! tu n'es pas encore des brebis choisies. »

Le solitaire s'interrompt de nouveau ; il hésite, et bientôt il s'écrie :

« Tu seras chrétienne; ma main versera sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici ; viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ n'a plus rien à savoir. »

Ainsi parle Jérôme avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

« Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père; de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance. »

Cymodocée rougit, et pleura en parlant de la sorte. On reconnais-

sait dans son langage les accents confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une nuit pure, deux harpes, suspendues aux souffles d'Éole, mêlent leurs plaintes fugitives; ainsi frémissent ensemble deux lyres dont l'une laisse échapper les tons graves du mode dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cigognes argentées, agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnaître dans cette harmonie la voix des âmes de ses pères.



LIVRE DIX-SEPTIÈME.



SOMMAIRE.

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome, où il croît qu'Hiéroclès a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs et s'embarque pour la Grèce. Une tempête suscitée par les ordres de Dieu fait aborder Cymodocée en Italie.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels!

Après la séparation fatale, les esclaves avaient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous un portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymette, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

« O ma fille! s'écria-t-il, quand reviendras-tu de l'Orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père? »

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires où l'on cherchait en vain quelque voile; mais on apercevait encore sur les vagues aplanies la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyait plus. Déjà le soleil sortant de l'onde dorait et brunissait à la fois la face de la mer. Des nues sereines étaient arrêtées çà et là dans l'azur du ciel de l'Attique; quelques-unes, teintes de rose, flottaient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle

ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots : depuis que sa fille était au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte, qui, témoin d'une pareille douleur, s'applaudissait d'avoir vécu jusqu'alors sans enfants et sans épouse : ainsi le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain ; il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre longtemps les chemins qu'il avait parcourus avec Cymodocée. A Corinthe, il prit la route d'Olympie ; mais il ne put supporter la joie et l'éclat des fêtes qu'on célébrait alors au bord de l'Alphée. Lorsque, après avoir franchi les montagnes de l'Élide, il aperçut les sommets de l'Ithome, il tomba sans mouvement entre les bras de ses esclaves. Bientôt on le rappelle à la vie : bientôt, pâle et tremblant, il arrive au temple d'Homère. Déjà le seuil des portes était jonché de feuilles flétries ; l'herbe croissait dans tous les sentiers : tant les pas de l'homme s'effacent promptement sur la terre ! Démodocus entre au sanctuaire de son aïeul ; la lampe était éteinte. On voyait sur l'autel les cendres du dernier sacrifice que le père de Cymodocée avait offert aux dieux pour sa fille. Démodocus se prosterne devant l'image du poète.

« O toi, dit-il, qui es maintenant toute ma famille, chantre des douleurs de Priam, pleure aujourd'hui les maux du dernier rejeton de ta race. »

En ce moment une des cordes de la lyre de Cymodocée se rompit, et rendit un son qui fit tressaillir le vieillard. Il relève la tête ; il aperçoit la lyre suspendue à l'autel.

« C'en est fait, s'écrie-t-il, ma fille va mourir ! les Parques m'annoncent son destin en brisant la corde de sa lyre. »

A ce cri, les esclaves accourent au temple, et entraînent malgré lui Démodocus.

Chaque jour augmentait ses ennuis; mille souvenirs déchiraient son cœur. C'était ici qu'il instruisait sa fille dans l'art des chants; c'était là qu'il se promenait avec elle. Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisait le charme de notre vie. Les citoyens de Messène furent touchés des chagrins de Démodocus. Ils lui permirent d'interrompre des fonctions sacrées qu'il n'exerçait qu'au milieu des larmes. Ses jours dépérissaient; il marchait à grands pas vers le tombeau; les lettres de sa fille, égarées dans l'Orient, ne parvenaient point jusqu'à lui. La famille de Lasthénès ne pouvait point donner ses soins au vieillard : elle était persécutée, et la mère d'Eudore venait de mourir. Que de victimes le prêtre d'Homère immole à des dieux sourds à sa voix ! Que d'hécatombes promises, si Neptune ramène Cymodocée aux rives du Pamysus ! Le jour s'éteint, le jour renaît, et retrouve Démodocus la main dans le sang, interrogeant les entrailles des taureaux et des génisses. Il s'adresse à tous les temples; il va consulter des aruspices jusqu'au sommet du Ténare. Tantôt il revêt une robe de deuil, et frappe aux portes d'airain du sanctuaire des Furies; il présente aux fatales sœurs des dons expiatoires, comme si ses malheurs étaient des crimes ! Tantôt il se couronne de fleurs, il affecte un air riant avec des yeux baignés de larmes, afin de se rendre propice quelque divinité ennemie des pleurs. S'il est des rites depuis longtemps abandonnés, des cérémonies pratiquées aux siècles d'Inachus et de Nestor, Démodocus les renouvelle; il feuillette les livres sibyllins; il ne prononce que des mots réputés heureux; il s'abstient de certaine nourriture; il évite la rencontre de certains objets; il est attentif aux vents, aux oiseaux, aux nuages; il n'est point assez d'oracles pour son amour paternel ! Ah ! déplorable vieillard ! écoute les sons de cette trompette qui retentit au sommet de l'Ithome : ils t'apprendront la destinée de ta fille.

Le commandant de Messène parcourait les campagnes avec une suite nombreuse, proclamant Galérius empereur, et publiant l'édit

de persécution. Démodocus ne sait s'il a bien entendu ; il court à Messène : tout lui confirme son malheur. Un vaisseau, venu d'Orient au port de Coronnée, raconte en même temps que la fille d'Homère, enlevée de Jérusalem, a été conduite à Hiéroclès. Que fera Démodocus ? L'excès de l'adversité lui donne des forces : il se décide à voler à Rome, à se jeter aux pieds de Galérius, à réclamer Cymodocée. Avant de quitter le temple du demi-dieu, il consacre au pied de la statue d'Homère une petite galère d'ivoire, et un vase à recueillir des larmes : offrande et symbole de son inquiétude et de sa douleur ! Ensuite il vend ses pénates, la pourpre de son lit, le voile nuptial d'Épicharis, destiné à Cymodocée ; il emporte avec lui sa fortune entière pour racheter l'enfant de son amour. Soins inutiles ! Le ciel ne voulait point céder sa conquête, et tous les trésors de la terre n'auraient pu payer la couronne de la nouvelle chrétienne.

Cymodocée n'appartenait plus au monde. En recevant les eaux du baptême, elle allait prendre son rang parmi les esprits célestes Déjà elle avait quitté la grotte de Bethléem avec Dorothée. Elle marchait, au lever du jour, par des lieux âpres et stériles. Jérôme, vêtu comme saint Jean dans le désert, montrait le chemin à la catéchumène. Bientôt ils arrivent au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent les eaux de la mer Morte et la vallée du Jourdain.

Deux hautes chaînes de montagnes, s'étendant du nord au midi, sans détours, sans sinuosités, s'offrent aux yeux des trois voyageurs. Du côté de la Judée, ces montagnes sont des monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont des noirs rochers perpendiculaires, qui versent à la mer Morte des torrents de soufre et de bitume. Le plus petit oiseau du ciel n'y trouverait pas un brin d'herbe pour se nourrir ; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé ; tout semble y respirer l'horreur de l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes présente un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie : leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée; au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré : il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue point son cours au milieu de l'arène, mais il est bordé de saules et de roseaux où se cache l'Arabe qui attend la dépouille du voyageur et du pèlerin.

« Vous voyez, dit Jérôme à ses deux hôtes étonnés, des lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain ; ce lac est la mer Morte; elle vous paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein ont empoisonné ses flots. Ses abîmes sont solitaires et sans aucun être vivant ; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Ici le ciel est embrasé des feux qui consumèrent Gomorrhe. Cymodocée, ce ne sont pas là les rives du Pamysus, et les vallons du Taygète. Vous êtes sur le chemin d'Hébron, dans les lieux où retentit la voix de Josué lorsqu'il arrêta le soleil. Vous foulez une terre encore fumante de la colère de Jéhovah, et que consolèrent ensuite les paroles miséricordieuses de Jésus-Christ. Jeune catéchumène, c'est par cette solitude sacrée que vous allez chercher celui que vous aimez ; les souvenirs de ce désert grand et triste se mêleront à votre amour pour le fortifier et le rendre plus grave : l'aspect de ces bords désolés est également propre à nourrir ou à éteindre les passions. Fille innocente, les vôtres sont légitimes, et vous n'êtes point obligée, comme Jérôme, de les étouffer sous des fardeaux de sable brûlant ! »

En parlant ainsi, ils descendaient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré; mais lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

« C'est l'image des plaisirs du monde, » s'écrie le solitaire. »

Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pèlerins s'avançaient vers un bois de tamarins et d'arbres de baume, qui croissaient au milieu d'une arène blanche et fine; tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothée, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'était un fleuve jaune, profondément encaissé, qui roulait avec lenteur une onde épaissie. L'anachorète salue le Jourdain, et s'écrie :

« Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse! Venez puiser la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de la main du précurseur. Ce fut de la cime de ce mont Abarim que Moïse découvrit pour vous la terre promise; ce fut au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria pour vous pendant quarante jours. A la vue des murs en ruine de Jéricho, faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne votre âme, afin que le Dieu vivant y puisse pénétrer. »

Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve, Cymodocée y descend après lui. Dorothée, unique témoin de cette scène, se mit à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'arche sainte. Les plis de sa robe virginale, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle; elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père





LES MARTYRS

du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris, et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh ! qu'il était attendrissant ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle était touchante cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, dérobait, pour ainsi dire, le ciel ! Seule, la souveraine beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque, les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ, en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disait :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé. »

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle chrétienne, portant Jésus-Christ dans son cœur, ressemblait à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avait pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne, dont il avait été l'apôtre. Cette petite église, où Dieu était adoré sous une tente comme aux jours de Jacob, n'avait point échappé à la persécution. Les soldats romains lui avaient enlevé ses cavales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étaient restés. Le chef les avait appelés de loin, en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étaient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avaient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avaient deviné que ces maîtres n'avaient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit dans cette rencontre la main de la Providence.

« Ces Arabes, dit-il à Dorothée, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs, où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie. »

« — Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée,

ne crains rien : je te conduirai partout où tu le désireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne. »

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve ; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier; on le sert sur un plateau de bois d'aloès ; chacun déchire une partie de la victime ; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride, et qui conserve le goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le père de la tribu raconte les maux que l'on faisait souffrir aux chrétiens. A la lueur du feu on voyait ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutaient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussaient un cri d'admiration, tantôt ils répétaient avec emphase les paroles de leur chef ; quelques têtes de chameaux s'avançaient au-dessus de la troupe, et se dessinaient dans l'ombre. Cymodocée contemplait en silence cette scène de pasteurs de l'Orient ; elle admirait cette religion qui civilisait des hordes sauvages, et les portait à secourir la faiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenaient les Romains à la barbarie, et étouffaient dans leur cœur la justice et la pitié.

Au premier rayon de l'aurore, toute la troupe rassemblée offrit au bord du Jourdain ses prières à l'Éternel. Le dos d'un chameau, paré d'un tapis, fut l'autel où l'on plaça les signes sacrés de cette Église errante. Jérôme remit à Dorothée des lettres pour les principaux fidèles de Ptolémaïs. Il exhorta Cymodocée à la patience et au courage, en se félicitant d'envoyer une épouse chrétienne à son ami.

« Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille d'Homère ! reine de l'Orient, vous sortez du désert brillante de clarté. Bravez les persécutions des hommes. La nouvelle Jérusalem ne pleure

point assise sous le palmier comme la Judée captive de Titus; mais, victorieuse et triomphante, elle cueille sur ce même palmier l'immortel symbole de sa gloire ! »

En achevant ces mots, Jérôme prend congé de ses hôtes, et retourne à la grotte de Bethléem.

La tribu arabe conduit les deux fugitifs, par des montagnes inaccessibles, jusqu'aux portes de Ptolémaïs. La souveraine des anges, qui ne cessait de veiller sur Cymodocée, l'avait soutenue miraculeusement au milieu de ses fatigues. Afin de la dérober aux yeux des païens, elle l'enveloppa d'un nuage, ainsi que Dorothée. Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile. L'église, qui n'était point encore abattue, leur annonce la demeure du pasteur. En ces jours de tribulations, des chrétiens persécutés étaient des frères que l'on recevait avec respect et tendresse ; on les cachait au péril de sa vie, et les secours de la charité la plus vive leur étaient prodigués. On annonce au pasteur que deux étrangers se présentaient à sa porte ; il s'empresse de descendre. Dorothée, sans prononcer une parole, se fait reconnaître au signe du salut.

« Des martyrs! s'écrie aussitôt le pasteur. Des martyrs ! Béni soit le jour qui vous amène à ma demeure! Anges du Seigneur, entrez chez Gédéon : ici vous trouverez la moisson dérobée aux Moabites. »

Dorothée remet au pasteur les lettres de Jérôme, et raconte en même temps les malheurs de Cymodocée.

« Quoi ! s'écria le prêtre, c'est là l'épouse de notre défenseur ! c'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie ! Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Égypte. Fille de Jérusalem, que votre gloire est grande! Hélas ! votre illustre protectrice, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous : elle est elle-même arrêtée. Les ministres d'Hiéroclès vous cherchent de tous côtés; il faut quitter promptement cette ville ; mais il est encore des ressources : où voulez-vous porter vos pas ? »

Dorothée, dont la foi n'a pas la même ardeur que celle de Jérôme,

et qui ne pénètre pas comme lui les desseins du ciel; Dorothée, qui mêle encore à sa religion des tendresses humaines, ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux.

« C'est vous livrer à Hiéroclès, dit-il, sans espoir de sauver ni même de voir Eudore, s'il est tombé entre les mains de nos ennemis. Souffrez que je vous accompagne chez votre père. Votre présence lui rendra la vie. Nous vous cacherons dans quelque grotte inconnue, et j'irai chercher à Rome le fils de Lasthénès. »

« — Je suis jeune, répondit Cymodocée, et sans expérience; conduis-moi, ô le plus doux des hommes : ta fille chrétienne doit obéir à tes conseils. »

Il ne se trouva dans le port de Ptolémaïs qu'un seul vaisseau faisant voile pour Thessalonique : la nouvelle chrétienne et son généreux conducteur furent obligés d'en profiter. Ils se cachèrent sous des noms inconnus, et quittèrent ce port que saint Louis, sauvé des mains des infidèles, devait, tant de siècles après, illustrer de ses vertus. Hélas! Cymodocée allait chercher son père aux bords du Pamysus, et le vieillard lui-même la demandait inutilement aux flots du Tibre! Étranger dans Rome, sans protecteur, sans appui, il avait compté sur Eudore; et le confesseur, séparé des hommes, ne pouvait plus l'entendre ni le secourir.

Au pied du mont Aventin, sous les murs du Capitole, s'élevait une antique prison d'État, dont l'origine remontait au siècle de Romulus. Les complices de Catilina avaient entendu du fond de ce cachot la voix de Cicéron qui les accusait dans le temple de la Concorde. La captivité de saint Pierre et de saint Paul purifia dans la suite cet asile des criminels. C'est là qu'Eudore attendait chaque jour l'ordre qui devait le livrer aux juges. C'est là qu'il avait reçu la nouvelle de la mort de sa mère, comme le commencement de son sacrifice. Il avait souvent adressé à la fille d'Homère des lettres pleines de religion et de tendresse : les unes avaient été arrêtées par les persécuteurs, les autres s'étaient perdues sur les flots; mais dans la prison même il goûtait quelques-unes de ces consolations

et de ces joies douloureuses qui ne sont connues que des chrétiens. Chaque jour lui amenait des compagnons d'infortune et de gloire.

Lorsqu'un opulent laboureur recueille ses moissons nouvelles, il entasse dans une grange spacieuse, et les grains qui seront foulés par le pied des mules, et ceux qui rendront leurs trésors sous les coups du fléau, et ceux qu'un cylindre pesant detachera de la paille légère; le village retentit des cris du maître et des serviteurs, de la voix des femmes qui préparent le festin, des clameurs des enfants qui se jouent autour des gerbes, du mugissement des bœufs qui traînent ou qui vont chercher des épis jaunissants : ainsi Galérius rassemble de toutes les parties du monde, dans les prisons de Saint-Pierre, les chrétiens les plus illustres : froment des élus, récolte divine qui doit enrichir le bon Pasteur ! Eudore voit arriver tour à tour des amis qu'il avait jadis rencontrés au fond des Gaules, en Égypte, en Grèce, en Italie : il embrasse Victor, Sébastien, Rogatien, Gervais, Protais, Lactance, Arnobe, l'ermite du Vésuve, et le descendant de Persée, qui se préparait à mourir pour le trône de Jésus-Christ plus royalement que son aïeul pour la couronne d'Alexandre. L'évêque de Lacédémone, Cyrille, vint aussi augmenter les joies du cachot. A chaque reconnaissance c'étaient des transports, des cantiques à la divine Providence, des baisers de paix. Ces confesseurs avaient transformé la prison en une église où l'on entendait nuit et jour les louanges du Seigneur. Les chrétiens qui n'étaient point encore enfermés enviaient le sort de ces victimes. Les soldats qui gardaient les martyrs étaient souvent convertis par leurs discours; et les geôliers, remettant les clés en d'autres mains, se rangeaient au nombre des prisonniers. Un ordre parfait était établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille tranquille et bien réglée, au lieu d'une foule d'hommes qui marchaient à la mort. De pieuses fraudes servaient à procurer aux confesseurs tous les soulagements de l'humanité et de la religion. Dix persécutions avaient rendu l'Église habile. Des prêtres, des diacres, déguisés en soldats,

en marchands, en esclaves; des femmes, des enfants même, par d'ingénieuses et saintes impostures, pénétraient dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeait au dehors les mouvements du zèle. Une fidélité inviolable, celle de la religion et du malheur, était le lien de tous les frères. Non-seulement l'Église secourait ses enfants, elle veillait encore sur les infortunés d'une religion ennemie; elle les recueillait dans son sein : la charité lui faisait oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable.

Les fidèles, rassemblés dans les prisons, étaient témoins des aventures les plus merveilleuses. Combien Eudore fut surpris un jour de reconnaître, déguisée sous l'habit d'une servante du cachot, la belle et brillante Aglaé?

« Eudore, lui dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébaïde; Boniface a tenu parole : il m'a envoyé ses reliques sous le nom d'un martyr; Boniface a confessé Jésus-Christ! Priez le ciel d'accorder le même honneur à une malheureuse pécheresse!

Une autre fois on entendit un grand tumulte, et Genès, cet acteur fameux, fut introduit dans la prison.

« Ne me craignez plus, s'écria-t-il en entrant, je suis votre frère! Tout à l'heure encore je blasphémais vos saints mystères, j'amusais la foule autour de moi; dans mes jeux criminels, j'ai demandé le martyre et le baptême. Aussitôt que l'eau m'a touché, j'ai vu une main qui venait du ciel, et des anges lumineux au-dessus de ma tête; ils ont effacé mes péchés dans un livre. Tout à coup changé, j'ai crié sérieusement : « Je suis chrétien! » On riait, on refusait de me croire. J'ai raconté ce que j'avais vu. On m'a battu de verges, et je suis venu mourir avec vous. »

En achevant ces mots, Genès embrasse Eudore. Le fils de Lasthénès, au milieu des confesseurs, attirait tous les regards. L'ermite du Vésuve lui rappelait leur rencontre au tombeau de Scipion, et les

espérances qu'il avait dès lors conçues de sa vertu. Les confesseurs des Gaules lui disaient :

« Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous trouver réunis à Rome, comme nous le sommes maintenant? Vous étiez encore bien loin de la gloire qui vous couronne aujourd'hui? »

Tandis que les prisonniers s'entretenaient de la sorte, ils virent entrer, sous la casaque d'un soldat vétéran, un homme chargé d'années; ils ne l'avaient point encore remarqué parmi les chrétiens qui servaient les cachots: il apportait aux martyrs le saint viatique que Marcellin envoyait à l'évêque de Lacédémone. La sombre lumière de la prison ne permettait pas de découvrir les traits du vieillard; il demande Eudore; on le lui montre en prières; il s'approche de lui, le prend dans ses bras affaiblis, et le presse sur son cœur en versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des sanglots d'attendrissement :

« Je suis Zacharie! »

« — Zacharie! répète Eudore saisi de joie et de trouble, Zacharie! Vous, mon père! vous Zacharie! »

Et il tombe aux genoux du vieillard.

« Ah! mon fils! dit l'apôtre des Francs, relevez-vous! C'est à moi à me prosterner. Que suis-je auprès de vous, qu'un vieillard inutile et ignoré?

On s'assemble autour des deux amis; on veut savoir leur histoire; Eudore la raconte: des larmes coulent de tous les yeux. Le fils de Lasthénès demande à Zacharie quel conseil de la Providence l'a ramené des bords de l'Elbe aux rivages du Tibre.

« Mon fils, répond le descendant de Cassius, les Francs ont été vaincus par Constance. Pharamond m'avait donné à une petite tribu qui, totalement subjuguée, fut transportée auprès de la colonie d'Agrippine. La persécution est survenue : comme elle ne règne point encore dans les Gaules, où César protége les chrétiens, les évêques de Lutèce et de Lugdunum ont choisi un certain nombre de prêtres pour servir les confesseurs dans les autres parties de l'em-

pire. J'ai cru devoir me présenter de préférence à des jeunes gens, dont l'âge, plus que le mien, est digne de la vie. On a bien voulu accepter ma prière, et j'ai été envoyé à Rome. »

Zacharie apprit ensuite à Eudore l'heureuse arrivée de Constantin auprès de son père, la maladie de Constance, et la disposition des soldats, qui réservaient la pourpre à son fils. Cette nouvelle ranima le courage des chrétiens, et les soutint dans ces moments d'épreuves. Eudore n'avait jamais été sans espérance, quoique les chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices. Prisca avait accompagné son époux à Salone, et Valérie avait été exilée en Asie par Galérius. Du fond même des prisons, Eudore suivait un plan pour le salut de l'Église et du monde; il voulait engager Dioclétien à reprendre l'empire, et il lui avait envoyé un messager au nom des fidèles.

L'Église entière s'appuyait sur le courage, la prévoyance et les conseils d'Eudore ; et Cymodocée réclamait en vain la protection de son époux. Elle voguait vers les rivages de la Macédoine. Des hommes affreux l'environnaient. Des soldats et des matelots, plongés du matin au soir dans la débauche et dans l'ivresse, insultaient à chaque instant l'innocence. Ils s'aperçoivent bientôt que Dorothée et la fille de Démodocus étaient chrétiens. Il y a dans la croix une vertu qui se trahit aux regards du vice. Cette découverte augmenta l'insolence de ces barbares. Tantôt ils promettaient au couple infortuné de le livrer aux bourreaux en arrivant au rivage; tantôt ils le menaçaient de le jeter dans la mer pour apaiser le courroux de Neptune : ils faisaient retentir aux oreilles de Cymodocée des chants abominables; et sa beauté enflammant leur brutal désir, il était à craindre qu'ils n'en vinssent aux derniers outrages.

Dorothée défendait l'innocence avec la prudence d'un père et le courage d'un héros. Mais que pouvait un seul homme contre une troupe de tigres furieux ?

Le fils de l'Éternel, accompagné des chœurs célestes, revenait dans ce moment des bornes les plus reculées de la création. Il était

sorti des demeures incorruptibles pour rendre la vie et la jeunesse à des mondes vieillis. De globe en globe, de soleil en soleil, ses pas majestueux avaient parcouru toutes ces sphères qu'habitent des intelligences divines, et peut-être des hommes inconnus aux hommes. Rentré dans le sanctuaire impénétrable, il s'assied à la droite de Dieu ; ses regards pacifiques tombent bientôt sur la terre. De tous les ouvrages du Tout-Puissant, il n'en est point à ses yeux de plus agréable que l'homme. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée, il voit les périls de cette victime innocente qui doit attirer sur les Gentils la bénédiction du Dieu d'Israël. Si le ciel a permis que cette nouvelle chrétienne fût éprouvée, c'est pour lui donner la force de surmonter les dernières afflictions qui la couvriront d'une gloire immortelle. Mais l'épreuve est assez longue. Cymodocée n'ira point s'égarer loin du théâtre de sa victoire. Le jour de son triomphe est venu, et les décrets éternels appellent au lieu du combat la vierge prédestinée.

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connaître à l'ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent, qui jusqu'alors avait été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire : un calme profond règne dans les airs ; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte ; le pilote, levant les mains, s'écrie :

« O Neptune ! que nous présagez-vous ? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncellent entre le midi et l'orient ; leurs bataillons funèbres paraissent à l'horizon comme une noire armée, ou comme de lointains écueils. Le soleil, descendant derrière ces nua-

ges, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient : d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau; le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenait le tourbillon est brisée, et les quatre vents du ciel paraissent devant le dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se déroulaient avec uniformité. Sans les mâts et le corps de la galère, que le vent rencontrait dans sa course, on n'aurait entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'était plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevait son tour lorsqu'on entrevit, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui semblaient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connaître les hommes. Un esclave chantait d'une voix forte; une femme pleurait en allaitant l'enfant qui bientôt n'aurait plus besoin du sein maternel; un disciple de Zénon se lamentait sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleurait son père et son époux, et priait avec Dorothée celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère, un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avait enfoncé la poupe du navire : la fille d'Homère et Dorothée sont jetés au pied des degrés qui conduisaient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle ! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable ; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageaient dispersés sur le gouffre immense ; les autres se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres. Le pilote, une hache à la main, frappait le mât du vaisseau ; et le gouvernail, abandonné, allait tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restait une faible espérance : le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvait soulever la galère et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oserait tenir le gouvernail dans un tel moment ? Un faux mouvement du pilote pouvait donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultaient plus les deux chrétiens ; ils reconnaissaient au contraire la puissance de leur Dieu, et les suppliaient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux, et fait un vœu à la mère du Sauveur. Dorothée saisit le timon abandonné ; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés ; l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde : la sonde se précipite ; on était dans une eau profonde ! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel !

Étoile des mers, patronne des navigateurs, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine ! On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence ; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées : au milieu d'une gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant

dans ses bras, et calmant les flots par un sourire. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée, et confessent Jésus-Christ : première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée !

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevait une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres attachés à un câble de Tyr, et l'ancre sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenus à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruine. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du ciel, il restait dans cet asile désert une image de Marie à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenait possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entrait triomphante en Italie.



LIVRE VINGTIÈME.



SOMMAIRE.

Cymodocée, arrêtée par les satellites d'Hiéroclès, est conduite à Rome. Emeute populaire. Cymodocée, délivrée des mains d'Hiéroclès, est renfermée dans les prisons comme chrétienne. Disgrâce d'Hiéroclès. Il reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Lettre d'Eudore à Cymodocée.

L'aurore avait rappelé les mortels aux fatigues et aux douleurs; ils reprenaient de toutes parts leurs travaux pénibles : le laboureur suivait la charrue en arrosant de ses sueurs le sillon que le bœuf avait tracé; la forge retentissait des coups du marteau qui tombait en cadence sur le fer étincelant; une rumeur confuse s'élevait des cités. Le ciel était serein et l'orient radieux. On n'envoya point au-devant de Cymodocée une galère ornée de bandelettes; un char attelé de quatre chevaux blancs ne l'attendait point sur la rive. Les honneurs que lui préparait l'Italie étaient de ceux qu'elle décernait aux chrétiens; la persécution et la mort.

Les décrets du ciel avaient conduit la fille d'Homère non loin de Tarente, sous un promontoire avancé qui dérobait aux yeux des naufragés la patrie d'Architas. Le pilote monta sur de hauts rochers, et jetant ses regards autour de lui, il s'écria tout à coup :

« L'Italie! l'Italie! »

A ce nom, Cymodocée sentit ses genoux se dérober sous elle;

son sein se souleva comme la vague enflée par le vent. Dorothée fut obligé de la soutenir dans ses bras, tant elle éprouva de joie à fouler la même terre que son époux. Puisque Dieu la séparait de son père, qu'elle croyait encore en Messénie, du moins elle pouvait voler à Rome.

« Je suis chrétienne à présent, disait-elle : Eudore ne peut plus « m'empêcher de partager ses douleurs. »

Comme Cymodocée prononçait ces mots, on vit un vaisseau tourner le promontoire voisin. Il était tiré par une barque chargée de soldats. Bientôt les matelots cessent de ramer. Les soldats coupent la corde qui servait à traîner le vaisseau ; le vaisseau s'arrête, s'enfonce peu à peu, et disparaît sous les flots.

C'était une de ces galères remplies de pauvres et de malheureux que Galérius faisait noyer sur des côtes solitaires. Quelques-unes des victimes, dégagées de leur prison par les vagues, nagent vers la barque des soldats ; ceux-ci les repoussent avec leurs piques ; et, joignant la raillerie à l'atrocité, ils les envoient souper chez Neptune. A ce spectacle, les matelots de la galère de Cymodocée s'enfuirent épouvantés le long des sirtes ; mais Dorothée et sa compagne ne peuvent vaincre dans leur cœur la charité, signe ineffaçable du chrétien. Ils appellent les infortunés qui luttent encore contre le trépas ; ils leur tendent les mains ; ils parviennent à les sauver. Aussitôt les ministres de Galérius abordent au rivage ; ils entourent Dorothée et la fille de Démodocus.

« Qui êtes-vous, dit le centurion d'une voix menaçante, vous qui ne craignez point d'arracher à la mort les ennemis de l'empereur? »

« — Je suis Dorothée, répondit le chrétien, dont l'indignation trahit la prudence ; je remplis les devoirs imposés à l'homme. Ah! il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités, pour avoir ainsi perdu tout sentiment de pitié et de justice ! »

Au nom de Dorothée, connu de tout l'empire, le centurion n'ose porter la main sur un homme d'un rang aussi élevé ; mais il demande

quelle est cette femme, dont la pitié imprudente s'est rendue coupable en violant les édits.

« Elle est sans doute chrétienne! s'écrie-t-il, frappé de son humanité et de sa modestie. Où allez-vous? d'où venez-vous! comment êtes-vous ici? Savez-vous qu'on ne peut entrer en Italie sans un ordre particulier d'Hiéroclès? »

Dorothée raconte son naufrage, et cherche à cacher le nom de sa compagne. Le centurion se transporte à la galère échouée.

Lorsque, menacée par les matelots, Cymodocée s'était vue au moment de perdre la vie, elle avait écrit à son père et à son époux deux lettres d'adieux, remplies de douleurs et de passion. Ces lettres, restées à bord, apprirent son nom aux soldats, et une croix trouvée sur son lit décela sa religion : ainsi Philomèle se trahit par des chants d'amour qui la découvrent à l'oiseleur; ainsi l'on reconnaît les épouses des rois à leur sceptre.

Le centurion dit à Dorothée :

« Je suis obligé de vous retenir sous ma garde avec cette Messénienne. Les ordres contre les chrétiens sont exécutés dans toute leur rigueur; et si je vous laissais libre, je courrais risque de la vie. Je vais faire partir un messager, et le ministre de l'empereur disposera de votre sort. »

Hiéroclès exerçait alors sur le monde romain un pouvoir absolu, mais il était plongé dans de vives inquiétudes. Publius, préfet de Rome, commençait à l'emporter sur lui dans la faveur de Galérius. Le rival d'Hiéroclès le traversait dans tous ses projets. Las d'attendre le retour de Cymodocée, le persécuteur voulait-il livrer Eudore aux tourments, Publius trouvait quelque moyen de retarder le sacrifice. Hiéroclès, fidèle à ses premiers desseins, reculait-il le jugement du fils de Lasthénès, Publius disait à l'empereur :

« Pourquoi le ministre de Votre Éternité n'abandonne-t-il pas au glaive le dangereux chef des rebelles? »

Le silence de l'Orient sur la fille d'Homère alarmait aussi le coupable amour du persécuteur. Dans son impatience, il avait placé des

sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile. De nombreux courriers lui apportaient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il pousse un cri de joie, et se précipite de son lit : tel le chantre d'Ilion peint le monarque du Tartare s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

« Qu'on amène en ma présence, s'écrie-t-il, mon esclave messénienne ! Mon bonheur me la renvoie. »

En même temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Dioclétien.

Dorothée avait à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les païens. Cet homme juste ne s'était jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent. Il recueillait en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servait de défense contre un ministre pervers. La rencontre de ce chrétien puissant et de Cymodocée parut à Hiéroclès un effet du hasard ; il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avait déjà Publius à combattre. L'apostat sentait intérieurement que les haines publiques s'amoncelaient sur sa tête : c'est ainsi que, dans la crainte de soulever le peuple en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avait laissé Démodocus errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commençait à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'embarrassait dans des prévoyances humaines ; et, à force de politique, de finesse et de calcul, il venait tomber dans les piéges qu'il prétendait éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paraissait encore tout-puissant ; mais un œil exercé voyait en lui des signes de dépérissement et de décadence : tel s'élève un chêne dont la tête touche au ciel, dont les racines descendent aux enfers : il semble braver les hivers, les vents et la foudre ; le voyageur, assis à ses pieds, admire ses inébranlables rameaux qui ont vu passer les générations des mortels ; mais le pâtre, qui contemple le roi des forêts du haut

de la colline, le voit élever au-dessus de son feuillage verdoyant une couronne desséchée.

Sur une colline qui dominait l'amphithéâtre de Vespasien, Titus avait bâti un palais des débris de la Maison dorée de Néron. Là se trouvaient réunis tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. De vastes péristyles, des salles incrustées de marbre d'Orient, et pavées de mosaïques précieuses, étalaient aux regards les miracles de la sculpture antique : le *Mercure* de Zénodore, enlevé à la cité d'Arverne, dans les Gaules, frappait par ses dimensions colossales, qui n'ôtaient rien à sa légèreté; la *Joueuse de flûte* de Lysippe semblait chanceler en riant sous le pouvoir de Bacchus; la *Vénus* de bronze de Praxitèle disputait le prix de la beauté à la *Vénus* de marbre de cet artiste divin; sa *Matrone en larmes,* et sa *Phryné dans la joie,* montraient la flexibilité de son art : la passion du sculpteur se décelait dans les traits de la courtisane, qui semblait promettre au génie la récompense de l'amour. Tout auprès de *Phryné,* on admirait la *Lionne sans langue,* symbole ingénieux de cette autre courtisane qui mourut dans les tourments plutôt que de trahir Harmodius et Aristogiton. La statue du *Désir,* qui le faisait naître, celle de *Mars en repos* et de *Vesta assise,* immortalisaient dans ces lieux le talent de Scopas. Galérius à tous ces monuments sans prix avait ajouté le Taureau d'airain que Périllus inventa pour Phalaris.

Le nouvel empereur habitait ce beau palais. Hiéroclès, son digne ministre, occupait un des portiques de la demeure du maître du monde. Les appartements du philosophe stoïque surpassaient en magnificence ceux même de Galérius. Sur les murs polis avec art étaient représentés des paysages charmants, de vastes forêts, de fraîches cascades. Les tableaux des plus grands maîtres ornaient des bains enchantés et des cabinets voluptueux : ici paraissait la *Junon Lacinienne* : pour servir de modèle à ce chef-d'œuvre, les Agrigentins avaient jadis offert leurs filles nues aux regards de Zeuxis; là, c'était la *Vénus* d'Apelles sortant de l'onde, digne de régner sur les dieux ou d'être aimée d'Alexandre. On voyait mourir

d'amour le *Satyre* de Protogène : l'habitant des bois expirait sur la mousse à l'entrée d'une grotte tapissée de lierre ; sa main laissait échapper sa flûte, son thyrse était brisé, sa tasse renversée; et tel était l'artifice du peintre, qu'il avait su réunir ce que Vénus a de plus matériel dans la brute et de plus céleste dans l'homme. Malheur à celui qui fit sortir les beaux-arts des temples de la divinité, pour en décorer la demeure des mortels! Alors les œuvres sublimes du silence, de la méditation et du génie devinrent les causes, les éléments, les témoins des plus grands crimes ou des passions les plus honteuses.

Hiéroclès attendait la fille de Démodocus dans la plus belle salle de son palais. A l'une des extrémités de cette salle respirait l'*Apollon* vainqueur du serpent ennemi de Latone; à l'extrémité opposée s'élevait le groupe de *Laocoon et de ses fils*, comme si le sage, au milieu de ses voluptés, n'avait pu se passer de l'image de l'humanité souffrante! La pourpre, l'or, le cristal, étincelaient de toutes parts. On entendait sans cesse le doux bruit des eaux et d'une musique lointaine. Les fleurs les plus rares de l'Asie embaumaient l'air, et des parfums exquis brûlaient dans des vases d'albâtre.

Les satellites d'Hiéroclès lui amènent enfin la proie qu'il poursuit depuis si longtemps. Par des détours obscurs et des portes secrètes que l'on referme soigneusement sur ses pas, Cymodocée est conduite aux pieds du persécuteur. Les esclaves se retirent, et la fille de Démodocus reste seule avec un monstre qui ne craint ni les hommes ni les dieux.

Elle cachait sa douleur sous les replis d'un voile. On n'entendait que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne voit point encore. Son sein, agité par la crainte, soulevait sa robe blanche. Elle remplissait la salle d'une espèce de lumière, pareille à cette clarté qui émane du corps des anges et des esprits bienheureux.

Hiéroclès demeure un instant interdit devant l'autorité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur. Ses avides regards se repais-

sent de tant de charmes. Il contemple avec une ardeur effrayante celle qu'il n'a jamais vue si près de lui, celle dont il n'a jamais touché ni la main ni le voile, celle dont il n'a jamais entendu la voix que dans les chœurs des vierges, et qui pourtant a disposé des jours, des nuits, des pensées, des songes, des crimes de l'apostat. Bientôt la passion de cet homme dévoué à l'enfer surmonte le premier moment d'hésitation et de trouble. Il affecte d'abord une modération que l'amour, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, ne pouvaient permettre à son cœur. Il adresse ces mots à Cymodocée :

« Cymodocée, pourquoi cette frayeur et ces larmes? Tu sais que je t'aime. Soumis à tes moindres volontés, tu me verras t'obéir comme ton esclave, si tu consens à m'écouter. »

L'insolent favori de la fortune soulève le voile de Cymodocée. Il reste ébloui des grâces qu'il découvre. La vierge rougit, et cachant dans son sein son visage baigné de larmes :

« Je ne veux rien de toi, dit-elle. Je ne te demande rien que de me rendre à mon père. Les bois du Pamysus sont plus agréables à mon cœur que tous tes palais. »

« — Hé bien! répondit Hiéroclès, je te rendrai à ton père; je comblerai ce vieillard de gloire et de richesses; mais songe qu'une résistance inutile pourrait perdre à jamais l'auteur de tes jours. »

« — Me rendras-tu aussi à mon époux? » s'écria Cymodocée en joignant ses mains suppliantes. »

A ce nom Hiéroclès pâlit, et contenant à peine sa rage :

« Quoi! dit-il, à ce perfide qui s'est emparé de ton cœur par des philtres et des enchantements! Écoute : il va perdre la vie dans les tourments. Juge de mon amour pour toi : j'arracherai à la mort ce rival odieux. »

Cymodocée, trompée et poussant un cri de joie, tombe aux pieds d'Hiéroclès; elle embrasse ses genoux.

« Illustre seigneur, dit-elle, vous êtes placé à la tête des sages. Démodocus mon père m'a souvent raconté que la philosophie élève les mortels au-dessus de ce que j'appelais les dieux. Protégez donc

ô maître des hommes, protégez l'innocence, et réunissez deux époux injustement persécutés ! »

« — Nymphe divine, s'écria Hiéroclès transporté d'amour, relève-toi ! Ne vois-tu pas que tes charmes détruisent l'effet de tes prières? Et qui pourrait te céder à un rival? La sagesse, enfant trop aimable, consiste à suivre les penchants de son cœur. N'en crois pas une religion farouche qui veut commander à tes sens. Les préceptes de pureté, de modestie, d'innocence, sont sans doute utiles à la foule ; mais le sage jouit en secret des biens de la nature. Les dieux n'existent point, ou ne se mêlent point des choses d'ici-bas. Viens donc, ô vierge ingénue, viens : abandonnons-nous sans remords aux délices de l'amour et aux faveurs de la fortune. »

A ces mots, Hiéroclès jette ses bras autour de Cymodocée, comme un serpent s'enlace autour d'un jeune palmier ou d'un autel consacré à la pudeur. La fille de Démodocus se dégage avec indignation des embrassements du monstre.

« Quoi ! dit-elle, c'est là le langage de la sagesse ! Ennemi du ciel, tu oses parler de vertu ! Ne m'as-tu pas promis de sauver Eudore? »

« — Tu m'as mal compris, s'écrie Hiéroclès le cœur palpitant de jalousie et de colère. Tu me parles trop de cet homme plus horrible à mes yeux que cet enfer dont me menacent tes chrétiens. L'amour que tu lui portes est l'arrêt de sa mort. Pour la dernière fois, sache à quel prix je laisserai vivre Eudore : il meurt si tu n'es à moi. »

La réprobation parut tout entière sur le visage d'Hiéroclès. Un sourire contracte ses lèvres, et des gouttes de sang tombent de ses yeux. La chrétienne, qui jusqu'alors avait été frappée de terreur, se sentit soudain relevée par le coup qui devait l'abattre. Il n'est d'affreux que le commencement du malheur ; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes ; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le

bruit s'affaiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence dans le voisinage du ciel.

Cymodocée jette un regard de mépris sur Hiéroclès :

« Je te comprends, dit-elle, et je vois à présent pourquoi mon époux n'a point encore reçu sa couronne; mais sache que je n'achèterai point par le déshonneur la vie du guerrier que j'aime plus que la lumière des cieux. Il n'est point de supplice qu'Eudore ne préfère à celui de me voir à toi; tout faible qu'il est, mon époux se rit de ta puissance : tu ne peux que lui donner la palme, et j'espère la partager avec lui. »

« — Non, dit Hiéroclès furieux, je n'aurai point perdu le fruit de tant de souffrances, d'humiliations et de complots : j'obtiendrai par la force ce que tu me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver. »

Il dit, et poursuit Cymodocée, qui fuit dans la vaste salle. Elle se précipite aux pieds du *Laocoon ;* elle menace le persécuteur de se briser la tête contre le marbre; elle embrasse la statue, et semble un troisième enfant expirant de douleur aux pieds d'un père infortuné.

« Mon père, s'écrie-t-elle, mon père, ne viendras-tu pas me secourir ! Vierge sainte, ayez pitié de moi ! »

A peine a-t-elle prononcé cette prière, le palais retentit des clameurs de mille voix tumultueuses. On frappe à coups redoublés aux portes d'airain.

Hiéroclès, étonné, suspend sa poursuite. Dieu, par un effroi soudain, fixe les pas et glace le cœur du pervers.

« C'est la Vierge sainte, s'écrie Cymodocée; elle vient ! Méchant, tu vas être puni ! »

Le bruit augmente. Hiéroclès ouvre la porte d'une galerie qui dominait les cours du palais; il aperçoit une foule immense : au milieu est un vieillard qui tient un rameau de suppliant, et porte la robe et les bandelettes d'un prêtre des dieux. On entend de toutes parts ces cris :

« Qu'on lui rende sa fille ! Qu'on livre le traître au suppliant du peuple romain ! »

Ces mots parviennent à Cymodocée : elle s'élance aussitôt dans la galerie ; elle reconnaît son père..... Démodocus à Rome !.. Du haut du palais, Cymodocée avance la tête, ouvre les bras et se penche vers Démodocus. Un cri s'élève :

« La voilà ! C'est une prêtresse des Muses ! c'est la fille de ce vieux prêtre des dieux. »

Démodocus reconnaît sa fille ; il la nomme par son nom ; il verse des torrents de larmes, il déchire ses vêtements, il tend au peuple des mains suppliantes. Hiéroclès appelle ses esclaves ; il veut enlever Cymodocée ; mais la foule :

« Il y va de ta vie, Hiéroclès ; nous te déchirerons de notre propre main si tu fais la moindre violence à cette vierge des Muses. »

Des soldats mêlés parmi le peuple tirent leurs épées et menacent le persécuteur. Cymodocée s'attache aux colonnes de la galerie ; la Reine des anges l'y retient par des nœuds invisibles ; rien ne l'en peut arracher.

Dans ce moment, Galérius, effrayé du tumulte qu'il entendait dans son palais, paraît sur un balcon opposé, entouré de sa cour et de ses gardes. Le peuple s'écrie :

« César, justice, justice ! »

L'empereur, par un signe de la main, commande le silence ; et le peuple romain, avec ce bon sens qui le caractérise, se tait et écoute.

Le préfet de Rome, qui favorisait secrètement cette scène afin de perdre Hiéroclès, était auprès de Galérius ; il interroge le peuple :

« Que voulez-vous de la justice d'Auguste ?

« — Vieillard, réponds ! » s'écrie la foule.

Démodocus prend la parole :

« Fils de Jupiter et d'Hercule, divin empereur, aie pitié d'un père qui réclame sa fille ; Hiéroclès l'a renfermée dans ton palais : tu la vois échevelée à ce portique auprès de son ravisseur ; il veut faire violence à une prêtresse des Muses ; je suis moi-même un

prêtre des dieux : protége l'innocence, la vieillesse et les autels. »

Hiéroclès répond du haut du portique .

« Divin Auguste, et vous, peuple romain, on vous trompe : cette Grecque est une esclave chrétienne qu'injustement on me veut ravir. »

Démodocus :

« Elle n'est pas chrétienne ; ma fille n'est pas esclave : je suis citoyen romain. Peuple, n'écoutez pas notre ennemi. »

« — Ta fille est-elle chrétienne ? » s'écrie le peuple d'une commune voix.

« Non, repartit Démodocus, elle est prêtresse des Muses : il est vrai que, pour épouser un chrétien, elle voulait... »

« — Est-elle chrétienne ? interrompit le peuple. Qu'elle parle elle-même. »

Alors Cymodocée, levant les yeux au ciel, répond :

« Je suis chrétienne. »

« — Non, tu ne l'es pas, s'écrie Démodocus avec des sanglots. Aurais-tu la barbarie de vouloir être à jamais séparée de ton père ? Auguste, peuple romain, ma fille n'a pas été marquée du sceau de la religion nouvelle. »

Dans ce moment, la fille d'Homère découvre Dorothée au milieu de la foule.

« Mon père, dit la vierge en larmes, je vois auprès de vous Dorothée ; c'est lui, sans doute, qui vous a conduit ici pour me sauver : il sait que je suis chrétienne ; que j'ai été marquée du sceau de ma religion ; il a été témoin de mon bonheur. Je ne puis nier ma foi : je veux être l'épouse d'Eudore. »

Le peuple s'adressant à Dorothée :

« Est-elle chrétienne ? »

Dorothée baissa la tête et ne répondit point.

« Vous le voyez, s'écrie Hiéroclès, elle est chrétienne. Je réclame mon esclave. »

Le peuple interdit demeure suspendu entre sa fureur contre les

« Seigneur, ayez pitié de moi, selon les grandeurs de votre miséricorde. »

Démodocus n'avait presque rien compris au récit d'Eudore : il ne trouvait là ni Polyphème, ni Circé, ni enchantements, ni naufrages ; et, dans cette harmonie nouvelle, il avait à peine reconnu quelques sons de la lyre d'Homère. Cymodocée, au contraire, avait merveilleusement entendu le fils de Lasthénès ; mais elle ne savait pourquoi elle se sentait si triste en pensant qu'Eudore avait beaucoup aimé ; et qu'il se repentait d'avoir aimé. Penchée sur le sein de son père, elle lui disait tout bas :

« Mon père, je pleure comme si j'étais chrétienne !

Le repas fini, Démodocus prit la parole :

« Fils de Lasthénès, ton récit m'enchante, bien que je n'en comprenne pas toute la sagesse. Il me semble que le langage des chrétiens est une espèce de poésie de la raison, dont Minerve ne m'a donné aucune intelligence. Achève de raconter ton histoire : si quelqu'un verse ici des larmes en l'écoutant, cela ne doit pas t'arrêter, car on a déjà vu de pareils exemples. Lorsqu'un fils d'Apollon chantait les malheurs de Troie à la table d'Alcinoüs, il y avait un étranger qui enveloppait sa tête dans son manteau, et qui pleurait. Laissons donc s'attendrir ma Cymodocée : Jupiter a confié à la pitié le cœur de la jeunesse. Nous autres vieillards, accablés du fardeau de Saturne, si nous avons pour nous la paix et la justice, nous sommes privés de cette compassion et de ces sentiments délicats, ornement des beaux jours de la vie. Les dieux ont fait la vieillesse semblable à ces sceptres héréditaires qui, passant du père au fils chez une antique race, paraissent tout chargés de la majesté des siècles, mais qui ne se couvrent plus de fleurs depuis qu'ils se sont desséchés loin du tronc maternel. »

Eudore reprit ainsi son discours :

« Privé de mes amis, Rome ne m'offrit plus qu'une vaste solitude. L'inquétude régnait à la cour : Maximien avait été obligé de se transporter de Milan en Pannonie, menacée d'une invasion des

Carpiens et des Goths, les Francs s'étaient emparés de la Batavie, défendue par Constance; en Afrique, les Quinquegentiens, peuple nouveau, venaient tout à coup de paraître en armes; on disait que Dioclétien lui-même passerait en Égypte, où la révolte du tyran Achillée demandait sa présence; enfin, Galérius se disposait à partir pour aller combattre Narsès. Cette guerre des Parthes effrayait surtout le vieil empereur, qui se souvenait du sort de Valérien. Galérius, se prévalant du besoin que l'empire avait de son bras, et toujours livré aux inspirations d'Hiéroclès, cherchait à s'emparer entièrement de l'esprit de Dioclétien; il ne craignait plus de laisser éclater sa jalousie contre Constance, dont le mérite et la belle naissance l'importunaient. Constantin se trouvait naturellement enveloppé dans cette jalousie; et moi, comme l'ami de ce jeune prince, comme le plus faible, et comme l'objet particulier de l'inimitié d'Hiéroclès, je portais tout le poids de la haine de Galérius.

« Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de

Tandis qu'il hésite entre mille projets, qu'il ne peut ni se résoudre à braver l'orage, ni consentir à s'éloigner, Dorothée avait instruit Eudore de l'arrivée de Cymodocée et des événements du palais. Les confesseurs, assemblés autour du fils de Lasthénès, le félicitaient d'avoir choisi une épouse si courageuse et si fidèle. La joie d'Eudore était grande, quoique troublée par les nouveaux périls qu'allait courir la jeune chrétienne.

« Elle a donc confessé Jésus-Christ la première ! s'écriait-il dans un saint transport. Cet honneur était réservé à son innocence ! »

Ensuite il pleurait d'attendrissement en songeant que sa bien-aimée avait reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par la main de Jérôme.

« Elle est chrétienne, répétait-il à tout moment. Elle a confessé Jésus-Christ devant le peuple romain ; je puis donc mourir en paix : elle viendra me retrouver. »

Un rayon d'espérance commençait à luire dans les cachots. La disgrâce d'Hiéroclès pouvait amener un changement dans l'empire. Constantin menaçait Galérius du fond de l'Occident ; le messager qu'Eudore avait envoyé à Dioclétien pouvait rapporter d'heureuses nouvelles. Lorsqu'un vaisseau pendant une nuit affreuse a fait naufrage, les matelots boivent l'onde amère et luttent à peine contre les flots ; si une aurore trompeuse perce un moment les ténèbres et découvre à ces infortunés une terre prochaine, ils nagent avec effort vers la rive ; mais bientôt l'aurore s'éteint, la tempête recommence, et les nautoniers s'enfoncent dans l'abîme : telle fut la courte espérance, telle fut le sort des chrétiens.

Les martyrs chantaient encore au Très-Haut un cantique de louanges, lorsqu'ils virent entrer Zacharie. Déjà l'apôtre des Francs connaissait le destin de son ami :

« Chantez, dit-il, mes frères, chantez ! Vous avez un juste sujet de joie ! Demain un grand saint augmentera peut-être le nombre de vos intercesseurs auprès de Dieu ! »

Tous les confesseurs se turent. Le silence règne un moment dans

la prison. Chacun cherche a deviner quelle est l'heureuse victime, chacun désire que le sort soit tombé sur lui, chacun repasse dans son esprit les titres qu'il peut avoir à cet honneur. Eudore avait à l'instant compris Zacharie; mais il rejetait les espérances du martyre comme une pensée superbe et une tentation de l'enfer. Il craignait de pêcher par orgueil en se désignant lui-même; il se jugeait indigne de mourir de préférence à ces vieux confesseurs, qui depuis si longtemps combattaient pour Jésus-Christ. Zacharie fit bientôt cesser cette sublime incertitude et cette émulation divine; il s'approche d'Eudore :

« Mon fils, dit-il, je vous ai sauvé la vie; vous me devez votre gloire : ne m'oubliez pas quand vous serez dans le ciel. »

A l'instant, tous les évêques, tous les prêtres, tous les prisonniers tombent aux genoux du martyr, baisent le bas de ses vêtements, et se recommandent à ses prières. Eudore, resté debout au milieu de ces vieillards prosternés, ressemblait à un jeune cèdre du Liban, seul rejeton d'une forêt antique abattue à ses pieds.

Un licteur, précédé de deux esclaves portant des torches de cyprès, pénètre dans le cachot. Surpris de l'adoration des prisonniers, qui demeurèrent dans la même attitude, il en croyait à peine ses regards :

« Roi des chrétiens, dit-il à l'époux de Cymodocée, quel est parmi ton peuple le tribun que l'on nomme Eudore? »

« — C'est moi, » répondit le fils de Lasthénès.

« — Eh bien! dit le licteur encore plus étonné, c'est donc toi qui dois mourir! »

« — Vous le voyez à mes honneurs, » repartit Eudore.

Un esclave déroule l'écrit fatal, et lit à haute voix l'ordonnance de Publius :

« Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie,
« jadis tribun de la légion britannique, maître de la cavalerie, préfet
« des Gaules, paraîtra demain au tribunal de Festus, juge des chré-
« tiens, pour sacrifier aux dieux ou mourir. »

Eudore s'inclina, et le licteur sortit.

Comme dans les fêtes de la ville de Thésée on voit une jeune Canéphore se dérober aux yeux de la foule qui vante sa pudeur et ses grâces, ainsi Eudore, qui porte dejà les palmes du sacrifice, se retire au fond de la prison, pour éviter les louanges de ses compagnons de gloire. Il demande la liqueur mystérieuse dont les chrétiens se servaient entre eux au temps des persécutions, et il trace ses adieux à Cymodocée.

Anges des saintes amours, vous qui gardez fidèlement l'histoire des passions vertueuses, daignez me confier la page du livre de mémoire où vous gravâtes les tendres et pieux sentiments du martyr !

« Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné pour l'amour de Jésus-« Christ, à notre sœur Cymodocée désignée pour notre épouse et « la compagne de nos combats, paix, grâce et amour.

« Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons appris avec une joie « digne de l'amour qui est pour vous dans notre cœur, que vous « aviez été baptisée dans les eaux du Jourdain par notre ami le « solitaire Jérôme. Vous venez de confesser Jésus-Christ devant les « juges et les princes de la terre. O servante du Dieu véritable, quel « éclat doit avoir maintenant votre beauté ! Pourrions-nous nous « plaindre, nous trop justement puni, tandis que vous, Ève encore « non tombée, vous souffrez les persécutions des hommes ! Ce nous « est une tentation dangereuse de penser que ces bras si faibles et « si délicats sont abattus sous le poids des chaînes ; que cette tête, « ornée de toutes les grâces des vierges, et qui mériterait d'être « soutenue par la main des anges, repose sur une pierre dans les « ténèbres d'une prison. Ah ! s'il nous eût été donné d'être heureux « avec vous !... Mais loin de nous cette pensée ! Fille d'Homère, « Eudore va vous devancer au séjour des concerts ineffables : il « faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme un tisserand coupe le « fil de sa toile à moitié tissue. Nous vous écrivons de la prison de « Saint-Pierre, la première année de la persécution. Demain nous « comparaîtrons devant les juges, à l'heure où Jésus-Christ mourut

« sur la croix. Ma bien-aimée, notre amour pour vous serait-il plus
« fort, si nous vous écrivions de la maison des rois, et durant l'an-
« née du bonheur!

« Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née la plus belle entre les
« filles des hommes! Nous demandons au ciel avec larmes qu'il
« nous permette de vous revoir ici-bas, ne fût-ce que pour un
« moment. Cette grâce nous sera-t-elle accordée? Attendons avec
« résignation les décrets de la Providence! Ah! du moins, si nos
« amours ont été courts, ils ont été purs! Ainsi que la Reine des
« anges, vous gardez le doux nom d'épouse, sans avoir perdu le
« beau nom de vierge. Cette pensée, qui ferait le désespoir d'une
« tendresse humaine, fait la consolation d'une tendresse divine.
« Quel bonheur est le nôtre! O Cymodocée, nous étions destiné à
« vous appeler ou la mère de nos enfants, ou la chaste compagne de
« notre félicité éternelle!

« Adieu donc, ô ma sœur! Adieu, ma colombe, ma bien-aimée!
« priez votre père de nous pardonner ses larmes. Hélas! il vous
« perdra peut-être, et il n'est pas chrétien : il doit être bien mal-
« heureux!

« Voici la salutation que moi Eudore j'ajoute à la fin de cette
« lettre :

« Souvenez-vous de mes liens, ô Cymodocée!

« Que la douceur de Jésus-Christ soit avec vous!



LIVRE VINGT-ET-UNIÈME.



SOMMAIRE.

Eudore est relevé de sa pénitence. Plaintes de Démodocus. Prison de Cymodocée. Cymodocée reçoit la lettre d'Eudore. Actes du martyre d'Eudore. Le Purgatoire.

C'était l'heure où les courtisans de Galérius, couchés sur des lits de pourpre autour d'une table pompeusement servie, prolongeaient les délices du festin dans les ombres de la nuit. Les mains chargées de branches d'anet, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, chaque convive faisait éclater ses transports. Des joueuses de flûte, habiles dans l'art de Terpsichore, irritaient les désirs par des danses efféminées et des chansons voluptueuses. Une coupe d'une rare beauté, et aussi profonde que celle de Nestor, animait la joyeuse assemblée. Le dieu qui porte l'arc et le bandeau, et qui se rit des maux qu'il a faits, était, comme au banquet d'Alcibiade, l'objet des discours de ces hommes heureux. Le marbre, le cristal, l'argent, l'or, les pierres précieuses, renvoyaient et multipliaient l'éclat des flambeaux ; et l'odeur des parfums de l'Arabie se mêlait à celle des vins de la Grèce.

A cette heure, les confesseurs chrétiens, abandonnés du monde et condamnés à mourir, préparaient aussi une fête et un banquet dans les cachots de Saint-Pierre. Eudore devait comparaître le len-

demain au tribunal du juge; il pouvait expirer au milieu des tourments : il était donc temps de le relever de sa pénitence.

On allume une lampe dans la prison. Cyrille, à qui l'évêque de Rome a remis ses pouvoirs, doit célébrer la messe de réconciliation. Gervais et Protais sont choisis pour servir le sacrifice : ils se revêtent d'une tunique blanche apportée par les frères; leurs cheveux blonds tombent en boucles sur leur cou découvert; une pudeur virginale respire dans tous leurs traits. On eût dit qu'ils marchaient au martyre, tant il y avait de joie et de modestie peintes sur le front de ces jeunes hommes!

Les prisonniers se mettent à genoux autour de Cyrille, qui commence à voix basse une messe sans calice et sans autel. Les confesseurs alarmés ne savent où il va consacrer la victime sans tache. O sublime invention de la charité! ô touchante cérémonie! le vieil évêque dépose l'hostie sur son cœur, qui devient ainsi l'autel du sacrifice. Jésus-Christ martyr est offert en holocauste sur le cœur d'un martyr! Un Dieu s'élève de ce cœur, un Dieu descend dans ce cœur.

Cependant Eudore, dépouillé de l'habit de sa pénitence, reçoit en échange une robe éclatante de blancheur. Perséus et Zacharie se lèvent pour remplir les fonctions de diacre et d'archidiacre : ils adressent au nom des chrétiens ces paroles à Cyrille :

« Très cher à Dieu, c'est ici le moment de la miséricorde; ce pénitent veut être réconcilié, et l'Église vous le demande : il a été postulant, auditeur, prosterné; faites-le remonter au rang des élus. »

Cyrille dit alors :

« Pénitent, promettez-vous de changer de vie? Levez les mains au ciel en signe de cette promesse. »

Eudore leva vers le ciel ses bras chargés de chaînes : il parut orné de ses liens comme une jeune épouse de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe. Cyrille prononça sur lui ces paroles :

« Fidèle, je t'absous par la miséricorde de Jésus-Christ, qui délie dans le ciel tout ce que ses apôtres délient sur la terre. »

A ces mots, Eudore tombe aux pieds de l'évêque : il reçoit des mains du diacre le saint Viatique, ce pain du voyageur chrétien préparé pour le pèlerinage de l'éternité. Les confesseurs admirent au milieu d'eux le martyr désigné, qui, semblable à un consul romain choisi par le peuple, va bientôt déployer les marques de sa puissance. Le monde n'aurait aperçu dans cette assemblée de proscrits que des hommes obscurs destinés à périr du dernier supplice; et pourtant là se voyaient les chefs d'une race nombreuse qui devait couvrir la terre; là se trouvaient des victimes dont le sang allait éteindre le feu de la persécution, et faire régner la croix sur l'univers. Mais combien de larmes couleront encore avant que cette persécution ait amené le jour du triomphe!

Démodocus n'était arrivé à Rome que pour avoir le cœur déchiré. Averti du premier malheur qui menaçait la prêtresse des Muses, il était parvenu à rassembler le peuple et à le conduire au palais de Galérius; mais à peine a-t-il arraché Cymodocée des mains d'Hiéroclès, qu'elle lui est enlevée comme chrétienne. On interdit au vieillard la vue de sa fille : toute pitié a disparu depuis que la jeune Messénienne s'est déclarée de la secte proscrite. Le gardien de la prison de Saint-Pierre était humain, pitoyable, accessible à l'or : on pénétrait aisément jusqu'aux martyrs; mais Sævus, gardien du cachot de Cymodocée, était ennemi furieux des chrétiens, parce que Blanche, sa femme, qui était chrétienne, avait en horreur ses débauches. Il n'avait jamais voulu consentir que l'on parlât, même devant lui, à la fille d'Homère, et il repoussait Démodocus par des outrages et des menaces.

Non loin de l'asile de douleur où gémissait l'épouse d'Eudore, s'élevait un temple consacré par les Romains à la Miséricorde : la frise en était ornée de bas-reliefs de marbre de Carrare, représentant des sujets consacrés par l'histoire ou chantés par la Muse : on reconnaissait cette pieuse fille qui nourrit son père dans la

prison, et devint la mère de celui dont elle avait reçu la vie; plus loin Manlius, après avoir immolé son fils, revenait victorieux au Capitole; les vieillards s'avançaient au-devant de lui, mais les jeunes Romains évitaient la rencontre du triomphateur. Ici, une brillante vestale, faisant remonter sur le Tibre le vaisseau qui portait l'image de Cybèle, entraînait avec sa ceinture les destins de Rome et de Carthage; là, Virgile, encore pasteur, était obligé d'abandonner les champs paternels; là, dans la nuit fatale de son exil, Ovide recevait les adieux de son épouse.

Les astres finissaient et recommençaient leur cours, et retrouvaient Démodocus assis dans la poussière sous le portique de ce temple. Un manteau sale et déchiré, une barbe négligée, des cheveux en désordre et souillés de cendres, annonçaient le chagrin du vénérable suppliant. Tantôt il embrassait les pieds de la statue de la Miséricorde, en les arrosant de ses pleurs; tantôt il implorait la pitié du peuple : quelquefois il chantait sur la lyre pour tendre un piége aux passants, pour attirer par les accents du plaisir l'attention que les hommes craignent de donner aux larmes.

« O siècle d'airain! s'écriait-il, hommes haïs de Jupiter pour votre dureté! quoi! vous restez insensibles à la douleur d'un père! Romains, vos ancêtres ont élevé des temples à la piété filiale, et mes cheveux blancs ne peuvent vous toucher! Suis-je donc un parricide en horreur aux peuples et aux cités? Ai-je mérité d'être dévoué aux Euménides? Hélas! je suis un prêtre des dieux; jai été nourri sur les genoux d'Homère, au milieu du chœur sacré des Muses! J'ai passé ma vie à implorer le ciel pour les hommes, et ils se montrent inexorables à mes prières! Que demandé-je pourtant? Qu'on me permette de voir ma fille, de partager ses fers, de mourir dans ses bras avant qu'elle me soit ravie. Romains, songez à l'âge si tendre de ma Cymodocée! Ah! j'étais le plus heureux des mortels que le soleil éclaire dans sa course! Aujourd'hui quel esclave voudrait changer son sort contre le mien! Jupiter m'avait donné un cœur hospitalier : de tous les hôtes que j'ai reçus à mes

foyers, et qui ont bu avec moi la coupe de la joie, en est-il un seul qui vienne partager ma douleur ! Insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante ! La fortune ne se repose nulle part. »

A ces mots, Démodocus, frappant ses mains avec désespoir, se roule sur la terre. Ses cris ne percent point les murs du cachot de sa fille. Les fidèles qui avaient précédé la nouvelle chrétienne dans ce lieu sanglant avaient tous donné leur vie pour Jésus-Christ. Cymodocée habitait seule la prison. Fatigué des soins qu'il était obligé de rendre à l'orpheline, Sævus insultait souvent à son malheur : ainsi, lorsque de grossiers villageois ont enlevé un aiglon sur la montagne, ils enferment dans une indigne cage l'héritier de l'empire des airs ; ils insultent par d'ignobles jeux et des traitements inhumains à la majesté tombée : ils frappent cette tête couronnée ; ils éteignent ces yeux qui auraient contemplé le soleil ; ils tourmentent en mille façons ce jeune roi qui n'a point d'ailes pour fuir, ou de serres pour repousser les outrages.

Nourrie dans les riantes idées de la mythologie, environnée jusqu'alors des images les plus douces et les plus gracieuses, Cymodocée avait à peine connu le nom de la tristesse et de l'adversité. Elle n'avait point été formée à cette école chrétienne où, dès le berceau, l'homme apprend qu'il est né pour souffrir. Depuis quelque temps, soumise aux épreuves de la Providence, la fille d'Homère avait changé de religion en changeant de fortune, et le christianisme était venu lui donner contre les afflictions de la vie des secours que ne lui offrait point le culte des faux dieux. Elle étudiait avec ardeur les livres saints qu'elle avait trouvés dans sa prison, et qui avaient appartenu à quelque martyr ; mais, sans cesse obsédée par les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, elle ne pouvait goûter encore parfaitement ces hautes consolations de la religion qui nous élèvent au-dessus des regrets et des misères humaines. Souvent, au milieu de sa lecture, sa tête tombait sur la page sacrée, et la nouvelle chrétienne, saisie de douleur, redevenait un moment la prêtresse des Muses. Elle se représentait cette brillante

lumière de la Messénie ; elle croyait errer dans les bois d'Amphise ; elle revoyait ces belles fêtes de la Grèce, ces chars roulant sous les ombrages de Némée, ces religieuses Théories parcourant au son des flûtes les sommets de l'Ira ou la plaine de Sténiclare. Elle songeait au bonheur dont elle jouissait autrefois avec son père, et au chagrin qui accablait maintenant ce vieillard. « Où est-il? que fait-il? qui prend soin de son âge et de ses larmes? Oh! que les peines de Cymodocée sont légères auprès de celles qui doivent accabler son père et son époux! »

Tandis que la fille de Démodocus se livre à ces pensers amers, elle entend tout à coup retentir des pas au fond de sa prison. Blanche, la femme du gardien, s'avance et remet à Cymodocée la lettre d'Eudore, avec le secret nécessaire pour lire ces tristes adieux. Cette chrétienne timide, qui n'ose braver ouvertement son époux et les supplices, se hâte de sortir, et referme les portes du cachot.

Cymodocée, restée seule, prépare aussitôt la liqueur qui, versée sur la page blanche, doit faire paraître les traits mystérieux que l'amour et la religion y avaient tracés. Au premier essai, elle reconnaît l'écriture d'Eudore ; bientôt elle parvient à lire les premiers témoignages de l'amour de son époux; les expressions du martyr deviennent plus tendres ; on entrevoit quelque annonce funeste ; Cymodocée n'ose plus déchiffrer l'écrit fatal. Elle s'arrête ; elle recommence, s'arrête de nouveau, recommence encore; enfin, elle arrive à ces mots :

« Fille d'Homère, Eudore va peut-être vous devancer au séjour « des concerts ineffables. Il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme « un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié tissue. »

Soudain les yeux de la jeune chrétienne s'obscurcissent, et elle tombe évanouie sur la pierre de la prison.

Mais, ô Muse céleste, d'où viennent ces transports de joie qui éclatent dans les parvis éternels? Pourquoi les harpes d'or font-elles entendre ces sons mélodieux? Pourquoi le roi prophète soupire-t-il ses plus beaux cantiques? Quelle allégresse parmi les anges! Le

premier des martyrs, le glorieux Étienne, a pris dans le Saint des Saints une palme éclatante; il la porte vers la terre avec un front incliné et respectueux. Cieux, racontez le triomphe du juste! Le moment si court des afflictions de la vie va produire un bonheur qui ne finira plus. Eudore a paru devant le juge!

Il a dit adieu à ses amis; il a recommandé à leur charité son épouse et Démodocus. Les soldats ont conduit le martyr au temple de la Justice, bâti par Auguste, près du théâtre de Marcellus. Au fond d'une salle immense et découverte s'élève une chaire d'ivoire, surmontée de la statue de Thémis, mère de l'Équité, de la Loi et de la Paix. Le juge est placé sur cette chaire : à sa gauche sont des sacrificateurs, un autel, une victime; à sa droite, des centurions et des soldats; devant lui des entraves, un chevalet, un bûcher, une chaise de fer, mille instruments de supplice, et de nombreux bourreaux : dans la salle est la foule du peuple. Eudore enchaîné se tient debout au pied du tribunal. Les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, commandent le silence. Le juge interroge, et l'écrivain grave sur des tablettes les actes du martyr.

Festus, suivant les formes usitées, dit :

« Quel est ton nom? »

Eudore répond :

« Je m'appelle Eudore, fils de Lasthénès. »

Le juge dit :

« N'as-tu pas connaissance des édits qui ont été publiés contre les chrétiens? »

Eudore répond :

« Je les connais. »

Le juge dit :

« Sacrifie donc aux dieux. »

Eudore répond :

« Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

Festus ordonne de dépouiller Eudore, de l'étendre sur le chevalet, et de lui attacher des poids aux pieds.

Le juge dit :

« Eudore, je te vois pâlir, tu souffres. Aie pitié de toi-même : souviens-toi de ta gloire et des honneurs dont tu as été comblé! Jette les yeux sur ta maison près de tomber par ta chute : vois les larmes de ton père, écoute les plaintes de tes aïeux. Ne crains-tu point de combler d'un ennui éternel la déplorable vieillesse de ceux qui t'ont donné la vie? »

Eudore répond :

« Ma gloire, mes honneurs et mes parents sont dans le ciel. »

Le juge dit :

« Seras-tu donc insensible aux douceurs et aux promesses d'un chaste hyménée? »

Eudore ne répond point.

Le juge dit :

« Tu t'attendris, achève ; laisse-toi toucher : sacrifie, ou tremble des maux qui t'attendent. »

Eudore répond :

« Que me servirait d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi. »

Festus fait déchirer Eudore avec des ongles de fer. Le sang couvre le corps du confesseur, comme la pourpre de Tyr teint l'ivoire de l'Inde ou la laine la plus blanche de Milet.

Alors le juge :

« Es-tu vaincu? Vas-tu sacrifier aux dieux? Songe, si tu t'obstines, que tu entraîneras dans ta perte ton père, tes sœurs, et celle qui était destinée à ton lit.

Eudore s'écrie :

« D'où me vient ce bonheur d'être sacrifié trois fois pour mon Dieu ! »

On écarte les pieds du confesseur dans les entraves ; on fait rougir la chaise de fer ; on prépare la poix bouillante et les tenailles.

Eudore ne paraît pas souffrir. On voyait sur son visage briller l'allégresse jointe à une douce gravité, et la majesté au milieu des grâces. La chaise de fer est préparée. Le docteur des chrétiens, assis dans le fauteuil embrasé, prêche plus éloquemment l'Évangile. Des Séraphins répandent sur Eudore une rosée céleste, et son ange gardien lui fait une ombre de ses ailes. Il paraissait dans la flamme comme un pain délicieux préparé pour les tables éternelles. Les païens les plus intrépides détournaient la tête : ils ne pouvaient soutenir l'éclat du martyr. Les bourreaux fatigués se relayaient les uns les autres; le juge regardait le chrétien avec un secret effroi : il croyait voir un dieu sur cette chaise ardente. Le confesseur lui crie :

« Remarquez bien mon visage, afin de le reconnaître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés! »

A ces mots, Festus troublé fait suspendre le supplice. Il se précipite de son tribunal, passe derrière le rideau, et laisse l'écrivain lire en tremblant cette sentence :

« La clémence de l'invincible Auguste ordonne que celui qui,
« refusant d'obéir aux sacrés édits, n'a pas voulu sacrifier, soit
« exposé aux bêtes, dans l'amphithéâtre, le jour de la divine nais-
« sance de notre empereur éternel. »

Aussitôt Eudore est reporté par les soldats à la prison. Déjà les confesseurs étaient instruits de son triomphe. Au moment où la porte du cachot s'entr'ouvre, et laisse voir aux évêques le martyr pâle et mutilé, ils s'avancent au-devant de lui, Cyrille à leur tête, et entonnent tous à la fois ce cantique :

« Il a vaincu l'enfer, il a cueilli la palme! Entrez dans le taber-
« nacle du Seigneur, ô prêtre illustre de Jésus-Christ!

« Quel éclat sort de ses plaies! il a été éprouvé par le feu, comme
« l'argent raffiné jusqu'à sept fois.

« Il a vaincu l'enfer, il a cueilli la palme! Entrez dans le taber-
« nacle du Seigneur, ô prêtre illustre de Jésus-Christ! »

Les anges répétaient dans le ciel ce cantique, et un nouveau sujet d'allégresse charmait les esprits bienheureux.

Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, avait offert secrètement son sacrifice pour le salut de sa mère. Depuis longtemps averti en songe de la destinée de Séphora, il priait le Très-Haut d'accorder à cette vertueuse femme un rang parmi les élus. Elle était tombée, au sortir du monde, dans le lieu où les âmes achèvent d'expier leurs erreurs, parce qu'elle avait aimé ses enfants avec trop de faiblesse, et qu'elle était ainsi devenue la première cause des égarements de son fils. Eudore, par l'hommage volontaire de son sang, avait obtenu la fin des épreuves de Séphora. Les trois prophètes qui lisent devant l'Éternel le livre de vie, Isaïe, Élie et Moïse, proclament le nom de l'âme délivrée. Marie se lève de son trône : les anges qui lui présentaient les vœux des mères, les pleurs des enfants, les douleurs des pauvres et des infortunés, suspendent un moment leurs offrandes. Elle monte vers son Fils ; elle entre dans la région où l'Agneau règne au milieu des vingt-quatre vieillards ; elle s'avance jusqu'aux pieds d'Emmanuel, et s'inclinant devant la seconde Essence incréée :

« O mon Fils ! si n'étant encore qu'une faible mortelle, j'ai porté « dans mon sein le poids de votre éternité ; si vous daignâtes con- « fier à mon amour le soin de votre humanité souffrante, daignez « écouter ma prière. Vos prophètes ont annoncé la délivrance de la « mère du nouveau martyr. Les fidèles vont-ils enfin jouir de la paix « du Seigneur ? Fille des hommes, vous m'avez permis de vous « présenter leurs larmes. Je vois un confesseur qu'un tigre va dé- « chirer ; le sang qu'il a déjà répandu ne suffit-il pas pour racheter « ce chrétien, et le faire rentrer dans votre gloire ? Faut-il qu'il « achève son sacrifice, et la voix de Marie ne peut-elle rien changer « à la rigueur de vos conseils ? »

Ainsi parle la Mère des sept douleurs. Alors le Messie, d'un ton miséricordieux :

« O ma mère ! vous le savez, je compatis aux larmes des hommes ; « je me suis chargé pour eux du fardeau de toutes les misères du « monde. Mais il faut que les décrets de mon Père s'accomplissent.

« Si mes confesseurs sont persécutés un moment sur la terre, ils
« jouiront dans le ciel d'une gloire sans fin. Cependant, ô Marie!
« le moment de leur triomphe approche : la grâce même a commencé.
« Descendez vers les lieux où les fautes sont effacées par la péni-
« tence; ramenez au ciel avec vous la femme dont les prophètes ont
« déclaré la béatitude, et que la félicité du martyr pour lequel vous
« m'implorez commence par le bonheur de sa mère. »

Un sourire accompagne les paroles pacifiques du Sauveur du monde. Les vingt-quatre vieillards s'inclinent sur leurs trônes, les Chérubins se voilent de leurs ailes; les sphères célestes s'arrêtent pour écouter le Verbe éternel, et les profondeurs du chaos tressaillent et sont éclairées, comme si quelque création nouvelle allait sortir du néant.

Aussitôt Marie descend vers le lieu de la purification des âmes. Elle s'avance par un chemin semé de soleils, au milieu des parfums incorruptibles et des fleurs célestes que les anges répandent sous ses pas. Le chœur des vierges la précède, en chantant des hymnes. Auprès d'elle paraissaient les femmes les plus illustres : Élisabeth, dont l'enfant tressaillit à l'approche de Marie; Madeleine, qui répandit un nard précieux sur les pieds de son maître, et les essuya de ses cheveux; Salomé, qui suivit Jésus au Calvaire; la mère des Machabées, celle des sept enfants martyrs; Lia et Rachel; Esther, reine encore; Débora, de qui la tombe vit croître le chêne des pleurs; et l'épouse d'Élimélech, que les anges ont appelée Belle, et les hommes Noémi.

Entre le ciel et l'enfer s'étend une vaste demeure consacrée aux expiations des morts. Sa base touche aux régions des douleurs infinies, et son sommet à l'empire des joies intarissables. Marie porte d'abord la consolation aux lieux les plus éloignés du séjour des béatitudes. Là, des malheureux, haletants et couverts de sueur, s'agitent au milieu d'une nuit obscure. Leurs noires paupières ne sont éclairées que par des flammes voisines de l'enfer. Les âmes éprouvées dans cette enceinte ne partagent point les

supplices éternels, mais elles en ont la terreur. Elles entendent le bruit des tourments, le retentissement des fouets, le fracas des chaînes. Un fleuve brûlant, formé des pleurs des réprouvés, les sépare seul de l'abîme où elles craindraient d'être ensevelies, si elles n'étaient rassurées par un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

L'apparition de la Reine des anges au milieu de ces infortunés suspendit un moment l'horreur de leurs craintes. Une lumière divine éclaira les prisons expiatoires, pénétra jusque dans l'enfer, et l'enfer étonné crut voir entrer l'Espérance. Saisie d'une pitié céleste, Marie passe avec sa pompe angélique à des régions moins obscures et moins malheureuses. A mesure qu'on s'élève dans ces lieux d'épreuves, ces lieux s'embellissent, et les peines deviennent plus douces et moins durables. Des anges compatissants, bien que sévères, veillent aux pénitences des âmes éprouvées. Au lieu d'insulter à leurs peines, comme les esprits pervers aux pleurs des damnés, ils les consolent, et les invitent au repentir : ils leur peignent la beauté de Dieu et le bonheur d'une éternité passée dans la contemplation de l'Être suprême.

Un spectacle extraordinaire frappe surtout les regards des saintes femmes descendues des cieux avec la Reine des vierges : des âmes deviennent peu à peu rayonnantes et lumineuses, au milieu des autres âmes qui les entourent : une auréole glorieuse se forme autour de leur front; transfigurées par degré, elles s'envolent à des régions plus élevées, d'où elles entendent les divins concerts. C'étaient des morts dont les peines étaient abrégées par les prières des parents et des amis qu'ils avaient encore sur la terre. Céleste prérogative de l'amitié, de la religion et du malheur! Plus celui qui prie ici-bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance pour donner un bonheur éternel à quelque âme délivrée!

L'heureuse Séphora brillait d'un éclat extraordinaire au milieu de ces morts rachetés. La mère des Machabées prend aussitôt par

la main la mère d'Eudore, et la présente à Marie. Le cortége remonte lentement vers les sacrés tabernacles. Les mondes divers, ceux qui frappent nos regards pendant la nuit, ceux qui échappent à notre vue dans la profondeur des espaces, les soleils, la création entière, le chœur des puissances qui président à cette création, chantent l'hymne à la mère du Sauveur :

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine « des cieux !

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, modèle des vierges et « des épouses ! Chérubins ardents, portez sur vos ailes la fille des « hommes et la mère de Dieu ! Quelle tranquillité dans ses regards « baissés ? Que son sourire est calme et pudique ! Ses traits con- « servent encore la beauté de la douleur qu'elle éprouva sur la « terre, comme pour tempérer les joies éternelles ! Les mondes « frémissent d'amour à son passage ; elle efface l'éclat de la lu- « mière incréée dans laquelle elle marche et respire. Salut, vous « qui êtes bénie entre toutes les femmes ! Refuge des pécheurs, « consolatrice des affligés !

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine « des cieux ! »



LIVRE VINGT-DEUXIÈME.



SOMMAIRE.

L'ange exterminateur frappe Galérius et Hiéroclès. Hiéroclès va trouver le juge des chrétiens. Retour du messager envoyé à Dioclétien. Tristesse d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée. Le repas libre. Tentation.

Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'âme! Quel feu peut être comparé au feu des remords! Le juste est tourmenté dans son corps; mais son âme, comme une forteresse inexpugnable, reste paisible quand tout est ravagé au dehors : le méchant, au contraire, repose parmi des fleurs ou sur un lit de pourpre; il semble jouir de la paix, mais l'ennemi s'est glissé au dedans; des signes funestes trahissent le secret de cet homme qui semble heureux : ainsi au milieu d'une campagne florissante on découvre le drapeau funèbre qui flotte sur les tours d'une cité dont la peste et la mort se disputent les débris.

Hiéroclès a renié le ciel : le ciel l'a abandonné à l'enfer. Publius, qui veut achever de perdre un rival, a découvert les infidélités du ministre de l'empereur : le sophiste avait fait entrer dans ses trésors une partie des trésors du prince. Chacun cherche à Hiéroclès un crime nouveau : car on devient aussi lâche à accuser le méchant abattu qu'on était lâche à l'excuser triomphant. Que fera l'ennemi de Dieu? Partira-t-il pour Alexandrie, sans essayer de

sauver celle qu'il a perdue? Restera-t-il à Rome pour assister aux funérailles sanglantes de Cymodocée! La haine publique le poursuit; un prince terrible le menace; un effroyable amour brûle dans son cœur. Dans cette perplexité, les yeux du pervers se tachent de sang, son regard devient fixe, ses lèvres s'entr'ouvrent, et ses joues livides tremblent avec tout son corps : ainsi lorsqu'un serpent s'est empoisonné lui-même avec les sucs mortels dont il compose son venin, le reptile, couché dans la voie publique, s'agite à peine sur la poussière, ses paupières sont à demi fermées, sa gueule noircie laisse échapper une écume impure, sa peau détendue et jaunie ne s'arrondit plus sur ses anneaux : il inspire encore l'effroi; mais cet effroi n'est plus ennobli par l'idée de sa puissance.

Oh! combien différent est le chrétien de qui les veines épuisées de sang en ont toutefois assez retenu pour animer un grand cœur? Mais c'était peu que les douleurs et les remords avant-coureurs des châtiments réservés aux persécuteurs des fidèles : Dieu fait un signe à l'ange exterminateur, et du doigt lui marque deux victimes. Le ministre des vengeances attache aussitôt à ses épaules des ailes de feu dont le frémissement imite le bruit lointain du tonnerre. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu; de l'autre il saisit le glaive qui frappa les nouveau-nés de l'Égypte et fit reculer le soleil à l'aspect du camp de Sennachérib. Les nations entières, condamnées pour leurs crimes, s'évanouissent devant cet esprit inexorable, et l'on cherche en vain leurs tombeaux. Ce fut lui qui traça sur la muraille, pendant le festin de Balthazar, les mots inconnus; ce fut lui qui jeta sur la terre la faux qui vendange, et la faux qui moissonne, lorsque Jean entrevit dans l'île de Patmos les formidables figures de l'avenir.

L'ange exterminateur descend dans un éclair, comme ces étoiles qui se détachent du ciel et portent l'épouvante au cœur du matelot. Il entre enveloppé d'un nuage dans le palais des Césars au moment

même où Galérius, assis à la table du festin, célébrait ses prospérités. Aussitôt les lampes du banquet pâlissent; on entend au dehors comme le roulement d'une multitude de chariots de guerre; les cheveux des convives se hérissent sur leur front; des larmes involontaires coulent de leurs yeux; les ombres des vieux Romains se levèrent dans les salles, et Galérius eut un pressentiment confus de la destruction de l'empire. L'ange s'approche invisible de ce maître du monde, et verse dans sa coupe quelques gouttes du vin de la colère céleste. Poussé par son mauvais destin, l'empereur porte à ses lèvres la liqueur dévorante; mais à peine a-t-il bu à la fortune des Césars, qu'il se sent soudain enivré; un mal aussi prompt qu'inattendu le renverse aux pieds de ses esclaves : Dieu dans un moment a couché ce géant sur la terre.

Une poutre coupée sur le sommet du Gargare a vieilli dans un palais, séjour d'une race antique; tout à coup le feu rayonnant au foyer du roi monte jusqu'au chêne desséché, la poutre s'embrase, et tombe avec fracas dans les salles qui mugissent : ainsi tombe Galérius. L'ange l'abandonne à ce premier effet du poison éternel, et vole à la demeure où gémissait Hiéroclès. D'un coup du glaive du Seigneur, il flétrit les flancs du ministre impie. A l'instant une hideuse maladie, dont Hiéroclès avait puisé les germes dans l'Orient, se déclare. L'infortuné voit une lèpre épaisse couvrir tout son corps; ses vêtements s'attachent à sa chair, comme la robe de Déjanire ou la tunique de Médée. Sa tête s'égare; il blasphème contre le ciel et les hommes, et tout à coup il implore les chrétiens pour le délivrer des esprits de ténèbres dont il se sent obsédé. La nuit était au milieu de son cours. Hiéroclès appelle ses esclaves; il leur ordonne de préparer une litière; il sort de son lit, s'enveloppe dans un manteau, et se fait porter, à moitié en délire, chez le juge des chrétiens.

« Festus, lui dit-il, tu tiens en ta puissance une chrétienne qui fait le tourment de ma vie : sauve-la de la mort, et donne cette esclave à mon amour; ne la condamne point aux bêtes; l'édit

te permet de la livrer aux lieux infâmes..... tu m'entends? »

A ces mots, le pervers jette une bourse d'or aux pieds du juge : il s'éloigne ensuite en poussant un sourd mugissement, comme un taureau malade qui se traîne parmi des roseaux, au fond d'un marais.

Dans ce moment même le dernier espoir des chrétiens venait de s'évanouir : le messager qu'Eudore avait envoyé à Dioclétien pour l'engager à reprendre l'empire était revenu de Salone : Zacharie l'introduisit dans les cachots. Les confesseurs avaient tous reçu leur sentence : ils étaient condamnés à mourir dans l'amphithéâtre avec Eudore. Entouré des évêques qui pansaient ses plaies, le fils de Lasthénès était étendu à terre sur les robes des martyrs : tel un guerrier blessé et couché sur les drapeaux qu'il a conquis, au milieu de ses compagnons d'armes. Le messager, saisi de douleur, restait muet et interdit, les yeux attachés sur l'époux de Cymodocée.

« Parlez, mon frère, lui dit Eudore, la chair est un peu abattue, mais l'esprit conserve encore sa vigueur. Félicitez-moi d'être soulagé par des mains qui ont tant de fois touché le corps de Jésus-Christ.

Le messager, essuyant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien :

« Eudore, je m'embarquai d'après vos ordres sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien, empereur. On me dit qu'il habitait ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès; je traversai des cours où je ne rencontrai ni gardes ni surveillants. Des esclaves étaient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savais à qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travaillait dans le jardin ; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvait le prince que je cherchais.

« Je suis Dioclès, répondit le vieillard en continuant son tra-

« vail. Vous pouvez vous expliquer si vous avez quelque chose à
« me dire. »

« Je demeurai muet d'étonnement.

« Eh bien! me dit Dioclétien, quelle affaire vous amène ici?
« Avez-vous des graines rares à me donner, et voulez-vous que
« nous fassions des échanges? »

« Je remis votre lettre au vieil empereur; je lui peignis les malheurs des Romains, et le désir que les chrétiens avaient de le revoir à la tête de l'État. A ces mots, Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :

« Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent, comme
« vous, les légumes que je cultive de mes propres mains à Salone :
« ils ne m'inviteraient pas à reprendre l'empire! »

« Je lui fis observer qu'un autre jardinier avait bien consenti à porter la couronne.

« Le jardinier sidonien, répliqua-t-il, n'était pas, comme moi,
« descendu du trône, et il fut tenté d'y monter : Alexandre n'au-
« rait pas réussi auprès de moi. »

« Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulais insister.

« Rendez-moi un service, me dit-il brusquement; voilà un
« puits; je suis vieux, vous êtes jeune : tirez-moi de l'eau, mes lé-
« gumes en manquent. »

« A ces mots Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir. »

Le messager se tut. Cyrille lui adressa la parole :

« Mon frère, vous ne sauriez nous apporter une meilleure nouvelle. Eudore, après votre départ, nous avait instruit de l'objet de votre voyage : les évêques craignaient que vous n'eussiez réussi. Le martyre a éclairé le fils de Lasthénès; il connaît maintenant ses devoirs : Galérius est notre souverain légitime. »

« — Oui, dit Eudore repentant et humilié, je me reconnais justement puni pour un dessein criminel. »

Ainsi parlaient ces martyrs brisés par les fers et les chevalets de Galérius : tel l'animal courageux qui lance les ours et les sangliers dans les brunes forêts de l'Achéloüs, tombe, sans l'avoir mérité, dans la disgrâce du chasseur; percé de l'épieu destiné aux bêtes farouches, le limier tourne sous le coup fatal, se débat sur la mousse ensanglantée ; mais, en expirant, il jette un regard soumis vers son maître, et semble lui reprocher de s'être privé d'un serviteur fidèle.

Cependant, au moment de quitter la terre, Eudore était tourmenté d'une tendre inquiétude. Malgré la ferveur de sa foi et l'exaltation de son âme, le martyr ne pouvait songer sans frémir au destin de la fille d'Homère. Que deviendra cette victime? Retombera-t-elle entre les mains d'Hiéroclès? Sera-t-elle interrogée par le juge? Pourra-t-elle soutenir d'aussi terribles épreuves? A-t-elle été condamnée à la mort sur son premier aveu, avec les confesseurs de la prison de Saint-Pierre. Eudore se représentait Cymodocée déchirée par des lions et implorant en vain le secours de l'époux pour qui elle donnait sa vie. A ce tableau, il opposait celui du bonheur qu'il aurait pu goûter avec une femme si belle et si pure. Mais une voix s'élevait tout à coup dans sa conscience, et lui criait :

« Martyr ! sont-ce là les pensées qui doivent occuper ton âme? L'éternité ! l'éternité ! »

Les évêques, habiles dans la connaissance du cœur, s'apercevaient des combats intérieurs de l'athlète. Ils devinaient ses pensées et cherchaient à relever son courage :

« Compagnon, lui disait Cyrille, soyons pleins de joie : bientôt nous irons à la gloire. Voyez dans cette prison, comme dans une riante campagne, ce champ d'épis mûrs qui seront tous moissonnés et rempliront les granges du bon pasteur! Cymodocée sera peut-être avec nous : c'est une fleur qui s'est trouvée au milieu du froment, et qui parfumera les corbeilles ! Si Dieu l'ordonne ainsi, que sa volonté soit faite ! Mais demandons plutôt au ciel qu'il laisse votre épouse ici-bas, afin qu'elle offre pour nous à l'Éternel le sacrifice agréable de ses innocentes prières. »

Lorsque après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève de l'orient avec le jour, le nautonier dont le vaisseau languissait sur une mer immobile salue le Zéphyr, enfant de l'Aurore, qui lui ramène la fraîcheur et lui abrége le chemin : ainsi les paroles de Cyrille, comme un souffle bienfaisant, raniment le martyr et le poussent dans la voie du ciel. Toutefois il ne peut se dépouiller entièrement de l'homme : depuis longtemps il a chargé des chrétiens intrépides de sauver Cymodocée, et de n'épargner ni soins, ni peines, ni trésors : il se confie surtout au courage de Dorothée, qui déjà deux fois a vainement essayé pendant la nuit d'escalader la prison de la fille d'Homère.

Plus heureux à l'égard de Démodocus, Dorothée était parvenu à l'arracher des portes du cachot, et à le conduire dans une retraite assurée.

« Infortuné vieillard, lui disait-il, pourquoi précipiter ainsi la fin de vos jours? Craignez-vous qu'ils ne s'enfuient pas assez vite? Réservez vos cheveux blancs pour votre fille. Si Dieu la veut rendre à vos embrassements, elle aura plus besoin de vos consolations que vous n'aurez besoin des siennes : elle aura perdu son époux ! »

« — Eh ! comment, répondait le vieillard, veux-tu que je cesse de redemander ma fille ? C'était sur elle que je tournais mes regards des bords du tombeau. Dernière héritière de la lyre d'Homère, les Muses l'avaient comblée de dons précieux. Elle gouvernait ma maison ; personne, en sa présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse. J'aurais vu croître sur mes genoux des fils semblables à leur mère ! Cymodocée, dont les paroles avaient tant de charmes, que sont devenues tes promesses? Tu me disais : « Quelle sera ma douleur, « ô mon père, si les Parques inflexibles te ravissent jamais à mon « amour ! Je couperai mes cheveux sur ton bûcher, et je passerai « mes jours à te pleurer avec mes compagnes. » Hélas ! ô ma fille, c'est moi qui reste à te pleurer ! C'est moi qui, dans une terre étrangère, sans enfants, sans patrie, courbé sous le faix des ans, c'est moi qui t'appellerai trois fois autour de ton lit funèbre ! »

Comme un taureau qu'on arrache aux honneurs du pâturage pour le séparer de la génisse que l'on va sacrifier aux Dieux, ainsi Dorothée avait entraîné Démodocus loin de la prison de Cymodocée.

La nouvelle chrétienne avait rouvert les yeux à la lumière, ou plutôt aux ténèbres des cachots. Elle lit et relit vingt fois la lettre d'Eudore, et vingt fois elle l'arrose de ses pleurs.

« Époux chéri, dit-elle dans le langage confus de ses deux religions, seigneur, mon maître, héros semblable à une divinité, vous allez donc paraître devant les juges?... Un fer cruel !.... Et je ne suis pas là pour panser tes plaies !.... O mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Accourez; conduisez mes pas vers le plus beau des mortels! Tombez, murs impitoyables, je veux porter ma vie au souverain maître de mon cœur. »

Ainsi se plaignait Cymodocée dans le silence de son cachot, tandis que le bruit et le tumulte environnaient la prison des martyrs. Ils entendaient au dehors une rumeur confuse, semblable au bouillonnement des grandes eaux, au fracas des vents sur de hautes montagnes, au mugissement d'un incendie allumé dans une forêt de pins, par l'imprudence d'un berger : c'était le peuple.

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la porte de la prison un repas public, appelé le repas libre. Dans ce repas on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion : l'une, qui voulait faire regretter la vie à ceux qui l'allaient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu à l'entour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots, et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pou-

voir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule : Eudore et Cyrille occupaient le centre de la table, les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort ; il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius, notre empereur. »

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius, leur empereur.

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient :

« Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux ? Quelle majesté sur leur front ! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage ! »

La foule disait :

« Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur : ils nous plaignent; ils nous donnent leur repas; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu? »

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer, et criaient :

« Il est grand le Dieu des chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne! Quelle leçon ne lui donnait point cette communion des martyrs! Ces hommes qui devaient bientôt abandonner la vie continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre : tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève; elles prennent leur vol vers le ciel, et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule; il demande Eudore; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre : elle était conçue en ces mots :

« Festus, juge, à Eudore, chrétien, salut :

« Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes. Hiéroclès l'y
« attend. Je t'en supplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie
« aux dieux; viens redemander ton épouse : je jure de te la faire
« rendre pure et digne de toi. »

Eudore s'évanouit; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre; le peuple la réclame; un tri-

bun en fait lecture à haute voix; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière, les soldats étaient à ses genoux, et lui disaient :

« Compagnons, sacrifiez ! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La poitrine du martyr se soulève : l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! sacrifiez ! »

Alors Eudore, d'une voix sourde :

« Où sont les aigles ? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève ; les centurions le soutiennent ; il s'avance au pied des aigles ; le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe ; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis chrétien ! »



LIVRE VINGT-TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Satan ranime le fanatisme du peuple. Fête de Bacchus. Explication de la lettre de Festus. Mort d'Hiéroclès. L'ange de l'espérance descend vers Cymodocée. Cymodocée reçoit la robe des martyrs. Dorothée enlève Cymodocée de la prison. Joie d'Eudore et des confesseurs. Cymodocée retrouve son père. L'ange du sommeil.

Le prince des ténèbres regardait en frémissant de rage la pitié du peuple et la victoire des confesseurs.

« Quoi ! s'écria-t-il, j'aurais fait trembler sur son trône celui que « des anges esclaves ont nommé le Tout-Puissant ; quelques in- « stants m'auront suffi pour flétrir l'ouvrage de six jours ; l'homme « sera devenu ma facile proie ; et près de triompher du Christ, mon « dernier ennemi, un martyr insulterait à ma puissance ! Ah ! rani- « mons contre les chrétiens la fureur d'un peuple insensé, et que « Rome s'enivre aujourd'hui de l'encens des idoles et du sang des « martyrs ! »

Il dit, et prend aussitôt la figure, la démarche et la voix de Tagès, chef des aruspices. Il dépouille sa tête immortelle des restes de sa brillante chevelure, outragée par les feux de l'abîme ; les cicatrices que le désespoir et la foudre ont tracées sur son front se changent en rides vénérables ; il cache ses ailes repliées dans les amples contours d'une robe de lin, et, courbant son corps sur un

bâton augural, il s'avance au-devant de la foule qui revenait du banquet des martyrs.

« Peuple romain, s'écrie-t-il, d'où naît aujourd'hui cet atten-
« drissement sacrilége? Quoi! votre empereur vous prépare des
« spectacles, et vous pleurez sur des scélérats, vil rebut des na-
« tions! Soldats, on renverse vos aigles, et vous vous laissez tou-
« cher! Que diraient les Scipion et les Camille s'ils revoyaient la
« lumière? Bannissez une compassion criminelle, et, au lieu de
« plaindre ici les ennemis du ciel et des hommes, allez prier dans
« vos temples pour le salut du prince, et célébrer la fête des
« dieux. »

En prononçant ces paroles, l'ange rebelle souffle sur la foule inconstante un esprit de vertige et de fureur. La soif du sang et des plaisirs s'allume dans les âmes où la pitié s'éteint tout à coup. Un victimaire s'écrie :

« O ciel! quel prodige frappe mes regards! J'ai laissé Tagès au Capitole, et je le retrouve ici. Romains, n'en doutez pas, c'est quelque divinité cachée sous la figure du chef des aruspices, qui vient vous reprocher votre pitié coupable, et vous annoncer les volontés de Jupiter. »

A ces mots, le prince des ténèbres disparaît du milieu de la foule; et le peuple, saisi de terreur, court aux autels des idoles expier un moment d'humanité.

Galérius célébrait à la fois le jour de sa naissance et son triomphe sur les Perses. Ce jour tombait aux fêtes de Flore. Afin de se rendre le peuple et les soldats plus favorables, l'empereur rétablit les fêtes de Bacchus, depuis longtemps supprimées par le sénat. Tant d'horreurs devaient être couronnées par les jeux de l'amphithéâtre, où les prisonniers chrétiens étaient condamnés à mourir.

D'imprudentes largesses, dont la source était dans la ruine des citoyens, et surtout dans la dépouille des fidèles, avaient renversé l'esprit de la foule. Toute licence était permise et même commandée. A la lueur des flambeaux, dans la voie Patricienne, une partie

du peuple assistait à des prostitutions publiques : des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, célébraient par des chants obscènes cette Flore qui laissa sa fortune impudique à un peuple alors rempli de pudeur. Galérius montait au Capitole sur un char tiré par des éléphants; devant lui marchait la famille captive de Narsès, roi des Perses. Les danses et les hurlements des Bacchantes variaient et multipliaient le désordre. Des outres et des amphores sans nombre étaient ouvertes près des fontaines, et aux carrefours de la ville. On se barbouillait le visage de lie, on pétrissait la boue avec le vin. Bacchus paraissait, élevé sur un tréteau. Ses prêtresses agitaient autour de lui des torches enflammées, des thyrses entourés de pampres de vigne, et bondissaient au son des cymbales, des tambours et des clairons; leurs cheveux flottaient au hasard : elles étaient vêtues de la peau d'un cerf, rattachée sur leurs épaules par des couleuvres qui se jouaient autour de leurs cous. Les unes portaient dans leurs bras des chevreaux naissants; les autres présentaient la mamelle à des louveteaux; toutes étaient couronnées de branches de chêne et de sapin; des hommes déguisés en satyres les accompagnaient, traînant un bouc orné de guirlandes. Pan se montrait avec sa flûte; plus loin s'avançait Silène; sa tête, appesantie par le vin, roulait de l'une à l'autre épaule; il était monté sur un âne et soutenu par des Faunes et des Sylvains. Une Ménade portait sa couronne de lierre, un Égypan sa tasse demi-pleine; le bruyant cortége trébuchait en marchant, et buvait à Bacchus, à Vénus et à l'Injure. Trois chœurs chantaient alternativement :

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé !

« Fils de Sémélé, honneur de Thèbes au bouclier d'or, viens « danser avec Flore, épouse de Zéphire et reine des fleurs! Descends « parmi nous, ô consolateur d'Ariadne, toi qui parcours les som- « mets de l'Ismare, du Rhodope et du Cythéron! Dieu de la joie, « enfant de la fille de Cadmus, les nymphes de Nyssa t'élevèrent, « par le secours des Muses, dans une caverne embaumée. A peine « sorti de la cuisse de Jupiter, tu domptas les humains rebelles à

« ton culte. Tu te moquas des pirates de Tyrsène, qui t'enlevaient
« comme l'enfant d'un mortel. Tu fis couler un vin délicieux dans
« le noir vaisseau, et tomber du haut des voiles les branches d'une
« vigne féconde; un lierre chargé de ses fruits entoura le mât
« verdoyant; des couronnes couvrirent les bancs des rameurs; un
« lion parut à la poupe; les matelots, changés en dauphins, s'élan-
« cèrent dans les vagues profondes. Tu riais, ô roi Évohé!

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé!

« Nourrisson des Hyades et des Heures, élève des Muses et de
« Silène, toi qui as les yeux noirs des Grâces, les cheveux dorés
« d'Apollon, et sa jeunesse immortelle, ô Bacchus! quitte les bords
« de l'Inde soumise, et viens régner sur l'Italie. On y recueille
« les vins de Falerne et de Cécube : deux fois l'année le fruit
« mûri pend à l'arbre, et l'agneau à la mamelle de sa mère. On
« voit voler dans nos campagnes des chevaux ardents pour la
« course, et paître le long du Clitumne les taureaux sans taches
« qui marchent au Capitole, devant le triomphateur romain. Deux
« mers apportent à nos rivages les trésors du monde. L'airain,
« l'argent et l'or coulent en ruisseaux dans les entrailles de cette
« terre sacrée. Elle a donné naissance à des peuples fameux, à des
« héros plus fameux encore. Salut, terre féconde, terre de Saturne,
« mère des grands hommes! Puisses-tu porter longtemps les
« trésors de Cérès, et tressaillir au cri d'Évohé!

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé! »

Hélas! les hommes habitent la même terre; mais combien ils diffèrent entre eux! Pourrait-on prendre pour des frères et des citoyens d'une même cité ces habitants, dont les uns passent les jours dans la joie, et les autres dans les pleurs; les heureux qui chantent un hymen, et les infortunés qui célèbrent des funérailles? Qu'il était touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les chrétiens offrir humblement à Dieu leurs prières, déplorer des excès criminels, et donner tous les exemples de la modestie et de la raison au milieu de la débauche et de l'ivresse! Quelques autels

secrets dans les cachots, au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs, rassemblaient les fidèles persécutés. Ils jeûnaient, ils veillaient, victimes volontaires, pour expier les crimes du monde; et, tandis que les noms de Flore et de Bacchus retentissaient dans des hymnes abominables, au milieu du sang et du vin, les noms de Jésus-Christ et de Marie se répétaient en secret dans de chastes cantiques au milieu des larmes.

Tous les chrétiens se tenaient renfermés dans leurs maisons, évitant à la fois la fureur du peuple et le spectacle de l'idolâtrie. On ne ne voyait errer au dehors que quelques prêtres attachés au service des hospices et des prisons, des diacres chargés de sauver les pauvres voués à la mort par Galérius, des femmes qui recueillaient les esclaves abandonnés par leurs maîtres et les enfants exposés par leurs mères. O charité des premiers fidèles! Leur trépas était le principal ornement des fêtes païennes; et ils s'occupaient du sort des idolâtres, comme si les idolâtres eussent été pour eux des frères pleins de compassion et de tendresse!

Cependant, après avoir repoussé les assauts du prince des ténèbres, les martyrs victorieux étaient rentrés dans leurs cachots; ainsi jadis, sous les murs d'Ilion, une troupe de héros s'élançait sur l'ennemi qui tenait la ville assiégée : les travaux sont détruits, les fossés comblés, les palissades arrachées, et les fils de Laomédon rentrent triomphants dans leurs sacrés remparts. Mais Eudore, fatigué du dernier combat, ne peut soulever sa tête abattue : en vain les évêques lui parlent, le consolent, élèvent aux cieux son courage, il reste muet et insensible à leurs discours. L'image des nouveaux périls de Cymodocée ne peut sortir de sa mémoire. Quels doivent être les tourments de ce martyr! Déjà presque assis sur les nuées, il a pu balancer, et peut-être balance encore entre la honte de l'apostasie, l'éternité des douleurs de l'enfer, et les maux qu'il endure en ce moment!

Le fils de Lasthénès ignorait qu'il avait été trompé à dessein par le juge. Festus était l'ami du préfet de Rome, et cette raison seule

l'eût empêché de livrer Cymodocée à Hiéroclès. Mais Festus avait d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore. En descendant du tribunal, il s'était rendu au palais de Galérius, et avait supplié l'empereur de nommer un autre juge aux chrétiens :

« Il n'est plus besoin de juges, s'écria le tyran irrité. Ces scélérats se font une gloire de leurs supplices, et l'entêtement qu'ils y mettent corrompt le peuple et les soldats. Avec quelle insolence a osé souffrir le chef de ces impies ! Je ne veux plus qu'on perde le temps à les tourmenter. Je condamne aux bêtes tous les chrétiens des prisons, sans distinction d'âge ni de sexe, pour le jour de ma naissance. Allez, et publiez cet arrêt. »

Festus connaissait la violence de Galérius : il ne répliqua point. Il sortit, et fit déclarer les ordres du prince, mais en se disant comme Pilate :

« Je suis innocent de la mort de ces justes. »

Lorsque Hiéroclès vint le trouver au milieu de la nuit, il se sentit saisi d'une nouvelle pitié pour Eudore. Un homme naturellement cruel, comme l'était le juge des chrétiens, peut toutefois être ennemi de la bassesse; il fut indigné des lâches desseins du ministre tombé; il lui vint en pensée de profiter de la proposition de ce méchant, pour sauver le fils de Lasthénès en l'engageant à sacrifier aux dieux. Il écrivit alors la lettre qu'Eudore reçut au repas funèbre.

Dieu, qui voulait le triomphe de son Église, faisait tourner à la gloire des martyrs tout ce qui aurait pu leur ravir la couronne. Ainsi la fermeté d'Eudore dans les supplices ne fit que hâter la mort de ses compagnons; et la lettre de Festus aggrava des maux qu'elle était destinée à prévenir. Galérius, instruit de la scène du banquet, cassa les centurions qui avaient montré quelque respect pour leur ancien général; on éloigna de Rome, sous différents prétextes, les légions étrangères; et les prétoriens, gorgés de vin et d'or, eurent seuls la garde de la ville. Le nom de Cymodocée, d'Eudore et d'Hiéroclès, frappant de nouveau les oreilles de l'em-

pereur, le plongea dans une violente colère : Galérius désigna particulièrement l'épouse d'Eudore pour le massacre du lendemain ; il ordonna que le fils de Lasthénès parût seul, et le premier, dans l'amphithéâtre, le privant ainsi du bonheur de mourir avec ses frères ; enfin, il commanda de jeter Hiéroclès au fond d'un vaisseau, et de le conduire au lieu de son exil.

Cette sentence, subitement portée à Hiéroclès, lui donna le coup de la mort. La patience et la miséricorde de Dieu touchaient à leur terme, et la justice allait commencer. A peine Hiéroclès était sorti de la maison du juge, qu'il se sentit de nouveau frappé par le glaive de l'ange exterminateur. Dans un instant la maladie dont il est dévoré ne laisse plus aux médecins aucune espérance. Les païens, qui regardent la lèpre comme une malédiction du ciel, s'éloignent de l'apostat ; ses esclaves même l'abandonnent. Délaissé du monde entier, il ne trouve de secours que dans les hommes qu'il a si cruellement poursuivis. Les chrétiens, dont la charité ose seule braver toutes les misères humaines, ouvrent leurs hospices à leur persécuteur. Là, couché près d'un confesseur mutilé, Hiéroclès voit ses douleurs soulagées par la même main qui vient de panser les plaies d'un martyr. Mais tant de vertus ne font qu'irriter cet homme repoussé de Dieu ; tantôt il appelle à grands cris Cymodocée ; tantôt il croit apercevoir Eudore, une épée flamboyante à la main, et le menaçant du haut du ciel. Ce fut au milieu d'un de ces transports qu'on vint lui annoncer le dernier ordre de Galérius. Alors, se soulevant comme un spectre sur son lit pestiféré, le faux sage murmure ces mots d'une voix effrayée et incertaine :

« Je vais me reposer pour jamais. »

Il expire. Effroyable et trompeuse espérance ! Cette âme, qui croyait mourir avec le corps, au lieu d'une nuit profonde et tranquille, aperçoit tout à coup au fond du tombeau une lumière prodigieuse. Une voix qui sort du milieu de cette lumière prononce distinctement ces paroles :

« Je suis celui qui suis. »

A l'instant l'éternité vivante est révélée à l'âme de l'athée. Trois vérités frappent à la fois cette âme confondue : sa propre existence, celle de Dieu, et la certitude des récompenses sans terme et des châtiments sans fin. Oh ! que n'est-elle ensevelie sous les débris de l'univers, pour se cacher à la face du souverain Juge ! Une force invincible la porte, dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de Dieu. Elle voit, pour un seul moment, celui qu'elle a renié dans le temps, et qu'elle ne verra plus dans l'éternité. Le Tout-Puissant paraît sur les nuées, son Fils est assis à sa droite, l'armée des saints l'environne ; l'enfer accourt pour réclamer sa proie. L'ange protecteur d'Hiéroclès, confus et touché jusqu'aux larmes, se tient encore auprès de l'infortuné.

« Ange, dit le souverain Arbitre, pourquoi n'as-tu pas défendu « cette âme ? »

« — Seigneur, répond l'ange se voilant de ses ailes, vous êtes le « Dieu des miséricordes ! »

« — Créature, dit la même voix, l'ange ne t'aurait-il pas donné « des avertissements salutaires ? »

L'âme, dans une terreur profonde, s'était jugée elle-même, et elle ne répondit point.

« Elle est à nous, s'écrièrent les anges rebelles : cette âme a « trompé le monde par une fausse sagesse ; elle a persécuté l'in- « nocence, outragé la pudeur, versé le sang innocent ; elle ne s'est « point repentie. »

« — Ouvrez le livre de vie, » dit l'Ancien des jours

Un prophète ouvrit le livre de vie : le nom d'Hiéroclès était effacé.

« Va, maudit, aux feux éternels, » dit le Juge incorruptible.

A l'instant l'âme de l'athée commence à haïr Dieu de la haine des réprouvés, et tombe en des profondeurs brûlantes. L'enfer s'ouvre pour la recevoir, et se referme sur elle en prononçant :

« L'éternité ! »

L'écho de l'abîme répète :

« L'éternité! »

Le Père des humains, qui vient de punir le crime, songe à couronner l'innocence.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés : la Foi et la Charité lui disent « Ma sœur! » et elle se nomme l'Espérance.

L'Éternel ordonne à ce beau Séraphin de descendre vers Cymodocée, et de lui montrer de loin les joies célestes, afin de la soutenir au milieu des tribulations de la terre. Un faux rapport avait interrompu pour quelques instants les chagrins de la jeune chrétienne. Le bruit s'était répandu dans Rome qu'Eudore venait de recevoir sa grâce : la lettre de Festus, et la scène du repas libre mal expliquée, avaient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'était empressée de communiquer ce faux rapport comme une nouvelle certaine à la fille de Démodocus; mais combien Blanche se repentit de son indiscrète bonté lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore, et l'arrêt qui condamnait à mort tous les chrétiens des prisons! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres. C'était une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir et un voile blanc. La faible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline et de lui apprendre son sort.

« Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous! »

« — Qu'est-ce que ce vêtement? dit Cymodocée Est-ce ma robe nuptiale? Est-ce mon époux qui me l'envoie? »

« — C'est pour lui qu'il faut la prendre, » répliqua la femme du gardien.

« — Oh! dit Cymodocée, pleine de joie, mon époux a reçu sa grâce, nous achèverons notre hymen! »

Blanche avait le cœur brisé; elle se contenta de dire :

« Priez, ma sœur, pour vous et pour moi! »

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux, il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture, les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros, elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle la Muse des mensonges nous peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort! Elle se regarde dans ce triste appareil, qui la rend cent fois plus touchante ; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

« Ma robe nuptiale, disait-elle, n'est pas aussi éclatante ; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et bril-
« lante! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle
« amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-
« moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives for-
« tunées du Pamysus.

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec
« grâce, volez au sommet de l'Ithome et dites que la fille d'Ho-
« mère va revoir les lauriers de la Messénie!

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si
« chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau
« pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle!

« J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte,
« errante sur les montagnes, et nourrie au son des instruments
« champêtres. Aujourd'hui dans une prison solitaire, sur la couche
« indigente de Cérès!...

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je
« soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant
« revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les
« inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe,
« comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh!
« ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel?

« Que mon père et mon époux tardent à paraître! Ah! s'il m'é-
« tait permis d'implorer encore les Grâces et les Muses! Si je pou-
« vais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais
« j'offense un Dieu que je connais à peine : reposons-nous sur la
« croix. »

Déjà la nuit enveloppait Rome enivrée. Tout à coup les portes de la prison s'ouvrent, et le centurion chargé de lire aux chrétiens la sentence de l'empereur paraît devant Cymodocée. Il était accompagné de plusieurs soldats : quelques autres, arrêtés dans les cours extérieures, retenaient le gardien, et lui prodiguaient le vin des idoles.

Comme une colombe que le chasseur a surprise dans le creux

d'un rocher reste immobile de frayeur et n'ose s'envoler dans les plaines du ciel, ainsi la fille de Démodocus demeure frappée d'étonnement et de crainte, sur le siége à demi brisé où elle était assise. Les soldats allument un flambeau. O prodige ! l'épouse d'Eudore reconnaît Dorothée sous l'habit du centurion ! Dorothée contemple à son tour, sans pouvoir parler, cette femme dans l'appareil du martyr ! Jamais il ne l'avait vue si belle : la tunique bleue, le manteau noir, faisaient éclater la blancheur de son teint; et ses yeux, fatigués par les pleurs, avaient une douceur angélique : elle ressemblait à un tendre narcisse qui penche sa tête languissante au bord d'une eau solitaire. Dorothée et les autres chrétiens déguisés en soldats lèvent les bras au ciel, et fondent en larmes.

« C'est toi, compagnon de mes courses loin de ma patrie ! s'écria la jeune Messénienne en se mettant à genoux et tendant les mains à Dorothée. Tu visites enfin ton Esther ! Mortel généreux, viens-tu guider mes pas vers mon père et mon époux ? Que la nuit eût été longue sans toi ! »

Dorothée, la voix entrecoupée par les pleurs, répondit :

« Cymodocée, vous connaissez donc votre sort ? Cette robe... »

« — C'est ma robe nuptiale, dit la vierge ingénue. Mais si tout est fini, si mon époux est sauvé, si je suis libre, pourquoi ces pleurs et ce mystère ? »

« — Fuyons, repartit Dorothée ; enveloppez-vous dans cette toge, nous n'avons pas un moment à perdre. Accompagné de ces braves amis, je me suis glissé dans votre prison à la faveur de ce déguisement ; j'ai montré la sentence de l'empereur : Sævus m'a pris pour le centurion qui vient vous annoncer l'arrêt fatal.

« — Quel arrêt ? » dit la fille d'Homère.

« — Vous ne savez donc pas, repartit Dorothée, que les chrétiens des prisons sont condamnés à mourir demain dans l'amphithéâtre.

« — Mon époux est-il compris dans cet arrêt ? dit la nouvelle chrétienne en se levant avec une gravité qu'elle n'avait pas encore

montrée; parlez, ne me trompez pas. Je ne connais point le serment inviolable des chrétiens; autrefois j'aurais juré par l'Érèbe et par le génie de mon père. Voilà votre livre sacré; il est écrit dans ce livre: « Vous ne mentirez pas; » jurez donc sur l'Évangile qu'Eudore est sauvé. »

Dorothée pâlit, les yeux noyés de larmes, il s'écria :

« Femme, voulez-vous donc que je vous parle de la gloire dont votre époux s'est couvert, et de celle qui l'attend encore ? »

Cymodocée trembla comme le palmier frappé de la foudre.

« Vos paroles, dit-elle, ont descendu dans mon cœur comme un glaive. Je vous entends! Et vous voulez que je fuie! Je ne reconnais pas là les maximes d'un chrétien! Eudore est couvert de plaies pour son Dieu; il combattra demain les bêtes féroces, et l'on me conseille de me soustraire à mon sort, de l'abandonner au sien! Je sens à mes côtés je ne sais quelle espérance qui me fait entrevoir un bonheur et des beautés divines. Si quelquefois, faible et découragée, j'ai jeté un regard complaisant sur la vie, toutes ces craintes sont dissipées. Non, l'eau du Jourdain n'aura pas coulé en vain sur ma tête! Je vous salue, robe sacrée, dont je ne connaissais pas le prix! Je le vois, vous êtes la robe du martyre! La pourpre qui vous teindra demain sera immortelle, et me rendra plus digne de paraître devant mon époux! »

En prononçant ces mots, Cymodocée, saisie d'un enthousiasme divin, portait sa robe à ses lèvres, et la baisait avec respect.

« Eh bien! s'écria Dorothée, si vous ne voulez pas nous suivre, nous périrons tous avec vous; nous demeurerons ici, nous nous déclarerons chrétiens, et demain vous nous conduirez à l'amphithéâtre. Mais quoi! la religion vous commande-t-elle cette barbarie? Vous voulez mourir sans recevoir la bénédiction de votre père, sans embrasser ce vieillard qui vous attend, et que votre résolution va conduire au tombeau! Ah! si vous l'aviez vu souiller ses cheveux avec des cendres brûlantes, déchirer ses habits, se rouler au pied des murs de votre prison, Cymodocée, vous vous laisseriez attendrir. »

Comme la glace qu'une seule nuit a formée dans les premiers jours du printemps se fond aux rayons du soleil; comme la fleur près d'éclore brise la légère enveloppe du bouton qui la retient, ainsi la résolution de Cymodocée s'évanouit à ces paroles; ainsi la piété filiale éclate et refleurit au fond de son cœur. Elle ne peut se résoudre à compromettre les hommes généreux qui s'exposent pour la sauver; elle ne peut mourir sans chercher à consoler Démodocus : elle garde un moment le silence; elle écoute les conseils de l'ange des espérances célestes, qui parle à son âme; puis soudain, renfermant en elle-même un projet sublime :

« Allons revoir mon père ! »

Les chrétiens, au comble de la joie, couvrent d'un casque les cheveux de la jeune fille; ils enveloppent Cymodocée dans une de ces toges blanches bordées de pourpre que les adolescents prenaient à Rome, au sortir de l'enfance : on eût cru voir la légère Camille, le bel Ascagne, ou l'infortuné Marcellus. Les chrétiens placent la fille d'Homère au milieu d'eux; ils éteignent les flambeaux, sortent tous ensemble, et laissent le gardien, plongé dans l'ivresse, fermer soigneusement des cachots vides.

La troupe sainte se disperse dans la nuit, et Zacharie va porter à Eudore la nouvelle de la délivrance de Cymodocée.

Déjà l'on connaissait dans la prison de Saint-Pierre le mensonge généreux du billet de Festus, et le fils de Lasthénès était soulagé d'une douleur insupportable. Mais lorsque Zacharie vint lui dire que la brebis était sortie de la caverne des lions, il poussa un cri de joie qui fut répété par tous les martyrs. Les confesseurs, en admirant les fidèles qui combattaient pour la foi, ne désiraient point voir couler le sang de leurs frères. Les victimes, attristées par le deuil du fils de Lasthénès, reprirent leur sérénité : il ne s'agissait plus que de mourir ! On commença par remercier le Dieu qui sauva Joas des mains d'Athalie. Ensuite revinrent les discours graves, les exhortations pieuses : Cyrille parlait avec majesté, Victor avec force, Genès avec gaieté, Gervais et Protais avec une onc-

tion fraternelle ; Perséus, le descendant d'Alexandre, offrait des leçons tirées de l'histoire ; Thraséas, l'ermite du Vésuve, enveloppait ses maximes dans des images riantes.

« Puisque toute la vie, disait-il à Perséus, se réduit à quelques jours, que vous serait-il revenu des grandeurs de votre naissance? Que vous importe aujourd'hui d'avoir accompli le voyage dans un esquif ou sur une trirème? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre, qui lui présente mille abris ; le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de l'abîme. »

Tels étaient la liberté d'esprit, l'enjouement, les grâces de ces hommes, qui passaient leur dernière nuit sur la terre. Les jeunes et les vieux martyrs, animés du souffle de l'Esprit-Saint, répandaient tous les trésors des vertus, et présentaient réunis et confondus les fruits les plus aimables de la sagesse : tels sont les champs fertiles de la Campanie ; le jeune froment est semé à l'ombre du vieux peuplier qui porte la vigne ; bientôt le chaume jaunissant monte pour chercher la grappe rougie qui descend à son tour vers les épis dorés ; un vent du ciel se glisse parmi les berceaux, agite les peupliers, les épis, les guirlandes de la vigne, et mêle les douces odeurs des moissons, des jardins et des bois.

Mais Dorothée, comme un courageux pasteur, s'est ouvert un chemin à travers la foule idolâtre. Sur le flanc du mont Esquilin s'élevait une retraite qu'avait habitée Virgile ; un laurier planté à la porte s'offrait à la vénération du peuple. Dorothée, aux jours de sa puissance, avait acheté cette demeure pour l'embellir. C'est là qu'il vient cacher la fille d'Homère. Démodocus remplissait déjà cet asile écarté du bruit de ses pleurs. Le vieillard était assis dans la poussière sous un portique : il croit voir deux guerriers s'avancer à travers les ombres :

« Qui êtes-vous? s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Fantômes envoyés par les sanglantes Euménides, venez-vous m'entraîner dans

la nuit du Tartare? Êtes-vous des génies chrétiens qui m'annoncez la mort de ma fille? Tombe le Christ et ses temples, tombe le Dieu qui attache à la croix ses adorateurs! »

« — Ce sont eux cependant qui te ramènent ta fille! » dit Cymodocée en se jetant au cou de son père.

Le casque de la jeune martyre roule à terre, ses cheveux descendent sur ses épaules : le guerrier devient une vierge charmante. Démodocus perd l'usage de ses sens; on s'empresse de le faire revenir à la vie; on lui explique des mystères que dans sa joie il peut à peine comprendre. Cymodocée le soulage par des paroles et par des caresses :

« O mon père! je te retrouve enfin après une séparation cruelle! Me voilà donc encore à tes pieds! C'est moi, c'est ta Cymodocée, pour qui ta bouche apprit à prononcer le tendre nom de fille. Tu me reçus dans tes bras à ma naissance. Tu me comblas de tes caresses et de tes bénédictions. Que de fois, suspendue à tes bras, que de fois j'ai promis de te rendre le plus heureux des mortels! Et j'ai pu faire couler des larmes de tes yeux! O mon père! est-ce toi que je presse sur mon sein? Ah! jouissons bien de ces moments d'un bonheur inespéré! Tu le sais : le ciel est prompt à reprendre les dons qu'il nous fait. »

Alors Démodocus .

« Gloire de mes ancêtres, fille plus précieuse à mon cœur que la lumière qui éclaire les ombres heureuses dans l'Élysée, pourrais-je te raconter mes douleurs! Comme je te cherchais aux lieux où je t'avais vue et autour de ces prisons qui te dérobaient à mon amour! Ah! me disais-je, je ne préparerai point sa couche nuptiale; je n'allumerai point la torche de son hyménée; je resterai seul sur la terre, où les dieux m'auront enlevé ma couronne et ma joie! Lorsque je serrais ma fille dans mes bras aux rivages de l'Attique, je l'embrassais donc pour la dernière fois? Quel doux regard elle attachait sur moi! Comme elle me souriait avec tendresse! Était-ce là son dernier sourire? O traits chéris que j'ai retrouvés! ô front où

se peignent la candeur et l'innocence, vous semblez faits pour le bonheur ! Quel plaisir de sentir palpiter ce cœur jeune et plein de vie sur ce cœur vieilli et épuisé par la douleur ! »

Tels sont les gémissements de Démodocus et de Cymodocée : Alcyon, qui bâtit son nid sur les vagues, fait entendre avec ses petits de douces plaintes dans le berceau flottant que la vaste mer doit bientôt engloutir. Dorothée fait apporter des flambeaux, et conduit le père et la fille dans une salle où l'on avait préparé deux lits ; il se retire et les laisse à leur tendresse. La nuit entière se fût écoulée dans des récits mutuels et de touchantes caresses, si le prêtre des dieux, se jetant tout à coup aux pieds de Cymodocée, ne se fût écrié :

« O ma fille, mets un terme à mes craintes et à mes malheurs ! Abjure des autels qui t'exposent sans cesse à de nouvelles persécutions ; reviens au culte de ton père. Hiéroclès n'est plus à craindre. Celui qui devait être ton époux... »

Cymodocée se précipite à son tour aux genoux du vieillard :

« Mon père à mes pieds ! s'écrie-t-elle en relevant Démodocus. Ah ! je n'ai pas la force de supporter cette épreuve. O mon père, épargnez une fille pleine de faiblesse, ne la séduisez pas ; laissez-lui le Dieu de son époux. Si vous saviez combien ce Dieu a augmenté pour vous mon respect et mon amour ! »

« — Ce Dieu, dit Démodocus, a voulu me ravir ma fille ; il t'enlève ton époux ! »

« — Non, dit Cymodocée, je ne perdrai point Eudore : il vivra toujours, sa gloire rejaillira sur moi. »

« — Quoi ! reprit le prêtre d'Homère, tu ne perdras point Eudore descendu au tombeau ! »

« — Il n'est point de tombeau pour lui, dit la vierge inspirée : on ne pleure point les chrétiens morts pour leur Dieu, comme on pleure les autres hommes. »

Cependant Cymodocée, qui cache un profond dessein dans son cœur, invite son père à se reposer. Elle le contraint par ses prières

à se jeter sur un lit. Le vieillard ne pouvait se résoudre à perdre un moment des yeux sa fille retrouvée; il croyait toujours qu'elle allait lui échapper : ainsi, lorsqu'un homme a été longtemps poursuivi par un songe funeste, au moment de son réveil il voit encore l'image effrayante, et la naissante aurore ne rassure point ses esprits. Cymodocée se plaint de la fatigue qu'elle éprouve; elle s'incline sur le second lit à l'autre extrémité de la salle, et adresse tout bas cette prière à l'Éternel :

« Dieu inconnu, qui pénètres le fond de mon cœur; Dieu qui « as vu mourir ton Fils unique, si mes desseins te sont agréables, « fais descendre vers mon père un de ces esprits qu'on appelle tes « anges : ferme ses yeux appesantis par les larmes, et souviens-toi « de lui quand je l'aurai quitté pour toi. »

Elle dit, et sa prière, sur des ailes de flamme, s'envole au sein de l'Éternel. L'Éternel la reçoit dans sa miséricorde, et l'ange du sommeil abandonne aussitôt les voûtes éthérées. Il tient à la main son sceptre d'or qui lui sert à calmer les peines des justes. Il franchit d'abord la région des soleils et s'abaisse vers la terre où le conduit un long cri de douleur. Descendu sur ce globe, il s'arrête un moment au plus haut sommet des montagnes de l'Arménie : il cherche des yeux les déserts où furent les campagnes d'Éden; il se souvient du premier sommeil de l'homme, alors que Dieu tira du côté d'Adam la belle compagne qui devait perdre et sauver la race humaine. Bientôt il prend son vol vers le mont Liban; il voit au-dessous de lui les vallées profondes, les torrents blanchis, les cèdres sublimes; il touche aux plaines innocentes où les patriarches goûtaient ses dons sous un palmier. Il plane ensuite sur les mers de Sidon et de Tyr, et, laissant au loin l'exil de Teucer, la tombe d'Aristomène, la Crète chérie des rois, la Sicile aimée des pasteurs, il découvre les bords de l'Italie. Il fend les airs sans bruit et sans agiter ses ailes; il répand sur son passage la fraîcheur et la rosée; il paraît : les flots s'assoupissent, les fleurs s'inclinent sur leurs tiges, la colombe cache sa tête sous son aile, et le lion s'endort

dans son antre. Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'ange consolateur. Il voit avec horreur un million d'idolâtres troubler le calme de la nuit : il les abandonne à leur coupable veille; il est sourd à la voix de Galérius; mais il ferme en passant les yeux des martyrs; il vole à la retraite solitaire de Démodocus. Ce père infortuné s'agitait, brûlant, sur sa couche : le messager divin étend son sceptre pacifique, et touche les paupières du vieillard : Démodocus tombe à l'instant dans un repos profond et délicieux. Il n'avait connu jusqu'alors que ce sommeil, frère de la mort, habitant des enfers, enfant de ces démons appelés dieux parmi les hommes; il ignorait ce sommeil de vie qui vient du ciel; charme puissant composé de paix et d'innocence, qui n'amène point de songes, qui n'appesantit point l'âme, et qui semble être une vapeur de la vertu. L'ange du repos n'ose approcher de Cymodocée : il s'incline avec respect devant cette vierge qui prie, et, la laissant sur la terre, il va l'attendre dans le ciel.



LIVRE VINGT-QUATRIÈME.



SOMMAIRE.

Adieux à la Muse. Maladie de Galérius. L'amphithéâtre de Vespasien. Eudore est conduit au martyre. Michel plonge Satan dans l'abîme. Cymodocée s'échappe d'auprès de son père, et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Galérius apprend que Constantin a été proclamé César. Martyre des deux époux. Triomphe de la religion chrétienne.

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures! J'aperçois les bornes de la course; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien souvent mes douleurs! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes? J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile; tu me suivis sous le toit d'écorce du Sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs?

Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées du Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simoïs. Avec toi je traversai l'Hermus, rival du Pactole; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vu méditer sur leurs ruines; et, dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disais alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur « peut parcourir le théâtre en quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth : mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie, et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge, j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais que dis-je! ne l'ai-je point déjà quitté, le doux pays du mensonge? Ah! les maux que Galérius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions!

Il est temps que le ciel venge sur l'oppresseur la cause de l'innocence opprimée. L'ange du sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'ange exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau livide, en-

foncée entre des ossements; le bas de son corps est enflé comme une outre et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïeuls un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau, l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agite et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon. Esculape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur percent le cœur! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

« Prince, lui dit l'un d'entre eux, élevé secrètement dans la foi des chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter plus haut. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu, et vous saurez à qui vous devez avoir recours. Je suis prêt à mourir comme mes frères; mais les médecins ne vous guériront pas. »

Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage. Il ne peut se résoudre à reconnaître l'impiété de ce titre d'Éternel dont il a surchargé une vie d'un moment. Sa fureur contre les chrétiens redouble : loin de vouloir suspendre leurs supplices, il confirme sa première sentence; et n'attend lui-même que le jour pour montrer à l'amphithéâtre le spectacle d'un prince mourant qui vient voir mourir ses sujets. . .

Son impatience ne fut pas longtemps éprouvée : déjà les flots jaunissants du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucrétile et de Tibur, souriaient aux feux naissants de l'aurore. La rosée brillait, suspendue aux plantes comme une manne; la campagne romaine se montrait tout éclatante de la fraîcheur, et pour ainsi dire, de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppait une vapeur diaphane, se peignaient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa

fleur. On voyait la fumée s'élever des hameaux, les brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'était sorti de l'Orient pour contempler les crimes des hommes. O soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs ? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu ; les générations passent, et tu poursuis ta course !

Cependant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombrelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène nageaient un hippopotame et des crocodiles ; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayaient çà et là leurs bras ensanglantés. Auprès des antres du trépas s'élevaient des lieux de prostitution publique : des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang augmentaient, comme aux jours de Néron, l'horreur du spectacle, et venaient, rivales de la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connaîtrez toutes les pompes et le déshonneur de l'esclavage.

Les prétoriens, chargés de conduire les confesseurs au martyre, assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères, et choisi pour combattre le premier : ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

« — Me voici, dit Eudore; que voulez-vous?

« — Sors pour mourir, » s'écria le gardien.

« — Pour vivre, » répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille, Gervais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« — Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paraît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

« — Allons! » dit le martyr.

Et surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

« — Fils de la femme, on vous a donné un front de diamant : ne
« les craignez point, et n'ayez pas peur devant eux. »

Les évêques entonnent le cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore :

« O Dieu! nous te louons! ô Dieu, nous te bénissons! Les
« cieux, les anges, les Trônes, les Chérubins, te proclament trois
« fois saint, Seigneur, dieu des armées! »

Les évêques chantaient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissait déjà de son triomphe : il était livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement et lui dit :

« — Tu te fais bien attendre. »

« — Compagnon, » répondit Eudore en souriant, « je marchais « aussi vite que vous à l'ennemi ; mais aujourd'hui, vous le voyez, « je suis blessé. »

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

« EUDORE, CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeait d'opprobres.

« Où est maintenant son Dieu? disaient-ils. Que lui a servi de préférer son culte à la vie? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si son Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains. »

Et cette foule cruelle rendait mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissait de la vengeance qu'elle tirait des ennemis de leurs autels.

Le prince des ténèbres et ses anges, répandus sur la terre et dans les airs, s'enivraient d'orgueil et de joie ; ils se croyaient prêts à triompher de la croix, et la croix allait les précipiter dans l'abîme. Ils excitaient les fureurs des païens contre le nouvel apôtre : on lui lançait des pierres, on jetait sous ses pieds blessés des débris de vases et des cailloux ; on le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ pour lequel ces infortunés avaient tant d'horreur. Il s'avançait lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie Sacrée. Au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus, partout où se présentait quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoublaient : on voulait contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

« Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu? disait Eudore. Encore quelques instants, et vous jugerez de ma victoire. O Rome! j'aper-

çois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des esprits des ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verroux d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir! »

« — Il nous prédit des malheurs, s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie. »

Les prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

« — Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête.

On avait brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule était restée, et elle se trouva sur le passage du martyr ; un soldat ému de ce singulier hasard baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire? C'est aujourd'hui que je triomphe! Méritez les mêmes honneurs! »

Ces paroles frappèrent le soldat, et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paraître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressaient le confesseur n'étaient pas des ennemis : un grand nombre étaient des fidèles qui cherchaient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueillaient ses paroles, des prêtres qui lui donnaient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui criaient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmait d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paraissait occupé que du péril de ses frères. L'enfer l'attendait à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. »

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faîte jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées ; il remercie Dieu, qui l'a reçu dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre, il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'empereur n'était point encore arrivé, et l'intendant des jeux n'avait point donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces ; le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme, enveloppé dans son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant, dans les profondeurs de l'éternité, une plus vive lumière sortait du Saint des saints. Les anges, les Trônes, les Dominations, prosternés, entendaient, saisis de joie, une voix qui disait :

« Paix à l'Église ! Paix aux hommes ! »

L'hostie était acceptée : la dernière goutte du sang du juste allait faire triompher cette religion qui devait changer la face de la terre

La cohorte des martyrs s'ébranle : les divins guerriers s'assemblen au bruit d'une trompette sonnée par l'ange des armées du Seigneur. Là brille Étienne, le premier des confesseurs; là se montrent l'intrépide Laurent, l'éloquent Cyprien, et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité que le Rhône ravage et que la Saône caresse. Tous portés sur une nuée lumineuse ils descendent pour recevoir l'heureux soldat à qui la grande victoire est réservée. Les cieux s'abaissent et s'entr'ouvrent. Les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres, des anges, viennent admirer le combat du juste. Les saintes femmes, les veuves, les vierges, environnent et félicitent la mère d'Eudore, qui seule détourne ses yeux de la terre, et les tient attachés sur le trône de Dieu.

Alors Michel arme sa droite de ce glaive qui marche devant le Seigneur, et qui frappe des coups inattendus; il prend dans sa main gauche une chaîne forgée au feu des éclairs, dans les arsenaux de la colère céleste. Cent archanges en formèrent les anneaux indestructibles, sous la direction d'un ardent Chérubin; par un travail admirable, l'airain fondu avec l'argent et l'or se façonna sous leurs marteaux pesants; ils y mêlèrent trois rayons de la vengeance éternelle : le désespoir, la terreur, la malédiction, un carreau de la foudre, et cette matière vivante qui composait les roues du char d'Ézéchiel. Au signal du Dieu fort, Michel s'élance des cieux comme une comète. Les astres effrayés croient toucher à la borne de leur cours. L'archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre. Il crie d'une voix terrible, et sept tonnerres parlent avec lui :

« Le règne du Christ est établi; l'idolâtrie est passée; la mort
« ne sera plus. Race perverse, délivrez le monde de votre présence;
« et toi, Satan, rentre dans le puits de l'abîme où tu seras enchaîné
« pour mille ans. »

A ces accents formidables, les anges rebelles sont saisis d'épouvante. Le prince des enfers veut résister encore, et combattre l'envoyé du Très-Haut : il appelle à lui Astarté et les démons de la

fausse sagesse et de l'homicide; mais déjà précipités dans l'asile des douleurs, ils sont punis par de nouveaux tourments des maux qu'ils viennent de faire aux hommes. Satan, demeuré seul, essaye en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur un rocher enflammé au centre de l'enfer.

Le fils de Lasthénès entend dans les airs des concerts ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête, et voit l'armée des martyrs renversant dans Rome les autels des faux dieux, et sapant les fondements de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nue jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle était de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondements de la Jérusalem céleste. Le martyr contemple la vision de splendeur, et appelle par ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une faible femme les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'alouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi les bords des nuages, elle quitte la terre, et fait entendre en montant dans les airs un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement du martyre, qu'elle avait eu soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtait encore le sommeil que l'ange avait répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement, et se met à genoux au bord du lit de Démodocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes; elle écoute

la respiration paisible du vieillard; elle songe à son affreux réveil; elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son amour et sa foi : elle s'échappe furtivement, comme la nouvelle épouse à Sparte se dérobait aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassements de son époux.

Dorothée n'avait point passé la nuit dans la maison de Virgile; les chrétiens ne s'endormaient point ainsi la veille de la mort de leurs frères : accompagné de tous ses serviteurs, il s'était rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendaient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux, et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où l'on bat le blé nouveau, attend que les moissonneurs se soient retirés, pour cueillir le grain resté sur l'aire.

Cymodocée ne rencontre donc point d'obstacles à sa fuite. Qui aurait pu deviner ses desseins? Elle descend sous le péristyle, et, ouvrant la porte extérieure, elle s'élance dans cette Rome qui lui était inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'était porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain; elle court aussitôt de ce côté : plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfants, de vieillards qui suivaient tous le même chemin; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accents, mille voix s'élèvent, et dans cette rumeur confuse Cymodocée distingue ce cri répété :

« Les chrétiens aux bêtes! »

« — Me voici! » dit-elle avant qu'on pût l'entendre.

Et elle s'avançait sur une hauteur qui dominait la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Cymodocée descendant de la colline au lever de l'aurore, parut comme cette étoile du matin que la nuit

prête un moment au jour. La Grèce, à genoux, l'eût prise pour l'amante de Zéphire ou de Céphale; Rome reconnut à l'instant une chrétienne : sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

« C'est une chrétienne échappée! s'écria la foule : arrêtons la. »

« — Oui, répondit Cymodocée en rougissant devant cette multitude, je suis chrétienne ; mais je ne suis point échappée : je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici, sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissants enfants de Romulus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre? »

Ce langage, qui aurait désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle était tombée dans un groupe d'hmmes et de femmes chancelants sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'était peut-être pas condamnée aux bêtes.

« Je le suis, répondit la jeune chrétienne avec timidité ; on m'attend à l'amphithéâtre. »

La troupe aussitôt l'y conduit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordre pour cette victime, et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice; mais une des portes de l'arène, venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient :

« C'est son épouse, c'est une chrétienne qui va mourir; elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnaissons; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver. »



LES MARTYRS



Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle ! »

Mais la multitude :

« Eh bien ! qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'empire la race des impies ! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur; il aurait voulu la repousser; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici? Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi? Comment pourrai-je vous voir mourir ? »

« — Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera « son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre sort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Eudore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr, et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyr? Tout à coup le ciel inspire le confesseur ; sa tête paraît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu ; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a

plus besoin de vos secours; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avais prédit, nous serons unis; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau, et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les anges entonnent le cantique de l'épouse; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paraître au pied du trône éternel, les vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule, qui voyait les deux chrétiens à genoux, croyait qu'ils lui demandaient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux comme dans les combats des gladiateurs, elle repoussait leur prière par ce signe, et les condamnait à mort! Le peuple romain, que ses nobles priviléges avaient fait surnommer le peuple-roi, avait depuis longtemps perdu son indépendance : il n'était resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et, comme on se servait de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédait en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée.

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle était condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef : elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais génie, ou plutôt le génie de l'empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix :

« Les dieux l'ont voulu; qu'elle reste et qu'elle meure! »

Un petit nombre intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes, paraissait touché de la jeunesse de Cymodocée : il voulait que l'on fît grâce à cette chrétienne; mais la foule répétait :

« Qu'elle reste et qu'elle meure! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux. »

Ce n'était plus ces enfants de Brutus, qui maudissaient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphants; c'étaient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par l'idolâtrie, et chez qui toute humanité s'était éteinte avec le sentiment de la liberté.

Une voix s'échappe des combles de l'amphithéâtre. C'en est fait : Dorothée renonce à la vie.

« Romains, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui, cette nuit même, avais enlevé cet ange du ciel qui vient se remettre entre vos mains. Je suis chrétien, je demande le combat. Puisse l'infâme Jupiter tomber bientôt avec son temple! Puisse-t-il écraser dans sa chute ses horribles adorateurs! Puisse l'éternité allumer ses flammes vengeresses pour engloutir des barbares qui restent insensibles à tous les charmes du malheur, de la jeunesse et de la vertu! »

En prononçant ces paroles, Dorothée renverse une statue de Mercure. Aussitôt l'attention et l'indignation du peuple se tournent de ce côté.

« Un chrétien dans l'amphithéâtre! Qu'on le saisisse; qu'on le livre aux gladiateurs. »

Dorothée est entraîné hors de l'édifice, et condamné à périr avec la foule des confesseurs.

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper : un messager arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien, et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps ; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent, et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires [1] traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous

[1] Gladiateurs qui combattaient avec un filet.

demanderais à combattre la première; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. »

« — Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles le martyr se dépouille de son manteau; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi était-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah! sauvez-moi ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse; ses paupières se ferment; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi

qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces : elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

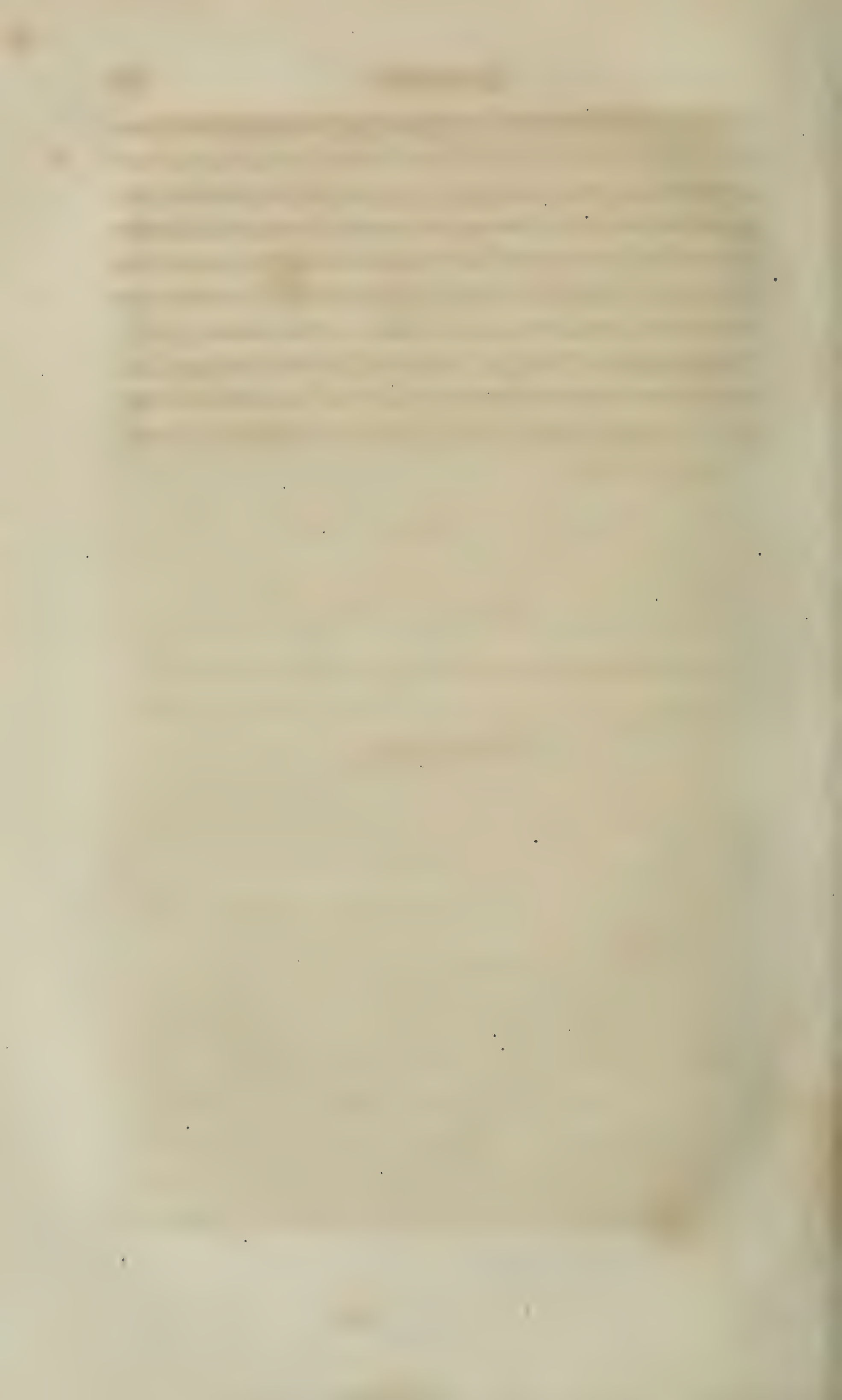
Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements, toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel; le signe du salut brille; Constantin frappe; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avait en-

tassé les corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvaient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur était empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire.

FIN DES MARTYRS.



REMARQUES SUR LES MARTYRS

SUR LE QUINZIÈME LIVRE.

Ce livre n'a pas un besoin essentiel de notes, hors sur deux points : 1° Piste était en effet évêque d'Athènes à l'époque dont je parle, et il parut au conseil de Nicée ; 2° Il y a plusieurs anachronismes, par rapport à Julien et aux grands hommes de l'Église, que je représente au jardin de Platon. J'ai fait çà et là des corrections de style, supprimé quelques phrases, etc., etc. Je remplacerai les notes de ce livre par un long morceau de mon *Itinéraire :* il servira de commentaire au voyage d'Eudore.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 1. Il marchait vers Argos, par le chemin de la montagne.

De Sparte à Argos, il y a deux chemins : l'un s'enfonce dans le vallon de Tégée ; l'autre traverse les montagnes qui bordent le golfe d'Argos. J'ai suivi le dernier, et c'est celui que j'ai fait prendre à Eudore. Avant de citer mon *Itinéraire*, je dois faire observer qu'Argos était déjà en ruine du temps de Pausanias. Elle était si pauvre, sous le règne de Julien l'Apostat, qu'elle ne put pas contribuer aux frais et au rétablissement des jeux Isthmiques. Julien plaida sa cause contre les Corinthiens : nous avons ce singulier monument littéraire dans les ouvrages de cet empereur. (*Epist.* XXV.) Argos, la patrie du roi des rois, devenue, dans le moyen âge, l'héritage d'une veuve vénitienne, fut vendue par cette veuve à la république de Venise, pour deux cents ducats de rente viagère, et cinq cents une fois payés. Coronelli rapporte le contrat. Voilà ce que c'est que la gloire !

Itinéraire. — « Des ruines de Sparte, je partis pour Argos sans retourner « à Misitra. J'avais dit adieu à Ibrahim-Bey. J'abandonnai Lacédémone sans « regret ; cependant je ne pouvais me défendre de ce sentiment de tristesse « qu'on éprouve en présence d'une grande ruine, et en quittant des lieux « qu'on ne reverra jamais. Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argo- « lide était, dans l'antiquité, ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus « rudes et des plus sauvages de la Grèce. Nous traversâmes l'Eurotas à l'en- « trée de la nuit, dans l'endroit où nous l'avions déjà passé en venant de « Tripolizza ; puis, tournant au levant, nous nous enfonçâmes dans des gorges « de montagnes. Nous marchions rapidement dans des ravines, et sous des « arbres qui nous obligeaient de nous coucher sur le cou de nos chevaux. Je « frappai si rudement de la tête contre une branche de ces arbres, que je fus « jeté à dix pas sans connaissance. Comme mon cheval continuait de galoper,

« mes compagnons de voyage, qui me devançaient, ne s'aperçurent pas de « ma chute : leurs cris, quand ils revinrent à moi, me tirèrent de mon éva- « nouissement.

« A une heure du matin, nous arrivâmes au sommet d'une haute montagne, « où nous laissâmes reposer nos chevaux. Le froid devint si piquant, que « nous fûmes obligés d'allumer un feu de bruyère. Je ne puis assigner de nom « à ce lieu peu célèbre de l'antiquité, mais nous devions être vers les sources « de Lœnus, dans la chaîne du mont Éva, et peu éloignés de Prasiæ, sur le « golfe d'Argos.

« Nous arrivâmes, à deux heures du matin, à un gros village appelé Saint- « Pierre, assez voisin de la mer. On n'y parlait que d'un événement tragique « qu'on s'empressa de nous raconter :

« Une fille de ce village ayant perdu son père et sa mère, et se trouvant « maîtresse d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople. « A dix-huit ans, elle revint dans son village. Elle était belle ; elle parlait le « turc, l'italien et le français ; et quand il passait des étrangers à Saint-Pierre, « elle les recevait avec une politesse qui fit soupçonner sa vertu. Les chefs des « paysans s'assemblèrent ; et, après avoir examiné entre eux la conduite de « l'orpheline, ils résolurent de se défaire d'une fille qui déshonorait le village. « Ils se procurèrent d'abord la somme fixée pour le meurtre d'une chrétienne « en Turquie ; ensuite ils entrèrent pendant la nuit chez la jeune fille, l'assom- « mèrent, et un homme, qui attendait la nouvelle de l'exécution, alla porter « au pacha le prix du sang. Ce qui mettait en mouvement tous ces Grecs de « Saint-Pierre, ce n'était pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du pacha ; « car celui-ci, qui trouvait aussi l'action toute simple, et qui convenait avoir « reçu la somme fixée pour un assassinat ordinaire, faisait observer pourtant « que la beauté, la jeunesse, la science, les voyages de l'orpheline lui donnaient « (à lui, pacha de Morée) de justes droits à une indemnité. En conséquence, « sa seigneurie avait envoyé le jour même deux janissaires pour demander « une nouvelle contribution.

« Nous changeâmes de chevaux à Saint Pierre, et nous prîmes le chemin « de l'ancienne Cynurie. Vers les trois heures de l'après-midi, le guide nous « cria que nous allions être attaqués. En effet, nous aperçûmes quelques hom- « mes armés dans la montagne : après nous avoir regardés longtemps, ils « nous laissèrent tranquillement passer. Nous entrâmes dans les monts Par- « thenius, et nous descendîmes au bord d'une rivière dont le cours nous con- « duisit jusqu'à la mer. On découvrait la citadelle d'Argos, Nauplia en face « de nous, et les montagnes de la Corinthie vers Mycènes.

« Du point où nous étions parvenus, il y avait encore trois heures de mar- « che jusqu'à Argos ; il fallait tourner le fond du golfe, en traversant le ma- « rais de Lerne, qui s'étendait entre la ville et le lieu où nous nous trouvions. « La nuit vint, le guide se trompa de route, nous nous perdîmes dans les ri- « zières inondées, et nous fûmes trop heureux d'attendre le jour sur un fumier « de brebis, lieu le moins humide et le moins sale que nous pûmes trouver.

« Je serais en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué « l'hydre de Lerne, car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me « quitta tout à fait qu'en Égypte.

« J'étais, au lever de l'aurore, à Argos. Le village qui remplace cette ville « célèbre est plus propre et plus animé que la plupart des autres villages de « la Morée. Sa position est fort belle au fond du golfe de Nauplia ou d'Argos « à une lieue et demie de la mer. Il a d'un côté les montagnes de la Cynurie « et de l'Arcadie, et de l'autre les hauteurs de Trézène et d'Épidaure.

« Mais, soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs
« et des fureurs des Pélopides, soit que je fusse réellement frappé par la vé-
« rité, les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et
« nues; sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. Je vi-
« sitai les restes du palais d'Agamemnon, les débris du théâtre et d'un aqueduc
« romain ; je montai à la citadelle : je voulais voir jusqu'à la moindre pierre
« qu'avait pu remuer la main du roi des rois.

« Qui peut se vanter de jouir de quelque gloire auprès de ces familles chan-
« tées par Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Racine? Et quand on voit
« pourtant, sur les lieux, combien peu de chose reste de ces familles, on est
« merveilleusement étonné.

. . . .

« Je laissai la forêt de Némée à ma gauche, et j'arrivai à Corinthe par une
« espèce de plaine semée de montagnes isolées et semblables à l'Acro-Corinthe,
« avec lequel elles se confondent. Nous aperçûmes celui-ci longtemps avant d'y
« arriver, comme une masse irrégulière de granit rougeâtre, avec une ligne de
« murs sur son sommet. Le village de Corinthe est au pied de cette citadelle.

. . . .

« Nous quittâmes Corinthe à trois heures du matin. Deux chemins con-
« duisent de cette ville à Mégare : l'un traverse les monts Géraniens, par
« le milieu de l'isthme ; l'autre côtoie la mer Saronique, le long des roches
« Scironiennes. On est obligé de suivre le premier, afin de passer la grand'-
« garde turque placée aux frontières de la Morée. Je m'arrêtai à l'endroit le
« plus étroit de l'isthme, pour contempler les deux mers, la place où se don-
« naient les jeux, et pour jeter un dernier regard sur le Péloponèse.

« Nous entrâmes dans les monts Géraniens, plantés de sapins, de lauriers
« et de myrtes. Perdant de vue et retrouvant tour à tour la mer Saronique et
« Corinthe, nous atteignîmes le sommet des monts. Nous descendîmes à la
« grand'garde. Je montrai mon firman du pacha de Morée ; le commandant
« m'invita à fumer la pipe, et à boire le café dans sa baraque.

. . . .

« Trois heures après nous arrivâmes à Mégare. Je n'y demandai point l'é-
« cole d'Euclide ; j'aurais mieux aimé y découvrir les os de Phocion, ou quel-
« que statue de Praxitèle et de Scopas. Tandis que je songeais que Virgile,
« visitant aussi la Grèce, fut arrêté dans ce lieu par la maladie dont il mou-
« rut, on vint me prier d'aller visiter une malade.

« Les Grecs, ainsi que les Turcs, supposent que tous les Francs ont des
« connaissances en médecine, et des secrets particuliers. La simplicité avec
« laquelle ils s'adressent à un étranger, dans leurs maladies, a quelque chose
« de touchant et rappelle les anciennes mœurs : c'est une noble confiance de
« l'homme envers l'homme. Les Sauvages en Amérique ont le même usage. Je
« crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se
« prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de conso-
« lation, peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant, et mettre toute une
« famille dans la joie.

« Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre
« créature étendue à terre sur une natte, et ensevelie sous les haillons dont on
« l'avait couverte. Elle dégagea son bras avec beaucoup de répugnance et de
« pudeur des lambeaux de la misère, et le laissa retomber mourant sur la
« couverture. Elle me parut attaquée d'une fièvre putride. Je fis dégager sa
« tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanaises ornent leurs
« cheveux : le poids des tresses et du métal concentrait la chaleur au cerveau.

« Je portais avec moi du camphre pour la peste; je le partageai avec la ma-
« lade. On l'avait nourrie de raisin ; j'approuvai le régime. Enfin, nous
« priâmes Christos et la Panagia (la Vierge), et je promis prompte guérison.
« J'étais bien loin de l'espérer ; j'ai tant vu mourir, que je n'ai là-dessus que
« trop d'expérience.

« Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte. Les femmes fon-
« dirent sur moi, en criant : *Crasi! crasi!* du vin! du vin! Elles voulaient me
« témoigner leur reconnaissance en me forçant à boire. Ceci rendait mon rôle
« de médecin assez ridicule; mais qu'importe, si j'ai ajouté, à Mégare, une
« personne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans
« les différentes parties du monde où j'ai erré? C'est un privilége du voya-
« geur, de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur
« d'un étranger, souvent, hélas! plus longtemps que dans la mémoire de ses
« amis!

« Nous couchâmes à Mégare. Nous n'en partîmes que le lendemain à deux
« heures de l'après-midi. Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à une
« plaine environnée de montagnes au nord, au couchant et au midi. Un bras
« de mer, long et étroit (le détroit de Salamine), baigne cette plaine au levant,
« et forme comme la corde de l'arc des montagnes ; l'autre côté de ce bras de
« mer est bordé par les rivages d'une île élevée (Salamine) : l'extrémité orien-
« tale de cette île s'approche d'un des promontoires du continent ; on remarque
« entre les deux pointes un étroit passage. Comme le jour était sur son dé-
« clin, je résolus de m'arrêter dans un village (Éleusis) que je voyais sur une
« haute colline, laquelle terminait au couchant près de la mer le cercle des
« montagnes dont j'ai parlé.

« On distinguait dans la plaine les restes d'un aqueduc, et beaucoup de
« débris épars au milieu du chaume d'une moisson nouvellement coupée. Nous
« descendîmes de cheval au pied du monticule, et nous grimpâmes à la ca-
« bane la plus voisine : on nous y donna l'hospitalité.

. . . .

. . . .

« Nous partîmes d'Éleusis à la pointe du jour. Nous tournâmes le fond du
« canal de Salamine, et nous nous engageâmes dans le défilé qui passe entre
« le mont Icare et le mont Corydalus, et débouche dans la plaine d'Athènes,
« au petit mont Pœcile. Je découvris tout à coup l'Acropolis, présentant dans
« un assemblage confus les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Par-
« thénon et du temple d'Erechthée, les embrasures d'une muraille chargée de
« canons, les débris gothiques du siècle des ducs, et les masures des musul-
« mans. Deux petites collines, l'Anchesme et le Lycabettus, s'élevaient au
« nord de la citadelle, et c'était entre les dernières et au pied de la première
« qu'Athènes se montrait à moi. Ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de
« palmiers, de ruines et de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées cou
« ronnés par de gros nids de cigognes, semblables à des corbeilles, faisaient
« un effet agréable aux rayons du soleil levant. Mais si l'on reconnaissait en-
« core Athènes à quelques débris, on voyait aussi, à l'ensemble de l'architec-
« ture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était
« plus habitée par son peuple.

« Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou
« le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au petit mont Pœ-
« cile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une
« direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus
« voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères; la seconde offrait un

« terrain labouré où l'on venait de faire la moisson, la troisième présentait « un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources « de l'Ilissus, en posant aux pieds de l'Anchesme, jusque vers le port de « Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble « descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit « desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville.

« La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines dé- « tachée du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme ces différentes « hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

« Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on « jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes dans une espèce « de trouble qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion. Nous traversâmes promp- « tement les deux premières régions, la région inculte et la région cultivée, « et nous entrâmes dans le bois d'oliviers. Je descendis un moment dans le « lit du Céphise, qui était alors sans eau, parce que dans cette saison les « paysans la détournent pour arroser leurs oliviers. En sortant du bois, nous « trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place « du Céramique. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes, « à travers un chaume de froment. Un mur moderne renferme la ville. Nous « en franchîmes la porte, et nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, « fraîches et assez propres. Chaque maison a son jardin planté d'orangers et « de figuiers. Le peuple me parut gai et curieux, et n'avait point l'air avili « et abbatu des Moraïtes. On nous enseigna la maison de M. Fauvel, qui « demeure près du portique d'Adrien, dans le voisinage du Pœcile et de la « rue des Trépieds. »

SUR LE SEIZIÈME LIVRE.

La question touchant le polythéisme, la religion naturelle et le christianisme, est la plus grande question qu'on puisse soumettre au jugement des hommes. Elle fournirait la matière de plusieurs volumes, et je ne pouvais y consacrer que quelques pages.

La scène est fondée sur deux faits historiques :

1° Il est vrai que Dioclétien délibéra pendant tout un hiver, avec son conseil, sur le sort des chrétiens ;

2° Sous l'empire d'Honorius, on voulait ôter du Capitole l'autel de la Victoire. Symmaque, pontife de Jupiter, prononça à ce sujet un discours qui nous a été conservé dans les œuvres de saint Ambroise. Saint Ambroise répondit à Symmaque, et nous avons aussi la réponse de l'éloquent archevêque de Milan.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 21. Je suppose que Rome chargée d'années, etc.

Ceci est emprunté du discours du vrai Symmaque. Je ne sais si l'on a jamais remarqué que le fameux morceau de Massillon, dans son sermon du *Petit*

nombre des Élus, est imité du beau mouvement oratoire du prêtre des faux dieux. C'est le cas de dire, comme les Pères, qu'il est permis quelquefois de dérober l'or des Égyptiens.

IIe.

PAGE 22. Nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon, etc.

Tibère avait voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux ; Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes.

IIIe.

PAGE 23. Galérius laissait un libre cours aux blasphèmes de son ministre.

Cela seul suffirait pour établir la vraisemblance *poétique*, et faire tomber la critique de ceux qui disent qu'Hiéroclès ne pouvait pas parler si librement dans le sénat romain. Mais l'auteur de la brochure que j'ai citée a très bien montré que je n'étais pas sorti des bornes de la vérité historique.

« Sous Dioclétien, dit-il, il n'y avait guère à Rome que le peuple qui suivît
« de bonne foi le culte des idoles. Des systèmes philosophiques plus absur-
« des peut-être que le polythéisme étaient professés publiquement, et l'on
« jouissait sur ce point de la liberté la plus absolue, pourvu qu'on rendît un
« hommage extérieur aux dieux de l'empire. Qui ignore que, même long-
« temps avant cette époque, la philosophie athée d'Épicure et de Lucrèce
« était à la mode ? Et, pour donner un exemple plus décisif, qui ne se rap-
« pelle le discours que César prononça *en plein sénat* lors de la conjuration
« de Catilina, et dans lequel, niant les dogmes les plus importants pour le
« maintien de l'ordre social, il dit en propres termes que la mort est la fin de
« toutes les inquiétudes, au lieu d'être un supplice, et qu'au delà du tombeau
« il n'y a ni peines ni plaisirs ?

IVe.

PAGE 25. Ce jardin délicieux était la stérile Judée.

Ce sont là les plaisanteries de Voltaire sur la Judée. Eudore répond à ces plaisanteries. Je n'ignore pas qu'il eût pu répliquer que la Judée était très fertile ; et, sans beaucoup de travail, j'aurais trouvé les preuves réunies de ce fait dans l'abbé Fleury, et surtout dans le docteur Smhed. Mais, selon moi, une simple observation peut concilier les autorités qui ont l'air de se contredire ; car si plusieurs auteurs anciens parlent de la fécondité de la Judée, Strabon dit en toutes lettres qu'on n'était point tenté de disputer aux Juifs des rochers déserts. L'Écriture offre sur le même sujet des passages si contradictoires, que saint Jérôme a cru que la fertilité de la Judée devait s'entendre dans le sens spirituel. La vue des lieux résout sur-le-champ la difficulté. La Judée *proprement dite* était certainement un pays sec et ingrat, à l'exception de quelques vallées, telles que celles de Bethléem, dEngaddi et

de Béthanie ; mais le *pays des Hébreux* était une terre d'abondance. La Galilée au nord, l'Idumée et la plaine de Saron au midi ; au levant, les environs de Jéricho, sont des pays excellents. Jérusalem était bâtie sur un rocher, dans les montagnes, au centre d'un pays fertile qui la nourrissait. Voilà la vérité. Pourquoi les législateurs des Juifs placèrent-ils, par l'ordre de Dieu, la cité sainte dans un lieu sauvage? Eudore, en donne, *humainement* parlant, la raison principale.

Ve.

PAGE 26. Les chrétiens s'assemblent la nuit, etc

Les anciens Apologistes font mention de ces calomnies. On voit bien que le mystère de l'Eucharistie avait pu faire naître la fable des repas de chair humaine ; mais on ne sait pas ce qui pouvait avoir donné lieu à l'histoire du chien, des incestes, etc. Fleury remarque judicieusement que les païens, accoutumés aux abominations des fêtes de Flore et de Bacchus, avaient naturellement supposé que les chrétiens se livraient dans leurs assemblées secrètes aux mêmes crimes.

VIe.

PAGE 26. Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles.

Voilà les véritables armes des sophistes. Ils combattent leurs adversaires en les dénonçant.

VIIe.

PAGE 27. Comme le sabot circule, etc.

Comparaison employée par Virgile et par Tibulle.

VIIIe.

PAGE 28. Auguste, César, etc.

Ce début est celui de l'Apologie de saint Justin le philosophe.

IXe.

PAGE 29. Toutefois l'effet d'une religion...

On a trouvé cela adroit ; cela n'est que juste.

Xe.

PAGE 29. Nous ne sommes que d'hier...

Beau mot de Tertulien : *Sola relinquimus templa.*

XIe

PAGE 30. Tout se borne à savoir, etc.

Eudore va droit au but, parce qu'il parle devant un prince politique, qui réduit là toute la question.

XIIe.

PAGE 30. La raison politique de l'établissement.

Voyez ci-dessus, note IVe.

XIIIe.

PAGE 30. Publius, préfet de Rome.

Ce mot sur Publius, jeté en passant, n'est pas inutile. Il amène en scène un personnage déjà nommé dans le quatrième livre, et qui va bientôt jouer un rôle important.

XIVe.

PAGE 31. Lorsqu'une neige éclatante, etc.

L'éloquence d'Ulysse est comparée à des flocons de neige, dans l'*Iliade;* mais la comparaison est d'une tout autre espèce, et présentée sous d'autres rapports.

XVe.

PAGE 31. Une longue suite de prophéties, toutes vérifiées.

Ce sont là les preuves qui manquent ici, et que j'avais développées. J'ai été obligé de les retrancher; *non erat hic locus.*

XVIe.

PAGE 31. Plusieurs empereurs romains, etc.

Voyez la note IIe de ce livre. La lettre de Pline le jeune à Trajan en faveur des chrétiens est bien connue; elle fait partie des notes du *Génie du Christianisme.*

XVIIe.

PAGE 32. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux, etc.

Les chrétiens avaient déjà des hôpitaux, et l'argent des agapes servait à

secourir les pauvres. L'Église prenait les pauvres sous sa protection : témoin l'histoire de saint Laurent, que j'ai attribuée à Marcellin. Galérius, dans ce moment même, faisait noyer les pauvres pour s'en délivrer. On reviendra là-dessus.

XVIIIe.

PAGE 32. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, etc.

On mettait les enfants trouvés dans des lieux de prostitution. Voyez l'apologie de saint Justin.

XIXe.

PAGE 32. Princes, que ne m'est-il permis, etc.

Voilà précisément où Hiéroclès attendait Eudore. Il savait qu'un chrétien était obligé de garder le secret sur ces mystères, et que ce raisonnement se présentait à l'esprit : « Vos mystères sont des abominations. Vous le niez ; mais vous ne voulez pas expliquer ces mystères : donc vos mystères sont des crimes. » Eudore a été obligé de se défendre par des arguments *a posteriori*, ce qui donne prise à son adversaire. La seconde attaque, à laquelle Eudore ne pouvait manquer de succomber, était celle qui se tirait du sacrifice à l'empereur. Aussi Hiéroclès ne l'a pas oubliée, bien sûr qu'Eudore refuserait nettement ce sacrifice. Au fait, c'était là que gisait le mal, et ce qui, en dernier résultat, servait de prétexte pour égorger les chrétiens.

XXe.

PAGE 33. Ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sauver.

Sorte de prophétie qui remet sous les yeux un des plus grands traits de l'histoire ecclésiastique : saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome.

XXIe.

PAGE 33. Ils n'ont pas fait entendre le plus léger murmure.

Cette raison est sans réplique, et les Apologistes l'ont employée.

XXIIe.

PAGE 33. Bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie.

Seul trait par lequel j'ai rappelé, dans ce livre, l'action fondée sur l'amour d'Eudore et de Cymodocée.

XXIIIe.

PAGE 34. Dieu se servait de l'éloquence chrétienne, etc.

Eudore et les anges de lumière ne peuvent pas réussir à empêcher la persé-

cution des chrétiens; mais ils sèment les germes de la foi dans le sénat romain, et préparent ainsi le triomphe futur de la religion. Leurs efforts ne sont donc point inutiles.

XXIVe.

PAGE 35. Hiéroclès reprenant son audace, etc.

Voyez la note XIXe.

XXVe.

PAGE 35. Tout à coup le bouclier de Romulus, etc.

> Celsam subeuntibus arcem
> In gradibus summi delapsus culmine templi,
> Arcados Evippi spolium, cadit æneus orbis.
> (STAT.)

XXVIe.

PAGE 36. Si la sibylle de Cumes, etc.

Cela est historique. Après la délibération de son conseil, Dioclétien voulut encore avoir l'avis des dieux. Il fit consulter l'oracle. La réponse fut à peu près telle qu'on la verra dans le livre suivant.

SUR LE DIX-SEPTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 37. Terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes.

PLATON, *in Republic.*

IIe.

PAGE 37. Qui me donnera des ailes, etc.

> Οἰκείων δ' ὑπὲρ θαλάμων
> Πτέρυγας ἐν νώτοις ἁμοῖς
> Λήξαιμι θοάζουσα,
> Χοροῖς δὲ σταίην ὅθι καὶ

Παρθένος εὐδοκίμων γάμων
Παρὰ πόδ' εἱλίσσουσα φίλας
Ματρὸς ἥλικων θιάσους,
Ἐς ἁμίλλας χαρίτων
Χαίτας ἁβροπλούτοιο
Ἐς ἔριν ὀρνυμένα, πολυποίκιλα
Φάρεα καὶ πλοκά-
μους περιβαλλομένα,
Γένυσιν ἐσκιαζον.

(Eurip., *in Iph. Taur.*)

Ἦ ῥοθίοις εἰλατίνοις
Δικρότοισι κώπαις
Επλευσαν ἐπὶ πόντια κύματα
Νάϊον ὄχημα
Λινοπόροις αὔραις,
Φιλόπλουτον ἅμιλλαν
Αὔξοντος μελάθροισιν;
. . . .
. . . .
Παράλίον αἰγιαλὸν
Ἐπ' Ἀμφιτρίτας ῥοθίῳ
Δραμόντες; ὅπου πεντήκοντα κορᾶν
Τῶν Νηρῄδων χοροὶ
Μέλπουσιν, etc.

(Eurip., *in Iph. Taur.*)

IIIe.

PAGE 38. Déjà Sunium.

En sortant d'Athènes, je me rendis à un village nommé Keratria, situé au pied du mont Laurium, où les Athéniens avaient leurs mines d'argent. Nous allumâmes des feux sur la montagne, pour appeler un bateau de l'île de Zéa, autrefois Céos, patrie de Simonide. Ce fut inutilement. La fièvre que j'avais prise dans le marais de Lerne redoubla, et je passai huit jours dans le village de Keratria, ne sachant si je pourrais aller plus loin. M. Fauvel m'avait donné pour me conduire un Grec qui, me voyant ainsi arrêté, retourna à Athènes, loua une barque au Pirée, et vint me prendre sur la côte dans une anse, à trois lieues de Keratria. Nous arrivâmes, au coucher du soleil, au cap Sunium. Je me fis mettre à terre, et je passai la nuit assis au pied des colonnes du temple. Le spectacle était tel que je le peins ici Le plus beau ciel, la plus belle mer, un air embaumé, les îles de l'Archipel sous les yeux, des ruines enchantées autour de moi, le souvenir de Platon, etc., ce sont là de ces choses que le voyageur ne trouve que dans la Grèce.

IVe.

PAGE 38. Prête à descendre avec Pâris, etc.

Voyez l'*Iliade*.

V^e^.

PAGE 38. La veillée des fêtes de Vénus, etc.

Consultez ce que j'ai dit au sujet de cet hymne, et de la méprise des critiques sur la nature de mes imitations. Ce n'est point du tout ici le *Pervigilium Veneris* attribué à Catulle.

VIe.

PAGE 38. Qu'il aime demain, etc.

Cras amet qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

(*Pervigil.*)

VIIe.

PAGE 38. Ame de l'univers, etc.

Hominum divumque voluptas,
Alma Venus!
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum...
Tibi rident æquora ponti.

(LUCRET.)

VIIIe.

PAGE 38. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille, etc.

Ipsa jussit mane ut udæ
Virgines nubant rosæ,
Fusæ aprugno de cruore,
Atque Amoris osculis.
. . . .
Totus est armatus idem
Quando nudus est Amor.

(*Pervigil.*)

IXe.

PAGE 38. Le fils de Cythérée naquit dans les champs, etc.

Ipse Amor puer Diones
Rure natus dicitur.
. . . .
Ipse florum delicatis
Educavit osculis.

(*Pervigil.*)

Omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quocumque inducere pergis, etc.
(Lucret.)

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et venerem certis repetunt armenta diebus, etc.
(Virg., *Georg.*)

Xe.

PAGE 38. Ile heureuse, etc.

Cette strophe entière est de moi : j'ai inventé la fiction des Grâces qui dérobent le fuseau aux Parques ; on ne s'en est pas aperçu, tant on connaît bien aujourd'hui l'antiquité !

XIe

PAGE 40. Se réunissent à une troupe de pèlerins, etc.

Il n'y a point ici d'anachronisme. Les pèlerinages à Jérusalem remontent jusqu'aux premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui nous a laissé, après Eusèbe, la description des Lieux Saints, dit que dans son temps il venait à Jérusalem des pèlerins de toutes les parties du monde. Une autre circonstance heureuse, c'est que j'aie pu et que j'aie dû peindre dans les *Martyrs* Jérusalem en ruine, telle que je l'ai vue. A l'époque de la persécution de Dioclétien, le nom même de Jérusalem était si totalement oublié, qu'un martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il était de Jérusalem, celui-ci crut que le martyr parlait de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les chrétiens. Jérusalem s'appelait alors Ælia, du nom d'Aurélien, qui avait rétabli quelques maisons sur les immenses ruines entassées par Titus. Enfin, il n'y a point de contradiction quand je présente de beaux édifices s'élevant à la voix d'Hélène au milieu des débris : d'un côté, le désert et le silence ; de l'autre, la population et le bruit. Selon l'histoire, la pieuse mère de Constantin fit bâtir ces grands monuments à Jérusalem, parce qu'elle fut saisie de douleur à la vue *du délaissement et de la pauvreté des Lieux Saints.* On voit encore aujourd'hui à Jérusalem des églises très riches, une grande foule à quelques époques de l'année, et partout ailleurs, et dans tout autre temps, la désolation et la mort. Au reste, comme Cymodocée suit exactement, et avec beaucoup de détail, mon *Itinéraire*, je n'ai presque rien à ajouter au texte : je ne ferais que me répéter.

XIIe.

PAGE 41. Le guide s'écrie : Jérusalem !

Il faut voir comment les chroniqueurs contemporains ont parlé de l'arrivée des croisés à Jérusalem.

« O bone Jesu, ut castra tua viderunt, hujus terrenæ *Jerusalem* muros, « quantos exitus aquarum oculi eorum deduxerunt! et mox terræ procumbentes sonitu oris et nutu inclinati corporis sanctum sepulchrum tuum salutaverunt ; et te qui in eo jacuisti, ut sedentem in dextera Patris, ut venturum judicem omnium, adoraverunt. » (Rob., *Monach.*, lib. IX.)

« Ubi vero ad locum ventum est, unde ipsam turritam *Jerusalem* possent
« admirari, quis quam multas ediderint lacrymas digne recenseat? Quis af-
« fectus illos convenienter exprimat? Extorquebat gaudium suspiria, et sin-
« gultus generabat immensa lætitia. Omnes, visa *Jerusalem*, substiterunt, et
« adoraverunt, et, flexo poplite, terram sanctam deosculati sunt : omnes nudis
« pedibus ambularunt, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præci-
« peret. Ibant, et flebant ; et qui orandi gratia convenerant, pugnaturi prius
« pro peris arma deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et
« Christus illorum fleverat : et mirum in modum, super quam flebant, feria
« tertia, octavo idus junii, obsederunt. Obsederunt, inquam, non tanquam
« novercam privigni, sed quasi matrem filii. » (BALDRIC., *Histor. Jerosol.*, lib. IV.)

Le Tase a imité ce passage, ainsi que moi :

> Ecco apparir Gerusalem si vede ;
> Ecco additar Gerusalem si scorge ;
> Ecco da mille voci unitamente
> Gerusalem salutar si sente, etc., etc.

Les strophes qui suivent sont admirables :

> Al gran piacer che quella prima vista
> Dolcemente spiro nell' altrui petto,
> Alta contrizion successe, etc.

Mais je suis fâché qu'il ait manqué le *non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii.* Moi qui n'ai peint qu'une caravane paisible, je n'ai pu faire usage de ce beau trait.

XIIIe.

PAGE 41. Entre la vallée du Jourdain, etc.

Quelques lecteurs se rappelleront peut être d'avoir vu une partie de cette description dans un article du *Mercure de France* (août 1807).

XIVe.

PAGE 43. Le bois consacré à Vénus.

Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, dit que c'était un temple, et qu'il fut démoli par ordre de ce prince.

XVe.

PAGE 43. La vraie croix était retrouvée.

Sainte Hélène, comme on sait, retrouva la vraie croix au bas du Calvaire. On a bâti dans cet endroit une espèce d'église souterraine qui se réunit à l'église du Saint-Sépulcre et à celle du Calvaire.

XVIe.

PAGE 43. Hélène avait fait enfermer le Sépulcre, etc.

C'est la description exacte de l'église du Saint-Sépulcre telle qu'elle existait

lorsque je l'ai vue. Eusèbe nous a laissé de longs détails sur l'église que Constantin, ou plutôt sa mère, fit bâtir sur le saint tombeau ; mais j'ai mieux aimé peindre ce que j'avais examiné de mes propres yeux. Je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai été une espèce de prophète en racontant l'incendie de l'église du Saint Sépulcre dans les *Martyrs*. Les papiers publics nous ont appris que cette église avait été détruite de fond en comble par un semblable accident, à l'exception du tombeau de Jésus Christ. Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander ce que je pensais de ce miracle. Tout ce que je puis dire, c'est que la description de l'église, telle qu'on l'a donnée dans les journaux, est d'une grande fidélité. Le Saint-Sépulcre, environné d'un catafalque de marbre blanc, a pu, à la rigueur, résister à l'action du feu ; mais il est pourtant très extraordinaire qu'il n'ait pas été écrasé par la chute de la coupole embrasée, et qu'en même temps la chapelle des Arméniens, adossée au catafalque, ait été brûlée. Si un pareil malheur était arrivé il y a un siècle, la chrétienté se serait réunie pour faire rebâtir l'église ; mais aujourd'hui j'ai bien peur que le tombeau de Jésus-Christ ne reste exposé aux injures de l'air. A moins toutefois que de pauvres esclaves schismatiques, des Grecs, des Cophtes et des Arméniens, ne se cotisent, à la honte des nations catholiques, pour réparer un tel malheur.

XVIIe.

PAGE 44. On voyait la ville sainte, etc.

C'est la *Jérusalem délivrée*, gravée sur les portes de l'église du Saint-Sépulcre. J'ai ramené dans ce morceau le souvenir de la patrie, et j'ai essayé de traduire le fameux vers :

> Chiama gli abitator dell' ombre eterne
> Il rauco suon della Tartarea tromba, etc.

« Le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe : » *Romor rimbomba.*

XVIIIe.

PAGE 45. Elle était vêtue d'une robe de bysse, etc.

Il est souvent parlé du bysse dans l'Écriture. C'était une étoffe légère, de couleur jaune. Les grenades d'or, les bandelettes de cinq couleurs, les croissants, etc., sont des parures marquées dans les prophètes. Je ne pouvais, au surplus, manquer de peindre la Semaine-Sainte à Jérusalem. La sévérité, la grandeur de cette fête chrétienne, forment contraste avec la dissolution des fêtes d'Amathonte. Il y a bien loin du chameau de l'Arabe, des souvenirs de Rachel et de Jacob, des lamentations de Jérémie, aux cérémonies des druides, aux chants de Teutatès, aux tragédies de Sophocle à Athènes, et aux danses de l'île de Chypre. Mais tel est, si je ne me trompe, l'avantage de mon sujet, de pouvoir faire passer sous les yeux du lecteur le spectacle choisi de ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable et de plus grand dans l'antiquité.

XIXe.

PAGE 45. Comment la ville autrefois pleine de peuple, etc.

« Quomodo sedet sola civitas plena populo ?... Quomodo obscuratum est

« aurum, mutatus est color optimus? Dispersi sunt lapides sanctuarii.....
« Facta est quasi vidua Domina gentium..... Viæ Sion lugent.... Omnes portæ
« ejus destructæ. Sacerdotes ejus gementes : virgines ejus squalidæ. » (Jerem., *Lament.*) Certes, ce cantique de Jérémie n'a à redouter aucune comparaison des plus beaux morceaux d'Homère et Virgile.

XXe.

PAGE 45. Et tes ennemis plantèrent leurs tentes, etc.

Seul trait qui ne soit pas de Jérémie. J'ai profité de la belle remarque de Baronius. Il observe que Titus établit une partie de son camp sur le mont des Oliviers, à l'endroit même où Jésus-Christ pleura sur la cité coupable, et prédit sa ruine. J'ajouterai que la première attaque sérieuse des Romains eut lieu de ce côté.

XXIe.

PAGE 46. Sur un mode pathétique, transmis aux chrétiens, etc.

J'ai dit, dans le *Génie du Christianisme*, que le chant des Lamentations de Jérémie me paraissait hébreu d'origine.

XXIIe.

PAGE 46. La voie Douloureuse.

J'ai parcouru trois fois la *via Dolorosa*, pour en conserver scrupuleusement la mémoire. Il n'y a pas un coin de Jérusalem que je ne connaisse comme les rues de Paris. Je réponds de la vérité de tout ce tableau.

XXIIIe.

PAGE 46. On sort par la porte de Bethléem, etc.

Je faisais tous les matins, en sortant du couvent de Saint-Sauveur, la route tracée dans cette page. J'ai constamment achevé le tour de Jérusalem à pied, dans cinq quarts d'heure, en passant sous le temple, et revenant par la grotte de Jérémie. C'est auprès de cette grotte que se trouve le beau tombeau d'une reine du nom d'Hélène, dont parlent Pausanias et presque tous les voyageurs aux Saints Lieux. Quant au torrent de Cedron, il roule ordinairement vers Pâques une eau rougie par les sables de la montagne des Oliviers et du mont Moria. Lorsque j'ai vu ce torrent, il était à sec. Il y a encore neuf à dix gros oliviers dans le jardin de ce nom. Ce jardin appartient au couvent de Saint-Sauveur. On sait que l'olivier est presque immortel, parce qu'il renaît de sa souche. On peut donc très bien croire, comme on l'affirme à Jérusalem, que ces oliviers sont du temps de Jésus-Christ.

XXIVe.

PAGE 47. Plus loin l'Homme-Dieu dit aux femmes, etc.

La tradition, à Jérusalem, a conservé beaucoup de circonstances de la Passion qui ne sont point dans l'Évangile. On montre, par exemple, l'endroit où Marie rencontra Jésus chargé de la croix. Chassée par les gardes, elle prit une autre route, et se retrouva plus loin sur les pas du Sauveur. La foi ne s'oppose point à ces traditions, qui montrent à quel point cette merveilleuse et sublime histoire s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines entassées et toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace de cette divine mère qui pleurait sur son fils.

XXVe.

PAGE 47. O fils ! ô filles de Sion !

Encore un simple chant de l'Église, rappelé au milieu des beautés des plus grands poètes. Forme-t-il une si grande disparate ? et n'est-il pas simple, noble et poétique?

XXVIe.

PAGE 48. Déjà s'avance vers Jérusalem, etc.

J'ai déjà fait observer que l'action faisait un pas à chaque livre. On ne peut donc pas se plaindre des descriptions, puisqu'elles n'interrompent jamais la narration.

XXVIIe.

PAGE 48. Il découvre avec complaisance le lac Averne, etc.

Nous voici revenus à Virgile ; et après avoir entendu le prophète du vrai Dieu, nous allons voir la prophétesse du démon.

XXVIIIe.

PAGE 48. Les Remords, couchés sur un lit de fer, etc.

> Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
> Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ ;
> Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
> Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,
> Terribiles visu formæ ; Letumque, Labosque ;
> Tum consanguineus Leti Sopor, et mala mentis
> Gaudia mortiferumque adverso in limine Bellum,
> Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
> Vipereum crinem vittis innexa cruentis.
>
> (VIRG., *Æneid.*, VI, v. 273.)

J'ai pris à Malherbe la rude et naïve traduction de ce dernier vers :

> La Discorde aux crins de couleuvres.

XXIXe.

PAGE 49. Consacra... ses ailes.

Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum.

(*Æneid.*, VI, v. 18.)

XXXe.

PAGE 49. Quatre taureaux, etc.

Quatuor hic primum nigrantes terga juvencos
Constituit. . . . . .
Voce vocans Hecaten, Cœloque Ereboque potentem.
. . . . Ipse atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum, magnæque sorori
Ense ferit. . . . . . .
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras.

(*Æneid.*, VI, v. 243 et seq.)

XXXIe.

PAGE 49. Il est temps, etc.

Poscere fata
Tempus ait : Deus, ecce Deus.

(*Æneid.*, VI, v. 45.)

XXXIIe.

PAGE 49. Les traits de la sibylle s'altèrent, etc.

. . . . ! . . . Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale sonans.

(*Æneid.*, VI, v. 46.)

XXXIIIe.

PAGE 49. La prêtresse se lève trois fois, etc.

On voit comme j'ai changé la scène de Virgile : c'est ici une sibylle muette, au lieu d'une sibylle qui déclare l'oracle.

SUR LE DIX-HUITIÈME LIVRE.

—

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 52. Auguste vient de se priver, etc.

Ce projet d'Hiéroclès, mis en avant dès le début de l'ouvrage, pour favoriser l'ambition de Galérius, a été constamment rappelé et poursuivi : le voilà exécuté ; on en va voir les suites.

IIe.

PAGE 52. Représentez au vieillard, etc.

C'est en effet le motif apparent que Galérius employa pour engager Dioclétien à abdiquer. Je suppose ici que c'est Hiéroclès qui inspire Galérius.

IIIe.

PAGE 52. Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, etc.

Publius commence à revenir plus souvent en scène ; il ne tardera pas à jouer un rôle important pour la punition d'Hiéroclès.

IVe.

PAGE 52. Tout à coup on annonce Galérius.

Je n'ai pas suivi fidèlement l'histoire pour l'entrevue de Galérius et de Dioclétien. Dans cette fameuse discussion, Dioclétien se montre pusillanime ; il pleure, il ne veut pas abdiquer, il supplie, il cède par peur. Alors Dioclétien cesse d'avoir le caractère propre à l'épopée ; car il est avili aux yeux du lecteur. Ainsi, au lieu de m'attacher scrupuleusement à la vérité, je n'ai fait obéir Dioclétien qu'à la volonté du ciel, et à une voix fatale qui s'élève au fond de sa conscience. Cette idée est, je pense, plus conforme à la nature de mon ouvrage ; mais j'avoue que j'ai eu quelque peine à faire le persécuteur des chrétiens plus grand que l'histoire ne le représente.

V^e.

PAGE 52. Toujours César !

Galérius, selon l'histoire, fit cette exclamation en recevant une lettre de Dioclétien, avec la suscription : *Cæsari.*

VIe.

PAGE 53. Et les chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer.

En effet, un chrétien arracha l'édit de persécution affiché à Nicomédie, et souffrit le martyre pour cette action. Tous les évêques, en louant son courage, blâmèrent l'indiscrétion de son zèle.

VIIe.

PAGE 53. Je rétablirai les Frumentaires.

Sorte de délateurs ou d'espions publics que Dioclétien avait supprimés.

VIIIe.

PAGE 53. Ainsi, repartit Dioclétien.

On disait à Dioclétien que Carinus avait donné de belles fêtes au peuple : il fit la réponse que l'on voit ici.

IXe.

PAGE 54. Vous ne mourrez point sans être la victime, etc.

Maximin Daïa et Maxence, l'un neveu, et l'autre gendre de Galérius, se révoltèrent contre lui.

X^e.

PAGE 55. L'édit, publié, etc.

Il était tel qu'on le rapporte dans le texte. (Voyez LACTANCE et EUSÈBE.)

XIe.

PAGE 55. Laurent, de l'Église romaine, etc.

On a dejà parlé de saint Laurent. Saint Vincent était de Saragosse. Après avoir subi plusieurs tourments, il fut replongé dans les cachots, où les anges vinrent l'entretenir et guérir ses plaies. Il fut ensuite décapité. Eulalie, vierge et martyre, de Mérida, en Portugal ; lorsqu'elle rendit le dernier soupir, on vit une colombe blanche sortir de sa bouche. Pélagie d'Antioche était d'une grande beauté, ainsi que sa mère et ses sœurs Arrêtées par des soldats, et craignant qu'on n'attentât à leur pudeur, elles se retirèrent à l'écart, sous quelque prétexte, et se jetèrent dans l'Oronte, où elles se noyèrent en se tenant embrassées. On attribue ce martyre volontaire à une inspiration particulière du Saint-Esprit. Félicité et Perpétue ont déjà été nommées dans le livre du *Ciel;* elles reparaîtront à la fin de l'ouvrage. Quant à Théodore et aux sept vierges d'Ancyre, la tragédie de Corneille les a fait connaître à ceux qui ne lisent point la vie de nos saints. L'histoire charmante ed deux jeunes époux

qui se trouvèrent dans le même tombeau est postérieure à l'époque de mon action : j'ai cru pouvoir la rappeler. On la trouve dans Sidoine Apollinaire.

XIIe.

PAGE 56. Les prêtres renfermaient le viatique, etc.

On voit encore quelques-unes de ces boîtes au musée Clémentin, à Rome, avec les instruments qui servaient à tourmenter les martyrs : les poids pour les pieds, les ongles de fer, les martinets, etc.

XIIIe.

PAGE 56. On nommait les diacres, etc.

Ces préparations à la persécution sont conformes à la vérité historique. La charité de l'Eglise a toujours surabondé où les maux surabondent; la grâce de Jésus-Christ défie toutes les douleurs humaines.

XIVe.

PAGE 56. Ce prince habitait, etc.

Il n'y a guère de lieux célèbres dans la Grèce et dans l'Italie qui ne soient peints dans les *Martyrs*. Je renvoie pour Tivoli à ma lettre à M. de Fontanes, déjà citée dans ces notes.

XVe.

PAGE 57. Vous ne serez point appelé au partage, etc.

Eudore s'était *fait mieux instruire*, et sans doute il avait appris la résolution de Dioclétien par des voies certaines : le palais de l'empereur était rempli de chrétiens; Valérie et Prisca même, fille et femme de Dioclétien, étaient chrétiennes.

XVIe.

PAGE 57. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler, etc.

J'ai dit, dans une note sur la carte de Peutinger (liv. VI), que les mansions étaient les relais des postes. Lorsque Constantin s'échappa de la cour de Galérius, il fit couper les jarrets des chevaux qu'il laissait derrière lui, afin de n'être pas poursuivi.

XVIIe.

PAGE 57. Tel, dans les déserts de l'Arabie, etc.

J'ai mis ici en comparaison la description du cheval arabe que l'on a vue dans mon *Itinéraire*. Le dernier trait : « Il écume, etc. » est du passage de Job sur le cheval.

XVIIIe.

PAGE 58. Les tombes de Symphorose, etc.

On sait qu'Horace vécut et mourut peut-être à Tibur; mais peu de personnes savent que ce riant Tibur fut immortalisé par les cendres d'une martyre chrétienne. Symphorose, de Tibur, avait sept enfants. Sous le règne d'Adrien, elle refusa, ainsi que ses sept fils, de sacrifier aux faux dieux. Ces nouveaux Machabées subirent le martyre; ils furent enterrés au bord de l'Anio, près du temple d'Hercule.

XIXe.

PAGE 60. S'élevait un tribunal de gazon, etc.

L'appareil de cette scène est tel dans l'histoire, mais la scène est placée à Nicomédie.

XXe.

PAGE 61. Force ce nouveau David, etc.

David, contraint de se retirer devant Saül, se cacha dans le désert de Zeila. (*Écriture.*)

XXIe.

PAGE 61. Constantin disparaît.

L'ordre des temps n'est pas tout à fait suivi : Constantin ne s'échappa de la cour de Galérius que longtemps après l'abdication de Dioclétien.

XXIIe.

PAGE 62. Des dragons semblables, etc.

Si l'on en croit Plutarque et Lucain, Caton d'Utique trouva sur les bords de la Bagrada, en Afrique, un serpent si monstrueux, que l'on fut obligé d'employer pour le tuer, les machines de guerre.

XXIIIe.

PAGE 62. Des monstres inconnus, etc.

Les anciens disaient que l'Afrique enfantait tous les ans un monstre nouveau.

XXIVe.

PAGE 63. La persécution s'étend dans un moment, etc.

Tout ce qui suit dans le texte est un abrégé exact et fidèle des passages que je vais citer. La vérité est ici bien au-dessus de la fiction. Je me servirai des traductions connues, afin que tous les lecteurs puissent voir que je n'ai pas inventé un seul mot.

Extrait d'Eusèbe. — « Un grand nombre (de chrétiens) furent condamnés « à mourir, les uns par le feu, et les autres par le fer. On dit que cet arrêt « n'eut pas eté sitôt prononcé, qu'on vit une quantité incroyable d'hommes et « de femmes se jeter dans le bûcher avec une joie et une promptitude non « pareilles. Il y eut aussi une multitude presque innombrable de chrétiens qui « furent liés dans les barques, et jetes au fond de la mer... Les prisons, qui « ne servaient autrefois qu'à renfermer ceux qui avaient commis des meur- « tres ou violé la sainteté des tombeaux, furent remplies d'une multitude in- « croyable de personnes innocentes, d'évêques, de prêtres, de diacres, de « lecteurs, d'exorcistes ; de sorte qu'il n'y restait plus de place où l'on pût « mettre les coupables... Quelqu'un peut-il voir sans admiration la constance « invincible avec laquelle ces généreux défenseurs de la religion chrétienne « souffrirent les coups de fouet, la rage des bêtes accoutumées à sucer le sang « humain, l'impétuosité des léopards, des ours, des sangliers et des taureaux, « que les païens irritaient contre eux avec des fers chauds?... Une quantité « presque innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants, méprisèrent cette « vie mortelle pour la défense de la doctrine du Sauveur. Les uns furent « brûlés vifs, et les autres jetés dans la mer, après avoir été déchirés avec des « ongles de fer, et avoir souffert toutes sortes d'autres supplices. D'autres pré- « sentèrent avec joie leur tête aux bourreaux pour être coupées ; quelques-uns « moururent au milieu des tourments; quelques-uns furent consumés par la « faim ; quelques-uns furent attachés en croix, soit en la posture où l'on y at- « tache d'ordinaire les criminels, ou la tête en bas, et percés avec des clous, « et y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim... Les historiens n'ont « point de paroles qui puissent exprimer la violence des douleurs et la « cruauté des supplices que les martyrs souffrirent dans la Thébaïde. Quel- « ques-uns furent déchirés jusqu'à la mort par tout le corps avec des têts de « pots cassés, au lieu d'ongles de fer. Des femmes furent attachées par un pied, « élevées en l'air avec des machines, la tête en bas, et exposées alors avec au- « tant d'inhumanité que d'infamie. Des hommes furent attachés par les jambes « à des branches d'arbres que l'on avait courbées avec des machines, et écar- « telés lorsque ces branches, étant lâchées, reprirent leur situation naturelle. « Ces violences-là furent exercées l'espace de plusieurs années, durant les- « quelles on faisait mourir chaque jour, par divers supplices, tantôt dix per- « sonnes, tant hommes que femmes et enfants, tantôt vingt, tantôt trente, « tantôt soixante, et quelquefois même jusqu'à cent. Étant sur les lieux, j'en « ai vu exécuter à mort un grand nombre dans un même jour, dont les uns « avaient la tête tranchée, les autres étaient brûlés vifs. La pointe des épées « était émoussée à force de tuer, et les bourreaux las de tourmenter les mar- « tyrs, se relevaient tour à tour. J'ai été témoin de la généreuse ardeur et de « la noble impatience de ces fidèles... Il n'y a point de discours qui soit ca- « pable d'exprimer la générosité et la constance qu'ils ont fait paraître au « milieu des supplices. Comme il n'y avait personne à qui il ne fût permis de « les outrager, les uns les battaient avec des bâtons, les autres avec des ba- « guettes, les autres avec des fouets, les autres avec des lanières de cuir, et « les autres avec des cordes, chacun choisissant, selon ce qu'il avait de ma- « lice, un instrument particulier pour les tourmenter. On en attacha quelques- « uns à des colonnes, les mains liées derrière le dos, et ensuite on leur étendit

« les membres avec des machines. On les déchira après cela avec des ongles
« de fer, non seulement par les côtés, comme l'on a accoutumé de déchirer
« ceux qui ont commis un meurtre, mais aussi par le ventre, par les cuisses
« et par le visage. On en suspendait quelques-uns par la main, au haut d'une
« galerie, de sorte que la violence avec laquelle leurs nerfs étaient tendus
« leur était plus sensible qu'aucun autre supplice n'aurait pu être. On les
« attachait quelquefois à des colonnes, vis-à-vis les uns des autres, sans que
« leurs pieds touchassent à terre ; tellement que la pesanteur de leur corps
« serrait extrêmement les liens par où ils étaient attachés. Ils étaient dans cette
« posture contrainte, non-seulement pendant que le juge leur parlait ou qu'il
« les interrogeait, mais presque durant tout le jour.

« Les uns eurent les membres coupés avec des haches, comme en Arabie ;
« les autres eurent les cuisses coupées, comme en Cappadoce ; les autres furent pendus par les pieds, et étouffés à petit feu, comme en Mésopotamie ;
« les autres eurent le nez, les oreilles, les mains et les autres parties du corps
« coupées, comme à Alexandrie. » (Voyez EUSÈBE, chap. VI, VII, VIII, IX, X, XI, et XII, liv. VIII.)

Extrait de Lactance, de la mort des Persécuteurs. « Parlerai-je des jeux
« et des divertissements de Galère? Il avait fait venir de toutes parts des
« ours d'une grandeur prodigieuse, et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il voulait s'amuser, il faisait apporter quelques-uns de ces animaux, qui
« avaient chacun leur nom, et leur donnait des hommes plutôt à engloutir
« qu'à dévorer ; et quand il voyait déchirer les membres de ces malheureux,
« il se mettait à rire. Sa table était toujours abreuvée de sang humain. Le feu
« était le supplice de ceux qui n'étaient pas constitués en dignité. Non-seulement il y avait condamné les chrétiens, il avait de plus ordonné qu'ils seraient brûlés lentement. Lorsqu'ils étaient au poteau, on leur mettait un feu
« modéré sous la plante des pieds, et on l'y laissait jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os. On appliquait ensuite des torches ardentes sur tous leurs membres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui n'eût son supplice
« particulier. Durant cette effroyable torture, on leur jetait de l'eau sur le visage, et on leur en faisait boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât
« leur mort, qui pourtant ne pouvait être différée longtemps, car, quand le
« feu avait consommé toute leur chair, il pénétrait jusqu'au fond de leurs
« entrailles. Alors on les jetait dans un grand brasier, pour achever de brûler
« ce qui restait encore de leur corps. Enfin, on réduisait leurs os en poudre,
« et on les jetait dans la rivière ou dans la mer.

« Mais le cens qu'on exigea des provinces et des villes causa une désolation
« générale[1]. Les commis, répandus partout, faisaient les recherches les plus
« rigoureuses ; c'était l'image affreuse de la guerre et de la captivité. On mesurait les terres, on comptait les vignes et les arbres, on tenait registre des
« animaux de toute espèce, on prenait les noms de chaque individu : on ne
« faisait nulle distinction des bourgeois et des paysans. Chacun accourait
« avec ses enfants et ses esclaves, on entendait résonner les coups de fouets ;
« on forçait, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs
« pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Si
« les preuves manquaient, on donnait la question aux pères, aux maris, aux
« maîtres, pour les faire déposer contre eux-mêmes ; et quand la douleur
« avait arraché quelque aveu de leur bouche, cet aveu était réputé contenir la

[1] Le cens était une imposition sur les personnes, sur les bêtes, sur les terres labourables, sur les vignes et sur les arbres fruitiers.

« vérité. Ni l'âge ni la maladie ne servaient d'excuse : on faisait apporter les « infirmes et les malades ; on fixait l'âge de tout le monde ; on donnait des « années aux enfants, et on en ôtait aux vieillards : ce n'était partout que « gémissements, que larmes. Le joug que le droit de la guerre avait fait im- « poser aux peuples vaincus par les Romains, Galère voulut l'imposer aux « Romains mêmes ; peut-être fut-ce parce que Trajan avait puni par l'imposi- « tion du cens les révoltes fréquentes des Daces, dont Galère était descendu. « On payait de plus une taxe par tête, et la liberté de respirer s'achetait à « prix d'argent. Mais on ne se fiait pas toujours aux mêmes commissaires : « on en envoyait d'autres, dans l'espérance qu'ils feraient de nouvelles dé- « couvertes. Au reste, qu'ils en eussent fait ou non, ils doublaient toujours les « taxes, pour montrer qu'on avait eu raison de les employer. Cependant les « animaux périssaient, les hommes mouraient : le fisc n'y perdait rien, on « payait pour ce qui ne vivait plus; en sorte qu'on ne pouvait ni vivre ni « mourir gratuitement. Les mendiants étaient les seuls que le malheur de « leur condition mît à l'abri de ces violences ; ce monstre parut en avoir pi- « tié et vouloir remédier à leur misère : il les faisait embarquer, avec ordre, « quand ils seraient en pleine mer, de les y jeter. Voilà le bel expédient qu'il « imagina pour bannir la pauvreté de son empire; et, de peur que sous pré- « texte de pauvreté quelqu'un ne s'exemptât du cens, il eut la barbarie de « faire périr une infinité de misérables. »

XXVe.

PAGE 64. Le disciple des sages publia, etc.

Voyez la Préface, à l'article d'Hiéroclès.

XXVIe.

PAGE 64. J'emploierai, disait-il en lui-même, etc.

Je ne me suis point complu à inventer des crimes inconnus, pour les prêter à Hiéroclès J'en suis fâché pour la nature humaine, mais Hiéroclès ne dit et ne fait rien qui n'ait été dit et fait, même de nos jours. Au reste, ce moyen affreux que veut employer Hiéroclès lui fait différer le supplice d'Eudore: sans cela, il n'eût pas été naturel que le fils de Lasthenès fût resté si longtemps dans les cachots avant d'être jugé.

XXVIIe.

PAGE 65 Cet impie qui reniait l'Éternel.

Ceci est bien humiliant pour l'orgueil humain; mais c'est une vérité dont on n'a que trop d'exemples, et je l'ai déjà remarqué dans le *Génie du Christianisme*.

XXVIIIe.

PAGE 65. Il y avait à Rome un Hébreu, etc.

Cette machine est justifiée par l'usage que tous les poëtes chrétiens ont fait

de la magie. Ainsi Armide enlève Renaud, ainsi le démon du fanatisme arme Clément d'un poignard. Il ne s'agit ici que de porter une nouvelle : Hiéroclès ne voit point lui-même l'Hébreu ; il l'envoie consulter par un esclave superstitieux et timide ; rien ne choque donc la vraisemblance des mœurs dans la peinture de la scène : et quant à la scène elle-même, elle est du ressort de mon sujet, elle sert à avancer l'action et à lier les personnages de Rome à ceux de Jérusalem.

XXIXe.

PAGE 65. Il découvre l'urne sanglante.

Hiéroclès est le ministre d'un tyran, persécuteur des chrétiens ; il est donc naturel qu'on évoque le démon de la tyrannie, et que l'évocation se fasse par les cendres du plus célèbre des tyrans et du premier persécuteur des chrétiens.

Selon une tradition populaire qui court à Rome, il y avait autrefois à la *Porta del Popolo* un grand arbre sur lequel venait constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription qui disait que cette urne renfermait les cendres de Néron. On jeta les cendres au vent, et l'on bâtit, sur le lieu où l'on avait trouvé l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du Peuple. Le monument appelé le tombeau de Néron, que l'on voit à deux lieues de Rome, sur la route de la Toscane, n'est point le tombeau de Néron.

XXXe.

PAGE 65. La frayeur pénètre jusqu'aux os.

« Pavor tenuit me et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt.
« Et cum spiritus, me præsente, transiret, inhorruerunt pili carnis meæ.
« Stetit quidam cujus non agnoscebam vultum... et vocem quasi auræ lenis « audivi. » (JOB, cap. IV.)

XXXIe.

PAGE 66. C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux, etc.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit.

(*Æneid.*, II, 268.)

XXXIIe.

PAGE 66. Sa barbe était négligée.

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.
. . . .
Squalentem barbam. . . . .
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens.

(*Æneid.*, II, 270 et s q.)

XXXIIIe.

PAGE 67. Fuis, ma fille, etc.

Heu ! fuge. . . . . . eripe flammis.

(*Æneid.*, II, 289.)

XXXIVe.

PAGE 67. Déjà les galeries étaient désertes.

Apparet domus intus, et atria longa patescunt.
. . . .
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe,
Ingens aura fuit, etc.

(*Æneid.* II, 483.)

XXXVe.

PAGE 67. Euryméduse, votre sort, etc.

Ce personnage disparaît avant la fin de l'action ; il s'évanouit comme Créuse ; il était de peu d'importance. Il entrait dans mon plan de montrer Cymodocée isolée, tandis qu'Eudore est environné des compagnons de sa gloire ; autrement les scènes de la prison de Cymodocée et celles des cachots d'Eudore eussent été semblables.

XXXVIe.

PAGE 69 Il aperçoit un homme, etc.

Tout le monde connaît la retraite de saint Jérôme dans la grotte de Bethléem, tout le monde a vu les tableaux du Dominiquin, d'Augustin Carrache ; tout le monde sait que saint Jérôme se plaint, dans ses lettres, d'être tourmenté au milieu de sa solitude par les souvenirs de Rome. Ce grand personnage, que l'on quitte au tombeau de Scipion, et que l'on retrouve à Bethléem pour donner le baptême à Cymodocée, a du moins l'avantage de ne rappeler que des lieux célèbres, de grands noms et d'illustres souvenirs.

SUR LE DIX-NEUVIÈME LIVRE.

—

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 73. La trace blanchissante, etc.

Ceux qui ont voyagé sur mer ont vu ces traces de vaisseau que les marins appellent le sillage. Dans les temps calmes, cette ligne blanche reste quelquefois marquée pendant plusieurs heures.

IIe.

PAGE 73. Dorait et brunissait à la fois, etc.

Je ne suis pas le premier auteur qui ait parlé de ce double effet du soleil levant sur les mers de la Grèce. Chandler l'avait observé avant moi.

IIIe.

PAGE 73. Des nues sereines, etc.

Expression du grand maître, qui peint parfaitement ces petites nues que l'on aperçoit dans un beau ciel :

Unde serenas
Ventus agat nubes.

(VIRG., *Georg.*, I, 461.)

IVe.

PAGE 75. Et la mère d'Eudore venait de mourir.

Petite circonstance d'où naît la peinture du purgatoire, au XXIe livre.

Ve.

PAGE 75. Le jour s'éteint, le jour renaît, etc.

Je ne sais si c'est ce passage qui a fait dire à un critique que Démodocus était un vieil imbécile, ou si c'est à cause de ce même passage qu'un autre critique a bien voulu comparer la douleur de Démodocus à celle de Priam.

VIe.

PAGE 76. Deux hautes chaînes de montagnes s'étendant, etc.

Ceci est tiré mot pour mot de mon *Itinéraire* ; mais comme, dans un sujet si intéressant, on ne saurait avoir trop de détails, je citerai encore un fragment de mon *Voyage*. Ce fragment commence à mon départ de Bethléem pour la mer Morte, en passant par le monastère du Saint-Saba.

« Les Arabes qui nous avaient attaqués à la porte du couvent de Saint-« Saba appartenaient à une tribu qui prétendait avoir seule le droit de con-« duire les étrangers. Les Bethléémites, qui désiraient avoir le prix de l'es-« corte, et qui ont une réputation de courage à soutenir, n'avaient pas voulu « céder. Le supérieur du monastère avait promis que je satisferais les Bé-« douins, et l'affaire s'était arrangée. Je ne voulais rien leur donner, pour les « punir ; mais Ali-Aga (le janissaire) me représenta que, si je tenais à cette « résolution, nous ne pourrions jamais arriver jusqu'au Jourdain ; qu'ils iraient « appeler les autres tribus du désert, et que nous serions infailliblement mas-« sacrés ; que c'était la raison pour laquelle il n'avait pas voulu tuer le chef

« des Arabes, car, une fois le sang versé, nous n'aurions eu d'autre parti à
« prendre que de retourner promptement à Jérusalem.

« Je doute que les couvents de Scété soient placés dans des lieux plus tris-
« tes et plus isolés que le couvent de Saint-Saba. Il est bâti dans la ravine
« même du torrent de Cédron, qui peut avoir trois ou quatre cents pieds de
« profondeur dans cet endroit. L'église occupe une petite éminence dans le
« fond du lit. De là les bâtiments du monastère s'élèvent, par des escaliers
« perpendiculaires et des passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ra-
« vine, et parviennent ainsi jusque sur la croupe de la montagne, où ils se
« terminent par deux tours carrées. Du haut de ces tours on découvre les
« sommets stériles des montagnes de Judée; au-dessous de soi, l'œil plonge
« dans le ravin desséché du torrent des Cèdres, où l'on voit des grottes qu'ha-
« bitèrent jadis les premiers anachorètes.

« Pour toute curiosité, on montre aujourd'hui à Saint Saba trois ou quatre
« cents têtes de mort, qui sont celles des religieux massacrés par les infi-
« dèles. On m'a laissé un quart d'heure seul avec ces saintes reliques. Il sem-
« ble que les moines qui me donnaient l'hospitalité devinassent que j'avais le
« dessein de peindre la situation de l'âme des solitaires de la Thebaïde.

« Nous sortîmes du monastère à trois heures de l'après-midi, et nous arri-
« vâmes, vers le coucher du soleil, au dernier rang des montagnes de Judée,
« qui bordent à l'occident la mer Morte et la vallée du Jourdain. La chaîne du
« levant, qui forme l'autre bord de la vallée, s'appelle les montagnes de l'Ara-
« bie, et comprend l'ancien pays des Moabites et des Ammonites, etc. . . .

. . . .

« Nous descendîmes de la croupe de la montagne pour aller passer la nuit au
« bord de la mer Morte, et remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la
« vallée, notre petite troupe se resserra, et fit silence. Nos Bethléémites ar-
« mèrent leurs fusils, et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous
« trouvions sur le chemin des Arabes du désert qui vont chercher du sel au
« lac, et qui font une guerre impitoyable aux voyageurs. Nous marchâmes
« ainsi pendant deux heures le pistolet à la main, comme en pays ennemi, et
« nous arrivâmes à la nuit close au bord du lac. La première chose que je fis
« en mettant pied à terre fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux, et de
« porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en
« est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les lèvres
« l'effet d'une forte solution d'alun. Mes bottes furent à peine séchees qu'elles
« se couvrirent de sel; nos vêtements, nos chapeaux, nos mains, notre vi-
« sage, furent, en moins de deux heures, imprégnés de ce minéral.

« Nous établîmes notre camp au bord de l'eau, et les Bethléémites allumè-
« rent du feu pour faire du café. Telle est la force de l'habitude : ces Arabes
« avaient marché avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne
« craignirent point d'allumer un feu qui pouvait bien plus aisément les trahir.
« Vers minuit, j'entendis quelque bruit sur le lac; les Bethléémites me dirent
« que c'étaient des légions de petits poissons qui viennent sauter au rivage.
« Ceci contredirait l'opinion généralement adoptée que la mer Morte ne pro-
« duit aucun être vivant. Pococke, étant à Jérusalem, avait entendu dire aussi
« qu'un missionnaire avait vu des poissons dans le lac Asphaltite. Ce savant
« voyageur avait fait analyser l'eau de ce lac : j'ai apporté une bouteille de
« cette eau, jusqu'à présent fort bien conservée.

« Le 6 octobre, au lever du jour, je parcourus le rivage. Le lac fameux qui
« occupe l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe est nommé mer Morte ou
« mer Salée dans l'Écriture, Asphaltite par les auteurs grecs et latins, et Al-

« motanah par les Arabes. (Voyez d'Anville.) Strabon rapporte la tradition des
« villes abîmées. Je ne puis être du sentiment de quelques voyageurs qui pré-
« tendent que la mer Morte n'est que le cratère d'un volcan. J'ai vu le Vésuve,
« la Solfatare, le Monte-Nuovo dans le lac Fusin, le pic des Açores, le Ma-
« melife, vis-à-vis de Carthage ; les volcans éteints d'Auvergne, j'ai partout
« remarqué les mêmes caractères; c'est-à-dire des montagnes creusées en
« entonnoir, des laves et des cendres où l'action du feu ne peut se méconnaî-
« tre. La mer Morte, au contraire, est un lac assez long, encaissé entre deux
« chaînes de montagnes, qui n'ont entre elles aucune cohérence de formes,
« aucune homogénéité de sol. Elles ne se rejoignent point aux deux extrémités
« du lac ; elles continuent, d'un côté, à border la vallée du Jourdain, en se
« rapprochant vers le nord jusqu'au lac de Tibériade ; et, de l'autre, elles
« vont, en s'écartant, se perdre au midi dans les sables de l'Yémen. Il est
« vrai qu'on y trouve du bitume, des eaux chaudes et des pierres phosphori-
« ques dans la chaîne des montagnes d'Arabie, mais je n'en ai point vu dans la
« chaîne opposée. D'ailleurs la présence des eaux thermales, du souffre et du
« bitume, ne suffit point pour attester l'existence antérieure d'un volcan. C'est
« dire assez que, quant aux villes abîmées, je m'en tiens au sens de l'Écri-
« ture, sans appeler la physique à mon secours. . . . .
« . . . . Quelques voyageurs prétendent que, dans les temps cal-
« mes, on aperçoit encore au fond de la mer Morte des débris de murailles et
« de palais. C'est peut-être ce qui a donné à Klopstock l'idée bizarre de faire
« cacher Satan dans les ruines de Gomorrhe, pour contempler la mort du
« Christ. Je ne sais si ces débris existent. Et comment les aurait-on décou-
« verts? De mémoire d'homme, on n'a jamais vu de bateaux sur le lac As-
« phaltite. Les géographes, les historiens, les voyageurs ne parlent point de
« la navigation de ce lac. Il est vrai que Josèphe le fit mesurer, mais il est
« propable que la mesure fut prise par terre le long du rivage; car on ne
« voit pas que les anciens connussent la manière de relever les distances
« par eau.

« Strabon parle de treize villes englouties dans le lac Asphaltite. La *Genèse*
« en place cinq *in valle silvestri : Sodome, Gomorrhe, Adam, Seboim* et *Bala*
« ou *Segor* ; mais elle ne marque que les deux premières détruites par le feu
« du ciel. Le *Deutéronome* en cite quatre, *Sodome, Gomorrhe, Adam* et *Sé-*
« *boim* ; la *Sagesse* en compte cinq, sans les désigner. *Descendente igne in*
« *Pentapolim.*

« Jacques Cerbus ayant remarqué que sept grands courants d'eau tombent
« dans la mer Morte, Reland en conclut que cette mer devait se dégager de
« la superfluité de ses eaux par des canaux souterrains. Sandry et quelques
« autres voyageurs ont énoncé la même opinion ; mais elle est aujourd'hui
« abandonnée, d'après les observations sur l'évaporation par le docteur Hal-
« ley : observations admises par Shaw, qui trouve pourtant que le Jourdain
« roule par jour à la mer Morte six millions quatre-vingt-dix mille tonnes
« d'eau, sans compter les eaux de l'Hernon et de sept autres torrents. . . . .
« . . . . . . Je voulais voir le Jourdain à l'endroit où il se jette dans la mer
« Morte, point essentiel qui n'a pas encore été reconnu ; mais les Bethléémi-
« tes refusèrent de m'y conduire, parce que le fleuve, à une lieue environ de
« son embouchure, fait un long détour sur la gauche, et se rapproche de la
« montagne d'Arabie. Il fallut donc me contenter de marcher vers la courbure
« du fleuve la plus rapprochée du lieu où nous nous trouvions. Nous levâmes
« le camp, et nous cheminâmes pendant deux heures avec une peine exces-
« sive dans des dunes de sable et des couches de sel ; je vis tout à coup les

« Bethléémites s'arrêter, et me montrer de la main, parmi les arbrisseaux,
« quelque chose que je n'apercevais pas : c'était le Jourdain.

« J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec le plaisir qu'inspirent la
« solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre, et recherché avec le même
« intérêt l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la
« vue du Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fa-
« meuse, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma reli-
« gion. La Judée est le seul pays de la terre qui offre à la fois au voyageur
« chrétien le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse
« naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'au-
« cun autre lieu ne peut inspirer. »

VIIe.

PAGE 78. Un fruit semblable à un citron doré.

J'ai rapporté ce fruit, qui a passé longtemps pour n'exister que dans l'imagination des missionnaires. Il est bien connu aujourd'hui des botanistes. On a rangé l'arbuste qui le porte dans la classe des *solanées*, sous le nom *solanum sodomæum ;* quand j'ai dit, dans la préface des premières éditions, que ce fruit ressemble à un citron dégénéré par la malignité du sol, je n'ai eu l'intention que de parler de l'apparence et non de la réalité.

VIIIe.

PAGE 79. Les chameaux seuls, etc.

Je me sers ici d'une anecdote que j'ai rapportée dans l'*Itinéraire*, et dont j'ai presque été le témoin.

IXe.

PAGE 80. On s'assied autour d'un bûcher.

C'est une scène de mœurs arabes dans laquelle j'ai figuré moi-même, et qu'on peut voir dans le passage cité à la note précédente.

X^e.

PAGE 80. Des lettres pour les principaux fidèles.

Ces lettres de voyage ou de recommandation étaient données par les évêques. J'ai cru pouvoir les faire donner par saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église latine.

XIe.

PAGE 80. Reine de l'Orient.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés, etc.
(RACINE, *Ath.*, III, 7.)

XIIe.

PAGE 80. La nouvelle Jérusalem ne pleure point.

Allusion à une belle médaille de Titus : un palmier, une femme assise et enchaînée au pied de ce palmier ; pour légende : *Judæa capta.*

XIIIe.

PAGE 81. La souveraine des anges, etc.

Ceci rend naturelles et vraisemblables les courses de Cymodocée.

XIVe.

PAGE 81. Je suis Pamphile de Césarée.

Pamphile le martyr, disciple de Timothée et condisciple d'Eusèbe, a été nommé parmi les grands hommes chrétiens qu'Eudore rencontre à Alexandrie.

XVe.

PAGE 82. Au pied du mont Aventin, etc.

On montre encore cette prison à Rome.

XVIe.

PAGE 83. Voit arriver tour à tour des amis, etc.

Ainsi, tous les personnages se retrouvent à Rome par un même événement : Démodocus, Cyrille, Zacharie, l'ermite du Vésuve, etc. ; et, dans un moment, le ciel va amener Cymodocée au lieu du sacrifice.

XVIIe.

PAGE 83. Ces confesseurs avaient transformé la prison en une église, etc.

Cette peinture du bonheur des prisons est fidèle. Fleury seul donnera au lecteur curieux le moyen de vérifier tout ce que j'avance. (*Mœurs des Chrétiens* et *hist. eccl.*)

XVIIIe.

PAGE 84. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome.

Dans les calamités publiques, il y a toujours des victimes qui échappent ; tous les chrétiens, tous les chefs des chrétiens, n'étaient pas dans les cachots

pendant les persécutions, comme tous les Français n'étaient pas emprisonnés sous le règne de la Terreur.

XIXe.

PAGE 84. La belle et brillante Aglaé.

Voilà la fin de l'histoire d'Aglaé, de Pacôme et de Boniface, dont on a vu le commencement au cinquième livre; on va voir aussi la fin de l'histoire de Genès.

XXe.

PAGE 85. Mon fils, répond le descendant, etc.

Ce simple récit de Zacharie est fondé sur l'histoire. Constance subjugua en effet quelques tribus des Francs, et les transporta dans les Gaules, aux environs de Cologne

XXIe.

PAGE 86. L'heureuse arrivée de Constantin.

Par là le dénoûment est préparé, et le triomphe de la religion annoncé.

XXIIe.

PAGE 86. Valérie avait été exilée en Asie.

Cela est conforme à la vérité. Ces deux personnages, n'étant plus nécessaires, sont mis à l'écart. On ne les a appelés ici que pour satisfaire le lecteur, qui aurait pu demander ce qu'ils étaient devenus.

XXIIIe.

PAGE 86. Il voulait engager Dioclétien, etc.

On verra Eudore se reprocher ce dessein comme criminel, mais ce dessein entretient l'espérance dans l'esprit du lecteur jusqu'au dernier moment, et rappelle en même temps le trait le plus connu et le plus frappant de l'histoire de Dioclétien. Il fallait d'ailleurs, selon la règle dramatique, que le héros fût coupable d'une légère faute.

XXIVe.

PAGE 86. Ils s'aperçurent bientôt, etc.

En passant en Amérique avec des prêtres qui fuyaient la persécution, j'ai été témoin d'une scène à peu près pareille. Quand il survenait un orage, les matelots se confessaient aux mêmes hommes qu'ils venaient d'insulter.

XXVe.

PAGE 87. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée, etc.

L'intervention du merveilleux était absolument nécessaire ici. Sans blesser toutes les convenances, et même toutes les vraisemblances, Cymodocée ne pouvait aller de son propre mouvement chercher Eudore en Italie ; mais le ciel, qui veut le triomphe de la croix, conduit cette innocente victime au lieu du sacrifice.

XXVIe.

PAGE 87. Le vent, qui jusqu'alors, etc.

Je ne peins dans ce naufrage que ma propre aventure. En revenant de l'Amérique, je fus accueilli d'une tempête de l'ouest qui me conduisit en vingt et un jours de l'embouchure de la Delaware à l'île d'Origny, dans la Manche, et fit toucher le vaisseau sur un banc de sable. Dans mon dernier voyage sur mer, j'ai mis soixante-deux jours à aller d'Alexandrie à Tunis ; toute cette traversée, au milieu de l'hiver, fut une espèce de continuel naufrage ; nous vîmes périr trois gros vaisseaux sur Malte, et le nôtre etait le quatrième en danger. C'est peut-être acheter un peu cher le plaisir de ne peindre que d'après nature.

XXVIIe.

PAGE 88. Les flots se déroulaient avec uniformité.

Il faut l'avouer, au milieu des plus furieuses tempêtes, je n'ai point remarqué ce chaos, ces montagnes d'eau, ces abîmes, ce fracas qu'on voit dans les orages des poètes. Je ne trouve qu'Homère de vrai dans ces sortes de descriptions, et elles se bornent presque toutes à un trait, la noirceur des ondes. J'ai bien remarqué, au contraire, ce silence et cette espèce de regularité que je décris ici, et il n'y a peut-être rien de plus effrayant. Des marins à qui j'ai lu cette tempête m'ont paru frappés de la vérité des accidents. Les critiques qui pensent qu'on peut bien imiter la nature sans sortir de son cabinet sont, je crois, dans l'erreur. Que l'on copie tant qu'on voudra un portrait fidèle, on n'attrapera jamais ces nuances de physionomie que l'original peut seul donner.

XXVIIIe.

PAGE 89. L'écueil voisin semble changer de place.

Il faut avoir été dans une position semblable pour bien juger de la joie et de la terreur d'un pareil moment. Je regrette de n'avoir point la lettre que j'écrivis à M. de Chateaubriand, mon frère, qui a péri avec son aïeul, M. de Malesherbes. Je lui rendais compte de mon naufrage. J'aurais retrouvé dans cette lettre des circonstances qui ont sans doute échappé à ma memoire, quoique ma mémoire m'ait bien rarement trompé.

XXIXe.

PAGE 90. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres.

Les anciens arrêtaient ainsi leurs vaisseaux sur les fonds vaseux, lorsque l'ancre glissait, ou, comme parlent les marins, lorsque le vaisseau filait sur son ancre. L'ancre sacrée était une ancre réservée pour les naufrages. On l'appelle parmi nous l'ancre de salut. Les anciens ont fait souvent allusion à cette ancre sacrée, entre autres Plutarque, qui se sert volontiers d'images empruntées de la navigation et des vaisseaux.

SUR LE VINGTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 91. On n'envoya point au-devant de Cymodocée, etc.

Il y a plusieurs exemples de ces honneurs poétiques rendus par l'antiquité à des personnes remarquables. Pour n'en citer qu'un, ce fut de cette manière que Denys reçut Platon à son second voyage de Sicile.

IIe.

PAGE 91. Architas.

Grand mathématicien, et célèbre philosophe pythagoricien. Il était de Tarente. On lui avait élevé dans sa patrie un monument qui se voyait de loin.

IIIe.

PAGE 92. C'était une de ces galères, etc.

(Voyez le livre XVII, et la note XXIVe du même livre.

IVe.

PAGE 92. Il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités.

On proposa à Marcellus d'enlever les statues de Tarente, infidèle à ses serments. Il répondit : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. »

Ve.

PAGE 94. Tel le chantre d'Ilion, etc.

> Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie, etc.
>
> (BOILEAU.)

VIe.

PAGE 95. Le Mercure de Zénodore, etc.

J'ai choisi de préférence, pour les décrire, les chefs-d'œuvre que nous n'avons plus : j'en ai pris la liste dans Pline. Je me suis permis seulement de peindre d'après mon imagination le *Satyre mourant* de Protogène, dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

VIIe.

PAGE 96. Respirait l'Apollon... à l'extrémité opposée s'élevait le groupe de Laocoon, etc.

Nous avons ces deux chefs-d'œuvre. Le *Laocoon* a été trouvé dans les ruines des Thermes ou du palais de Titus.

VIIIe.

PAGE 97. Tu sais que je t'aime, etc.

Il y avait après cette phrase : « Un amant est-il donc si redoutable? J'ai fait disparaître ces tours, qui sentaient trop la matière du roman. En général, ce morceau a été fort adouci. Après le dernier mot qui termine l'alinéa, il y avait une demi-page du même langage amoureux ; je l'ai supprimée pour la même raison. C'est un grand bonheur pour moi quand je puis être plus rigoureux que les critiques.

IXe.

PAGE 97. Par des philtres et des enchantements.

Après ces mots, il y avait une reponse de Cymodocée, qui n'était qu'une imitation de deux vers d'Othello : je n'ai pas cru devoir la conserver, quoique louée par La Harpe, et digne certainement d'être louée.

X^e.

PAGE 98. La sagesse, enfant trop aimable, etc.

Cela n'est pas plus odieux que le langage du *Tartufe*. La philosophie, comme la religion, a ses monstres.

XIe.

PAGE 98. Il meurt, si tu n'es à moi.

Encore une fois, je n'ai point inventé cette horrible scène. Plût à Dieu que cela ne fût qu'une fiction !

XIIe.

PAGE 99. Il dit, et poursuit Cymodocée, etc.

Après ces mots, on lisait ces lignes où je peignais la course d'Hiéroclès et de Cymodocée : j'ai supprimé cette peinture, quoique cela m'ait fait perdre une comparaison que je regrette.

XIIIe.

PAGE 100. Démodocus reconnaît sa fille.

On voit que je me suis souvenu de l'histoire de Virginius, si admirablement racontée par Tite-Live.

XIVe.

PAGE 100. La Reine des anges l'y retient.

L'intervention du merveilleux était ici absolument nécessaire ; il achève, avec les autres raisons tirées de la nature de la scène, de rendre vraisemblable la présence de Cymodocée sur la galerie.

XVe.

PAGE 100. Le préfet de Rome, qui favorisait, etc.

Ceci rend naturelle cette sédition, et lui ôte ce qu'elle eût pu avoir de romanesque ou d'invraisemblable. Dieu, qui va châtier Hiéroclès, se sert, comme cela arrive souvent, des passions des hommes, et d'un incident étranger au crime qu'il punit.

XVIe.

PAGE 101. Ta fille est-elle chrétienne ?

Terrible question, qui décide du sort de Cymodocée.

XVIIe.

PAGE 103. Mais comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, etc.

On voit ici les lâches arrangements de la conscience d'un homme qui n'a pas la force d'être tout à fait vertueux ni tout à fait criminel.

XVIIIe.

PAGE 104. Lorsqu'un vaisseau, etc.

Odyssée, livre XXIII.

XIXᵉ.

PAGE 105. Chantez, dit-il, mes frères.

Cette annonce du martyre par Zacharie, et ensuite par le licteur, produit un genre de pathétique inconnu au polythéisme, et qui sort des entrailles mêmes de notre admirable religion.

XXᵉ.

PAGE 106. Ange des saintes amours.

C'est l'ange qui a blessé Eudore par l'ordre de Dieu. Il était naturel qu'on s'adressât à lui pour apprendre les sentiments d'Eudore.

XXIᵉ.

PAGE 106. Eudore, serviteur de Dieu, etc.

C'est la formule des lettres des premiers chrétiens. On peut voir les Epîtres des apôtres, et surtout celles de saint Paul, dont cette formule est tirée mot à mot. Le *nous* était aussi d'usage dans cette communauté de frères malheureux.

XXIIᵉ.

PAGE 107. Il faut qu'il coupe le fil, etc.

(Voyez JOB, ÉZÉCHIAS, J.-B. ROUSSEAU.)

XXIIIᵉ.

PAGE 107. La première année de la persécution.

La persécution de Dioclétien devint une ère par laquelle on data plusieurs écrits de cette époque.

XXIVᵉ.

PAGE 107. Hélas ! il vous perdra peut-être, et il n'est pas chrétien !

Eudore est chrétien : voilà pourquoi il est au-dessus du malheur, sans toutefois y être insensible.

XXVᵉ.

PAGE 107. Voici la salutation, etc.

Formule des Épîtres apostoliques.

SUR LE VINGT ET UNIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 108. Les mains chargées de branches d'anet, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, etc.

On peut voir dans Athénée tous les détails sur les banquets et les couronnes des anciens. L'anet dont on se servait dans les festins ressemblait assez au fenouil.

IIe.

PAGE 108. Aussi profonde que celle de Nestor, etc.

Πὰρ δὲ δέπας περικαλλὲς, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραιὸς,
Χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον· οὔατα δ' αὐτοῦ
Τέσσαρ' ἔσαν, διοαὶ δέ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
Χρύσειαι νεμέθοντο· δύω δ' ὑπὸ πυθμένες ἦσαν.
Ἄλλος μέν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης
Πλεῖον ἐόν· Νεστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν.
(*Iliad.*, lib. XI, v. 632.)

IIIe.

PAGE 108. Comme au banquet d'Alcibiade, etc.

Le *Banquet de Platon* a été traduit par l'abbesse de Fontevrault et par Racine. Le discours d'Alcibiade manquait; M. Geoffroy l'a donné dans son *Commentaire* sur Racine.

IVe.

PAGE 109. On eût dit qu'ils marchaient au martyre, etc.

On aura pu remarquer que c'est le beau tableau de Lesueur.

V^e.

PAGE 109. Sublime invention de la charité! etc.

« On a vu des prélats, faute d'autel, consacrer sur les mains des diacres; et « l'illustre martyr saint Lucien d'Antioche consacra sur sa poitrine, étant at- « taché de sorte qu'il ne pouvait se remuer. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

VIe.

PAGE 110. La frise en était ornée, etc.

On sait comment Homère, Virgile, le Tasse, ont fait usage de ces détails poétiques. Les traits que j'ai placés dans les bas-reliefs sont puisés dans l'histoire romaine. Je ne leur ai point donné un rapport direct avec la position de Démodocus. J'ai trouvé plus naturel de suivre l'exemple d'Homère, qui peint des scènes variées sur le bouclier d'Achille.

VIIe.

PAGE 113. Cette chrétienne timide, etc.

Le petit rôle de Blanche est peut-être dans la nature. On trouve, surtout parmi le peuple, un grand nombre de ces femmes qui ont un cœur compatissant, mais dont le caractère est faible et timide, et qui n'osent pour ainsi dire faire de bonnes actions qu'à la dérobée. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'à cette époque tous les chrétiens fussent des héros, et toutes les chrétiennes des héroïnes. Il y eut beaucoup de chutes pendant la persécution de Dioclétien. Comment, après cela, a-t-on pu trouver que Cymodocée, qui donne son sang avec tant de simplicité, n'est pas assez courageuse ?

VIIIe.

PAGE 114. Festus, suivant les formes usitées, dit, etc.

J'aurais cru commettre un sacrilége si j'avais osé changer un mot à cette grande tragédie du martyre, dont les témoins du Dieu vivant furent les sublimes acteurs. J'ai conservé, et j'ai dû conserver la simplicité du dialogue, la majesté des réponses, l'atrocité des tourments. Pourquoi me serais-je montré plus délicat que la peinture ? Et cependant j'ai tout adouci, tout dérobé aux yeux. J'ai écarté ce qui pouvait révolter les sens, comme l'odeur des chairs brûlées, et mille autres détails qu'on lit dans l'histoire. J'ai, par des comparaisons riantes, par la présence des anges, par l'espèce d'impassibilité d'Eudore, diminué l'horreur des tortures. Ce sont les hommes de l'art que je désire surtout avoir ici pour juges ; eux seuls peuvent connaître la difficulté du sujet. Je renvoie le lecteur aux *Actes des Martyrs*, recueillis par dom Ruinart, et traduits par Maupertuis ; à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et aux *Mémoires* de Tillemont.

IXe.

PAGE 116. Remarquez bien mon visage, etc.

Ce mot d'Eudore était tiré des *Machabées*, mais un critique m'a fait l'honneur de le croire de mon invention : ce mot se retrouve dans le martyre de sainte Perpétue. N'est-il pas aussi bien étrange qu'on ait ignoré que la torture précédait toujours la mort des chrétiens accusés ? Il y a tel confesseur qui fut appliqué trois et quatre fois à la question avant d'être condamné à mort. Que

penser de ceux qui, prenant contre moi la *défense de la religion*, montrent à la fois leur ignorance et leur impiété dans de honteuses plaisanteries sur les souffrances des martyrs ?

X[e].

PAGE 117. Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, etc.

Là commence l'épisode du purgatoire. Je n'ai point eu d'appui pour ce travail, et il a fallu tout tirer de mon fonds. Le purgatoire du Dante ne m'a pas offert un seul trait dont je pusse profiter.

XI[e].

PAGE 118. Que les anges ont appelée Belle, etc.

Toutes ces saintes femmes sont trop connues pour qu'on ait besoin d'un commentaire.

XII[e].

PAGE 119. L'enfer étonné crut voir entrer l'Espérance.

Le Dante a dit :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

XIII[e].

PAGE 119. A mesure qu'on s'élève, etc.

Après cette phrase se trouvait la description de la demeure des sages. Bien des personnes ont pensé que j'aurais pu, même théologiquement, être moins rigoureux, et conserver le morceau, mais il ne faut point discuter avec la religion.

XIV[e].

PAGE 120. Les mondes divers, etc.

« Benedicite omnia opera Domini. » (*Ps.*)

XV[e].

PAGE 120. Ouvrez-vous, etc.

« Attolite portas... Et elevamini portæ æternales. » (*Ps.* XXIII, 7), que Milton a si bien imité :

Open ye everlasting doors !

XVI[e].

PAGE 120. Je vous salue, Marie, etc.

« Ave, Maria, etc. »

XVIIe.

PAGE 120. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, refuge des pécheurs, etc.

« Benedicta tu in mulieribus, consolatrix afflictorum, refugium peccatorum. »

Et toujours nos simples prières fournissent les traits les plus nobles, les plus sublimes ou les plus touchants!

SUR LE VINGT-DEUXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 122. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu.

On ne me contestera pas cet ange, les coupes d'or, etc., fors qu'on n'ait pris encore tout cela pour mes vaines imaginations. N'est-il pas honteux que des hommes qui se mêlent de critique ignorent pourtant la religion au point de ne pas connaître les choses les plus communes? Qu'ils imitent Voltaire, et s'ils ne lisent pas la Bible comme chrétiens, qu'ils l'étudient du moins comme littérateurs.

« Et unum de quatuor animalibus dedit septem angelis septem phialas au-« reas plenas iracundiæ Dei. » (*Apocal.*, cap. XV, v, 7.)

IIe.

PAGE 122. De l'autre, il saisit le glaive, etc.

« Factum est autem in noctis medio : percussit Dominus omne primogeni-« tum in terrâ Ægypti.

« Et ortus est clamor magnus in Ægypto. » (*Exod.* cap. XII, v. 29 et 30.)

« ... Venit angelus Domini et percussit in castris Assyriorum centum oc-« toginta quinque millia. » (*Reg.*, lib. IV, cap. XIX, v. 35.)

IIIe.

PAGE 122. La faux qui vendange, et la faux qui moissonne.

« Et alius angelus exivit de templo, clamans voce magna ad sedentem super « nubem : Mitte falcem tuam, et mete, quia venit hora ut metatur, quoniam « aruit messis terræ...

« Et alius angelus exivit de altari, et clamavit...
« Mitte falcem tuam acutam, et vindemia botros vineæ terræ... » (*Apocal.*, cap. XIV, v. 15 et 18.)

IVe.

PAGE 124. L'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes...

On sait trop que l'effroyable perversité des païens les porta jusqu'à faire déshonorer des vierges chrétiennes, dont la première vertu était la chasteté. Cette espèce de martyre fut employée plusieurs fois, comme on le voit dans l'*Histoire ecclésiastique*. Nous avons une tragédie entière de Corneille fondée sur ce sujet. Je ne me suis servi de ce moyen que pour jeter Eudore dans la plus grande tentation et dans le plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver.

V^e.

PAGE 124. Rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien, etc.

Ce fut Maximien qui engagea Dioclétien à reprendre l'empire, et ce fut aux députés de Maximien que Dioclétien fit la belle réponse que tout le monde connaît : « Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent les légumes « que je cultive. »

VIe.

PAGE 125. Le jardinier sidonien, etc.

Abdolonyme : les beaux vers de M. Delille, connus de tout le monde, rendent tous les détails superflus.
Dans cette entrevue de Dioclétien et du messager d'Eudore, il n'y a d'historique que la réponse : « Plût aux dieux, etc. »

VIIe.

PAGE 125. Les évêques craignaient que vous n'eussiez réussi.

Telles sont la résignation et la fidélité chrétiennes.

VIIIe.

PAGE 128. Le repas libre.

« Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume « est de faire, à ceux qui sont condamnés aux bêtes, un souper qu'on nomme « le souper libre. Nos saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possi- « ble, ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient « était pleine de peuple ; les martyrs lui adressaient la parole de temps en « temps... Ces paroles... jetèrent de l'étonnement et de la frayeur dans l'âme « de la plupart... Plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en « Jésus-Christ. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

IXe.

PAGE 130. Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave, etc.

J'ai tâché de tracer mon tableau de manière qu'il pût être transporté sur la toile sans confusion, sans désordre, et sans changer une seule des attitudes : le peuple romain à genoux, les soldats présentant les aigles; les vieux évêques assis, la tête couverte d'un pan de leur robe; Eudore debout, soutenu par les centurions, et laissant tomber la coupe, au moment où il prononce ce mot : « Je suis chrétien ! » la diversité des costumes; l'agape servie sous le vestibule de la prison, etc; tout cela pourrait peut-être s'animer sous le pinceau d'un plus grand peintre que moi.

SUR LE VINGT-TROISIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 133. A ces mots, le prince des ténèbres disparaît du milieu de la foule.

Rien n'est plus commun dans les poètes que cette machine d'une divinité qui prend la forme d'un personnage connu pour produire ou diriger un événement ; je ne crois pas devoir citer.

IIe.

PAGE 133. Son triomphe sur les Parthes.

Crevier pense que Galérius célébra en effet son triomphe sur les Parthes. Cela souffre pourtant des difficultés en critique ; mais j'ai adopté l'opinion qui me convenait le mieux.

IIIe.

PAGE 133. Rétablit les fêtes de Bacchus.

L'an 5?8 de Rome, le sénat découvrit de telles abominations dans les fêtes de Bacchus, qu'il fit supprimer ces fêtes.

IVe.

PAGE 134. Des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, etc.

Cette description n'est que trop historique : j'ai seulement omis les infamies les plus révoltantes. Il y eut deux Flores : la première, épouse de Zéphyre, reine des fleurs, nymphe des îles Fortunées ; la seconde, courtisane romaine, qui légua sa fortune au peuple, et dont le culte criminel se confondit bientôt avec le culte innocent que l'on rendait à la première Flore.

« Pantomimus a pueritia patitur in corpore, ut artifex esse possit. Ipsa « etiam prostibula publicæ libidinis hostiæ in scena proferuntur ; plus miseræ « in præsentia feminarum, quibus solis latebant, perque omnis ætatis, omnis « dignitatis ora transducuntur, locus, stipes, elogium, etiam quibus opus non « est, prædicatur. Taceo de reliquis, etiam quæ in tenebris et in speluncis « suis delitescere decebat, ne diem contaminarent. » (TERTULL., *de Spect.*, cap. XVII)

« Celebrantur ergo illi ludi (Florales) cum omni lascivia, convenientes me- « moriæ meretricis. Nam præter verborum licentia, quibus obscœnitas om- « nis effunditur, exuuntur etiam vestibus, populo flagitante, meretrices, quæ « tunc mimorum funguntur officia, et in conspectu populi usque ad satietatem « impudicorum luminum cum pudentis motibus detinentur. » (LACTAN., *Div. Inst.*, lib., I, cap. XX.)

Saint Augustin (*Epist.* CCII) parle encore de ces jeux pour les anathématiser. Personne n'ignore l'histoire de Caton. Un jour qu'il était présent aux fêtes de Flore, on n'osait, par respect pour sa vertu, commencer les orgies ; il se retira, afin de ne pas interrompre les plaisirs du peuple. Quel éloge des mœurs de Caton, et en même temps quelle déplorable faiblesse de la morale païenne ! Caton approuve moralement ces jeux, puisqu'il y assiste ; et les mœurs de ce même Caton empêchent de commencer ces jeux. (SENEC..., *Epist.* XLVII.)

Ve.

PAGE 134. Des outres et des amphores, etc.

J'ai suivi pour tous ces détails les dessins des vases grecs et les bas-reliefs antiques. On peut consulter Catulle, *Noces de Thétis et de Pélée ;* Tacite, *sur Claude,* au sujet de Messaline ; et Euripide, dans les *Bacchantes.*

VIe.

PAGE 134. Chantons Évohé, etc.

Ce n'est point ici un chant connu : ce n'est ni l'ode d'Horace, ni l'hymne d'Homère : c'est un chant composé de diverses histoires qui ont rapport à Bacchus, et de l'éloge de l'Italie par Virgile. J'ai déjà dit que, faute d'attention, un critique peu versé dans l'antiquité pourrait se méprende à ces passages des *Martyrs*, et tomber dans des erreurs désagréables pour lui : au moyen de ces notes, on saura à qui parler. Je ne citerai point les imitations ; laissant au lecteur le plaisir de les chercher dans les poètes que j'ai indiqués, Pindare d'abord, ensuite l'*Hymne à Bacchus,* attribué à Homère ; Euripide, Catulle, Horace, Ovide et Virgile, *in Georg.*

VIIe.

PAGE 135. Qu'il était touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les chrétiens, etc.

De bonne foi, le christianisme n'a-t-il pas ici l'avantage sur le paganisme?

Ces larmes du malheur ne sont-elles pas préférables, même poétiquement, à ces cris de la joie ? Y a-t-il quelque lecteur qui se sente plus intéressé par l'hymne à Bacchus et les fêtes de Flore que par les prières des chrétiens infortunés?

VIIIe.

PAGE 137. Festus avait d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore.

Il y a mille exemples de juges, de geôliers, de bourreaux même, convertis par les paroles et les souffrances des chrétiens qu'ils persécutaient.

IXe.

PAGE 138. Les chrétiens, dont la charité, etc.

Ce ne sont point des vertus imaginaires : les chrétiens ont été les premiers à secourir les lépreux, qu'on abandonnait au coin des rues; ils bâtirent, pour cette affreuse maladie, des hôpitaux connus sous le nom de léproseries

Xe.

PAGE 138. Il expire.

Cette scène terrible d'une âme qui comparaît au jugement de Dieu, retracée par les sermonnaires, n'avait point encore, que je sache, été transportée dans l'épopée chrétienne. En faisant condamner Hiéroclès, je n'ai pas été plus loin que le Dante, qui trouve aux enfers ses contemporains, et même un prélat qui vivait encore.

XIe.

PAGE 140. Il est dans le ciel une puissance, etc.

Fiction en contraste avec la scène précédente, et qui forme la transition pour revenir du ciel sur la terre. On a souvent peint l'Espérance : j'ai hasardé d'en faire un portrait nouveau.

XIIe.

PAGE 149. C'était une tunique bleue, etc

Saint Chrysostôme décrit ainsi l'habit des vierges de son temps : « Une tu-
« nique bleue serrée d'une ceinture, des souliers noirs et pointus, un voile
« blanc sur le front, un manteau noir qui couvrait la tête et tout le corps. Les
« peintures que l'on fait de la sainte Vierge semblent en être venues. »
(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*, chap. LII.)

XIIIe.

PAGE 141. Telle Marcie, etc.

C'est un des plus beaux morceaux de Lucain :

> Sicut erat mœsti servans lugubria cultus,
> Quoque modo natos, hoc est amplexa maritum.
> Obsita funerea celatur purpura lana,
> Non soliti lusere sales, nec more Sabino
> Excepit tristis convicia festa maritus.
> Pignora nulla domus, nulli coiere propinqui :
> Junguntur taciti, contentique au pice Bruto.
> (Lucan., *Phars.*, lib. II, v. 365.)

XIVe.

PAGE 142. Légers vaisseaux de l'Ausonie, etc.

Ce chant est peut-être le morceau que j'ai le plus soigné de tout l'ouvrage. On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus, encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurais désiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix, et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation ; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pèche, et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

XVe.

PAGE 144. Je vous salue, robe sacrée, etc.

Après avoir vu la femme, on retrouve la chrétienne.

XVIe.

PAGE 145. Les confesseurs... ne désiraient point voir couler le sang de leurs frères.

Loin de vouloir qu'on s'exposât au martyre, l'Eglise condamnait ceux qui s'y livraient inutilement, et conseillait la fuite dans la persecution. (Voyez SAINT CYPRIEN.)

XVIIe.

PAGE 146. S'élevait une retraite qu'avait habitée Virgile.

On m'a montré à Rome les prétendues ruines de cette maison.

XVIIIe.

PAGE 146. Un laurier, etc.

J'ai mis à la porte de la maison de Virgile le laurier qui croît à Naples sur son tombeau.

XIXe.

PAGE 148. Abjure des autels, etc.

Voilà le plus rude assaut que Cymodocée ait eu à soutenir. On doit tout lui pardonner, puisqu'elle ne succombe pas aux prières de son père ; elle est assez forte. Sainte Perpétue passe par la même épreuve.

XXe.

PAGE 149. Il tient à la main son sceptre d'or, etc.

Comme mon jugement particulier n'oblige personne à trouver bon ce que j'écris, je dirai que cet ange du sommeil est, de toutes les fictions des *Martyrs*, celle que je préfère, et celle que j'ai composée avec le plus de plaisir. Je ne puis m'empêcher de croire qu'un homme, avec plus de talent que moi, pourrait tirer, de l'action des anges et des saints, un genre de beautés qui balancerait pour le moins les créations mythologiques. Ce n'est point condamner celles-ci, c'est seulement ajouter aux richesses des poètes.

SUR LE VINGT-QUATRIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 152. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, etc.

Les détails de cette maladie de Galérius sont historiques, et je n'ai fait que traduire Lactance (*De mort. Persecut.*) La réponse du médecin, rapportée dans mon texte un peu plus bas, est également vraie.

IIe.

PAGE 153. Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage.

Il n'en fut pas toujours ainsi : Galérius, dompté par la colère céleste, donna des édits en faveur des chrétiens ; mais il était trop tard, et la main de Dieu ne se retira point de dessus la tête du persécuteur.

IIIe.

PAGE 153. Les monts lointains de la Sabine, etc.

Cette belle couleur des montagnes de la Sabine a pu être remarquée par tous ceux qui ont fait le voyage de Rome.

IVe.

PAGE 154. Portant sur la tête une ombelle.

Espèce de chapeau romain pour se garantir du soleil.

V^e^.

PAGE 154. La foule vomie par les portiques, etc.

Les ouvertures par où la foule débouchait sur le théâtre s'appelaient vomitoires. J'ai fait cette description d'après la connaissance que j'ai du Colysée à Rome, des arènes à Nîmes, et de l'amphithéâtre à Vérone. Pour les grilles d'or, les eaux parfumées, les statues, les tableaux, les vases précieux, on peut consulter la plupart des historiens latins : et Gibbon (*Fall of the Roman Empire*) a réuni les autorités. On fit paraître quelquefois des hippopotames et des crocodiles dans les canaux creusés autour de l'arène. Je n'aurais pas osé fixer le nombre des cinq cents lions, si je ne l'avais pas trouvé rapporté dans une description des jeux. Les cavernes où l'on renfermait les bêtes féroces avaient deux issues ; l'une s'ouvrant en dehors, et l'autre s'ouvrant en dedans de l'édifice. Certaines voûtes (*fornix*) servaient de lieux de prostitution. (HORACE.)

VIe.

PAGE 154. Comme aux jours de Néron, etc.

Dans une fête donnée par Tigellin à Néron, les premières dames romaines parurent mêlées dans les loges avec les courtisanes toutes nues.

VIIe.

PAGE 155. On vous a donné un front de diamant, etc.

Écriture. Ce verset se lit encore aujourd'hui dans la *Fête des martyrs.*

VIIIe.

PAGE 155. Composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore.

J'ai suivi une tradition qui attribue le *Te Deum* à saint Augustin. Ainsi, des deux amis de la jeunesse d'Eudore, l'un lui envoie son épouse chrétienne pour mourir avec lui, et l'autre compose un hymne pour sa mort.

IXe.

PAGE 156. Eudore, chrétien.

« On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau où on lisait ces paroles en latin : « *Attale, chrétien.* » (Martyre de saint Pothin, *Actes des Martyrs*, tom. I, pag. 88.)

Xe.

PAGE 156. O Rome ! j'aperçois un prince, etc.

Voilà, ce me semble, le règne de Constantin et le triomphe de la religion bien annoncés ; et cette prophétie est convenablement placée dans la bouche d'Eudore.

XIe

PAGE 157. Vous ne serez point obligés, etc.

Allusion à la mort de Vitellius. Les soldats lui piquaient le menton avec la pointe de leur épée, pour le forcer à lever la tête.

XIIe.

PAGE 157. Une seule était restée.

Petite circonstance préparée depuis longtemps dans le livre IXe.

XIIIe.

PAGE 158. Les gladiateurs, selon l'usage, etc.

« Comme ils furent arrivés aux portes de l'amphithéâtre, on voulut leur « faire prendre des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacri-« léges : aux hommes, la robe des prêtres de Saturne, etc. » (*Act. Mart.*, in sanct. Perpet.)

XIVe.

PAGE 158. Il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu.

(Voyez le IVe livre à la fin.)

XVe.

PAGE 158. L'empereur n'était point encore arrivé.

Ceci donne le temps de retourner à Cymodocée et de montrer l'accomplissement de la scène dans le ciel pendant qu'elle s'achève sur la terre.

XVIe.

PAGE 159. Et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité.

Saint Pothin et saint Irénée, à Lyon.

XVIIe.

PAGE 159. Ils y mêlèrent trois rayons de la vengeance éternelle, etc.

On voit qu'il n'y a point de beautés dans la mythologie des anciens qu'on ne puisse transporter dans le merveilleux chrétien. (Voyez VIRGILE sur les foudres de Jupiter.)

XVIIIe.

PAGE 159. L'archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre.

« Et vidi alium angelum fortem descendentem de cœlo... Et posuit pedem « suum dextrum super mare, sinistrum autem super terram. » (*Apocal.*, cap. x, v. 1 et 2.)

XIXe.

PAGE 159. Rentre dans le puits de l'abîme, où tu seras enchaîné pour mille ans.

« Et vidi angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi et catenam « magnam in manu sua, et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui « est diabolus et Satanas, et ligavit eum per annos mille. » (*Apocal.*, cap. xx, v. 1 et 2.) Voilà l'action surnaturelle finie: Satan, Astarté, le démon de la fausse sagesse et de l'homicide, sont replongés dans l'abîme. Le lecteur connaît le sort de tous les personnages surnaturels et humains qu'il a vus figurer dans l'ouvrage.

XXe.

PAGE 160. Il lève la tête et voit l'armée des martyrs, etc.

L'original de ce tableau est dans Homère, lorsqu'il peint les dieux détruisant la muraille des Grecs. Virgile l'a imité dans le IIe livre de l'*Enéide*. Énée voit les dieux sapant les fondements de Troie et du palais de Priam. Le Tasse vient ensuite, et montre les milices célestes donnant le dernier assaut à Jérusalem, avec les croisés vainqueurs. Enfin, je me suis servi de la même image pour représenter la chute des temples de l'idolâtrie.

XXIe.

PAGE 160. Une échelle merveilleuse.

« J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait « de la terre au ciel... Asture y monta le premier... Étant heureusement ar« rivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : Perpétue, je vous « attends. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

XXIIe.

PAGE 161. Elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale.

Une jeune fille de seize ans mise à une pareille épreuve, et qui la surmonte, ne peut être accusée de faiblesse. J'avoue que je n'aurais pas une opinion bien grande du jugement ni même du courage des chrétiens qui demanderaient plus d'héroïsme; l'exagération en tout annonce la faiblesse.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Il nous siérait d'ailleurs assez mal à présent d'affecter le rigorisme en matière de religion : sondons bien nos cœurs, et voyons ce que nous sommes; après cela nous ferons le procès à Cymodocée.

XXIIIe.

PAGE 163. J'ai lu dans vos livres saints, etc

Si la fille d'Homère ne connaît pas bien la religion chrétienne, du moins elle en a appris ce qu'il faut pour mourir.

XXIVe.

PAGE 163. Il tire de son doigt un anneau, etc.

« Ensuite, tirant de son doigt une bague, il la trempa dans son sang, et la « donnant à Pudens : recevez-la, lui dit-il, comme un gage de notre amitié, « et que le sang dont elle est rougie, vous fasse ressouvenir de celui que je ré- « pands aujourd'hui pour Jésus-Christ. » (*Act. Martyr.*, in sancta Perpetua.)

XXVe.

PAGE 164. Votre père... il va connaître la vraie lumière.

Prophétie d'Eudore, qui fait voir la fin de Démodocus, et laisse le lecteur tranquille sur la destinée de ce malheureux vieillard.

XXVIe.

PAGE 164. O Cymodocée ! je vous l'avais prédit, etc.

Dans le XVe livre, lors de la séparation des deux époux à Athènes.

XXVIIe.

PAGE 165. Je suis chrétien, je demande le combat.

Rien n'était plus commun que de voir des chrétiens se dénoncer tout à coup eux-mêmes, à l'aspect des tourments qu'on faisait souffrir à leurs frères. Dorothée meurt ici, comme Polyeucte, en renversant les idoles : l'ardeur de son zèle, ses imprécations contre les idoles et les idolâtres, forment contraste avec la patience, la résignation et la modération d'Eudore.

XXVIIIe.

PAGE 166. Le pont qui conduisait du palais, etc.

On prétend que Titus se rendait de son palais à l'amphithéâtre par un pont que l'on abaissait. On montre à tous les voyageurs l'endroit où ce pont tombait sur le mur du Colysée.

XXIXe.

PAGE 167. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste, etc.

Quelques personnes auraient voulu qu'Eudore ne laissât pas échapper cette espèce de dernier soupir de la faiblesse humaine : il me semble, au contraire, que l'action d'Eudore est conforme à la nature, sans blesser en rien la religion. Lorsque sainte Perpétue marcha au martyre, « elle tenait les yeux « baissés, disent les Actes, de peur que leur grand brillant ne fît, contre sa « volonté, ces effets surprenants qu'on sait que deux beaux yeux sont capa- « bles de faire. » (*Act. Martyr.*, in sanct. Perpet, traduct. de Maupertuis, tom. 1, pag. 163.) Ceci, je pense, me justifie assez sous les rapports religieux ; car c'est un sentiment tout semblable qu'éprouve Eudore, lorsqu'il ne veut pas que la mort de Cymodocée *soit souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres.* J'espère aussi que ce n'est pas l'*expression* qu'on me reproche ; l'expression des Actes de sainte Perpétue est un peu plus franche et plus naïve que la mienne. Serait-ce le dernier mouvement d'un amour chaste qui brûle dans le cœur d'un époux pour son épouse, que l'on blâmerait dans cette action ? Que penserons-nous alors de l'Olinde du Tasse, qui, attaché sur le bûcher du martyre avec Sophronie, entretient non son *épouse*, mais son amante, de la passion qu'il sent pour elle ? il faudrait bien, quand on se mêle de critiquer, savoir au moins ce que l'on dit, connaître les autorités, et ne pas courir les risques de montrer à la fois son défaut de jugement, son ignorance ou son manque de bonne foi.

XXXe.

PAGE 167. On le voyait debout, etc.

« On voyait, dit Eusèbe, un jeune homme au-dessous de vingt ans qui se » tenait debout sans être lié, qui avait les mains étendues en forme de croix, « qui priait Dieu en la même place, pendant que des ours et des léopards, « qui ne respiraient que le sang, sautaient sur lui pour le mordre. » (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, liv. VIII, chap. VII, trad. du présid. Cousin.)

XXXIe.

PAGE 167. Ah ! sauvez-moi !

C'est le cri de la nature. Si l'on a vu de jeunes missionnaires pousser des cris au milieu des tourments que leur faisaient endurer les Sauvages, une pauvre jeune fille de seize ans ne pourra-t-elle avoir un instant peur d'un tigre qui accourt pour la dévorer ? Disons plus : il y a quelque chose de révoltant à exiger plus de fermeté dans Cymodocée. Puissions-nous, en pareil cas, mourir avec autant de courage ! Je me défie toujours de cet héroïsme qu'il est si aisé d'avoir au coin de son feu, quand on n'a point à combattre. Souvenons-nous de cette belle parole de l'Écriture : *Nec glorietur accinctus æque ut discinctus.* (*Reg.*, lib. III, cap. XX, v. 2.)

XXXIIe.

PAGE 168. A l'instant la chaleur abandonne, etc.

Le rideau tombe. Il eût été aisé de développer les particularités du martyre ; mais j'aurais présenté un spectacle affreux et dégoûtant. Toute la terreur, s'il y en a ici, se trouve placée avant l'apparition du titre : le tigre une fois lâché dans l'arène, tout finit ; et l'on ne voit rien de ce qu'on s'attendait à voir. Cette tromperie est tout à fait commandée par l'art, et convient à mon sujet, qui doit montrer le martyre comme un triomphe et non comme un malheur. Ajoutez que, dans les détails de la mort des deux jeunes époux, l'imagination du lecteur eût toujours été plus loin que la mienne.

XXXIIIe.

PAGE 168. Les dieux s'en vont !

L'ouvrage finissait ici : le paragraphe ajouté rend l'action plus complète.

Je ne puis dire avec quel plaisir je termine ces notes. Avoir à chaque phrase, et pour ainsi dire à chaque mot, à relever une erreur de la critique ; être sans cesse obligé de citer les autorités sur des points qui n'auraient pas souffert autrefois la plus légère difficulté ; se rendre soi-même le juge de son livre, je ne crois pas qu'il y ait pour un auteur une tâche plus pénible. Quoi qu'il en soit, voilà mes ennemis à leur aise. Je n'attends d'eux aucune justice. Ils savent que je ne leur répondrai plus ; qu'ils triomphent en sûreté ; qu'ils redoublent leurs outrages : j'aime mieux être la victime que l'auteur de leurs écrits.

FIN DES REMARQUES.

EXAMEN DES MARTYRS

C'est avec un vrai chagrin que je me vois forcé à me défendre : ce rôle a quelque chose d'embarrassant, et qui répugne surtout à mon caractère. Mais, comme dans tout ce qui me concerne, on feint de mêler les intérêts de la religion, ce grand nom m'oblige à des soins que je ne prendrais pas pour moi ; mon devoir me fait une loi de repousser les traits qui peuvent tomber sur des choses saintes. Je vais donc examiner les *Martyrs*.

Cet examen se divise naturellement en trois parties.

1° Examen des objections religieuses et morales faites contre les *Martyrs ;*

2° Examen des objections littéraires ;

3° Changements faits aux premières éditions des *Martyrs*, et remarques ajoutées à chaque livre de l'ouvrage.

OBJECTIONS RELIGIEUSES ET MORALES.

Tout ce qu'on a dit contre les *Martyrs*, on l'a dit également, et avec plus de force, contre le *Génie du Christianisme :* « Système dangereux pour le goût ; la religion compromise, moins défendue qu'outragée ; ouvrage déplorable ; ouvrage oublié ; ouvrage mort en naissant, etc., etc. »

Remarquons encore que les personnes qui semblent les plus effrayées des dangers auxquels les *Martyrs* exposent la religion, sont du nombre de celles désignées dans la *Défense du Génie du Christianisme.* « Que les consciences timorées, disais-je, se rassurent, ou « plutôt qu'elles examinent bien, avant de s'alarmer, si les cen-

« seurs scrupuleux qui accusent l'auteur de porter la main à l'en-
« censoir ; qui montrent une si grande tendresse, de si vives in-
« quiétudes pour la religion, ne seraient point des hommes connus
« par leur mépris ou leur indifférence pour elle. Quelle déri-
« sion ! »

Ce soupçon tombe beaucoup mieux sur les adversaires des *Martyrs*, car, en prenant contre moi la défense de la morale, de la pudeur et de la religion, ils ont laissé échapper de telles indécences et des plaisanteries si impies, que le fond de leurs sentiments s'est montré à découvert. Ils sont allés jusqu'à provoquer contre moi la censure ecclésiastique. Faydit, dans sa critique de *Télémaque*, emploie les mêmes insinuations : « Autrefois, dit-il, on déposait les « évêques qui s'avisaient d'écrire des romans. » Et à qui Faydit rappelait-il noblement cet exemple? à Louis XIV, qui n'aimait pas Fénelon, et qui croyait voir dans *Télémaque* la satire indirecte du gouvernement de la France. Quand la critique se sert de pareilles armes, il faut convenir qu'elle est bien forte.

Quel est le but qu'on se propose en m'attaquant ainsi sous les rapports religieux? Un but très facile à voir. On suppose que mes *prôneurs* sont des *chrétiens ;* que toute ma force est là. Il faut donc me rendre suspect à ce qu'on appelle *mon parti*, faire naître des doutes sur ma sincérité, alarmer des gens simples qui sont assez modestes pour régler leur jugement sur le jugement d'un journal. Mais l'artifice était trop grossier pour réussir. En voulant trop prouver contre les *Martyrs,* on n'a rien prouvé : personne n'a pu croire qu'un homme qui, depuis dix ans, emploie toutes les faibles ressources de son esprit à la défense de la religion, fût tout à coup devenu l'ennemi *adroit* ou *maladroit* de cette même religion.

Je n'avance rien au hasard, et je ne demande pas, comme mes ennemis, d'en être cru sur ma parole, quoique je ne l'aie jamais donnée en vain. Les chrétiens n'ont point trouvé que les *Martyrs* exposassent la religion à des dangers ; en voici la preuve :

Il y a en France une gazette appelée *Gazette ecclésiastique* ou

Journal des Curés. Si quelque journal a le droit d'appeler une cause chrétienne à son tribunal, c'est sans doute celui-là. Il a paru dans cette feuille sept articles sur les *Martyrs ;* ces sept articles sont tous en faveur de l'ouvrage : on en prend la défense contre les journalistes qui l'ont attaqué, on en conseille la lecture, on en fait l'apologie ; et c'est vraisemblablement un *prêtre* qui tient ce langage, tandis que des censeurs, qui rient sans doute en eux-mêmes quand ils se font les champions de l'autel, crient de toutes parts au scandale.

J'ai commencé par examiner la compétence de mes juges ; passons à leurs objections.

La première roule sur cette question tant débattue depuis l'apparition du *Génie du Christianisme*, savoir : si le merveilleux de notre religion peut être employé dans l'épopée, et s'il offre autant de ressources au poëte que le merveilleux du paganisme?

Une chose singulière se présente au premier coup d'œil. Ne diraiton pas, à voir la surprise de quelques critiques, qu'avant moi on n'eût jamais entendu parler d'épopée chrétienne? Ne semble-t-il pas que j'aie fait une découverte prodigieuse, inouïe; que j'ai osé le premier mettre en action les anges, les saints, l'enfer et le ciel ? Et nous avons le Dante, le Tasse, le Camoëns, Milton, Voltaire, Klopstock, Gessner !

Boileau condamne le merveilleux chrétien. D'accord ; mais quelques vers de Boileau anéantiront-ils la *Jérusalem*, le *Paradis perdu*, la *Henriade?* Boileau ne peut-il pas être allé trop loin ? Boileau a-t-il jugé sans retour le Tasse, Fénelon, Quinault? Il a paru une brochure imprimée à Lyon, où l'auteur, qui m'est inconnu, a bien voulu se déclarer en faveur des *Martyrs*. On ne peut réunir à des autorités plus graves une manière de raisonner plus saine. Je citerai souvent l'ouvrage de mon défenseur, en prenant seulement la liberté de retrancher un nom inutile ici, et d'adoucir l'expression d'une indignation vivement sentie. Cela me sera d'un grand soulagement; car rien n'est plus pénible que de parler de soi, et plus difficile de garder toutes les convenances en plaidant sa propre cause.

Que Boileau n'a pas été suivi aveuglément dans son opinion, comme on voudrait le faire entendre, c'est ce que le critique anonyme montre par des exemples frappants.

« Je choisirai, dit-il, mes autorités parmi les hommes qu'on ne saurait accuser d'avoir voulu *égarer* les jeunes littérateurs et corrompre le goût.

« Le véritable usage de la poésie, dit Rollin, appartient à la reli-
« gion, qui seule rappelle à l'homme son véritable bien, et qui ne
« le lui montre que dans Dieu.... Aussi n'était-elle, chez le peuple
« saint, consacrée qu'à la religion.... C'est ce qui a fait, même chez
« les anciens peuples, la première matière de leurs vers[1]. »

« Après avoir présenté les preuves de ces vérités, Rollin consacre un chapitre entier à montrer que c'est une erreur de croire qu'il faille *être païen dans la poésie ;* et traçant rapidement un plan dont il exclut la *mythologie*, il termine par ces mots remarquables : « Un
« poème épique, fait dans ce goût, *plairait certainement*, et l'on
« n'y regretterait ni les intrigues de Vénus, ni les serpents, ni le
« venin d'Alecto [2]. »

« L'abbé Batteux, dans son *Cours de littérature*, entre dans plus de détails encore pour établir le même principe. On y trouve en quelque sorte le fond des idées qu'a développées M. de Chateaubriand dans son premier ouvrage. Ne pouvant tout citer, je me contenterai de rapporter les traits principaux :

« Malgré le respect que nous avons pour les idées de M. Des-
« préaux, nous ne saurions croire que s'il venait au monde un se-
« cond Homère, il ne trouverait pas dans l'histoire de la religion
« une matière capable d'exercer son génie. » « Ici l'auteur présente la manière dont, en ce cas, le merveilleux chrétien aurait pu être employé, le sujet que le nouvel Homère aurait pu chanter, et il ajoute : « Il aurait démontré par l'exécution que le sublime et le
« sérieux de notre religion, bien loin d'être un obstacle invincible

[1] *Traité des Études*, tom. I.
[2] *Ibid.*

« à l'épopée, y seraient la source des plus sublimes beautés. Quel « fondement aurait servi d'appui à ce merveilleux ? Le même qui a « servi aux anciens, je veux dire la *persuasion commune* des peu- « ples pour qui on écrit[1]. »

« Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que ce sont précisément les écrivains les plus *pieux* qui ont eu les mêmes idées que l'auteur des *Martyrs*. Toutefois ceux de nos littérateurs à qui l'on donne le nom de *philosophes,* n'ont jamais avancé qu'il fallût être *païen* dans l'épopée, et que ce fût là une règle hors de laquelle on ne pouvait que *s'égarer*.

« Marmontel, celui qui a le plus vanté le merveilleux de la mythologie, et dont les écrits fourniront toujours des articles presque tout faits aux critiques qui voudront déclamer contre l'épopée moderne[2]; Marmontel, dis-je, s'exprime ainsi : « Avec de l'art, du « goût et du génie, nos prophètes, nos anges, nos démons et nos « saints peuvent agir *décemment* et *dignement* dans un poème ; et « à la maladresse de Sannazar, du Camoëns, etc., on peut opposer « les exemples du Tasse, de Milton, de l'auteur d'*Athalie,* de la « *Henriade*[3]. »

« Voltaire, qui, pour le dire en passant, s'accorde avec Rollin sur l'origine de la poésie, loin de vouloir assujettir les jeunes littérateurs à la prétendue règle des nouveaux censeurs, laisse la plus grande liberté sur ce point :

« La machine du merveilleux, dit-il; l'intervention d'un pouvoir « céleste; la nature des épisodes ; tout ce qui dépend de la tyrannie « de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme goût, voilà sur « quoi il y a mille opinions, et *point de règle générale*[4]. »

« Le Quintilien français, La Harpe, qui donna, du moins dans

[1] *Principes de littérature*, tom. II.

[2] Tout ce qu'on a dit de plus fort contre le merveilleux chrétien se trouve dans Marmontel, et souvent exprimé dans les mêmes termes

[3] Voyez l'*Encyclopédie,* au mot *Merveilleux*.

[4] *Essai sur la poésie épique.*

un temps, la préférence au merveilleux de la mythologie, déclare formellement qu'il ne prétend pas *exclure la religion de l'épopée ;* et il ajoute :

« J'ose *en cela m'écarter de l'avis de Despréaux,* et l'exemple du « Tasse, confirmé par le succès, me paraît l'emporter sur l'autorité « du critique.

« Il serait absurde, dit-il ailleurs, d'exiger dans un sujet mo- « derne l'intervention des dieux de l'antiquité[1]. »

Telles sont les autorités rapportées par mon défenseur.

Donc, il est clair que Rollin, Voltaire, Batteux, Marmontel et La Harpe ont pensé qu'on pouvait employer le merveilleux chrétien dans l'épopée. Il y a plus : Voltaire a fait un poème avec ce merveilleux que l'on veut proscrire, et La Harpe a laissé plusieurs chants manuscrits d'une épopée chrétienne. Dans cette épopée, il y a un livre de l'*Enfer,* un livre du *Ciel;* on voit agir les saints, les anges et les prophètes; Dieu parle, Dieu prononce ses décrets ; enfin, c'est un poème chrétien dans toute l'étendue du mot. Si ce poème eût paru du vivant de La Harpe, on se serait donc écrié que le Quintilien français était le corrupteur du goût, et qu'il avait profané la religion? Disons la vérité : on n'a jamais voulu m'entendre; on a toujours fait de la chose la plus simple la question la plus embrouillée.

Voici les faits tels qu'ils sont :

J'ai dit :

1° Si l'on veut traiter un sujet épique tiré de l'histoire moderne, il faut nécessairement employer le merveilleux chrétien, puisque la religion chrétienne est aujourd'hui la religion des peuples civilisés de l'Europe.

J'ai dit :

2° Si nous ne voulons pas faire usage de ce merveilleux, il faut ou renoncer à l'épopée, ou placer toujours l'action de cette épopée

[1] *Cours de littérature,* tom. I.

dans l'antiquité. Et pourquoi donc abandonner absolument le droit si doux de chanter la patrie?

Que les critiques se contentent de répondre : « Nous convenons qu'on ne peut avoir une épopée moderne sans employer le merveilleux chrétien ; mais nous regrettons le merveilleux du paganisme, parce qu'il offre plus de ressources aux poètes ; » j'entendrai ce langage.

Je répondrai à mon tour :

« En admettant votre sentiment, tout ce que j'avance se réduit à ceci : Voilà deux lyres, l'une antique, l'autre moderne. Vous prétendez que la première a de plus beaux sons que la seconde ; mais elle est brisée, cette lyre : il faut donc tirer de celle qui vous reste le meilleur parti possible. Or, je veux essayer de vous apprendre que cet instrument moderne, selon vous si borné, a des ressources que vous ne connaissez pas ; que vous pouvez y découvrir une harmonie nouvelle ; qu'il a des accents pathétiques et divins ; en un mot, qu'il peut, sous une main habile, remplacer la lyre antique, bien qu'il donne une suite d'accords d'une autre nature, et qu'il soit monté sur un mode différent. »

Je le demande : cela n'est-il pas éminemment raisonnable? Voilà pourtant tout ce que j'ai dit. Faut-il crier si haut? Qu'y a-t-il dans ces principes de contraire aux saines traditions, au goût même de l'antiquité? Ai-je le droit d'avancer qu'on peut trouver de grandes beautés dans le merveilleux chrétien, quand la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu* et la *Henriade* existent?

L'évidence de cette doctrine est telle, que si le critique le plus opposé à mes idées entreprenait de faire demain une épopée sur un sujet français, il serait obligé d'employer le merveilleux qu'il proscrit. Si, par humeur, on s'écrie : « Eh bien ! n'ayons point d'épopée, puisqu'il faut se servir du merveilleux chrétien ; » alors je n'ai plus rien à répliquer, et je conviendrai même que c'est être très conséquent dans son opinion. Mais que penserait-on d'un homme qui, regrettant un palais tombé en ruines, refuserait de se bâtir un

nouvel édifice parce qu'il serait forcé d'employer un autre ordre d'architecture? Un compatriote du Camoëns, du Tasse, de Milton, serait bien surpris de me voir établir en forme une chose qui lui paraîtrait ne pas mériter la peine d'être prouvée. Nous avons quelquefois en France une horreur du bon sens très singulière.

On feint de me regarder comme un homme entêté d'un système, qui le suit partout, qui le voit partout : pas un mot de cela. Je ne veux rien changer, rien innover en littérature ; j'adore les anciens ; je les regarde comme nos maîtres ; j'adopte entièrement les principes posés par Aristote, Horace et Boileau ; l'*Iliade* me semble être le plus grand ouvrage de l'imagination des hommes, l'*Odyssée* me paraît attachante par les mœurs, l'*Énéide* inimitable par le style ; mais je dis que le *Paradis perdu* est aussi une œuvre sublime, que la *Jérusalem* est un poème enchanteur, et la *Henriade* un modèle de narration et d'élégance. Marchant de loin sur les pas des grands maîtres de l'épopée chrétienne, j'essaye de montrer que notre religion a des grâces, des accents, des tableaux, qu'on n'a peut-être point encore assez développés : voilà toutes mes prétentions ; qu'on me juge.

Quant aux lecteurs véritablement pieux qui pourraient trouver que j'attache trop d'importance à prouver l'excellence du christianisme jusque dans les jeux frivoles de la poésie, je leur mettrai sous les yeux une très belle réflexion de mon défenseur anonyme :

« Si les écrivains, dit-il, qui proscrivent le merveilleux chrétien eussent sérieusement réfléchi sur l'influence et les résultats de cette doctrine littéraire, il me semble que jamais ils n'auraient eu le courage d'adopter un principe dont les conséquences sont si importantes et si graves. En effet, soutenir une telle opinion, n'est-ce pas dire que le christianisme, en remplaçant les ridicules imaginations du polythéisme, a éteint pour jamais le feu sacré de la véritable poésie, et que la religion et la patrie, c'est-à-dire les deux choses les plus chères au cœur de l'homme, ne peuvent désormais être chantées par ceux auxquels est échue en partage l'espèce de

talent qui donne le premier rang parmi les écrivains? N'est-ce pas condamner à l'oubli les événements les plus marqués par l'action de la Providence, les exploits des héros et des guerriers, la gloire des législateurs, des bons princes, des bienfaiteurs des nations? N'est-ce pas décider en quelque sorte que la poésie épique ne saurait reparaître dans tout son éclat, qu'autant que, par l'abrutissement le plus déplorable, nous viendrions à retomber dans l'idolâtrie? idolâtrie qui, par un effet bizarre, donnerait un nouvel essor au génie, en même temps qu'elle anéantirait les plus pures lumières de la raison! N'est-ce pas prétendre que, si le christianisme eût existé au temps d'Homère et de Virgile, ces poètes immortels n'auraient pu laisser à la postérité des monuments aussi beaux que ceux qu'ils nous ont transmis? En un mot, n'est-ce pas dire que sans le paganisme il n'y eût jamais eu d'épopée, et qu'il fallait que l'univers fût ignorant et barbare pour que nous eussions un chef-d'œuvre? »

Cette dialectique est pressante, et je ne sais pas ce que l'on pourrait répliquer.

Si l'on ne peut, contre les lumières de la raison, proscrire absolument le christianisme de l'épopée moderne, on l'attaque du moins dans ses détails.

« Le Dieu des chrétiens, s'écrie-t-on, prévoyant l'avenir et le forçant pour ainsi dire à être, parce qu'il l'a prévu; ce Dieu prononçant sans appel, sans retour, détruit l'intérêt de l'épopée : le lecteur sait tout au premier mot; il n'a plus rien à deviner. Le Jupiter d'Homère, au contraire, tantôt prenant parti pour les Troyens, tantôt pour les Grecs, est lui-même soumis au Destin, etc. »

Je conviens que le dénoûment est prévu dès l'exposition des *Martyrs;* mais c'est un reproche qu'il faut faire à toutes les épopées, ainsi qu'à plusieurs tragédies, entre autres aux chefs-d'œuvre de la scène[1]. Dès les premiers vers de l'*Odyssée* on apprend qu'U-

[1] Il y a des tragédies dont le titre seul annonce le dénoûment, telles que *la Mort de César*, *la Mort de Pompée*, etc.

lysse, après avoir renversé les murs de Troie, erre au gré de la fortune chez tous les peuples et sur toutes les mers; un peu plus loin, Jupiter annonce le retour du héros dans sa patrie; Minerve, sous la figure de Mentor, prédit ce retour à Télémaque. Au cinquième livre, Jupiter envoie Mercure déclarer au roi d'Ithaque qu'il doit quitter l'île de Calypso; qu'il arrivera dans l'île de Schérie; qu'il y sera reçu comme un dieu; que les Phéaciens le combleront de présents, le reconduiront dans sa patrie, où il jouira du bonheur de revoir son palais et les champs de ses aïeux.

Dans l'*Iliade,* l'accomplissement de l'action est encore bien plus marqué. Jupiter dit, en toutes lettres, qu'Hector repoussera les Grecs tant que le fils de Pélée ne se montrera pas à la tête de l'armée, et que celui-ci ne prendra les armes que le jour où l'on combattra pour le corps de Patrocle auprès des vaisseaux. Homère a craint que cela ne fût pas encore assez clair : car Jupiter, répétant ailleurs la même déclaration, ajoute que Patrocle tuera Sarpédon; que ce même Patrocle sera tué par Hector; qu'Achille, à son tour, plongera sa lance dans le sein d'Hector; et qu'alors les Grecs renverseront les remparts d'Ilion. Voyez le huitième et le quinzième livre de l'*Iliade.*

La Mothe fait à ce sujet contre l'*Iliade* la même objection que l'on fait contre les *Martyrs.* Après le premier passage que j'ai cité, il prétend que tout intérêt est détruit dans l'*Iliade.* Or, ce passage se trouve au huitième livre du poème; de sorte que les seize derniers livres seraient sans aucun agrément. Cependant, ces seize derniers livres renferment la séduction de Jupiter par le moyen de la ceinture de Vénus, la mort de Patrocle, les funérailles de ce guerrier, la description du bouclier d'Achille, le combat des dieux, la mort d'Hector, la douleur d'Andromaque, et l'entrevue de Priam et d'Achille.

Dans l'*Énéide,* même inconvénient. Les sept premiers vers, en commençant le poème par *Arma virumque cano,* apprennent aux lecteurs qu'Énée, longtemps poursuivi par la colère de Junon,

abordera enfin en Italie, qu'il livrera de rudes combats pour établir ses dieux dans le Latium, et pour y fonder la cité d'où sortira le peuple latin, les rois d'Albe, et l'empire de la grande Rome. Jupiter apprend ensuite à Vénus l'histoire entière d'Énée et de ses descendants.

La première strophe de la *Jérusalem* nous annonce que Godefroi délivrera le sépulcre de Jésus-Christ; qu'en vain l'enfer s'armera contre lui, etc.

Milton déclare qu'il chante la désobéissance de l'homme et le fruit défendu qui fit entrer la mort dans le monde, etc.

Ainsi, que le Dieu des chrétiens prononce des arrêts irrévocables, que le Jupiter des païens change de passions ou de projets, il n'en est pas moins que, dans toute épopée, la catastrophe est prévue d'avance. Est-ce un reproche que l'on doive faire à l'art? Je ne le crois pas. Il eût été facile aux poëtes de masquer leur but, et de laisser les lecteurs dans l'incertitude; mais je ne pense point que l'intérêt du poëme épique tienne à de petites surprises de romans, à des péripéties vulgaires. L'épopée tire cet intérêt du pathétique, de la richesse des tableaux, et surtout de la beauté du langage.

Disons quelque chose de plus : il n'est pas rigoureusement vrai que le Dieu de l'Écriture accomplisse toujours ses desseins; saint Augustin reconnaît que Dieu change quelquefois ses conseils. La justice du Tout-Puissant, par rapport à l'homme, n'est souvent que comminatoire; la miséricorde éternelle marche avec l'éternelle justice.

Ce sont là les inconcevables mystères de la grâce, les profondeurs impénétrables de la charité divine : Dieu permet que les prières des hommes ébranlent ses immuables décrets. Abraham ose entrer en contestation avec le Seigneur, sur la destruction des villes coupables :

« Seigneur, dit-il, perdrez-vous le juste avec l'impie? Peut-être « y a-t-il cinquante justes dans cette ville; les ferez-vous aussi « périr? »

« Si je trouve dans Sodome cinquante justes, dit le Seigneur, je « pardonnerai à cause d'eux à toute la ville. »

La puissance éternelle, pour ainsi dire vaincue par la voix suppliante du patriarche, se réduisit à demander dix justes : ils n'y étaient pas ! Ninive fut condamnée ; Ninive fut sauvée par la pénitence. Magnifique privilége des larmes de l'homme, que pourrait-on vous préférer dans cette odieuse idolâtrie, où les pleurs coulaient vainement sur des autels d'airain, où des divinités inexorables contemplaient avec joie les inutiles malheurs dont elles accablaient les mortels ? Ne renonçons point à nos droits sur les décrets de la Providence : ces droits sont nos pleurs. Qui de nous est assuré de n'en jamais répandre ? Qui sait si ce Tout-Puissant, qu'on nous veut peindre inflexible, ne nous a pas pardonné nos excès criminels, par le mérite du sang et des larmes de quelques-unes de nos victimes ?

Vient ensuite l'objection contre les fonctions des anges. On s'est avancé jusqu'à dire que les anges présentés dans les *Martyrs* ne sont point les anges honorés par les chrétiens ; qu'on peut ainsi se permettre d'en rire, etc.

Il devrait me suffire de citer l'autorité des poëtes. Je ne sache point qu'on ait demandé compte au Tasse, à Milton, à Klopstock, à Gessner, de la manière dont ils font voyager, parler, les messagers du Très-Haut ; mais quand il s'agit de me juger, on dénature toutes les questions. Écoutons donc encore mon défenseur ; c'est lui qui parle :

« Le nom d'*ange* veut dire *envoyé, messager, ambassadeur*[1]. Si l'on eût réfléchi sur cette signification, on n'aurait pas été surpris que des *ambassadeurs* allassent en *ambassade*.

« Si l'on eût jeté un coup d'œil sur le catéchisme, on y aurait

[1] « Voyez dans le *Dictionnaire hébraïque*, au mot *Malach* ; et dans le *Dictionnaire grec*, au mot Ἄγγελος. Les noms propres des anges indiquent également leur ministère. *Michael* signifie semblable à Dieu ; *Gabriel*, force de Dieu, etc. ; ce n'est qu'à cause de la nature de leurs fonctions qu'on les représente avec des ailes. »

remarqué que Dieu *envoie ses anges pour veiller sur nous, et être les ministres de notre salut*[1].

« Si on avait lu la *Bible,* on y aurait vu que quand *le Dieu qui d'un mot a éclairé l'univers jusque dans ses immenses profondeurs* veut faire connaître ses volontés aux hommes, les punir, les récompenser, annoncer la naissance des personnages célèbres, conduire ses serviteurs dans leurs voyages, leur donner des épouses vertueuses, il le fait par le ministère des anges[2]; on y aurait vu les maladies, les infirmités, la mort, les tempêtes, les stérilités, les guerres, les malheurs attribués aux mauvais anges[3]; on y aurait vu les anges de lumière en présence des anges des ténèbres, les bons anges luttant contre les mauvais[4]; on y aurait vu, chose qu'on n'eût pas manqué de reprocher à l'auteur des *Martyrs*, si celui-ci en eût fait usage, les anges prendre quelquefois le nom du Seigneur, *Elohim,* et même le nom sacré et incommunicable de *Jehovah*[5].

« Si on eût examiné les passages des saints Pères sur ce point[6], on aurait vu saint Ambroise, saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, parlant, d'après l'Écriture, des anges qui président aux actions des hommes, aux monarchies, aux empires, aux provinces, aux nations, aux lieux saints, etc.; on aurait vu dans Tertullien l'ange du baptême, l'ange de la prière[7]; on aurait vu dans Origène l'énumération des mauvais anges, l'ange de l'avarice,

[1] « Voyez le *Catéchisme*, pag. 173. »

[2] « Voyez dans la *Bible* l'histoire d'Isaac, de Samson, de Jean-Baptiste, de Jésus-Christ, l'histoire de Tobie, l'embrasement de Sodome, la défaite de Sennachérib, l'apparition des anges à Abraham, à Agar, à Daniel, a Zacharie, etc. »

[3] « Voyez, entre autres, le Ier liv. des *Paral.*, XXII. I; le IIIe liv. des *Rois*, chap. XXII, v. 21; et le psaume LXXVII, v. 49, où on lit : *Misit in eos iram indignationis suæ indignationem et iram et tribulationem, immissiones per angelos malos.*

[4] « Voyez JOB, chap. I, v. 6; et ZACHARIE, chap. III, v. 1 et 2.

[5] « Voyez la *Genèse*, chap. XVI, v. 13; et l'*Exode*, chap. III, v. 4, chap. XXII, v. 20. Voyez aussi le *Dictionnaire de la Bible* et la *Dissertation* de dom CALMET sur ces passages. »

[6] « Voyez ces divers passages dans dom CALMET. »

[7] « Voyez TERTULL., *de Oratione*, 22; *de Baptis.*, 5, 6.

l'ange de la fornication, l'ange de l'orgueil, etc.[1]; et alors on aurait reconnu que les *petits moyens* employés par M. de Chateaubriand lui ont été fournis par le témoignage unanime de l'Écriture et de la tradition.

Mais peut-être les Pères de l'Église que je viens de citer *ont-ils aussi diminué l'idée que nous devons avoir de notre Dieu,* et peut-être leurs *anges* ne méritent-ils pas plus de respect que ceux de M. de Chateaubriand? En ce cas, il me reste encore une autorité à citer.

« Si on avait vu les écrits immortels d'un homme plus grand en matière de religion que tous les hommes de son siècle, qui cependant porte encore sans réclamation le nom de grand; d'un homme qui a parlé de la Divinité d'une manière si sublime, que la Postérité a dit de lui qu'il semblait avoir assisté aux conseils du Très-Haut, on y aurait lu :

« Quand je vois dans les prophètes, dans l'*Apocalypse* et dans « l'*Évangile* même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet « ange des Juifs, l'ange des petits enfants qui en prend la défense « devant Dieu contre ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux, « l'ange du feu, et *ainsi des autres;* et quand je vois parmi tous « ces anges celui qui mit sur l'autel le céleste encens des prières, je « reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints « anges; *je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion « aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans « les royaumes pour y présider : car toute erreur est fondée sur « quelques vérités dont on abuse.* Mais à Dieu ne plaise que je voie « rien dans toutes ces expressions de l'Écriture, qui blesse la mé- « diation de Jésus-Christ, que tous les esprits célestes reconnais- « sent comme leur Seigneur, ou qui tienne des erreurs païennes, « puisqu'*il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les « païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout,* ou qui

[1] « Voyez ORIG., *hom.* XV, *in Josue.* »

« ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des
« rois de la terre dont la puissance est bornée, et un Dieu qui,
« faisant tout et pouvant tout, honore ses créatures en les associant,
« quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action. »

« L'homme qui *attribue ces petits moyens* au *suprême Ordonnateur des mondes* et qui *nuit* ainsi *à la poésie et à la religion*, se nomme Bossuet[1]; et je prie de remarquer qu'il n'écrivait ce que l'on vient de lire que « pour combattre *la* GROSSIÈRE IMAGINATION
« *de ceux qui croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent*
« *à ses saints et à ses anges dans l'accomplissement de ses ou-*
« *vrages*[2]. »

Mon défenseur ne me laisse presque plus rien à dire. Comment se fait-il que, dans le siècle où nous sommes, il y ait des critiques assez peu instruits des choses dont ils se mêlent de parler, pour s'exposer à recevoir de pareilles leçons? Y a-t-il des chrétiens assez ignorants des vérités de la foi pour avoir été dupes des assertions de ces théologiens équivoques? Couronnons les autorités produites ci-dessus par une autorité qui seule les vaut toutes.

Le Fils de l'Éternel va donner son sang pour racheter les hommes.

« Jésus alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers... Il se mit à genoux, et fit sa prière en disant :

« Mon père, éloignez de moi, s'il vous plaît, ce calice! Néan-
« moins, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la
« vôtre. »

« Alors il lui apparut un *ange* du ciel qui le *fortifia.* »

Cet ange agissait donc en contradiction avec la volonté directe et du Fils et du Père? Et combien cet ange doit paraître à mes censeurs, petit, faible, déplacé? Car ce n'est pas un homme qu'il vient secourir, c'est le fils même de l'Éternel! Que lui sert, d'ailleurs, de s'interposer entre les personnes divines, puisqu'il ne peut arra-

[1] Voyez Bossuet sur l'*Apocal.*, n° XXVII.
[2] *Ibid.*

cher à la croix le Sauveur du monde? L'Évangile vous répond : Il le *fortifiait*!

Ce dernier mot nous fait voir qu'une critique irréfléchie, en se récriant contre le ministère des anges, a attaqué une des doctrines les plus belles, les plus consolantes, les plus *poétiques* du christianisme.

On a dit : « Le Dieu des chrétiens sachant tout, ordonnant tout, il est ridicule de le voir employer des anges pour exécuter sa volonté, qui s'exécute d'elle-même. C'est bien pis quand ses anges agissent comme s'ils pouvaient changer ses décrets. Les anges qui viennent inspirer Eudore dans le Sénat ne jouent-ils pas un rôle absurde, puisque l'Éternel veut laisser triompher l'enfer? etc.

La première réponse à cette objection se trouve dans l'admirable passage de Bossuet, rapporté plus haut : « Il y a une différence in-
« finie entre reconnaître, comme les païens, un Dieu dont l'action
« ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par
« des subalternes, à la manière des rois de la terre, dont la puis-
« sance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout ou pouvant tout,
« honore ses créatures en les associant, *quand il lui plaît,* et de la
« *manière qu'il lui plaît,* à son action. »

Oui, Dieu associe *de la manière qu'il lui plaît* ses anges à son action. Comment cela? Le voici :

Dieu a prononcé notre arrêt; mais est-ce tout? Tout est-il fini? De quelle manière cet arrêt s'accomplira-t-il? N'aurons-nous aucun délai? Le coup partira-t-il avec la sentence? Si Dieu est notre juge, n'est-il pas notre père? Il appelle ses anges :

« Allez, leur dit-il, adoucissez mes décrets; portez la consola-
« tion dans le cœur de ceux que je vais affliger pour leur bien; se-
« courez-les contre ma propre colère; combattez l'enfer qui triom-
« phera, parce que je le veux, mais qui ne fera pas tout le mal
« qu'il pourrait faire si vous ne vous opposiez à sa rage; recueillez
« les larmes que je vais faire couler; présentez-les à mon tabernacle.

« cle. Je commets à vos soins l'empire de ma miséricorde, et je me « réserve celui de ma justice. »

Qui rejettera cette doctrine? Qui n'y trouvera une foule de beautés touchantes? Les anges sont des amis invisibles que Dieu nous a donnés pour nous protéger, pour nous consoler ici-bas. Un homme est condamné à perdre la tête sur l'échafaud; il n'a plus qu'un instant à passer sur la terre : ses amis l'abandonnent-ils parce que le juge a prononcé? Ils pénètrent dans les cachots, ils viennent s'associer aux douleurs d'un infortuné et le soutenir dans ce moment d'épreuve : ces anges de la terre, comme les anges célestes, après lui avoir prodigué les derniers secours de l'amitié, lui promettent de se rejoindre à lui dans des régions plus heureuses.

Je passe à la grande accusation : « J'ai fait, disent les ennemis des *Martyrs*, un mélange profane des divinités païennes et des puissances divines honorées par les chrétiens; j'ai confondu le merveilleux des deux religions, etc. »

Mon défenseur me fournira d'abord une partie de la réponse.

« A l'époque où M. de Chateaubriand place l'action qui fait le sujet de son livre, les chrétiens étaient entourés de païens, et vivaient au milieux d'eux. Quelquefois ils appartenaient à la même famille, et habitaient sous le même toit. Liés par une origine commune, par le sang ou par l'amitié, il ne se passait aucun jour qu'il ne fût question de la religion nouvelle, qui faisait alors des progrès si rapides. Il serait même absurde de supposer qu'ils ne s'en entretinssent pas habituellement, les uns pour la propager ou la défendre, les autres pour la connaître et l'embrasser, ou très souvent pour la combattre et en persécuter les sectateurs. Rien ne devait donc être plus ordinaire que d'entendre parler, dans une même conversation, de Jésus-Christ et des divinités de l'empire, et de voir opposer Jupiter au vrai Dieu.

« Si on eût rappelé ces faits en rendant compte des *Martyrs*; si on eût dit aux lecteurs que les personnages qui figurent dans ce livre professent une religion différente; que chacun y parle confor-

mément à sa croyance, et qu'ainsi, selon le changement d'interlocuteurs, on a tour à tour sous les yeux le langage d'un disciple de Jésus-Christ et celui d'un adorateur des idoles, on eût indiqué par ce moyen, de la manière la plus simple, ce qu'a fait M. de Chateaubriand : on n'eût vu en cela rien que de naturel, et l'on eût loué l'auteur d'avoir fidèlement suivi une marche qui lui était prescrite par le temps et le lieu de l'action, ainsi que par le caractère de ses héros...

« On a feint constamment d'ignorer que ce n'est pas *confondre* deux objets que de les placer à côté l'un de l'autre, en les présentant avec les différences qui les *distinguent;* et parce que dans la même page une fille d'Homère parle en prêtresse des Muses, et un chrétien en chrétien, il ne lui en faut pas davantage pour assurer que *Jéhovah et Jupiter sont confondus*, et que l'un est *rival* de l'autre. Avec cette logique, on peut faire une imputation tout aussi grave à Corneille dans *Polyeucte,* à Voltaire dans *Zaïre*, et même à Racine dans *Esther...*

« — Le mélange du sacré et du profane est un grand scandale.

« — Dans ce poëme bizarre, la religion devient une fable. »

« Ne s'imaginerait-on pas, d'après ce langage, que M. de Chateaubriand, à l'exemple de quelques poètes des siècles passés, faisait revivre les divinités du paganisme pour les associer au vrai Dieu et à ses anges? Qui n'aurait cru que, mettant les uns et les autres sur la même ligne, comme Sannazar ou comme le Camoëns, il leur prêtait indistinctement les mêmes attributs et la même autorité, mettait Jupiter, Mars, Bacchus avec les saints, et plaçait Pluton, Cerbère et les Centaures à côté de Satan[1] !

« Heureusement ces sottises et ces fables n'existent que dans l'esprit de ceux qui s'en sont rapportés aux journaux. On ne voit dans les *Martyrs* que l'action d'un Dieu unique, employant, conformément à la croyance chrétienne, le ministère des intelligences aux-

[1] Voyez le poëme *De partu Virginis*, et la *Lusiade.* »

quelles il confie l'exécution de ses volontés. S'il y est question des faux dieux, ce n'est jamais que de la part de ceux qui, étant païens croient à leur pouvoir; et loin qu'il y ait une *confusion* réelle, la *distinction* ne saurait être mieux établie et la supériorité plus marquée en faveur de la vraie religion. Je me refuse au plaisir de citer; mais on peut, à toutes les pages du livre, vérifier ce que j'avance. Je ne pense pas, au reste, qu'il en soit besoin. La force de la vérité est telle que, sans le vouloir, ses ennemis lui rendent souvent hommage au moment même où ils ne songent qu'à l'outrager. S'il est un endroit des *Martyrs* qui puisse fournir un prétexte pour accuser M. de Chateaubriand de ce prétendu mélange, c'est sans doute le deuxième livre, dans lequel Cymodocée chante les dieux et les Muses, tandis qu'Eudore célèbre la grandeur du Dieu d'Israël en présence de Cyrille[1], et cependant écoutons l'aveu involontairement échappé à un homme qui ne voit que *confusion* partout.

« L'auteur, dit-il, fait un tableau charmant d'une famille chré-
« tienne. La situation est piquante par *le contraste* des deux reli-
« gions. M. de Chateaubriand s'y montre avec tout son talent,
« c'est-à-dire qu'il en a beaucoup. »

« Or, ce *contraste* des deux religions, qui *produit des situations piquantes*, règne d'un bout de l'ouvrage à l'autre. Nulle part on ne les trouve *mêlées* et *confondues*. »

Ainsi parle mon défenseur.

Véritablement, l'objection tirée de la prétendue confusion des cultes dans les *Martyrs* est si peu solide, qu'on s'étonne qu'elle ait jamais été faite : c'est vouloir que le quatrième siècle de notre ère ne soit pas le quatrième siècle. J'ai parlé comme l'histoire, et jamais poète n'observa plus strictement la vérité des mœurs. Ceux qui ne peuvent pas lire les originaux peuvent du moins consulter Crevier : ils y verront à chaque page les chrétiens et les païens figurer

[1] « Il est à propos de remarquer qu'en cette circonstance Cyrille ne manque pas de blâmer le sujet des chants de Cymodocée. »

ensemble. Ici se forme un concile, là se réunit une assemblée des prêtres de Cybèle; plus loin les chrétiens célèbrent la Pâque, et les païens courent aux temples de Flore et de Vénus; l'autel de la Victoire est au Capitole, celui du dieu des armées dans les Catacombes; un édit de Dioclétien porte le sceau des divinités de l'empire, la lettre apostolique d'un évêque est souscrite du signe sacré de la croix. Ce mélange se retrouve jusque dans les Actes des martyrs : le bourreau interroge au nom de Jupiter, et la victime répond au nom de Jésus-Christ. On a dit qu'il fallait ignorer les premiers éléments de l'histoire, ou bien être de la plus insigne mauvaise foi, pour m'accuser d'avoir confondu le profane et le sacré dans les *Martyrs :* je ne vais pas si loin ; je crois à la science et à la candeur de certains critiques. A la vérité, ils ne se sont peut-être pas abaissés jusqu'à lire la *Vie des Saints;* leur génie est au-dessus d'une pareille étude; mais si mon heureuse étoile leur avait fait jeter un moment les yeux sur ces contes déplorables, ils auraient vu que je ne suis qu'un *copiste* fidèle. On a généralement remarqué le moment où Démodocus, se jetant aux pieds de Cymodocée, la conjure de renoncer à Jésus-Christ : eh bien ! le fond de cette scène est emprunté de l'entrevue de sainte Perpétue et de son père ! Il y a donc confusion de religion, mélange impie dans cette épreuve du martyre de Perpétue? Le père de cette femme sainte était païen, car Perpétue observe qu'il était le seul de sa famille qui ne tirât aucun avantage de sa mort.

Un peu de cette bonne foi dont mes censeurs parlent tant, un peu de justice leur suffirait pour convenir que ce qui fait l'objet de leur critique devrait être celui de leurs éloges. L'abondance, et, comme auraient dit les Latins, la félicité de mon sujet, tient précisément au choix de ce sujet, qui met à ma disposition, sans profanation et sans mélange, les beautés d'Homère et de la Bible, la peinture d'un monde vieillissant dans l'idolâtrie, et d'un monde rajeuni dans le sein du christianisme. Quiconque eût pris comme moi le fond d'une épopée dans l'histoire de Constantin, eût nécessairement montré

comme moi la fable auprès de la vérité. Et ne voit-on pas dans la *Jérusalem* des mahométans et des chrétiens? N'y a-t-il pas des mosquées où l'image de Marie est transportée par l'ordre d'un magicien ? A-t-on jamais fait au Tasse le reproche bizarre d'avoir confondu Jésus-Christ et Mahomet? Non-seulement le Tasse a eu raison de représenter les deux religions ensemble; mais peut-être a-t-il eu tort de ne pas tirer plus de parti du Coran et des traditions de l'islamisme.

Cette objection, une fois résolue, fait disparaître une misérable chicane, suite naturelle de cette misérable objection :

« Vos personnages, dit-on, ne doivent pas s'entendre. »

Quel homme de bon sens ne voit pas que des hommes vivant sous le même empire, quoique professant différentes religions, ont de nécessité une connaissance générale de leurs cultes respectifs ? Au quatrième siècle Jésus-Christ n'était ignoré de personne, pas même de la plus vile populace, qui criait sans cesse : « Les chrétiens aux bêtes ! » Souvent la moitié d'une famille était chrétienne et l'autre païenne, comme nous l'avons déjà montré par l'exemple de sainte Perpétue. Je demande si, lorsque des païens et des chrétiens conversaient ensemble, et qu'ils venaient à nommer Jésus-Christ et Jupiter; je demande s'ils s'interrompaient les uns les autres pour se dire : Qu'est-ce que Jésus-Christ? qu'est-ce que Jupiter? Quand les premiers apologistes portent la parole à des empereurs païens, à des juges païens, à tout un peuple idolâtre, ne s'énoncent-ils pas au nom de Jésus-Christ? Il faut donc soutenir que Tertullien faisait une chose absurde lorsqu'il discourait sur la résurrection, sur l'incarnation et sur plusieurs autres mystères, en s'adressant aux gentils? L'*Apologie* de Minucius Félix est un dialogue à la manière de Platon, dans lequel un philosophe, un païen et un chrétien s'entretiennent du culte des faux dieux et du culte du Dieu véritable. A l'époque de l'action des *Martyrs,* le Rédempteur du monde était si parfaitement connu, que l'on avait égorgé neuf fois ses serviteurs. Franchement, s'il y a une objection raisonnable à faire, c'est plutôt

contre l'ignorance où paraît être Cymodocée touchant l'existence des chrétiens. Les Turcs et les Grecs habitent aujourd'hui les mêmes villes. Quand un Turc s'écrie : « Mahomet ! Allah ! » et qu'un pauvre Grec lui répond : « Christos ! » le maître et l'esclave sont-ils si fort étonnés? Je dis plus : non-seulement des peuples soumis à la même autorité, sans servir les mêmes autels, se comprennent par une suite de l'habitude; mais la nature apprend encore aux hommes à s'entendre à demi-mot, en matière de religion.

Comme j'étais à Sparte, un chef de la loi me fit demander ce que j'étais venu faire en Grèce. L'interprète répondit par mon ordre que j'étais venu voir des ruines. Le Turc se mit à rire aux éclats : il me prit pour un fou ou pour un stupide. J'ajoutai que je ne faisais que passer, et que j'allais en pèlerinage à Jérusalem ; et le Turc de s'écrier en grec : « *Kalo! kalo!* bon! bon! » Il ne renouvela point ses questions, et parut complétement satisfait. Cet homme ne put concevoir que j'eusse quitté mon pays pour visiter des monuments peu éloignés de la France; mais il comprit très bien que j'abandonnasse mes foyers, que je traversasse la mer, que je m'exposasse aux poignards des Arabes pour aller prier sur un tombeau, et demander à mon Dieu le soulagement de mes peines ou la continuation de mon bonheur. Les peuples, ou tout à fait sauvages, ou demi barbares, chez lesquels j'ai voyagé, ne m'ont jamais paru attentifs qu'à deux choses, à mes armes et à ma religion. Si j'òtais les pistolets de ma ceinture, ils s'en emparaient, les examinaient, les maniaient, les retournaient en tous sens; si je me mettais en prière, ils faisaient silence, paraissaient eux-mêmes se recueillir, et me regardaient avec une sorte de curiosité respectueuse. La religion est la défense de l'âme, comme les armes sont la défense du corps; et l'homme, lorsqu'il est encore près de la nature, a le sentiment vif et répété de ces deux besoins.

Passons à un autre reproche. En affectant de louer mon talent, fort peu digne de louanges, on prétend tourner contre moi mes propres armes. On dit :

« Vous prouvez précisément le contraire de ce que vous voulez prouver; vos tableaux empruntés de l'idolâtrie sont supérieurs à ceux que vous tirez de la vraie religion; on est païen en vous lisant. »

S'il en était ainsi, je répondrais : « Accusez le peintre et non le sujet du tableau. » Mais je soupçonne que les personnes qui m'attaquent de cette manière n'ont pas considéré la question sous son véritable point de vue.

Il ne s'agit pas de comparer dans les *Martyrs*, scène à scène, et page à page : il s'agit de prononcer sur le résultat général, il est évident que les deux cultes ont des beautés d'un genre différent : l'un est riant, l'autre est sévère; l'un est gracieux et léger, l'autre est grave et dramatique. Les souvenirs de la mythologie, quelques phrases homériques, l'harmonie des noms, le prestige des lieux, peuvent, dans certains livres des *Martyrs,* faire une impression agréable sur l'esprit du lecteur; encore faudrait-il remarquer, pour être juste, que la peinture des mœurs de la famille chrétienne, le portrait de Marie dans le ciel, la cérémonie des fiançailles, la description du baptême de Cymodocée, ont paru, sous les rapports riants, n'avoir rien à craindre des tableaux opposés de l'idolâtrie. Mais, je le demande : en marchant vers la fin de l'ouvrage, l'avantage ne demeure-t-il pas tout entier au christianisme? Qu'est-ce que Jupiter quand on est dans l'infortune? Toutes les fois que l'homme souffre, il faut appeler Jésus-Christ. Est-ce le paganisme qui aurait pu m'offrir les scènes des prisons? Ces vieux évêques abattus aux pieds d'un jeune homme désigné martyr, le banquet funèbre, la tentation, le mariage de Cymodocée et d'Eudore au milieu de l'amphithéâtre, appartiennent-ils à la religion de Mercure et de Vénus? Démodocus pleure, souille ses cheveux de cendres, déchire ses vêtements, maudit les hommes et les dieux; Eudore, qui perd aussi Cymodocée, une grande renommée, la fortune, la beauté, la jeunesse, l'espoir d'être un jour le premier homme de l'empire par la faveur d'un prince héritier des Césars; Eudore expire dans les tourments, pardonnant à ses ennemis, et bénissant la main qui le

frappe ; il meurt avec le courage d'un héros, ou plutôt d'un martyr. Quelle différence entre deux hommes ! Disons plutôt : quelle différence entre deux religions !

Ainsi le paganisme peut, si l'on veut, s'associer au plaisir, mais il est inutile à la douleur; le christianisme, également ami d'une joie modeste et favorable à la sérénité de l'âme, est surtout un baume pour les plaies du cœur : le premier est une religion d'enfants; le second est une religion d'hommes. Ne méconnaissons pas les beautés de la dernière, parce qu'elle semble mieux convenir au deuil qu'aux fêtes : les larmes ont aussi leur éloquence, et les yeux pleurent plus souvent que la bouche ne sourit.[1]

Comparez donc ce que le christianisme a de consolant, de tendre, de sublime, de pathétique dans les peines, à ce que le paganisme a de brillant dans la prospérité : prononcez alors, et voyez si, dans les *Martyrs*, le nombre des images riantes produites par les dieux du mensonge l'emporte sur le nombre des tableaux graves offerts par le Dieu de la vérité. Je ne le crois pas ; il me semble même, pour m'appuyer d'un exemple, que les chants de Bacchus au XXIIIe livre (imités cependant des plus grands poètes) sont petits au milieu de cette espèce de haute poésie qui naît de la raison, de la vertu et de la douleur chrétiennes.

Un critique, qui m'a traité d'ailleurs avec une rare politesse, prétend que les Français ne s'accoutumeront jamais à l'emploi du merveilleux chrétien, parce que notre école n'a pas pris cette direction dans le siècle de Louis XIV. « Si Racine (c'est le raisonnnement du critique) comme le Tasse en Italie, comme Milton en Angleterre, avait écrit une épopée chrétienne, nous aurions été dès notre enfance accoutumés à voir agir les saints et les anges dans la poésie : cela nous paraîtrait aussi naturel qu'aux Anglais et aux Italiens. » Cet aperçu est très délicat, très ingénieux ; mais qu'un nouveau Racine paraisse, et j'ose assurer qu'il n'est pas trop tard pour avoir une épopée chrétienne : *Polyeucte, Esther, Athalie* et la *Henriade* même ne permettent pas d'en douter.

Ceux qui sont encore sous le joug des plaisanteries de Voltaire préfèreront sans doute, dans mon ouvrage, le merveilleux païen au merveilleux du christianisme ; mais je m'adresse aux gens raisonnables : le merveilleux proprement dit est-il inférieur, dans les *Martyrs,* aux autres parties de l'ouvrage? Je puis me tromper, et, dans ce cas, ce ne sera qu'amour-propre d'auteur sans conséquence. Il me semble que la description du Purgatoire (aux erreurs près) a été reçue avec indulgence, comme un morceau pour lequel je n'ai eu aucun secours. Mes plus grands ennemis ont cité avec éloge plusieurs passages du livre de l'*Enfer;* le livre du *Ciel* a essuyé des critiques ; mais certainement, si j'ai jamais écrit quelques pages dignes d'être lues, il faut les chercher dans ce livre. Les discours des puissances incréées n'ont pas paru répondre à la majesté divine. Milton avant moi avait-il mieux réussi? Je m'étais contenté de faire de ces discours un morceau d'art, d'y placer l'exposition de l'action, le motif du récit, l'élection des personnages vertueux, comme on voit dans l'*Enfer* le choix des personnages criminels : c'était sous ces rapports qu'il fallait juger ces discours ; c'était ainsi que l'avaient fait les hommes de goût que j'avais pris soin de consulter. Ils avaient examiné la *machine* du poète, ils n'avaient pas demandé une éloquence qu'on ne pourra jamais rendre digne de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'ai retranché ces discours. Si j'avais, comme le Tasse, mis le Mouvement, le Temps, l'Espace, aux pieds de l'Éternel, si j'avais, comme le Dante, imaginé un grand cône renversé, où les damnés et les démons sont retenus dans des cercles de douleur, on n'aurait point eu assez de risées pour mes folles imaginations, assez d'insultes pour mon défaut de goût et de convenance : ce que l'on eût trouvé, dans les *Martyrs*, trivial, extravagant, impie, on le trouve excellent dans l'*Enfer* du poète florentin, et peut-être dans le *Saint-Louis* du père Lemoine.

Je touche à une accusation à laquelle je n'ai rien à répondre. Il est certain qu'en faisant la peinture du Purgatoire j'étais tombé dans de graves erreurs ; une entre autres semblait rappeler un peu

celle qui fit le succès du *Bélisaire*. J'avouerai à ma honte que j'ai peu lu le *Bélisaire :* je m'en souviens à peine, et très certainement je ne l'ai pas imité. Le duelliste, le prêtre faible, les sages selon la terre, ne pouvaient entrer dans un lieu d'expiation chrétienne. Tout cela est effacé. J'ai porté un œil sévère sur le reste de l'ouvrage ; et, ne me fiant plus à mes lumières, j'ai soumis mon nouveau travail à de pieux et savants ecclésiastiques : il ne reste pas désormais dans les *Martyrs* le moindre mot dont la foi puisse s'alarmer.

Je viens à l'épisode de Velléda.

Il semble que, dans la querelle excitée au sujet des *Martyrs,* tout dût avoir un côté dégoûtant et risible. Si les personnes qui se formalisent de l'épisode de Velléda étaient non des prêtres austères, non de rigides solitaires de Port-Royal, mais des auteurs connus par des ouvrages d'une morale peu sévère, que faudrait-il penser de leur bonne foi ?

Depuis l'apparition des *Martyrs,* on a rappelé plusieurs fois dans les journaux la brochure que Faydit publia jadis contre le *Télémaque* [1], et dont j'avais cité des fragments dans la *Défense du Génie du Christianisme;* je vais rassembler ici les jugements singuliers de Faydit sur l'épisode de Calypso, et sur le *Télémaque* en général. Les lecteurs y verront une conformité incroyable entre les reproches que l'on me fait et ceux que l'on fit à l'archevêque de Cambrai ; ce qui prouve qu'une critique sans bonne foi est bien peu capable de mesure et de décence, puisque les beaux talents de Fénelon n'ont pu le sauver des outrages auxquels la faiblesse des miens m'a naturellement exposé.

La *Télémacomanie* est un volume in-12 de quatre cent soixante-dix pages, imprimé en 1700 à *Éleutéropole,* chez Pierre *Philalèthe.* Mes censeurs, qui savent le grec, entendront d'abord la bonne plaisanterie renfermée dans ces deux noms. Je saute les épigraphes

[1] A la honte de la France, cette brochure a eu trois éditions.

charmantes du livre, et je passe l'Avis au lecteur. Il commence ainsi :

« Le profond respect et la haute estime que j'ai toujours eue « pour le grand homme que la voix publique fait auteur de l'*His-* « *toire des aventures de Télémaque,* m'avaient fait prendre une « ferme résolution de supprimer et de jeter au feu les critiques que « j'avais faites de ce livre. » (*Télémacomanie,* pag. 1.)

Faydit déduit les raisons qui l'ont déterminé à publier son libelle, et il ajoute :

« Je l'ai intitulé *Télémacomanie,* pour marquer l'injustice de la « passion et de la fureur avec laquelle on court à la lecture du ro- « man de *Télémaque,* comme à quelque chose de fort beau, au lieu « que je prétends qu'il est plein de défauts et indigne de l'auteur.» (Pag. 8.)

Après l'Avis au lecteur, on passe à la critique. Faydit démontre que la vogue d'un livre ne signifie rien pour le mérite réel de ce livre.

Le procès aux éditions étant fait, Faydit, homme fort grave, fort scrupuleux, excellent chrétien, s'élève avec force contre les tableaux voluptueux du *Télémaque.*

« Je n'ai presque vu autre chose, dans les premiers tomes du « *Télémaque* de M. de Cambrai, que des peintures vives et natu- « relles de la beauté des nymphes et des naïades... de leurs intrigues « à se faire aimer, et de la bonne grâce avec laquelle elles nagent « toutes nues aux yeux d'un jeune homme pour l'enflammer... La « description de l'île de Chypre et des plaisirs de toutes les sortes « qui sont permis en ce charmant pays, aussi bien que les fréquents « exemples de toute la jeunesse qui, sans l'autorité des lois et sans « le moindre sentiment de pudeur, s'y livre impunément à toutes « sortes de voluptés et de dissolutions, occupe une bonne partie « du premier et du second tome du roman de votre prélat. » (Pag. 5.)

« Je voudrais bien savoir à quoi peuvent servir de pareilles lec-

« tures, qu'à corrompre l'esprit des jeunes gens qui les font, et « qu'à exciter en eux des images que la religion nous oblige au « contraire d'écarter et d'étouffer. » (Pag. 6.)

La colère de Faydit va plus loin : il déclare nettement que ce *roman inspire les images du vice et du libertinage* (pag. 7); et il ajoute « que M. de Cambrai a fait plus de tort à la religion par son « *Télémaque* que par son livre des *Maximes des Saints*, et que le « premier est plus pernicieux que le second. » (Pag. 16.)

Voilà, si je ne me trompe, tout le raisonnement sur Velléda.

Après avoir reproché à Fénelon les longs voyages de Télémaque, Faydit passe à la seconde partie de sa critique. C'est là qu'il étale son érudition, et qu'il montre très pertinemment que Fénelon ne savait ni l'histoire, ni la Fable, ni la géographie. Anachronisme pour Pygmalion, anachronisme pour Sésostris, anachronisme pour Aceste, etc., etc. (Pag. 75 et suiv.) Quant à Bocchoris, il y a non-seulement anachronisme, mais faute grossière contre l'histoire, car Fénelon nous le représente comme un insensé, et l'histoire en fait un sage. (Pag. 313.)

Faydit ne veut pas qu'on emprunte un nom dans l'histoire pour le donner à un personnage d'invention, et il faut absolument que le Bocchoris du *Télémaque* soit le Bocchoris de Diodore de Sicile comme la Valléda des *Martyrs* est de toute nécessité la Valléda de Tacite.

Ailleurs Faydit trouve, en trois mots, *trois insignes bévues.* (Pag. 272.) « C'est le reproche qu'on a à faire à M. de Cambrai, de « n'avoir su ni la Fable, ni l'histoire, et d'avoir fait presque autant « de fausses histoires qu'il a parlé de choses. Fondation de villes, « invention des arts, portrait des grands hommes, éloge des bons, « satires contre les prétendus méchants, descriptions des pays, « mœurs des peuples, tout est faux. » (Pag. 142.)

« Ce grand homme, qui se mêle de parler de tout, de la théolo-« gie, de l'histoire et de la Fable, et même de faire des romans, ne « sait pas les premiers éléments de la *romanographie.* » (Pag. 173.)

C'est la cause de la religion, des bonnes mœurs et du bon goût, qui met à Faydit la plume à la main. On ne sait pourtant comment il arrive que certain article inspire au censeur une étrange gaieté : Faydit rencontre sur son chemin les flagellations des prêtres égyptiens, et tout à coup sa verve s'allume. Puis vient l'article de la circoncision.

« Il faut nécessairement que puisque Télémaque eut l'honneur « de converser, et même de se familiariser avec un prêtre égyptien « du temple d'Apollon, nommé Termosiris, qu'il se soit fait cir- « concire. Que dis-je? circoncire... il faut... (Voyez le texte). A « l'égard de Télémaque, il faut que ni Calypso, ni la jeune Eucha- « ris, ni la charmante Antiope, fille du roi Idoménée, ni aucune « des belles nymphes de l'île d'Amour ou de Chypre, ni Vénus « même, n'aient point eu le vent de son infirmité secrète; car as- « surément elles n'auraient point été si empressées de l'avoir pour « époux ou pour galant, et n'auraient pas été si affolées de lui que « le roman les représente. » (Pag. 369-70-71.)

Enfin dans une troisième partie, dont Faydit ne donne cependant qu'une *idée* (et quelle idée!) il attaque le *Télémaque* sous les rapports littéraires.

« Je voulais donc, dit-il, relever en dernier lieu les absurdités, « les fatuités et pauvretés d'esprit et fautes de jugement qui sont « répandues dans cet ouvrage, et surtout dans les épisodes, dans « les dénoûments des intrigues, dans les portraits des personnes « vivantes, dans les instructions et les leçons de sagesse et de phi- « losophie que Mentor donne à son élève. » (Pag. 452.)

Suit la critique de la scène admirable où Mentor précipite Télémaque dans la mer. Ensuite viennent des plaisanteries sur le naufrage. Mentor et Télémaque sont à *califourchon* sur un mât, « comme « font les enfants qui mettent un bâton entre leurs jambes, et le « tournent comme ils veulent deçà et delà, et l'appellent leur petit « dada. » (Pag. 456.) Mais comment Mentor et Télémaque ne « glisseraient-ils point sur ce mât! Apparemment qu'ils avaient

« mis chacun un clou derrière eux, qui les empêchait de couler. » (Pag. 356.)

Plus loin, vous lisez que, « dans le roman de *Télémaque*, tout est hors de sa place et de travers. » (Pag. 464.) « Dans le roman de « *Télémaque*, tout est guindé, singulier, extraordinaire : l'historien « est toujours monté sur des échasses; les moindres bergères y « parlent toujours phébus et poétiquement. » (*Ibid.*) « Les prouesses de don Quichotte et de Gusman d'Alfarache, ni celles des « Amandis et de Roland le Furieux, n'ont rien de semblable. » (Pag. 476.)

Enfin, sur quelques expressions employées par Fénelon pour peindre la beauté d'Antiope, Faydit s'écrie :

« A quoi peuvent servir, après cela, toutes les belles instruc-« tions de morale et de vertu chrétienne et évangélique que M. de « Cambrai fait donner par Mentor à Télémaque? N'est-ce pas mê-« ler Dieu avec le démon, Jésus-Christ avec Bélial, la lumière avec « les ténèbres, comme dit saint Paul; faire un mélange ridicule et « monstrueux de la religion chrétienne avec la païenne, et des « idoles avec la Divinité?... Bien loin que la vérité, débitée par ces « sortes de prêcheurs, fasse impression et porte à la dévotion, elle « ne peut tout au plus porter les lecteurs qu'à la leur rendre sus-« pecte, et même méprisable. » (Pag. 462.)

Ces derniers passages de la *Télémacomanie* tombent si juste sur les *Martyrs,* c'est là si parfaitement les reproches que l'on a faits au style, au sujet et à l'effet du livre (galimatias, phébus, caractères ridicules, péril pour les mœurs et la religion, profanation, scandale), que mes censeurs semblent avoir copié les pensées, les plaisanteries et les phrases même de Faydit.

J'étais destiné à éprouver un genre de critique tout particulier. Il a fallu, pour m'attaquer, changer de poids et de mesures, et reprocher aux *Martyrs* ce qu'on approuve partout ailleurs : car ce n'est pas la manière, mais le fond qu'on censure dans l'épisode de Velléda; et pourtant Velléda est-elle autre chose que Circé, Didon, Armide,

Eucharis, Gabrielle? Je n'ai fait que suivre les traces de mes devanciers, en ajoutant à ma peinture un correctif qu'aucun auteur n'a mis à la sienne. Renaud ne se repent point de ses erreurs comme amant, il rougit seulement de sa mollesse comme guerrier. Il retrouve Armide, il la console, il s'en va de nouveau avec elle : et quel tableau que celui de Renaud couché sur le sein d'Armide, et puisant tous les feux de l'amour dans les regards de l'enchanteresse ! Si j'avais retracé de pareilles images, que n'eût-on point dit, que n'eût-on point fait? Et remarquez toutefois que l'écrivain de ces scènes voluptueuses allait être couronné de la main d'un pape au Capitole, lorsqu'il mourut la veille de sa gloire. Eudore se repent, Eudore combat sa faiblesse; après sa chute, il la déplore ; il se soumet à une pénitence publique, il retourne à la religion ; et son repentir est si grand, si sincère, qu'il le conduit au martyre. Les saints eux-mêmes, et les plus grands, ont donné de pareils exemples de faute et d'expiation. Saint Augustin ne nous a-t-il pas peint ses désordres? Son fils Adéodat ne fut-il pas le fruit d'un amour criminel! Soit qu'on examine l'épisode de Velléda dans ses conséquences pour Eudore, soit qu'on le considère sous d'autres rapports, cet épisode n'a aucun danger; l'effet même de la passion de la druidesse en amortit l'effet pour le lecteur. L'espèce de folie dont Velléda est atteinte, le malheur de cette femme, l'indifférence d'Eudore, ses remords après sa chute, ne laissent que la tristesse au fond de l'âme. Observons de plus que Velléda ne détruit point l'intérêt pour Cymodocée, comme Didon pour Lavinie. C'est peut-être la première fois que la passion a moins intéressé que le devoir, et l'amante moins que l'épouse : espèce de tour de force dans ce genre, qui rend l'épisode très moral. Cette observation n'est pas de moi ; elle est d'un homme supérieur, sur l'autorité duquel j'aime à m'appuyer.

Il faut dire pourtant que j'ai remarqué dans le dixième livre des tours un peu trop vifs, des expressions qui pouvaient être adoucies sans rien perdre de leur chaleur. J'ai retranché les blasphèmes

et les imprécations d'Eudore au moment de sa chute; j'ai épaissi les voiles; en un mot, tel que cet épisode reparaît aujourd'hui, il serait impossible au chrétien le plus scrupuleux de s'en plaindre; à plus forte raison à des critiques qui visiblement ne sont pas fort chrétiens.

Si j'examine ensuite le caractère de l'autre héroïne des *Martyrs,* je vois que Cymodocée a trouvé grâce aux yeux de la plupart des critiques, mais on s'écrie : « Cymodocée ne meurt pas chrétienne, « elle meurt pour son époux. »

Je ne m'attendais pas à ce reproche. Si je croyais mériter quelque louange, c'était précisément par ce côté. Des hommes faits pour avoir une opinion en littérature en avaient jugé ainsi. Quoi! on voudrait que Cymodocée, à peine âgée de seize ans, élevée toute sa vie dans le paganisme, ayant à peine reçu au milieu des persécutions quelques instructions chrétiennes; on voudrait qu'elle fût tout à coup aussi ferme dans la foi qu'une sainte Félicité ou qu'une sainte Eulalie ! On a vu, dit-on, de pareils miracles. D'accord; mais en poésie il faut suivre la règle :

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce mélange de timidité et de fermeté, d'ignorance et de lumières; ces hésitations d'une femme demi païenne, demi chrétienne, qui confond dans son amour et sa religion nouvelle et son nouvel époux, sont des traits qu'il m'était impossible d'omettre, si je voulais conserver la vraisemblance du caractère. Cymodocée subitement inspirée, renversant les idoles, demandant le martyre, bravant les bourreaux, maudissant la religion de son père, eût été le comble de l'absurdité en fait d'art et de mœurs. Outre que la violence ne plaît point dans les femmes, et qu'en général on aime peu les héroïnes, Cymodocée eût encore offert le grand inconvénient d'une ressemblance parfaite avec Eudore. Que fût-il resté à celui-ci, si la fille d'Homère eût lutté avec lui de courage et de zèle? Cymo-

docée meurt, c'est assez. Dieu accepte le sacrifice de cette colombe : son ingénuité et son innocence seront comptées pour ce qui manque à la perfection de sa foi. Tous les saints ne vont pas au ciel par la même vertu : les uns brillent par la charité, les autres éclatent par la simplicité du cœur. Il ne faut pas croire aussi que tous les martyrs apportent au combat la même ardeur et la même force : on a vu dans les forêts du Canada de jeunes missionnaires pousser des cris dans l'excès des tourments que leur faisaient souffrir les Sauvages, tandis qu'auprès d'eux un vieil apôtre expirait sans faire entendre d'autres soupirs que ceux de l'amour divin [1]. Faites de Cymodocée une chrétienne emportée et farouche, il faudra jeter le livre au feu.

Cependant, on doit toujours reconnaître ce qu'il peut y avoir de fondé en raison, même dans la critique la moins raisonnable. Pour éviter tout reproche, j'ai fait un changement considérable dans cette édition. Cymodocée n'est plus demandée *directement* par le ciel, comme victime expiatoire, mais *indirectement*, comme une victime dont le sacrifice doit augmenter le sacrifice d'Eudore, et rendre plus efficace l'holocauste du martyr. La foi de Cymodocée n'exige plus, dans ce plan, la même force, et la religion et l'art sont satisfaits.

Telles sont à peu près les objections morales et religieuses que l'on a faites aux *Martyrs*. Veut-on savoir la vérité ? Si j'avais originairement retranché une douzaine de lignes de la préface, et si j'avais donné un autre titre à l'ouvrage, je ne sais pas sur quoi on se serait disputé. On s'est jeté sur le passage où je parlais du merveilleux chrétien, et l'on s'est battu contre ce qu'on appelle mon système: il ne s'agissait point d'un système ; il n'était question que de juger un livre, d'en considérer le style et le plan, d'en examiner les transitions ; de voir si j'avais heureusement rajeuni des comparaisons antiques, trouvé des comparaisons nouvelles ; de prononcer sur la vérité des tableaux ; de dire en quoi je différais de mes prédécesseurs,

[1] Voyez l'Histoire du père Brébeuf et de son jeune compagnon, citée dans le *Génie du Christianisme*, d'après l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par CHARLEVOIX.

en quoi je leur ressemblais ; de montrer les écueils que j'avais évités, ceux où j'avais fait naufrage : on n'a point songé à tout cela. Qu'importent à la critique la bonne foi et la justice quand elle veut aveuglément condamner? On saisit quelques phrases au hasard, on ferraille avec l'auteur, et l'examen se réduit à une amplification injurieuse, où l'on tâche de faire briller par-ci par-là un peu d'esprit.

Il est certain aussi que le titre du livre, connu d'avance, avait préparé l'esprit du public chrétien à un ouvrage d'un tout autre genre. On s'attendait à trouver une espèce de martyrologe, une narration historique des persécutions de l'Église, depuis Néron jusqu'à Robespierre. La surprise a été grande lorsque, frappées de cette idée, des personnes simples se sont trouvées, en ouvrant le livre, au milieu de la famille d'Homère. Des gens un peu moins simples se sont vite aperçus de cette surprise, et ils en ont profité pour augmenter l'humeur qui s'empare involontairement de notre esprit lorsque nous sommes trompés en quelque chose. Si j'avais intitulé mon livre *les Aventures d'Eudore,* on n'y aurait cherché que ce qui s'y trouve. Il est trop tard pour revenir à ce titre; et d'ailleurs le véritable titre de l'ouvrage est certainement celui qu'il porte. La surprise passera ; elle est déjà passée ; et l'ouvrage ne tardera pas à être considéré sous son véritable jour.

Si le *Génie du Christianisme* a été de quelque utilité à la religion, les *Martyrs,* je l'espère, partageront avec lui cet inestimable honneur. L'homme est plus sensible aux exemples qu'aux préceptes. La peinture des souffrances de tant de martyrs (car, après tout, cette peinture n'est pas une fiction) ne sera point sans effet sur les lecteurs. Heureux si j'ai prouvé que notre religion peut lutter sans crainte avec les plus grandes beautés d'Homère, et qu'elle donne, dans l'infortune, un courage au-dessus de la rage des persécuteurs et de la cruauté des bourreaux !

OBJECTIONS LITTÉRAIRES.

Un homme de beaucoup d'esprit, de goût et de mesure, et qui

de plus est poète, et poète d'un vrai talent, ce qui ne gâte rien à la présente discussion, n'a fait que trois objections contre les *Martyrs,* après lesquelles il semble tout approuver :

1° Le héros n'est pas historique;

2° Le triomphe de la religion, où le but de l'ouvrage n'est pas assez annoncé;

3° Le récit n'est point assez lié à l'action.

Il y a en littérature des principes immuables, et d'autres qui n'ont pas la même certitude. La règle des trois unités, par exemple, est de tout temps, de tout pays, parce qu'elle est fondée sur la nature, et qu'elle produit la plus grande perfection possible. Je crois qu'il n'en est pas ainsi de la règle du personnage historique, parce qu'il est prouvé qu'on peut intéresser aussi vivement pour un personnage d'invention que pour un personnage réel. Aussi voyons-nous qu'Aristote et Horace laissent à ce sujet plus de liberté à l'auteur.

On convient que la plupart des préceptes d'Aristote pour la tragédie s'appliquent également à l'épopée. Dacier, dont j'emprunterai la traduction, s'explique ainsi en commentant le vingt-quatrième chapitre de la *Poétique :*

« Aristote a dit, dans le cinquième chapitre, que l'épopée a cela « de commun avec la tragédie, qu'elle est une imitation des actions « des plus grands personnages, et il a eu soin de nous avertir que « toutes les parties de ce poëme héroïque se trouvent dans la tra- « gédie. Ainsi, ayant expliqué parfaitement et en détail tout ce qui « regarde la composition du poëme dramatique, il n'a presque plus « rien à dire de l'épopée. Voilà pourquoi il est si court dans le « traité; il n'y emploie que deux chapitres, qui ne sont, à propre- « ment parler, qu'une récapitulation sommaire, et une *application* « *qu'il fait à l'épopée des règles qu'il a données à la tragédie.* » (*Poétiq.* d'Arist., pag. 371.)

Ce point établi, nous trouvons qu'Aristote dit :

« Il arrive fort souvent que dans les tragédies on se contente

« d'un ou de deux noms connus, et que tous les autres sont inven-
« tés. Il y a même des pièces où pas un nom n'est connu, comme
« dans la tragédie d'Agathon, qu'il a appelée *la Fleur ;* car, dans
« cette pièce, tous les noms sont feints comme les choses, et elle ne
« laisse pas de plaire.

« C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleu-
« sement à suivre toujours les fables reçues d'où l'on tire ordinai-
« rement les sujets de tragédie. *Cela serait ridicule ; car ce qui est*
« *connu l'est ordinairement de peu de personnes, et cependant il*
« *divertit tout le monde également.*

« Il est donc évident par là, que le poete doit être l'*auteur de son*
« *sujet,* encore plus que de ses vers. » (*Poétiq.* d'ARIST., chap. IX, pag. 126 et 127.)

En examinant ce passage, où brille l'excellent jugement d'Aristote, le savant traducteur observe « qu'Horace était du même senti-
« ment ; mais qu'il s'est cru obligé d'avertir les Romains que ces
« sujets, entièrement inventés, *étaient plus difficiles* à traiter que
« les autres, et de leur conseiller de s'attacher plutôt à des sujets
« connus :

> Difficile est proprie communia dicere, tuque
> Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
> Quam si proferres ignota indictaque primus. »

Ainsi, d'après le premier législateur du Parnasse, j'ai pu inventer mon sujet et mes personnages, et d'après le second, cela m'a jeté seulement dans une route *plus difficile.* Aristote cite Agathon, qui réussit en inventant ses héros ; et parmi nous on peut s'autoriser de l'exemple de Voltaire, dans *Zaïre, Alzire* et *Tancrède,* et même de celui de Racine, dans *Bajazet.*

Appliquons cette règle à l'épopée, et attachons-nous à ces mots remarquables du Stagyrite : « Ce qui est connu l'est ordinairement
« de peu de personnes, et cependant il divertit tout le monde éga-
« lement. »

En effet, tous ces grands personnages de l'épopée, que nous regardons aujourd'hui comme historiques, le sont-ils bien réellement? Seraient-ils connus comme Alexandre et César, s'ils n'avaient été chantés par les poètes? Prenons le premier de tous, Achille : je doute fort que, sans Homère, son nom fût venu jusqu'à nous. Allons plus loin : connaissions-nous beaucoup Télémaque, avant que Fénelon nous eût donné son épopée? Cependant Télémaque, nommé deux fois dans l'*Iliade*, est encore un des acteurs de l'*Odyssée*. Si l'on veut juger cette question, que l'on considère combien peu de gens savent qu'il existe dans les poëmes d'Homère un personnage appelé Eumée. Ce personnage joue toutefois dans l'*Odyssée* un rôle aussi important que celui de Télémaque; et, quoique pasteur de troupeau, Eumée est le descendant d'un roi. Si quelque poète chantait aujourd'hui le fidèle serviteur d'Ulysse, pourrait-on dire que ce poète n'aurait pas créé son héros? Et ce même Eumée, historique par l'autorité d'Homère, n'est-il point, dans l'origine, un personnage d'invention? On rencontre dans l'histoire de l'enfance des peuples une foule de noms que la mémoire laisse échapper. L'auteur qui s'en empare pour les placer sur la scène épique, et qui les fait passer de l'oubli à la gloire, en doit être regardé comme le véritable créateur. Si le pieux Énée ne se trouvait pas dans l'*Iliade*, et surtout dans l'*Énéide*, beaucoup de lecteurs se souviendraient-ils de l'avoir entrevu dans Tite-Live et dans Denys d'Halicarnasse?

On convient que des noms trop éclatants, trop historiquement connus, ne sont pas favorables à l'épopée. Que gagne-t-on alors à ne pas inventer ses héros?

Addison et Louis Racine ont fort bien démontré, au sujet du *Paradis perdu*, que c'est l'action et non pas le héros qui fait l'épopée. Homère chante la *colère* d'Achille; il ne chante pas Achille : cela est si vrai, que si vous ôtez de l'*Iliade* le nom d'Achille, et que vous donniez à la colère d'un autre Grec l'influence que celle du fils de Pélée a sur les événements du siége de Troie, le poëme existe encore avec tout son intérêt et toutes ses beautés. Le héros

est donc en soi-même peu de chose dans l'épopée, pourvu que l'action soit grande et intéressante. Et de quelle complaisance Aristote n'use-t-il pas alors envers les poètes, puisqu'il leur permet d'inventer même leur action !

Je soumets ces doutes à l'excellent critique dont j'ose me permettre de combattre l'opinion. Je me suis appuyé : 1° de l'autorité d'Aristote, qui permet d'inventer les personnages et le sujet ; j'ai fait voir : 2° que les personnages épiques doivent être regardés presque tous comme des créations du poète ; je vais ajouter l'autorité d'un grand exemple : le Renaud du Tasse est un personnage d'invention.

On trouve dans les historiens des croisades six Godefridi, neuf Gaudefridi, quatorze Beaudoin, un Tancrède, vingt-deux Roger, sept Raimond, une foule de Robert, de Gautier, de Richard et de Guillaume ; cinq Renaud écrits Rainaldi, un écrit Reinoldus, un autre Rainoldus, et trois écrits Reinauldi.

Ces chevaliers et comtes du nom de Renaud sont répandus dans les historiens des croisades, l'Anonyme donné par Campden, Robert Moine, Baldric, Raimond d'Agiles, Fulcher, Gautier, Guibert et Guillaume de Tyr. De tous les Renaud qui se montrent à diverses époques, dans les différentes croisades, aucun ne paraît avoir été de la maison d'Est. Il faudrait surtout chercher le Renaud du Tasse au temps de l'entreprise de Pierre l'Ermite. Or, on ne rencontre dans l'Anonyme de Campden, Robert Moine et Baldric, historiens de cette première croisade, qu'un seul Renaud : ce Renaud trahit les croisés, se fit mahométan, et ne semble pas avoir porté un grand nom. Besoldo, dans son histoire *De regibus Hierosolymorum,* garde le même silence. Quand, en fouillant les vieilles chroniques et les titres des grandes maisons d'Italie, on découvrirait qu'un Renaud de la maison d'Est accompagna Godefroi de Bouillon à Jérusalem, de bonne foi, serait-ce un personnage historique? Dans ce cas, il y a tel gentilhomme breton ou périgourdin qui pourrait figurer dans l'épopée. Le nom du comte de Saint-Gilles est certainement beaucoup plus connu dans la première croisade que la plupart des

noms que j'ai cités, parce qu'il se lit à la fois dans Anne Comnène et dans les chroniqueurs latins, et pourtant combien y a-t-il de lecteurs qui aient entendu parler du comte de Saint-Gilles?

Ainsi ce fameux Renaud d'Est est sorti tout entier du cerveau du poète, puisque son nom n'est pas même dans les récits du temps. Quant à Soliman, son rival de gloire, on trouve un Soliman, fils d'un soudan de Nicée, qui battit le renégat Renaud ; mais c'est tout, et le reste du caractère est formé d'après celui de Saladin. Et Argant, Clorinde, Herminie, sont-ils des noms historiques? Et Armide, qu'en dirons-nous? Ce n'est point un personnage épisodique; car, si on le retranche du poëme, le poëme n'existe plus. Armide cause l'absence de Renaud, et l'absence de Renaud établit l'action de la *Jérusalem*, comme le repos d'Achille donne naissance à l'*Iliade*. Ainsi, le premier héros du Tasse est d'invention[1]; la plupart des caractères inférieurs sont d'invention; et Armide, sur qui roule la machine poétique, doit également sa naissance aux Muses. Observons que le roi de Jérusalem, Aladin, est encore un enfant du poète. Le père Mainbourg avait remarqué avant moi les *Imaginations* du Tasse : « Le fameux bois enchanté, dit-il, Ismen, Clorinde, *Renaud,* Armide, et cent autres pareilles choses de l'*invention* du Tasse, ne sont que d'agréables visions d'un poète qui prend plaisir, pour en donner aux autres, à faire de *nouvelles créatures qui ne furent jamais.* (*Hist. des Crois.*, liv. III.)

Muratori et Gibbon conviennent aussi que le Tasse a inventé son héros.

Si je passe de ces autorités à mon sujet, on va voir que tout me faisait une loi d'inventer mon principal personnage.

Le caractère grave, froid et tranquille de Constantin, est précisément l'opposé du caractère épique. Qui pourrait se représenter le

[1] Le critique à qui je m'adresse ici a trop de candeur pour m'objecter que c'est Godefroi qui est le premier héros de la *Jérusalem*. Je sais bien que le Tasse chante *il gran Capitano;* mais c'est à Renaud que le sort de Jérusalem est attaché, comme celui de Troie au fils de Pélée.

père temporel du concile de Nicé, livré à ces aventures de guerre et d'amour qu'amène le dévelopement d'une épopée? La vie de ce prince est d'ailleurs trop connue, et malheureusement un crime pèse sur elle. Le poëme héroïque exige des passions, mais il rejette les crimes : noble dédain des Muees, qui n'accordent leur plus beau chant qu'à la vertu!

Je voulais en outre peindre les mœurs homériques, et les scènes tranquilles de l'*Odyssée*, au milieu des scènes sanglantes d'une persécution. Comment, sans absurdité, conduire Constantin sous le toit de Démodocus? Comment produire des rivalités, des jalousies? Aurais-je jeté tout cela dans les épisodes? Dans ce cas, l'unité d'action était détruite. J'avais pour but de retracer la persécution des fidèles sous Dioclétien. Où l'aurais-je placée, cette persécution? Constantin, trop jeune alors, n'y joua aucun rôle. Si l'on dit que j'aurais pu mettre le massacre des chrétiens sur l'avant-scène, en le comprenant dans le récit, mon sujet n'aurait donc pas été la dernière persécution de l'Église? Et c'est pourtant le sujet que je me proposais de traiter. On pouvait trouver autre chose dans la vie de Constantin. Sans doute il y a mille plans, qui tous peuvent être meilleurs que le mien; mais enfin c'est sur le mien qu'il faut me juger. Combien de fois n'a-t-on pas refait l'*Énéide* et la *Henriade!*

Il demeure à peu près certain que Constantin, pour des raisons tirées de son caractère et de la nature du sujet, ne pouvait pas être mon héros. Qui donc aurais-je choisi à cette époque? Un martyr connu? C'est ici que les jeux de l'imagination sont impérieusement interdits; c'est ici qu'on aurait crié avec raison au sacrilége. Un confesseur de la foi, devenu l'objet d'un culte sacré, a ses traditions immuables, dont on ne peut s'écarter sans impiété; les actes de son martyr sont là : les éloquents témoins de Dieu s'élèveraient contre la Muse qui oserait changer un seul mot à l'histoire de la religion et du malheur.

D'après ces considérations, je n'avais plus qu'une ressource : celle

d'inventer mes principaux personnages; il nous reste à voir si, dans ce cas, j'ai usé de tous les moyens de l'art.

Afin d'ennoblir Eudore, et de le rendre, pour ainsi dire, historique, je le fais descendre d'une famille de héros, et surtout du dernier des Grecs, Philopœmen. Racine emploie le même artifice pour rehausser l'importance de Monime. Ainsi c'est dans Eudore que l'Évangile va faire la conquête du sang de ces grands hommes dont Plutarque nous a transmis l'histoire. Inventée sur le même modèle, Cymodocée est la fille d'Homère; et c'est en elle que le christianisme doit triompher des grâces, des beaux-arts et des divinités de la Grèce. Le critique a déjà trouvé cette réponse assez ingénieuse; il semble même, en ce cas, approuver mes personnages d'invention : mais il aurait voulu que j'eusse insisté davantage sur mon idée, et qu'elle eût été mise d'une manière plus frappante sous les yeux du lecteur. Il a raison; et c'est ce que j'ai fait dans cette édition nouvelle [1].

Si l'art trouve ces explications suffisantes, on doit remarquer que la religion, et c'est la chose importante, est pleinement satisfaite par l'invention de mon héros.

Dieu choisit souvent dans les conditions les plus humbles l'homme dont les épreuves attirent la bénédiction du ciel sur les nations.

« Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé, selon le monde, pour
« confondre les sages; et ce qui est faible, selon le monde, pour
« confondre ce qu'il y a de fort.

« Et il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable, selon le
« monde, et ce qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand [2]. »

Cette première vérité reconnue, on voit ensuite que la hiérarchie des vertus, et conséquemment l'efficacité plus ou moins grande des sacrifices, est admise pour tous les Pères d'après l'histoire de Caïn et d'Abel.

[1] Voyez le livre du *Ciel,*
[2] S. Paul., *Epist, ad Corinth.*, I, cap. I.

Je puis donc supposer, dans toutes les analogies de la foi, qu'au temps de la persécution, un martyr dont les actes se sont perdus s'offrit en holocauste volontaire, et que cet holocauste, par un mérite intérieur connu de Dieu seul, parut plus agréable au Très-Haut que toutes les autres victimes. Combien, en effet, de confesseurs obscurs moururent sous Dioclétien, pour la conversion du monde! Outre les fameux athlètes qui brillent dans l'histoire, et qui révélèrent leurs cendres à l'Église par des miracles. « Que de saintes « reliques, s'écrie Prudence, la terre dérobe à nos hommages! O « Italie, qui dira les tombes sans honneurs dont tes champs sont « couverts[1]! » Eudore sera donc le représentant des héros des deux religions : les uns ignorés du monde, mais couronnés de gloire dans le ciel; les autres, illustres sur la terre, mais privés de la gloire divine. J'aurai célébré dans sa personne ces pauvres que Galérius faisait jeter dans la mer, ces milliers de chrétiens attachés à des gibets, brisés par des roues, déchirés par des ongles de fer : sublimes victimes, qui, ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, ont laissé leurs propres noms inconnus aux hommes : *Stat nominis umbra!*

Je passe à l'objection touchant le but de l'ouvrage.

Dans aucune épopée le résultat de l'action n'est plus souvent indiqué que dans les *Martyrs*. L'*Énéide* est la fondation de l'empire romain. Virgile en dit un mot au commencement de son poëme; ensuite Jupiter explique à Vnéus la suite des destins d'Énée; mais après le premier livre il est à peine question de ces destins. Si, vous retrouvez les Romains sur le bouclier d'Énée et dans les Champs Élysées, ce ne sont que de beaux épisodes; ce n'est point une marche directe vers le but que le poète a d'abord marqué. A chaque pas, au contraire, le triomphe de la religion est rappelé dans les *Martyrs* : il est annoncé dans l'exposition; il est prédit dans le ciel : je répète en vingt endroits que Constantin régnera

[1] *Lib. Coron.*

sur les nations devenues chrétiennes; que l'ambition de ce prince est l'espoir du monde : j'avertis sans cesse que l'enfer sera confondu. Dans le dernier livre, Michel, en précipitant les démons dans l'abîme, déclare que leur empire est passé, que le règne du Christ est établi. Eudore, en allant au supplice, prophétise le règne de Constantin; et Galérius, en se rendant à l'amphithéâtre, apprend que Constantin, proclamé César, marche à Rome, et s'est délcaré chrétien. Jamais rien fut-il plus clair, plus précis? Toutefois, j'ai cru devoir céder encore à la critique : après ces mots, *les dieux s'en vont,* j'ai ajouté quelques lignes qui justifient mieux le second titre de l'ouvrage : Galérius meurt; Constantin arrive à Rome, il venge les martyrs; il reçoit la dignité d'Auguste sur la tombe d'Eudore, et la religion chrétienne est proclamée religion du monde romain.

Cette nouvelle conclusion satisfera surtout ceux qui, daignant applaudir aux *Martyrs,* ne leur reprochaient qu'une seule chose : c'était d'intéresser le lecteur aux scènes d'une action *privée*, plutôt qu'au développement d'une action *publique.* Mais en contentant sur ce point quelques esprits éclairés, je dois dire toutefois que l'action *publique* n'est point une règle de l'épopée; il serait même aisé de prouver la vérité contraire. Toute action, fondement de l'épopée, du moins de l'épopée telle qu'elle existe dans l'*Iliade,* l'*Odyssée*, l'*Énéide,* et le *Télémaque,* tient à une action publique; mais cette action en elle-même est une action privée. Ainsi la colère d'Achille n'est point la journée fatale d'Ilion, et l'arrivée d'Énée en Italie n'est point la fondation de Rome, qui n'eut lieu que longtemps après. Dans l'*Odyssée* et dans le *Télémaque*, l'action est encore bien plus particulière, bien plus domestique : c'est un fils qui cherche son père; c'est un mari qui retrouve sa femme dans une petite île obscure; et tout cela sans qu'il en résulte aucun événement dans l'avenir. L'action d'Eudore est absolument de la même nature que celle d'Achille et d'Énée : elle tient à une action publique, mais elle est privée; elle produit ensuite le règne de Con-

stantin et le triomphe de la religion, comme la colère du fils de Pélée et l'exil du fils de Vénus amènent la chute de Troie et l'établissement de l'empire romain. Si la *Pharsale* et la *Jérusalem* ont pour sujet une action historique achevée dans le cours de ces deux poëmes, l'autorité de Lucain et du Tasse ne peut balancer celle d'Homère et de Virgile. C'est encore une erreur de croire que le héros d'une épopée doit être nécessairement roi ou fils de roi. Renaud et Godefroi même ne sont que de simples chevaliers, ou de très petits souverains, et leur naissance n'a pas plus d'éclat que celle du descendant de Phocion et de Philopœmen. Les personnes qui ont pris quelque plaisir à la lecture des *Martyrs* peuvent être tranquilles : elles se sont *amusées dans les règles.* Jamais ouvrage ne fut plus conforme à la doctrine poétique, plus orthodoxe au Parnasse. Je dirai plus : la conclusion que j'ai ajoutée est, je crois, mieux appropriée au goût du temps où j'écris; mais elle n'eût point été demandé dans le siècle de Louis XIV. Elle n'est point nécessaire selon les lois du genre épique. Homère ne s'est pas donné la peine de faire un seul vers après les funérailles d'Hector, pour annoncer la chute de Troie; et Virgile, après la mort de Turnus, n'a point songé à marier le pieux Enée. Pourquoi cela? Parce que c'est au lecteur à tirer une conclusion trop manifeste, et que le poète n'est pas obligé de tout achever et de tout dire, comme l'historien et le romancier. Ma complaisance à cet égard a donc été extrême, et je pouvais, sans scrupule, laisser les choses comme elles étaient.

Venons au récit.

J'ose dire encore que dans aucune épopée le récit n'est rattaché aussi fortement à l'action qu'il l'est dans les *Martyrs*.

Le récit de l'*Odyssée* n'a point de rapport à la catastrophe; celui de l'*Énéide* est court et admirable : mais revoit-on, dans la suite du poëme, les principaux acteurs qu'Énée fait agir dans sa narration, et la scène en Italie se lie-t-elle à la scène de Troie? L'épisode de Didon, qui n'est ni de l'action ni du récit, tient-il au fond du du sujet comme l'histoire de Velléda tient au fond des *Martyrs?*

Le récit du *Télémaque* est magnifique; mais les personnages de ce récit, excepté Narbal, qu'on revoit un moment, disparaissent sans retour.

Dans le récit des *Martyrs*, vous trouvez d'abord la peinture des caractères qu'il sera essentiel de connaître dans le développement de l'action ; vous y trouvez le tableau du christianisme dans *toute* la terre, au moment d'une persécution qui va frapper *tous* les chrétiens; vous y trouvez l'excommunication d'Eudore, qui fait prendre à l'action le tour qu'elle doit prendre ; vous y trouvez la grande faute qui sert à ramener le héros dans le sein de l'Église : faute qui, répandant sur le fils de Lasthénès l'éclat de la pénitence, attire sur lui le regard des chrétiens, et le fait choisir pour défenseur de l'Église ; vous y trouvez le commencement de la rivalité d'Eudore et d'Hiéroclès, l'annonce des victoires de Galérius sur les Parthes : ces victoires achèvent de rendre ce prince maître absolu de l'esprit de Dioclétien, et préparent ainsi l'abdication qui amène la persécution; enfin vous y trouvez, par la vision de saint Paul ermite, la prédiction du martyre d'Eudore, et du triomphe complet de la religion. Pour comble de précautions, ce récit est motivé dans le ciel : Dieu déclare qu'il a conduit Eudore par la main, afin d'éprouver sa foi et de préparer sa victoire. Ajoutons que ce récit a de plus l'avantage de faire naître l'amour de Cymodocée, d'inspirer à cette jeune païenne les premières pensées du christianisme, et de concourir ainsi par un double moyen au but de l'action. Il ne vient donc pas là sans raison, pour satisfaire la curiosité d'un personnage, comme la plupart des récits épiques.

Quant à sa longueur, il n'est pas plus long, proportion gardée, que le récit de l'*Odyssée* et que celui du *Télémaque*, je dis proportion gardée, parce que je crois que les *Martyrs* ont un peu plus d'étendue que ces deux ouvrages. Il me semble, si je ne me trompe, que je suis assez fort sur ce point : une critique généreuse reconnaîtra sans peine que la raison est de mon côté.

Restent quelques difficultés présentées par divers journaux. J'ai

répondu à ces chicanes de détails dans les remarques : quant aux caractères de mes personnages, je ne sais trop à quoi m'en tenir. Démodocus est traité, par un censeur, comme un vieillard imbécile et ennuyeux; un autre censeur très peu favorable aux *Martyrs*, compare la douleur de Démodocus à celle de Priam, c'est-à-dire au plus beau morceau qui nous soit resté de l'antiquité : comment ferai-je?

Le même critique qui met Démodocus à côté de Priam veut que les *Martyrs* soient une espèce de parc anglais, de vastes campagnes, où l'on trouve des lieux déserts, des lieux parés, des montagnes, des précipices. Il faut bien que je me console : Pope a représenté les poëmes d'Homère sous l'image d'un grand jardin, et Addison se sert de la même comparaison pour le *Paradis perdu*.

Le même critique a dit encore que les *Martyrs* étaient un voyage, et toujours un voyage. Mais l'*Odyssée* est-elle autre chose qu'un voyage? Ulysse touche à tous les rivages connus de son temps. On disait dans l'antiquité : les *Erreurs d'Ulysse*. L'*Énéide* n'est qu'un voyage; la *Lusiade* du Camoëns n'est qu'un voyage : que de voyages dans la *Jérusalem!* Le *Télémaque* est non-seulement un voyage depuis la première ligne jusqu'à la dernière; mais le but de l'ouvrage en lui-même, ou l'action proprement dite, est un voyage. Le critique s'écrie : « L'auteur est allé là, une description; l'auteur est allé ici, son héros y passera. » J'ai une chose bien simple à répondre : les *Martyrs* étaient achevés en grande partie, principalement le récit d'Eudore, lorsque je suis parti pour l'Orient; c'est un fait que beaucoup de témoins pourraient affirmer. Ainsi ce n'est point Eudore qui voyage en Égypte, en Syrie, en Grèce, parce que j'ai voyagé dans ces contrées célèbres; mais c'est moi qui suis allé voir les bords que mon héros a parcourus. Je ne sache pas qu'on ait jamais reproché à Homère d'avoir visité les lieux dont il nous a laissé d'admirables tableaux. Je n'ai point, au reste, l'intention de choquer le censeur en répondant à ses objections : je reconnais qu'en attaquant les *Martyrs* il m'a traité avec décence, indulgence

même, et avec ces égards qu'un honnête homme doit à un honnête homme. Sa critique est celle d'un écrivain de talent; et, bien qu'elle m'ait semblé rigoureuse, elle m'a paru très digne d'être méditée.

Les imitations ont été un autre objet de controverse. Je ne puis mieux faire que de citer à ce sujet mon défenseur :

« La plus ancienne épopée que nous ayons après celle d'Homère, dit-il, c'est l'*Énéide*. Virgile ne se contenta pas d'imiter l'*Odyssée* et l'*Iliade*, il traduisit et abrégea la plupart des batailles du poète grec; il copia pour ainsi dire, selon Macrobe, un autre poète nommé Pisandre, pour en former le deuxième livre. Il prit de nombreux fragments, non-seulement dans les écrivains de sa nation qui l'avaient précédé, mais encore dans quelques-uns de ses plus illustres contemporains, tels que Lucrèce, Catulle, Varius, etc.; en sorte que l'on peut dire que cette épopée fut la première véritable *mosaïque*[1].

« Le Tasse, le plus célèbre poète épique des temps modernes, enleva à son tour des fragments aux Grecs et aux Latins. Ses héros furent, autant que son sujet le lui permettait, une copie de ceux d'Homère. Il fit passer dans sa *Jérusalem* des tableaux, des comparaisons, des descriptions, tellement imités de Virgile, qu'on reconnaît la construction et l'expression même du poète latin jusque dans le nouvel idiome dans lequel elles ont été transportées. La *Bible* lui fournit aussi des fragments, et c'est ainsi qu'il légua à

[1] Mon défenseur ne va pas assez loin. Les *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes, *Médée* d'Euripide, la *Guerre de Troie* de Quintus de Smyrne (c'est l'opinion de Lacerda), ont été mis à contribution par Virgile. Croira-t-on qu'on reprochait à l'*Enéide* d'être écrite d'un style commun, et de tenir le milieu entre l'enflure et la sécheresse? Périllus Faustinus avait fait un livre pour rassembler tous les vols de Virgile; Octavius Avitus composa plusieurs volumes des seuls vers pillés et des passages des divers auteurs imités par ce grand poète. On sait généralement que Virgile a traduit Homère, mais on ne sait pas jusqu'à quel point cela est porté. Si on entreprenait de vérifier les imitations, la plume à la main, je ne sais pas s'il resterait vingt vers de suite, je ne dis pas seulement à l'*Enéide*, mais encore aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*. Qu'est-ce que tout cela prouve contre Virgile? Rien du tout.

M. de Chateaubriand l'exemple d'une seconde véritable *mosaïque.*

« Milton vint ensuite, et prit dans le quatrième livre du Tasse le sujet de son *Paradis perdu.* Il copia le fameux discours de Satan, qui commence par ces mots : *Tartarei Numi;* il emprunta d'un comique italien quelques pensées qu'il jugea dignes de son sujet; il ne craignit pas de s'approprier ce qu'il trouva de bon dans la tragédie de Grotius, intitulée *Adam exilé.* La *Sarcotée,* mauvais poëme d'un jésuite allemand nommé Masenius, lui fournit quelques centaines de vers; il puisa dans la *Bible* plus que tout autre, et son poëme fut la troisième véritable *mosaïque.*

« Il me serait aisé de pousser cet examen jusqu'au *Telémaque* de Fénelon, et même à la *Henriade* de Voltaire; mais je crois en avoir assez dit. Lorsqu'un écrivain traite un sujet sur lequel d'autres se sont déjà exercés, il y a certaines idées principales qui doivent nécessairement se présenter, qui par là même sont à tout le monde. Les poètes ne diffèrent entre eux sur ce point que par les couleurs dont ils ornent leurs tableaux. Personne, d'ailleurs, avant les censeurs des *Martyrs,* ne leur a contesté le privilége de transporter dans leurs ouvrages les beautés de ceux qui les ont précédés, pourvu qu'ils sachent se les rendre propres par la manière dont ils les emploient.

« On sait, dit M. de La Harpe, que faire passer ainsi dans sa « langue les beautés d'une langue étrangère, a toujours été regardé « comme une des conquêtes du génie; et pour juger si cette con- « quête est aisée, il n'y a qu'à se rappeler ce que disait Virgile, « qu'il était moins difficile de prendre à Hercule sa massue que de « dérober un vers à Homère. »

« Longin, dans son *Traité du Sublime,* va plus loin encore que M. de La Harpe : parmi les Grecs, il cite Hérodote, Stésichore et Archiloque; puis il ajoute : « Platon est celui de tous qui a le plus « imité Homère; car il a puisé dans ce poète comme dans une vive « source *dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux...* Au « reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais

« comme une belle idée qu'il a eue, et qu'il s'est formée sur les « mœurs, l'invention et les ouvrages d'autrui.[1]. »

Le choix des autorités citées par mon défenseur est excellent, et me justifie assez sur un point qui ne méritait guère la peine qu'on s'y arrêtât.

Quelques lecteurs ont cru que j'avais transporté trop littéralement dans mon ouvrage des morceaux choisis de poésie antique ; c'est une erreur que les notes dissiperont : ces lecteurs ont été trompés par un ou deux vers placés dans les strophes ou dans les chœurs des hymnes à Diane, à Bacchus, à Vénus. Pour en donner un exemple, le *Pervigilium Veneris,* chanté dans l'île de Chypre, n'est point le *Pervigilium* faussement attribué à Catulle ; je n'ai emprunté de lui que le *Cras amet* et un demi-couplet. La première strophe est imitée en grande partie de Lucrèce, et la seconde entière est de moi.

J'ai peu puisé chez les anciens pour les comparaisons : celles des *Martyrs* m'appartiennent presque toutes. Les personnes dont le jugement fait ma loi pensent que c'est peut-être, avec les transitions, la partie la plus soignée de l'ouvrage. On paraît surtout avoir remarqué la comparaison du lion dans la bataille des Francs, celle de la voile repliée autour du mât pendant la tempête, celle du chant du coq sur un vaisseau, celle de l'homme qui remonte les bords d'un torrent dans la montagne, et qui arrive à la région du silence et de la sérénité ; mais enfin j'ai dérobé quelques comparaisons à la *Bible,* à Homère, à Virgile : et la critique, qui prend tout cela pour imitation littérale, ne s'aperçoit pas que ces comparaisons sont totalement changées.

La comparaison de l'Égypte à une génisse est de l'Écriture. Ayant à peindre l'Égypte après l'inondation, j'ai ajouté : « L'Égypte, toute « brillante d'une inondation nouvelle, ressemble à une génisse fé« conde qui *vient de se baigner dans les flots du Nil.* » Ai-je eu

[1] *Traité du Sublime*, chap. XI.

tort d'imiter ainsi, et ne pourrai-je pas revendiquer la comparaison entière ?

On connaît la description du chêne dans les *Géorgiques ;* description qui, pour le dire en passant, est tirée d'une comparaison de l'*Iliade.* Comme Homère, j'ai mis cette description en comparaison ; et voulant peindre la fortune décroissante d'Hiéroclès j'ai dit : « Le « pâtre qui contemple le roi des forêts du haut de la colline, le voit « élever au-dessus de ses rameaux verdoyants une couronne dessé- « chée. » Ce trait ne me rend-il pas propre le passage imité ?

On a blâmé ma comparaison d'Homère avec un serpent qui fascine par ses regards une colombe, et la fait tomber du haut des airs. La colombe est Cymodocée. Cette critique, si je ne m'abuse, est peu raisonnable. Le serpent, chez les poètes, est un animal fort noble. Hector, dans l'*Iliade,* est comparé à un serpent. Le serpent était mêlé à toutes les choses sacrées : un serpent sort du tombeau d'Anchise, en Sicile, et vient goûter aux gâteaux des sacrifices. Le serpent était l'emblème du génie : cela convient-il à Homère ? Le serpent était consacré à Apollon : Apollon n'a-t-il aucune analogie avec Homère ? Au temple de Delphes, l'oracle, dans les premiers âges, était rendu par un serpent : ce serpent ne peut-il être l'emblème du plus grand des poètes, inspiré par le souffle du dieu des vers ? Le serpent était l'image de l'univers et de l'éternité : cela convient-il mal à un poète dont les ouvrages dureront autant que le monde ? Enfin, dans l'Écriture, le serpent, animé par le *père des mensonges*, séduit la belle compagne de l'homme : Homère, *père des fables,* qui charme l'esprit de Cymodocée, n'offre-t-il pas ainsi tous les rapports nécessaires à la comparaison qu'on attaque ?

Si d'une part on a cru que j'imitais, quand je n'imitais pas, de l'autre on a mis sur mon compte des choses qui appartenaient à l'antiquité. Eudore, au milieu de son épreuve, dit à Festus : « Regar- « dez bien mon visage, afin de me reconnaître au jugement de « Dieu. » Je ne sais pas ce que cela peut avoir de risible ; mais je sais que quand on se mêle de critiquer, il ne faut pas pousser le

défaut de mémoire jusqu'à méconnaître un passage de l'Écriture; passage qui se retrouve mot à mot dans le *Martyre de sainte Perpétue*[1]. J'aurais ici un beau sujet de triomphe : je ne triompherai point cependant, car le plus habile homme se trompe quelquefois, quoique la méprise soit un peu forte; il n'y a qu'un certain ton qu'un habile homme ne prend jamais.

Au reste, mes remarques épargneront à Homère, à Moïse, aux prophètes, mille petites tracasseries qu'on leur a faites sous mon nom : ils ont bien de quoi se défendre par eux-mêmes; et vraiment je suis trop sujet à faillir pour me charger encore des sottises de l'*Iliade* et des erreurs de la *Bible*. On saura donc, en consultant la note, s'il y a sûreté, et si l'on peut me traiter comme je le mérite. Toutefois, je m'accuserai d'un peu de malice : je n'ai pas tout cité dans le remarques; et je ne serais pas surpris que tel malheureux fragment que j'aurais négligé de dénoncer à la critique n'attirât aux anciens une nouvelle avanie. Dans ce cas, je promets le silence : je recevrai avec humilité les réprimandes adressées à Platon, Sophocle, Euripide; je serai même charmé qu'on apprenne à vivre à tous ces Grecs imprudents fourvoyés dans les *Martyrs*.

Il me reste à dire quelques mots du style des *Martyrs* : on l'a beaucoup moins attaqué que celui de mes premiers ouvrages. Autrefois on me battait avec mes propres armes; on citait des phrases, des pages même du *Génie du Christianisme* véritablement répréhensibles. Mais quant aux *Martyrs*, il semble qu'on ait évité avec soin d'en mettre de longs morceaux sous les yeux des lecteurs. Il paraît qu'on s'est généralement accordé, amis et ennemis, à remarquer dans ma manière des progrès du côté du goût et de l'art. Si je m'en tiens au jugement des censeurs opposés aux *Martyrs*, le second livre, presque tout le récit, le combat des Francs surtout, une partie de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, le livre des harangues, le caractère

[1] Notate tamen nobis facies nostras diligenter, ut recognoscatis nos in die illo judicii. (*Act. Martyr. Passio Sanct. Perpet. et Felicit.*, cap. XVII, pag. 94.)

de Cymodocée et de Démodocus, sont les meilleures choses qui soient échappées à ma plume ; il n'y a pas assez d'expressions pour les louer. Comment donc croire qu'un livre qui, d'après ses plus violents détracteurs, renferme un personnage comparable à Priam, et un combat qui n'est point effacé par les plus beaux combats d'Homère ; comment croire que ce livre est oublié, mort, enseveli pour jamais ? On va tous les jours à la postérité avec moins de titres ; et, grâce à l'imprimerie, l'avenir ne pourra se sauver de nous.

Selon les partisans des *Martyrs,* c'est le second volume qui l'emporte : le livre d'Athènes, celui de Jérusalem ; les quatre derniers livres, et particulièrement le dernier, sont ce qu'il y a de préférable dans l'ouvrage. Voilà certes des jugements bien divers, et d'après lesquels il me serait difficile de me corriger. Les opinions semblent d'accord sur quelque partie du travail, par exemple, sur la prophétie de saint Paul, sur la tentation d'Eudore au repas funèbre, et sur les adieux à la Muse. Ces adieux n'ont cependant d'autre mérite que d'exprimer un sentiment vrai, et de montrer en moi ce qu'on voit dans tous les hommes, la fuite du temps, le changement des idées, et l'approche rapide de ce moment où tout finit. Si ce n'est pas sans quelques regrets, c'est du moins sans remords que j'ai jeté un regard sur les premiers jours de ma vie ; et si j'en vois beaucoup d'inutiles, je n'en compte pas un dont je doive rougir.

Je ne sais si je dois revenir sur la question de l'épopée en prose. Les littérateurs de toutes les opinions semblent l'avoir abandonnée, comme une inutile dispute de mots. Car il est certain que d'un côté (ainsi qu'on le prouve judicieusement) la prose n'est pas des vers, et que de l'autre on ne peut anéantir l'autorité d'Aristote et l'exemple du *Télémaque*. Je renvoie le lecteur à la préface des premières éditions. Je rapporterai seulement la réflexion d'un critique : « Si la versification fait l'épopée, a-t-il dit, il en résulte que l'*Iliade,* l'*Odyssée,* l'*Énéide,* la *Jérusalem,* sont des romans dans nos traductions en prose, et des poëmes en grec, en latin et en italien. » L'éloge le plus délicat qu'on ait peut-être fait du *Télémaque*, est

celui que j'ai lu dans je ne sais quel journal[1]. Le censeur, pour mettre tous les partis d'accord, suppose que les aventures du fils d'Ulysse sont un beau poëme traduit du grec par Fénelon. On s'est donné la peine de citer Anacréon, pour prouver que les compatriotes d'Homère pouvaient avoir une épopée en prose, mais que nous autres Français, nous ne sommes pas si heureux. On a eu tort d'aller si loin. Les hellénistes se taisent, mais ils rient. Je ne relèverai point des erreurs trop affligeantes. En tout, je veux donner à mes censeurs l'exemple de la modération. S'ils n'ont pas craint de blesser mon amour-propre, je me fais un devoir d'épargner leur vanité. Ils attachent sans doute à leurs ouvrages beaucoup plus d'importance que je n'en attache aux miens : puisqu'ils ont mis leur bonheur dans leurs succès littéraires, à Dieu ne plaise que je prétende le troubler. Ces censeurs ont quelquefois écrit des choses agréables et spirituelles; ce n'est qu'en parlant de moi qu'ils semblent parler de leur talent : je conçois qu'ils doivent me haïr. D'ailleurs, si j'ai sur eux l'avantage de quelques lectures, je n'ai que ce que je dois avoir, puisque je me mêle de faire des livres.

Tout ceci soit dit sans ôter à qui que ce soit le droit de courir sus aux *Martyrs,* comme épopée. Veut-on que ce soit un *roman?* je le veux bien; un *drame?* j'y consens; un *mélodrame?* de tout mon cœur; une *mosaïque?* j'y donne les mains. Je ne suis point poète, je ne me proclame point poète, pas même littérateur, comme on me fait l'honneur de me nommer; je n'ai jamais dit que j'avais fait un poëme; j'ai protesté et je proteste encore de mon respect pour les Muses. Rien ne m'enchante comme les vers. Et n'ai-je pas passé une grande partie de ma jeunesse à ranger deux à deux des milliers de rimes qui n'étaient guère plus mauvaises que celles de mes voisins? Dans la suite, j'ai préféré un langage inférieur sans doute à la poésie, mais qui me permettait d'exprimer avec moins d'entraves l'enthousiasme que m'inspirent les sentiments des grands cœurs,

[1] Dans le *Mercure,* peut-être : l'article, à ce qu'il me semble, était de M. Auger.

les caractères élevés, les actions magnanimes, et le mépris souverain que j'ai voué aux bassesses de l'âme, aux petites intrigues de l'envie, et à ces affectations effrontées de courage et de noblesse, que démentent à chaque pas une conduite servile.

CHANGEMENTS FAITS A CETTE ÉDITION, ET REMARQUES AJOUTÉES A LA FIN DE CHAQUE LIVRE.

Dans le troisième livre, les discours des puissances divines sont retranchés : comme ces discours contiennent l'exposition complète du sujet, et le mot du récit, j'ai été obligé d'en conserver la substance. M. de La Harpe, dans son chant du *Ciel,* avait commis la même faute que moi, et faisait parler Dieu, à l'exemple du Tasse et de Milton, d'après l'autorité de l'Écriture. On lui fit remarquer que ces discours étaient trop longs, et qu'on ne saurait jamais prêter à Dieu un langage digne de lui. Il changea son plan, et, par une heureuse idée, il mit ce qu'il voulait dire dans la bouche du prophète Isaïe. Debout au milieu des saints et des anges, le fils d'Amos lit dans le *Livre de Vie* les destins de la terre. Je n'ai pu m'approprier cette belle fiction : j'ai eu recours à un autre moyen que l'on jugera.

Dans ce même livre du *Ciel,* Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate, mais elle est annoncée comme une victime secondaire, qui doit augmenter le mérite du sacrifice d'Eudore. Les passages de l'*Apocalypse* qui avaient servi de prétexte aux plaisanteries bonnes ou mauvaises d'un journal ont disparu : tout ce qui pouvait blesser la doctrine ou le dogme, dans le *Purgatoire*, l'*Enfer* et le *Ciel,* a été scrupuleusement effacé. Je ne m'en suis pas rapporté là-dessus à mes lumières, je me suis soumis à la censure de quelques savants ecclésiastiques.

J'ai insisté davantage sur la naissance d'Eudore et de Cymodocée, et sur ce qu'ils sont, l'un et l'autre, les représentants des grands hommes et des beaux-arts de la Grèce.

Dans le livre de l'esclavage d'Eudore chez les Francs, j'ai rétabli un morceau que j'avais supprimé sur l'épreuve, et que plusieurs personnes regrettaient.

Dans le livre de Velléda, on ne trouvera plus les imprécations d'Eudore, les couleurs trop vives sont adoucies.

J'ai abrégé la scène de l'entrevue de Cymodocée et d'Hiéroclès : elle sentait trop le roman.

J'ai annoncé plus fortement et plus clairement le triomphe de la religion.

J'avais quelquefois parlé moi-même comme poète (qu'on me passe le mot) le langage de la mythologie : j'ai fait disparaître ces légères inadvertances; j'ai retranché plusieurs comparaisons, abrégé quelques détails de mœurs, et corrigé quelques fautes contre l'histoire et la géographie.

Enfin j'ai ajouté des remarques à chaque livre.

Ces remarques contiennent les imitations d'Homère, de Virgile etc., etc. Les autorités historiques se trouveront aussi dans ces notes. On y verra enfin d'assez longs morceaux de mon *Itinéraire de Paris à Jérusalem, en passant par la Grèce,* etc. Ces morceaux serviront de commentaires aux descriptions de la Grèce, de la Syrie et de l'Égypte. Je n'ai passé en Orient que pour visiter les lieux où j'ai placé la scène des *Martyrs;* il est donc tout simple que le voyage justifie les tableaux du voyageur.

J'ai écrit ces notes avec une grande répugnance, et seulement pour obéir au conseil de mes amis. Ils m'ont représenté que beaucoup de lecteurs, étrangers au langage de l'antiquité, avaient besoin d'une espèce d'explication pour lire les *Martyrs;* que c'était l'unique moyen de faire tomber une foule de critiques. J'ai cédé à ces raisons; mais j'aurais mieux aimé que l'avenir, s'il y a un avenir pour moi, se fût chargé du commentaire. J'ai développé mon plan dans ces remarques, et montré la suite de mes idées et de ma composition. Je l'ai fait avec sincérité, et comme j'en aurais agi pour l'ouvrage d'un autre. Ces remarques apprendront du moins

quelque chose à quelques lecteurs, et elles seront un monument de ma bonne foi.

Tout ceci prouve, j'espère, ce qui est déjà prouvé, mon obéissance à la critique. Elle est telle, que souvent mes amis n'osent me faire des objections, dans la crainte de me voir changer et bouleverser tout au moindre mot. Je n'ai point cet orgueil qui se complaît dans une erreur. Si quelque chose me rendait indocile à la leçon, c'est la manière dont elle est donnée. Je ne reçois point un conseil sous la forme d'un outrage; autant je pourrais craindre la séduction de la bienveillance, de l'estime, des prévenances, des égards, autant je repousse le ton impérieux et les airs de maître.

Il faut parler à présent de certains reproches qui me sont beaucoup plus sensibles que tous les autres, parce qu'ils semblent tomber sur mes amis.

On a voulu faire entendre que des hommes distingués, dont le jugement est une autorité puissante, après s'être prononcés pour les *Martyrs*, se sont ensuite *prudemment retirés* lorsqu'ils ont vu déchirer l'ouvrage.

Qu'on sache que les amis qui me restent, tout petit que soit le nombre, ne sont pas de ceux qui se retirent au jour du combat : ils ont un jugement formé, et ils n'attendent point l'approbation ou l'animadversion d'un bureau d'esprit pour savoir à quel rang ils doivent placer un ouvrage : ils regardent les *Martyrs* comme le meilleur, ou, si l'on veut, comme le moins faible de mes très faibles écrits. Est-ce un homme dont le beau talent, comme écrivain, surpasse encore la pureté du goût comme critique, que l'on a voulu désigner par cette étrange assertion? Mon illustre ami a dit et redit cent fois à quiconque a voulu l'entendre ce qu'il pense de mes derniers travaux littéraires; ses sentiments à cet égard sont bien loin d'être changés : le temps et les satires publiées contre mon livre n'ont fait que l'affermir dans l'opinion qu'il a des *Martyrs*, et aucune opinion, sur tous les points et sous tous les rapports, ne leur est plus complétement favorable.

Si l'on trouve mauvais que je me vante ici des suffrages que j'ai obtenus, si je sors des bornes d'une modestie que la faiblesse de mes talents me prescrit, et que je n'ai jamais franchies jusqu'à présent, qu'on s'en prenne à l'indigne manière dont on m'a traité. Il est aisé de comprendre pourquoi on avait hasardé une accusation qui jetait de la défaveur sur mon ouvrage, en même temps qu'elle flétrissait le caractère de mes amis. On savait que les dignités dont le premier d'entre eux est revêtu lui interdisainet toute espèce de lutte dans les journaux; on n'a pas craint alors de l'appeler dans une arène où il ne pouvait descendre. Si l'indignation que cause l'injustice l'avait engagé malgré moi dans ce combat, eh bien! on avait encore tout à gagner : on eût fait du bruit en s'attaquant à un nom célèbre.

Enfin, s'il faut en croire les adversaires des ***Martyrs,*** ce sont les coteries, les cabales, les partis, qui agissent en ma faveur.

Depuis mon entrée dans la carrière des lettres, tous mes pas ont été marqués par des orages. J'ai été accablé d'injures, de pamphlets, de parodies, de critiques, de plaisanteries en prose et en vers; mes phrases traînent dans toutes les saletés des boulevards; mon nom se rencontre dans toutes les satires. Qu'ai-je opposé à cela? Une seule défense où, en répondant d'une voix ferme, je n'ai point rendu l'insulte pour l'insulte[1]. Me rencontre-t-on dans ces salons et sur ces théâtres où se forge la renommée? Suis-je de quelque assemblée littéraire? Vais-je lisant mes ouvrages à quiconque veut les écouter? Je vis seul; je n'ai point d'école, point de jeunes gens qui viennent recueillir les paroles du maître. Si j'en crois pourtant la faveur publique, il ne tiendrait qu'à moi de m'entourer de nombreux disciples. Avant la révolution, étant encore dans ma plus grande jeunesse, un heureux hasard me jeta dans la société de M. de La Harpe, et j'eus le bonheur de recevoir les leçons de cet excellent maître. Il a daigné me rappeler dans son testament, et je déplore tous les jours la perte d'un homme si utile aux lettres. Que

[1] *Défense du Génie du Christianisme.*

défenseur n'ai-je pas perdu ! Tout le monde sait l'amitié qui me lie au digne successeur de l'Aristarque français ; amitié qui compte déjà bien des années, puisqu'elle remonte à l'époque où j'ai connu M. de La Harpe. D'autres littérateurs distingués, que je fréquentais à cette même époque, ont suivi des routes différentes de la mienne : ils se sont déclarés mes ennemis sans que je les aie provoqués ; ils m'ont attaqué dans leurs écrits avec violence. Je ne me suis pas plaint de leur infidélité au souvenir d'une ancienne liaison ; j'ai lu les critiques qu'ils ont faites de mes premiers ouvrages, j'y ai remarqué du goût, de l'esprit, du talent, du savoir. S'ils m'ont paru quelquefois aller trop loin, j'ai pensé ou que mon amour-propre me trompait ou qu'ils étaient emportés malgré eux au delà des bornes, par cette chaleur d'opinion dont on a tant de peine à se défendre. Je me plais même à reconnaître que les rudes leçons d'une amitié changée m'ont été utiles, et que si les *Martyrs* ont moins de taches que mes précédents écrits, je le dois à ces jugements, peut-être un peu rigoureux. Je ne pense nullement comme ces hommes de lettres en matière de religion : mais cela ne me rend point leur ennemi, et je ne le dis point par une hypocrisie superbe[1].

Ce ton n'est guère, il me semble, celui d'un chef de *parti*, d'un homme de *coterie*. Aujourd'hui que l'on a passé envers moi toutes les bornes ; aujourd'hui que l'on a tenu, en parlant des *Martyrs*, un langage que l'on ne m'avait jamais adressé dans la plus grande chaleur de la controverse sur *Atala*, qu'ai-je opposé à cette attaque ? Pendant huit mois un profond silence ; maintenant cet *Examen*, où je n'ai pas même employé les réponses personnelles que je trouvais dans la brochure d'un défenseur inconnu.

Ne pourrais-je point à mon tour, avec plus de justice, accuser mes adversaires de cabale et d'esprit de parti ? Je demanderais si

[1] Tandis que j'écrivais ceci, les littérateurs distingués dont je parle avec cette modération remplissaient les almanachs de vers injurieux contre les *Martyrs*. La meilleure réponse que je puisse faire à ces littérateurs, c'est de laisser subsister tel qu'il est le paragraphe qui a donné lieu à cette note.

des gens pleins de bonne foi et de droiture ne se sont point assemblés pour délibérer sur le sort qu'on ferait aux *Martyrs?* Je demanderais si, dans l'incroyable chaleur de la haine, on n'est point allé jusqu'à proposer d'insulter ma personne autant que mon ouvrage? Ceux qui connaissent à fond l'odieuse intrigue montée contre les *Martyrs*, verront bien que je ne dis pas tout. Et quel moment a-t-on choisi pour m'attaquer! moment où la moindre noblesse de caractère eût suffi pour interdire toute critique injurieuse! Mais on n'a respecté ni ma douleur ni mes regrets.

J'entends d'ici mes adversaires me répondre :

« Vos études, vos voyages, vos sacrifices, vos douleurs, vos regrets ne font rien à l'affaire; le public n'entre point dans toutes ces raisons. Les *Martyrs* sont-ils une bonne ou une méchante épopée? voilà la question. Il n'y a point d'auteur censuré qui ne crie à l'injustice, à la persécution; qui n'en appelle à la postérité; qui ne se compare à Racine outragé, quoiqu'il n'ait rien de commun avec Racine. Les droits de la critique sont de dire nettement et clairement son avis, de juger impitoyablement un livre sans considérations aucunes, sans ménagements, sans égards aux réclamations de l'auteur. »

Non, ce ne sont point là les droits de la critique; et puisqu'elle ignore ses véritables droits, je vais tâcher de les lui faire connaître.

Un homme prend tout à coup le titre d'auteur; il se présente au public sans nom, sans talent, sans bonnes études; tout annonce en lui une incapacité absolue pour l'art du poète, de l'orateur, de l'historien : c'est alors que la critique a le droit incontestable de repousser cet homme, sans égards, sans ménagements, sans considérations aucunes. Elle peut employer contre lui toutes sortes d'armes, hors celles qu'interdit l'honneur. Raisonnements, plaisanteries, vérités dures et tranchantes, tout est bon, parce qu'elle fait alors une œuvre charitable : elle arrête un malheureux au commencement d'une carrière où l'attendent les humiliations et le ridicule, s'il est riche,

le mépris et la misère si la fortune lui a refusé ses dons. Les lettres, sans le talent propre à les rendre utiles ou agréables, ne servent qu'à corrompre le cœur, qu'à nous gonfler de haine et d'envie, qu'à nous arracher aux devoirs de la société, et à nourrir en nous un amour-propre féroce aux dépens de tous les sentiments généreux.

Mais quand la critique croit avoir le droit d'user de la même rigueur dans toute occasion et avec toute espèce d'hommes, dès qu'un ouvrage lui déplaît, elle est dans une grossière erreur. Il résulterait de là que Boileau pourrait être traité comme Chapelain, si le *Lutrin* ou l'*Art poétique* encouraient la disgrâce d'un censeur, et que le premier barbouilleur de jugements littéraires pourrait manquer impunément au génie de Corneille.

Il y a donc nécessairement une règle qu'il n'est permis à personne de violer. Or, cette règle, la voici :

Ce qui décide du ton et des égards que l'on doit employer dans l'examen d'un ouvrage, c'est le plus ou moins de renommée, le plus ou moins d'estime qui s'attache au nom de l'écrivain, et, jusqu'à un certain degré, le plus ou moins de temps, de veilles, d'études, de travaux, que cet écrivain a consacrés aux lettres.

Qu'un auteur ait donc obtenu un succès incontestable, puisque c'est un fait; que ce succès se soutienne après dix ans révolus; que des éditions sans cesse renouvelées, des traductions dans toutes les langues, aient fait, à tort ou à raison, connaître le nom de cet auteur dans toute l'Europe; que cet auteur jouisse d'ailleurs de la réputation d'un honnête homme, la critique qui ne lui oppose qu'une parodie burlesque passe les bornes de son pouvoir : elle doit se souvenir que ce n'est plus un écolier qu'elle corrige; mais qu'elle est appelée à juger un homme vieilli dans l'art, et dont elle ne peut relever les erreurs qu'avec défiance, mesure et politesse : elle sera d'autant plus tenue à ces égards, que l'auteur aura mieux connu le prix de l'estime publique, et que, respectant cette estime, il n'aura point broché son nouvel ouvrage, mais aura fait tous les sacrifices pour rendre cet ouvrage digne du succès qu'ont obtenu

ses premiers écrits. Ajoutons que, dans ce cas, l'auteur a le droit de demander que son juge ait au moins cette compétence qui tient à la gravité des études et du caractère, et d'exiger que le peintre en grotesque ne soit pas admis à prononcer sur les tableaux du peintre d'histoire.

Si cette opinion sur les devoirs des juges littéraires n'était que la mienne, elle ne mériterait pas sans doute la peine qu'on s'y arrêtât; mais c'est aussi celle du maître de tous les critiques, d'un homme qui se connaissait en bons et en mauvais ouvrages, et qui se fit un jeu toute sa vie de tourmenter les Cassagne et les Cotin. « Traiter « de haut en bas, dit Boileau, un auteur approuvé du public, « c'est traiter de haut en bas le public même[1]. »

Tels sont les devoirs que la raison, l'équité, la modération, l'honneur, prescrivent à la critique. Ont-ils été remplis envers moi, ces devoirs, et dois-je être placé ou dans la classe de l'homme nouveau qui cède imprudemment à la dangereuse tentation d'écrire, ou dans celle de l'homme connu qui a fait des lettres l'occupation principale de sa vie? Ce n'est pas à moi à répondre à cette question.

Disons plutôt, afin de quitter ce triste sujet, et pour faire voir que ce n'est point ma vanité blessée qui se lamente, disons que, si j'ai le droit d'être choqué de certaines leçons, cela ne me rend point injuste. Je sais que je suis amplement dédommagé d'une persécution passagère, par le suffrage des hommes supérieurs, par les critiques décentes de la plupart des journaux, par le jugement favorable de cette société polie que recherchaient surtout Boileau, Racine et Voltaire; enfin, par les applaudissements de la grande majorité du public. Je n'ai jamais espéré d'ailleurs que les *Martyrs* obtinssent, dans le premier moment, un succès aussi populaire que celui du *Génie du Christianisme*. Les temps sont changés : l'ouvrage n'est pas du même genre; il convient à beaucoup moins de lecteurs. Jamais un livre de cette nature ne fut reçu d'abord avec

[1] *Lettres à Brossette*, , tom. I, pag. 61.

enthousiasme, le *Télémaque* excepté; et l'on sait que sa prompte renommée tint à des causes indépendantes de son mérite réel. S'il paraissait aujourd'hui, il est hors de doute que le vulgaire des lecteurs et des critiques le trouveraient froid, traînant, ennuyeux, et même écrit avec une négligence impardonnable; et cependant quel chef-d'œuvre de goût, de style et de simplicité!

Malgré l'opposition de mes ennemis, malgré les préjugés de toute espèce qu'on a voulu faire naître contre les *Martyrs*, j'ai encore réussi beaucoup au delà de mon attente : il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon dernier ouvrage en quelques mois, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du *Génie du Christianisme* en plusieurs années. Sans parler des juges qui se sont déclarés pour moi, ceux qui ont condamné les *Martyrs* m'ont donné, pour ces mêmes *Martyrs*, des éloges que je n'ai jamais obtenus pour mes autres écrits; éloges tels qu'ils semblaient devoir exclure ensuite le ton qu'on a pris avec moi. Mon amour-propre, comme auteur, a donc de quoi se consoler; mais je ne puis m'empêcher de gémir sur le misérable esprit qui règne dans notre littérature. Quelle idée doivent prendre de nous les étrangers, en lisant ces critiques, moitié furibondes, moitié bouffonnes, d'où la décence, l'urbanité, la bonne foi, sont bannies; ces jugements où l'on n'aperçoit que la haine, l'envie, l'esprit de parti, et mille petites passions honteuses? En Italie, en Angleterre, ce n'est pas ainsi qu'on accueille un ouvrage : on l'examine avec soin, même avec rigueur, mais toujours avec gravité. S'il renferme quelque talent, on s'en fait un titre d'honneur pour la patrie. En France, on dirait qu'un succès littéraire est une calamité pour tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je l'avouerai : quand je vois traîner dans la fange les lambeaux de mes ouvrages, je regrette quelquefois cette carrière où personne n'avait le droit de prononcer mon nom publiquement sans mon aveu, et où je disposais seul d'une noble obscurité.

Enfin on a parlé, à mon sujet, de philosophe et de philosophie, et cela d'un ton qui n'a fait tort qu'à celui qui l'a pris. Expliquons-nous:

S'il faut, pour être philosophe, applaudir aux progrès des lumières, honorer les sciences, aimer les lettres et les arts, désirer le bonheur des hommes, idolâtrer la patrie, je suis philosophe.

Si, pour mériter ce titre, il faut mépriser la sagesse et la gloire de nos ancêtres, blasphémer une religion qui a civilisé, éclairé et consolé la terre, substituer à l'éternelle parole et aux commandements immuables de Dieu le vain langage et la raison changeante de l'homme; s'il faut vanter l'indépendance avec un cœur d'esclave, n'avoir pour soi que les crimes et jamais les vertus d'une opinion, je n'ai point été, je ne suis point, et je ne serai jamais philosophe.

C'est ici mon dernier combat : il est temps de mettre un terme à ces vaines agitations. J'ai passé l'âge des chimères, et je sais à quoi m'en tenir sur la plupart des choses de la vie. Quelle que soit désormais la justice ou l'injustice de la critique, je lui abandonne mes ouvrages : on pourra les ensevelir, les exhumer, les ensevelir de nouveau, je ne réclamerai plus. Je suis las de recevoir des insultes pour remerciements des plus pénibles travaux. Dans aucun temps, dans aucun pays, un homme qui aurait consacré huit années de sa vie à un long ouvrage; qui, pour le rendre moins imparfait, eût entrepris des voyages lointains, dissipé le fruit de ses premières études, quitté sa famille, exposé sa vie; dans aucun temps, dis-je, dans aucun pays, cet homme n'eût été jugé avec une légèreté si déplorable. Je n'ai jamais senti le besoin de la fortune qu'aujourd'hui. Avec quelle satisfaction je laisserais le champ de bataille à ceux qui s'y distinguent par tant de hauts faits, pour l'honneur des Muses et l'encouragement des talents ! Non que je renonçasse aux lettres, seule consolation de la vie; mais personne ne serait plus appelé, de mon vivant, à me citer à son tribunal pour un ouvrage nouveau.

FIN DE L'EXAMEN DES MARTYRS.



MOÏSE

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

MOISE.
AARON, frère de Moïse.
MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron.
NADAB, fils d'Aaron.
CALEB, prince de la tribu de Juda, attaché à celle de Lévi.
DATHAN, compagnon de Nadab.
ARZANE, reine des Amalécites.
NÉBÉE, jeune Tyrienne de la suite d'Arzane.
CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.
CHOEUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.
CHOEUR DE LÉVITES.
VIEILLARDS, PRINCES DU PEUPLE, PASTEURS, PEUPLE ET SOLDATS.

Le théâtre représente le désert de Sinaï. On voit à droite le camp des douze tribus, dont les tentes, faites de peaux de brebis noires, sont entremêlées de troupeaux de chameaux, de dromadaires, d'onagres, de cavales, de moutons et de chèvres; on voit à gauche le rocher d'Oreb frappé par Moïse, et d'où sort une source ; quelques palmiers, sous ces palmiers le cercueil ou le tombeau de Joseph, déposé sur des pierres qui lui servent d'estrade. Le fond du théâtre offre de vastes plaines de sable, parsemées de buissons, de nopals et d'aloès terminées d'un côté par la mer Rouge, et de l'autre par les monts Oreb et Sinaï, dont les croupes viennent border l'avant-scène.

La scène est sous les palmiers, près de la source, à la tête du camp.





PRÉFACE

Les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon, sortirent d'Égypte et passèrent la mer Rouge; ils emportaient avec eux les os de Joseph, selon que Joseph le leur avait fait promettre sous serment, en leur disant : « Dieu vous visitera ; emportez d'ici « mes os avec vous. »

Le passage de la mer Rouge accompli, Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, chanta le cantique d'actions de grâces au Seigneur, qui avait enseveli Pharaon et son armée dans les flots. Le peuple de Dieu entra dans la solitude de Sur, puis il vint à Mara, où Moïse adoucit les eaux amères. De Mara, les Israélites arrivèrent à Élim ; il y avait là douze fontaines. D'Élim ils passèrent à Sin ; ils y murmurèrent contre Moïse et Aaron, regrettant l'abondance de la terre d'Égypte. Dieu envoya la manne qui tombait le matin comme une rosée, et que l'on recueillait chaque jour. Les Hébreux, partis de Sin, campèrent à Raphidim, où le peuple murmura de nouveau. Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa la pierre d'Oreb avec la verge dont il avait frappé le Nil, et il en sortit de l'eau.

Les Amalécites vinrent à Raphidim attaquer Israël : ils descendaient d'Amalec, petit-fils d'Ésaü. Ésaü, fils d'Isaac, avait été supplanté par son frère Jacob, auquel il avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Dans la suite, Dieu voulut que Saül exterminât la race entière des Amalécites.

Josué combattit les ennemis à Raphidim, et remporta la victoire. Moïse priait sur le haut d'une colline, en tenant les mains élevées vers le ciel : Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés, car Amalec avait l'avantage lorsque les mains de Moïse s'abaissaient de lassitude.

De Raphidim, les Hébreux gagnèrent de désert le Sinaï. Moïse alla parler à Dieu, qui l'avait appelé au haut de la montagne : il était accompagné de Josué. Le troisième jour, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très épaisse couvrit la montagne; une trompette sonnait avec grand bruit; Moïse parlait à Dieu, et Dieu lui répondait. Le seigneur promulgua ses lois au milieu de la foudre; il donna à Moïse les deux Tables du Témoignage, qui étaient de pierre, et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les Tables. Josué ouït du tumulte dans le camp. Moïse reconnut que ce n'étaient point les voix confuses de gens qui poussaient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantaient

Pendant l'absence de Moïse, le peuple s'était élevé contre Aaron, et lui avait dit : « Faites-nous des dieux qui marchent devant « nous. » Un veau d'or avait été formé, et les Hébreux l'avaient adoré avec des chants et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or. Ensuite il se tint à la porte du camp, et dit : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser au travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui était le plus proche; et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Araon, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caleb et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre Promise; Moïse même n'y entra point, et ne la vit que du sommet du mont Abarim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de *Moïse*. Le sujet de cette tragédie est la *première idolâtrie des Hébreux*, idolâtrie qui compromettait les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste

encore fidèle à l'Histoire sainte; toute l'Écriture nous apprend que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aima « passionnément plusieurs femmes étrangères... Le Seigneur avait « dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez point des femmes de « Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, des Sidoniennes et du « pays Héthéen, car elles vous pervertiront le cœur pour vous faire « adorer leurs dieux... » Salomon servait Astarté, déesse des Sido- « niens, et Moloch, l'idole des Ammonites... Il bâtit un temple à « Chamos, l'idole des Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holopherne, est le premier modèle de l'Armide du Tasse dans le camp de Godefroi de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarté et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la lecture des livres saints verront ce que j'en ai imité; elles auront lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse et dans les chœurs. Le chant de la *Courtisane,* dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre VII des *Proverbes* de Salomon, *Victimas pro salute vovi, hodie reddidi vota mea.* Le chœur du troisième acte rappelle le XVIIIe psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei;* et le chœur du IVe reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge : *Equum et ascensorem ejus dejecit in mare.* A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu l'éloquence de l'Écriture! je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il était, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivrait Israël, frappait l'Égypte, entr'ouvrait la mer, écrivait l'histoire de la Création, peignait d'un mot la naissance de la lumière,

et parlait au Seigneur face à face, bouche à bouche : *Ore ad os loquor ei.* (*Num.*, cap. XII.)

Le lieu de la scène est fixé dès les premiers vers de *Moïse*, l'exposition vient tout de suite après. Les trois unités sont observées, toutes les entrées et les sorties motivées; enfin c'est un ouvrage strictement classique. L'auteur en demande de grandes excuses.

Pardonne à sa *faiblesse* en faveur de son âge!

J'avais autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique dans le système complet de la tragédie grecque; la seconde, sur un sujet emprunté de l'Écriture; la troisième, sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes.

Je n'ai exécuté mon dessein qu'en partie : j'ai le plan en prose et quelques scènes en vers de ma tragédie grecque, *Astyanax* Saint Louis eût été le héros de ma tragédie *romantique;* je n'en ai rien écrit. Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai choisi *Moïse.* Cette tragédie en cinq actes, avec des chœurs, m'a coûté un long travail; je n'ai cessé de la revoir et de la corriger depuis une vingtaine d'années. Le grand tragédien Talma, qui l'avait lue, m'avait donné d'excellents conseils, dont j'ai profité : il avait à cœur de jouer le rôle de *Moïse*, et son incomparable talent pouvait laisser la chance d'un succès.

La tragédie de *Moïse* appartenait, par mon contrat de vente, aux propriétaires de mes œuvres; je ne m'étais réservé que le droit d'accorder ou de refuser la permission de la mise en scène. Je résistai longtemps aux sollicitations des propriétaires; mais enfin, soit faiblesse, soit mauvaise tentation d'auteur, je cédai. *Moïse,* lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld se prêta avec beaucoup de complaisance à tous les arrangements ; M. Taylor s'occupa des ordres à donner pour les décorations et les costumes avec cet amour des arts qui le distingue; M. Halévy, dont le beau talent est si connu, se voulut bien charger d'écrire la musique nécessaire; et

les chœurs de l'Opéra se devaient joindre à la Comédie-Française pour l'exécution de la pièce telle que je l'avais conçue.

Plusieurs personnes désiraient encore voir donner *Moïse,* afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devais bien quelque réparation, moi l'aïeul du romantique par mes enfants sans joug, *Atala* et *René.* Ces personnes espéraient quelque succès dans la pompe du spectacle de *Moïse*, la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même, et je puis le dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel indépendant du talent de l'auteur, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï, à la clarté de la lune, portant les Tables de la loi, que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène; que le chœur du quatrième acte groupé sur la montagne au lever de l'aurore; que le dénoûment en action amené par le sacrifice; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals, ses aloès; le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires; je pense que cette variété de scène donnerait peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il faut en convenir, à la tragédie classique. Une autre innovation que je conseillais pouvait encore ajouter à cet intérêt de pure curiosité : selon moi, les chœurs doivent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée, et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur : autrement vous mêlez deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie. Ainsi, par exemple, la prière du troisième chœur :

> N'écoute point, dans ta colère,
> O Dieu, le cri de ces infortunés!

me semblerait d'un meilleur effet débité que chanté.

Quoi qu'il en soit de mes faiblesses et de mes rêves, asusitôt que

l'on sut que *Moïse* allait être joué, des représentations m'arrivèrent de toutes parts : les uns avaient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets; les autres pensaient que j'allais gâter ma vie politique et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec moi. Quand j'aurais fait *Athalie*, le temps était-il propre aux ouvrages de cette nature, aux ouvrages entachés de classique et de religion? Le public ne voulait plus que de violentes émotions, que des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard. Que serait-ce donc si, menacé même pour un chef-d'œuvre, je n'avais fait (ce qui était possible et même extrêmement probable) qu'une pièce insipide? car enfin, puisque j'écrivais passablement en prose, n'était-il pas évident que je devais être un très méchant poète? Les considérations qui ne s'appliquaient qu'à moi m'auraient peu touché : je n'avais aucune envie d'être président du conseil, et la liberté de la presse m'avait aguerri contre les sifflets; mais quand je vis que d'autres destinées se croyaient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce; si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins.

La fortune, qui s'est constamment jouée de mes projets, n'a pas même voulu me passer une dernière fantaisie littéraire. Je ne puis plus attendre une occasion incertaine et éloignée de voir jouer *Moïse*. Que de trônes auront croulé avant qu'on soit disposé à s'enquérir comment Nadab prétendait élever le sien! *Moïse* ne m'appartient pas; il a dû entrer dans la collection de mes œuvres, qu'il était plus que temps de compléter. On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre; c'est la mettre à une rude épreuve : si elle était jouée après avoir été imprimée, elle aurait perdu son puissant et peut-être son seul attrait, la nouveauté.

MOÏSE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

NADAB, seul.

(Il regarde quelque temps autour de lui, comme pour reconnaître les lieux où il se trouve.)

A la porte du camp, sous ces palmiers antiques
Où des vieillards hébreux les sentences publiques
Des diverses tribus terminent les débats,
Par quel nouveau sentier ai-je égaré mes pas?

(Après un moment de silence, en s'avançant sur la scène.)

Silencieux abris, profonde solitude,
Ne pouvez-vous calmer ma noire inquiétude?
Soulève enfin, Nadab, ton œil appesanti;
Vois les fils de Jacob au pied du Sinaï,
Le désert éclatant de miracles sans nombre,
La colonne à la fois et lumineuse et sombre,
L'eau sortant du rocher, des signes dans les airs,
Dieu prêt à nous parler du milieu des éclairs:
Prétends-tu, sourd au bruit de la foudre qui gronde,
Coupable fils d'Aaron, changer le sort du monde?
Mais que te fait, Nadab, le Seigneur et sa loi?
Le monde et les Hébreux ne sont plus rien pour toi.

(Il s'approche du cercueil de Joseph.)

Ma main au bord du Nil déroba cette cendre;
Je pouvais sans rougir alors m'en faire entendre.
O Joseph, fils aimé, qui dors dans ce tombeau,
A l'épouse du roi, toi qui parus si beau,

Rends mon cœur moins ardent ou ma voix plus puissante,
Ou donne-moi ton charme ou ta robe innocente!
De Joseph retrouvé je n'ai point la grandeur,
Mais de Joseph perdu j'ai l'âge et le malheur.

SCENE II.

AARON, DATHAN.

AARON, appelant Nadab qui s'éloigne et disparaît sous les palmiers.

Nadab! Il n'entend point! Dans sa mélancolie
Son âme est à présent toujours ensevelie.
O mon cher fils! reçois mes bénédictions :
Tes maux doublent le poids de mes afflictions :
Mes jours ont été courts et mauvais sur la terre,
Et n'ont point égalé ceux d'Isaac mon père.
Nadab, que l'Éternel prenne pitié de toi!

DATHAN.

Sur le sort des Hébreux, Aaron, éclairez-moi.
Par Moïse envoyé vers le Madianite,
Depuis trois mois sorti du camp israélite,
Je trouve à mon retour le peuple menaçant,
L'Iduméen détruit et le prophète absent;
J'ignore également nos maux et notre gloire :
Daignerez-vous, Aaron, m'en raconter l'histoire?

AARON.

Dathan, cher compagnon que regrettait mon fils,
Quand Israël, fuyant les princes de Memphis,
Eut franchi de la mer les ondes divisées,
Nos tribus, par le ciel toujours favorisées,
En suivant du désert le merveilleux chemin,
Non loin du Sinaï s'arrêtèrent enfin.
Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,
Nous chercha pour vider son antique querelle.
Thémar régnait alors sur ce peuple nombreux;
Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.
Aux autels d'Adonis son épouse attachée,
Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,

Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,
Presse, anime Thémar, et marche à son côté :
De sa main au vainqueur une palme est promise.
La trompette a sonné, les traits sifflent : Moïse,
Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
Priait le Dieu par qui les flots sont soulevés.
Ses redoutables bras, étendus sur nos têtes,
Paraissaient dans le ciel assembler les tempêtes.
Quand il les abaissait, de fatigue vaincu,
Amalec triomphait d'Israël abattu;
Mais quand ses bras au ciel reportaient sa prière,
Nos plus fiers ennemis roulaient sur la poussière.
Soutenant dans les airs ce bras fort et puissant,
Qui sans porter de coups versait des flots de sang,
J'achevai parmi nous de fixer la victoire.
Un seul jour vit périr Thémar et sa mémoire.
Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,
N'en fut pas entendue, et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,
Mon frère, qu'en secret appelle l'Éternel,
Moïse se dérobe aux regards d'Israël,
Il monte au Sinaï; Josué l'accompagne :
Depuis quarante jours caché sur la montagne,
Mille bruits de sa mort dans le camp répandus
Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.
On s'agite au milieu du peuple qui murmure;
Je ne sais quel démon souffle une flamme impure;
Le soldat se soulève, et proclame en ce lieu
Et Nadab pour son chef, et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire?

AARON.

De ses mâles vertus rejetant le salaire,
Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut cacher,
Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.
Pâle et silencieux dans sa marche pensive,
Il errre autour du camp comme une ombre plaintive;
Il prononce tout bas le nom de ses aïeux;
Son regard languissant se tourne vers les cieux :

La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,
On l'a trouvé pleurant autour des tabernacles.
Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,
Et ma sœur, dont les chants raniment notre foi.
Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père
L'attend ici.

SCENE III.

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, à Marie.

Marie, en qui Jacob espère,
Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus?
Qu'allez-vous m'annoncer?

MARIE.

Notre frère n'est plus!
Josué, de Moïse héritier prophétique,
De même a disparu sur la montagne antique:
Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.
Comme ils priaient, dit-on, au sommet du Sina,
Du Seigneur à leur voix la gloire est descendue,
Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue;
La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,
Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux;
Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie!
O promesse du ciel! ô future patrie!
Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jeûnons, pleurons, veillons revêtus du cilice;
Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.
Le destin de la terre est au nôtre lié...
Et Nabab, que je vois, l'a peut-être oublié.

SCÈNE IV.

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, à Aaron.

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle,
M'a dit que dans ces lieux votre voix me rappelle,
Aaron.

AARON.

Oui, je voulais vous parler sans témoins;
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise;
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)
Moïse? Est-ce, ô Seigneur, ou grâce ou châtiment?

AARON.

Que de maux produira ce triste événement!

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.
Aux sables d'Ismaël désormais confinées,
Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du ciel,
Ne verront point la terre et de lait et de miel.
De cent peuples voisins calmant la défiance,
Élevons avec eux la pierre d'alliance,
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Eh quoi! le fils d'Aaron tient un pareil langage!
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage
Ami, si nous perdons notre libérateur,
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur :
Atteins, perce et détruis cette race proscrite,
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sanglants embarras.

CALEB.

Ah! je sais quelle main a désarmé ton bras. .
Le conseil de nos chefs, par qui tout se décide,
Dira s'il faut sauver une race homicide,
Qui jusque dans ce camp, avec un art fatal,
Introduit et répand le culte de Baal.

NADAB.

Charitable Caleb, sont-ce là les cantiques
Que du temple promis rediront les portiques?
Sur un autel de paix, au Dieu que tu défends,
Tu veux donc immoler des femmes, des enfants?

CALEB.

Quand on est criminel, on subit sa sentence.

NADAB.

Quand on est sans pitié, croit-on à l'innocence?

CALEB.

A de trop doux penchants crains de t'abandonner.

NADAB.

Toi, sache quelquefois pleurer et pardonner.

CALEB.

La rigueur est utile.

NADAB.

Et la clémence auguste.

CALEB.

Le faible est méprisable.

NADAB.

Et le fort est injuste.

CALEB.

Retourne à tes devoirs, au Jourdain viens mourir.

NADAB.

Un peu de sable ici suffit pour me couvrir.

AARON.

Jeunes hommes, cessez ; n'augmentez pas nos larmes ;
Confondez vos regrets et mariez vos armes.
Vous, Caleb, de ma sœur adoucissez l'ennui :
La publique douleur me réclame aujourd'hui.
Que Dieu de ses desseins dissipe les ténèbres!
Vous, Nadab, ordonnez aux trompettes funèbres
De convoquer trois fois, dans un morne appareil,
Les princes des tribus aux tentes du conseil.

SCÈNE V.

MARIE, CALEB.

CALEB.

Exemple d'Israël, prophétesse Marie,
La source de nos pleurs n'est donc jamais tarie?
D'invisibles filets Nadab environné
D'Arzane n'a pu fuir le trait empoisonné.
Je crains encor sur lui la perverse puissance
Du dangereux ami dont il pleurait l'absence,
De l'inique Dathan, froidement factieux,
Ennemi de Moïse et contempteur des cieux.

MARIE.

Et que fait Israël? quel espoir le soulage?

CALEB.

Ce peuple à l'esprit dur, au cœur faible et volage,
Déjà las de la gloire et de la liberté,
Regrette lâchement le joug qu'il a porté.
« Abandonnons, dit-il, ces plages désolées.
« Retournons à Tanis, où des chairs immolées,
« Où des plantes du Nil l'Égyptien pieux
« Nourrissait nos enfants à la table des dieux. »
Peuple murmurateur, race ingrate et perfide!

MARIE.

La terre, cher Caleb, pour le juste est aride;
Mais il s'élève à Dieu : le palmier de Jeddiel
A ses pieds dans le sable et son front dans le ciel.

CALEB.

Des chefs séditieux pour combattre l'audace,
Il est temps qu'au conseil j'aille prendre ma place.
Dans ce triste moment les vierges d'Israël,
Instruites par vos soins à prier à l'autel,
Pour plaindre et partager votre douleur auguste
S'avancent.

(Le chœur des jeunes filles israélites entre dans ce moment sur la scène : Caleb sort.)

MARIE, *au chœur.*

Approchez, postérité du juste,
Doux trésor de Jacob, par le ciel réclamé.

Désarmez du Seigneur le carquois enflammé ;
Au père qui nous frappe, au Dieu qui nous châtie,
Présentez de vos pleurs la pacifique hostie ;
Il est pour l'affligé des cantiques touchants,
Et souvent la douleur s'exprime par des chants.

SCENE VI.

MARIE, LE CHOEUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Cette scène est en partie déclamée, en partie chantée. Le chœur est divisé en deux demi-chœurs qui se placent l'un à droite et l'autre à gauche de Marie : le premier demi-chœur tient à la main des harpes, et le second des tambours.)

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Imitons dans nos concerts
Le pélican des déserts ;
Jacob, ta gloire est passée,
Et de ton Dieu la clémence est lassée.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Au divin Maître ayons recours ;
A ses douces lois qu'on se range ;
Qu'il soit la vigne de secours
Où le pécheur toujours vendange.
Sa grâce est au cœur pur, au cœur religieux,
Ce qu'est à nos autels un parfum précieux.

UN ISRAÉLITE DU PREMIER DEMI-CHOEUR.

N'espérons rien pour finir nos souffrances
De ses bontés.

UNE ISRAÉLITE DU SECOND DEMI-CHOEUR.

A ses clartés
Nous voulons rallumer nos vives espérances.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Suspendons notre harpe, et ces temps de regrets
Au palmier de la solitude.
Jourdain ! fleuve espéré, séjour de quiétude,
Mes yeux ne te verront jamais.
Où sont les cèdres superbes,
Liban, que tu devais au temple projeté ?
Jacob, de son Dieu rejeté,
Rampe plus bas que les herbes
Dans le lit du torrent desséché par l'été.

DEUX ISRAÉLISTES.

Douloureux mystère
D'un trépas caché,
Pleurons à la terre
Moïse arraché.
Loin du frais rivage
Où fut son berceau,
L'onagre sauvage
Foule son tombeau.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère?
Moïse a disparu, Moïse était mon père.
O terre de Gessen! prés émaillés de fleurs
Où je cueillais ma parure!
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe,
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.
D'Amalec les dieux mortels
Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane?
De quel regard profane
Elle insultait nos autels!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstante que les ondes,
Ses démarches sont vagabondes;
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord;
Sa douce volupté d'amertume est suivie;
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince et le modèle,
Nadab était auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR.

Ah! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs!

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère;
Buvez l'onde de vos ruisseaux.
Qu'une épouse fidèle, à l'ombre des berceaux,

Soit plus belle à vos yeux que la biche légère!

TOUT LE CHOEUR.

Ah! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs!

PREMIER DEMI-CHOEUR.

L'homme marche à travers une nuit importune.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Attachons-nous au Dieu qui bénit l'infortune;

UNE ISRAÉLITE.

Qui sur un lit de pleurs mouillé
Retourne le mourant, soutient son front livide.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Qui mesure le vent à l'agneau dépouillé
Par le pasteur avide.

TOUT LE CHOEUR.

Ingrats mortels, en vain vous résistez
Au Dieu qui vous conduit dans ses sublimes voies,
Et qui d'intarissables joies
Rassasiera les cœurs en son nom contristes.

MARIE.

Mes enfants, c'est assez : allez, toujours dociles,
Vous livrer au repos sous vos tentes tranquilles.
Voici l'heure pesante accordée au sommeil :
Tout se tait à présent sous les feux du soleil;
Les vents ont expiré : du palmier immobile
L'ombre se raccourcit sur l'arène stérile;
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.

ACTE SECOND.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZANE, NÉBÉE.

NÉBÉE.

Nadab veut vous parler dans ce lieu solitaire.
Arzane, expliquez-moi cet étonnant mystère.
Quelle joie inconnue éclate dans vos yeux?
Dormirons-nous bientôt aux champs de nos aïeux?
Par votre ordre à Séir un moment retournée,
Je n'ai point vu d'Oreb la funeste journée;
Mais je suis revenue au bruit de vos malheurs,
Pour vous offrir du moins le secours de mes pleurs.

ARZANE.

Qu'il en coûte, Nébée, à servir l'infortune!
Qu'un sceptre brisé pèse à l'amitié commune!
La tienne est rare et grande : oui, tu mérites bien
Que je t'ouvre mon cœur dans un libre entretien.

NÉBÉE.

J'ai su que, par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptaient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devaient livrer leur sang au glaive du bourreau.

ARZANE.

On m'arracha des rois les saintes bandelettes,
Et le malheur me mit au rang de mes sujettes.

NÉBÉE.

Ciel!

ARZANE.

Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.
L'Hébreu vient; on entend un long cri d'épouvante.
Déjà brillait du fer la lumière mouvante,

Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple attendri ces femmes éplorées,
Qui lui tendaient de loin leurs mains décolorées.
Je paraissais surtout attirer ses regards ;
Soit qu'un habit de deuil et des cheveux épars
A ma frêle beauté prêtassent quelques charmes ;
Soit enfin qu'une reine, en répandant des larmes,
Trouve dans ses revers de nouvelles splendeurs,
Et n'ait fait seulement que changer de grandeurs.

NÉBÉE.

Nadab au doux pardon inclina ses pensées.

ARZANE.

« Femme, vivez, dit-il : nos tribus offensées
« M'ont vainement chargé d'un devoir trop cruel,
« Et je vais implorer les anciens d'Israël. »
Coré, Sthur, Abiron, dans un conseil propice,
Firent avec Nadab suspendre mon supplice.
D'un ramas d'affranchis digne législateur,
Moïse alla chercher quelque oracle menteur.
Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,
De soins officieux incessamment m'obsède :
Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir
Le feu qui le dévore et que j'ai su nourrir.
Aujourd'hui même enfin, par sa bouche informée
De la mort du tyran qui gourmandait l'armée,
Ici plus longuement il veut m'entretenir,
Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme.
Vous êtes adorée et l'amour dans votre âme...

ARZANE.

Non ! je n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.
Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,
Reine malgré le sort, je n'ai point la faiblesse
De partager les feux d'un amour qui me blesse,
Mais je sais écouter des soupirs ennemis,
Pour sortir de l'abîme où le ciel nous a mis :
De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane, de l'amour on ne peut se défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur
Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.
Faut-il te rappeler nos discordes antiques,
Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,
Le droit du premier-né si follement vendu,
Et l'innocent festin qui perdit Ésaü ?
Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,
Lorsque nous embrassons une cause si belle,
Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Mais Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire
Mon époux doit la mort, et l'Hébreu la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir?

ARZANE.

Me venger;
Écouter les aveux du soldat étranger ;
Feindre pour l'asservir, et par quelque artifice
Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.
Oui, je triompherai, si Nadab amoureux
Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE.

Vous croyez donc leur Dieu puissant et redoutable?

ARZANE.

Je sais, du moins, je sais qu'il est impitoyable :
Amalec autrefois déserta son autel,
Lorsqu'il maudit Édom et bénit Israël.
Jaloux de son pouvoir, jamais il ne pardonne :
Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne.

NÉBÉE.

Nadab....

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien ! je le tromperai mieux.

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude,
On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :
On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas ?

ARZANE

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles !

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.
Mais j'aperçois Nadab..... Reine de la beauté,
Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarté !
Donne à tous mes discours ta grâce souveraine ;
Déesse de l'amour, sers aujourd'hui la haine.
Descends ! à ton secours amène tous les dieux :
Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieux.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine
Accourt à votre voix près de cette fontaine.
Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,
Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte:
Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.
Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,
Pour quelques jours encor dans ce camp vous retient.
Sans gardes cependant vous pouvez de la plage
Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.
Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,
Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.
On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes,

(Dathan entre en ce moment sur la scène, suivi du chœur des jeunes filles amalécites; il se retire ensuite, et Nébée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt, au milieu des pompes éclatantes,
Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,
Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,
Et d'un nouveau bienfait cette grâce est suivie!
Mon cœur reconnaissant ne peut s'exprimer mieux
Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre:
Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.
Mais, nourrie à Séir, pour plaire et pour aimer,
Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai, nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire, un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.

Sous des berceaux de fleurs nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.
Le dieu que nous servons approuve nos désirs :
Dans une île féconde, aux doux chants des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie;
Il préside en riant aux banquets de la vie.
Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,
J'ai déjà, les pieds nus et les cheveux épars,
De nos rites sacrés suivant l'antique usage,
Trois fois pendant la nuit conjuré son image...
Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux?
Vous détestez le dieu que je priais pour vous.
Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence
M'arracha le transport de la reconnaissance.

NADAB.

Qu'entends-je! Amalécite, apprenez donc mon sort.
Longtemps de mon amour je captivai l'essor :
Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes :
Je n'aurais pas osé vous parler de vos charmes :
Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur
Trop souvent peut blesser l'oreille du malheur.
Quand Moïse vivait vous aviez tout à craindre;
A cacher mon ardeur je savais me contraindre:
Aujourd'hui que le ciel pour vous se veut calmer,
Votre bonheur me rend le droit de vous aimer.

ARZANE.

Épargnez...

NADAB.

Vous sauver changea ma vie entière.
Ce cœur que vous avez habité la première,
Vit l'amour se lever terrible et violent
Comme l'astre de feu dans ce désert brûlant.
Le repos pour jamais s'envola de mon âme;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des Parfums je n'offrais plus mes vœux;
Je n'allais plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.
De toi seule connue, à toi seule asservie,
L'Orient solitaire aurait caché ma vie.

Pour appui, du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurais guidé ton paisible chameau;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurais offert la coupe à ta bouche adorée,
Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

ARZANE.

Confuse à vos regards je voudrais disparaître;
Mais je suis votre esclave, et vous êtes mon maître.

NADAB.

A qui maudit vos fers le reproche est bien dur!
Mais de vous délivrer il est un moyen sûr.
Vous connaissez du camp le trouble et les alarmes:
De la féconde Égypte on regrette les charmes:
On veut que des tribus je conduise les pas.
Épouse de Nadab, ouvrez-nous vos États;
D'un peuple de bannis soyez la souveraine:
Le soldat à l'instant va briser votre chaîne.

ARZANE.

Je vois Marie.

SCÈNE III.

MARIE, ARZANE, NADAB, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

MARIE

Aaron n'est point ici, Nadab?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grâce au Seigneur; sa paix nous accompagne.
Moïse reparaît sur la sainte montagne.
Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter
Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES. AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe!
Vous me parliez d'hymen, et je touche à ma tombe.

NADAB, sans écouter Arzane.

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,
Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.
Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie!

ARZANE.

Veillé-je? dans mes maux quelle affreuse ironie!
Quoi! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,
Ces projets de l'amour...

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance :
De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu;
Mais ne puis-je du moins admirer la vertu?

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre
Où la mort me poursuit?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NADAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,
Connaître mes devoirs sans te manquer de foi,
Apercevoir l'abime, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs, et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice,
Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais
Conserver la douceur du mal que tu me fais.
Hélas! mon fol amour m'épouvante moi-même;
Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :
D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux;
La nuit, dans mon sommeil, j'entends parler tes dieux.
Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,
Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.
Dis : n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,
Qu'une âme est par le ciel dévouée aux enfers?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère;
L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits
Aisément élevés, plus aisément détruits.
De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre
Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre
Contre tout ennemi prompt à vous secourir,
Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

(Nadab sort.)

SCÈNE V.

ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Ah! Nébée, à ce coup je ne saurais survivre!
L'implacable destin s'attache à me poursuivre.

NÉBÉE.

Et moi je ressentais un doux enchantement
En écoutant des vœux si chers!

ARZANE.

Autre tourment!
Incestueux projet, effroyable à mon âme!
Je hais du fils d'Aaron et la main et la flamme.

Amalec recevoir Israël dans ses bras !
Recueillir dans mon sein une race d'ingrats !
Je légitimerais ces exécrables frères
Qui menacent nos fils, qui trahirent nos pères;
Ces esclaves du Nil, bâtisseurs de tombeaux,
Ignobles artisans flétris par leurs travaux,
Qui d'Égypte chassés avec tous leurs prophètes,
Proclament en tremblant d'insolentes conquêtes,
Se disent héritiers des florissants États
De cent peuples divers qu'ils ne connaissent pas!

NÉBÉE.

Sauvez! sauvez vos jours!

ARZANE.

Voudrais-tu donc, Nébée,
Aux autels de Jacob voir Arzane courbée,
Contrainte d'embrasser le culte menaçant
Du Dieu cruel qui veut exterminer mon sang?
S'il faut suivre aujourd'hui la fortune jalouse,
S'il faut que de Nadab je devienne l'épouse,
Que lui-même, parjure au culte de Nachor,
Serve avec moi Baal, et Moloch, et Phogor;
Que son hymen des Juifs brise les lois publiques;
Qu'il me donne sa main aux autels domestiques
Des dieux de mon palais, des dieux accoutumés
A couronner les vœux contre Jacob formés!

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance.
Espérons.

ARZANE.

Laisse là ta menteuse espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarté paraît sur l'horizon:
Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,
Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

ARZANE, au chœur.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.
Voici l'instant prédit où les filles d'Édom
Vont sauver d'Amalec et la race et le nom.
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :
Formez les chœurs brillants des peuples de l'Aurore.
Des femmes de Byblos répétez les soupirs;
Du farouche Israël enflammez les désirs.

Loin d'ici la pudeur et la froide innocence!
Il nous faut des plaisirs conduits par la vengeance.
Chanter l'amour; c'est lui qui du Dieu d'Israël
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Ton vieux temple, entouré des peuples de la terre,
S'élève révéré de chaque âge nouveau,
Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,
Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante!
De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante
Tombe en sacrifice à l'Amour.
Soulevons les enfers, répétons tour à tour
Du berger chaldéen la parole puissante.

UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'Amour dans ses fers gémira.

DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'Amour remplit l'Asie,
Il embauma l'Arabie
Des pleurs de la tendre Myrrha;
Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone :
Fleur des regrets, symbole du plaisir,
Elle vit peu de temps; et le même zéphyr
La fait éclore et la moissonne

UNE AMALÉCITE.

Prenons notre riche ceinture,
Nos réseaux les plus fins, nos bagues, nos colliers;
Vengeons aujourd'hui nos guerriers;

Les remparts et les boucliers
Sont vains contre l'Amour dans toute sa parure.

LE CHOEUR.

Que dit à son amant, de plaisir transporté,
Cette prêtresse d'Astarté
Qui voudrait attirer le jeune homme auprès elle,
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle?

UNE AMALÉCITE.

« Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
« Sur la tendre Abigail que ta froideur opprime.
« Je viens d'immoler la victime,
« Et d'implorer la faveur de nos dieux.
« Viens, que je sois ta bien-aimée.
« J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi;
« D'aloès je l'ai parfumée.
« Sur un riche tapis je recevrai mon roi;
« Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée;
« Un bain voluptueux est préparé pour moi.
« L'époux qu'on a choisi, mais qui n'a pas mon âme.
« Est parti ce matin pour ses plants d'oliviers :
« Il veut écouler ses viviers;
« Sa vigne ensuite le réclame.
« Il a pris dans sa main son bâton de palmier,
« Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture;
« Il ne reviendra point que de son orbe entier
« L'astre des nuits n'ait rempli la mesure.
« Tandis qu'en son champ il vendange,
« Enivrons-nous de nos désirs.
« De tant de jours perdus qu'un jour heureux nous venge :
« Il n'est de bon que les plaisirs. »

DEUX AMALÉCITES.

O filles d'Amalec! si par un tel langage
De nos tyrans nous embrasions les cœurs,
Nous verrions à nos pieds cette race sauvage,
Et les vaincus deviendraient des vainqueurs!

LES MÊMES, AVEC UNE TROISIÈME AMALÉCITE.

Arzane, lève-toi dans l'éclat de tes larmes!
Triomphe par tes charmes!
Que l'amour sur ton front s'embellissant encor
Attaque des Hébreux les princes redoutables,
Et livre tout Jacob à nos dieux formidables.

LE CHOEUR.

Baal, Moloch et Phogor !

ARZANE.

Nadab ne revient pas. Déjà la lune éclaire
Des rochers du Sina le sommet solitaire :
De la garde du camp on voit briller les feux.

(Au chœur.

Retournez vers Jacob ; mêlez-vous à ses jeux ;
Pour subjuguer son cœur faites briller vos grâces

(A Nébée.)

Et toi, du fils d'Aaron cherche et poursuis les traces :
J'attendrai ton retour auprès des pavillons
Où depuis si longtemps dans les pleurs nous veillons.

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MOISE, seul.

(Il fait nuit; on voit à la clarté de la lune Moïse qui descend du mont Sinaï, portant les Tables de la loi. Il s'avance vers le bocage des palmiers, et dépose les Tables de la loi au tombeau de Joseph.)

Sur ces tableaux divins la main de l'Éternel
Grava toutes les lois du monde et d'Israël.
O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant!
Dis par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignas t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi
Comme un ami puissant cause avec son ami.
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,
Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

(Moïse s'assied sur une pierre auprès du tombeau de Joseph.)

Avant de me montrer à la foule empressée,
Je veux de nos tribus connaître la pensée;
Josué, descendu par un chemin plus court,
Doit avoir à mon frère annoncé mon retour;
Attendons, sous cette ombre au conseil favorable,
Du grand Melchisédech l'héritier véritable.

(Il regarde quelque temps le camp en silence.)

Qu'avec un doux transport je vois ce camp tranquille,
D'un peuple fugitif unique et noble asile!
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur!

Servant au monde entier de modèle et d'exemple,
Garde du Tout-Puissant la parole et le temple!
Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,
Du reste corrompu de ce vaste univers,
O Jacob, sois en tout digne du droit d'aînesse!
Je veux, en dirigeant ta fougueuse jeunesse,
En profitant du feu de ton esprit hautain,
Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
Ouvrage des mortels, et promp à se dissoudre,
Les empires divers rentreront dans la poudre;
Toi seul subsisteras parmi tous ces débris;
Les ruines du temps t'offriront des abris.
En te voyant toujours, les races étonnées
Iront se racontant tes longues destinées,
Et se montrant du doigt ce peuple paternel
Que Moïse marqua du sceau de l'Érnel!
Mais, Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
Sous le courroux du ciel tu pourrais succomber,
Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève, et étend ses bras vers le ciel.)

Dieu de paix !...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de danses.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles?
Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat
Qui chante Sabaoth en courant au combat!
Je reconnais l'accent d'une race coupable.
Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable?
Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir.
Fidèle Josué, qui te peut retenir?
Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.
Marchons... Qui vient ici?

SCÈNE II.

NADAB, MOISE.

NADAB, sans voir Moïse, qui reste appuyé sur le tombeau de Joseph.

Ces lieux sont solitaires.
Elle est rentrée au camp... Oui, j'aurai trop tardé.
Le retour de Moïse est un bruit hasardé,

D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine!
Que cet air est brûlant! Pour achever son tour,
La nuit semble emprunter le char ardent du jour.
Image de mon cœur, cette arène embrasée
Reçoit en vain du ciel la bénigne rosée.

(Autre silence.)

Ici de la beauté j'entendis les accents.
Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens!
Qu'on l'adore!... Où m'emporte une imprudente ivresse!
On n'a point jusqu'ici couronné ma tendresse:
Si j'étais le jouet de quelque illusion!
Connaissons notre sort.

(Il va pour rentrer au camp : en passant devant le bocage de palmiers il aperçoit Moise.)

O sainte vision!
N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse?
Viens-tu me consoler? Que ta voix vertueuse
Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel,
Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel!

MOISE, sans quitter le tombeau.

Le ciel des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse!

MOISE, descendant du tombeau.

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,
Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds,
Et baisse devant vous mes yeux humiliés.

MOISE.

De quelque noir chagrin votre âme est agitée.

NADAB.

Le camp, qui déplorait votre mort racontée,
Voulait mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOISE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

NADAB.

J'espérais vous revoir.

MOISE.

Et n'avez-vous, Nadab, rien de plus à m'apprendre?

NADAB.

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

(On entend la musique du camp.)

MOISE.

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil
Gémissent sur le sort de Moïse au cercueil;
Et j'entends les concerts, horribles ou frivoles,
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.
Qui produit ces clameurs? qui peut y prendre part?

NADAB.

Nos captives souvent, assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOISE.

Des captives ici? des femmes étrangères?
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur?
Elle vit; et peut-être, écoutant votre ardeur,
Elle reçoit ces vœux sortis d'une âme impure,
Dont le vent de la nuit m'apportait la souillure
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph?

NADAB.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindrait-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect :
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais le Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,
Tel est de mon esprit la pente peu commune :
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu,
Et je voudrais sauver la race d'Ésaü.

MOISE.

Vous, sauver d'Astarté la nation flétrie!
Regarder sans horreur l'infâme idolâtrie,
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah!
Sur ce marbre sacré lui-même les grava;
Lisez : l'astre des nuits vous prête sa lumière.

NADAB, lisant.

N'ADORE QU'UN SEUL DIEU.

MOISE.

Telle est la loi première.
Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël
De cet unique Dieu renversez-vous l'autel?
Jacob, trahirais-tu tes hautes destinées!
Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années,
T'avancer sur la terre, antique voyageur,
Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur?
Tu portes dans tes mains ce livre salutaire
Où je traçai de Dieu le sacré caractère :
Contrat original, titre où l'homme enchanté
Retrouvera ses droits à l'immortalité.
L'infidèle Jacob perdrait son rang suprême!
Mais entrons dans ce camp ; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez!

MOISE.

Et pourquoi?

NADAB.

Pour soustraire au danger
Des jours qu'au prix des miens je voudrais protéger.

MOISE.

Vous!

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOISE.

Eh bien!

NADAB.

Dans votre absence
Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,
A rejeté vos lois.

MOISE.

Par Jacob annoncé,
Dieu ne retranche point l'avenir menacé!

NADAB.

Écoutez un moment.

MOISE.

Laissez-moi, téméraire!
J'ai prévu ta faiblesse, Aaron, malheureux frère,
Qu'as-tu fait?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOISE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats;
Demeure, ou va plutôt (car j'entrevois ton crime),
Dans son bercail impur va chercher la victime
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOISE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras?

MOISE.

Qu'ai-je besoin de toi?
L'ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

SCENE III.

NADAB, seul.

bourreaux une femme éplorée!
l'enfer mon âme dévorée...

SCENE IV.

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,
J'avais quitté ces lieux avec la fin du jour :
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée.
Dans mes pensers amers tristement absorbée,
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs.
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,
A redoublé ma crainte, et je suis revenue
Aux bords où, je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours le sort est éclairci :
Avec moi, dans l'instant, Moïse était ici.

ARZANE.

Ici ! quelle fureur sera bientôt la sienne !

NADAB.

Il menace déjà votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous?

NADAB.

Ce que j'avais promis.
Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,
Annonçant aux soldats la fertile Idumée,
Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.
Je ferai plus : il faut à la fille d'Édom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une âme à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE, à part.

Ciel ! (Haut.) Le dessein est grand ! je le pense moi-même.
Il n'est pour nous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême.
Mais mesurez la cime avant que d'y monter;
Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,
En songeant au succès prévoyez la défaite.
Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux prophète
Parlant au nom des cieux à des hommes tremblants,
Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous, d'un esprit aussi ferme qu'habile,
D'un pouvoir souverain créer les éléments?
De la foi d'Israël changez les fondements.
Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,
Est plus que vous encore à Moïse rebelle,
Les Juifs craignant ce chef implacable et jaloux,
Pour se sauver de lui se donneront à vous.
Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :
Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre

Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts;
Dans cette arche nouvelle enfermez des ressorts;
A des miracles feints opposez des miracles;
Comme Moïse, ayez des prêtres, des oracles,
Et bientôt le soleil vous verra dans ces lieux
Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab, lâche apostat! Arzane en vain l'espère!
Vous-même chérissez les dieux de votre père :
Si je vous proposais aussi de les quitter?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarté je voudrais m'acquitter
Des tendres et doux vœux que son culte réclame,
La faiblesse me sied : et que suis-je? une femme!
Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels
Prend conseil de sa gloire, et choisit ses autels.
Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne;
Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.
Régnez sur elle; allez au premier feu du jour
Chercher votre couronne au temple de l'Amour;
Et, tandis qu'Amalec frappera la victime,
Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

O magique serpent! décevante beauté,
Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté?
Es-tu fille d'enfer ou des esprits célestes?
Réponds-moi!

ARZANE.

Du malheur je suis les tristes restes.
Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,
Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut! A toi je m'abandonne!
Qu'importe le poison, quand ta main me le donne?
Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,
Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Éden,
Ève trop séduisante! au jardin des délices
Que nos félicités précèdent nos supplices!
Tu ne m'as point encor révélé tes secrets,
Et même en ce moment tes regards sont muets.
Un mot peut tout fixer dans mon âme incertaine.

Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine?
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE.

Je ne saurais parler.

NADAB.

M'aimes-tu? m'aimes-tu, divine Amalécite?

ARZANE.

Ma voix s'éteint...

NADAB.

Promets à ce cœur qui palpite
Que demain à l'autel...

ARZANE.

A l'autel de mes dieux?..

NADAB.

O douleur!

ARZANE, à part.

En formant un hymen odieux,
Du moins perdons Jacob.

NADAB, à part.

Dans ta juste colère,
Ne te souviens, Seigneur, que d'Abraham mon père.
(A Arzane.)
Achevons.

ARZANE.

Vous m'aimez?

NADAB.

Ah! cent fois plus que moi!
Puisqu'aux feux éternels je me livre pour toi!

ARZANE.

Vous dites que demain, au lever de l'aurore,
A l'autel de mes dieux...

NADAB.

Je n'ai rien dit encore.

ARZANE.

Je mourrai donc?

SCÈNE V.

NÉBÉE, ARZANE, NADAB.

NÉBÉE, *accourant précipitamment.*

Fuyez! le péril est pressant :
Tout prend autour de vous un aspect menaçant.
Je veillais près d'ici dans mon inquiétude,
Quand j'ai vu s'avancer vers cette solitude,
A pas lents et légers, Caleb avec Lévi.
De cent prêtres armés ce cruel est suivi;
Leurs yeux sinistrement étincellent dans l'ombre;
Ils se parlent tout bas d'une voix triste et sombre.
J'ai surpris quelques mots de leur noir entretien :
De vous donner la mort ils cherchent le moyen.

NADAB.

Contre vos jours, Arzane, un lévite conspire!
Tout est fini; demain je vous rends votre empire.
De Pharaon vaincu prenez le plus beau char;
Des soldats éblouis enchantez le regard.
Je vous déclarerai mon épouse adorée.
Du sceptre d'Ésaü vous serez décorée.
D'Édom et de Jacob que les dieux fraternels
Soient enfin encensés sur les mêmes autels.

(Arzane et Nébée sortent par un côté du théâtre; Nadab les suit de loin pour les protéger contre les lévites, qui entrent sur la scène du côté opposé ; il s'arrête quand Arzane a disparu, et parle aux lévites du fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

NADAB, CALEB, CHOEUR DE LÉVITES.

NADAB.

Lévites! je me ris de vos sourdes pratiques;
Je brave vos poignards et crains peu vos cantiques.
Vous m'y forcez; je vais aussi porter des coups :
Que le crime et la honte en retombent sur vous!

SCENE VII.

CALEB, CHOEUR DE LÉVITES.

UN LÉVITE.

Quel reproche insensé ! quelle voix ! Ce profane
Ne craint plus d'annoncer ses projets pour Arzane.

CALEB.

Josué m'avait dit que notre auguste chef
Devait attendre Aaron au tombeau de Joseph ;
Je venais avec vous lui porter nos épées,
Au sang de l'ennemi plus d'une fois trempées :
Mais déjà dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau !
Vous, par qui l'esprit saint s'explique et prophétise,
Prêtres sacrés, avant d'aller trouver Moïse,
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs.
La lune est au milieu de sa belle carrière,
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,
Pure essence, divine ardeur,
Qui peut comprendre la grandeur
De ton nom incommunicable?

Je me retire, à ta lumière,
Au tabernacle de ta loi ;
Des nuits où nous veillons pour toi,
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes
Qu'excitent de noirs assaillants,

Nous dormirons près des vaillants,
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis,
Et de tes saints dissipe les alarmes;
Par la bride et le mors dompte tes ennemis!

LES LÉVITES, *tirant leurs épées qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.*

Bénis nos armes!

CHOEUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire
Du souverain Créateur;
La nuit garde la mémoire
Du sublime Ordonnateur
Qui fit camper sous ses voiles
Cette milice d'étoiles
Dont les bataillons divers,
Dans leur course mesurée,
Traversent de l'empyrée
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse;
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,
Un pontife éclatant et consomme et termine
Une pompe divine
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,
Douce nuit, où du ciel éclate la beauté,
Se peut-il que l'impie, en son iniquité,
Profane ton silence auguste?

(*On entend la musique du camp.*)

UN LÉVITE.

Ah! quels horribles sons s'échappent de ce lieu!
Oh! de l'enfer détestable puissance!
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense;
Ici nous prions le vrai Dieu!

(*Mouvement de silence pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.*)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants, votre hymne criminelle.
De la nuit des enfers ranime tous les feux:

Vous invoquez Satan ; qu'il exauce vos vœux;
Tombez dans la nuit éternelle!
(Nouveau silence et musique du camp..)

UN TROISIÈME LÉVITE.

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères !

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Prions pour eux, ce sont nos frères;
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,
Et sucé le lait de nos mères!

PRIÈRE GÉNÉRALE, prononcée par Caleb.

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu ! le cri de ces infortunés :
Prends pitié de leurs nouveau-nés
Donne la paix à leur misère.

Que le bruit des astres roulants
Te rende sourd aux clameurs de l'impie,
Et n'entends que la voix qui prie
Pour le péché de tes enfants.

La fraîche et brillante rosée,
Au bord des flots les tamarins en fleur,
Le vent qui, perdant sa chaleur,
Glisse sur la mer apaisée,

Tout rit : du firmament serein
S'ouvre à nos yeux le superbe portique.
O Dieu ! sois doux et pacifique
Comme l'ouvrage de ta main!

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MOISE, AARON, DATHAN, VIEILLARDS ET CHEFS D'ISRAEL.

MOISE.

Terre, frémis d'horreur! Pleurez, portes du ciel!
Sur la fleur de Juda l'enfer vomit son fiel.
La maison de Jacob, par Nadab corrompue,
Aux princes des démons ici se prostitue;
Et déjà, consultant les devins et les sorts,
Rugit devant ses dieux comme au festin des morts.

AARON.

Moïse, ma douleur à la vôtre est égale.
Sitôt que Josué, dans cette nuit fatale,
Est venu m'annoncer votre étonnant retour,
J'ai rassemblé ces chefs, et par un long détour,
Choisissant avec eux les routes les plus sombres,
Je vous ai rencontré seul, errant dans les ombres.
Daignez me pardonner si, malgré mes efforts,
J'ose vous ramener à ces tranquilles bords.
Le conseil des vieillards comme moi vous conjure
D'éviter d'Amalec la faction impure.
Vos jours sont menacés; à des hommes ingrats
La nuit qui règne encore a dérobé vos pas :
Que de périls divers pour mon fils et mon frère!

MOISE.

Ne pleurez pas sur moi; pleurez d'un cœur sincère
Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,
Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.
Profitez, ô vieillards, du moment qui vous reste,
Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas ! nous voudrions secourir Israël,
Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOISE.

Peuple de peu de foi ! vous doutez des oracles !
Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles !
Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,
Et du haut de ce roc on aperçoit les mers
Naguère sous vos pas par Moïse entr'ouvertes !
Et de la manne encor vos tentes sont couvertes !
Seigneur, ils ont osé murmurer contre toi,
Te trahir au moment où j'apportais la loi
Qui promet à Jacob une terre féconde,
Le sceptre à ses enfants et le Sauveur au monde !

AARON.

Béni soit l'Éternel, qui ne trompe jamais !

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,
Égare-t-il nos pas au désert où nous sommes !

MOISE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes ;
Pour former aux combats nos faibles légions,
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui, jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire?
Vis-tu le Créateur, dans les premiers moments,
De ce vaste univers creuser les fondements,
Des vents et des saisons mesurer la richesse,
Et jusque sous les flots promener sa sagesse?
Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil?
As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil. »
Misérable Dathan ! quoi ! vermisseau superbe,
Tu veux comprendre Dieu quand tu rampes sous l'herbe !
Admire et soumets-toi : le néant révolté
Peut-il dans ses desseins juger l'éternité?

UN CHEF.

J'entends des pas, vers nous chacun se précipite.

AARON.

Qui s'avance? Est-ce toi, mon fils?

UN VIEILLARD.

C'est un lévite.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

Interprète du ciel, confident d'Éloé,
Moïse, je vous cherche : au nom de Josué,
Du progrès de nos maux j'accours pour vous instruire.
L'ouvrage de vos mains est prêt à se détruire,
Le camp vous a proscrit; et ces chefs assemblés,
S'ils reviennent à vous seront tous immolés.
Marie, avec Caleb, retirés vers l'oracle,
S'efforcent de sauver le sacré tabernacle.
Ici même l'aurore et le nouveau soleil
Des noces de Nadab mèneront l'appareil :
Une idole y sera brillante et parfumée,
Et soudain les tribus marchent vers l'Idumée.
Déjà l'on a donné le signal du départ;
On abaisse la tente, on lève l'étendard,
Et le lâche Israël, que corrompent des traîtres,
Va fuir en reniant le dieu de ses ancêtres.

LES VIEILLARDS, à Moïse immobile, qui commence à sentir l'inspiration.

O Moïse!

AARON.

Il redit l'oracle du saint lieu,
Et pour l'homme attentif il est l'écho de Dieu!

LES VIEILLARDS.

Écoutons!

MOISE, inspiré.

Anathème à ta race volage,
Jacob, si par tes mains tu te fais une image!
Que maudit soit ton champ, ton pavillon, ton lit,
Et que sur Gelboé ton figuier soit maudit!
Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,
De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,
Un jour on te verra couronner tes forfaits
En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.
Alors, peuple proscrit, dispersé sur la terre,
Tu traîneras partout ta honte et ta misère;

Tu viendras, pauvre et nu, enfant déshérité,
Pleurer sur les débris de ta triste cité,
Dans ces débris épars trouver, pour ton supplice,
D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,
Et mourir de douleur près du seul monument
Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS

Ciel!

AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.
Je l'ai fait appeler pour attendrir son âme;
Sans doute il va venir, il m'obéit encor.
(A Moïse.)
Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord;
Brisez de Jéhovah la flèche dévorante;
Éteignez le courroux dans sa droite fumante.
Vous avez comme moi de chers et doux liens :
Pensez à vos enfants, vous prierez pour les miens.

MOISE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle;
Je vais m'y réunir; je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné!
Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOISE.

Vous allez voir Nadab; eh bien! qu'il se repente,
Que du chemin du crime il remonte la pente!
Ce qu'il dénie au ciel, tâchez de l'obtenir;
J'attendrai vos succès pour régler l'avenir :
Adieu. Lévites saints, je vous porte ces Tables,
Que souilleraient ici des hommes détestables.
(Il prend les Tables de la loi au tombeau de Joseph et s'éloigne suivi du lévite.)

DATHAN, aux vieillards.

Et nous, sans redouter sa menace et ses cris,
De l'union d'Arzane acceptons le haut prix.
(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

SCENE III.

AARON, seul.

Tout fuit! Moment affreux! la céleste colère
Me laisse seul chargé du destin de la terre.

Pourrai-je triompher d'un amour criminel?
Sauverai-je mon fils en sauvant Israël?
O Père des humains, inspire ma tendresse!

SCÈNE IV.

AARON, NADAB.

NADAB, parlant à des soldats qu'on ne voit pas.

Fidèles compagnons que mon sort intéresse,
Je ne crains plus ici les prêtres conjurés;
N'allez pas plus avant. Vous, Ruben, demeurez.

AARON.

Approche, infortuné; dans le sein de ton père
Vient confesser ta faute et cacher ta misère.

NADAB.

Ciel, qui savez mes maux, fortifiez mon cœur!
(A Aaron.)
Vous me désirez voir?

AARON.

Ferais-tu mon malheur,
Toi dont j'ai soutenu la paisible jeunesse?
Instruisant ton berceau, protégeant ta faiblesse.
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom.
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable;
Il m'entendra.

NADAB.

Aaron, votre bonté m'accable.
Craignez mon désespoir; ne me condamnez pas
De conduire aujourd'hui mon Arzane au trépas.

AARON.

Tu peux aimer encor cette femme étrangère?

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnerez-vous?

ARRON.

Je te plains seulement;
Je te viens consoler dans ton égarement.

Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie?
Chaque jour à nos cœurs une joie est ravie :
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir que le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurais-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.
Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc;
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre;
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare;
Je touche également aux vertus, aux forfaits;
Des sépulcres, la nuit, je viole la paix;
Altéré de combats, quelquefois j'en frissonne....
J'irais du Roi des rois attaquer la couronne!
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine, et je gémis sur vous.
Longtemps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur, éclairé d'un tendre et nouveau jour,
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON.

Formidable peinture! étrange frénésie!
Serais-tu donc, Nadab, la victime choisie?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.
Si le ciel te frappait, parjure à tes foyers,
Sur ma tête plutôt que ton péché retombe!
Moi, marqué pour la mort, je creuserais la tombe
De cet enfant chéri dont les saintes douleurs
A mon dernier linceul réservaient quelques pleurs :
Jeune guerrier, ma main desséchée et débile
Viendrait t'ensevelir dans ce sable stérile!

Mes os, à ce penser, ont tressailli d'effroi.
Dieu d'Abraham, Dieu fort, Dieu bon, épargne-moi!
Ne me demande pas, souveraine Justice,
Même pour m'éprouver, un cruel sacrifice;
Je me dirais toujours, tremblant et peu soumis,
« Si l'ange va tarder, que deviendra mon fils? »
Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père;
J'ai plutôt la faiblesse et le cœur d'une mère.
Rachel pleura ses fils au tombeau descendus;
Rien ne la consola, parce qu'ils n'étaient plus.

NADAB.

Père compatissant!

AARON

Enfant de ma tendresse,
N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse,
La lumière du jour, le doux rayon des cieux
Qui réchauffe mon cœur, qui réjouit mes yeux?
Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,
Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile:
Dans ta miséricorde attends le criminel.
O Dieu! sois patient! n'es-tu pas éternel?

NADAB.

Malheur à moi! d'Aaron je vois couler les larmes!
Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.
Mon père, entre tes bras recueille ton enfant:
Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant;
Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête
Tes bénédictions reposent sur ma tête!

AARON.

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,
Donne à ton repentir un large et libre cours;
Laisse à ton père Aaron achever la victoire.
Nadab, tu t'attendris; tes pleurs feront ma gloire.
Prie avec moi le Dieu que tu voulais quitter:
(Il prie.)
« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter,
« Reçois dans ton bercail la brebis égarée,
« Par des loups ravissants à moitié déchirée. »
As-tu prié, mon fils? es-tu calmé? sens-tu
Cette tranquillité que nous rend la vertu?
Moïse nous attend prosterné sur la pierre:
Viens avec le prophète achever ta prière;

Gravissons du Sina le roc silencieux,
Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.
(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.)
Quel fantôme envieux épouvante ma vue!

SCÈNE V.

AARON, NADAB, ARZANE.

ARZANE, à Nadab.

Ma présence est ici sans doute inattendue;
Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois
Demande à vous parler pour la dernière fois.
On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,
Recevant ses conseils, cédant à sa colère,
Vous allez par ma mort noblement consentir
Au pardon qu'on promet à votre repentir.
Voilà ce que Dathan s'est haté de m'apprendre.
A des reproches vains je ne sais point descendre;
Je dédaigne la vie, et je viens seulement
Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane!

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle
Ose mêler sa voix à la voix paternelle?
Du sang et du devoir respecte le lien,
Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien?
Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,
Je vous livrais mes dieux, mon peuple et ma famille.
Fallait-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,
Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,
A ternir sur mon front l'éclat du diadème?

NADAB.

Soupçonner mon amour! j'en appelle à vous-même:
Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,
Si je vous accusais de me tromper?

ARZANE, *surprise et troublée.*

Comment!

Qui? moi?

AARON, *à Nadab.*

N'en doute pas, c'est le ciel qui t'inspire.
A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,
Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,
Son regard a trahi le secret de son cœur.
Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.
Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grâce,
Tu la verras, quittant un langage suspect,
Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.
Tels fils, dignes enfants de cette digne mère,
Sortiront de son sein en maudissant leur père;
Et peut-être, effaçant le crime de Caïn,
Ils lèveront sur toi leur parricide main.

ARZANE, *à part.*

Ne laissons pas la haine altérer mon visage.
(*Haut.*)
Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron aurait-il dit la triste vérité?

ARZANE.

Que son reproche, hélas! n'était-il mérité!
Je m'égare...

NADAB.

Achevez!

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie
Me force à révéler ma honte et ma folie.
Cruel, quand, sans remords, tu manques à ta foi...

AARON, *l'interrompant.*

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire...

AARON, *l'interrompant.*

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,
Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour.

NADAB.

Aveux délicieux! douce et divine flamme,
Qui pénètre et descend dans le fond de mon âme!

Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur?
Et qu'importent Moïse et toute sa grandeur
Et les desseins du ciel et le sort de la terre?
Nadab, sûr d'être aimé, redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab!

(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron; Aaron la repousse.)

Fuis, exécrable enfant de Loth et de Moab,
Et reçois, pour présent de l'hymen qui s'apprête,
La malédiction dont je frappe ta tête.

(Arzane se relève.)

NADAB, égaré tout le reste de la scène.

(Arzane le prend par la main.)

Femme, as-tu disparu? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane, suis mes pas..... Évite cet abîme.
J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence! c'est sa voix; c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés,
L'ange pâle des morts se tient à ses côtés;
Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane!

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,
D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.
J'anéantis l'arrêt lancé dans ma colère,

S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :
Par le Dieu parternel vos vœux sont entendus.

(Il suit Arzane.)

Astarté, qu'à tes chants notre union s'achève :
Marchons ; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête !

NADAB.

Il est trop tard.

AARON.

Viens.

NADAB.

Je suis entraîné.

AARON.

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, à Marie, qui s'avance à la tête des chœurs.

Ma sœur, secourez-moi ! Priez tous ! Au prophète,
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

SCENE VI.

MARIE, CALEB ; CHOEUR DE LÉVITES, CHOEUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Le jour commence à paraître : les lévites, ceints de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle, qu'ils ont enlevé du camp. Les jeunes filles israélites portent des harpes et des tambourins.)

CALEB.

Moïse nous ordonne, au matin renaissant,
D'aller le retrouver près du puits d'Élissant,
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées
Rediront au Seigneur les plaintes consacrées.
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil !

MARIE.

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil ?
Verra-t-il des faux dieux les infâmes emblèmes ?

Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes.
Dérobons ce cercueil, et courons le cacher
Auprès du tabernacle, à l'abri d'un rocher :
C'est Jacob tout entier qui fuit l'idolâtrie :
Les enfants, les tombeaux, font toute la patrie.

(Caleb à la tête des lévites, Marie à la tête des jeunes filles israélites, gravissent le Sina. Six lévites enlèvent le cercueil de Joseph ; quatre autres lévites portent le tabernacle L'aurore parait ; les lévites sonnent de temps en temps de la trompette, les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers, et chantent ou déclament en marchant ce qui suit :)

CHOEUR DES LÉVITES.

Emportons les os de nos pères ;
De nos trésors c'est le plus beau.
Joseph vivant fut trahi par ses frères,
Ne trahissons point son tombeau.

CHOEUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques
Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux ;
En conservant nos autels domestiques
Et les cendres de nos aïeux.

DEUX LÉVITES.

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables
Moïse, aimé du ciel, accomplit à la fois !

DEUX JEUNES FILLES.

Il commande : la mer aux vagues indomptables,
Comme un enfant docile, exécute ses lois.

CALEB.

Que notre bouche répète,
Au fracas des tambours, au son de a trompette,
L'hymne qu'au bord des flots chantait en son honneur
Marie, instruite du Seigneur

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

UN ISRAÉLITE.

Mezraïm disait, dans sa rage :
« Frappons les Hébreux fugitifs ;
« La mer ne leur ouvre un passage
« Que pour nous livrer nos captifs.
« Qu'Israël au joug indocile,
« De nos murs pétrissant l'argile,

« Accomplisse ses vils destins,
« Et que la Juive la plus fière
« S'épuise à broyer sur la pierre
« Le pur froment de nos festins. »

UN LÉVITE.

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,
Et, se levant soudain,
Sur la mer partagée en deux voûtes roulantes,
Il étendit sa main.

UN AUTRE LÉVITE.

De la mer aussitôt les ondes suspendues
Cèdent au bras puissant,
Et sur les Égyptiens les vagues répandues
Tombent en mugissant.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oh ! quel spectacle !
Les chars, les javelots,
Engloutis au sein des flots,
Les hurlements et les sanglots,
La noire mer croissant dans ce chaos,
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.

CHOEUR DE JEUNES ISRAÉLITES.

O des méchants inutiles complots !

CHOEUR DES LÉVITES.

Oh ! quel spectacle !

UN LÉVITE.

Des ossements muets les arides monceaux
S'entassèrent au bord où tant de voix gémirent.

UNE ISRAÉLITE.

Les princes de Tanis aux enfers descendirent
Comme une pierre au fond des eaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

MARIE.

Du favori de Dieu vive l'antique gloire,
Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire !

Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants
Attirent les regards sur ses sommets distants,
Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles
Couronnant du Sina les roches éternelles;
Abraham et Jacob penchés du haut des cieux;
Les anges se mêlant à nos hymnes pieux;
Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,
Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(Les chœurs disparaissent peu à peu derrière les rochers.)

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, DATHAN.

(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes, et porte le manteau royal.)

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée;
Elle en paraît déjà justement alarmée :
Objet de tant de vœux, vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit rassembler?

DATHAN.

Sans doute; mais du camp, que votre absence trompe,
Il ne vous convient pas de devancer la pompe.
Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux? sais-je ce que je fais?
A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent,
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN.

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

NADAB.

Que plutôt sur mon front ce trouble soit écrit.

DATHAN.

Les conseils éternels ont rejeté Moïse;
Et c'est vous à présent que le ciel favorise.

NADAB.

Pure religion, dont je souille l'autel,
J'entends en ce moment ton soupir maternel.
Combien j'étais heureux quand tes chastes entraves
Au pied d'un Dieu jaloux tenaient mes sens esclaves;
Quand un simple bandeau, déroulé par ta main,
Sous un lin virginal cachait mon front serein!

Dathan, j'ai tout perdu par ma coupable audace;
J'ai trahi le passé, l'avenir et ma race.
Oh ! que le premier crime est pesant sur le cœur !

DATHAN.

Calmez l'emportement d'une injuste douleur :
Aux rives de Séir tout vous sera prospère.

NADAB.

Je ne chanterai point dans la terre étrangère.

DATHAN.

Sous le manteau des rois le chagrin est léger.

NADAB.

Que ne suis-je vêtu du sayon du berger !
Et que n'ai-je, innocent au jour de la tempête,
Une pierre au désert pour reposer ma tête !

DATHAN.

Venez : pour votre hymen tout s'apprête en ce lieu.

NADAB.

Il ne manque à l'autel que mon père et mon Dieu.

DATHAN.

Éloignez ces ennuis : voilà, plein d'espérance,
Au-devant de vos pas le peuple qui s'avance.

NADAB.

Quel charme ! quel éclat ! Fuyez, tristes remords !
L'aspect de la beauté me rend tous mes transports.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN; CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

(Arzane paraît traînée sur un char; onze drapeaux annoncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial, et Nebée, le vase à l'encens.)

NADAB, à Arzane.

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,
Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.
(Aux soldats.)
Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,
N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.

Vous avez demandé des dieux dont la puissance
Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,
Où vous puissiez fixer, à l'abri des tyrans,
Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants :
Ces biens, qu'en soupirant vous espériez à peine,
Vous sont tous accordés par une grande reine.
Née aux monts de Séir, du sang de nos aïeux,
Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,
Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices !

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert ; nous vous en prions tous,
Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, à Dathan.

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, à part.

Je règne, et meurs.

NADAB, à part.

D'où sort cette nuit infernale ?

(Dathan allume le flambeau nuptial ; les Amalécites déposent les offrandes au pied de l'idole ; le peuple les imite. Nébée présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nébée, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit :)

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui
Reconnaît la grandeur et recherche l'appui,
Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,
Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.
O Moloch ! sois propice à tes nouveaux sujets :
Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

(Elle répand l'encens sur le trépied, et passe l'urne à Nadab.)

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme !

DATHAN.

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime !

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinaï ! Sinaï !

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

NADAB.

Jacob, je t'ai trahi!

ARZANE.

Achevez.

NADAB.

Je ne puis.

ARZANE.

Qu'attendez-vous?

NADAB.

Mon père.

ARZANE.

Couronne mon amour.

NADAB.

Et s'il me trompe!

ARZANE.

Espère.

NADAB.

Pense au ciel qui me voit!

ARZANE

Songe à tes derniers vœux!

NADAB.

Consommons le forfait!

MOISE, du haut du Sinaï, où il apparait tenant les Tables de la loi.

Arrête, malheureux!

(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab; il se fait un moment de silence.)

SCENE III.

MOISE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBEE; SOLDATS, PEUPLE, ETC.

ARZANE.

Jacob! je reconnais ton malfaisant génie.

MOISE, toujours sur les rochers.

De mon front sillonné dernière ignominie!
Veillé-je, ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël
Qui d'un montre du Nil environne l'autel?

O Tables de la loi, du ciel présent insigne,
De vos commandements ce peuple n'est plus digne!
Tombez et brisez-vous!

(Il brise les Tables de la loi, descend des rochers, et marche à l'autel.)

Disparais à mes yeux,
Disparais à jamais, simulacre odieux.

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Vous qu'un ange toujours protége de son aile,
Lévites, accourez : Moïse vous appelle.
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu
Ton faible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, tirant son épée.

Soldats! livrerez-vous mon épouse à ces traîtres?
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOISE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté,
D'un repentir soudain passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infâmes déserteurs!

MOISE.

N'écoutez point l'impie,
Et qu'à la voix des saints Israël se rallie!

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, à Arzane.

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOISE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,
Et désarmez le bras qu'avait armé le crime.

(Des lévites environnent Arzane et désarment Nadab, d'autres emmènent Dathan.)

ARZANE.

Cessez, vils meurtriers; je saurai bien sans vous
Mourir comme une reine. Oui, je vous brave tous.
Heureuse, en expirant j'ai vengé ma patrie;
C'est par moi que Jacob connaît l'idolâtrie.
Retourne si tu veux, ô peuple renié,
A ton Dieu dévorant, à ton Dieu sans pitié.
Je te livre à l'arrêt qui déjà te condamne.
Et ton sang va couler après celui d'Arzane.

MOISE.

Qu'on l'entraîne!

NADAB, s'arrachant des mains des lévites et se précipitant vers Arzane.

Sur moi tournez votre poignard!
Arzane, que mon corps te serve de rempart;
Permets avec le tien que mon sang se confonde;
Que nos âmes ensemble abandonnent le monde,
Et que le dernier souffle exhalé de mon cœur
Des feux qui me brûlaient te porte encor l'ardeur!

ARZANE, le repoussant.

Quoi! jusque dans la mort m'accabler de ta flamme!
Laisse, laisse aux enfers descendre en paix mon âme.
Disons-le maintenant à la face des cieux :
Comme tout Israël tu m'étais odieux.
Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre toi-même,
J'avais, pour mon supplice, eu la faiblesse extrême
De me vouloir sauver en me donnant à toi;
Mais cet effort était trop au-dessus de moi;
Et lorsque de l'amour j'affectais le langage,
Les pleurs le démentaient sur mon pâle visage.
Je suis enfin soustraite à ces secrets tourments,
Le tombeau me dérobe à tes embrassements.
Quel bonheur d'échapper à l'amant qu'on déteste!
Adieu, parjure enfant d'une race funeste;
De mon dernier aveu que le dur souvenir
Augmente la douleur de ton dernier soupir;
Et songe, en expirant à ton culte infidèle
Que je n'avais pour toi qu'une haine immortelle!

(Elle arrache son voile, et sort avec les Amalécites sous la garde d'une troupe de lévites.)

MOISE.

Allez, brisez la tête à cet ingrat serpent,
Et tarissez les flots du venin qu'il répand.

SCENE IV.

MOISE, NADAB, MARIE; PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

NADAB, dans la stupeur.

Mon songe disparaît dans un abîme immense.
Ta malédiction, Aaron infortuné,
Comme un manteau brûlant couvre ton premier-né.

Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire;
Tu ne me verras plus chaque matin te dire :
« Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans;
« Viens prier l'Éternel et bénir tes enfants. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée?
Aux corbeaux du désert une femme jetée...
Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,
Je demande ma part du festin palpitant.
Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,
Arzane; dans mes bras je te tiens, je te presse.
Nous aurons au soleil montré dans un seul jour
Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour.
Jéhovah! puisqu'Arzane à ma flamme est ravie,
Je te rends tes présents, je renonce à la vie :
Pour aller aux enfers m'unir à la beauté,
Je cours t'offrir l'encens que respire Astarté.

(Il fuit.)

MOISE, aux lévites.

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.
Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère
Les feux dont Séboïn jadis fut consumé,
Et que de ton courroux le trésor soit fermé!

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie.)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie,
Soignez l'âme d'Aaron d'un coup affreux meurtrie :
Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb
Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

(Marie sort : le ciel commence à se couvrir; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel et la montagne, dit :)

Quel présage effrayant! Dieu vient : à sa présence
La mer a fui; la terre attend dans le silence;
Et les cieux, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

Par la fureur du peuple Arzane lapidée
Est rendue aux démons qui l'avaient obsédée.

Mais Nadab l'a suivie : en proie au désespoir,
Chargeant de feux impurs un impur encensoir,
Il souillait l'holocauste, alors que sur la poudre
Il est tombé soudain.

MOISE.

Qui l'a frappé!

LE LÉVITE.

La foudre.

MOISE.

O Justice incréée, Arbitre souverain,
Je n'ai donc plus l'espoir de désarmer ta main!
(Au peuple.)
Oui, vous serez punis : il faudra que l'épée
Cherche encor parmi vous la victime échappée.
Vous mourrez au désert, et vos jeunes enfants
Dans Jéricho sans vous entreront triomphants.
Caleb et Josué, sauvés par le Dieu juste,
Seuls du sacré Jourdain passeront l'onde auguste.
Moi-même, tout flétri de votre iniquité,
Du pays de Jacob je serai rejeté.
Salut, mont Abarim, d'où les yeux de Moïse
Découvriront les bords de la Terre-Promise;
Abarim, où, chantant mon cantique de mort,
Je bénirai ce peuple en un tendre transport.
(Il étend les mains sur le peuple, qui s'incline.)
Tribus, je vous bénis comme à ma dernière heure.
Au sein de mes enfants que je vive et je meure,
Et qu'après mon trépas un voyageur divin
Des vrais champs d'Abraham leur montre le chemin!

FIN DE MOÏSE.

POÉSIES



PRÉFACE.

Dans l'avertissement placé à la tête du premier volume des Œuvres complètes (édition de 1829,) j'ai dit : « J'ai longtemps fait des « vers avant de descendre à la prose. Ce n'était qu'avec regret « que M. de Fontanes m'avait vu renoncer aux Muses : moi-même « je ne les ai quittées que pour exprimer plus rapidement des vé- « rités que je croyais utiles. »

Dans la préface des ouvrages politiques j'ai dit . « Les Muses « furent l'objet du culte de ma jeunesse; ensuite je continuai d'é- « crire en prose avec un penchant égal sur des sujets d'imagination, « d'histoire, de politique, et même de finances. Mon premier ou- « vrage, l'*Essai historique*, est un long traité d'histoire et de poli- « tique. Dans le *Génie du Christianisme*, la politique se trouve « partout, et je n'ai pu me défendre de l'introduire jusque dans « l'*Itinéraire* et dans les *Martyrs*. Mais, par l'impossibilité où sont « les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit, on ne « voulut sortir pour moi du préjugé commun qu'à l'apparition de « la *Monarchie selon la Charte*. »

Vous avez fait beaucoup de vers, me dira-t-on : soit; mais sont-ils bons? voilà toute la question pour le public.

Je sais fort bien que ce n'est pas à moi, mais au public, à trancher cette question. Je ne pourrais appuyer mes espérances que sur une autorité grave, à la vérité, mais peut-être fascinée par les illusions de l'amitié. Je vais présenter quelques observations dont je ne prétends faire aucune application à ma personne : je le dis avec sincérité, et j'espère qu'on le croira.

Les grands poètes ont été souvent de grands écrivains en prose ; qui peut le plus peut le moins ; mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poètes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers, et en

vers qu'en prose, si la nature vous avait fait poète d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu, et poète après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

Si l'un des deux talents domine chez vous, vous êtes vite classé.

Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par *cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit,* comme je l'ai déjà remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez, pour déprécier ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnaître ; on vous élève aux nues, pour vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire; et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires; vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la partie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents n'existe qu'en France, où l'amour-propre est inquiet, où chacun croit perdre ce que son voisin possède, où enfin on avait divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avions nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avions nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse et le tiers état; mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, *il était de principe* qu'ils ne pouvaient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparaître peu à peu ces notions dignes des Welches. Il était tout simple que dans une monarchie militaire, où l'on n'avait besoin ni de l'étude politique ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet ou une occupation de collége. Force sera aujourd'hui de reconnaître que le consul Cicéron était non-seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César était un grand historien et un grand poète.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je pré-

sente dans un intérêt général, nullement dans celui de la vanité) je passe à l'*historique* de mes poésies.

Si j'avais voulu tout imprimer, le public n'en aurait pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisais des vers au collége, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour : *Je me suis gardé de les montrer aux gens.* Les Muses ont été pour moi des divinités de famille, des lares que je n'adorais qu'à mes foyers.

Les poésies, en très petit nombre, que je me suis déterminé à conserver, sont divisées en deux classes, savoir : les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on pût suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose, l'ordre chronologique des idées, et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons,* et où l'on trouve à peine un *berger.* J'ai compris les vers de 1784 à 1790, sous ce titre : *Tableaux de la nature.* Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma Muse des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1791; il y figure à la page 205, sous ce titre que je lui ai conservé : *l'Amour de la campagne,* par le chevalier de C***. On en parla dans la société de Ginguené, de Le Brun, de Chamfort, de Parny, de Flins, de La Harpe et de Fontanes, avec lesquels j'avais des liaisons plus ou moins étroites. Je prenais mal mon temps pour faire *ma veille des armes* dans l'*Almanach des Muses ;* on était déjà en pleine révolution, et ce n'était plus avec des quatrains qu'on pouvait aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les Mémoires inédits de ma vie, au sujet

de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque et le portrait des principaux acteurs, je dis :

« On me demandera : Et l'histoire de votre présentation, que « devint-elle ? — Elle resta là. — Vous ne chassâtes donc plus avec « le roi après avoir monté dans les carrosses ? — Pas plus qu'avec « l'empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la « cour ? — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres, et revins à Paris. — « Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position et de celle de « votre frère ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'en-« nuyais. — Ainsi vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à « force d'intrigues et de soucis, je parvins, par la protection de « Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des* « *Muses* une idylle (*l'Amour de la campagne*) dont l'apparition me « pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connaissait mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans le *Mercure* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis que j'étais à Londres, M. Peltier avait publié dans son journal mon imitation de l'élégie de Gray sur un *Cimetière de campagne*. Cette imitation a été réimprimée en 1828 dans les *Annales romantiques*. Les autres pièces ont été publiées pour la première fois en 1828, dans l'édition de mes Œuvres complètes.

POÈMES DIVERS

TABLEAUX DE LA NATURE

(DE 1784 A 1790.)

PREMIER TABLEAU.

INVOCATION.

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs et s'approche des cieux,
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :
L'innocente nature et ses tableaux touchants
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

SECOND TABLEAU

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.

Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmu. avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici loin des humains ! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit ;
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts,
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous rediront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts[1].

TROISIÈME TABLEAU

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
On voit percer l'étoile solitaire;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue, en vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés;
Du vent du soir se meurt la voix plaintive;
Et, mollement l'un à l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.
Tout est grandeur, pompe, mystère, amour :
Et la nature, aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,

[1] Vers imprimés dans le *Mercure*. Voyez la Préface.

Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques.
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit;
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

QUATRIÈME TABLEAU.

LE SOIR DANS UNE VALLÉE.

Déjà le soir de sa vapeur bleuâtre
Enveloppait les champs silencieux;
Par le nuage étaient voilés les cieux:
Je m'avançais vers la pierre grisâtre.

Du haut d'un mont une onde, rugissant,
S'élançait : sous de larges sycomores,
Dans ce désert d'un calme menaçant,
Roulaient les flots agités et sonores.
Le noir torrent, redoublant de vigueur,
Entrait fougueux dans la forêt obscure
De ces sapins, au port plein de langueur,
Qui, négligés comme dans la douleur,
Laissent tomber leur longue chevelure,
De branche en branche errant à l'aventure;
Se regardant dans un silence affreux,
Des rochers nus s'élevaient ténébreux;
Leur front aride et leurs cimes sauvages
Voyaient glisser et fumer les nuages :
Leurs longs sommets, en prisme partagés,
Étaient des eaux et des mousses rongés.
Des liserons, d'humides capillaires,
Couvraient les flancs de ces monts solitaires;
Plus tristement des lierres encor

Se suspendaient aux rocs inaccessibles;
Et contrasté, teint de couleurs paisibles,
Le jonc, couvert de ses papillons d'or,
Riait au vent sur des sites terribles.

Mais tout s'efface ; et, surpris de la nuit,
Couché parmi des bruyères laineuses,
Sur le courant des ondes orageuses
Je vais pencher mon front chargé d'ennui.

CINQUIÈME TABLEAU.

NUIT DE PRINTEMPS.

Le ciel est pur, la lune est sans nuage :
Déjà la nuit au calice des fleurs
Verse la perle et l'ambre de ses pleurs ;
Aucun zéphir n'agite le feuillage.
Sous un berceau, tranquillement assis,
Où le lilas flotte et pend sur ma tête,
Je sens couler mes pensers rafraîchis
Dans les parfums que la nature apprête.
Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants
Avec lenteur se dessine et repose,
Deux rossignols, jaloux de leurs accents,
Vont tour à tour réveiller le printemps
Qui sommeillait sous ces touffes de rose.
Mélodieux, solitaire Ségrais,
Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix !
Des prés aussi traversant le silence,
J'entends au loin, vers ce riant séjour,
La voix du chien qui gronde et veille autour
De l'humble toit qu'habite l'innocence.
Mais quoi, déjà, belle nuit, je te perds!
Parmi les cieux à l'aurore entr'ouverts,
Phébé n'a plus que des clartés mourantes ;
Et le zéphir, en rasant le verger,
De l'orient, avec un bruit léger,
Se vient poser sur ces tiges tremblantes.

SIXIÈME TABLEAU.

NUIT D'AUTOMNE.

Mais des nuits d'automne
Goûtons les douceurs;
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone!
Le pâle couchant
Brille encore à peine;
De Vénus, qu'il mène,
L'astre va penchant;
La lune, emportée
Vers d'autres climats,
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers,
Au bord des sentiers,
Les zéphyrs descendent,
Dans les airs s'étendent,
Effleurent les eaux,
Et de ces ormeaux
Raniment la sève :
Comme une vapeur,
La douce fraîcheur
De ces bois s'élève.
Sous ces arbres verts,
Qu'un vent frais balance,
J'entends en silence
Leurs légers concerts :
Mollement bercée,
La voûte pressée
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage,
Et puis s'entr'ouvrant,
Du ciel lentement
Découvre l'image.
Là, des nuits l'azur
Dans un cristal pur

Déroule ses voiles,
Et le flot brillant
Coule en sommeillant
Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau!
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie,
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.
Près des ruisseaux clairs,
Au chaume d'Adèle
Le pasteur fidèle
Module ses airs.
Tantôt il soupire,
Tantôt il désire,
Se tait : tour à tour
Sa simple cadence
Me peint son amour
Et son innocence.
Dans son lit heureux
La pauvre attentive
Écoute, pensive,
Ces sons dangereux :
Le drap qui la couvre
Loin d'elle a roulé,
Et son œil troublé
Mollement s'entr'ouvre.
Tout entière au bruit
Qui pendant la nuit
La charme et l'accuse,
Adèle au vainqueur
Son aveu refuse,
Et donne son cœur.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER.

Vallée au nord, onduleuse prairie,
Déserts charmants, mon cœur, formé pour vous,
Toujours vous cherche en sa mélancolie.
A ton aspect, solitude chérie,
Je ne sais quoi de profond et de doux
Vient s'emparer de mon âme attendrie.
Si l'on savait le calme qu'un ruisseau
En tous mes sens porte avec son murmure,
Ce calme heureux que j'ai sur la verdure
Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
Les froids amants du froid séjour des villes
Rechercheraient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,
Dans un coin frais de ce vallon paisible
Je lis assis sous le rameux noyer,
Au rude tronc, au feuillage flexible.
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive,
Et, dans un songe au-dessus du plaisir,
Laisse flotter mon âme fugitive.
Au fond d'un bois quand l'été va durant,
Est-il une onde aimable et sinueuse
Qui, dans son cours, lente et voluptueuse,
A chaque fleur s'arrête en soupirant?
Cent fois au bord de cette onde infidèle
J'irai dormir sous le coudre odorant,
Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyrs,
Ton passage offre ici l'image de la vie.
En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis tes ondes errantes :
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si voluptueux, du moins dans notre course,
Du printemps nous savons jouir,
Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
Emportant avec eux un tendre souvenir :
Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire
Vers ces bois où tu fuis toujours,
Si de ces prés ton heureux cours
Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement
Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.
L'aquilon vient, et l'on voit tristement
L'arbre isolé, sur le coteau sauvage,
Se balancer au milieu de l'orage.
De blancs oiseaux en troupes partagés
Quittent les bords de l'Océan antique :
Tous, en silence à la file rangés,
Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
J'erre aux forêts où pendent les frimas :
Interrompu par le bruit de la feuille
Que lentement je traîne sous mes pas,
Dans ses pensers mon esprit se recueille.

Qui le croirait? plaisirs solacieux,
Je vous retrouve en grand deuil des cieux!
L'habit de veuve embellit la nature.
Il est un charme à des bois sans parure :
Ces prés riants entourés d'aulnes verts,
Où l'onde molle énerve la pensée,
Où sur les fleurs l'âme rêve, bercée
Aux doux accords du feuillage et des airs;
Ces prés riants que l'aquilon moissonne
Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés,
Nous imitons, ou flétris ou tombés,
L'herbe en hiver et la feuille en automne.

HUITIÈME TALBEAU.

LA MER.

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité :
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,
L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et, s'égarant de penser en penser,
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature :
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.
Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés,
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir, des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où transporté par les douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

NEUVIÈME TABLEAU.

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE.

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse!
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.

Et cependant mes yeux demandaient ce rivage :
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines,
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.

J'y veux terminer ma carrière;
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire;
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux;
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire :
« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
« Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes;
« Il la passa couché près de cette eau,
« Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines [1]. »

DIXIÈME ET DERNIER TABLEAU.

LES ADIEUX.

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers.
A ce penser défaillit mon courage.
Je vous salue, ô vallons que je perds!
Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.

[1] Vers imprimés dans l'*Almanach des Muses*, année 1790, pag. 205. Voyez la Préface.

Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie;
Mais, quelque part que j'habite, ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissaient mon cœur
Et de silence et de mélancolie;
Surtout ces bois chers à ma rêverie,
Où je voyais, de buisson en buisson,
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendais, sous l'orme héréditaire
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne?
Parmi ces bois, ah! qu'il vous en souvienne.
En te quittant je chante tes attraits,
Bord adoré! de ton maître fidèle
Si les talents égalaient les regrets,
Ces derniers vers n'auraient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris
La gloire échappe, et n'en est point le prix.
Ma muse est simple, et rougissante, et nue;
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur.



LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES

ÉLÉGIE IMITÉE DE GRAY [1]

Londres, 1796.

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur.
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure;
Le berger se retire, et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur

[1] Cette imitation a été imprimée à Londres, dans le journal de Peltier. Voyez la Préface.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple, verdi sous ce lierre immortel,
L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,
Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux,
Au bruit du vent des nuits, dorment sous l'if antique.
De la jeune Progné le ramage confus,
Du zéphyr, au matin, la voix fraîche et céleste,
Les chants perçants du coq ne réveilleront plus
Ces bergers endormis sous cette couche agreste.
Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
N'apprête plus pour eux le champêtre repas;
Jamais à leur retour ils ne verront, hélas!
D'enfants au doux parler une troupe légère,
Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,
Se disputer l'amour et les baisers d'un père.

Souvent, ô laboureurs! Cérès mûrit pour vous
Les flottantes moissons dans les champs qu'elle dore;
Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
Les pins retentissants dans la forêt sonore.
En vain l'ambition, qu'enivre ses désirs,
Méprise et vos travaux et vos simples loisirs :
Eh! que sont les honneurs? l'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également; et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.
Qu'importe que pour nous de vains panégyriques
D'une voix infidèle aient enflé les accents?
Les bustes animés, les pompeux monuments
Font-ils parler des morts les muettes reliques?

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newtons de la terre ignorés,

D'illustres inconnus dont les talents sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers :
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums enbaument les déserts.

Là, dorment dans l'oubli des poëtes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire :
Que dis-je ! des Titus faits pour être adorés.
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes
Sous ces arbres en deuil, combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés !
Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps passagers inconnus,
Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;
Une muse ignorante y grava leur histoire,
Et le texte sacré qui nous aide à mourir.

En fuyant pour toujours les champs de la lumière,
Qui ne tourne la tête au bout de la carrière ?
L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :
Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau !
Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi, qui célébrai ces tombes sans honneurs,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour du rêver et le charme des pleurs,
S'informe de mon sort dans ses courses pensives,
Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux
Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

« Souvent nous l'avons vu, dans sa marche posée,
« Au souris du matin, dans l'orient vermeil,
« Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
« Pour admirer au loin le lever du soleil.
« Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
« A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
« Immobile, il rêvait, tout le jour demeurant
« Les regards attachés sur l'onde passagère.

« Quelquefois dans les bois il méditait ses vers
« Au murmure plaintif du feuillage et des airs.
« Un matin nos regards, sous l'arbre centenaire,
« Le cherchèrent en vain au repli du ruisseau;
« L'aurore reparut; et l'arbre et le coteau,
« Et la bruyère encor, tout était solitaire
« Le jour suivant, hélas! à la file allongé,
« Un convoi s'avança par le chemin du temple.
« Approche, voyageur! lis ces vers, et contemple
« Ce triste monument que la mousse a rongé. »

ÉPITAPHE.

Ici dort, à l'abri des orages du monde,
Celui qui fut longtemps jouet de leur fureur.
Des forêts il chercha la retraite profonde
Et la mélancolie habita dans son cœur.
De l'amitié divine il adora les charmes;
Aux malheureux donna tout ce qu'il eut, des larmes.
Passant, ne porte point un indiscret flambeau
Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue :
Laisse-le reposer sur la rive inconnue,
De l'autre côté du tombeau.

A LYDIE.

IMITATION D'ALCÉE, POÈTE GREC.

Londres, 1797.

Lydie, es-tu sincère? excuse mes alarmes :
Tu t'embellis en accroissant mes feux;
Et le même moment qui t'apporte des charmes
Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, de la foule chérie,
Tout est pour toi joie, espérance, amour
Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie
Je marche seul et vois finir le jour.

Ainsi qu'un doux rayon, quand ton regard humide
  Pénètre au fond de mon cœur ranimé
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide
  De ton beau front le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,
  Sans croire en toi je m'en laisse enivrer.
J'adore tes attraits, mais je me rends justice :
  Je sens l'amour, et ne puis l'inspirer.

Par quel enchantement ai-je pu te séduire?
  N'aurais-tu point, dans mon dernier soleil,
Cherché l'astre de feu qui sur moi semblait luire,
  Quand de Sapho je chantais le réveil?

Je n'ai point le talent qu'on encense au Parnasse :
  Eussé-je un temple au sommet d'Hélicon,
Le talent ne rend point ce que le temps efface;
  La gloire, hélas! ne rajeunit qu'un nom.

Le *Guerrier de Samos*, le *berger d'Alphélie*[1],
  Mes fils ingrats, m'ont-ils ravi ta foi?
Ton admiration me blesse et m'humilie :
  Le croirais-tu? je suis jaloux de moi.

Que m'importe de vivre au-delà de ma vie?
  Qu'importe un nom par la mort publié?
Pour moi-même un moment aime-moi, ma Lydie,
  Et que je sois à jamais oublié!

MILTON ET DAVENANT.

Londres, 1797.

Charles avait péri : des bourreaux commissaires,
Des lois qu'on appelait révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation....
C'était la France enfin sous la Convention.

[1] Deux ouvrages d'Alcée.

Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime,
L'Angleterre voyait un homme magnanime :
Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains!)
Prodiguait son génie à de sots puritains;
Il détestait surtout, dans son indépendance,
Ce parti malheureux qu'une noble constance
Attachait à son roi. Par ce zèle cruel,
Milton s'était flétri des honneurs de Cromwell.

Un matin que du sang il avait appétence,
Des prédicants-soldats traînent en sa présence
Un homme jeune encor, mais dont le front pâli
Est prématurément par le chagrin vieilli,
Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,
Milton d'un œil brûlant mesure sa victime,
Qui loin d'être sensible à ses propres malheurs,
Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs.
« Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,
« Vassal au double cœur d'un esclave et d'un traître.
« Réponds-moi. —Mon nom est Davenant. » A ce nom
Vous eussiez vu soudain le terrible Milton
Tressaillir, se lever, et renversant son siége,
Courir au prisonnier que la cohorte assiége.

« Ton nom est Davenant, dis-tu ? ce nom chéri!
« Serais-tu ce mortel par les Muses nourri,
« Qui, dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,
« Enchanta de ses vers les rives du Permesse? »

Davenant repartit : « Il est vrai qu'autrefois
« La lyre d'Aonie a frémi sous mes doigts. »

A ces mots, répandant une larme pieuse
Oubliant des témoins la présence envieuse,
Milton serre la main du poète admiré.
Et puis de cette voix, de ce ton inspiré
Qui d'Ève raconta les amours ineffables :
« Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables;
« J'en jure par les arts qui nous avaient unis,
« Avant que d'Albion le sort les eût bannis.
« A des cœurs embrasés d'une flamme si belle,
« Eh! qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle?
« La mort frappe au hasard les princes, les sujets;
« Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,

« Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste :
« Virgile est immortel en célébrant Auguste !
« Quoi ! la loi frapperait de son glaive irrité
« Un enfant d'Apollon?... Non, non, postérité !
« Soldats, retirez-vous ; merci de votre zèle.
« Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,
« Un grand républicain : je sais de bonne part
« Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart. »

« — Non ! » criait Davenant que ce reproche touche.
Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche,
Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour, puis avec un peu d'or
Éconduit poliment la horde jacobine.

Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,
Sème le déjeûner d'agréables propos :
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les grâces attiques.
Davenant récita l'idylle du *Ruisseau;*
Milton lui repartit par le vif *Allegro*,
Du doux *Penseroso* redit le chant si triste,
Et déclama les chœurs du *Samson agoniste*
Les poètes, charmés de leurs talents divers,
Se quittèrent enfin, en murmurant leurs vers.

Cependant, fatigué de ses longues misères,
Le peuple soupirait pour les lois de ses pères :
Il rappella son roi ; les crimes refrénés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides
Complices et fauteurs des sanglants régicides.
Milton, au premier rang, s'était placé parmi.

Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami
Il avait espéré trouver ombre et silence.
De son sort une nuit il pesait l'inconstance :
D'une lampe empruntée à la tombe des morts
La lueur pâlissante éclairait ses remords.
Il entend tout à coup vers la douzième heure
Heurter de son logis la porte extérieure ;
Les verrous sont brisés par de nombreux soldats.
La fille de Milton accourt; on suit ses pas.

Dans l'asile secret un chef se précipite :
Un chapeau, de ses yeux venant toucher l'orbite,
Voile à demi ses traits; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.

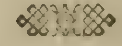
Milton ne le voit point : privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.

« Eh bien ! que me veut-on ? dit le chantre d'Adam.
« Parlez : faut-il mourir ? — C'est encor Davenant, »
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie :
« O noire trahison ! moi qui sauvai ta vie !

« — Oui, repart le poète interdit, rougissant ;
« Mais vous êtes coupable, et j'étais innocent.
« Ferme stoïcien, montrez votre courage !
« Mon vieil ami, la mort est le commun partage :
« Ou plus tôt ou plus tard, le trajet est égal
« Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal. »

La fille de Milton, objet rempli de charmes,
Ouvre l'affreux papier, qu'elle baigne de larmes :
C'est elle qui souvent dans un docte entretien
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien;
Et des textes sacrés, interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste,
En échange du jour qu'elle reçut de lui.
Au chevet paternel empruntant un appui,
D'une voix altérée elle lit la sentence :
« *Voulant à la justice égaler la clémence*,
« *Il nous plaît d'octroyer, de pleine autorité,*
« *A Davenant, pour prix de sa fidélité,*
« *La grâce de Milton*. CHARLES. »

Qu'on se figure
Les transports que causa la touchante aventure,
Combien furent de pleurs dans Londres répandus
Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus !



CLARISSE.

IMITATION D'UN POÈTE ÉCOSSAIS.

Londres, 1797.

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit;
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices;
Progné fuit à son tour : sans en être attristé,
Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,
Ton vieux cygne est resté.

Viens, dans ces champs déserts où la bise murmure,
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah! puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein!

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
La Veilleuse[1] en ces prés peint mon sort et ma foi;
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés :
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds!

Aux portes du couchant le ciel se décolore;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien?

[1] Nom populaire du colchique.

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages,
Et fait rêver mon cœur.

L'ESCLAVE.

Tunis, 1807.

Le vigilant derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.
Musulmane aux longs yeux d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers ?

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame :
Un charme m'a guéri, j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît ; la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers ?

Belle et divine es-tu dans toute ta parure,
Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif !
Les tapis, l'aloès, les fleurs et l'onde pure
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur ! au milieu du péril que j'aggrave
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnais de loin le pas sûr et léger ;
Tu m'apparais soudain : un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager ;

Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
    Toi que je sers, toi que je sers !

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson.
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie;
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais ! laisse-moi mon entrave !
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers !
Viens sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
    Toi que je sers, toi que je sers !

NOUS VERRONS.

Paris, 1810.

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor :
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance
Cet avenir où nous courons ;
Le bonheur est en espérance;
On vit en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé ?
C'est le présent qui de nos larmes
Matin et soir est abreuvé !
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On baille, on la regarde à peine;
On voit en disant : Nous verrons

Ce vieillard penche vers la terre;
Il touche à ses derniers instants :
Y pense-t-il ? Non, il espère
Vivre encore soixante et dix ans.

Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui-prouver que nous mourons
Le vieillard rit de la sentence,
Et meurt, en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme;
C'est le modèle des amis
Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis :
« Je viens à vous, ami sincère,
« Ou ce soir au fond des prisons. »
« — Quoi ! ce soir même? — Oui! — Cher Valère,
« Revenez demain : Nous verrons. »

Gare ! faites place aux carrosses
Où s'enfle l'orgueilleux manant
Qui jadis conduisait deux rosses
A trente sous, pour le passant !
Le peuple, écrasé par la roue,
Maudit l'enfant des Porcherons
Moi, du prince évitant la boue,
Je me range, et dis : Nous verrons.

Nous verrons est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux :
Nous verrons, dit le politique;
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit : Nous verrons.

PEINTURE DE DIEU.

TIRÉE DE L'ÉCRITURE.

Paris 1810.

Savez-vous, ô pécheur ! quel est ce Dieu jaloux,
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux ?
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace;
La Mort et le Démon volent devant sa face;

Les trois cieux dont il fait trembler l'immensité
S'abaissent sous les pas de son éternité;
Le soleil pâlissant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa lance brûlante;
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit;
Il parle, et tout se tait; la mer le voit et fuit,
Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées,
Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit: « Malheur! »
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur.

POUR

LE MARIAGE DE MON NEVEU.

Au Ménil, 1812.

L'autel est prêt, la foule l'environne:
Belle Zélie, il réclame ta foi.
Viens! de ton front est la blanche couronne
Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grâce ingénue,
Et la pudeur sous ses voiles nouveaux:
Ah! si mes yeux plus tôt t'avaient connue,
On aurait moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
Tu n'iras point t'égarer comme moi:
A qui la suit la fortune est légère;
Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
Au ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père,
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie;
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,
Et ne permets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.

POUR

LA FÊTE DE MADAME DE ***.

Verneuil, 1812.

De tes amis vois la troupe fidèle
Pour te fêter s'unir à tes enfants:
Tu nous parais toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.
Par la vertu quand la grâce est produite;
Son charme au temps ne peut être soumis;
Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite:
Tu restes jeune avec de vieux amis.

VERS

TROUVÉS SUR LE PONT DU RHONE.

1812.

Il est minuit, et tu sommeilles;
Tu dors, et moi je vais mourir.
Que dis-je? hélas! peut-être que tu veilles!
Pour qui?... l'enfer me fera moins souffrir.
Demain, quand, appuyée au bras de ta conquête,
Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,
Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête,
Et regarde couler ces flots.

ODE.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION.

Paris, 1813.

Sors des demeures souterraines,
Néron, des humains le fléau!
Que le triste bruit de nos chaînes
Te réveille au fond du tombeau.

Tout est plein de trouble et d'alarmes
Notre sang coule avec nos larmes ;
Ramper est la première loi :
Nous traînons d'ignobles entraves ;
On ne voit plus que des esclaves ;
Viens, le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples,
Les monuments sacrés des rois :
Mon œil effrayé les contemple ;
Je tremble et je pleure à la fois.
Tandis qu'une fosse commune
Des grandeurs et de la fortune
Reçoit les funèbres lambeaux,
Un spectre, à la voix menaçante,
A percé la tombe récente
Qui dévora les vieux tombeaux.

Sa main d'une pique est armée,
Un bonnet cache son orgueil ;
Par la mort sa vue est charmée.
Il cherche un tyran [1] au cercueil.
Courbé sur la poudre insensible,
Il saisit un sceptre terrible
Qui du lis a flétri la fleur ;
Et d'une couronne gothique
Chargeant son bonnet anarchique,
Il se fait roi de la douleur.

Voilà le fantôme suprême,
Français, qui va régner sur vous.
Du républicain diadème
Portez le poids léger et doux.
L'anarchie et le despotisme
Au vil autel de l'athéisme
Serrent un nœud ensanglanté ;
Et, s'embrassant dans l'ombre impure,
Ils jouissent de la torture
De leur double stérilité.

[1] Louis XI. Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis : peu importe au poëte.

L'échafaud, la torche fumante,
Couvrent nos campagnes de deuil
La Révolution béante
Engloutit le fils et l'aïeul.
L'adolescent qu'atteint sa rage
Va mourir au champ du carnage;
Ou, dans un hospice exilé,
Avant qu'en la tombe il s'endorme,
Sur un appui de chêne ou d'orme
Il traîne un buste mutilé.

Ainsi, quand l'affreuse Chimère[1]
Apparut non loin d'Ascalon,
En vain la tendre et faible mère
Cacha ses enfants au vallon.
Du Jourdain les roseaux frémirent,
Au Liban les cèdres gémirent,
Les palmiers à Jézeraël,
Et le chameau, laissé sans guides,
Pleura dans les sables arides
Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon, de son génie,
Enfin écrase les pervers;
L'ordre renaît : la France unie
Reprend son rang dans l'univers.
Mais, géant, fils aîné de l'homme,
Faut-il d'un trône qu'on te nomme
Usurpateur? Mal fécondé,
L'illustre champ de ta victoire
Devait-il renier la gloire
Du vieux Cid et du grand Condé?

Racontez, nymphe de Vincenne,
Racontez des faits inouïs [2],
Vous qui présidiez sous un chêne
A la justice de Louis!
Oh! de la mort chantre sublime[3],
Toi qui d'un héros magnanime

[1] Prise ici pour le monstre marin d'Andromède.
[2] Mort du duc d'Enghien.
[3] Bossuet.

Rends plus grand le grand souvenir,
Quels cris aurais-tu fait entendre,
Si, quand tu pleurais sur sa cendre,
Ton œil eût sondé l'avenir?

Le vieillard-roi, dont la clé sainte
De Rome garde les débris,
N'a pu, dans l'éternelle enceinte,
A son front trouver des abris.
On peut charger ses mains débiles
De fers ingrats [1], mais inutiles;
Car il reste au Juste nouveau
La force de sa croix divine,
Et de sa couronne d'épine,
Et de son sceptre de roseau.

Triomphateur, notre souffrance
Se fatigue de tes lauriers :
Loin du doux soleil de la France
Devais-tu laisser nos guerriers [2]?
La Duna que tourmente Éole,
Au Neptune inconnu du pôle
Roule leurs ossements blanchis,
Tandis que le noir Borysthène
Va conter le deuil de la Seine
Aux mers brillantes de Colchis.

A l'avenir ton âme aspire :
Avide encore du passé,
Tu veux Memphis; du temps l'empire
Par l'aigle sera traversé.
Mais, Napoléon, ta mémoire
Ne se montrera dans l'histoire
Que sous le voile de nos pleurs;
Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,
La liberté me dit ses chaînes,
La vertu m'apprend ses douleurs.

[1] Le pape à Fontainebleau
[2] Campagne de Moscou.

VERS

ÉCRITS SUR UN SOUVENIR [1] DONNÉ PAR MADAME LA MARQUISE DE GROLLIER A M. LE BARON DE HUMBOLDT.

Paris, 1818.

Vous qui vivrez toujours, comment pourrez-vous croire
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir ?
« Présentez, direz-vous, ces filles du zéphir
« A la beauté, mais non pas à la gloire. »
Des dons de l'amitié connaissez mieux le prix ;
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles :
En les peignant sur vos écrits,
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.



CHARLOTTEMBOURG.

OU

LE TOMBEAU DE LA REINE DE PRUSSE.

Berlin, 1821.

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses :
O voyageur ! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

[1] Ce *Souvenir* renfermait des pensées de l'illustre voyageur, et était orné de fleurs peintes par madame de Grollier.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur et le gardien entrent.)

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux; il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu?

LE GARDIEN.

Non : un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

LES ALPES OU L'ITALIE.

1822.

Donc reconnaissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide
Je sondais l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées;
Le temps ne vous peut rien;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde,
Quel champ pour mes désirs!
Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie:
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allai vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie!
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse,
Et mes plaisirs si doux?

Vos noms aux bords riants que l'Adige décore
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens : mais on peut arriver sans vous suivre
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire
Au milieu des frimas,
Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie
Les tourments de Vénus?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours!
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie,
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie,
L'histoire la finit.

LE DÉPART.

Paris, 1827.

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique,
Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir? dans les bois de Florides?

Aux rives du Jourdain? Aux monts des Thébaïdes?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé?

Ah! qu'importe le lieu? Jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue;
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le poids sera léger.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

POËMES

TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS

PAR JOHN SMITH.



PREFACE.

Le succès des poëmes d'Ossian en Angleterre fit naître une foule d'imitateurs de Macpherson. De toutes parts on prétendit découvrir des poésies erses ou galliques; trésors enfouis que l'on déterrait, comme ceux de quelques mines de la Cornouaille, oubliées depuis le temps des Carthaginois. Les pays de Galles et d'Irlande rivalisèrent de patriotisme avec l'Ecosse; toute la littérature se divisa : les uns soutenaient avec Blair que les poëmes d'Ossian étaient originaux; les autres prétendaient avec Johnson qu'Ossian n'était autre que Macpherson. On se porta des défis; on demanda des preuves matérielles : il fut impossible de les donner, car les textes imprimés des chants du fils de fingal ne sont que des traductions galliques des prétendues traductions anglaises d'Ossian.

Lorqu'en 1793 la Révolution me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais : j'aurais, la lance au poing, soutenu son existence envers et contre tous, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poëmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers auteurs, étaient indubitablement, à mes yeux, du père d'Oscar tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais [1], je traduisis quelques productions *ossianiques* de John Smith. Smith n'est pas l'inventeur du genre; il n'a pas la noblesse et la verve épique de Macpherson; mais peut-être son talent a-t-il quelque chose de plus élégant et de plus tendre, Au reste, ce pseudonyme, en voulant

[1] Voyez la préface de l'*Essai historique*.

peindre des hommes barbares et des mœurs sauvages, trahit à tout moment, dans ses images et dans ses pensées, les mœurs et la civilisation des temps modernes.

J'avais traduit Smith presque en entier : je ne donne que les trois poëmes de *Dargo,* de *Duthona* et de *Gaul.* C'est pour l'art une bonne étude que celle de ces auteurs ou de ces langues qui commencent la phrase par tous les bouts, par tous les mots, depuis le verbe jusqu'à la conjonction, et qui vous obligent à conserver la clarté du sens, au milieu des inversions les plus audacieuses. J'ai fait disparaître les redites et les obscurités du texte anglais : ces chants qui sortent les uns des autres, ces histoires qui se placent comme des parenthèses dans des histoires, ces lacunes opposées d'un manuscrit inventé, peuvent avoir leur mérite chez nos voisins ; mais nous voulons en France des choses *qui se conçoivent bien et s'énoncent clairement.* Notre langue a horreur de ce qui est confus, notre esprit repousse ce qu'il ne comprend pas tout d'abord. Quant à moi, je l'avoue, le vague et le ténébreux me sont antipathiques : un nominatif qui se perd, des relatifs qui embarrassent, des amphibologies qui se forment, me désolent. Je suis persuadé qu'on peut toujours dégager une pensée des mots qui la voilent, à moins que cette pensée ne soit un lieu commun guindé dans des nuages : l'auteur qui a la conscience de ce lieu commun n'ose le faire descendre du milieu des vapeurs, de crainte qu'il ne s'évanouisse.

Je répète ici ce que j'ai dit ailleurs : je ne crois plus à l'authenticité des ouvrages d'Ossian, je n'ai plus aussi pour eux le même enthousiasme ; j'écoute cependant encore la harpe du barde, comme on écouterait une voix monotone, il est vrai, mais douce et plaintive. Macpherson a ajouté aux *Chants des Muses* une note jusqu'à lui inconnue ; *Œdipe et Antigone* sont les types d'Ossian et de Malvina, déjà reproduits dans *le Roi Léar.* Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de l'astre de la nuit, ont leur charme ; mais combien est plus touchante dans ses ruines la Grèce éclairée, pour ainsi dire, de sa gloire passée !

POËMES DIVERS

DARGO

POEME.

—

CHANT PREMIER

Dargo est appuyé contre un arbre solitaire ; il écoute le vent qui murmure tristement dans le feuillage : l'ombre de Crimoïna se lève sur les flots azurés du lac. Les chevreuils l'aperçoivent sans en être effrayés, et passent avec lenteur sur la colline ; aucun chasseur ne trouble leur paix, car Dargo est triste, et les ardents compagnons de ses chasses aboient inutilement à ses côtés. Et moi aussi, ô Dargo ! je sens tes infortunes. Les larmes tremblent dans mes yeux comme la rosée sur l'herbe des prairies, quand je me souviens de tes malheurs.

Comhal était assis au lieu où les daims paissent maintenant sur sa tombe : un chêne sans feuillage, et trois pierres grisâtres rongées par la mousse des ans, marquent les cendres du héros. Les guerriers de Comhal étaient rangés autour de lui : penchés sur leurs boucliers, ils écoutaient la chanson du barde. Tout à coup ils tournèrent les yeux vers la mer : un nuage paraît parmi les vagues lointaines ; nous reconnaissons le vaisseau d'Inisfail ; au haut de ses mâts est suspendu le signal de détresse. « Déployez mes voiles ! s'écrie Comhal ; volons pour secourir nos « amis ! »

La nuit nous surprit sur l'abîme. Les vagues enflaient leur sein écumant, et les vents mugissaient dans nos voiles : la nuit de la tempête est sombre, mais une île déserte est voisine, et ses bras se courbent comme mon arc lorsque j'envoie la mort à l'ennemi. Nous abordons à cette île ; là nous attendons le retour de la lumière ; là les matelots rêvent aux dangers qui ne sont plus.

Nous sommes dans la baie de Botha. L'oiseau des morts crie ; une voix triste sort du fond d'une caverne. « C'est l'ombre de Dargo qui « gémit, dit Comhal ; de Dargo que nous avons perdu en revenant des « guerres de Lochlin. »

« Les vagues confondaient leurs sommets blanchis parmi les nuages, « et leurs flancs bleuâtres s'élevaient entre nous et la terre. Dargo monte « au haut du mât pour découvrir Morven, mais il ne voit point Morven. « Les cuirs humides glissent dans ses mains ; il tombe et s'ensevelit dans « les flots ; un tourbillon chasse au loin nos navires ; notre chef échappe

« à nos yeux. Nous chantâmes un chant à sa gloire ; nous invitâmes les
« ombres de ses pères à le recevoir dans leur palais de nuages : ils n'é-
« coutèrent point nos vœux. L'ombre de Dargo habite encore les rochers:
« elle n'est point errante sur les blondes collines, dans les détours ver-
« doyants des vallées. Chante, ô Ullin ! les louanges du héros, il recon-
« naîtra ta voix, et se réjouira au bruit de sa renommée. »

Ainsi parle Combal, et le barde saisit sa harpe : « Paix à ton ombre, toi
« qui as soutenu quelquefois seul les efforts de toute une armée ! paix à
« ton ombre, ô Dargo ! que ton sommeil soit profond, enfant de la ca-
« verne, sur un rivage étranger ! »

A peine Ullin a-t-il cessé ses chants, qu'une voix se fait entendre :
« M'ordonnes-tu de demeurer sur ces roches désertes, ô barde de Com-
« hal ? les guerriers de Morven abandonnent-ils leurs amis dans l'infor-
« tune ? » Ainsi disait Dargo lui-même en descendant de la colline.

Galchos, ancien ami de Dargo, reconnaît sa voix ; il y répond par les
cris joyeux dont jadis il appelait son ami à la poursuite des hôtes des fo-
rêts : il est déjà dans les bras de Dargo ; les étoiles virent entre les nuages
brisés le bonheur des deux guerriers. Dargo se présente à Combal. « Tu
« vis ! s'écria Combal ; comment échappas-tu à l'Océan lorsqu'il roula
« ses flots sur ta tête ?

» — La vague, répondit Dargo, me jeta sur ces bords. Depuis ce
« temps, la lune a vu sept fois s'éteindre et sept fois se rallumer sa lu-
« mière ; mais sept années ne sont pas plus longues sur la cime rem-
« brunie de Morven. Toujours assis sur le rocher, en murmurant les
« chants de nos bardes, je prêtais l'oreille, ou au bruit des vagues, ou
« au cri de l'oiseau qui planait sur leurs déserts, en jetant des voix
« plaintives. Ce temps marcha peu, car lents sont les pas du soleil, et pa-
« resseuse la lumière de la lune sur cette rive solitaire. »

Dargo s'interrompit tout à coup. « Pourquoi, reprit-il en regardant
« Combal, pourquoi ces larmes silencieuses, pourquoi ces regards atten-
« dris ? Ah ! ils ne sont pas pour le récit de mes peines, ils sont pour la
« mort d'Évella ! Oui, je le sais, Évella n'est plus ; j'ai vu son ombre
« glisser dans la vapeur abaissée, lorsque l'astre des nuits brillait à tra-
« vers le voile d'une légère ondée, sur la surface unie de la mer. J'ai vu
« mon amour, mais son visage était pâle, des gouttes humides tom-
« baient de ses beaux cheveux, comme si elle eût sorti du sein de l'O-
« céan ; le cours de ses larmes était tracé sur ses joues. J'ai reconnu
« Évella, j'ai presque senti son malheur. En vain j'ai appelé mon amante ;
« les ombres des vierges de Morven me l'ont ravie ; elles chantaient au-
« tour d'elle : leurs voix ressemblaient aux derniers soupirs du vent
« dans un soir d'automne, lorsque la nuit descend par degrés dans la
« vallée de Cona, et que de faibles murmures se font entendre parmi les
« roseaux qui bordent les ondes. Évella suivit les gracieux fantômes ;
« mais elle me jeta un regard douloureux sur mon rocher. La suave
« musique cessa, la belle vision s'évanouit. Depuis ce temps, je n'ai
« cessé de pleurer au lever du soleil, de pleurer au coucher du soleil.

« Quand te reverrai-je, Évella? Dis-moi, Comhal, quelle fut la destinée
« de la fille de Morven.

« — Évella apprit ton malheur, répondit Comhal. Durant trois soleils,
« elle reposa sa tête inclinée sur son bras d'albâtre ; au quatrième soleil,
« elle descendit sur le rivage de la mer, et chercha le corps de Dargo.
« Les filles de Morven la virent du sommet de la colline ; elles essuyèrent
« leurs larmes avec les boucles de leur chevelure. Elles s'avancèrent
« en silence pour consoler Évella ; mais elles la trouvèrent affaissée
« comme un morceau de neige, et belle encore comme un cygne du ri-
« vage. Les filles de Morven pleurèrent, et les bardes firent entendre des
« chants. Puisses-tu, ô Dargo ! vivre comme Évella dans la renommée !
« puisse ainsi durer notre mémoire, quand nous nous enfoncerons dans
« la tombe ! »

Ainsi dit Comhal. Mais nous apercevons une grande lumière dans Inis-fail ; nous découvrons le signal qui annonce le danger du roi. Aussitôt nous nous précipitons dans nos vaisseaux ; Dargo est avec nous, nous quittons l'île déserte ; nous nous hâtons pour disperser les ennemis d'Inisfail.

Les vents de Morven viennent à notre aide ; ils remplissent le sein de nos voiles ; les mariniers se courbent et se redressent sur la rame, qui brise, en écumant, la tête sombre et mobile des flots. Chaque héros a les yeux fixés sur le rivage : toutes les âmes sont déjà dans le champ du carnage ; mais l'on est encore à quelque distance d'Inisfail. Dargo seul ne ressent point la joie du péril ; ses yeux sont baissés, son front est appuyé sur son bras, qui repose sur le bord d'un bouclier. Comhal observe la tristesse de ce chef ; il fait un signe à Ullin, afin que le chant du barde réveille le cœur de Dargo. Ullin chante au bruit des vaisseaux qui sillonnent les vagues :

« Colda vivait aux jours de Trenmor. Il poursuivait les daims autour
« de la baie d'Étha : les rochers, couverts de forêts, répondaient à ses
« cris, et les fils légers de la montagne tombèrent. Mélina l'aperçut d'un
« autre rivage : elle veut traverser la baie sur un esquif bondissant. Un
« tourbillon descend du ciel, et renverse la nef ; Mélina s'attache à la ca-
« rène. Je meurs ! s'écrie-t-elle : Colda, mon guerrier, viens à mon
« secours?

« La nuit déploya ses ombres ; plus faiblement alors la voix murmura
« des plaintes, plus faiblement encore elle fut répétée par les échos du
« rivage : elle s'évanouit enfin dans les ténèbres. Colda trouva Mélina à
« demi ensevelie dans le sable ; il éleva pour elle la pierre du tombeau
« sous un chêne, auprès d'un torrent : le chasseur aime ce lieu solitaire.
« il s'y repose à l'ombre quand le soleil brûle la plaine. Colda fut long-
« temps triste ; il s'égarait seul à travers les bois des coteaux d'Étha ;
« chaque nuit, les oiseaux des mers écoutaient ses soupirs : mais l'en-
« nemi vint, et le bouclier de Trenmor retentit ; Colda saisit sa lance,
« et fut vainqueur. La joie reparut peu à peu sur son visage, comme le
« soleil sur la bruyère quand la tempête est passée.

« — Le souvenir de ce chef, dit Dargo, revit dans ma mémoire, mais
« comme les faibles traces d'un songe depuis longtemps évanoui. Colda
« conduisit souvent les pas de mon enfance au chêne d'Étha ; les larmes
« tombaient de ses yeux, en s'avançant sur les grèves abandonnées. Je
« lui demandais pourquoi il pleurait ; il me répondit : C'est ici que dort
« Mélina. O Colda, je me suis reposé sur sa tombe et sur la tienne !
« Puisse ma renommée me survivre de même que ta gloire est restée
« après toi, lorsque je serai errant dans les nuages avec la belle Évella ! »

« — Oui, ton nom demeurera parmi les hommes, dit Combal. Mais
« nous touchons au rivage. Vois-tu ces boucliers roulant comme la lune
« à travers le brouillard ? Leurs bosses reluisent aux rayons du matin.
« Les guerriers d'Inisfail sont là ; le roi regarde par la fenêtre. De son
« palais il aperçoit un nuage grisâtre : des larmes tombent sur la pierre
« de la fenêtre. Nos voiles sont le nuage grisâtre ; le roi les a reconnues ;
« la joie éclate dans ses yeux ; il s'écrie : Voici Combal ! »

Les chefs de Lochlin ont aussi reconnu les guerriers de Morven, qui viennent au secours d'Inisfail. Leur armée se courbe, et s'avance à la rencontre de ces guerriers. Armor la conduit : il s'élève au-dessus des héros comme le chef rougeâtre au-dessus des troupeaux de biches dans les bois de Morven. Combal s'écrie : « Ceignez vos épées ; rappelez les
« jours de votre gloire, et les anciennes batailles de Morven. Dargo,
« présente ton large bouclier ; Carill, que ton glaive rapide jette encore
« des ondes de lumière ; lève cette lance, ô Connal ! qui si souvent jon-
« cha la terre de morts ; et toi, Ullin, que ta voix nous anime aux com-
« bats sanglants ! »

Nous fondons sur l'ennemi : il était immobile comme le chêne de Malaor, que ne peut ébranler la tempête. Inisfail nous vit, et se précipita dans la vallée pour se joindre à nous. Lochlin plie sous les coups de l'orage ; ses branches arrachées couvrent les champs. Armor combattit le chef d'Inisfail, mais la lance du roi cloua le bouclier d'Armor à sa poitrine. Lochlin, Morven et Inisfail pleurèrent la mort du jeune chef sitôt abattu. Son barde entonna le chant de la tombe :

« Ta taille, ô Armor ! était celle du pin. L'aile de l'aigle marin n'é-
« galait pas la rapidité de ta course ; ton bras descendait sur les guer-
« riers comme le tourbillon de Loda ; et mortelle était ton épée comme
« les brouillards du Légo.

« Pourquoi, ô mon héros ! es-tu tombé dans ta jeunesse ? comment
« apprendre à ton père qu'il n'a plus de fils ? comment dire à Crimoïna
« qu'elle n'a plus d'amant ? Je vois ton père courbé sous le poids des
« années : sa main est incertaine sur le bâton qui l'appuie ; sa tête,
« qu'ombragent encore quelques cheveux gris, vacille comme la feuille
« du tremble. Chaque nuage éloigné trompe ses débiles regards, lorsqu'ils
« cherchent ton navire sur les flots.

« Comme un rayon de soleil sur la fougère desséchée, l'espérance
« brille sur le front du vieillard. Quand le vénérable guerrier, s'adres-
« sant aux enfants qui jouent autour de lui, leur dit : Ne vois-je pas le

« vaisseau de mon fils ! les enfants regardent aussitôt la mer bleuâtre,
« et ils répondent au vieillard : Nous n'apercevons qu'une vapeur pas-
« sagère. »

« Crimoïna, tu souris dans le songe du matin, tu crois recevoir ton
« amant dans toute sa beauté ; tes lèvres l'appellent par des mots à demi
« formés ; tes bras s'entr'ouvrent, et s'avancent pour le presser contre ton
« sein : ah ! Crimoïna, ce n'est qu'un songe !

« Armor est tombé, il ne reverra plus sa terre natale ; il dort dans la
« poussière d'Inisfail.

« Crimoïna, tu sortiras de ton sommeil ; mais quand Armor se réveil-
« lera-t-il ?

« Quand le son du cor fera-t-il tressaillir le jeune chasseur ? quand le
« choc des boucliers l'appellera-t-il au combat ? Enfants des forêts, Ar-
« mor est couché ; n'attendez pas qu'il se lève. Fils de la lance, la bataille
« rugira sans Armor.

« Ta taille était comme celle du chêne, ô chef de Lochlin ! l'aile de
« l'aigle marin était moins rapide que ta course ; ton bras descendait sur
« les guerriers comme le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée
« comme les brouillards du Légo. »

Ainsi chantait le barde. La tombe d'Armor s'élève ; les guerriers de Lochlin fuient ; leurs vaisseaux repassent les mers, pèsent sur l'abîme : par intervalles on entendait la chanson des bardes étrangers ; leurs accents étaient tristes.

CHANT II.

L'histoire des temps qui ne sont plus est pour le barde un trait de lumière ; c'est le rayon de soleil qui court légèrement sur les bruyères, mais rayon bientôt effacé, car les pas de l'ombre le poursuivent ; ils le joignent sur la montagne : le consolant rayon a disparu. Ainsi le souvenir de Dargo brille rapidement dans mon âme, de nouveau bientôt obscurci.

Après la bataille où tomba le vaillant Armor, Morven passa la nuit dans les tours grisâtres d'Inisfail ; par intervalles une plainte lointaine frappait nos oreilles. « Bardes, dit Comhal, Ullin, et vous, Salma, cher-
« chez l'enfant des hommes qui gémit. » Nous sortons, nous trouvons Crimoïna assise sur le tombeau d'Armor ; elle avait suivi en secret son amant aux champs d'Inisfail. Après la bataille, elle se fit un lit de douleur de la dernière couche de son héros : nous l'enlevâmes de ce lieu funeste. Nos larmes descendaient en silence : l'infortune de cette femme était grande, et nous n'avions que des soupirs. Nous transportâmes Crimoïna dans la salle des fêtes. La tristesse, comme une obscure vapeur, se répandit sur tous les visages. Ullin saisit sa harpe ; il en tira des sons mélodieux : ses doigts erraient sur l'instrument ; une douce et religieuse mélancolie semblait s'échapper des cordes tremblantes. La mu

sique attendrit les âmes, elle endort le chagrin dans les cœurs agités. Il chantait :

« Quelle ombre se penche ainsi sur sa nue vaporeuse? La profonde « blessure est encore dans sa poitrine; le chevreuil aérien est à ses cô- « tés. Qui peut-elle être, cette ombre, si ce n'est celle du beau Mor- « glan?

« Morglan vint avec l'ennemi de Morven. Son amante l'accompagnait, « la fille de Sora, Minona à la main blanche, à la longue chevelure. « Morglan poursuivit les daims sur la colline, Minona demeure sous le « chêne. L'épais brouillard descend; la nuit arrive avec tous ses nuages; « le torrent rugit, les ombres crient le long de ses rives profondes. Mi- « nona regarde autour d'elle : elle croit entrevoir un chevreuil à travers « le brouillard, et pose sur l'arc sa main de neige. La corde est tendue, « la flèche vole : ah! que n'a-t-elle erré loin du but! la flèche s'est en- « foncée dans le jeune sein de Morglan.

« Nous élevâmes la tombe du héros sur la colline : nous plaçâmes la « flèche et le bois d'un chevreuil dans l'étroite demeure. Là fut aussi « couché le dogue de Morglan, pour poursuivre devant l'ombre du chas- « seur les cerfs dans les nuages. Minona voulait dormir auprès de son « amant; nous la transportâmes au palais de ses pères; longtemps elle y « parut triste. Les rapides années emportent la douleur : à présent Mi- « nona se réjouit avec les filles de Sora, bien qu'elle soupire quelquefois « encore. »

Ainsi chantait le barde. L'aube peignit de sa lumière d'albâtre les rochers d'Inisfail : « Ullin, dit Comhal, conduis sur ton vaisseau Crimoïna « à sa patrie; qu'au milieu de ses compagnes elle puisse encore se lever « comme la lune, lorsqu'elle montre sa tête au-dessus des nuages, et « qu'elle sourit aux vallées silencieuses.

« — Béni soit, dit Crimoïna, le chef de Morven, l'ami du faible dans « les jours du danger! Mais que ferait Crimoïna aux champs de ses « pères, où chaque rocher, chaque arbre, chaque ruisseau réveillerait « ses chagrins assoupis? Les jeunes filles me diraient : Où est ton Armor? « Vous pourrez le dire, ô jeunes filles! mais je ne vous entendrai pas. « J'irai vivre dans une terre éloignée; j'achèverai mes jours avec les « vierges de Morven : leur cœur, comme celui de leur roi, s'ouvre aux « pleurs des infortunés. »

Nous emmenâmes Crimoïna avec nous dans nontre patrie; nous joignîmes sa main à celle de Dargo; mais la fille étrangère ne souriait plus : elle confiait souvent des soupirs au cours d'une onde ignorée. Crimoïna, tes heures furent rapides : les cordes de la harpe sont humides quand le barde soupire ton histoire.

Un jour, comme nous poursuivions les daims sur les bruyères de Morven, les vaisseaux de Lochlin apparurent avec leurs voiles blanches et leurs mâts élevés. Nous crûmes qu'ils venaient réclamer Crimoïna. « Je « ne combattrai pas pour elle, dit Connas, un de nos chefs, avant que je « ne sache si cette étrangère aime notre race. Perçons le sanglier, tei-

« gnons avec son sang la robe de Dargo ; nous porterons Dargo au palais :
« Crimoïna déplorera-t-elle sa perte ? »

O malheur ! nous écoutons l'avis de Connas ! nous terrassons le sanglier écumant ; Connas le frappe de son épée. Nous enveloppons Dargo dans une robe ensanglantée ; nous le portons sur nos épaules à Crimoïna. Connas marchait devant nous avec la dépouille du sanglier : « J'ai tué le
« monstre, disait-il ; mais auparavant sa dent mortelle a percé ton amant,
« ô Crimoïna ! »

Crimoïna écouta ces paroles de mort : silencieuse et pâle, elle reste immobile comme les colonnes de glace que l'hiver fixe au sommet du Mora. Elle demande sa harpe ; elle la fait résonner à la louange du héros qu'elle croyait expiré. Dargo voulait se lever ; nous l'en empêchâmes jusqu'à la fin de la chanson, car la voix de Crimoïna était douce comme la voix du cygne blessé, lorsque ses compagnons nagent tristement autour de lui.

« Penchez-vous, disait Crimoïna, sur le bord de vos nuages, ô vous,
« ancêtres de Dargo ! et transportez votre fils au palais de votre repos.
« Et vous, filles des champs aériens de Trenmor, préparez la robe de
« vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait ou-
« blier Armor ? Pourquoi t'aimais-je tant ? Pourquoi étais-je tant aimée ?
« Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble dans les fentes du
« rocher ; nos têtes humides de rosée souriaient aux rayons du soleil.
« Ces fleurs avaient pris racine dans le roc aride, les vierges de Morven
« disaient : Elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le daim
« dans sa course s'élançait par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épar-
« gnait leurs tiges délicates.

« Le soleil de Morven est couché pour moi. Il brilla pour moi, ce so-
« leil, dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de ma
« patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il me laisse dans une om-
« bre éternelle.

« Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite ? pourquoi ce cœur brûlant
« s'est-il glacé ? Ta voix mélodieuse est-elle muette ? Ta main, qui naguère
« maniait la lance à la tête des guerriers, ne peut plus rien tenir ; tes pieds
« légers, qui ce matin encore devançaient ceux de tes compagnons, sont à
« présent immobiles comme la terre qu'ils effleuraient.

« Partout, sur les mers, au sommet des collines, dans les profondes
« vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon père espéra mon retour, en
« vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux mesurèrent souvent l'é-
« tendue des flots, souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parents,
« amis, je fus sourde à votre voix ! toutes mes pensées étaient pour
« Dargo ; je l'aimais de toute la force de mes souvenirs pour Armor.
« Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la bruyère.
« N'est-il pas de place cette nuit dans ta nouvelle couche ? Ta Crimoïna
« veut reposer auprès de toi, dormir pour toujours à tes côtés. »

Le chant de Crimoïna allait en s'affaiblissant à mesure qu'il approchait de sa fin ; par degrés s'éteignait la voix de l'étrangère : l'instru-

ment échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin. Dargo se lève : il était trop tard ! l'âme de Crimoïna avait fui sur les sons de la harpe. Dargo creusa la tombe de son épouse auprès de celle d'Évella, et prépara pour lui-même la pierre du sommeil.

Dix étés ont brûlé la plaine, dix hivers ont dépouillé les bois ; durant ces longues années, l'enfant du malheur, Dargo, a vécu dans la caverne ; il n'aime que les accents de la tristesse. Souvent je chante au chef infortuné des airs mélancoliques dans le calme du midi, lorsque Crimoïna se penche sur le bord de sa nue pour écouter les soupirs du barde.



DUTHONA

POEME.

« Pourquoi, ô mers ! élevez-vous votre voix parmi les rochers de Mor-
« ven ? vent du midi, pourquoi épuises-tu ta rage sur mes collines ?
« Est-ce pour retenir ma voile loin du rivage de l'ennemi, pour arrêter
« le cours de ma gloire ? Mais, ô mers ! vos flots mugissent en vain ;
« vent du midi, tu peux souffler, mais tu n'empêcheras point les vais-
« seaux de Fingal de voler à la contrée lointaine de Dorla : ta fureur se
« calmera, et la surface azurée de l'Océan deviendra tranquille et bril-
« lante. Oui, le bruit de la tempête cessera, mais la mémoire de Fingal
« ne périra point. »

Ainsi parla le roi, et ses guerriers se rangèrent autour de lui. Le vent siffle dans les cheveux touffus de Dumolac ; Leth se penche sur son bouclier d'airain, tout ridé de mille cicatrices ; Molo agite dans les airs sa lance étincelante ; la joie de la bataille est dans les yeux de Gormalon.

Nous cinglons à travers l'écume houleuse de l'Océan : les baleines effrayées plongent au fond de l'abîme, les îles fuient ; elles s'abaissent tour à tour derrière nous sous l'onde, et Duthona sort peu à peu devant nous du sein des flots. Les vagues roulantes et élevées nous en dérobent de temps en temps la vue. « C'est la terre de Connar, dit Fingal, le pays de
« l'ami de mon peuple. »

La nuit descend, le ciel est ténébreux, le pilote cherche en vain de ses regards l'étoile qui nous guide ; il l'entrevoit quelquefois à travers le voile déchiré d'un nuage : mais l'ouverture se referme, et le flambeau de notre route se cache. « Les pas de la nuit sur l'abîme, dit Fingal, sont
« menaçants ; que notre vaisseau se repose au rivage jusqu'au retour de
« la lumière. »

Nous entrons dans la baie de Duthona. Quelle ombre terrible se tient sur le rocher, en s'appuyant sur un pin ? Son bouclier est un nuage ; derrière ce bouclier passe la lune errante. L'ombre a pour lance une colonne de brouillard d'un bleu sombre, surmontée d'une étoile sanglante ; un

météore lui sert d'épée ; les vents, dans leurs jeux, élèvent la chevelure du fantôme comme une fumée ; deux flammes qui sortent de deux cavernes creusées dans les nuages sont les yeux menaçants de cet enfant de la nuit. Souvent Fingal a vu se manifester ainsi le signe de la bataille ; mais qui pourrait y croire dans la patrie de Connar, ami du peuple de Fingal?

Le roi monte sur le rocher, le glaive de Luno jette dans sa main des ondes de lumière ; Carrill marche derrière le roi. Le fantôme aperçoit Fingal, et sur l'aile d'un tourbillon s'envole ; le héros le poursuit du geste et de la voix. Cette voix est entendue sur les collines de Duthona, qui s'agitent avec tous leurs rochers et tous leurs arbres ; le peuple tressaille, se réveille en rêvant le péril, et les feux d'alarme sont allumés de toutes parts.

« Levez-vous, dit le roi revenant parmi ses guerriers ; levez-vous :
« que chacun endosse son armure et place devant lui son bouclier. Il
« nous faut combattre. Nos amis nous vont attaquer au milieu de la nuit ;
« Fingal ne leur dira pas son nom, car nos ennemis s'écriraient ensuite :
« Les guerriers de Morven furent effrayés ! ils dirent leur nom pour évi-
« ter le combat ! Que chacun endosse son armure et place devant lui son
« bouclier ; mais que nos lances errent loin du but, que nos flèches soient
« emportées par les vents. A la lumière du matin, nos amis nous recon-
« naîtront, et la joie sera grande dans Duthona. »

Nous rencontrâmes la colonne mouvante et sombre des guerriers de Duthona. Comme la grêle échappée des flancs de l'orage, leurs flèches tombent sur nos boucliers, nous environnent comme un rocher entouré par les flots. Fingal vit que son peuple allait périr, ou qu'il serait forcé de combattre : il descendit de la colline, ainsi qu'une ombre qui se plaît à rouler avec les tempêtes. La lune, dans ce moment, leva sa tête au-dessus de la montagne, et réfléchit sa lumière sur l'épée de Luno ; l'épée étincelle dans la main du roi, comme un pilier de glace pendant l'hiver, à la chute devenue muette du Lora. Duthona vit la flamme, et n'en put supporter la splendeur ; ses guerriers se retirèrent comme les ténèbres devant le jour ; ils s'enfoncèrent dans un bois.

Avançant à leur suite, nous nous arrêtâmes au bord d'un profond ruisseau qui coulait devant nous à travers la bruyère. Son lit se creusait entre deux rivages semés de fougères et ombragés de quelques bouleaux vieillis. Là, nous nous entretînmes du récit des combats et des actions des premiers héros. Carrill redit les faits du temps passé. Ossian célébra la gloire de Connar : sa harpe ne put oublier la tendre beauté de Minla.

Les chants cessèrent, une brise murmura le long du ruisseau ; elle nous apporta les soupirs de l'infortune : ils étaient doux comme la voix des ombres au milieu d'un bois solitaire, quand elles passent sur la tombe des morts.

« Allez, Ossian, dit le roi, quelque guerrier languit sur son bouclier :
« qu'il soit apporté à Fingal : s'il est blessé, qu'on applique les herbes

« de la montagne sur sa plaie. Aucun nuage ne doit obscurcir notre joie
« dans la terre de Duthona.

Je marchai guidé par la chanson du malheur.

« Triste et abandonnée est ma demeure, disait la chanson ; aucune voix
« ne s'y fait entendre, si ce n'est celle de la chouette. Nul barde ne
« charme la longueur de mes nuits ; les ténèbres et la lumière sont éga-
« les pour moi. Le soleil ne luit point dans ma caverne ; je ne vois point
« flotter la chevelure dorée du matin, ni couler les flots de pourpre que
« verse l'astre du jour à son couchant. Mes yeux ne suivent point la lune
« à travers les pâles nuages ; je ne vois point ses rayons trembler à tra-
« vers les arbres dans les ondes du ruisseau : ils ne visitent point la
« caverne de Connar.

« Ah ! que ne suis-je tombé dans la tempête de Dorla ! ma renommée
« ne serait pas évanouie comme le silencieux rayon de l'automne qui
« court sur les champs jaunis entre les ombres et les brouillards. Les en-
« fants sous le chêne ont senti un moment la chaleur du rayon, et l'ont
« bénie ; mais il passe : les enfants poursuivent leurs jeux, et le rayon
« est oublié.

« Oubliez-moi aussi, enfants de mon peuple, si vous n'êtes pas tom-
« bés comme moi, si Dorla, qui a envahi Duthona, n'a point soufflé sur
« vous dans votre jeunesse, comme l'haleine d'une gelée tardive sur
« les bourgeons du printemps. Que n'ai-je autrefois trouvé la mort à
« vos yeux, quand je marchais avec Fingal au-devant des forces de
« Swaran ! Le roi eût élevé ma tombe, Ossian eût chanté ma gloire ; les
« bardes des futures années, en s'asseyant autour du foyer, eussent dit
« à l'ouverture de la fête : Écoutez la chanson de Connar.

« A présent, enchaîné dans cette caverne, je mourrai tout entier :
« ma tombe ne sera point connue ; le voyageur écartera sous ses pas,
« avec la pointe de sa lance, une herbe longue et flétrie ; il découvrira
« une pierre poudreuse : Qui dort dans cette étroite demeure ? deman-
« dera-t-il à l'enfant de la vallée ; et l'enfant de la vallée lui répondra :
« Son nom n'est point dans la chanson.

— « Ton nom sera dans la chanson, m'écriai-je ; tu ne seras point
« oublié par Ossian. Sors de la caverne où t'a caché la destinée, et viens
« lever encore la lance dans la bataille. Viens, Fingal sera auprès de toi ;
« il te vengera. Viens, les oppresseurs de Duthona sécheront à ton as-
« pect comme la fougère atteinte par la brise : ton nom refleurira comme
« le chêne qui ombrage les salles de tes fêtes, quand, après les rigueurs
« de l'hiver, il se rajeunit au printemps. »

Connar prit la voix d'Ossian pour celle d'une ombre : « Ta voix m'est
« agréable, enfant de la nuit, dit-il, car les fantômes n'effrayent point
« mon âme ; ta voix est douce à Connar abandonné. Converse avec moi
« dans la caverne ; notre entretien sera de la tombe et de la demeure
« aérienne des héros. Nous ne parlerons point de Duthona ; nous serons
« silencieux sur ma gloire, elle s'est évanouie. Mes amis aussi sont loin :

« ils dorment sur leurs boucliers ; mon souvenir ne trouble point leur
« repos. Ah ! qu'ils continuent de sommeiller en paix !

« Ombre amie, ma demeure sera bientôt avec la tienne. Nous visite-
« rons ensemble les enfants du malheur dans leur caverne; nous leur
« ferons oublier leurs chagrins dans les illusions des songes : nous les
« conduirons en pensée dans les champs de leur renommée : ils croiront
« briller dans les combats; leur tunique d'esclave s'allongera en robe
« ondoyante ; leurs prisons souterraines deviendront les nobles salles de
« Fingal ; le murmure du vent sera pour eux et pour nous la mélodie
« des harpes, le frissonnement des gazons deviendra le soupir des vier-
« ges. Ombre amie, en attendant que je m'unisse à toi dans les nuages,
« descends souvent à la caverne de Connar ! Fantôme de la nuit, ta voix
« est charmante à mon cœur. »

Je me plonge dans la caverne de Connar ; je coupe les liens dont les guerriers de Dorla avaient entouré les mains du chef ; je conduis le roi délivré à Fingal ; leurs visages brillèrent de joie au milieu de leurs cheveux gris, car Fingal et Connar se souviennent de leurs jeunes années, de ces premiers jours de la vie où ils tendaient ensemble leurs arcs au bord du torrent. « Connar, dit Fingal, qui a pu confiner l'ami de Morven dans
« la caverne? Puissant devait être son bras, inévitable, son épée.

« — Dorla, répondit Connar, apprit que la force de mon bras s'était
« évanouie dans la vieillesse. Il attaqua mes salles pendant la nuit, lors-
« que j'étais seul avec ma fille Niala, et que mes guerriers étaient ab-
« sents. Je combattis : le nombre prévalut. Dorla est resté dans Duthona,
« et mes peuples sont dispersés dans leurs vallons ignorés. »

Fingal entendit les paroles de Connar : il fronce le sourcil : les rides de son front sont comme les nuages qui couvent la tempête. Il agite dans sa main sa lance mortelle, et regarde l'épée de Luno.

« Il n'est pas temps de reposer, s'écrie-t-il, quand celui qui dépouilla
« mon ami est si près. Les guerriers de Dorla sont nombreux; ils nous
« ont attaqués cette nuit, et nous avons cru, en les respectant, que c'é-
« taient les bataillons de Connar. Ossian et Gormalon, avancez le long
« du rivage. Dumolach et Leth, volez aux salles de Connar ; et si vous y
« trouvez Niala, étendez devant elle vos boucliers protecteurs. Molo,
« observe l'ennemi, afin qu'il ne puisse livrer ses voiles au vent sans
« combattre. Et toi, Carrill, où es-tu? Barde aux douces chansons, reste
« auprès du chef de Duthona avec ta harpe : sa mélodie est un rayon de
« lumière qui se glisse au milieu de l'orage. »

Carrill vint avec sa harpe : les sons de cette harpe étaient légers comme le mouvement des ombres glissant dans un air pur sur les rivages de Lara. Coulez en silence, ruisseaux de la nuit, que nous entendions la chanson du barde.

« Au bord des torrents de Lara se penche un chêne qui laisse tomber
« de ses feuilles, sur le courant de l'eau, les pleurs de la rosée. Là, on
« voit errer deux ombres, lorsque le soleil illumine la plaine et que le
« silence est dans Morven : l'une est ton ombre, vénérable Uval ; l'autre

« est celle de ta fille, la belle chasseresse. Les jeunes guerriers de Lara « poursuivaient les chevreuils ; ils célébraient la fête dans la cabane lointaine du désert. Colgar les découvrit, et parut subitement à Lara comme « le torrent qui fond du haut d'une montagne, quand l'ondée est encore « sur les hauts sommets, et n'a point descendu dans la vallée. — Fille « d'Uval, dit Colgar, il te faut me suivre ; j'enchaînerai ici ton père, car « il frapperait sur le bouclier, et les jeunes guerriers pourraient entendre « le son dans la solitude.

— « Colgar, je ne t'aime pas, dit la fille d'Uval ; laisse-moi avec mon « père : ses yeux sont tristes, ses cheveux, blanchis. »

« Colgar est sourd à la prière ; la fille d'Uval est obligée de le suivre, « mais ses pas sont tardifs. Un chevreuil bondit auprès de Colgar ; ses « flancs bruns se montrent à travers les vertes bruyères. — Colgar, dit « la fille d'Uval, prête-moi ton arc, j'ai appris à percer le chevreuil. Colgar crut la beauté déjà consolée, et, plein d'amour, il donne son arc. « La fille d'Uval tend la corde, la flèche part, Colgar tombe. La fille « d'Uval retourne à Lara : l'âme de son père fut réjouie. Le soir de la « vie d'Uval se prolongea ; il fut comme le coucher du soleil sur la montagne des sources limpides ; les derniers jours d'Uval tombèrent comme « les feuilles d'automne dans la vallée silencieuse. Les années de la fille « d'Uval furent nombreuses ; quand elle s'éteignit, elle dormit en paix « avec son père. »

Ainsi chantait Carrill ; et moi Ossian je m'avançais avec Gormalon sur le rivage, selon les ordres de Fingal. Au pied d'un rocher nous trouvons un jeune homme : son bras, sortant d'une brillante armure, reposait sur une harpe brisée ; le bois d'une lance était à ses côtés. A travers les herbes chevelues du rocher, la lune éclairait la tête du jeune homme : cette tête était penchée ; elle s'agitait lentement dans la douleur, comme la cime d'un pin qui se balance aux soupirs du vent.

« Quel est celui, dit Gormalon, qui demeure ici solitaire ? Es-tu un des « compagnons de Dorla, ou l'un des guerriers de Connar ?

« — Je suis, » répondit le jeune homme tremblant comme l'herbe dans le courant d'un ruisseau, « je suis un des bardes qui chantaient dans « les salles de Connar. Dorla écouta mes chansons, et épargna ma vie « après avoir livré bataille sur les champs de Duthona.

« — Souviens-toi de Dorla si tu le veux, répliqua Gormalon ; mais que « peux-tu dire à sa louange ? Il attaqua Connar lorsque les amis du roi « étaient absents ; son bras est faible dans le danger, fort quand personne ne le repousse. Dorla est un nuage qui se montre seulement « dans le calme, un brouillard qui ne se lève jamais du marais que « quand les vents de la vallée se sont retirés. Mais la tempête de Fingal « joindra ce nuage, et le déchirera dans les airs. »

« — Je me souviens de Fingal, dit le jeune homme ; je le vis jadis « dans les salles de Duthona ; je me souviens de la voix d'Ossian et des « fiers héros de Morven ; mais Morven est loin de Duthona. »

Les soupirs étouffèrent la voix du jeune homme ; ses sanglots éclatè-

rent comme la glace qui se fend sur le lac du Légo, ou comme les vents de la montagne dans la grotte d'Arven.

« Faible est ton âme, dit Gormalon indigné : non, tu n'es pas l'en-
« fant des salles de Connar ; tu n'es pas des bardes de la race du roi.
« Ceux-ci chantaient les actions de la bataille ; la joie du danger enflait
« leurs âmes, de même que s'enflent les voiles blanches de Fingal dans
« les tourbillons de la mer de Morven. Tu es des amis de Dorla ; va donc
« le rejoindre, enfant du faible, et dis-lui que Morven le poursuit : ja-
« mais il ne reverra les collines de sa patrie.

« — Gormalon, dis-je alors, n'outrage pas la jeunesse : l'âme du brave
« peut quelquefois faillir; mais elle se relève. Le soleil sourit du haut de
« sa carrière lorsque la tempête est passée ; le pin cesse alors de secouer
« dans les airs sa pyramide de verdure, la mer calme sa surface azurée,
« et les vallées se réjouissent aux rayons de l'astre éclatant. »

Je pris le jeune homme par la main, et le conduisis vers Carrill, roi des chansons. La lumière commençait alors à briller sur l'armée de Dorla ; ses guerriers pâles et muets regardaient la lance de Morven et l'épée de Connar ; ils demeuraient immobiles : lorsque le chasseur est surpris par la nuit sur la colline de Cromla, la terreur des fantômes l'environne ; une sueur froide perce son front, ses pas tremblants se refusent à la fuite, ses genoux fléchissent au milieu de sa course.

Dorla vit les yeux égarés de son peuple ; une grosse larme roule dans les siens. « Pourquoi, dit-il à ses guerriers, demeurez-vous dans ce si-
« lence, comme les arbres qui s'élèvent autour de nous ? Votre nombre
« ne surpasse-t-il pas celui des fils de Morven ? Ils peuvent avoir leur re-
« nommée ; mais n'avons-nous pas aussi combattu avec les héros ? Si
« vous songez à la fuite, où est le chemin de nos vaisseaux, si ce n'est à
« travers l'ennemi ? Fondons sur eux dans notre colère ; que nos bras
« soient courageux, et la joie de mes amis sera grande quand nous re-
« tournerons chez nos pères. »

Connar, au milieu des héros de Morven, frappa sur le bouclier de Duthona. Ses guerriers dispersés entendirent le signal du roi ; ils levèrent la tête dans leurs vallons ignorés, comme les ruisseaux de Selma : dans les jours de sécheresse, ces ruisseaux se cachent sous les cailloux de leur lit ; mais, quand les tièdes ondées descendent, ils sortent tout à coup de leur retraite, rugissent, inondent et surmontent de leurs eaux les collines

On combat : Dorla est abattu par la lance de Connar. Fingal le vit tomber ; il s'avance alors dans sa clémence, et parle aux guerriers de Dorla, qui n'est plus.

« Fingal, leur dit-il, ne se plaît point dans la chute de ses ennemis,
« quoiqu'ils l'aient forcé de tirer l'épée. Ne venez jamais à Morven, ne
« vous présentez plus aux rivages de Duthona. Rapide est le jour du peu-
« ple qui ose lever la lance contre Fingal ; une colonne de fumée chassée
« par la tempête est la vie de ceux qui combattent contre les héros de
« Morven. Retirez-vous : emportez le corps de Dorla.

« Pourquoi es-tu si matinale, épouse de Dorla? continua Fingal. Que « fais-tu, immobile sur le rocher. Tes cheveux sont trempés de la rosée « du matin ; tes regards sont errants sur les vagues lointaines : ce que tu « vois n'est pas l'écume du vaisseau de Dorla, c'est la mer qui se brise « autour du flanc des baleines. Les deux enfants de l'épouse de Dorla « sont assis sur les genoux de leur mère ; ils voient une larme descendre « le long de la joue de la femme : ils lèvent leur petite main pour saisir « la perle brillante : Mère, diront-ils, pourquoi pleures-tu? Où notre père « a-t-il dormi cette nuit? »

« Ainsi peut-être, ô Ossian ! ton Éveralline est maintenant inquiète « pour toi. Elle conduit peut-être ton Oscar au sommet de Morven, afin « de découvrir la pleine mer. Ossian, souviens-toi d'Oscar et d'Éveral-« line ; ô mon fils ! épargne le guerrier qui, comme Dorla, peut laisser « derrière lui une épouse dans les larmes. Hélas ! Dorla, pourquoi es-tu « déjà tombé? »

Ainsi me parlait Fingal, aux jours du passé, dans la terre de Duthona ; ainsi, pour m'enseigner la pitié, il mettait devant mes yeux l'image d'Éveralline mon épouse, d'Oscar mon jeune fils. Éveralline ! Oscar ! rayons de joie maintenant éteints ! comment m'avez-vous précédé dans l'étroite demeure? Comment Ossian peut-il faire retentir la harpe et chanter encore les guerriers lorsque votre souvenir, comme l'étoile qui tombe du ciel, traverse tout à coup son âme? Oh ! que ne suis-je le compagnon de votre course azurée, brillants voyageurs des nuages ! Quand nos ombres se rejoindront-elles dans les airs? quand glisseront-elles avec les brises sur la cime ondoyante des pins? Quand élèverons-nous nos têtes ornées d'une chevelure brillante, comme les astres de la nuit dans le désert? Puisse ce moment bientôt arriver ! Ce qu'est le lit de bruyère au chasseur fatigué sera la tombe au barde appesanti par les ans : je dormirai ! la pierre de ma dernière couche gardera ma mémoire.

Mais, ô pierre du tombeau ! la saison de ta vieillesse arrivera aussi ; tu t'enfonceras toi-même dans le lieu où les guerriers reposent pour jamais. L'étranger demandera où était ta place ; les fils du faible ne la connaîtront point.

Peut-être la chanson aura gardé le souvenir de cette pierre. La chanson se perdra à son tour dans la nuit des temps ; le brouillard des années enveloppera sa lumière. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona, qui déjà s'éclipse dans l'âme d'Ossian.

Le peuple de Dorla fend la mer en silence ; les sons d'aucune chanson ne roulent devant lui sur les flots ; les bardes penchent la tête sur leur harpe, et leurs cheveux argentés errent avec leurs armes le long des cordes humides. Les marins sont enfoncés dans leurs sombres pensées ; le rameur distrait suspend soudain la rame qu'il allait plonger dans les flots.

Nous montâmes au palais de Connar : mais le chef est triste malgré sa victoire ; son sein oppressé soulève son armure comme la vague qui renferme la tempête ; son œil éteint ne lance plus son regard brillant à tra-

vers la salle des fêtes. Personne n'ose demander au héros pourquoi il est triste, car absente est l'étoile de la nuit, la fille de Connar, la charmante Niala. Fingal voyait la douleur du chef, et cachait la sienne sous le panache de son casque. « Carrill, dit-il à voix basse, qu'as-tu fait de tes « chants ? viens avec ta harpe soulager l'âme du roi. »

Carrill s'avance au milieu des salles de la fête, appuyé d'une main sur son bâton blanc, de l'autre portant sa harpe ; derrière lui marche le jeune barde de Duthona, qu'Ossian et Gormalon avaient trouvé sur le rivage pendant la nuit. Tout à coup son armure tombe à terre ; il lève une main pour cacher son trouble. Quelle est cette main si blanche ? Ce visage sourit si gracieusement à travers les boucles de ses beaux cheveux ! « Niala, « s'écria Connar, est-ce toi ? » Elle jette ses bras charmants autour de son père ; la joie revient au banquet des guerriers. Connar donna la beauté à Gormalon, et nous déployâmes nos voiles et nos chants pour Morven. Ossian est seul aujourd'hui dans les ruines des tours de Fingal, et l'épouse de mon Oscar, Malvina, la douce Malvina, ne sourira plus à son père.

Vallée de Cona, les sons de la harpe ne se font plus entendre le long de tes ruisseaux, dont la voix s'élève à peine sur les collines silencieuses. La biche dort sans frayeur dans la hutte abandonnée du chasseur ; le faon bondit sur la tombe guerrière, dont il creuse la mousse avec ses pieds. Je suis resté seul de ma race : je n'ai plus qu'un jour à passer dans un monde qui ne me connaît plus.

GAUL

POEME.

Le silence de la nuit est auguste. Le chasseur repose sur la bruyère : à ses côtés sommeille son chien fidèle, la tête allongée sur ses pieds légers ; dans ses rêves, il poursuit les chevreuils ; dans la joie confuse de ses songes, il aboie et s'éveille à moitié.

Dors en paix, fils bondissant de la montagne, Ossian ne troublera point ton repos : il aime à errer seul ; l'obscurité de la nuit convient à la tristesse de son âme ; l'aurore ne peut apporter la lumière à ses yeux depuis longtemps fermés. Retire tes rayons, ô soleil, comme le roi de Morven a retiré les siens ; éteins ces millions de lampes que tu allumes dans les salles azurées de ton palais, lorsque tu reposes derrière les portes de l'occident. Ces lampes se consumeront d'elles-mêmes : elles te laisseront seul, ô soleil ! de même que les amis d'Ossian l'ont abandonné. Roi des cieux, pourquoi cette illumination magnifique sur les collines de Fingal, lorsque les héros ont disparu, et qu'il n'est plus d'yeux pour contempler ces flambeaux éblouissants ?

Morven, le jour de ta gloire a passé ; comme la lueur du chêne embrasé de tes fêtes, l'éclat de tes guerriers s'est évanoui : les palais ont croulé ; Témora a perdu ses hauts murs ; Tura n'est plus qu'un monceau de ruines, et Selma est muette. La coupe bruyante des festins est brisée ; le chant des bardes a cessé ; le son des harpes ne se fait plus entendre. Un tertre couvert de ronces, quelques pierres cachées sous la mousse, c'est tout ce qui rappelle la demeure de Fingal. Le marin, du milieu des flots, n'aperçoit plus les tours qui semblaient marquer les bornes de l'Océan, et le voyageur qui vient du désert ne les aperçoit plus.

Je cherche les murailles de Selma ; mes pas heurtent leurs débris : l'herbe croît entre les pierres, et la brise frémit dans la tête du chardon. La chouette voltige autour de mes cheveux blancs ; je sens le vent de ses ailes : elle éveille par ses cris la biche sur son lit de fougère ; mais la biche est sans frayeur, elle a reconnu le vieil Ossian.

Biche des ruines de Selma, ta mort n'est point dans la pensée du barde : tu te lèves de la même couche où dormirent Fingal et Oscar ! Non, ta mort n'est point le désir du barde ! J'étends seulement la main dans l'obscurité vers le lieu où était suspendu au dôme du palais le bouclier de mon père, vers ces voûtes que remplace la voûte du ciel. La lance qui sert d'appui à mes pas rencontre à terre ce bouclier ; il retentit : ce bruit de l'airain plaît encore à mon oreille ; il réveille en moi la mémoire des anciens jours, ainsi que le souffle du soir ranime dans la ramée des bergers la flamme expirante. Je sens revivre mon génie ; mon sein se soulève comme la vague battue de la tempête, mais le poids des ans le fait retomber.

Retirez-vous, pensées guerrières ! souvenirs des temps évanouis, retirez-vous ! Pourquoi nourrirais-je encore l'amour des combats, quand ma main a oublié l'épée ? La lance de Témora n'est plus qu'un bâton dans la main du vieillard.

Je frappe un autre bouclier dans la poussière. Touchons-le de mes doigts tremblants. Il ressemble au croissant de la lune : c'était ton bouclier, ô Gaul ! le bouclier du compagnon de mon Oscar. Fils de Morni, tu as déjà reçu toute ta gloire, mais je te veux chanter encore : je veux pour la dernière fois confier le nom de Gaul à la harpe de Selma. Malvina, où es-tu ? Oh ! qu'avec joie tu m'entendrais parler de l'ami de ton Oscar !

« La nuit était sombre et orageuse, les ombres criaient sur la bruyère, les torrents se précipitaient du rocher ; les tonnerres à travers les nuages roulaient comme des monts qui s'écroulent, et l'éclair traversait rapidement les airs. Cette nuit même nos héros s'assemblèrent dans les salles de Selma, dans ces salles maintenant abattues : le chêne flamboyait au milieu ; à sa lueur, on voyait briller le visage riant des guerriers à demi cachés dans leur noire chevelure. La coquille des fêtes circulait à la ronde ; les bardes chantaient, et la main des vierges glissait sur les cordes de la harpe.

« La nuit s'envola sur les ailes de la joie : nous croyions les étoiles à peine au milieu de leur course, et déjà le rayon du matin entr'ouvrait

l'orient nébuleux. Fingal frappa sur son bouclier : ah ! qu'il rendait alors un son différent de celui qu'il a parmi ces débris ! Les guerriers l'entendirent; ils descendirent du bord de tous leurs ruisseaux. Gaul reconnut aussi la voix de la guerre ; mais le Strumon roulait ses flots entre lui et nous : et qui pouvait traverser ses ondes terribles?

« Nos vaisseaux abordent à Ifrona ; nous combattons, nous arrachons des mains de l'ennemi les dépouilles de notre patrie. Pourquoi ne restais-tu pas au bord de ton torrent, toi qui levais le bouclier d'azur ? Pourquoi, fils de Morni, ton âme respirait-elle les combats ? Sur quelque champ que ce fût, Gaul voulait moissonner. Il prépare son vaisseau dompteur des vagues, et déploie ses voiles au premier souffle du matin, pour suivre à Ifrona les pas du roi.

« Quelle est celle que j'aperçois au bord de la mer, sur le rocher battu des flots ? Elle est triste comme le pâle brouillard de l'aube ; ses cheveux noirs flottent en désordre ; des larmes roulent dans ses yeux, fixés sur le vaisseau fugitif de Gaul. De ses bras aussi blancs que l'écume de l'onde, elle presse sur son sein un enfant qui lui sourit ; elle murmure à l'oreille du nouveau-né un chant de son âge, mais un soupir entrecoupe la voix maternelle, et la femme ne sait plus quelle était la chanson.

« Tes pensées, Évircoma, n'étaient point pour des airs folâtres : elles volaient sur les flots avec ton amour. On n'aperçoit plus qu'à peine le vaisseau diminué : des nues abaissées étendent maintenant entre lui et le rivage leurs fumées onduleuses ; elles le cachent comme un écueil lointain sous une vapeur passagère. « Que ta course soit heureuse, dompteur « des vagues écumantes ! Quand te reverrai-je, ô mon amant ?

« Évircoma retourne aux salles de Strumon ; mais ses pas sont tardifs, son visage est triste : on dirait d'une ombre solitaire qui traverse la brume du lac. Souvent elle se retourne pour regarder le vaste Océan. « Que ta « course soit heureuse, dompteur des vagues écumantes ! Quand te rever- « rai-je, ô mon amant ? »

« La nuit surprit le fils de Morni au milieu de la mer ; la lune n'était point au ciel ; pas une étoile ne brillait dans la profondeur des nuages. La barque du chef glissait sur les flots en silence, et nous passons sans la voir, en retournant à Morven.

« Gaul aborde au village d'Ifrona. Ses pas étaient sans inquiétude : il erre çà et là ; il écoute ; il n'entend point rugir la bataille : il frappe avec sa lance sur son bouclier, afin que ses amis se réjouissent de son arrivée : il s'étonne du silence. « Fingal dort-il ? s'écrie Gaul en élevant la « voix ; le combat n'est-il pas commencé ? Héros de Morven, êtes-vous « ici ? »

Que n'y étions-nous, fils de Morni ! cette lance t'aurait défendu, ou Ossian serait tombé avec toi. Lance aujourd'hui sans force dans ma main, innocent appui de ma vieillesse, jadis ferme soutien de ceux qui versaient des larmes, tu étais la lance de Témora, tu étais le météore briseur du chêne orgueilleux. Ossian n'était pas comme aujourd'hui un roseau desséché qui tremble dans un étang solitaire ; je m'élevais comme le pin

avec tous mes rameaux verdoyants autour de moi. Que n'étais-je auprès du chef de Strumon, quand l'orage d'Ifrona descendit!

Ombres de Morven, dormiez-vous dans vos grottes aériennes, ou vous amusiez-vous à faire voler les feuilles flétries, quand vous nous laissâtes ignorer le danger de Gaul? Mais non; ombres amies de nos pères, vous prîtes soin de nous avertir; deux fois vous repoussâtes nos vaisseaux au rivage d'Ifrona : nous ne comprîmes pas ce présage, nous crûmes que des esprits jaloux s'opposaient à notre retour. Fingal tira son épée, et sépara les pans de leur robe de vapeur; à l'instant les ombres passèrent sur nos têtes. « Allez, impuissants fantômes, leur dit le chef, allez chasser le « duvet du chardon dans une terre lointaine; vous jouerez avec les fils « du faible. »

Les ombres amies méconnues s'envolèrent avec le vent : leurs voix ressemblaient aux soupirs de la montagne quand l'oiseau de mer prédit la tempête. Quelques-uns de nos guerriers crurent entendre le nom de Gaul à demi formé dans le murmure des ombres. . . . .
. . . .

(Le traducteur, ou plutôt l'auteur anglais, suppose qu'il y a ici une lacune dans le texte.)

« Je suis seul au milieu de mille guerriers; n'est-il point quelque « épée pour briller avec la mienne? Le vent souffle vers Morven en « brisant le sommet des vagues. Gaul remontera-t-il sur son vaisseau? « ses amis ne sont point auprès de lui. Mais que dirait Fingal, mais que « diraient les bardes, si un nuage enveloppait la réputation du fils de « Morni? Mon père, ne rougirais-tu pas, si je me retirais sans combattre? « En présence des héros de notre âge, tu cacherais ton visage avec tes « cheveux blancs, et tu abandonnerais tes soupirs au vent solitaire de la « vallée; les ombres des faibles te verraient, et diraient : Voilà le père « de celui qui a fui dans Ifrona.

« Non, ton fils ne fuira point, ô Morni! son âme est un rayon de feu « qui dévore. O mon Évircoma! ô mon Ogal!... Éloignons ces souve- « nirs : le calme rayon du jour ne se mêle point à la tempête; il attend « que les cieux soient rassérénés. Gaul ne doit respirer que la bataille. « Ossian, que n'es-tu avec moi comme dans le combat de Lathmor! Je « suis le torrent qui précipite ses ondes dans les mille vagues de l'Océan, « et qui, vainqueur, s'ouvre un passage à travers l'abîme. »

Gaul frappe sur son bouclier, alors non rongé par la rouille des âges. Ifrona tremble; ses nombreux guerriers entourent le héros de Strumon; la lance de Morni est dans la main de Gaul; elle fait reculer les rangs ennemis.

Tu as vu, Malvina, la mer troublée par les bonds d'une immense baleine, qui, blessée et furieuse, se débat à la surface écumante des flots; tu as vu une troupe de mouettes affamées nager autour de la terrible fille de l'Océan, dont elles n'osent encore approcher, bien qu'elle soit expirante : ainsi s'agitent et se serrent les guerriers épouvantés d'Ifrona, hors de la portée du bras du héros.

Mais la force du chef de Strumon commence à s'épuiser ; il s'appuie contre un arbre ; des ruisseaux de sang errent sur son bouclier ; cent flèches ont déchiré sa poitrine ; sa main tient sa redoutable épée, et les ennemis frémissent.

Enfants d'Ifrona, quelle roche essayez-vous de soulever? est-ce pour marquer aux siècles à venir votre renommée ou votre honte? La gloire des braves n'est pas à vous ; vous êtes barbares, et vos cœurs sont inflexibles comme le fer. A peine seize guerriers peuvent détacher la roche du haut de la colline ; elle roule avec fracas, et vient heurter les pieds affaiblis de Gaul : il tombe sur ses genoux ; mais au-dessus de son bouclier roulent encore ses yeux terribles. Les ennemis n'ont pas l'audace de se jeter sur lui ; ils le laissent languir dans la mort, comme un aigle resté seul sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes. Que ne savions-nous dans Selma ta destinée ! que nous auraient fait alors les chansons des vierges et le son de la harpe des bardes? la lance de Fingal n'eût pas reposé si tranquillement contre les murs du palais ; nous n'eussions pas été surpris, dans cette nuit funeste, de voir le roi se lever à moitié du banquet, en disant : « J'ai cru que la lance d'une ombre avait touché « mon bouclier ; ce n'est qu'une brise passagère. » O Morni ! que ne vins-tu réveiller Ossian ! que ne vins-tu lui dire : « Hâte-toi de traverser « la mer ! » Malheureux père, tu avais volé dans Ifrona pour pleurer sur ton fils.

Le matin sourit dans la vallée de Strumon ; Évircoma sort du trouble d'un songe ; elle entend le bruit de la chasse sur les côteaux de Morven. Surprise de ne point distinguer la voix de Gaul au milieu des cris des guerriers, elle prête, le cœur palpitant, une oreille encore plus attentive ; mais les rochers ne renvoient point le son d'une voix connue ; les échos de Strumon ne répètent que les plaintes d'Évircoma.

Le soir attrista la vallée de Strumon : aucun vaisseau ne parut sur la mer. L'âme d'Évircoma était abattue : « Qui retient mon héros dans l'île « d'Ifrona? Quoi! mon amour, n'es-tu point revenu avec les chefs de « Morven? Ton Évircoma sera-t-elle longtemps assise seule sur le rivage? « les larmes descendront-elles longtemps de ses yeux? Gaul, as-tu oublié « l'enfant de notre tendresse? il demande le sourire accoutumé de son « père. Ses pleurs coulent avec les miens, ses soupirs répondent à mes « soupirs. Si Gaul entendait son fils balbutier son nom, il précipiterait « son retour pour protéger son Ogal. Je me souviens de mon songe ; je « crains que le jour du retour ne soit passé

« Il me sembla voir les fils de Morven poursuivant les chevreuils. Le « chef de Strumon n'était point avec eux. Je l'aperçus à quelque dis- « tance, appuyé sur son bouclier. Un pied seulement soutenait le héros ; « l'autre paraissait être formé d'une vapeur grisâtre. Cette image variait « au souffle de chaque brise : je m'en approchai ; une bouffée de vent « vint du désert, le fantôme s'évanouit. Les songes sont enfants de la « crainte. Chef de Strumon, je te verrai encore, tu élèveras encore de-

« vant moi ta belle tête, comme le sommet de la colline religieuse de
« Cromla, éclairée des premiers rayons de l'aurore. Le voyageur égaré
« la nuit sur la bruyère tremble au milieu des fantômes ; mais au doux
« éclat du jour les esprits de ténèbres se retirent, le pèlerin rassuré re-
« prend son bâton et poursuit sa route. »

Évircoma crut voir un vaisseau sur les vagues lointaines ; elle crut voir un mât blanchi, semblable à l'arbre qui, pendant l'hiver, balance sa cime couverte d'une neige nouvellement tombée. Ses yeux humides n'aperçoivent que des objets confus, bien qu'elle essayât de tarir ses larmes. La nuit descendit ; Évircoma se confia à un léger esquif, pour trouver son amant dans les replis des ombres. Elle vole sur les vagues, mais elle ne rencontre point de vaisseau : elle avait été trompée par un nuage, ou par la barque aérienne de l'ombre d'un nautonier décédé, qui poursuivait encore les plaisirs des jours de sa vie.

La nacelle d'Évircoma fuit devant la brise ; elle entre dans la baie d'Ifrona, où la mer s'étend à l'ombre d'une épaisse forêt. Errant de nuage en nuage, la lune se montrait entre les arbres de la rive. Par intervalle, les étoiles jetaient un regard à travers le voile déchiré qui couvrait le ciel, et se cachaient de nouveau sous ce voile : à leur faible lumière, Évircoma contemplait la beauté d'Ogal. Elle donne un baiser à son enfant, le laisse couché dans la nacelle, et va chercher Gaul dans les bois.

Trois fois elle s'éloigne avec lenteur de son fils, trois fois elle revient en courant à lui. La colombe qui a caché ses petits dans la fente du rocher d'Oualla veut cueillir la baie mûrie qu'elle découvre dans la bruyère au-dessous d'elle ; mais le souvenir de l'épervier la trouble ; vingt fois elle revole vers ses petits pour les voir encore, et s'assurer de leur repos. L'âme d'Évircoma est partagée entre son époux et son enfant, comme la vague que brisent tour à tour et les vents et les rochers.

Mais quelle est cette voix que l'on entend parmi le murmure des flots? Vient-elle de l'arbre solitaire du rivage?

« Je péris seul. A qui la force de mon bras fut-elle utile dans la ba-
« taille? Pourquoi Fingal, pourquoi Ossian, ignorent-ils mon destin?
« Étoiles qui me voyez, annoncez-le dans Selma par votre lumière san-
« glante, lorsque les héros sortent de la salle des fêtes pour admirer
« votre beauté. Ombres qui glissez sur les rayons de la lune, si votre
« course se dirige à travers les bois de Morven, murmurez en passant
« mon histoire. Dites au roi que j'expire aussi ; dites-lui que dans Ifrona
« est ma froide demeure ; que depuis deux jours je languis blessé sans
« nourriture ; qu'au lieu de la douce eau du ruisseau, je n'ai pour
« éteindre ma soif que les flots amers.

« Mais, ombres compatissantes, gardez-vous d'apprendre mon sort aux
« murs de Strumon ; éloignez la vérité de l'oreille d'Évircoma. Que vos
« tourbillons passent loin de la couche de mon amour ; ne battez point

« violemment des ailes en rasant les tours de mon père : Évircoma vous
« entendrait, et quelque pressentiment s'élèverait dans son âme. Volez
« loin d'elles, ombres de la nuit; que son sommeil soit paisible; le
« matin est encore éloigné. Dors avec ton enfant, ô mon amour! Puisse
« mon souvenir ne point troubler ton repos! Toutes les peines de Gaul
« sont légères, quand les songes d'Évircoma sont légers.

— « Et penses-tu, » s'écrie l'épouse du fils de Morni, « qu'elle puisse
« reposer en paix quand son guerrier est en péril? penses-tu que les
« songes d'Évircoma puissent être doux lorsque son héros est absent?
« Mon cœur n'est pas insensible; je n'ai point reçu la naissance dans la
« terre d'Ifrona. Mais comment te pourrai-je soulager, ô Gaul! Évircoma
« trouvera-t-elle quelque nourriture dans la terre de l'ennemi? »

Évircoma soutenait Gaul dans ses bras; elle rappela l'histoire de Conglas son père.

Lorsque Évircoma, jeune encore, était portée dans les bras maternels, Conglas s'embarqua une nuit avec Crisollis, doux rayon de l'amour. La tempête jeta le père, la mère et l'enfant sur un rocher : là s'élevaient seulement trois arbres qui secouaient dans les airs leur cime sans feuillage. A leurs racines rampaient quelques baies empourprées; Conglas les arracha, et les donna à Crisollis; il espérait saisir le lendemain le daim de la montagne : la montagne était stérile, et rien n'en animait le sommet. Le matin vint et le soir suivit, et les trois infortunés étaient encore sur le rocher. Conglas voulut tresser une nacelle avec les branches des arbres, mais il était faible, faute de nourriture

« Crisollis, dit-il, je m'endors; quand la tempête s'apaisera, retourne
« avec ton enfant à Idrònlo; l'heure où je pourrai marcher est éloi-
« gnée. »

— « Jamais les collines ne me reverront sans mon amour, répliqua
« Crisollis. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ton âme était défaillante?
« nous aurions partagé les baies de la bruyère; mais le sein de Crisollis
« nourrira son amant. Penche-toi sur moi : non, tu ne dormiras point
« ici. »

Conglas reprit ses forces au sein de Crisollis; le calme revint sur les flots; Conglas, Crisollis et la jeune Évircoma atteignirent les rivages d'Idronlo. Souvent le père conduisit la fille au tombeau de Crisollis, en lui racontant la charmante histoire. « Évircoma, disait Conglas, aime de
« même ton époux, quand le jour de ta beauté sera venu. »

— « Oui, je l'aime ainsi, dit à Gaul Évircoma; presse cette nuit, pour
« te ranimer, ce sein gonflé du lait qui nourrit ton fils : demain nous
« serons heureux dans les salles de Strumon. »

— « Fille la plus aimable de ta race, dit Gaul, retire-toi; que les
« rayons du soleil ne te trouvent point dans Ifrona. Rentre dans ta na-
« celle avec Ogal. Pourquoi tomberait-il comme une fleur dont le guer-
« rier indifférent enlève la tête avec son épée? Laisse-moi ici. Ma force,
« telle que la chaleur de l'été, s'est évanouie; je me fane comme le gazon

« sous la main de l'hiver, et je ne renaîtrai point au printemps. Dis aux « guerriers de Morven de me transporter dans leur vallée. Mais non, « car l'éclat de ma gloire est couvert d'un nuage : qu'ils élèvent seulement ma tombe sous cet arbre. L'étranger la découvrira en passant sur « la mer, et il dira : Voilà tout ce qui reste du héros. »

— « Et tout ce qui reste de la fille de Strumon, répondit Évircoma; « car je reposerai auprès de mon amant. Notre lit sera encore le même; « nos ombres voleront unies sur le même nuage. Voyageur des ondes, « vous verserez la double larme, car avec son bien-aimé dormira la mère « d'Ogal. »

Les cris de l'enfant se firent entendre. Le cœur d'Évircoma bat à coups redoublés dans sa poitrine, et semble vouloir s'ouvrir un passage dans son étroite prison. Un soupir échappe aussi du sein de Gaul. Il a reconnu la voix de son fils : « Guerrier, dit Évircoma, laisse-moi essayer de te « porter à la barque où j'ai déposé notre enfant; ton poids sera léger « pour moi. Donne-moi cette lance, elle soutiendra mes pas. »

La fille de Crisollis parvint à conduire son époux dans la nacelle. Le reste de la nuit elle lutta contre les vagues. Les dernières étoiles virent ses forces s'éteindre; elles s'évanouirent au lever de l'aurore, comme la vapeur des prairies se dissipe au lever du soleil.

Cette nuit même, il m'en souvient, Ossian dormait sur la bruyère du chasseur; Morni, le père de Gaul, paraît tout à coup dans mes songes; il s'arrête devant moi, appuyé sur son bâton tremblant : le vieillard était triste; les rides profondes que le temps avait creusées dans ses joues étaient remplies des larmes qui descendaient de ses yeux; il regarda la mer, et, avec un profond soupir : « Est-ce là, murmura-t-il faiblement, « le temps du sommeil pour l'ami de Gaul? » Une bouffée de vent agite les arbres; le coq de bruyère se réveille sous la racine du buisson, relève précipitamment la tête qu'il tenait cachée sous son aile, et pousse un cri plaintif. Ce cri m'arrache à mes songes, j'ouvre les yeux; je vois Morni emporté par le tourbillon. Je suis la route qu'il me trace; je fends la mer avec mon vaisseau; je rencontre la nacelle d'Évircoma; elle était arrêtée au rivage d'une île déserte : sur l'un des bords de la nacelle la tête de Gaul était inclinée. Je déliai le casque du héros; ses blonds cheveux, trempés de la sueur des combats, flottèrent sur son front pâli. Aux accents de ma douleur, il essaya de soulever ses paupières; mais ses paupières étaient trop pesantes; la mort vint sur le visage de Gaul comme la nuit sur la face du soleil. O Gaul! tu ne reverras jamais le père de ton ami Oscar.

Près du fils de Morni repose la beauté expirante, Évircoma; son enfant était dans ses bras, et l'innocente créature promenait en se jouant sa faible main sur le fer de la lance de Gaul. Les paroles d'Évircoma furent courtes : elle se pencha sur la tête d'Ogal, et son dernier regard perça mon cœur. « Adieu, pauvre orphelin! Ogal, Ossian te servira de père. » Elle expire.

— O mes amis! qu'êtes-vous devenus! Votre souvenir est plein de douceur, et pourtant il fait couler mes larmes.

J'aborde au pied des tours de Strumon; le silence régnait sur le rivage; aucune fumée ne s'élevait en colonne d'azur du faîte du palais, aucun chant ne se faisait entendre. Le vent sifflait à travers les portes ouvertes, et jonchait le seuil de feuilles séchées; l'aigle déjà perché sur le comble des tours, semblait dire : « Ici je bâtirai mon aire. » Le faon de la biche se cache sous les boucliers sans maîtres; le compagnon des chasses de Gaul, le rapide Godula, croit reconnaître les pas du fils de Morni : dans sa joie il se lève d'un seul bond; mais lorsqu'il a reconnu son erreur, il retourne se coucher sur la froide pierre, en poussant de longs hurlements.

Qui racontera la douleur des héros de Morven? Ils vinrent silencieux de leurs ondoyantes vallées; ils s'avancèrent lentement comme un sombre brouillard. Gaul, Évircoma et Ogal lui-même n'étaient plus. Fingal se place sous un pin; les guerriers l'environnent. Penché sur le front de Gaul, les cheveux gris de Fingal nous dérobent ses larmes; mais le vent les décèle, en les chassant de sa barbe argentée.

« Es-tu tombé, dit-il enfin, es-tu tombé, ô le premier de mes héros? « N'entendrai-je plus ta voix dans mes fêtes, le son de ton bouclier dans « mes combats? Ton épée n'éclairera-t-elle plus les sombres replis de la « bataille? ta lance ne renversera-t-elle plus des rangs entiers de mes « ennemis? Ton noir vaisseau surmontait hardiment la tempête, tandis « que tes joyeux rameurs répétaient leurs chansons entre les montagnes « humides. Les enfants de Morven m'arrachaient à mes pensées en « criant : Voyez le vaisseau de Gaul! La harpe des vierges et la voix des « bardes annonçaient ton arrivée, tes bannières flottaient sur la bruyère. « Je reconnaissais le sifflement de ta flèche et le bruit de tes pas.

« Force des guerriers, qu'es-tu? Aujourd'hui tu chasses les vaillants « devant toi, comme des nuages de poussière; la mort marque ton pas- « sage, comme la feuille séchée indique la course des fantômes : demain « le court songe de la valeur est dissipé; la terreur des armées s'est éva- « nouie; l'insecte ailé bourdonne sa victoire sur le corps du héros.

« Fils du faible, pourquoi désirais-tu la force du chef de Strumon, « quand tu le voyais resplendissant sous ses armes? Ne savais-tu pas que « la force du guerrier s'évanouit? Quand le chasseur regagne sa demeure, « il contemple un nuage brillant que traversent les couleurs de l'arc-en- « ciel; mais les moments fuient sur leurs ailes d'aigles, le soleil ferme « ses yeux de lumière, un tourbillon brouille les nues : une noire vapeur « est tout ce qui reste de l'arc étincelant. O Gaul! les ténèbres ont suc- « cédé à ta clarté; mais ta mémoire vivra; il ne soufflera pas un seul « vent sur Morven qui ne parle pas de ta renommée.

« Bardes, élevez la tombe du père, de la mère et du fils. La pierre « moussue apprendra à l'étranger le lieu de leur repos, le chêne leur « prêtera son ombre. Les brises visiteront cet arbre de la mort; sous les « fraîches ondées du printemps, il se couvrira de feuilles, longtemps

« avant que les autres arbres aient repris leur parure, longtemps avant
« que la bruyère se soit ranimée à ses pieds. Les oiseaux de passage
« s'arrêteront sur la cime du chêne solitaire : ils y chanteront la gloire de
« Gaul, tandis que les vierges des temps à venir rediront la beauté
« d'Évircoma, et que les mères pleureront Ogal.

« Mais, ô pierre ! quand tu seras réduite en poudre ; ô chêne ! quand
« les vers t'auront rongé ; ô torrent ! lorsque tu cesseras de couler, et que
« la source de la montagne ne fournira plus son onde à ta course ; lors-
« que vos chansons, ô bardes ! seront oubliées ; lorsque votre mémoire
« et celle des héros par vous célébrés auront disparu dans le gouffre des
« âges ; alors, et seulement alors, la gloire de Gaul périra, l'étranger
« pourra demander quel était le fils de Morni, quel était le chef de Stru-
« mon. »

LETTRE

SUR L'ART DU DESSIN DANS LES PAYSAGES.

A MONSIEUR ***.

Londres, 1795.

Voilà le petit paysage que vous m'avez demandé. Je vous l'ai fait attendre ; mais vous savez quels tristes soins m'appellent à d'autres études qui pourtant ne seront pas longues, s'il faut en croire les médecins [1] ; je suis prêt quand et comment il plaira à Dieu. Ces mêmes études m'ont fait abandonner cette grande *vue* du Canada, qui me plaisait par le souvenir de mes voyages. Quelle différence de ce temps-là à ce temps-ci ! Lorsque mes pensées se reportent vers le passé, je sens si vivement le poids de mes peines, que je ne sais ce que je deviens. Pardonnez à cet épanchement de mon cœur. Il y a tant de charme à parler de ses souffrances quand ceux qui vous écoutent peuvent vous comprendre ! Peu de gens me comprennent ici.

Le petit dessin que je vous envoie m'a fait faire quelques réflexions sur l'art du paysage : elles vous seront peut-être utiles. D'ailleurs nous sommes en hiver ; vous avez du feu : grande ressource contre les barbouilleurs de papier.

Élevé dans les bois, les défauts de l'art et la sécheresse des paysages m'ont frappé presque dès mon enfance, sans que je puisse dire ce qui constituait ces défauts. Lorsque je dessinais moi-même, je sentais que je

[1] Voyez la préface de l'*Essai historique*.

faisais mal en copiant des modèles; j'étais plus content de moi, lorsque je suivais mes propres idées. Insensiblement cela m'engagea à rechercher les causes de cette bizarrerie; car enfin ce que je retraçais d'après les règles valait mieux que ce que je créais d'après ma tête. Voici ce que l'examen m'apprit et la solution la plus satisfaisante que j'aie pu donner de mon problème.

En général, les paysagistes n'aiment point assez la nature, et la connaissent peu. Je ne parle point ici des grands maîtres, dont au reste il y aurait encore beaucoup de choses à dire; je ne parle que des maîtres ordinaires, et des amateurs comme nous. On nous apprend à forcer ou à éclaircir les ombres, à rendre un trait net, pur, et le reste; mais on ne nous apprend point à étudier les objets mêmes qui nous flattent si agréablement dans les tableaux de la nature; on ne nous fait point remarquer que ce qui nous charme dans ces tableaux, ce sont les harmonies et les oppositions des vieux bois et des bocages, des rochers arides, et des prairies parées de toute la jeunesse des fleurs. Il semblerait que l'étude du paysage ne consiste que dans l'étude des coups de crayon ou de pinceau; que tout l'art se réduit à assembler certains traits, de manière à ce qu'il en résulte des apparences d'arbres, de maisons, d'animaux et d'autres objets. Le paysagiste qui dessine ainsi ne ressemble pas mal à une femme qui fait de la dentelle, qui passe de petits bâtons les uns sur les autres, en causant et en regardant ailleurs; il résulte de cet ouvrage des pleins et des vides qui forment un tissu plus ou moins varié : appelez cela un métier et non un art.

Il faut donc que les élèves s'occupent d'abord de l'étude même de la nature : c'est au milieu des campagnes qu'ils doivent prendre leurs premières leçons. Qu'un jeune homme soit frappé de l'effet d'une cascade qui tombe de la cime d'un roc, et dont l'eau bouillonne en s'enfuyant : le mouvement, le bruit, les jets de lumière, les masses d'ombres, les plantes échevelées, la neige de l'écume qui se forme au bas de la chute, les frais gazons qui bordent le cours de l'eau, tout se gravera dans la mémoire de l'élève. Ces souvenirs le suivront dans son atelier : il n'a pas encore touché le pinceau, et il brûle de reproduire ce qu'il a vu. Un croquis informe sort de dessous sa main : il se dépite; il recommence son ouvrage et le déchire encore. Alors il s'aperçoit qu'il y a des principes qu'il ignore; il est forcé de convenir qu'il lui faut un maître; mais un pareil élève ne demeurera pas longtemps aux principes, et il avancera à pas de géant dans une carrière où l'inspiration aura été son premier guide.

Le peintre qui représente la nature humaine doit s'occuper de l'étude des passions : si l'on ne connaît le cœur de l'homme, on connaîtra mal son visage. Le paysage a sa partie morale et intellectuelle, comme le portrait; il faut qu'il parle aussi, et qu'à travers l'exécution matérielle on éprouve ou les rêveries ou les sentiments que font naître les différents sites. Il n'est pas indifférent de peindre dans un paysage, par exemple, des chênes ou des saules : les chênes à la longue vie, *durando sæcula vincit*, aux écorces rudes, aux bras vigoureux, à la tête altière, *immo*

manet, inspirent sous leurs ombres des sentiments d'une tout autre espèce que ces saules au feuillage léger, qui vivent peu, et qui ont la fraîcheur des ondes où ils puisent leur sève : *umbræ irrigui fontis amica salix*.

Quelquefois le paysagiste, comme le poète, faute d'avoir étudié la nature, voile le caractère des sites. Il place des pins au bord d'un ruisseau, et des peupliers sur la montagne ; il répand la corbeille de la Flore de nos jardins dans les prairies ; l'églantier d'une haie sauvage porte la rose de nos parterres, couronne trop pesante pour lui.

L'étude de la botanique me semble utile au paysagiste, quand ce ne serait que pour apprendre le *feuillé*, et ne pas donner aux feuilles de tous les arbres le même limbe et la même forme. Si le peintre qui doit exprimer sur la toile les tristes passions des hommes est obligé d'en rechercher les organes à l'aide de l'anatomie, plus heureux que lui, le peintre de paysage ne doit s'occuper que des générations innocentes des fleurs, des inclinations des plantes, et les mœurs paisibles des animaux rustiques.

Lorsque l'élève aura franchi les premières barrières, quand son pinceau plus hardi pourra errer sans guide avec ses pensées, il faudra qu'il s'enfonce dans la solitude, qu'il quitte ces plaines déshonorées par le voisinage de nos villes. Son imagination, plus grande que cette petite nature, finirait par lui donner du mépris pour la nature même ; il croirait faire mieux que la création : erreur dangereuse par laquelle il serait entraîné loin du vrai dans des productions bizarres, qu'il prendrait pour du génie.

Gardons-nous de croire que notre imagination est plus féconde et plus riche que la nature. Ce que nous appelons *grand* dans notre tête est presque toujours du désordre. Ainsi, dans l'art qui fait le sujet de cette lettre, pour nous représenter le *grand*, nous nous figurons des montagnes entassées jusqu'aux cieux, des torrents, des précipices, la mer agitée, des flots si vastes que que nous ne les voyons que dans le vague de nos pensées, des vents, des tonnerres; que sais-je ? un million de choses incohérentes et presque ridicules, si nous voulions être de bonne foi, et nous rendre un compte net et clair de nos idées.

Cela ne serait-il point uue preuve du penchant que l'homme a pour détruire ? Il nous est bien plus facile de nous faire des notions du chaos que des justes proportions de l'univers. Nous avons toutes les peines du monde à nous peindre le calme des flots, à moins que nous n'y mêlions des souvenirs de terreur : c'est ce dont on se peut convaincre par la description de ces calmes où l'on trouve presque toujours les mots de *menaçant*, de *profond silence*, etc. Que, rempli de ces folles idées du sublime, un paysagiste arrive pendant un orage au bord de la mer qu'il n'a jamais vue, il est tout étonné d'apercevoir des vagues qui s'enflent, s'approchent et se déroulent avec ordre et majesté l'une après l'autre, au lieu de ce choc et de ce bouleversement qu'il s'était représenté. Un bruit sourd, mêlé de quelques sons rauques et clairs entrecoupés de quelques courts silences, a succédé au tintamarre que notre peintre entendait dans son

cerveau. Partout des couleurs tranchantes, mais conservant des harmonies jusque dans leurs disparates. L'écume éblouissante des flots jaillit sur les rochers noirs; dans un horizon sombre roulent de vastes nuages, mais qui sont poussés du même côté : ce ne sont plus mille vents déchaînés qui se combattent, des couleurs brouillées, des cieux escaladés par les flots, la lumière épouvantant les morts à travers les abîmes creusés entre les vagues.

Notre jeune poète ou notre jeune peintre s'écrie : « J'imaginais mieux que cela ; » et il tourne le dos avec dédain. Mais, si son esprit est bon, il reviendra bientôt de ses notions exagérées : il rectifiera son imagination; rien ne lui paraîtra plus grand désormais que les ouvrages formés par une puissance première. Il renversera ces montagnes entassées dans sa tête, où tous les sites, tous les accidents, tous les végétaux étaient confondus. Ces montagnes idéales ne s'élèveront plus jusqu'aux étoiles, mais les neiges couvriront la tête des Alpes, les torrents s'écouleront de leur cime ; les mélèzes, dans une région moins élevée, commenceront à décorer le flanc des rochers ; des végétaux moins robustes, quittant le séjour des tempêtes, descendront par degrés dans la vallée ; et la cabane du Suisse agricole et guerrier sourira sous les saules grisâtres au bord du ruisseau.

Fort alors de ses études et de son goût épuré, l'élève se livrera à son génie. Tantôt il égarera les yeux de l'amateur sous des pins où peut-être un tombeau couvert de lierre appellera en vain l'amitié ; tantôt, dans un vallon étroit, entouré de rochers nus, il placera les restes d'un vieux château : à travers les crevasses des tours, on apercevra le tronc de l'arbre solitaire qui a envahi la demeure du bruit et des combats ; le perce-pierre couvrira de ses croix blanches les débris écroulés, et les capillaires tapisseront les pans de murs encore debout. Peut-être un petit pâtre gardera dans ce lieu ses chèvres, qui sauteront de ruines en ruines.

Les paysages riants auront leur tour, quoique en général ils soient moins attachants dans leur composition ; soit que l'image du bonheur convienne peu aux hommes, soit que l'art ne trouve que de faibles ressources dans la peinture des plaisirs champêtres, réduits pour la plupart à des danses et à des chants. Il y a pourtant certains caractères généraux propres à ces sortes de *vues* : le feuillé doit être léger et mobile ; le lointain, indéterminé sans être vaporeux ; l'ombre, peu prononcée ; et il doit régner sur toute la scène une clarté suave qui veloute la surface des objets.

Le paysagiste apprendra l'influence des divers horizons sur la couleur des tableaux : si vous supposez deux vallons parfaitement identiques, dont l'un regarde le midi et l'autre le nord, les tons, la physionomie, l'expression morale de ces deux vues semblables seront dissemblables.

La perspective aérienne est d'une difficulté prodigieuse ; cependant il y faut savoir placer la perspective linéaire des plans de la terre, et détacher sur les parties fuyantes les nuages, si différents aux différentes heures du jour. La nuit même a ses couleurs ; il ne suffit pas de faire la lune pâle

pour la faire belle ; la chaste Diane a aussi ses amours, et la pureté de ses rayons ne doit rien ôter à l'inspiration de sa lumière.

Cette lettre est déjà d'une extrême longueur, et je n'ai encore qu'effleuré un sujet inépuisable. Tout ce que j'ai voulu dire autourd'hui, c'est que le paysage doit être *dessiné* sur le *nu*, si on le veut faire ressemblant, et en accuser pour ainsi dire les muscles, les formes. Des études de cabinet, des copies sur des copies, ne remplaceront jamais un travail d'après nature. *Atticæ plurimam salutem.*

PENSEES

RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

La misère de l'homme ne consiste pas seulement dans la faiblesse de sa raison, l'inquiétude de son esprit, le trouble de son cœur ; elle se voit encore dans un certain fond de ridicule des affaires humaines. Les révolutions surtout découvrent cette insuffisance de notre nature : si vous les considérez dans l'ensemble, elles sont imposantes, si vous pénétrez dans le détail, vous apercevez tant d'ineptie et de bassesse, tant d'hommes renommés qui n'étaient rien, tant de choses dites l'œuvre du génie, qui furent l'œuvre du hasard, que vous êtes également étonné et de la grandeur des conséquences, et de la petitesse des causes.

Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est guère frappé que du côté grave et douloureux des événements ; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur, ou spectateur compromis, dans des scènes sanglantes. Tacite, que la nature avait formé poète, eût peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il eût siégé au sénat de Néron : il peignit la tyrannie de ce prince, parce qu'il vécut après lui : Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit l'histoire de Charles I[er], s'il fût né sous la reine Anne ; il se contenta de rimer *Hudibras*, parce qu'il avait vu les personnages de la révolution de Cromwell ; il les avait vus, toujours parlant de vertu, de sainteté, d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et, après avoir immolé le père, se courber sous le joug méprisable du fils.

Il y a des iniquités politiques qui ne peuvent plus être impunément commises, à cause de la civilisation avancée des peuples. Que l'on ne croie pas que ces peuples puissent dire, sans résultat, à leurs gouvernements : « Tel crime, tel malheur est arrivé par votre faute. » Les bases du pouvoir même sont ébranlées par ces reproches ; le respect des nations venant à manquer au pouvoir, ce pouvoir est en péril.

Chez une nation qui conserve encore l'innocence primitive, le vice

apporté par des étrangers fait des progrès plus rapides que dans une société déjà corrompue, comme un homme sain meurt de l'air pestiféré où vit un homme habitué à cet air.

On peut arriver à la liberté par deux chemins : par les mœurs et par les lumières. Mais quand les mœurs et les lumières manquent à la fois, quand on ne peut être ni un républicain à la manière de Sparte, ni un républicain à la manière des États-Unis, on peut encore conquérir la liberté, on ne la peut garder.

La postérité se souvient des hommes qui ont changé les empires, très peu de ceux qui les ont rétablis, à moins que ce rétablissement n'ait été durable. On admire ce qui crée, on estime à peine ce qui conserve : une grande gloire couvre de ténèbres tout ce qui la suit.

Tourmentez-vous pour rétablir la vertu chez un peuple qui l'a perdue, vous n'y réussirez pas. Il y a un principe de destruction en tout. A quelle fin Dieu l'a-t-il établi? C'est son secret.

On s'étonne du succès de la médiocrité ; on a tort. La médiocrité n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais par les médiocrités qu'elle représente; et dans ce sens sa puissance est formidable. Plus l'homme en pouvoir est petit, plus il convient à toutes les petitesses. Chacun en se comparant à lui se dit : « Pourquoi n'arriverai-je pas à mon tour? » Il n'excite aucune jalousie : les courtisans le préfèrent, parce qu'ils peuvent le mépriser; les rois le gardent comme une manifestation de leur toute-puissance. Non-seulement la médiocrité a tous ces avantages pour rester en place, mais elle a encore un bien plus grand mérite ; elle exclut du pouvoir la capacité. Le député des sots et des imbéciles au ministère caresse deux passions du cœur humain : l'ambition et l'envie.

La médiocrité est assez souvent secondée par des circonstances qui donnent à ses desseins un air de profondeur. Ces hommes impuissants qui, pour la foule, paraissent diriger la fortune, sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

Les hommes de génie sont ordinairement enfants de leur siècle ; ils en sont comme l'abrégé ; ils en représentent les lumières, les opinions et l'esprit; mais quelquefois aussi ils naissent ou trop tôt ou trop tard. S'ils naissent trop tôt, *avant* leur *siècle naturel*, ils passent ignorés ; leur gloire ne commence qu'après eux, lorsque le siècle auquel ils doivent appartenir est éclos ; s'ils naissent trop tard, *après* leur *siècle naturel*, ils ne peuvent rien, et ils n'arrivent point à une renommée durable. On les regarde un moment par curiosité, comme on regarderait les vieillards se promenant sur les places publiques avec les habits de leur temps. Ces hommes de génie qui arrivent *trop tard* sont donc méconnus comme les hommes de génie qui arrivent *trop tôt* ; mais ils n'ont pas comme

ces derniers un avenir, une postérité, des descendants pour établir leur gloire : ils ne pourraient être admirés que du passé, que de leurs devanciers, que des morts, public silencieux.

Après des temps de malheur et de gloire, un peuple est enclin au repos ; et pour peu qu'il soit régi par des institutions tolérables, il se laisse facilement conduire par les plus petits ministres du monde ; cela le délasse et l'amuse : il compare ces pygmées aux géants qu'il a vus, et il rit. Il y a des exemples de lions attachés à un char et menés par des enfants ; mais ils ont toujours fini par dévorer leurs conducteurs.

Pour les véritables saints et les hommes supérieurs, la religion est un admoniteur sévère qui leur apprend à s'humilier et leur enseigne la vraie vertu ; pour les hommes passionnés et vulgaires, ses leçons ne servent qu'à nourrir l'orgueil humain et à donner des apparences de vertu. « Je « marche sur la tête de mes amis et de mes ennemis ; qui peut dire ce- « pendant que je manque d'humilité ? ne me suis-je pas mis à genoux ?»

Ecoutez cet homme qu'on appelle monseigneur : il vous dira qu'il n'est qu'un vilain, qu'il veut rester un vilain ; qu'il n'est pas fait pour occuper la place qu'il occupe ; que la révolution ne sera finie que quand un vilain comme lui cessera d'être un des premiers personnages de l'État. Monseigneur a cependant porté le bonnet rouge pour cesser d'être un vilain, comme il porte un habit brodé et un titre pour sortir de la classe des vilains. Fiez-vous à l'humilité de monseigneur, et croyez au paysan du Danube.

Les mendiants vivent de leurs plaies : il y a des hommes qui profitent de tout, même du mépris.

Point de politique sentimentale, disent les ministres. Bon Dieu ! qu'ils se tranquillisent ! Il n'y a aucun péril de ce côté : je ne sache pas beaucoup d'hommes qui aient conservé leur vieille passion. Vous ne voulez pas qu'on vous aime : eh ! que vous avez raison ! Mais puisque vous préférez la politique du fait à celle du droit, acceptez-en toutes les conséquences. Le fait nous donnera le droit d'examiner si vous autres ministres êtes bons à quelque chose, et s'il n'y a pas un autre fait qui vaille mieux que le vôtre.

Si l'on vous donne un soufflet, rendez-en quatre, n'importe la joue.

Il est bon de se prosterner dans la poussière quand on a commis une faute, mais il n'est pas bon d'y rester.

Voyez cet homme ; son ressentiment est extrême. « Comment, Théo- « dule se plaint d'avoir été offensé par moi ? quelle insolence ! » Mais, homme puissant, si Théodule a aussi sa puissance ; s'il ne croit à personne le droit de l'outrager, qu'avez-vous à répliquer ? Le temps où un courtisan faisait trembler n'est plus ; il n'y a plus de faveur possible, excepté pour les valets de chambre ; tout est réduit à la valeur person-

nelle. Celui qui peut dire : « Vous avez eu besoin de moi, je n'ai pas be« soin de vous, » est aujourd'hui le véritable supérieur. C'était peut-être mieux autrefois : mais c'est comme cela maintenant. Ce que l'*homme* a perdu en pouvoir, les *hommes* l'ont gagné.

Le vice, le bonheur, l'infortune, tiennent à un souffle. Vous mourez : deux heures après on ne pense plus à vous. Vous vivez, on n'y pense pas davantage. Qu'importent vos joies, vos peines, votre existence, non-seulement à votre voisin qui ne vous a jamais vu, mais encore à cette tourbe qu'on appelle vos amis? Pourquoi donc se faire une affaire de la vie? elle ne mérite pas la moindre attention.

Quelquefois on oublie un moment ses douleurs, puis on les reprend comme un fardeau qu'on aurait déposé un moment pour se délasser.

On finit par transformer en réalité les craintes de la tendresse : une mère voit sur le visage de son fils des marques d'une maladie qui n'y sont pas. Les autres chimères de la vie, au moral et au physique, produisent les mêmes illusions pour la peine ou le plaisir.

On se réconcilie avec un ennemi qui nous est inférieur pour les qualités du cœur ou de l'esprit; on ne pardonne jamais à celui qui nous surpasse par l'âme et le génie.

Votre ami vient de partir, vous vous croyez fort contre l'absence : allez visiter la demeure de votre ami, elle vous apprendra ce que vous avez perdu et ce qui vous manque.

Celui qui commet le crime, dans le danger qu'il y court et dans le tumulte de ses passions, n'a pas le temps d'écouter le remords ; mais celui qui n'est que le complice et le confident du crime, sans y avoir une part active, celui-là entend la voix vengeresse de la conscience. Il compte dans sa retraite les minutes qui s'écoulent, « A présent il se passe telle « chose ; à présent on frappe ! » Oui, malheureux, on frappe ! et c'est la main de Dieu qui s'appesantit sur toi.

Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui dévorer le cœur.

La cause la plus juste pourrait-elle, par des circonstances fatales, paraître la plus injuste? Se peut-il présenter un cas où l'innocence ne se puisse prouver, et où la victime qui périt et le juge qui prononce soient également innocents? Que serait-ce alors que la justice humaine?

Si l'on a le droit de tuer un tyran, ce tyran peut être votre père, le parricide est donc autorisé dans certains cas? Qui pourrait soutenir une pareille proposition?

Un charme est au fond des souffrances comme une douleur au fond des plaisirs : la nature de l'homme est la misère.

Celui qui souffre pour Dieu a l'avantage d'être toujours préparé à sa dernière heure, avantage qui n'est pas donné à tous les infortunés.

Les grandes afflictions semblent raccoucir les heures, comme les grandes joies : tout ce qui préoccupe fortement l'âme empêche de compter les instants.

Il faut avoir le cœur placé haut pour verser certaines larmes : la sources des grands fleuves se trouve sur le sommet des monts qui avoisinent le ciel.

L'âme de l'homme est transparente comme l'eau de fontaine, tant que les chagrins qui sont au fond n'ont point été remués.

La simplicité vient du cœur, la naïveté, de l'esprit. Un homme simple est presque toujours un bon homme; un homme naïf peut être un fripon; et pourtant la naïveté est toujours naturelle, tandis que la simplicité peut être l'effet de l'art.

Il y a des hommes qui ne sont point éloquents, parce que leur cœur parle trop haut, et les empêche d'entendre ce qu'ils disent.

Redemande au repentir la robe de l'innocence : c'est lui qui l'a trouvée, et qui la rend à ceux qui l'ont perdue.

Caresser la vertu sans être capable de l'aimer, c'est presser les deux belles mains d'une jeune femme dans les mains ridées de la vieillesse.

Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

Les sentiments d'un certain ordre s'accroissent en proportion des malheurs de l'objet aimé : c'est la flamme qui se propage plus rapidement au souffle de la tempête.

La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle revit tôt ou tard ; on la retire des tombeaux comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes.

Souvent les gens de bien pleurent à la même heure où les pervers se réjouissent : le même moment voit s'accomplir une action honnête et une action coupable. Le vice et la vertu sont frère et sœur; ils ont été engendrés par l'homme : Abel et Caïn étaient enfants du même père.

Il y a des hommes pour lesquels la vertu n'est point la vertu reconnue par les autres hommes ; ils n'appellent point de ce nom toutes les choses régulières, mais inférieures, de l'existence, cette honnêteté vulgaire qui remplit exactement ses devoirs : la vertu pour eux est un élan de l'âme qui nous porte vers le bien aux dépens de notre bonheur et de notre vie, ou une force qui nous fait dompter nos passions les plus fougueuses. Ces

hommes-là s'élèvent au-dessus des autres hommes ; mais à quoi sont-ils bons dans la société ? Comme les montagnes dans la nature, comme les monuments gigantesques dans les arts, ils sortent des proportions communes : on les regarde, et on en a peur.

Les caractères exaltés dans les gens vulgaires sont insupportables; unis à une grande âme ou à un beau génie, ils entraînent tout. Ces caractères ne veulent pas séduire, et ils séduisent ; ils ignorent eux-mêmes leur force, et sont tout étonnés d'avoir fait tant d'heureux ou tant de victimes.

Le malheur agit sur nous selon notre caractère. Un homme pourrait se sauver en s'expliquant, et il ne le veut pas ; un autre croit réparer tout en parlant, et il se perd.

Il serait étrange que l'homme prétendît à une constance inaltérable, lorsque toute la nature change autour de lui : l'arbre perd ses feuilles ; l'oiseau, ses plumes ; le cerf, ses rameaux. L'homme seul dirait : « Mon « âme est inébranlable; telle elle est aujourd'hui, telle elle sera demain; » l'homme, dont les sentiments sont plus inconstants que les nuages ! l'homme, qui veut et ne veut plus ! l'homme, qui se dégoûte même de ses plaisirs, comme l'enfant de ses jouets !

Souvent des personnes qui s'aiment se jurent, au commencement de leur bonheur, de quitter ensemble la vie ; mais il arrive qu'elles ne marchent pas avec la même vitesse, et quand l'une est prête à atteindre le but, l'autre ne l'est pas, ou ne l'est plus.

La méchanceté est de tous les esprits le plus facile. Rien n'est si aisé que d'apercevoir un ridicule ou un vice, et de s'en moquer ! il faut des qualités supérieures pour comprendre le génie et la vertu.

Quand on parle des vices d'un homme, si on vous dit : « Tout le monde le dit, » ne le croyez pas; si l'on parle de ses vertus en vous disant encore : « Tout le monde le dit, » croyez-le.

Avez-vous des chagrins, attachez vos yeux sur un enfant qui dort, qu'aucun souci ne trouble, qu'aucun songe n'alarme : vous emprunterez quelque chose de son innocence ; vous vous sentirez tout apaisé.

Deux amis qui souffrent sont quelquefois des heures entières sans se parler. Quelle conversation vaudrait ce commerce de la pensée dans la langue muette du malheur ?

Les autres nous semblent toujours plus heureux que nous ; et pourtant ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'homme qui changerait volontiers sa position ne consentirait presque jamais à changer sa personne. Il voudrait bien peut-être se rajeunir un peu, pas trop encore, et marcher droit s'il était boiteux ; mais il se conserverait tout l'ensemble de sa personne, dans laquelle il trouve mille agréments et un je ne sais quoi qui le charme. Quant à son esprit, il n'en altérerait pas la moindre parcelle : nous nous habituons à nous-mêmes et nous tenons à notre vieille société.

Revoyez au jour de l'infortune le lieu que vous habitiez au temps du bonheur : il s'en exhale quelque chose de triste, formé du souvenir des joies passées et du sentiment des maux présents. N'est-ce pas là qu'à telle époque vous aviez été si heureux? et maintenant? Ces lieux sont pourtant les mêmes : qu'y a-t-il donc de changé? l'homme.

Ceux qui ont jamais eu quelque chose d'important à communiquer à un ami savent la peine qu'on éprouve lorsqu'en arrivant le cœur ému, on ne trouve point cet ami ; que personne ne peut vous dire où il est. Si c'est la mort qui l'a emmené?

Il faut des secrets pour réparer la beauté du corps : il n'en faut point pour maintenir celle de l'âme.

Chaque homme a un lieu particulier dans le monde, où il peut dire qu'il a joui de la plus grande somme de bonheur : le calcul est bientôt fait.

Une passion dominante éteint les autres dans notre âme, comme le soleil fait disparaître les astres dans l'éclat de ses rayons.

Tels hommes voyagent ensemble, et se parlent peu ou point sur la route. Quoique du même pays, ils ne s'entendent point et ne sont point de la même nature : les uns sont nés blancs, et les autres noirs.

La conversation des esprits supérieurs est inintelligible aux esprits médiocres, parce qu'il y a une grande partie du sujet sous-entendue et devinée.

Une certaine étendue d'esprit fait qu'on s'accoutume sur-le-champ aux usages étrangers, et qu'on a l'air de les avoir pratiqués toute sa vie, à un embarras près, qui n'est pas sans grâce ou sans noblesse.

La célébrité peut-elle faire illusion au point d'inspirer une passion pour ce que la nature a rendu désagréable? je ne le crois pas : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamants pour une vieille femme : ils la parent, et ne peuvent l'embellir.

Les plaisirs de notre jeunesse, reproduits par notre mémoire, ressemblent à des ruines vues au flambeau.

Il est un âge où quelques mois ajoutés à la vie suffisent pour développer des facultés jusqu'alors ensevelies dans un cœur à demi fermé : on se couche enfant, on se réveille homme.

Si quelques heures font une grande différence dans le cœur de l'homme, faut-il s'en étonner? il n'y a qu'une minute de la vie à la mort.

Les peines sont dans l'ordre des destinées : ceux qui, cherchant à les oublier, s'occupent de l'avenir, ne songent pas qu'ils ne verront point cet avenir. Chacun, en mourant, remet le poids de la vie à un autre ; à chaque sépulture, il y a un homme qui reçoit le fardeau de la main de

l'homme qui se va reposer : le nouveau messager porte à son tour ce fardeau jusqu'à la tombe prochaine.

Tous les hommes se flattent ; nous avons tous à la bouche cette phrase banale : il y a bien loin d'aujourd'hui à telle époque. — Bien loin ! et la vie, combien dure-t-elle?

L'arbre tombe feuille à feuille : si les hommes contemplaient chaque matin ce qu'ils ont perdu la veille, ils s'apercevraient bien de leur pauvreté.

L'homme n'a au fond de l'âme aucune aversion contre la mort ; il y a même du plaisir à mourir. La lampe qui s'éteint ne souffre pas.

La Mort, selon les Sauvages, est une grande femme fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

La cendre d'un mort, quel que fût de son vivant le décédé, est sacrée. La poussière des tyrans donne d'aussi grandes leçons que celle des bons rois.

Il y a deux points de vue d'où la mort se montre bien différente. De l'un de ces points vous apercevez la mort au bout de la vie, comme un fantôme à l'extrémité d'une longue avenue : elle vous semble petite dans l'éloignement ; mais à mesuse que vous en approchez elle grandit ; le spectre démesuré finit par étendre sur vous ses mains froides et par vous étouffer.

De l'autre point de vue la mort paraît énorme au fond de la vie, mais à mesure que vous marchez sur elle, elle diminue, et quand vous êtes au moment de la toucher, elle s'évanouit. L'insensé et le sage, le poltron et le brave, l'esprit impie et l'esprit religieux, l'homme de plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi différemment la mort dans la perspective.

La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho : l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge ; la tombe ne répond jamais.

Toi qui donnas ta vie et ta mort aux hommes, toi qui aimes ceux qui pleurent, exauce la prière de l'infortuné qui souffre à ton exemple ! soutiens le fardeau qui l'écrase ! sois pour lui le Cyrénéen qui t'aida à porter la croix sur le Golgotha.

FIN DU SECOND VOLUME DES MARTYRS.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

REMARQUES SUR LES MARTYRS.

POÉSIES.

POÈMES TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS

PAR JOHN SMITH.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME DES MARTYRS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE F. ET V. RENAUD FRÈRES
Rue du Faubourg-Montmartre, 10.

AVIS AU RELIEUR.

PLACEMENT DES GRAVURES DES MARTYRS.

TOME PREMIER.



